NAZIONALE
B. Prov.
1142
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

CIO TOPOGRAFICO

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio 7 1 1 X

Palchetto 1

Num.° d' ordine 1 5 6 13

B. Prov. III 1142

HISTOIRE MODERNE.

TOME TREIZIEME.

390
61263

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revûe & corrigée.

TOME TREIZIEME,

CONTENANT la ſuite de l'Hiſtoire des Américains.

Trois livres relié.

A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

SUITE DU CHAPITRE IV.

ARTICLE VII.

Découverte & Conquête du Mexique par les Eſpagnols.

NOus ſommes enfin arrivés à cet événement qu'on doit regarder comme un des plus intéreſſans de l'Hiſtoire Moderne. Il a été rapporté par pluſieurs Ecrivains : mais s'il manquoit dans cet ouvrage, ce ſeroit un vuide dont le lecteur auroit droit de ſe plaindre. Nous conſulterons tous ceux qui en ont parlé, & nous mettrons dans notre narration le plus de préciſion qu'il nous ſera poſſible.

Nous avons dit dans le volume précédent, page 51, que le Roi d'Eſpagne don-

na en 1508. à Don Diégue Colomb ; fils aîné du célébre Chriſtophe, la qualité de Gouverneur des Indes Occidentales, avec le pouvoir de Vice-Roi ; mais les poſſeſſions des Eſpagnols dans ce pays n'étoient que l'île Eſpagnole, ou Saint-Domingue, celles de Saint-Jean de Porto-Rico, de Cuba & la Jamaïque, avec une petite portion du continent dans la Province de Darien, à l'entrée du golfe d'Uraka. Vers l'an 1517. Diégue Velaſquez étoit Gouverneur de l'île de Cuba en qualité de Lieutenant de Don Diégue Colomb. Sa prudence & ſon activité avoient fait de cette île un établiſſement très-floriſſant. La plus grande partie de la Nobleſſe Eſpagnole, qui étoit aux Indes Occidentales, alla ſe ranger autour de lui. Il ſe crut alors aſſez puiſſant pour faire de nouvelles découvertes & de nouvelles conquêtes ; propoſa aux habitans de l'île de faire une expédition ſur la terre ferme, afin d'y former un établiſſement. Quelques Ecrivains aſſurent qu'il fut aſſez circonſpect pour en demander la permiſſion à l'Amiral Don Diégue Colomb, dont il n'étoit que le Lieutenant. D'autres diſent que l'Amiral étoit alors en Eſpagne, & que Velaſquez fit l'impoſſible pour ſe rendre indépendant ; qu'il obtint, par la protection du Tréſorier Général, des proviſions de Gouverneur abſolu : Don Diégue les fit revoquer ; mais il ne put faire rappeller Velaſquez.

Ce dernier continua les préparatifs pour l'exécution de ſon projet. Les Matelots & les Soldats qui étoient dans l'île, s'ennu-

yant de l'oiſiveté, & pluſieurs Caſtillans de marque, paſſionnés pour la fortune & pour la gloire, entrerent dans ſes deſſeins. François Hermandez de Cordue, un des plus riches & des plus entreprenans, ſe chargea de la conduite de l'entrepriſe, même d'une partie des frais. Velaſquez fit armer à San-Yago, capitale de Cuba, deux navires & un brigantin, ſur leſquels il fit embarquer cent dix hommes. Hermandez mit à la voile le 8 Février 1517, ayant *Alaminos* pour premier Pilote. C'étoit un habile Navigateur qui avoit ſervi dans ſa jeuneſſe ſous Chriſtophe Colomb. Il n'eut pas plutôt doublé le Cap de Saint-Antoine, qui eſt à l'extrêmité occidentale de Cuba, qu'il propoſa de gouverner à l'Oueſt, par la ſeule raiſon que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à ſuivre cette route. Au bout de trois ſemaines d'une navigation pénible, ils apperçurent terre, & s'en approcherent. Pluſieurs Indiens vinrent dans des canots, avec des préſens pour les inviter à deſcendre; mais ils ne l'eurent pas plutôt fait, qu'ils ſe virent à l'inſtant aſſaillir par une multitude de barbares qui s'étoient mis en embuſcade. Les Caſtillans ſe défendirent avec vigueur: le feu de leurs arquebuſes mit les ennemis en fuite: Hermandez ne perdit pas un ſeul homme. Il ſe rembarqua & ſuivit la côte. Il s'arrêta à la baye de Campêche pour y faire de l'eau. Lorſque ſes gens rentroient à bord, cinquante Indiens vêtus de camiſoles & de mantes de coton, ſe préſenterent à eux, leur demanderent par ſignes, s'ils ne venoient pas du côté

par où le Soleil ſe leve, & les inviterent à s'approcher de leur bourgade, qui étoit ſi près qu'on la voyoit du rivage. Quoique leur première aventure leur rendît celle-ci ſuſpecte, ils s'armerent & ſuivirent les Indiens. La curioſité les fit entrer dans quelques temples qui étoient ſur leur paſſage. Ils y trouverent des Idoles, quantité de marques de ſang toutes fraîches, & de petites croix peintes ſur les murs. Ils furent bientôt environnés par une multitude d'Indiens de tout ſexe & de tout âge, qui ne ſe laſſoient point de les admirer. Peu après ils en virent paroître un très-grand nombre qui étoit partagé en deux bandes. Tous étoient armés comme ceux qui les avoient attaqués dans le premier canton où ils avoient abordé. Dans le même tems dix hommes ſortirent du temple : ils étoient vêtus d'une longue robe blanche, avoient une chevelure noire & fort friſée. Ils portoient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettoient une certaine gomme qu'ils nommoient kopal, dirigeoient la fumée du côté des Caſtillans & les preſſoient de ſe retirer. Ceux-ci prirent ces dix hommes pour des Prêtres. Après cette cérémonie, l'on entendit le bruit des inſtrumens de guerre qui ſonnoient la charge. Hermandez ne ſe trouvant pas en état de réſiſter à un peuple ſi nombreux, fit reprendre à ſes gens le chemin de la mer ; &, quoique ſuivi par les deux troupes d'Indiens armés, il fut aſſez heureux pour ſe rembarquer ſans aucun accident.

Il tourna au Sud, fit route pendant ſix jours, au bout deſquels l'eau commença

lui manquer. Pour en avoir, il mouilla dans une anse près du village de Potonchan, y trouva un puits d'eau douce dont il remplit ses tonneaux. Il eut l'imprudence de passer la nuit à terre, & fut attaqué par un grand nombre d'habitans qui lui tuerent quarante-sept hommes. Les autres furent blessés : il fut lui-même percé de douze fléches, & ne dut la vie qu'à son courage. Il s'ouvrit un chemin au travers des ennemis, & lorsqu'il fut rentré dans ses barques, il eut le chagrin d'y voir mourir encore cinq hommes, outre deux qui manquoient & qu'on crut avoir été enlevés par les barbares dans le combat. Cette disgrace fit donner à la baye le nom de *Mala Polea*.

N'ayant plus assez de matelots pour gouverner les trois vaisseaux, il prit le parti d'en brûler un, tourna du côté de la Floride, y mit pied à terre, y fut encore attaqué par les Sauvages, qui lui tuerent beaucoup de monde. Il remit à la voile, perdit un des deux vaisseaux qui lui restoient contre un écueil des îles des Martyrs & se rendit à la Havane, où il mourut peu de jours après son arrivée. Telle fut la première découverte de cette belle partie de l'Amérique, que les écrivains ont nommée *Yucatan*. On assure que ce nom lui vient de ce qu'un Castillan, qui étoit de l'expédition de Hermandez, demanda à un des habitans du pays s'ils avoient de ces racines dont les Indiens font du pain, & que l'Indien lui répondit *Yuca Ilatli*, & Yuca, comme on l'a sû depuis, étoit le nom de la racine & Ilatli le nom

de la terre qui la produit. On a joint ces deux noms enſemble & l'on a fait Yucatan.

Les témoignages que les compagnons de Hermandez rendirent à Velaſquez de la beauté & de la fertilité du pays qu'ils avoient vû, & quelques médailles d'or qu'ils avoient apportées avec eux, firent concevoir au Gouverneur le projet de pouſſer plus loin cette expédition. Il arma trois navires & un brigantin, ſur leſquels il mit deux cens cinquante hommes d'équipage, avec quelques Inſulaires. Il confia le ſoin de cette expédition à Juan de *Grijalva*, & lui donna pour conſeil trois Officiers reſpectés pour leur courage & leur mérite. Les Pilotes furent les mêmes qui avoient ſervi dans le voyage d'Hermandez.

Grijalva mit en mer le 8 Avril 1518. Les Pilotes avoient le projet de ſuivre la même route qu'ils avoient tenue dans le premier voyage; mais les courans les emporterent du côté de l'île *Cozumel*. A la vue des navires Eſpagnols, tous les Inſulaires ſe retirerent dans les montagnes. Les Eſpagnols trouverent pluſieurs temples dans cette île. Il y en avoit un qui repréſentoit une tour quarrée avec quatre grandes fenêtres. Les Idoles étoient dans un enfoncement en forme de chapelle: à côté étoit une eſpèce de ſacriſtie qui contenoit les inſtrumens néceſſaires au ſervice du Temple. Tout près de-là, dans un petit enclos de pierre, on voyoit une croix de chaux, haute de neuf ou dix pieds, que ces Inſulaires adoroient ſous le titre de Dieu de la pluie. Pluſieurs écrivains débitent à ce ſujet une multitude de fables,

plus abſurdes les unes que les autres : mais il paroît que l'étendard de la Religion Chrétienne avoit été porté dans ce pays par quelques Indiens déja inſtruits dans le Chriſtianiſme par les Eſpagnols.

Grijalva, ayant fait quelques proviſions dans l'île de Cozumel, remit à la voile & ſe trouva, au bout de quelques jours, à la vue de l'Yucatan. Il ſuivit la côte juſqu'à la rade de Potonchan. Comme c'étoit dans ce lieu que Hermandez avoit été défait, il ordonna d'y faire une deſcente pour le venger. Il défit les Indiens, imprima la terreur dans tout le canton & continua ſa route du côté de l'Oueſt, ſans s'éloigner beaucoup de terre. Le pays lui parut ſi beau & avoit tant de rapport avec l'Eſpagne, qu'il donna le nom de Nouvelle Eſpagne à toute cette contrée. Il continua de ranger la côte juſqu'à l'embouchure de la rivière *Tabaſco*, connue depuis ſous les nom de Grijalva, laquelle ſe jette dans le golfe du Mexique. Ce pays parut ſi agréable aux Caſtillans, qu'ils réſolurent d'y pénétrer : mais ne trouvant de fond que pour les deux plus petits de leurs bâtimens, tous les gens de guerre y paſſerent. A peine furent-ils entrés dans le fleuve, qu'ils virent une multitude d'Indiens armés, répandus ſur les deux rives, & un aſſez grand nombre de canots qui étoient remplis d'Indiens auſſi armés. Les Eſpagnols, loin de s'effrayer de leurs cris & de leurs menaces, avancerent juſqu'à la portée du trait. Cette hardieſſe, jointe à la contenance fière qu'ils tenoient, ſurprit les Indiens au point

Grijalva donne le nom de Nouvelle Eſpagne à la terre qu'il découvre.

qu'ils reſterent comme immobiles. Grijalva profita de ce moment pour ſauter à terre. Il y fut ſuivi par ſes gens, qu'il rangea auſſi-tôt en ordre de bataille. Avant de commencer l'attaque, il envoya deux jeunes Indiens qui entendoient les deux langues, pour propoſer la paix aux habitans de cette contrée. Cette propoſition en fit approcher vingt ou trente, qui, voyant le bon accueil qu'on leur faiſoit, prirent une entière confiance pour les étrangers. Grijalva s'en étant apperçu, leur fit dire que les Caſtillans étoient ſujets d'un grand Roi, maître de tous les pays où ils voyoient lever le Soleil, & qu'ils étoient venus les inviter de la part de ce Prince à le reconnoître pour leur Souverain. A ce diſcours les Indiens donnerent quelques marques de chagrin. Un de leurs Chefs prit la parole & répondit d'un ton ferme: « Que la paix qu'on leur of-
» froit avec des propoſitions d'hommage
» & de ſoumiſſion lui paroiſſoit ſingu-
» lière; qu'il étoit étonné qu'on leur pro-
» poſât de reconnoître un nouveau Sou-
» verain, ſans ſavoir s'il étoient mécon-
» tens de celui auquel ils obéiſſoient; que
» comme il n'étoit queſtion que de la
» paix ou de la guerre, il ne pouvoit
» donner une réponſe déciſive, parce
» qu'il n'étoit pas revêtu d'une autorité
» ſuffiſante, & que ſes ſupérieurs, aux-
» quels il alloit communiquer ce qu'on
» venoit de propoſer, feroient connoître
» leurs intentions. » Les Eſpagnols connurent par ce langage que ceux à qui ils avoient à faire n'étoient pas de mépriſa-

les Sauvages. L'Orateur, qui s'étoit retiré près ſon diſcours, reparut bientôt & déclara aux Eſpagnols, « que ſes maîtres ne » craignoient pas la guerre, quoiqu'ils » n'ignoraſſent pas ce qui s'étoit paſſé » dans la Province voiſine; mais qu'ils » croyoient la paix préférable à la plus » heureuſe guerre ».

Il offrit enſuite à Grijalva quantité de ruits qu'il avoit apportés avec lui de a part de ſes maîtres, comme un gage de a paix qu'ils acceptoient. Bientôt on vit rriver le Cacique du canton, avec une garde peu nombreuſe, & ſans armes, pour aire connoître la confiance qu'il avoit & elle qu'on devoit avoir. Grijalva lui onna des marques d'amitié, auxquelles 'Indien répondit avec un air de dignité & de nobleſſe. Après les premiers comlimens, le Cacique fit approcher quelques-ns de ſa ſuite qui étoient chargés de ouveaux préſens, qui conſiſtoient en toffes, bijoux d'or renfermés dans une orbeille, des armes, des figures d'animaux evêtus des larmes d'or, des pierreries nchaſſées, des garnitures de plumes de iverſes couleurs, & des robes d'un coon extrêmement fin. Sans donner à Grialva le tems de le remercier, il dit: «J'aime » la paix, & c'eſt pour la faire ſubſiſter » entre nous que je t'ai fait ce préſent: » mais je crains qu'il ne s'éleve quelque » méſintelligence entre les deux nations, » & je te prie de t'éloigner. » Grijalva répondit que ſon deſſein n'avoit jamais été de cauſer du trouble ſur cette côte, & qu'il étoit diſpoſé à partir. Il ſe hâta

effectivement de mettre à la voile.

Après deux jours de navigation, il arriva à la vue d'une bourgade dont les habitans étoient armés de boucliers d'écailles de tortues. En continuant de ranger la côte, il se trouva à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma *Rio de Banderas*, parce qu'il y apperçut des Indiens qui avoient une sorte de piques ornées de banderolles, & qui sembloient les inviter à descendre. Grijalva fit avancer deux chaloupes pour reconnoître les dispositions des habitans. Ceux qui étoient dans ces chaloupes furent si bien reçus, qu'ils rapporterent une quantité considérable d'or pour des marchandises de peu de valeur. Ils apprirent qu'ils étoient redevables de ce bon accueil aux ordres qu'avoit donnés un puissant Monarque, voisin de cette contrée, nommé *Montezuma*; que ce Prince, ayant été informé de leur approche, avoit mandé aux commandans de ses frontières d'aller au-devant des étrangers, de leur porter de l'or, & de découvrir, s'il s'il étoit possible, leur véritable dessein.

Grijalva parcourut encore beaucoup de pays, où il trouva des richesses immenses. Il retourna ensuite à Cuba, & rendit compte à Velasquez des découvertes qu'il avoit faites. Ce dernier lui fut si mauvais gré de n'avoir pas formé d'établissement dans quelqu'une de ces contrées, qu'il résolut de faire un nouvel armément & d'en donner la conduite à un autre. Pour remplir ce projet, il fit promptement radouber les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, en acheta plusieurs

tres, & forma une eſcadre de dix vaiſ-
aux.

Solis dit qu'il auroit ſouhaité de trou- Solis, liv. 1. chap. 9.
r un Commandant dont le courage fût
uni avec une ſoumiſſion ſervile : mais
eſt impoſſible de trouver ces deux ex-
êmités dans le même homme. Tous les
eux ſe réuniſſoient pour Grijalva qui,
ignant à un courage à l'épreuve, une
udence conſommée, connoiſſoit la route
pays où l'on vouloit former des éta-
iſſemens. Quelques autres Officiers de
ſtinction ſe mirent ſur les rangs : mais les
ıs pouſſoient trop loin leurs prétentions,
; autres n'avoient pas toute la capacité
quiſe. *Amandor de Lariz*, Tréſorier Royal
Cuba, & *André Dueco*, Secrétaire du
ouverneur, profiterent de cette indé-
ſion, pour faire tomber le choix ſur leur
ıi commun. C'étoit *Hermand* ou *Fernand*
rtez.

Cet homme, dont le nom eſt devenu Origine & premières actions de Fernand Cortez.
célébre par la conquête du Mexique,
oit né en 1485 à Médellin, ville de l'Eſ-
ıamadoure, d'une famille noble. Son pere
nommoit Martin Cortez de Monroy,
ſa mere Catherine Pizare d'Altamirano,
ms, dit Solis, hiſtorien de la conquête
ı Mexique, qui marquent aſſez la no-
eſſe de ſon extraction. Dans ſa première
uneſſe, il s'appliqua aux belles-lettres &
udia dans l'Univerſité de Salamanque.
ın pere avoit le projet de lui faire étu-
er la Juriſprudence, mais ſa vivacité na-
ırelle ne lui permit pas de s'appliquer
ng-tems à une étude ſi grave, il re-
ırna, au bout de deux ans, chez ſon

pere, avec le projet de prendre le parti des armes. Il obtint de ſes parens la permiſſion d'aller ſervir en Italie ſous le célèbre *Gonſalve de Cordoue*. Lorſqu'il étoit ſur le point de partir, il fut attaqué d'une dangereuſe maladie, qui, ſans cauſer du changement dans ſes inclinations, en apporta dans ſes deſſeins. Il réſolut de paſſer aux Indes où la guerre, qui duroit encore dans les îles, promettoit moins de fortune que de gloire. Il y paſſa l'année 1504 avec des lettres de recommandation pour Don Nicolas d'Ovando ſon parent, qui commandoit alors dans l'île Eſpagnole. Il eſſuya pluſieurs dangers pendant la navigation; mais ils ne ſervirent qu'à faire éclater ſon courage & ſa fermeté. Son parent le reçut avec amitié & le garda quelque tems chez lui. Il lui donna enſuite de l'emploi dans Azua de Compoſtelle.

Cortez avoit une taille noble & la phiſionomie agréable. Ces avantages étoient relevés par des qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il étoit généreux, diſcret, ne parloit jamaïs au déſavantage des autres: ſa converſation étoit enjouée. Il ne tarda pas à ſe faire connoître & à gagner l'eſtime des Officiers ſupérieurs. Voyant que tous les Indiens de l'île Eſpagnole étoient ſoumis & qu'il n'y trouvoit pas l'occaſion de ſe ſignaler, il paſſa à Cuba & y acquit bientôt la réputation de ſoldat courageux & d'habile officier. En 1512 Velaſquez, Gouverneur de Cuba, fit beaucoup de mécontens: Cortez ſe chargea de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de San-Dominguo. Ce com-

ılot étant découvert, le Gouverneur fit ırrêter Cortez & le condamna au dernier ıpplice : mais on lui accorda ſa grace, ux inſtances de quelques perſonnes de onſidération. Le Gouverneur ſe contenta le l'envoyer priſonnier à San-Dominguo, & le fit embarquer ſur un navire qui mettoit à la voile. N'étant pas obſervé à bord, il eut le courage de ſe précipiter lans la mer, quoiqu'il ne ſût pas nager, enant ſeulement une planche entre ſes ›ras. Comme la mer baiſſoit alors, il fut ›ouſſé par le courant à plus d'une lieue du ivage ; mais le flux qui revint le rejetta ur la côte. Il avoit épuiſé ſes forces en uttant contre les flots, & avoit été pluieurs fois près de quitter la planche pour inir ſes peines en ſe noyant. Etant à terre & voyant le jour paroître, il eut peur u'on ne le trouvât, & qu'on ne lui fît ubir le ſupplice auquel il avoit été conlamné. Il alla ſe cacher dans une Egliſe, ›rès de laquelle demeuroit un Gentil-homme Eſpagnol nommé Jean Suarez, natif de Grenade. Ce Centilhomme avoit une ſœur eune, belle & vertueuſe. Elle vit Cortez & :onçut de l'amour pour lui. La ſituation dans aquelle il étoit abrégea les formalités: :lle lui fit connoître les ſentimens qu'il lui avoit inſpirés. Cortez étoit jeune : il profita de l'aveu de la jeune demoiſelle & lia une intrigue avec elle. Il alloit la voir toutes les fois que l'abſence de Jean Suarez le lui permettoit. Elle de ſon côté ne tardoit jamais à l'aller trouver & à lui porter ce qui étoit néceſſaire pour ſa ſubſiſtance. Malheureuſement pour ces deux

Herrera, Décad. 2, liv. 3. chap. 11.

amans, un Sergent avoit apperçu Cortez & l'obſervoit depuis quelque tems : il le ſuivit un jour qu'il revenoit de chez ſa maîtreſſe, le ſaiſit par derrière lorſqu'il alloit rentrer dans l'Egliſe & l'emmena priſonnier. Les Juges procédérent contre lui avec beaucoup de rigueur. Dans une conjoncture auſſi embarraſſante, il ne trouva d'autre reſſource que dans la clémence de Velaſquez ; en appella à lui, eſpérant, dit-il dans ſa requête, qu'un Gentilhomme trouveroit dans un homme noble des ſentimens au-deſſus de la vengeance. Le récit que l'on fit à Velaſquez des malheurs auxquels ce jeune homme avoit été expoſé pour éviter les effets de ſa colère, lui donna pour Cortez une eſpèce d'admiration : il lui pardonna ; mais il ne voulut pas le retenir à ſon ſervice, & Cortez ſe trouva fort à l'étroit pendant quelque tems. Il épouſa cependant ſa maîtreſſe, qui ſe nommoit Catherine Suarez, & diſoit qu'il étoit auſſi content avec elle que s'il eût épouſé la fille d'un Duc. Il en eut un fils & oſa prier Velaſquez de le tenir ſur les fonts. Le Gouverneur lui accorda cette grace, & ſongea bientôt au rétabliſſement de ſa fortune. Il lui donna la lieutenance de San-Yago. Cortez fit alors l'impoſſible pour ſe rétablir dans les bonnes graces du Gouverneur : il ſaiſiſſoit toutes les occaſions qu'il pouvoit rencontrer de lui marquer ſon zèle & ſon attachement. Il y parvint d'autant plus aiſément, que Velaſquez étoit d'un caractère facile. Voilà quelle étoit ſa poſition lorſque ſes amis firent tomber ſur lui le choix pour l'expédition que Velaſquez projettoit.

Comme les talens de Cortez étoient connus de tout le monde, on applaudiſſoit au choix que Velaſquez faiſoit : mais ceux qui connoiſſoient ſon caractère & ſon ambition doutoient ſi le Gouverneur ne manquoit pas de prudence. Herrera dit que le Gouverneur & Cortez ſe promenant un jour enſemble, un fou, nommé Franciſquillo, s'approcha d'eux & ſe mit à crier que Velaſquez n'y entendoit rien, & qu'il lui faudroit bientôt une ſeconde lotte pour courir après Cortez. Compere, dit le Gouverneur, c'étoit ainſi qu'il nommoit Cortez, entendez-vous ce que dit ce méchant Franciſquillo ? Cortez répondit : C'eſt un fou qu'il faut laiſſer parler.

Velaſquez, voulant prévenir tous les mauvais offices de ſes ennemis, fit partir pour l'Eſpagne un vaiſſeau, par lequel il rendoit compte au Roi des nouvelles découvertes, & lui envoyoit ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la terre ferme. Il y envoya encore un de ſes intimes amis, pour ſoutenir ſon crédit & ſes intérêts à la Cour. Cet ami le ſervit ſi bien auprès de l'Evêque de Burgos, dont l'autorité croiſſoit de jour en jour, qu'il obtint du Roi une tranſaction par laquelle Velaſquez fut nommé Adelantade & déclaré Lieutenant-Général pour ſa Majeſté dans l'île de Cuba & dans tous les lieux qui avoient été & qui ſeroient découverts par ſes ſoins. On lui accordoit même le pouvoir de lever des troupes pour ces expéditions juſques dans l'île Eſpagnole.

Un traité de cette nature & des priviléges ſi étendus déplurent beaucoup à

l'Amiral Diegue Colomb, dont la ſupériorité ne ſe réduiſoit plus qu'à de vains titres. Ces grands avantages ne tournerent qu'à la ruine de Velaſquez : il concerta mal toutes ſes entrepriſes. Cortez, en recevant de lui le titre de Commandant pour la nouvelle expédition, affecta les plus grandes marques de reconnoiſſance; mais les concurrens ſur leſquels il l'avoit emporté ne purent déguiſer leur chagrin, & firent tous leurs efforts pour jetter des ſoupçons dans l'eſprit du Gouverneur. Ils lui repréſenterent qu'il étoit imprudent de donner tant de confiance à un homme qu'il avoit maltraité ; que le caractère de Cortez étoit connu ; que toutes ſes qualités, qui étoient propres à groſſir de jour en jour le nombre de ſes amis, devoient être ſuſpectes. Velaſquez étoit peu porté à la défiance : il ne voulut jamais changer de réſolution. Cortez, pour hâter ſon départ, employa tout ſon bien & celui de ſes amis. Il raſſembla ſous ſes ordres environ trois cens hommes, entre leſquels on comptoit Diego d'*Ardas*, ami particulier du Gouverneur ; Bernard *Dias del Caſtillo*, qui publia l'hiſtoire de cette expédition; & un nombre aſſez conſidérable de Gentilshommes. Les troupes furent embarquées en plein jour à la vue de tout le monde. La nuit ſuivante Cortez, accompagné de ſes amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embraſſa tendrement, le conduiſit au port & le vit monter ſur ſon vaiſſeau. Voilà le recit de Solis. Pluſieurs autres écrivains prétendent que Cortez excita ſes gens à la révolte, avant même de ſortir du port.

Solis, liv. 2. chap. 10.

Quoi qu'il en ſoit, la flotte ſortit du port le 18 Novembre 1516. Cortez alla mouiller au port de la Trinité où il ſe fit beaucoup de partiſans. Une multitude de gens de marque s'embarquerent avec lui pour participer à ſa fortune & à ſa gloire. On augmenta les munitions & les armes. Cortez diſtribua tout ce qui lui reſtoit d'argent entre ceux qui avoient beſoin de ſecours pour former leur équipage. Cette généroſité jointe à l'idée qu'on avoit conçue de ſes autres qualités lui gagna tous les cœurs.

Velaſquez veut ôter le commandement de la flotte à Cortez.

Quelques précautions que Cortez eût priſes, il ſe vit au moment où toutes ſes eſpérances alloient s'évanouir. Velaſquez, excité par de nouvelles repréſentations, commença à douter de la fidélité du nouveau Commandant : il envoya un ordre exprès à Verdugo ſon parent, qui exerçoit la charge d'Alcalde à la Trinité, de dépoſer Cortez dans toutes les formes établies en Eſpagne. Verdugo, voyant que le Commandant avoit gagné tous les cœurs, n'oſa exécuter l'ordre qu'il avoit reçu. D'ailleurs Cortez ſut lui perſuader qu'une entrepriſe de cet éclat demandoit plus d'explication, & que ſon parent, par cette conduite, marqueroit trop d'incertitude dans le caractère. Il écrivit à Velaſquez dans des termes aſſez meſurés, mais aſſez fermes. Il lui fit ſentir combien il étoit dangereux qu'un homme en place prêtât ſi facilement l'oreille à la calomnie. Il crut cependant que la prudence l'engageoit à hâter ſa navigation, envoya par terre une partie de ſes ſoldats à la Havane,

ſous la conduite d'Alvarado, pour y faire de nouvelles levées. Il mit auſſi-tôt à la voile & s'avança vers cette ville, pour recevoir ſes gens à bord.

Lorſqu'il arriva à la Havane, il trouva le nombre de ſes ſoldats beaucoup augmenté, & un aſſez grand nombre de Gentilshommes qui s'attacherent à ſa fortune. Pendant le peu de tems qu'il reſta dans le pays, il exerça ſes troupes & ſes canonniers, fit des eſpèces de cuiraſſes pour ſes ſoldats. Elles n'étoient compoſées que d'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles. Cette armure étoit ſuffiſante pour amortir le coup des fléches.

Quoiqu'il fit ces préparatifs avec une diligence extrême, Velaſquez, toujours excité par les ennemis de Cortez, eut le tems d'envoyer à Barba, qui commandoit à la Havane, des ordres d'arrêter le Général & de l'envoyer priſonnier à la capitale. Cortez, à la fin fatigué de toutes les tracaſſeries que Velaſquez lui faiſoit, prit la réſolution de rompre ouvertement avec lui. Il fit aſſembler ſes troupes, leur apprit la nouvelle perſécution dont il étoit menacé. La Nobleſſe ſe contenta de lui montrer un attachement fondé ſur l'eſtime: mais les ſoldats dans leur chaleur allerent juſqu'aux menaces ſi on ôtoit le commandement de la flotte à Cortez. Barba manda ſur le champ à Velaſquez ce qui ſe paſſoit, & lui conſeilla d'employer la douceur plutôt que la violence à l'égard d'un homme qui avoit acquis l'eſtime & l'amitié des ſoldats & des Officiers.

Cortez, craignant quelque contre-tems,

hâta de faire ſes préparatifs pour mete à la voile. Il diviſa ſes troupes en ıze compagnies & les mit ſous les ores d'autant de Capitaines qui devoient ımmander les onze vaiſſeaux dont la flotétoit alors compoſée, parce qu'il y oit ajouté un brigantin. Il prit le comandement de la première compagnie, & ınna pour mot *Saint-Pierre*, ſous la proction duquel il déclara qu'il mettoit tous ſes entrepriſes.

On mit à la voile le 10 Février 1519. flotte ſe réunit à l'île de Cozumel, l'on fit une revue générale. Le nome des troupes ſe montoit à cinq cens it ſoldats, ſans y comprendre les Ofiers, & le nombre des matelots à cent uf. Cortez adreſſa un diſcours à tous ux qui compoſoient l'équipage : il prit ſuite les Officiers en particulier, s'aſſit milieu d'eux & fit tous ſes efforts pour ır communiquer une partie de l'ardeur 'il avoit pour la gloire. Quoique le teur regarde ordinairement les diſcours s Généraux comme des fictions de l'évain, nous croyons devoir rapporter ui que Cortez fit aux Officiers de ſa ite armée : il eſt pris dans Diaze de ſtille, qui étoit préſent lorſque le Géné- le fit. Le voici : « Mes Amis & mes Compagnons, nous avons échappé à une nultitude de traverſes & de perſécutions avant d'arriver dans cette île. C'eſt Dieu lui-même qui nous a préſervés : nous devons eſpérer un heureux ſuccès pour notre deſſein puiſqu'il a daigné en favoriſer les commencemens. C'eſt

» notre zèle pour lui & pour le ſervice
» de notre Roi qui nous fait entrepren-
» dre la conquête d'un pays inconnu. En
» vain je voudrois vous cacher les diffi-
» cultés que nous aurons à ſurmonter,
» le nombre d'ennemis que nous aurons
» à combattre : il faut vous armer de cou-
» rage & de patience, c'eſt l'unique moyen
» de venir à bout de cette glorieuſe en-
» trepriſe. Vous avez appris à ſouffrir &
» à combattre en ſoumettant toutes ces
» îles que nous avons conquiſes : mais
» il vous reſte bien d'autres travaux à en-
» treprendre, & vous devez y apporter
» bien plus de courage : il ne ſe meſure
» que ſur la grandeur des obſtacles. Nous
» ſommes en petit nombre, il eſt vrai :
» mais l'union fait la force des armées ;
» elle ſemble même les multiplier. Lorſ-
» qu'il s'agira de prendre une réſolution,
» il faut que nous n'ayons tous qu'un
» même avis ; une même main, quand il
» faudra l'exécuter. Il faut encore que
» nos intérêts ſoient communs & notre
» gloire égale dans tout ce que nous au-
» rons le bonheur d'acquérir. La valeur
» particulière doit établir la ſûreté com-
» mune. Je ſuis votre Chef, & je hazar-
» derai le premier ma vie pour le dernier
» des ſoldats. Vous aurez mon exemple
» à ſuivre encore plus que mes ordres.
» La confiance que j'ai en vous, me
» donneroit le courage d'entreprendre la
» conquête du monde entier, & mon
» cœur ſe flatte de cette eſpérance par un
» mouvement qui ſurpaſſe tous les pré-
» ſages. Ma confiance n'eſt point une té-
mérité :

» mérité : elle eſt fondée ſur ceux qui
» m'environnent, & tout ce que je n'oſe
» attendre de mes propres forces, j'oſe
» l'eſpérer des vôtres ».

Les habitans de l'île s'étoient retirés ſur les montagnes à la vue de la flotte : mais le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp des Eſpagnols les engagea à deſcendre : ils ſe mêlerent parmi eux avec confiance & familiarité. Ils apprirent à Cortez qu'ils avoient vu, dans un canton de la terre ferme, des hommes barbus qui étoient d'un pays auquel ils donnoient le nom de Caſtille. Il ne douta pas que ce ne fût quelques-uns de ceux qu'Hermandez & Grijalva avoient perdus ſur cette côte. Sentant combien il ſeroit intéreſſant pour lui de les trouver, il envoya un officier & quelques ſoldats à la côte de Yucatan : le Cacique de l'île Cozumel envoya avec eux deux Indiens & des préſens, pour obtenir leur liberté. *Solis*, ch. 15.

Pendant que l'Officier & les ſoldats étoient à chercher les Eſpagnols perdus, Cortez voulut engager les inſulaires à embraſſer le Chriſtianiſme, & ; voyant que les raiſons ne faiſoient aucune impreſſion ſur leur eſprit, il renverſa toutes leurs Idoles. Les barbares croyoient que le Ciel alloit venger cette profanation : mais, voyant qu'il n'arrivoit aucun mal aux Eſpagnols, ils ſouffrirent non-ſeulement qu'on élevât un Autel & une Croix à la place des Idoles, mais encore ils ſe proſternerent devant & y firent des actes d'adoration.

Cortez commençoit à déſeſpérer de

On retrouve un Eſpagnol qui avoit été perdu ſur la côte de l'Yucatan.

voir revenir ceux qu'il avoit envoyés ſur la côte de l'Yucatan, & ſe préparoit à remettre à la voile : mais on apperçut de fort loin un canot qui traverſoit le golfe & qui venoit droit à l'île. Il portoit quelques Indiens armés qui faiſoient une diligence extrême. Le Général fit mettre quelques ſoldats en embuſcade, dans l'endroit du rivage où le canot paroiſſoit devoir aborder. Ils laiſſerent deſcendre les Indiens, leur couperent le chemin, fondirent impétueuſement ſur eux : mais un de ces barbares s'avança, tenant les bras ouverts, & cria qu'il étoit Chrétien. On le reçut avec accueil, on le conduiſit au Général & on reconnut les Indiens pour les deux inſulaires qu'on avoit envoyés avec un Officier & des ſoldats ſur la côte de l'Yucatan : les ſoldats & l'Officier étoient avec eux. Le Caſtillan qu'on venoit de recouvrer, avoit appris la langue du pays, & ſervit beaucoup dans la ſuite à Cortez.

Ce malheureux étoit nud, baſanné, & avoit les cheveux treſſés autour de la tête comme les Indiens. Il portoit ſa rame ſur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des fléches ſur le dos, & une ſorte de rets en forme de ſac, dans lequel étoit ſa proviſion de vivres & une paire d'heures qu'il avoit toujours conſervée pour ſes exercices de religion. Il ne pouvoit tenir un diſcours ſuivi, ſans y mêler quelques mots Indiens qu'on n'entendoit point. On apprit de lui qu'il ſe nommoit *Jérome d'Aguilar*, qu'il étoit d'Ecijia, ville d'Andalouſie, & d'une naiſſance qui lui avoit

rocuré tous les avantages d'une bonne
ducation. Il avoit paſſé aux Indes, & ſe
ouvant dans la Colonie du Darien pen-
ant les diſſentions de Niuveſa & de Vaſco
ugnez de Balboa, il avoit accompagné
alboa dans le voyage qu'il devoit faire
San-Dominguo : mais leur caravelle
:houa ſur les bancs de *las Biavoras*. De
ngt hommes qui compoſoient l'équipa-
: , ſept moururent de fatigue & de mi-
re ; les autres prirent terre dans une
ovince nommée *Maya*, & tomberent
itre les mains d'un cruel Cacique qui
mmença par ſacrifier à ſes idoles Val-
via & quatre de leurs compagnons,
nt il mangea enſuite la chair. Il réſerva
guilar & quatre de ſes compagnons pour
première fête, & les fit renfermer dans
e cage où l'on avoit ſoin de les en-
aiſſer : mais ils trouverent le moyen de
chapper, marcherent pendant pluſieurs
rs au travers des bois, n'ayant pour
ique nourriture que des herbes & des
:ines, arriverent chez un Cacique en-
mi du premier & moins barbare. Ils me-
rent chez lui une vie aſſez douce, quoi-
e forcés continuellement à des travaux
nibles. Tous ſes compagnons mouru-
it ſucceſſivement à l'exception d'un ma-
ot natif de Palos, qui avoit épouſé une
he Indienne dont il avoit eu pluſieurs
fans. Lorſqu'Aguilar reçut des nouvelles
Cortez, il employa pour obtenir ſa li-
:té les préſens que les Indiens de Co-
mel lui avoient apportés. Il en donna
is au matelot qui étoit marié, pour l'en-
ger à revenir parmi les Chrétiens : mais

ce fut en vain ; le matelot voulut rester avec sa femme & ses enfans.

Cortez partit de l'île Cozumel le 4 de Mars, alla mouiller à la rivière de Grijalva. Il n'y fut pas long-tems sans entendre des cris tumultueux. Aguilar partit dans un esquif pour voir ce que ces cris signifioient ; mais il revint bientôt, rapporta que les Indiens étoient en grand nombre, & disposés à défendre l'entrée de la rivière. Quoique Cortez n'eût pas formé le projet de commencer ses conquêtes par cette province, il crut qu'il étoit important, pour la gloire de ses armes, de réprimer l'insolence de ces Indiens. Comme la nuit approchoit, il la passa presqu'entière à disposer son artillerie, & fit prendre à ses soldats leurs casaques piquées. Lorsque le jour parut, il rangea ses vaisseaux en demi lune, dont les chaloupes formoient les deux pointes. Sa flotte entra dans la rivière, qui étoit assez large pour la contenir dans l'état où elle étoit. Les Sauvages, loin de s'intimider, approcherent jusqu'à la portée du trait, & firent pleuvoir sur les Espagnols une grêle de fléches. Ceux-ci, après avoir essuyé cette première attaque, firent une décharge de toute leur artillerie. Les Sauvages, effrayés par ce bruit terrible qu'ils n'avoient encore jamais entendu, & par la mort subite d'une infinité de leurs camarades qui tomboient de tous côtés, abandonnerent leurs canots & se précipiterent dans l'eau. La flotte, ne trouvant plus d'obstacle, s'avança jusqu'au bord de la rivière, & les Castillans se mirent en devoir de descen-

dre à terre; mais ils furent obligés de livrer un ſecond combat. Les Indiens qui avoient abandonné leurs canots ſe joignirent à une autre troupe qui étoit en embuſcade dans les bois, & revint à la charge. Les fléches, les dards & les pierres incommoderent d'abord beaucoup les Caſtillans; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, ſans ceſſer de combattre. Ceux qui tenoient les premiers rangs faiſoient tête à l'ennemi, couvroient ceux qui deſcendoient des vaiſſeaux & leur donnoient le tems de ſe ranger en ordre de bataille pour les ſoutenir à leur tour. Auſſi-tôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes avec ordre d'aller au travers des bois attaquer la ville de Tabaſco, qui étoit la capitale du pays & dont on connoiſſoit la ſituation par les rélations des voyages précédens. Il ſe mit enſuite à la tête de ſes troupes, marcha avec intrépidité contre une multitude incroyable d'Indiens qui lui faiſoit face. Il encourageoit plus ſes ſoldats par les actions que par la voix.

Les Indiens lâcherent à la fin priſe & ſe retirerent du côté de la ville pour en ſoutenir le ſiége. Ses fortifications étoient compoſées de gros troncs d'arbres en manière de paliſſades, entre leſquels il y avoit des ouvertures pour le paſſage des fléches. L'enceinte étoit ronde, & vers l'extrêmité des deux lignes qui formoient le cercle, l'une avançoit ſur l'autre, en laiſſant pour l'entrée un chemin étroit à pluſieurs retours, avec deux ou trois guérites de bois qui ſervoient à loger les ſentinelles,

Première victoire de Cortez ſur les Indiens.

Cortez arriva plutôt devant la ville que le détachement qu'il y avoit envoyé, parce que la marche de ce détachement avoit été retardée par des marais & des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent assez promptement, &, sans donner aux Indiens le tems de se reconnoître, elles avancerent, tête baissée, jusqu'au pied de la palissade. Les distances qui étoient entre les troncs d'arbres qui la formoient, servirent d'embrasures pour les arquebuses. Les Indiens couperent les rues par d'autres palissades & se retirerent au fond de la ville. Les Castillans renverserent la première palissade, poursuivirent les Indiens de places en places, & les forcerent d'abandonner la ville pour se retirer dans les bois. Cortez défendit de les poursuivre pour leur donner la liberté de se déterminer à la paix, & pour donner à ses gens le tems de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. Cette ville étoit grande, bien peuplée. Comme les Indiens en avoient fait sortir presque toutes leurs familles & leur richesses, elle n'offroit rien à l'avidité du soldat; mais il y avoit des vivres en abondance. Les Indiens perdirent un nombre incroyable d'hommes: mais on ne put le connoître au juste, parce qu'ils eurent l'adresse d'enlever leurs morts. Les Castillans ne perdirent pas un seul homme; plusieurs furent cependant blessés.

Cortez dispersa ses troupes dans trois temples, & ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde & de poser les sentinelles pendant la nuit. Le jour ne

faiſant appercevoir aucun ennemi, il envoya reconnoître le bois, où l'on ne trouva encore perſonne. Cette tranquillité lui fit naître des ſoupçons, qui augmenterent lorſqu'on lui apprit qu'un des interprêtes Indiens avoit diſparu pendant la nuit & qu'il avoit ſuſpendu ſes habits aux branches d'un arbre. Ce traître, loin de tirer quelque fruit de ſa trahiſon, fut ſacrifié aux idoles, parce qu'il avoit engagé lui-même les Indiens à ſoutenir la guerre, en leur aſſurant que les Eſpagnols n'étoient pas immortels comme ils l'avoient cru.

Cortez perſuadé que, pour établir la terreur de ſon nom parmi les Indiens, il falloit pourſuivre ſa victoire, fit reconnoître le pays par des détachemens, afin de ſavoir ce que les Indiens étoient devenus. Il apprit bientôt que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on appercevoit une armée innombrable. Ce ne fut pas ſans effroi que les Eſpagnols virent la campagne couverte d'ennemis prêts à les attaquer. Cortez ſentit lui-même le danger; mais loin de paroître intimidé, il affecta un air de ſatisfaction & de fierté. Il poſta ſon armée au pied d'une éminence qui ne lui laiſſoit aucunement lieu de craindre d'être enveloppé, & d'où l'on pouvoit faire jouer librement l'artillerie. Il monta enſuite à cheval, ſe mit à la tête de ſa cavalerie, ſe jetta dans un taillis voiſin, d'où il ſe propoſoit de prendre l'ennemi en flanc lorſque cette diverſion deviendroit néceſſaire. Les Indiens, ayant apperçu les Eſpagnols, marcherent à eux & ne furent

Seconde victoire plus diſputée.

pas plutôt à la portée du trait qu'ils firent une décharge, & fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon Espagnol, que les arquebuses & les arbalêtes ne purent les arrêter : mais l'artillerie en détruisoit un nombre considérable. Ces barbares ne laissoient cependant pas de se serrer pour remplacer les vuides qui se faisoient dans leurs bataillons. Ils poussoient des cris épouvantables & jettoient des poignées de sable en l'air, espérant par-là cacher leur perte. Ils avançoient toujours & se trouvoient presqu'à portée de combattre corps à corps. Déja les Espagnols s'apperçevoient que la partie n'étoit pas égale, lorsque Cortez, sortant du bois à la tête de sa cavalerie, tomba à bride abattue sur la plus épaisse mêlée, & s'ouvrit un passage. La vue des chevaux, que les Indiens prirent pour des monstres dévorans à tête d'hommes & de bêtes, intimida les plus braves; à peine osoient-ils jetter les yeux sur leur objet de terreur. Ils ne penserent plus qu'à se retirer. Les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de faire usage de leurs arquebuses, recommencerent un feu si vif qu'il fit prendre ouvertement la fuite aux Indiens.

Cortez les fit poursuivre quelque tems par ses cavaliers, mais avec ordre d'épargner leur sang & de prendre seulement quelques prisonniers qui pourroient servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cens Indiens morts, & l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés ne fût beaucoup plus considérable. Les Espagnols ne perdirent que

leux hommes ; mais ils eurent ſoixante-ix bleſſés. Pour rendre durable la mémoire de ce glorieux événement, ils élererent un Temple en l'honneur de Notre Dame de la victoire, & la première ville u'ils fonderent dans cette Province reçut e même nom.

Le lendemain de la bataille, Cortez fit mener en ſa préſence tous les priſonniers, ntre leſquels il y avoit deux ou trois Capitaines. La crainte & la conſternation toient peintes ſur leurs viſages ; ils croyoient que les vainqueurs les traiteroient vec la même cruauté qu'ils employoient ux-mêmes à l'égard de leurs captifs. Cortez calma bientôt leur crainte ; il les reut avec douceur & bonté, les raſſura même par ſes diſcours & par ſes careſſes, & les remit en liberté. Il leur fit même quelques préſens, en leur diſant : » Je ſais » vaincre & pardonner ». Peu d'heures près que ces priſonniers furent partis, on vit arriver au camp pluſieurs Indiens chargés de maïs, de poules & d'autres proviſions, afin qu'on écoutât favorablement les propoſitions de paix qu'ils vouloient faire de la part du Cacique de Tabaſco. Aguilar remarqua que ces députés étoient du plus bas étage parmi le peuple, en averit Cortez, en lui diſant, que dans de ſemblables occaſions on employoit les Indiens du premier rang, & qu'ils ſe préſentoient avec toute leur parure. Quoique Cortez deſirât la paix avec autant d'ardeur que les Indiens même, il renvoya ces députés en leur diſant qu'il écouteroit les propoſitions lorſqu'elles lui ſeroient faites par

Solis, chap. 22.

des hommes dignes de les faire. Ce Général ſentoit combien il étoit intéreſſant dans cette conjoncture de marquer aux barbares de la nobleſſe & de la fermeté.

Le Cacique, pour réparer ſa faute, envoya le lendemain trente Indiens plus qualifiés & parés de tous les ornemens dans leſquels ils font conſiſter leur magnificence. Ils étoient accompagnés d'autres Indiens d'un rang inférieur & qui portoient encore des proviſions, mais en plus grande abondance que la première fois.

Cortez leur donna audience au milieu de tous ſes Officiers, affectant un air grave & ſévére. Les députés ſe préſenterent avec un air de ſoumiſſion ; &, après les cérémonies ordinaires dans ces occaſions, ils expoſerent le ſujet de leur ambaſſade, & s'excuſerent ſur la témérité qu'ils avoient eue de faire la guerre. Le Général leur repréſenta les juſtes ſujets qu'il avoit d'être offenſé du procédé qu'ils avoient tenu avec les Eſpagnols. Il leur accorda enſuite la paix, & leur fit des préſens qui étoient peu conſidérables en eux-mêmes, mais dont les Indiens firent beaucoup de cas.

Peu de tems après le Cacique alla lui-même ſaluer le Général. Il étoit environné de tous ſes Capitaines & de ſes Alliés, fit apporter un préſent qui conſiſtoit en mantes de coton, de plumes de diverſes couleurs & en bijoux d'un or bas à la vérité, mais le travail ſurpaſſoit de beaucoup la matière. Il commença par offrir ſon préſent, comme s'il eût voulu s'en faire un mérite, afin d'être mieux reçu. Cortez lui fit accueil, & l'entrevue ſe paſſa en com-

pl imens réciproques & en proteſtations d'amitié, qu'ils ſe firent par le moyen des interprêtes. Les Officiers Eſpagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique. Les marques de joie & de ſincérité s'exprimoient par les geſtes au défaut de la parole.

Le Cacique, en prenant congé du Général, lui marqua un autre jour pour une entrevue. Pour preuve de ſa confiance il ordonna à tous ſes ſujets de retourner à Tabaſco & de rendre aux Eſpagnols tous les ſervices qui dépendroient d'eux.

Il parut le jour ſuivant avec le même cortége qu'il avoit la première fois; mais il étoit ſuivi par vingt jeunes & belles Indiennes, toutes très-bien parées à la manière du pays. Il les préſenta au Général, & lui dit qu'il lui en faiſoit préſent, afin qu'elles euſſent ſoin de lui préparer à manger & à ſes gens pendant le voyage; qu'elles étoient accoutumées à apprêter délicatement tous les divers mets dont ſa table étoit couverte, particulièrement à faire du pain de maïs, ce qui, de tout tems, étoit l'occupation des femmes.

Parmi ces Indiennes il s'en trouvoit une qui étoit d'une beauté rare, pour la figure & la taille. Cortez les reçut avec accueil. Nous ferons connoître par la ſuite quelle étoit la belle Indienne & ce qu'elle devint. Avant de quitter ce canton, Cortez tira à part le Cacique avec les principaux Indiens de ſa ſuite, leur dit qu'il étoit ſujet & miniſtre d'un Monarque très-puiſſant; que ſon deſſein étoit de leur procurer toute ſorte de bonheur en leur propoſant d'o-

béir à ce grand Prince. Il finit par les exhorter à embraſſer la véritable religion & à renoncer aux erreurs de l'idolâtrie. Il appuya ces deux propoſitions de toute ſon éloquence, y mêla même un peu de fermeté, en ſorte que ſi les Indiens ne furent pas perſuadés, ils furent au moins ébranlés. Ils répondirent qu'ils ſe croiroient fort heureux d'obéir à un Monarque dont la puiſſance ſe faiſoit connoître par des ſujets d'une valeur ſi extraordinaire : mais leur diſcours fut plus vague ſur ce qui concernoit la religion. Cortez employa cependant toute l'adreſſe dont il étoit capable pour les amener à ſon but ſur cet article. Le Cacique & les Seigneurs du pays lui ayant un jour rendu viſite, entendirent hennir les chevaux dans ſa cour. Ils lui demanderent, avec émotion, de quoi ſe plaignoient les *Yeguanez*, mot qui ſignifie dans leur langue, puiſſance terrible. Cortez répondit qu'ils étoient fâchés de ce qu'il n'avoit pas puni ſévérement le Cacique & ſa nation, pour avoir eu l'audace de réſiſter aux Chrétiens. Les Seigneurs Indiens firent auſſi-tôt apporter des couvertures pour coucher les chevaux & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon & promettant, pour les appaiſer, d'être toujours amis des Chrétiens.

Herrera, liv. 4. chap. 12.

Cortez, qui pouſſoit plus haut ſes prétentions, remit à la voile le lundi de la Semaine ſainte & continua de ſuivre la côte à l'Oueſt. Il reconnut dans cette route tous les lieux qui avoient été découverts par *Grijalva*, & aborda le Jeudi-ſaint à

aint-Jean-d'Ulua. A peine eut-il jetté l'an-re entre cette île & le continent, qu'il it partir de la côte deux gros canots que 'on nomme pirogues. Ils s'avancerent juſ-u'à la flotte, ſans aucune marque de rainte ni de défiance. Cortez ordonna u'on les reçût avec beaucoup de careſ-es. Aguilar, ſur lequel on comptoit pour avoir ce qu'ils diroient, les ayant enten-u parler, dit qu'il ne connoiſſoit point eur langue. On étoit fort embarraſſé; ais on s'apperçut qu'une des femmes u'on avoit emmenées de Tabaſco s'entre-enoit avec un des Indiens qui étoient enus dans les deux canots. Elle ſe tourna nſuite vers Cortez & Aguilar qui étoient uprès d'elle, & dit au dernier en langage 'Yucatan, qu'il connoiſſoit très-bien que es Indiens parloient la langue du Mexi-ue, & qu'ils demandoient audience au énéral. Aguilar rendit en Eſpagnol ce ue l'Indienne venoit de lui dire. Le Gé-éral ordonna qu'on fît monter les In-iens ſur ſon vaiſſeau. Il eſt difficile d'ex-rimer la joie que Cortez ſentit, en vo-ant que cette Indienne pouvoit lui ſer-ir à entendre le langage d'un pays où il eſiroit depuis long-tems d'arriver. Il endit graces à Dieu d'une faveur auſſi gnalée.

Cette Indienne joua un trop grand rôle ans la conquête du Mexique, pour qu'on ie la faſſe pas connoître au lecteur. C'eſt elle dont nous avons déja vanté la beau-é. Elle étoit fille du Cacique de *Guaza-oalco*, Province ſoumiſe à l'Empereur du Mexique & voiſine de celle de Tabaſco;

Hiſtoire d'une Indienne qui ſervit d'interprète à Cortez.

Dès ſa première jeuneſſe elle fut enlevée d'entre le bras de ſon pere & conduite à *Xicalango*, place forte ſur la frontière de l'Yucatan, où il y avoit alors une garniſon de Mexiquains. On l'y élévoit dans un état qui étoit peu conforme à ſa naiſſance : elle fut encore enlevée & vendue au Cacique de Tabaſco qui en fit préſent à Cortez, comme nous l'avons dit plus haut. On parloit à Guazacoalco & à Xicalango la langue générale du Mexique, & à Tabaſco celle de l'Yucatan qu'Aguilar ſavoit. Par ce moyen elle entendoit les Indiens qui lui parloient la langue du Mexique, rendoit à Aguilar en langage de l'Yucatan ce que les Mexiquains lui diſoient, & Aguilar le diſoit à Cortez en Caſtillan. Le Général l'avoit fait baptiſer avec ſes camarades avant de quitter la rade de Tabaſco, & lui avoit fait donner le nom de *Marina*. C'eſt celui ſous lequel nous la déſignerons par la ſuite.

Solis, liv. I. chap. 21.

Cortez, ſentant combien cette fille lui étoit néceſſaire dans la conjoncture où il ſe trouvoit, lui fit toutes ſortes de careſſes & ne négligea rien pour ſe l'attacher. Marina joignoit aux agrémens extérieurs un eſprit vif & une conception aiſée : elle apprit en peu de jours le Caſtillan, & évita par ce moyen les longueurs que Cortez étoit obligé d'eſſuyer pour ſavoir ce que les Mexiquains vouloient lui dire, & pour leur faire parvenir ſes réponſes. Il étoit difficile qu'une femme telle que Marina n'inſpirât pas à Cortez ce que les hommes d'un caractère vif & bouillant comme lui ont coutume de ſentir pour les femmes ai-

nables. Elle prit ſur lui un aſcendant qu'elle ut conſerver. Cortez étoit d'une figure igréable; il tenoit le premier rang parmi es Eſpagnols : l'amour & l'ambition par- oient en ſa faveur auprès de Marina. Il n eut un fils, qui fut connu ſous le nom e Don Martin Cortez, qu'on fit Cheva- ier de Saint Jacques en conſidération de a nobleſſe de ſa mere.

Les Indiens déclarerent à Marina que *Pilpatoé* & *Teutitlé*, le premier Gouverneur e cette Province, le ſecond Capitaine Gé- éral du grand Empereur Montezuma, les voient envoyés au Commandant de la otte, pour ſavoir de lui-même quel deſ- ein l'amenoit ſur leur rivage. Cortez trai- a ces députés avec beaucoup de politeſſe, c leur répondit qu'il venoit en qualité 'ami, dans le deſſein de traiter d'affaires mportantes pour leur Souverain & tout Empire ; qu'il entreroit dans de plus rands détails avec le Gouverneur & le énéral. Il eut l'adreſſe de tirer des In- iens une connoiſſance aſſez étendue des icheſſes & des forces de Montezuma, & es renvoya fort ſatisfaits. Le jour ſuivant, ns attendre de réponſe, il fit débarquer es troupes, ſes chevaux & ſon artillerie. es Indiens du canton eurent même la omplaiſance de lui prêter du ſecours pour e débarquement & conſtruire des abanes, parmi leſquelles on en dreſſa une lus grande que les autres, parce qu'elle evoit tenir lieu d'Egliſe.

Cortez débarque à S. Jean d'Ulua.

Le jour & la nuit ſuivante ſe paſſerent ans une aſſez grande tranquillité ; mais n vit paroître le lendemain une nombreu-

ſe troupe d'Indiens armés qui s'avançoient vers le camp des Eſpagnols. On ſe préparoit déja à la défenſe, lorſqu'on apprit que c'étoient les avant-coureurs de Teutitlé & de Pilpatoé qui étoient en chemin pour venir ſaluer le Général. Ils arriverent le jour de Pâques avec un nombreux cortége. Cortez réſolut d'affecter en leur préſence un air de grandeur capable de leur en impoſer. Il les reçut au milieu de ſes Officiers qu'il avoit rangés autour de lui & qui tenoient tous une poſture reſpectueuſe. Il écouta leur compliment, fit une réponſe fort courte, & leur déclara, par la bouche de Marina, qu'avant de parler du ſujet de ſon voyage, il vouloit rendre ſes devoirs à ſon Dieu, qui étoit le Seigneur de tous les Dieux de leur pays.

Cortez les conduiſit à la cabane qui devoit ſervir d'Egliſe. Comme il n'avoit que deux Aumôniers avec lui, il prit ceux de ſes ſoldats qui ſavoient le chant de l'Egliſe & en forma le chœur. Les Indiens aſſiſterent à toutes ces cérémonies avec une attention qui tenoit de la ſurpriſe que leur cauſoit un ſpectacle qui leur avoit été juſqu'alors inconnu. Après la Meſſe, on retourna au logis du Général, qui traita ſuperbement les deux Officiers de Montezuma. Il prit enſuite un air grave & fier, leur dit, par la bouche de ſon interprète, qu'il étoit venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour communiquer à l'Empereur Montezuma des ſecrets de la plus grande importance, mais qui ne pouvoient être délarés qu'à lui-même; qu'il deman-

* *Id.* liv. 2. chap. 22.

ıit par conſéquent l'honneur de le voir, qu'il ſe promettoit d'en être reçu avec ute la conſidération qui étoit dûe à la andeur du Prince qui l'envoyoit.

Cette propoſition cauſa aux deux Ofiers un chagrin qui parut même ſur ır viſage. Teutitlé, avant de s'explier, demanda la liberté de faire appor· ſes préſens. Ils conſiſtoient en vivres, robes de coton très-fin, en plumes différentes couleurs, & en divers biıx travaillés avec une extrême délicaſe. L'Indien, après avoir fait ces prés à Cortez, lui dit qu'il le prioit d'acıter ce témoignage de l'eſtime de deux laves de l'Empereur, & ajouta qu'il conſeilloit de renoncer au deſſein de ir Montezuma, parce qu'il trouveroit p de difficultés à le remplir. Cortez t alors un air encore plus fier, & réıdit que les Rois ne réfuſoient jamais lience aux Ambaſſadeurs des autres Souains, & que, ſans un ordre bien pré, leurs Miniſtres ne devoient pas ſe ırger d'un refus ſi dangereux ; que ıs cette occaſion, leur devoir étoit vertir Montezuma de ſon arrivée; mais ils pouvoient aſſurer leur Empereur : le Général étranger étoit fortement ɔlu de le voir, & que, pour l'honneur grand Roi qu'il repréſentoit, il ne treroit point dans ſes vaiſſeaux, ſans ɔir obtenu cette ſatisfaction. Les deux xiquains, frappés du ton & de l'air ıt Cortez venoit de leur parler, le priè·t de ne rien entreprendre du moins ınt la réponſe de la Cour, & lui offri-

rent tous les ſecours dont il auroit beſoin dans l'intervalle.

Peintres Mexiquains qui deſſinent les vaiſſeaux & le camp des Eſpagnols.

Ils avoient amené avec eux des Peintres qui s'étoient attachés depuis le premier moment de leur arrivée à repréſenter les vaiſſeaux, les ſoldats, les chevaux, l'artillerie & tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux, tant ſur la rive que dans le camp des Eſpagnols.

Leur toile étoit une étoffe de coton, ſur laquelle ils traçoient aſſez naturellement avec un pinceau & des couleurs, toutes ſortes d'objets & des figures. Cortez, qui en fut averti, voulut voir ce ſpectacle, & fut étonné de la facilité avec laquelle ils exécutoient leur deſſein. On lui affirma qu'ils repréſentoient ſur ces toiles, non-ſeulement les figures, mais même les actions, & que Montezuma ſeroit, par ce moyen, inſtruit de toutes les circonſtances de l'entrevue qu'il avoit eue avec ſes Officiers.

Cortez, voulant ſoutenir les marques de grandeur qu'il avoit affectée, & craignant que des images ſans force & ſans mouvement ne donnaſſent des idées peu conformes à ſes vues, fit faire l'exercice à ſes ſoldats, afin qu'ils fiſſent éclater leur adreſſe & leur courage aux yeux des principaux Officiers de l'Empire. Sur le champ l'infanterie Caſtillane forma un bataillon, & toute l'artillerie de la flotte fut miſe en batterie. On déclara aux Mexiquains que le Général vouloit leur rendre les honneurs qui, dans ſon pays, n'étoient accordés qu'aux gens de la plus haute conſidération. Il monta à cheval

avec ſes principaux Officiers & commença par des courſes de bagues, partagea enſuite ſa troupe en deux eſcadrons & leur fit faire une eſpèce de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Indiens regarderent d'abord avec frayeur ces animaux, dont la figure & la fierté leur paroiſſoient terribles; & n'étant pas moins frappés de leur obéiſſance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre ſi dociles, avoient quelque choſe de ſupérieur à la nature humaine. Leur étonnement fut épuiſé lorſqu'ils entendirent le bruit de la mouſqueterie & de l'artillerie. Cortez, qui les examinoit avec attention, leur dit que c'étoit par ces fêtes militaires que les Eſpagnols régaloient leurs amis. Les Peintres Mexiquains inventerent de nouvelles figures pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns deſſinoient des ſoldats armés & rangés en bataille, & les autres peignoient les chevaux dans l'agitation du combat. Ils repréſentoient le coup de canon par du feu & de la fumée, & le bruit par des traits lumineux.

Pilpatoé fit élever près du camp des Eſpagnols une multitude conſidérable de cabanes, & tâcha de leur perſuader qu'il n'avoit d'autre vue que de ſe mettre à portée de leur fournir des proviſions. Ils firent ſemblant de le croire, quoi qu'ils fuſſent très-perſuadés que ſon véritable deſſein étoit d'obſerver leur conduite de près. Teutitlé ſe hâta d'envoyer rendre compte à Montezuma de ce qu'il avoit vu: les mêmes couriers lui porterent les ta-

bleaux que les Peintres Mexiquains avoient faits.

Préſens que Montezuma envoie aux Eſpagnols. Herrera ubi ſuprà,

Au bout de ſept jours on reçut la réponſe de Montezuma, avec des préſens conſidérables. Teutitlé, qui étoit chargé de négocier avec le Général Eſpagnol, fit étendre ces préſens ſur des nattes. Ils conſiſtoient en riches tapis, en étoffes de coton tiſſues de plumes d'oiſeaux fort délicates & de diverſes couleurs, en boucliers nattés & couverts de petites plaques d'or; d'autres étoient enrichis de petites perles. Il y avoit un morion de bois couvert de grains d'or non fondu; un caſque de lames d'or entouré de ſonnettes, orné d'émeraudes par le haut, avec des panaches de grandes plumes, au bout deſquels pendoient des mailles d'or; des chaſſe-mouches ornés d'or & d'argent; des braſſars & d'autres armures de cuir de cerf, de cuir corroyé en rouge & revêtus de plaques d'or & d'argent; des miroirs d'un très-beau métal enchaſſés dans de l'or; quantité de pièces d'or & d'argent; un collier d'or entouré d'une prodigieuſe quantité d'émeraudes & de rubis & garni de petites ſonnettes d'or; d'autres colliers garnis de perles & d'émeraudes; diverſes figures d'animaux d'or & d'argent, dont le travail ſurpaſſoit la matière; des grains d'or tels qu'on les tire de la mine & de la groſſeur d'une noiſette; deux roues, l'une d'or qui repréſentoit le ſoleil avec ſes rayons, & quantité de feuillages & d'animaux, du poids de cent marcs; l'autre d'argent avec la figure de la lune & le même travail, du poids de

cinquante marcs. Les Eſpagnols furent comme effrayés à la vue de tant de richeſſes.

Teutitlé ſe fit enſuite introduire dans la tente du Général, lui dit que l'Empereur Montezuma lui envoyoit ces richeſſes, pour lui témoigner ſon eſtime pour lui & la haute opinion qu'il avoit de ſon Roi; mais que l'état de ſes affaires ne lui permettoit pas d'accorder à des étrangers de paroître à ſa Cour. Pour adoucir ce refus, Teutitlé fit à Cortez le tableau de la difficulté des chemins & de la barbarie de pluſieurs nations, que rien ne pourroit empêcher de prendre les armes pour fermer le paſſage aux Eſpagnols. Cortez répondit qu'il ne pouvoit retourner en arrière ſans bleſſer l'honneur du Roi, l'engagea à faire de nouvelles inſtances auprès de Montezuma, avec promeſſe d'attendre la réponſe; ajoutant cependant que ſi elle tardoit trop à venir, il ſe trouveroit obligé d'aller la ſolliciter de plus près.

Teutitlé partit une ſeconde fois pour aller rendre compte de ſa commiſſion à la Cour. Les ſentimens des Eſpagnols furent partagés ſur le parti qu'on avoit à prendre. Les uns eſpéroient une heureuſe réuſſite, puiſque les commencemens étoient ſi beaux, les autres trouvoient qu'il y avoit de la témérité à attaquer, avec ſi peu de forces, un Monarque auſſi puiſſant que Montezuma paroiſſoit l'être. Cortez même n'étoit pas ſans inquiétude, lorſqu'il comparoit la grandeur de ſes projets à ſes forces. N'étant cependant pas moins décidé à tenter la fortune, il réſolut d'occuper ſes

ſoldats, pour leur ôter le tems de ſe livrer à des réflexions qui auroient pu diminuer leur courage & leur ardeur. Il chargea un de ſes Officiers d'aller reconnoître la côte avec deux vaiſſeaux, ſur leſquels il fit monter ceux qui lui paroiſſoient le plus ſuſpects.

Teutitlé revint bientôt avec de nouveaux préſens; mais il dit à Cortez que Montezuma lui ordonnoit de partir ſans réplique. Pendant que le Général préparoit ſa réponſe, il entendit ſonner l'*Angelus*, ſe mit à genoux & fit ſigne à tout ſon monde de l'imiter. Cette action ſurprit l'Ambaſſadeur: Marina, qui s'en apperçut, lui dit que les Eſpagnols reconnoiſſant un Dieu ſouverain, qui déteſtoit les adorateurs des Idoles & qui avoit la puiſſance de les détruire, ils s'efforçoient de le fléchir en faveur de Montezuma pour lequel ils craignoient ſa colere.

Solis, liv. 2. chap. 5.

Lorſqu'elle eut ceſſé de parler, Cortez prit un air plus impoſant que jamais, & dit que le principal motif du Roi ſon maître, en offrant ſon amitié à l'Empereur du Mexique, étoit l'obligation où ſont les Princes Chrétiens de s'oppoſer aux erreurs de l'Idolâtrie; qu'un de ſes plus ardens déſirs étoit de lui donner des inſtructions qui conduiſent à la connoiſſance de la vérité, & de l'aider à ſortir de l'eſclavage du démon, horrible tyran qui tenoit l'Empereur même dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un puiſſant Monarque; que pour lui, venant pour un objet de cette importance & de la part d'un Roi plus puiſſant encore que celui du Mexique, il

ne pouvoit ſe diſpenſer de faire de nouvelles inſtances pour obtenir une audience favorable.

Ce diſcours n'eut pas le ſuccès qu'il s'en étoit promis. L'Ambaſſadeur ſe leva bruſquement d'un air mêlé de chagrin & de colere, dit que Montezuma n'avoit juſqu'alors employé que la douceur ; mais que ſi l'on continuoit de réſiſter à ſes ordres, on devoit s'attendre à être traité en ennemi. Il ſortit enſuite aſſez bruſquement avec tous les Indiens de ſon cortége. Cette fierté cauſa un peu d'embarras à Cortez ; mais il reprit ſa tranquillité ordinaire, & dit à ſes Officiers : « Nous verrons comment ils ſoutiendront la guerre : » nous ſavons déja de quelle manière ces » gens-là ſe battent ». Il finit par s'applaudir d'un refus qui lui donnoit la liberté d'employer les armes, ſans violer aucun droit. Depuis ce moment il ne négligea rien pour ſe tenir ſur ſes gardes & pour éviter une ſurpriſe.

Le lendemain il arriva cependant un changement qui jetta l'allarme dans le camp Eſpagnol. Tous les Indiens qui s'étoient établis auprès, & qui n'avoient pas ceſſé d'apporter des vivres, s'étoient retirés. Ceux qui venoient des bourgs & des villages voiſins, rompirent auſſi toute communication avec le camp. Les ſoldats eurent peur de manquer bientôt du néceſſaire, & regarderent le deſſein de s'établir dans un pays ſtérile, comme une entrepriſe mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques partiſans de Velaſquez : ils accuſerent Cortez d'un excès de témérité,

& leur hardieſſe croiſſant de jour en jour, ils ſolliciterent tout le monde de demander à retourner dans l'île de Cuba, ſous prétexte de fortifier la flotte & l'armée. Cortez ne tarda pas à être inſtruit de ce ſoulevement, & prévoyant les ſuites dangereuſes qu'il pourroit avoir s'il ne l'arrêtoit dès ſon commencement, il pria ſes plus fidéles amis de connoître les ſentimens de chacun en particulier. Il apprit que le nombre des mécontens parmi les matelots étoit très-peu conſidérable, & que ceux qui le compoſoient lui avoient toujours été ſuſpects. Il s'aſſura de l'attachement des autres, & déclara qu'il vouloit prendre conſeil de tout le monde ſur ce qu'il devoit faire dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit : il ajouta que chacun pouvoit lui déclarer ſon ſentiment ſans aucune eſpèce de crainte. Quelques Officiers ſe chargerent d'annoncer celui des mécontens : le Général les écouta avec tranquillité, & répondit que le Ciel s'étoit aſſez déclaré en faveur de la flotte, pour qu'on en eſpérât conſtamment du ſecours ; mais que ſi le courage & la force manquoient aux ſoldats, comme on l'en aſſuroit, il y auroit de la témérité à s'avancer plus loin, & qu'il falloit ſe préparer à retourner à Cuba. Auſſi-tôt il fit publier dans le camp qu'on ſe tint prêt pour partir, & l'on donna ordre aux Capitaines de remonter avec leurs compagnies ſur les mêmes vaiſſeaux qu'ils avoient commandés. Cet ordre ne fut pas plutôt publié, que tous les partiſans de Cortez s'écrierent avec chaleur, qu'on les avoit trompés par de fauſſes promeſſes. Ils ajouterent

Adreſſe avec laquelle Cortez appaiſe une ſédition.

ajouterent que ſi Cortez étoit entièrement décidé à partir, ils choiſiroient un autre Chef, parce qu'ils ne vouloient pas perdre les eſpérances qui les attachoient au Mexique. Ceux qui agiſſoient de concert avec Cortez approuverent cette réſolution, & demanderent ſeulement qu'il en fût informé. Ils ſe rendirent à ſa tente avec la plus grande partie des ſoldats, pour lui repréſenter que toute l'armée étoit prête à ſe ſoulever, & l'on pouſſa la feinte juſqu'à lui reprocher d'avoir voulu partir ſans conſulter les Officiers. On lui dit qu'il vouloit couvrir les Eſpagnols de honte en abandonnant ſon expédition pour des obſtacles auſſi faciles à ſurmonter. On lui rappella ce qui étoit arrivé à Grijalva, pour n'avoir pas formé un établiſſement dans le pays qu'il avoit découvert. On lui répéta enfin tout ce qu'il avoit dicté lui-même.

Cortez affecta de la ſurpriſe, & attribua ſa conduite à l'opinion qu'il avoit eue des diſpoſitions de l'armée. Il parut héſiter, ſe plaignit enſuite d'avoir été mal informé, proteſta que les ordres qu'il avoit donnés étoient contre ſon goût; que le déſir d'obliger les ſoldats les avoit ſeul dictés; qu'il demeureroit au Mexique, d'autant plus volontiers, qu'il les voyoit dans les ſentimens qu'ils devoient au Roi leur maître & à l'honneur de la nation; mais que pour des entrepriſes ſi glorieuſes, il ne lui falloit que des guerriers dévoués à ſes ordres; que ceux qui déſiroient retourner à l'île de Cuba, pouvoient partir; qu'il alloit ordonner ſur le champ

qu'on tint des vaiſſeaux prêts pour ceux qui n'étoient pas diſpoſés à ſuivre ſa fortune. Ce diſcours cauſa des tranſports de joie, dont il fut étonné lui-même. Ceux qui avoient ſervi d'interprêtes aux mécontens n'eurent pas la hardieſſe de ſoutenir leur propoſition.

Le Cacique de Zampoala lui envoie une députation.

La fortune ſe déclaroit de plus en plus pour Cortez ; à peine le murmure fut-il appaiſé dans ſon camp, qu'il y vit arriver cinq Indiens, qui lui firent entendre, par le ſecours de Marina, qu'ils étoient ſujets du Cacique de Zampoala, Province peu éloignée ; qu'ils venoient de ſa part faire des complimens au Chef des étrangers, dont les exploits dans la Province de Tabaſco s'étoient déja répandus juſqu'à lui ; que ce Prince étoit guerrier & faiſoit profeſſion d'aimer la valeur juſques dans ſes ennemis. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'affection, & ne douta pas que cet heureux incident n'inſpirât une nouvelle confiance aux Eſpagnols. Les députés lui apprirent qu'il y avoit dans leur Province un port très-commode pour ſes vaiſſeaux. Par les différens propos qu'ils tinrent, Cortez comprit que leur Cacique étoit ennemi de Montezuma, qui ſe rendoit odieux à ſes voiſins par une fierté inſupportable, & à ſes ſujets par la plus cruelle de toutes les tyrannies.

Idée de Montezuma.

Montezuma II, qui régnoit alors au Mexique, n'avoit dû ſon élévation qu'à ſes qualités naturelles, ſoutenues longtems par une douceur ſimulée ; mais ſitôt qu'il s'étoit vu ſur le trône, il avoit lâché la bride à tous les vices qu'il avoit ſu dé-

guiſer. Son orgueil commença à lui faire congédier tous les Officiers de ſa maiſon qui n'étoient pas d'une naiſſance diſtinguée, pour n'y employer que des gens nobles. Il irrita par cette conduite la nobleſſe, en l'employant aux choſes les plus viles, & le peuple en lui fermant l'unique voie qui pouvoit le conduire à la fortune. Il ſe montroit peu & avoit inventé de nouvelles révérences & des cérémonies fatigantes pour ceux qui l'abordoient. Le reſpect lui paroiſſoit une offenſe s'il n'étoit pouſſé juſqu'à l'adoration. Dans la ſimple vue de faire éclater ſon pouvoir, il exerçoit les cruautés les plus horribles. Il avoit établi, ſans néceſſité, de nouveaux impôts qui ſe levoient par tête avec tant de rigueur, que les mendians même étoient obligés d'apporter quelque choſe aux pieds du trône. Ces violences avoient jetté le déſeſpoir dans toutes les parties de l'Empire, & ce Prince imprudent, qui ne cherchoit qu'à ſe faire craindre, ſe faiſoit haïr de tout le monde en général. Pluſieurs Provinces s'étoient révoltées, & il avoit entrepris inutilement de les punir. Tous les écrivains diſent, que l'arrivée des Eſpagnols au Mexique fut annoncée par d'affreux prodiges, qui commençoient à faire ſentir à Montezuma des remords & des craintes. Pluſieurs comettes ſe ſuccéderent; un lac, voiſin de la capitale, rompit ſes digues; l'air paroiſſoit ſouvent tout en feu; un Temple célèbre fut tout-à-coup embraſé. Nous laiſſons aux écrivains Eſpagnols ce qui a l'air fabuleux.

Cortez, perſuadé par le diſcours des In-

diens, qu'il ne lui ſeroit pas difficile de former un puiſſant parti contre un tyran haï de tous ſes ſujets, envoya au Cacique de Zampoala, des préſens aſſez conſidérables pour le diſpoſer à l'amitié. Il conçut en même tems le projet de former un établiſſement dans la Province de Quiabizlan; mais avant de partir, il réſolut de faire nommer ſur le lieu même ceux qui devoient y rendre la Juſtice, & pour cet effet aſſembla les Officiers & les ſoldats. Lorſqu'on les eut nommés, il leur fit prendre poſſeſſion de leurs charges avec les formalités ordinaires en Eſpagne. Ils commencerent à les exercer en donnant à la nouvelle Colonie qu'on ſe propoſoit d'établir le nom de *Vera-Cruz*. Cortez aſſiſta aux premiers exercices de leurs fonctions comme un ſimple particulier, & ne tiroit aucun droit de ſa qualité de Général de la flotte & de Commandant des armées. Par ſon reſpect, il vouloit autoriſer le tribunal & donner au peuple un exemple de ſoumiſſion. Il croyoit avoir également beſoin de l'autorité civile & de la dépendance des ſujets, pour remplir, par le bras de la juſtice & par la voix du peuple, les vuides de la juriſdiction militaire dont on le ſuppoſoit toujours le chef, en vertu de la commiſſion du Gouverneur de Cuba; mais elle avoit été révoquée, & ſon pouvoir n'étoit alors appuyé ſur aucun fondement. Ne ſentant lui-même que trop ſa poſition, il fermoit ſouvent les yeux ſur la réſiſtance qu'il trouvoit à ſes ordres.

Il ſe fait revêtir de l'autorité abſolue par l'armée.

Le lendemain, pendant que le Conſeil étoit aſſemblé, il demanda modeſtement

la permiſſion d'y entrer. Les Juges ſe leverent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, & ſe contenta de prendre ſéance après le premier Conſeiller, leur fit un diſcours dans lequel il affecta autant de déſintéreſſement que de ſimplicité. Il leur dit que l'irréſolution du Gouverneur de Cuba, le mettoit dans le cas de ne plus ſe regarder comme pourvu d'un pouvoir abſolu ; que les circonſtance préſentes demandant que le Général eût une pleine autorité, il remettoit ſa dignité enntre les mains du Conſeil, auquel il appartenoit d'en nommer un, juſqu'à ce qu'il eût plu au Roi d'en diſpoſer autrement. Il demanda acte de ſon déſiſtement, & jetta ſur la table les proviſions que Velaſquez lui avoit données, baiſſa le bâton de Général, le remit au chef de l'aſſemblée & ſe retira ſeul dans ſa tente.

Son projet étoit trop bien concerté pour que le choix du Gouverneur fût long-tems différé : le nombre de ſes partiſans étoit trop conſidérable pour que les autres puſſent contre-balancer leur voix. On convint de recevoir la démiſſion de Cortez, mais à condition qu'il reprendroit auſſitôt le commandement avec des lettres-patentes au nom du Roi, & qu'on informeroit le peuple de cette élection. Si-tôt qu'elle fut publiée, la joie éclata par des acclamations générales. Ceux qui n'approuvoient pas en ſecret au nouveau choix qu'on venoit de faire, furent obligés de couvrir leur mécontentement par l'apparence de la ſatisfaction. Le Conſeil, accompagné de la plus

Solis, liv. 2. chap. 7.

grande partie des ſoldats, qui repréſentoient le peuple, ſe rendit à la tente de Cortez & lui déclara que la ville de la *Vera-Cruz* l'avoit élu, au nom du Roi Catholique, Gouverneur de la nouvelle Colonie & Général de l'armée Caſtillane en plein Conſeil, avec la connoiſſance & l'approbation de tous les habitans.

Cortez reçut ces deux dignités avec autant de reſpect qu'il auroit eu pour le Roi même dont on employoit le nom & l'autorité. Il affecta de les appeller nouvelles, pour marquer qu'il les diſtinguoit de l'autre, à laquelle il avoit renoncé, & donna, dès ce moment, ſes ordres avec un caractère de grandeur & de confiance qui retint tout le monde dans la ſoumiſſion. Les partiſans de Velaſquez ne murmuroient pas moins en ſecret : ils attaquerent ſourdement le pouvoir du Conſeil, & l'autorité du Général. Cortez en fut averti, & fit mettre aux fers les chefs de la rébellion, dont les principaux étoient Ordaz, Eſcudero & Jean Velaſquez. Il déclara enſuite avec ſa fermeté ordinaire, que ſon deſſein étoit de faire le procès aux ſéditieux ; mais il ne ſe preſſoit pas de les citer en Juſtice, parce qu'il avoit plutôt deſſein de les ramener à la ſoumiſſion que de les punir. Il leur détacha quelques-uns de ſes confidens qui le ramenerent inſenſiblement à la raiſon, & il s'en fit, par la ſuite, des amis fidéles.

Idem ibid.

Lorſqu'il crut ſon autorité bien affermie, il détacha cent hommes ſous la conduite d'Alvarado, pour aller reconnoître le pays & chercher des vivres. Les

Eſpagnols n'allerent pas loin ſans rencontrer quelques villages ; mais les habitans les avoient abandonnés pour ſe retirer dans les bois. On ſe contenta d'enlever les proviſions qu'on y trouva. Cortez ordonna alors à l'armée de ſe mettre en marche. Les vaiſſeaux mirent à la voile vers les côtes de Quiabizlan, & les troupes ſuivirent par terre le chemin de Zampoala. On rencontra la première bourgade du pays ; mais les habitans l'avoient encore abandonnée & emporté juſqu'à leurs meubles. Ce fut dans ce lieu que les Eſpagnols virent pour la première fois la forme des livres Mexiquains. Leur matière étoit une eſpèce de parchemin enduit de gomme ou de vernis & plié en double. Ils étoient chargés de ces images dont nous avons parlé. Le Général, voyant que ſes troupes étoient fatiguées, réſolut de paſſer la nuit dans cette bourgade ; mais il prit toutes les précautions qui pouvoient lui aſſurer le repos. Le lendemain l'armée ſe remit en marche & prit ſa route par le chemin le plus frayé. Il n'y rencontra aucun Indien. Cette ſolitude lui cauſa des ſoupçons ; mais ſur le ſoir, lorſqu'il entroit dans une belle prairie, il vit paroître douze Indiens portant des rafraîchiſſemens. Ils étoient chargés de la part de leur Cacique, d'inviter le général à ſe rendre dans le lieu de ſa demeure, où il avoit fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'armée. Cortez garda ſix de ces Indiens pour lui ſervir de guides.

Lorſqu'il fut à la vue de Zampoala, vingt Indiens richement ornés, marcherent à ſa

rencontre, lui firent un compliment au nom du Cacique, à qui les incommodités n'avoient pas permis de ſe mettre à leur tête, & qui attendoit avec impatience des étrangers dont on lui avoit vanté la valeur.

Lorſque les Eſpagnols entrerent dans la ville, ils trouverent toutes les rues & les places remplies d'Indiens, mais ſans armes, pour ôter tout ſoupçon. Le Cacique ſe préſenta à la porte de ſon palais: ſes infirmités n'étoient qu'une prodigieuſe groſſeur. Il s'approcha, aidé de quelques Indiens, au ſecours deſquels il ſembloit devoir tous ſes mouvemens. Sa parure étoit une mante de coton, enrichie de pierres précieuſes: ſes oreilles & ſes levres étoient percées & ornées de pierreries. La gravité de ſa figure s'accordant avec le poids de ſon corps, Cortez eut beſoin de toute la ſienne pour arrêter les éclats de rire des Eſpagnols & pour ſe faire violence à lui-même. Le Prince Indien l'embraſſa, lui fit un diſcours ſimple & précis. Il le félicita ſur ſon arrivée, & ſe félicita lui-même ſur le bonheur qu'il avoit de le recevoir. Sans lui dire un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans ſon quartier, où il lui promit d'aller le trouver pour conférer avec lui ſur leurs intérêts communs.

Les logemens qu'on avoit préparés pour les Eſpagnols étoient ſous les portiques des maiſons, dans un grand eſpace, où ils furent tous logés aſſez au large & trouverent abondamment tout ce qui étoit néceſſaire à leurs beſoins. Le jour ſuivant,

le Cacique fit annoncer ſon arrivée par un préſent dont la valeur ſe montoit à deux milles marcs d'or. Il arriva bientôt après, étant ſur un brancard que portoient ſes Officiers. Cortez, accompagné des ſiens, alla fort loin au-devant de lui. Lorſqu'ils furent arrivés dans un lieu commode pour s'entretenir, le Général Eſpagnol lui dit que ſon principal but étoit de détruire l'injuſtice, de réprimer la violence & de prendre le parti de la juſtice. Il avoit intention de connoître par-là quelles étoient les diſpoſitions du Cacique. Le changement qui parut ſur ſon viſage fit connoître à Cortez qu'il l'avoit touché par l'endroit ſenſible. Quelques ſoupirs précéderent ſa réponſe; il dit que tous les Caciques gémiſſoient dans l'eſclavage, ſous le poids de la tyrannie & des cruautés de Montezuma, ſans avoir la force de ſecouer le joug, même aſſez de lumières pour en imaginer les moyens; que le Tyran ſe faiſoit adorer de ſes vaſſaux comme un des Dieux du pays; qu'il vouloit que ſes injuſtices & ſes violences fuſſent révérées comme des arrêts du Ciel; que la raiſon ne permettoit cependant pas de demander du ſecours à des étrangers, premièrement parce que l'Empereur du Mexique étoit trop puiſſant; ſecondement, parce que Cortez n'avoit pas aſſez d'obligation aux Mexiquains pour ſe déclarer en leur faveur; enfin parce que les loix de l'honnêteté ne lui permettoient pas de vendre à ſi haut prix les petits ſervices qu'il lui avoit rendus.

L'adreſſe de ce diſcours ne cauſa pas moins de ſurpriſe que d'admiration au Gé-

néral. Il répondit au Cacique qu'il craignoit peu les forces de Montezuma, parce que les ſiennes étoient favoriſées du Ciel, & qu'elles avoient un avantage naturel ſur les Tyrans; mais qu'étant appellé par d'autres vues dans le Quiabizlan, il y attendroit ceux qui ſe croyoient opprimés & qui auroient quelque confiance à ſon ſecours. Soyez certain, ajouta-t-il, que les inſultes de Montezuma ceſſeront ou qu'elles tourneront à ſa honte lorſque j'entreprendrai de vous protéger. Le Cacique partit auſſitôt, & l'on continua la marche: quatre cens Indiens ſe préſenterent pour porter les bagages de l'armée & pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le lendemain les Eſpagnols arriverent à Quiabizlan, capitale de la Province de ce nom; mais ils la trouverent déſerte. Peu de tems après qu'ils y furent entrés, ils virent cependant ſortir du Temple quelques Indiens, qui les prierent de ne pas s'offenſer de la retraite du Cacique & de ſes ſujets, & propoſerent de les rappeller ſur le champ, ſi le Général étranger vouloit promettre de les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les aſſurances qu'ils pouvoient déſirer, & la ville fut preſqu'auſſi-tôt repeuplée.

Le Cacique arriva le dernier: il amenoit celui de Zampoala, pour lui ſervir de protecteur, & tous deux étoient portés par quelques-uns de leurs Officiers. Après avoir fait des excuſes au Général, ils parlerent des violences de Montezuma & joignirent quelquefois les larmes à leurs plaintes. Le Cacique de Zampoala, qui pa-

roiſſoit le plus irrité, finit par dire, en déſignant Montezuma : « Ce monſtre eſt ſi » fier & ſi cruel, qu'après nous avoir ap- » pauvris par ſes impôts, il déclare la » guerre à notre honneur, en nous raviſ- » ſant nos filles & nos femmes ». Cortez lui tint tous les propos qu'il crut capables de le conſoler, & lui promit d'aider à ſa vengeance.

Lorſqu'ils furent retirés, le Général demanda à quelques Indiens qui étoient reſtés auprès de lui, quelles étoient les forces de ces deux Caciques : mais au lieu de lui répondre, ils ſe leverent d'un air tremblant & ſortirent, ſans prendre congé du Général. Leur conduite ſurprit d'abord ; mais l'on en connut bientôt le motif, lorſqu'on vit arriver dans le quartier même des Eſpagnols ſix Officiers de Montezuma : c'étoient ceux qu'il envoyoit dans les Provinces pour lever les tributs. Ils étoient richement vêtus & ſuivis de pluſieurs eſclaves, dont quelques-uns ſoutenoient des paraſols de plumes. Cortez ſortit pour les recevoir à la tête des Officiers : mais ils paſſerent d'un air mépriſant. Les ſoldats Eſpagnols vouloient les punir de cette inſolente fierté ; mais Cortez arrêta les effets de leur juſte colère. Il envoya Marina aux informations avec une eſcorte. Elle rapporta que les Officiers Mexiquains avoient établi le ſiège de leur audience dans une maiſon de la ville, où ils avoient fait citer les Caciques ; qu'ils leur avoient reproché publiquement d'avoir reçu dans leurs villes des étrangers ennemis de leur maître, & que pour pu-

nition de ce crime, ils avoient demandé, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens qui devoient être sacrifiés.

Fermeté de Cortez.

Cortez, à ce recit, fut saisi d'indignation, envoya chercher les Caciques, & ordonna qu'on les amenât sans bruit. Il feignit d'avoir pénétré leurs pensées par une supériorité de lumières, & louant le ressentiment qu'il leur supposoit d'une violence qu'ils n'avoient pas méritée, il leur dit qu'il n'étoit plus tems de souffrir un abominable tribut sur le sang humain, & jura qu'un ordre si cruel ne seroit pas exécuté sous ses yeux. Il ajouta qu'il vouloit au contraire que ces infâmes Ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenoit la défense de cette action sur lui-même & sur la valeur de ses soldats. L'habitude de l'esclavage avoit abattu le cœur des Caciques, ils furent embarrassés dans leur réponse. Cortez répéta son ordre d'un air d'autorité auquel ils n'oserent résister; les Officiers de Montezuma furent enlevés à la vue de tous les Indiens, qui applaudirent à cette exécution. Les Caciques, animés par une si vigoureuse entreprise, vouloient les sacrifier eux-mêmes à leurs Dieux; mais Cortez s'assura des prisonniers par une bonne garde. Il ne vouloit pas rompre entièrement avec Montezuma, & ne cherchoit qu'à lui causer de la crainte; mais il sentoit en même-tems de quelle importance il étoit pour lui de conserver un parti que la fortune sembloit lui avoir formé, & dont il pouvoit espérer beaucoup de secours. Après de mûres réflexions, il prit la résolution de garder quelques

ménagemens avec Montezuma, de ſe faire un mérite auprès de lui d'avoir ſuſpendu les effets de cette révolte, & de n'appuyer ouvertement les rebelles que quand il y ſeroit forcé par d'autres événemens. Pour cet effet, il ſe fit amener pendant la nuit deux des priſonniers, &, feignant de n'avoir pas eu de part au traitement qu'ils avoient eſſuyé, il leur dit qu'il les mettoit en liberté, & qu'ils pouvoient aſſurer l'Empereur qu'il feroit ſes efforts pour la rendre à leurs compagnons qui étoient encore au pouvoir des Caciques; qu'il n'épargneroit rien pour ramener les rebelles à la ſoumiſſion; qu'il vouloit enfin mériter, par ſa conduite, les civilités qui étoient dûes à l'Ambaſſadeur d'un grand Monarque. Il fit enſuite conduire les deux Mexiquains à ſes vaiſſeaux par une nombreuſe eſcorte, & ordonna qu'ils fuſſent embarqués ſur un eſquif, & débarqués hors des limites de la Province de Quiabizlan. Son adreſſe

Le lendemain les deux Caciques vinrent lui rapporter, avec de grandes marques de triſteſſe, que les deux Mexiquains s'étoient échappés. Il affecta de ſon côté de la ſurpriſe & du chagrin, blâma la négligence des gardes, & prit occaſion delà pour ordonner, en préſence des Caciques, que les autres Officiers Mexiquains fuſſent conduits à la flotte; il aſſura qu'on les garderoit plus ſoigneuſement: mais il ordonna aux Officiers des vaiſſeaux de les bien traiter. Les hiſtoriens Eſpagnols relevent beaucoup cet artifice, qui lui conſerva la confiance des Caciques & lui attira celle de l'Empereur.

La douceur des Caſtillans pour leurs alliés & le zèle avec lequel ils prenoient leurs intérêts, ne tarda pas à ſe répandre dans les cantons voiſins. Pluſieurs Caciques s'aſſemblerent pour implorer leurs ſecours contre la même oppreſſion. En moins de quinze jours on en vit arriver plus de trente à Quiabizlan. Ils avoient ſous leur domination pluſieurs bourgades fort peuplées. Leurs peuples ſe nommoient *Totonagues* & avoient un langage & des coutumes peu conformes à ceux des Mexiquains. Cette nation étoit robuſte, endurcie à la fatigue & propre à tous les exercices de la guerre. Les Caciques offrirent non-ſeulement leurs troupes à Cortez, mais encore ils prêterent ſerment de fidélité à la couronne d'Eſpagne. Ils ſe retirerent enſuite dans leurs pays, avec promeſſe de marcher auſſi-tôt que leur nouveau Général les appelleroit.

Fondemens de la première ville des Européens au Mexique.

Cortez, voyant que la fortune le ſervoit ainſi, réſolut de donner une nouvelle forme à la ville de Vera-Cruz, qui étoit errante avec l'armée dont elle étoit compoſée, quoiqu'elle en fût diſtinguée par différentes fonctions. On décida qu'il falloit la conſtruire dans une plaine entre la mer & Quiabizlan, à une demi-lieue de la ville Indienne. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux, la beauté des arbres inviterent les Eſpagnols à ce choix. Les Officiers ſe partagerent pour régler le travail & pour y contribuer par leur exemple. Le Général même ne ſe crut pas diſpenſé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés & en état de réſiſter aux

armes des Indiens. On y bâtit des maiſons avec moins d'égards aux ornemens qu'à la commodité.

Cependant les deux Officiers de Montezuma arriverent à la cour du Mexique, & firent valoir auprès de l'Empereur les obligations qu'ils avoient au Général étranger. Cette nouvelle appaiſa la fureur de Montezuma, qui vouloit auparavant lever une armée formidable pour exterminer les étrangers & leurs rebelles partiſans. D'ailleurs les préſages qui lui avoient été annoncés ne lui ſortoient point de l'idée : il réſolut de tâcher, par une nouvelle ambaſſade & de nouveaux préſens, d'engager les Eſpagnols à s'éloigner de ſes Etats. On achevoit de fortifier Vera-Cruz lorſque les Ambaſſadeurs arriverent au camp des Eſpagnols. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes, neveux de l'Empereur, accompagnés de quatre vieux Caciques qui leur ſervoient de Gouverneurs. Ils apporterent des préſens d'une richeſſe éclatante. Après avoir remercié le Général des ſervices qu'il avoit rendus aux deux Officiers de l'Empire, & l'avoir aſſuré que la punition des Caciques rebelles n'avoit été ſuſpendue qu'à ſa conſidération, ils renouvellerent les anciennes inſtances pour l'engager à partir, & appuyerent tellement ſur cet article, qu'il ne fut pas difficile de comprendre que c'étoit le principal article de leur miſſion. Avant de leur répondre, il fit paroître les quatre priſonniers, qui le remercierent du bon traitement qu'ils avoient reçu ſur les vaiſſeaux; il les rendit aux Ambaſſadeurs pour les

Montezuma députe deux de ſes neveux à Cortez.

prévenir en faveur de ſes intentions; il leur dit enſuite, par la bouche de Marina, qu'il avoit préparée à jouer ce rôle, que la liberté qu'il donnoit aux Miniſtres de l'Empereur devoit ſuffire pour expier la faute des Caciques ſes alliés; qu'il convenoit que l'empriſonnement des Officiers Impériaux avoit dû offenſer la Cour; mais que cette violence pouvoit être excuſée par celle des Officiers mêmes qui avoient voulu exiger au-delà des tributs ordinaires, ſans doute de leur propre autorité, vingt hommes pour les faire périr dans un odieux ſacrifice; qu'une propoſition ſi cruelle avoit révolté les Eſpagnols, élevés dans une religion amie de la nature & de la véritable piété; qu'il avoit d'ailleurs une entière obligation aux Caciques ſes alliés qui lui avoient accordé une retraite dans leurs terres; que les Totonagues ne feroient rien de contraire à la ſoumiſſion qu'ils devoient au Souverain, & qu'il en répondoit, ſe croyant aſſez leur ami pour eſpérer qu'ils ne mépriſeroient pas ſes conſeils; mais que cette raiſon l'obligeoit d'intercéder pour eux, & de repréſenter qu'ils ne méritoient aucun reproche pour avoir reçu honnêtement des étrangers: enfin que pour ce qui regardoit ſon départ, il ne faiſoit d'autre réponſe que celle qu'il avoit déja donnée pluſieurs fois; c'eſt-à-dire, qu'il feroit connoître à Montezuma même les motifs & l'importance de ſon ambaſſade; mais qu'aucun obſtacle ne pourroit l'arrêter, parce que les ſoldats de ſa nation, loin de connoître la crainte, ſentoient

Solis, liv. II. chap. 10.

croître leur courage à la vue du danger, & s'accoutumoient, dès-leur plus tendre enfance, à rechercher la gloire dans les plus redoutables entrepriſes.

Après ce diſcours, il fit donner aux Ambaſſadeurs un préſent, qui conſiſtoit en toutes ces bagatelles dont nous avons parlé pluſieurs fois, & leur déclara qu'ils étoient libres de retourner à leur Cour. La fierté de Cortez, les ſollicitations de l'orgueilleux Montezuma, l'éloquence même de Marina & ſa facilité à parler la langue Mexiquaine, qui la faiſoit prendre pour une divinité venue de l'Europe, redoublerent la vénération des Indiens pour les Eſpagnols, aux dépens de celle qu'ils avoient eue pour leur Souverain. Un ſervice important que Cortez rendit à ſes alliés leur fit joindre l'amitié la plus ſincère à la vénération même. Le Cacique de Zampoala alla le trouver peu de tems après, & lui dit que l'occaſion ſe préſentoit de conſerver le pays & de défendre les peuples qui lui appartenoient; que les troupes de Montezuma s'étoient emparées de Zimpazingo, place forte & peu éloignée, d'où ils faiſoient des courſes ſur ſon territoire, dans lequel ils commettoient des ravages terribles. Le Général, croyant que ſon honneur & ſes intérêts ſe réuniſſoient pour l'engager à punir cette hardieſſe des Mexiquains, promit au Cacique de marcher à la tête de ſon armée pour combattre des ennemis qui oſoient troubler le repos de ſes alliés. Il lui demanda des Indiens pour porter le bagage & pour conduire l'artillerie. Tout

Herrera, liv. 5. chap. 11.

Cortez eſt trompé par ſes alliés.

étant prêt, il prit la route de Zimpazingo avec une partie de ſon armée, & laiſſa l'autre pour défendre la ville de la Vera-Cruz.

Lorſqu'ils paſſerent par Zampoala, ils trouverent deux mille Indiens que le Cacique tenoit tout prêts pour ſervir ſous le Général Eſpagnol. Quoique Cortez s'imaginât n'avoir pas beſoin de ce ſecours, il l'accepta cependant, en diſant qu'il vouloit bien accorder à ſes alliés l'honneur de partager la victoire. Les chemins étoient remplis de rochers preſqu'inacceſſibles; cependant les Eſpagnols ne tarderent pas à arriver à Zimpazingo. Ils étoient prêts d'attaquer la place par pluſieurs endroits, lorſqu'on en vit ſortir huit Sacrificateurs fort âgés qui demanderent le Général de l'armée. Lorſqu'ils furent en ſa préſence, ils lui firent de profondes révérences, & ne laiſſerent ſortir de leur bouche que des ſons lamentables, qui n'avoient pas beſoin d'interprétation pour faire connoître qu'ils annonçoient la ſoumiſſion. Leur habit étoit une mante noire, repliée autour du cou, enſorte qu'elle formoit au haut une eſpèce de capuchon, dont ils ſe couvroient la tête : le bas de cette mante traînoit à terre. Leurs cheveux, qui deſcendoient juſque ſur leurs épaules, étoient tout hériſſés : leurs mains & leur viſage étoient tout couverts du ſang des victimes humaines qu'ils avoient coutume d'immoler. Leur préſence choquoit les yeux & fatiguoit l'odorat. Il leur étoit défendu de ſe laver, afin d'annoncer, par leur malpropreté, leur état au peuple.

Horrible figure des Prêtres Indiens.

Solis, liv. 2. chap. 11.

« Par quel crime, Seigneur, dirent-ils à » Cortez, cette malheureuſe ville a-t-elle » mérité votre indignation ? La renom- » mée nous avoit vanté votre clémence » & votre douceur en nous vantant vo- » tre bravoure ». Cortez répondit que ſon intention n'étoit pas de faire du mal aux habitans de cette ville ; mais qu'il vouloit punir les Méxiquains qui s'en étoient emparés, & qui s'y retiroient après avoir ravagé les terres de ſes amis. Les Indiens lui dirent que les troupes Mexiquaines s'étoient retirées lorſqu'on avoit annoncé la priſe des Miniſtres de Montezuma à Quiabizlan ; qu'il y avoit apparence que les Zampoales ſeuls l'avoient engagé à attaquer la ville de Zimpazingo, parce qu'ils étoient ennemis de ſes habitans ; qu'ils l'avoient trompé en ſuppoſant ces irruptions, afin d'en faire l'inſtrument de leur vengeance & de ruiner cette malheureuſe ville.

Le diſcours de ces Sacrificateurs avoit un air de ſincérité qui donna à Cortez des ſoupçons contre celle de Zampoales : ils furent confirmés par le trouble des Officiers qui commandoient les deux mille Indiens qui accompagnoient les Eſpagnols. Cortez regarda cette impoſture comme un affront fait à ſes armes, & s'affligea de ſa ſimplicité. Il fit rendre le butin qu'on avoit injuſtement enlevé ſur ces prétendus ennemis, ordonna enſuite qu'on amenât les Chefs des Zampoales, leur dit qu'ils méritoient la mort, pour l'avoir engagé, par ſupercherie, à conduire ſon armée contre des innocens. Les Officiers Eſpagnols,

qui étoient prévenus, lui demanderent la grace de ces coupables ; il l'accorda, mais après avoir fait beaucoup de réſiſtance. Il commanda enſuite aux Zampoales de s'éloigner de Zimpazingo, y entra avec les Eſpagnols. Les habitans les reçurent avec une joie qu'il eſt difficile d'exprimer, & crierent tous d'une voix commune, qu'ils étoient redevables de la vie aux étrangers. Le Cacique de ce canton, ſuivi de pluſieurs autres de la même contrée, alla lui rendre viſite, avec tout l'appareil en uſage dans ce pays. Ils lui jurerent une amitié inviolable, lui promirent de lui obéir & de reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur ſouverain.

Cortez crut que ſes intérêts demandoient qu'il réconciliât ces Indiens avec ceux de Zampoala. Leur haine mutuelle venoit des prétentions qu'ils avoient ſur l'étendue de leur Province & de leur juriſdiction. Le Général Eſpagnol dreſſa une eſpèce de traité de paix, le propoſa au Cacique de Zimpazingo, prit ſur lui l'agrément de celui de Zampoala, termina leurs querelles & les rendit amis. Se voyant sûr de l'appui de ces peuples, il retourna avec tranquillité à Vera-Cruz. Ainſi cet homme adroit ſut tirer avantage de la faute qu'il avoit commiſe en cédant trop facilement aux prières des Zampoales.

Le Cacique de Zampoala, inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, ſe reprocha à lui-même d'avoir trompé les Eſpagnols, & prit toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour les appaiſer. Il alla au-devant d'eux & fit porter tous les vivres & les rafraî-

chiſſemens qu'il crut néceſſaires pour l'armée. Lorſqu'il parut devant Cortez, il voulut s'excuſer ; mais le Général l'arrêta, en lui diſant : « Je ne penſerai plus à » ce que vous avez fait, ſi vous êtes » plus ſage à l'avenir ».

La conduite de Cortez augmentoit de jour en jour l'amitié & la confiance des Indiens : il aſſura leur fidélité en mettant du changement dans leur culte. Un jour, qui étoit celui d'une de leurs plus grandes fêtes, tous les Indiens du canton s'aſſemblerent dans un des plus célèbres de leurs temples pour y faire des ſacrifices humains. Quelques Eſpagnols, que le haſard rendit ſpectateurs de cette abominable fête, ſe hâterent d'en informer le Général. A cet horrible récit, la fureur s'empara de lui & ne lui permit pas, dans ſes premiers tranſports, d'écouter la politique. Il fit prendre les armes à tous les Eſpagnols, commanda qu'on lui amenât le Cacique & tous les principaux Indiens de la ville, marcha avec eux & ſa troupe, qui étoit en ordre de bataille, vers ce lieu qu'ils appelloient leur temple. *Solis, ibid. chap. 12.*

Les Miniſtres des ſacrifices, ne doutant pas que ce mouvement ne les regardât, parurent à la porte du prétendu temple & pouſſerent des cris effroyables, pour appeller le peuple au ſecours de leurs Dieux. On vit auſſi-tôt paroître quelques Indiens armés. Les ſacrificateurs avoient pris la précaution de les appoſter : leur nombre augmentant de momens en momens, cauſa de l'inquiétude au Général : mais cet homme célèbre avoit toujours l'eſprit préſent,

même dans les plus grands dangers. Il fit crier par Marina qu'à la première fléche qui ſeroit tirée, il feroit égorger le Cacique, & abandonneroit ſes ſoldats à leur fureur. Cette ménace fit trembler les plus hardis. Le Cacique, plus effrayé encore que les autres Indiens, cria qu'on mît bas les armes & qu'on ſe retirât. A l'inſtant tous les Indiens diſparurent.

Cortez fait abattre les idoles.

Cortez étant demeuré avec le Cacique & les Indiens de ſa ſuite, leur ordonna d'amener les ſacrificateurs. Il chercha d'abord à leur ôter la crainte dont il les voyoit ſaiſis, leur préſenta enſuite les raiſons qui devoient les déſabuſer de leurs erreurs avec une éloquence peu ordinaire chez les militaires. Croyant la violence contraire à ſes vues, il n'employa que des expreſſions remplies de douceur; leur témoigna combien les erreurs où il les voyoit plongés lui cauſoient de compaſſion. Il ſe plaignit de ce qu'étant ſes amis, ils refuſoient de ſuivre ſes conſeils dans une affaire de cette importance, & leur fit connoître qu'il ne cherchoit en cela que leur bien & leur avantage. Voyant qu'il leur avoit touché le cœur, il paſſa au raiſonnement, & finit par leur dire qu'il avoit pris la réſolution de détruire toutes leurs idoles, qui n'étoient que des ſimulacres du démon, & qu'il leur auroit une obligation éternelle, s'ils vouloient employer leurs mains à cette exécution. Il voulut alors les engager à monter les dégrés du temple pour abattre tout ce qu'ils avoient adoré; mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes, ſe jetterent tous

à terre & proteſterent qu'ils ſe laiſſeroient plutôt hacher en pièces, que de porter une main ſacrilège ſur leurs Dieux. Cortez, voyant qu'il ne parviendroit jamais à les faire travailler à la deſtruction de leurs idoles, ordonna à ſes ſoldats de les renverſer toutes. On les vit à l'inſtant précipiter du haut des dégrés la principale idole accompagnée des autres, des autels & de tous les inſtrumens de cet odieux culte.

Les Indiens ne virent ces débris qu'avec étonnement & frayeur; ils ſe regardoient mutuellement, comme s'ils euſſent attendu la vengeance du ciel contre les Eſpagnols; mais, voyant que tout reſtoit tranquille, ils penſerent, comme ceux de Cozumel, que des Dieux qui n'avoient pas le pouvoir de ſe venger ne méritoient pas leurs adorations. Ils avoient regardé juſqu'alors les Eſpagnols comme des hommes d'une eſpèce ſupérieure à la leur, & les crurent, après cet évenement, au-deſſus de leurs Dieux. Cette perſuaſion les rendit ſi dociles aux ordres de Cortez, qu'ils ne firent aucune difficulté de nettoyer le temple & de jetter au feu toutes les pièces diſperſées de leurs idoles. Les murailles furent lavées, & on ôta exactement toutes les taches de ſang humain. On les revêtit d'une eſpèce de vernis blanc, fort en uſage au Mexique. Cortez y fit élever un autel où l'on célébra la Meſſe dès le jour ſuivant. La plupart des Indiens y aſſiſterent avec plus d'admiration, à la vérité, que de bonne foi.

Cortez ſentit qu'il lui faudroit employer

trop de tems pour convertir entièrement un peuple ſi nombreux; il vouloit d'ailleurs commencer la converſion des Mexiquains par celle de Montezuma & de ſa Cour. Enfin il ſe contenta de donner aux Zampoales les premières notions du Chriſtianiſme, & fit placer ſur l'autel qu'il avoit élevé dans leur temple une image de la Vierge, laiſſa parmi ces Indiens un vieux ſoldat, qui conſacra le reſte de ſes jours au culte de la Vierge.

Le Général, impatient de continuer ſa marche vers la capitale du Mexique, retourna à Vera-Cruz pour faire ſes préparatifs. Il y trouva un petit vaiſſeau qui arrivoit de Cuba; il avoit à bord dix ſoldats, un cheval & une jument. Celui qui commandoit ce vaiſſeau avertit Cortez que le Gouverneur de Cuba ſe propoſoit de ſe venger contre lui ſitôt qu'il en pourroit trouver l'occaſion. Ceux qui compoſoient la Colonie ſentirent de quelle importance il étoit pour eux de rendre compte au Roi de toutes leurs opérations: ils mandèrent à Sa Majeſté que Cortez avoit déja ſoumis pluſieurs Provinces du Mexique, & qu'il étoit ſur le point de conquérir tout ce vaſte Empire. Ils lui firent en même-tems connoître les violences & les injuſtices du Gouverneur de Cuba; le parti qu'ils avoient pris, au nom de Sa Majeſté, de rétablir Cortez dans une dignité qu'il étoit ſeul capable de remplir, & que ſa modeſtie lui avoit fait abandonner. Enfin ils ſupplierent le Roi de confirmer leur élection, ſans aucune dépendance de Don Diego de Velaſquez. Le Général écrivit

de

de ſon côté & rendit, à-peu-près, le même compte de ſa ſituation: mais il ſoumettoit au Roi la déciſion de ſon ſort, lui faiſant cependant connoître qu'il étoit près de ſoumettre l'Empire du Mexique à l'obéiſſance de Sa Majeſté, & qu'il abattroit la puiſſance de Montezuma par ſes propres ſujets révoltés contre ſa tyrannie.

Ces dépêches furent envoyées à Sa Majeſté par deux Officiers dont Cortez connoiſſoit l'attachement pour ſa perſonne. On les chargea de préſenter encore au Roi l'or & les choſes précieuſes qu'on avoit reçues de Montezuma & des Caciques. Pluſieurs Indiens demanderent à être du voyage, déſirant de rendre leurs hommages à un Monarque dont ils ſe regardoient déja comme les ſujets. On équipa le meilleur vaiſſeau de la flotte. Il mit à la voile le 16 Juillet 1519, avec ordre d'éviter dans ſa route l'île de Cuba.

Pendant qu'on faiſoit les préparatifs de cet armement, la fortune préſenta au Général une occaſion de faire éclater ſa prudence & ſa fermeté. Quelques ſoldats ſe réunirent à un petit nombre de matelots & formerent le deſſein de paſſer à l'île de Cuba ſur un vaiſſeau, pour avertir Velaſquez de ce que la colonie faiſoit en faveur de Cortez. Un de leurs complices les trahit, & les fit arrêter au moment de l'exécution, ſans qu'ils puſſent déſavouer leur projet. Cortez, croyant devoir un exemple à la ſûreté de la Colonie, condamna les deux plus coupables au dernier ſupplice.

Cette conjuration cauſa beaucoup d'inquiétude au Général. Elle lui fit connoître qu'il y avoit encore des mécontens dans ſon armée. Il ſentit combien il étoit dangereux pour lui de pourſuivre ſon entrepriſe avec des troupes dont la fidélité devoit lui être ſuſpecte. Ce grand homme reſta quelque tems incertain ſur le parti qu'il avoit à prendre. Son courage lui fit enfin prendre une réſolution violente, & qu'il eut la fermeté de ſuivre. Ce fut de mettre ſes vaiſſeaux en pièces, pour forcer tous ſes gens à lui être fidéles, & les mettre dans la néceſſité de vaincre ou de mourir avec lui. Il communiqua ſon deſſein à ceux dont la fidélité lui étoit connue, & les engagea à gagner les matelots au point de leur faire publier que les vaiſſeaux s'étoient entr'ouverts depuis le ſéjour qu'ils avoient fait dans le port, & qu'ils étoient ſur le point de couler à fond. Sur ce rapport, le Général ordonna de mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tout les ferremens qui pouvoient être de quelque utilité. Il les fit enſuite tous échouer, à la réſerve des chaloupes, qu'on garda pour la pêche. On ne peut voir ſans étonnement l'exécution d'un projet auſſi hardi.

Idem. ibid.

Il fait briſer ſes vaiſſeaux.

Quelques ſoldats ne virent qu'avec chagrin détruire la flotte : mais les applaudiſſemens du plus grand nombre étouffèrent leurs murmures. Cortez aſſembla toutes ſes troupes, les excita par promeſſes & par exhortations à pourſuivre l'entrepriſe qu'ils avoient commencée. L'armée,

lorſque les matelots y furent joints, ſe trouva compoſée de cinq cens hommes de pied, de quinze cavaliers & avoit ſix pièces de canon. On avoit laiſſé dans la ville cinquante hommes & deux chevaux, ſous les ordres d'Eſcalante, dont Cortez connoiſſoit la prudence & la valeur. Les Caciques alliés eurent ordre de reſpecter ce Gouverneur, de lui fournir des vivres & d'employer un bon nombre de leurs ſujets aux fortifications de la ville. Il prit avec lui ſix cens Indiens, dont deux cens étoient deſtinés à porter les bagages, & les autres furent incorporés dans les troupes. On en comptoit parmi eux cinquante de la principale nobleſſe du pays. C'étoient autant d'ôtages pour la garniſon de la Vera-Cruz & pour un jeune Eſpagnol qu'il avoit laiſſé au Cacique de Zampoala, dans la vue de lui faire exactement apprendre la langue du Mexique.

Tout étoit diſpoſé pour la marche, lorſqu'on vit arriver un courrier de la part d'Eſcalante, qui envoyoit avertir le Général qu'on voyoit paroître quelques vaiſſeaux dans la rade, & que les ſignaux de paix n'avoient pu les engager à répondre avec amitié. A cette nouvelle Cortez retourna promptement à Vera-Cruz avec quelques-uns de ſes gens. Quatre hommes d'un des vaiſſeaux s'approcherent dans une chaloupe & ſe firent connoître pour des Eſpagnols. L'un étoit l'écrivain d'un des vaiſſeaux qui venoit ſignifier à Cortez que Garay, Gouverneur de la Jamaïque, étoit chargé par la Cour d'Eſpagne de découvrir & de peupler de nouveaux pays; qu'il

avoit équipé trois navires montés par deux cens ſoixante hommes, ſous les ordres du Capitaine Alfonſe de Pineda, qui ſe diſpoſoit à former une Colonie près de *Naothlan*; enfin qu'il donnoit avis à Cortez de ne pas étendre ſes établiſſemens du même côté.

Celui-ci fit tous ſes efforts pour engager cet écrivain à propoſer au Commandant de la flotte un accommodement. Voyant qu'il n'y pouvoit réuſſir, il le fit arrêter, ſe cacha enſuite avec ſon monde derrière des dunes, y paſſa toute la nuit & une partie du jour ſuivant, eſpérant que le retardement de la chaloupe ameneroit à terre quelques autres perſonnes du vaiſſeau. On vit en effet approcher du rivage quinze hommes qui étoient dans une autre chaloupe. Cortez fit prendre l'habit des quatre priſonniers par quatre de ſes ſoldats, avec ordre de ſe préſenter ſur le rivage. On vouloit attirer les quinze hommes à terre & les arrêter; mais ils s'apperçurent du projet qu'on avoit formé contr'eux preſqu'au même inſtant qu'ils débarquoient. Douze d'entr'eux rentrerent ſi promptement dans leur chaloupe, qu'on ne put les arrêter. On n'en retint que trois. Cortez alla rejoindre ſon armée avec cette recrue de ſept hommes qu'il avoit enlevés à Pineda.

Il donna auſſi-tôt ordre pour la marche. Les Eſpagnols compoſoient l'avant-garde & les Indiens alliés ſuivoient de près. Enfin on partit le 16 Août 1519. Les Eſpagnols trouverent d'abord un chemin fort agréable; mais ils recontrerent des mon-

tagnes fort difficiles à paſſer. Ils entrerent enſuite dans la Province de *Zocothla*, où ils reçurent des rafraîchiſſemens. Le Cacique alla au-devant de Cortez & lui fit beaucoup de politeſſes : mais il y mêloit de la fierté. Le Général Eſpagnol, croyant que les marques de chagrin qu'il voyoit ſur ſon viſage venoient de ſes reſſentimens contre Montezuma, voulut le mettre dans le cas de s'expliquer, & lui demanda s'il étoit ſujet de Montezuma. Le Cacique répondit bruſquement : « Eſt-il quelqu'un » ſur la terre qui ne ſoit eſclave ou vaſſal » de Montezuma » : Cortez, indigné de cette réponſe, répliqua : « On eſt bien » peu inſtruit à Zocothla de ce qui ſe paſſe » dans le monde. Les Eſpagnols ſont ſu- » jets d'un Monarque qui compte au nom- » bre de ſes vaſſaux pluſieurs Princes plus » puiſſans que Montezuma ». Le Cacique prit encore un ton plus grave, pour donner une idée de la puiſſance de ſon maître. Par l'énumération qu'il fit de ſes richeſſes & du nombre de ſes ſujets, il vouloit plutôt inſpirer aux Eſpagnols de la crainte que de l'admiration. Cortez, qui pénétra ſes vues, feignit de ne pas ignorer les grandeurs de Montezuma, & répliqua en ces termes : « Si je l'avois cru » moins puiſſant, je ne ſerois pas venu » des extrêmités du monde pour lui offrir » l'amitié d'un Monarque encore plus puiſ- » ſant que lui. Mes intentions ſont paci- » fiques, & ſi je ſuis armé, ce n'eſt que » pour donner plus de poids à mon Am- » baſſade. Montezuma & tous ſes Caciques » peuvent cependant être perſuadés qu'en

Il réprime la fierté d'un Cacique.

» déſirant la paix, je ne crains pas la » guerre, & que le moindre de mes ſol- » dats eſt capable de défaire une armée de » Mexiquains. Je ne tire l'épée que quand » j'ai été attaqué; mais auſſi-tôt que la » réſolution en eſt priſe, tout tombe » ſous mes coups. La nature produit des » monſtres en ma faveur & le Ciel me » prête ſes foudres. Etant ſous la protec- » tion d'un Dieu terrible, dont je ſoutiens » la cauſe, je n'en veux qu'aux fauſſes » divinités qu'on adore au Mexique & à » ces ſacrifices de ſang humain, dont » Montezuma prétend tirer ſa gloire ». Se tournant enſuite vers les Eſpagnols, il leur dit: « Mes amis, nous ſommes ar- » rivés au moment de nos périls, mais » ce ſera celui de notre fortune & de » notre gloire ».

Cette fermeté intimida le Cacique, au point qu'il en reçut des marques extraordinaires de conſidération pendant le peu de tems qu'il reſta dans ſa Province. Ce Seigneur Indien voulut l'engager à prendre ſa route par la Province de Cholula, ſous prétexte que ſes habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteroient aucun obſtacle à ſon paſſage. Il lui conſeilla en même tems d'éviter celle de Tlaſcala dont les peuples étoient guerriers & féroces.

Cortez ſentit que les conſeils d'un homme totalement dévoué à Montezuma devoient lui être ſuſpects: il les communiqua aux Chefs des Zampoales & des Totonagues. Ils lui dirent de ne pas ſuivre les conſeils du Cacique de Zocothla; que les

Cholulans étoient naturellement portés à la trahiſon ; que Montezuma avoit mis la plus grande partie de ſon armée dans leur Province. Ils ajouterent que les Tlaſcalans étoient, à la vérité, féroces & guerriers; mais qu'étant ennemis déclarés de Montezuma, & alliés des Zampoales & des Totonagues, ils ne manqueroient pas de recevoir les Eſpagnols avec accueil & de leur fournir des vivres. Cortez goûta leur raiſonnement, & prit la route de Tlaſcala. Sa marche fut tranquille pendant les premiers jours ; mais plus il approchoit de Tlaſcala, plus il entendoit les cris de guerre. Preſque toutes les bourgades des Tlaſcalans étoient répandues ſur cette chaîne de montagnes qu'on a depuis nommées *grandes Cordellières*, & envoyoient des députés pour aller réſider à la Capitale, où ils formoient un Sénat. Nous avons parlé plus haut de cette République.

Cortez s'arrêta pour prendre des informations. Il chargea de cette commiſſion quatre Zampoales qui étoient diſtingués par leur nobleſſe & leur habileté. Marina prit ſoin de les inſtruire. Lorſqu'ils furent arrivés à Tlaſcala, on les introduiſit dans la ſalle du Conſeil, où ils tinrent à-peu-près ce langage. « Noble Républi- » que, braves Tlaſcalans, le Cacique de » Zampoala, ceux de la montagne, vos » amis & vos alliés vous ſaluent. Après » vous avoir ſouhaité une récolte abon- » dante & la mort de vos ennemis, ils » vous font ſavoir qu'ils ont vû arriver » dans leur pays, du côté de l'Orient, » des hommes extraordinaires qui ſemblent

Solis ; ibid. chap. XVI.

» être des Dieux. Ils ont passé la mer sur » de grands palais, portent dans leurs » mains la foudre, armes dont le Ciel s'est » réservé l'usage. Ils se disent les Minis- » tres d'un Dieu supérieur aux nôtres, » qui ne peut souffrir la tyrannie, ni les » sacrifices du sang des hommes. Leur » Capitaine est Ambassadeur d'un Prince » très-puissant, qui étant poussé par le » devoir de sa religion, veut remédier » aux abus qui régnent parmi nous & aux » violences de Montezuma. Cet Ambassa- » deur, après nous avoir délivrés de l'op- » pression qui nous accabloit, se trouve » obligé de suivre le chemin de Mexico » par les terres de votre République, & » vous prie de lui faire savoir en quoi ce » tyran vous a offensés, pour prendre la » défense de votre droit comme du sien, » & le mettre entre les autres motifs de » son voyage.

» La connoissance que nous avons de la » pureté de ses intentions, & l'expérien- » ce que nous avons faite de sa bonté, » nous ont engagés à le devancer, pour » vous exhorter de la part de nos Caciques » à recevoir ces étrangers comme les amis » de vos alliés: & nous vous déclarons, » de la part de leur Capitaine, qu'il vient » avec un esprit de paix & qu'il ne de- » mande que la liberté du passage sur vos » terres. Soyez persuadés qu'il ne cherche » que votre avantage; que ses armes sont » les instrumens de la justice & de la rai- » son; qu'elles soutiennent la cause du » Ciel, & que ceux qui les portent recher- » chent la paix & la douceur, & n'em-

» ployent la rigueur que contre ceux qui » les attaquent, ou qui les offenſent par » leurs crimes ».

On fit retirer les Ambaſſadeurs, &, après de longues délibérations, le Sénat réſolut d'envoyer des troupes contre les étrangers, en diſant : ſi on les défait, on n'aura plus rien à craindre de leur part ; ſi au contraire ils ſont vainqueurs, on rejettera cette inſulte ſur la férocité des Atomies, dont on ſe plaindra de n'avoir pu réprimer l'emportement. On retint les Ambaſſadeurs ſous différens prétextes, on leva ſecretement une armée, on l'envoya contre les Eſpagnols, ſous la conduite de *Xicotencatl*, Chef des guerriers.

Cortez, voyant que huit jours s'étoient écoulés, ſans qu'il eût reçu des nouvelles de ſes Députés, ſoupçonna qu'on méditoit quelque trahiſon contre lui. Il demanda avis aux Zampoales, qui lui conſeillerent de s'approcher de Tlaſcala afin d'obſerver lui-même la conduite d'une nation dont ils commençoient eux-mêmes à ſe défier. Il ſe prépara à ſuivre promptement leur avis, croyant qu'il étoit néceſſaire d'ôter à cette nation le tems de ſe préparer à la guerre, ſi elle avoit réſolu de l'attaquer. Il leva ſon camp avec toutes les précautions qu'il crut néceſſaires dans une conjoncture ſemblable. Sa marche fut libre pendant quelques lieues, entre deux montagnes ſéparées par une vallée fort agréable ; mais il fut arrêté par une muraille fort haute qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermoit le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, étoit de

pierres de taille, liées avec une eſpèce de ciment. Son épaiſſeur étoit d'environ trente pieds, ſa hauteur de neuf. Il ſe terminoit en parapet, comme les fortifications d'Europe. L'entrée en étoit oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançoient l'un ſur l'autre. On apprit des Zocothlans que ce rempart faiſoit la ſéparation de leur Province & de celle de Tlaſcala, qui l'avoit fait élever depuis qu'elle s'étoit érigée en République. Cortez ſe trouva fort heureux que les ennemis n'euſſent pas ſongé à lui diſputer ce paſſage. Il fit paſſer ſon armée, & réforma ſes bataillons. Etant arrivé dans un terrain plus étendu, il découvrit les panaches de vingt ou trente Indiens. Il détacha quelques cavaliers, pour les inviter par des cris & des ſignes de paix à s'approcher. Dans l'inſtant une autre troupe ſe joignit à la première: les cavaliers continuerent toujours leur marche; mais ils furent bientôt couverts d'une nuée de fléches qui leur bleſſerent deux hommes & cinq chevaux. Un détachement de cinq mille Indiens qui s'étoit mis en embuſcade, alla au ſecours des premiers. L'infanterie Eſpagnole ſe mit en bataille pour ſoutenir le choc des Indiens, qui venoient à elle avec une fureur incroyable. On ſe hâta de pointer ſur eux le canon, dont le bruit, joint à la prodigieuſe quantité d'hommes qu'il renverſoit, effraya tellement les Indiens qu'ils prirent la fuite. Les Eſpagnols, profitant de leur déſordre, tomberent ſur eux & en firent un carnage horrible. La nuit empêcha Cortez de pourſuivre ſa victoire: les Eſpa-

Il bat les Tlaſcalans.

gnols la paſſerent dans des cabanes voiſi-
nes, où on leur fournit des rafraîchiſſe-
nens.

Le lendemain les Eſpagnols virent ar-
river deux des Ambaſſadeurs Zampoales
qu'il avoit envoyés aux Tlaſcalans. Ils
étoient accompagnés de quelques Dépu-
tés de la République, qui firent des ex-
cuſes à Cortez de la témérité que les Ato-
nies avoient eue de l'attaquer. Ils s'em-
porterent contre cette nation, qu'ils aſſu-
erent ne connoître aucun frein, & ajou-
erent que le Sénat de Tlaſcala ſe réjouiſ-
oit qu'elle eût été punie par la perte de
es principaux chefs. Ils offrirent de payer
e dommage qui avoit été fait aux Eſpa-
gnols; mais ils ne s'expliquerent pas avec
plus de clarté ſur les ſentimens de la Ré-
publique, & ſe retirerent.

Cortez, dont le courage croiſſoit par
es difficultés, continua ſa route. Il ren-
contra les deux autres Ambaſſadeurs Zam-
poales. Leurs pleurs & leurs gémiſſemens
annonçoient leur douleur. En abordant
e Général ils ſe jetterent à terre, em-
braſſerent ſes pieds & lui demanderent
vengeance. Ils lui dirent que les perfi-
les Tlaſcalans avoient violé à leur égard
e droit ſacré des Ambaſſadeurs, les
avoient chargés de chaînes pour les ſacri-
ier au Dieu de la victoire : mais qu'ils
avoient trouvé le moyen de ſe détacher
mutuellement & s'étoient échappés pen-
dant la nuit. Ils ajouterent que ces bar-
bares avoient promis à leurs Dieux de
leur ſacrifier tous les Eſpagnols.

Il leur livre une ſeconde bataille.

Ce diſcours fit connoître au Général

tout le danger qui le menaçoit : il ordonna aux Eſpagnols & à ſes alliés de ſe tenir ſur leurs gardes & de marcher en ordre de bataille. A un quart de lieue il trouva un détroit fort difficile & qui étoit gardé par une multitude incroyable de Tlaſcalans armés. Il dit alors à ſes ſoldats qu'il falloit combattre pour la vie. Ils firent des efforts incroyables & renverſerent enfin ceux qui s'oppoſoient à leur paſſage. Lorſqu'ils eurent franchi ce détroit, ils apperçurent de la hauteur une multitude incroyable d'Indiens. Cette armée étoit compoſée de différentes nations qu'on reconnoiſſoit à la couleur des enſeignes & des panaches. Cortez reconnut alors que la facilité qu'il avoit trouvée au paſſage n'étoit qu'un ſtratagême, & parut lui-même étonné du danger qui le menaçoit. Il n'héſita cependant pas à deſcendre dans la plaine, & ſes ſoldats, animés de ſon courage, repouſſerent quelques bataillons qui vouloient s'oppoſer à leur deſcente. Son Infanterie, ſoutenue de la cavalerie, gagna bientôt aſſez de terrain pour mettre les canons en batterie. Les Indiens, voyant que l'armée Eſpagnole n'étoit plus adoſſée contre la hauteur, la tourna. Cortez eut dans ce moment beſoin de tout ſon courage & de toute ſa préſence d'eſprit. Il commença par faire jouer ſon artillerie, qui jetta la terreur & la confuſion dans l'armée Indienne, ſe mit à la tête de ſa cavalerie, qui acheva d'abattre le courage des ennemis : ils prenoient les chevaux pour des êtres ſurnaturels. La conſternation devint générale parmi eux : ils ſe heurtoient, ſe ren-

verſoient les uns les autres, & ſe faiſoient plus de mal qu'ils n'en vouloient éviter. Il arriva cependant un accident qui penſa cauſer la perte totale des Eſpagnols. Un cavalier, s'abandonnant trop à ſon feu, ſe ſépara de ſa troupe & s'engagea fort avant dans la mêlée. Pluſieurs Officiers Tlaſcalans, qui s'étoient ralliés, l'attaquerent de concert. Les uns ſaiſirent ſa lance & les rênes de ſa bride, les autres percerent le cheval, qui tomba mort au milieu d'eux. Ils lui couperent la tête, l'enleverent au bout d'une lance & exhorterent leurs camarades à ne pas redouter des monſtres qui ne pouvoient réſiſter à leurs armes. Le cavalier reçut pluſieurs bleſſures & demeura quelque tems priſonnier : mais il fut délivré par d'autres cavaliers qui l'enleverent à ſes vainqueurs.

Une partie des Tlaſcalans, animée par la mort du prétendu monſtre, reprit ſes rangs & parut ſe diſpoſer une ſeconde fois au combat: mais toute l'armée fit un mouvement vers Tlaſcala & diſparut. On ſut par la ſuite, que cette retraite avoit été occaſionnée par la mort des principaux Officiers de l'armée, & que Xicotencatl, craignant de ne pouvoir ſuffire ſeul à faire agir une armée ſi conſidérable, avoit lui-même ordonné la retraite. Il portoit la tête de cheval en triomphe & l'envoya au Sénat. Il les bat encore.

Cortez de ſon côté, voyant ſes troupes accablées de fatigues, réſolut de leur donner quelque relâche. D'ailleurs il eſpéroit de pouvoir inſpirer aux Tlaſcalans du goût pour la paix. Ces motifs l'engagerent à

s'emparer d'un petit bourg qu'on découvrit à peu de diſtance & qui commandoit toute la plaine. Les habitans ſe retirerent à ſon approche ; mais ils laiſſerent aſſez de vivres pour renouveller ſes proviſions. Il fit fortifier ce bourg. Auſſi-tôt que Cortez ſe crut en ſûreté dans cet endroit, il ſe mit à la tête de deux cens hommes, moitié Zampoales, moitié Eſpagnols, pour aller obſerver la diſpoſition des ennemis aux environs de Tlaſcala. Il y fit quelques priſonniers qui lui apprirent que Xicotencatl étoit campé aſſez proche de la ville & qu'il y aſſembloit une ſeconde armée. Cette nouvelle l'engagea à retourner dans ſon quartier : mais il brûla pluſieurs villages pour annoncer à ſes ennemis qu'il ne craignoit pas la guerre. Croyant cependant qu'il étoit plus avantageux de faire la paix avec cette nation belliqueuſe que de continuer les hoſtilités, il rendit la liberté à deux priſonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencatl qu'il étoit affligé de la mort d'un ſi grand nombre de braves Tlaſcalans qui avoient péri dans le dernier combat; mais que ce malheur ne leur étoit arrivé que parce qu'ils avoient reçu à main armée des étrangers qui n'entroient chez eux que ſous les auſpices de l'amitié ; qui vouloit bien oublier les outrages qu'on lui avoit faits ; mais que ſi l'on ne mettoit pas les armes bas, il juroit de ſaccager la ville de Tlaſcala & de la détruire, pour en faire un exemple capable d'effrayer tous les peuples voiſins.

Xicotencatl ne reçut cet avis qu'avec fureur : il maltraita ceux qui le lui appor-

:rent, les renvoya couverts de bleſſures
Cortez, & lui fit dire qu'il le verroit le
:ndemain au lever du ſoleil, avec une
rmée innombrable ; qu'il vouloit pren-
re tous les Eſpagnols en vie, pour les
orter ſur les Autels de ſes Dieux aux-
uels il juroit de ſacrifier le ſang & le
œur de leurs ennemis. Voulant joindre
ı plaiſanterie à la dureté, il fit porter dans
: camp Eſpagnol trois cens poulets d'In-
e avec d'autres proviſions, & fit dire à
Cortez que les ennemis de ſes Dieux ne
evoient pas s'imaginer qu'il vouloit les
rendre par la faim, qu'il leur envoyoit
manger, afin qu'ils fuſſent d'un goût plus
ıvoureux, parce qu'il comptoit en faire
n grand feſtin, lorſqu'il les auroit pris
ar la force de ſes armes.

Cette inſolence barbare cauſa moins
'effroi que d'indignation dans le camp
es Eſpagnols : ils ne laiſſerent cependant
as de faire uſage des proviſions qu'on
eur envoyoit. Cortez profita de l'avis
ıu'il recevoit pour ſe diſpoſer à tous les
:vénemens. Il forma pluſieurs batteries, &
liſtribua ſes bataillons ſuivant la connoiſ-
ance qu'il avoit acquiſe de la manière de
:ombattre de ces barbares.

Il remporte une troiſième victoire ſur eux.

Dès la pointe du jour la campagne fut
:ouverte d'Indiens : quelques écrivains
ıſſurent qu'il y avoit plus de cent cinquan-
e mille hommes. C'étoit le dernier effort
le la République & de ſes alliés. On dé-
:ouvroit au centre une aigle d'or qui n'a-
voit point encore paru dans les autres com-
bats, & que les Tlaſcalans ne portoient
que dans les plus preſſantes occaſions. Les

Indiens s'étant rangés en ordre de bataille, voulurent s'élancer sur les Espagnols : mais Cortez les voyant à la portée du canon, fit faire une décharge générale qui leur tua beaucoup de monde & arrêta leur ardeur. Ils se rallierent cependant & avancerent jusqu'à la portée des frondes & des arcs : mais ils furent arrêtés une seconde fois par une nouvelle décharge de l'artillerie, qui fut suivie de la mousqueterie. Cependant un gros d'Indiens, transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pied des batteries & commençoit à causer de l'inquiétude à Cortez, lorsque la confusion s'étant répandue dans le corps de leur armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres : bientôt l'arrière-garde tourna le dos & fut imitée par ceux qui combattoient dans les postes avancés. Cortez les fit charger avec le sabre & la lance, mais avec ordre de ne pas s'écarter, dans la crainte d'être enveloppé.

Les Espagnols ne savoient à quoi attribuer cette fuite précipitée : mais on sut bientôt que Xicotencatl, cédant à la pétulence de son caractère, avoit outragé un des Caciques auxiliaires, qui, pour se venger, lui avoit proposé un combat singulier. Tous les autres Caciques auxiliaires, indignés de voir qu'on marquoit si peu de reconnoissance pour leur zèle & pour leur valeur, s'étoient soulevés & avoient quitté l'armée. Xicotencatl, craignant que ses propres soldats ne suivissent cet exemple, avoit pris le parti d'abandonner le champ de bataille aux Espagnols.

Cortez, voyant que les Espagnols com-

mençoient à ſe fatiguer des travaux & des dangers auxquels ils étoient continuellement expoſés, les fit aſſembler & leur tint ce langage : il ne doit pas être dérobé à l'Hiſtoire. « Les deux batailles que nous » venons de gagner, par votre valeur, il- » luſtres compagnons de mes travaux, » nous enſeignent ce que nous devons » faire : mais les périls environnent ſou- » vent les plus grands ſuccès : c'eſt une » eſpèce de tribut impoſé au bonheur des » hommes. On m'a dit que quelques-uns » d'entre vous déſirent de retourner en » arrière & qu'ils ſont tout près à me faire » cette propoſition : mais il ne faut pas » qu'une affaire de cette importance ſe » traite ſourdement; elle intéreſſe tout le » monde, & chacun doit librement dire » ſon opinion. Examinons la poſition où » nous ſommes, c'eſt le moyen de raiſon- » ner ſur l'avenir & de prendre une ré- » ſolution conſtante. Tous ceux qui m'en- » tendent ont généralement approuvé cet- » te expédition. Nous avons entrepris d'al- » ler juſqu'à la Cour de Montezuma; c'eſt » le zèle pour la Religion qui nous y con- » duit : nous y avons attaché notre bon- » heur & notre eſpérance. Les Indiens de » Tlaſcala ont voulu s'y oppoſer; mais » ils ont été vaincus ou diſſipés, & bien- » tôt ils ſeront forcés de nous accorder » la paix & un paſſage libre ſur leurs ter- » res. Après cet avantage, que n'avons- » nous pas à eſpérer de ces barbares, qui » nous regardent déja comme des demi- » Dieux! Si Montezuma nous attend avec » crainte, comme ſes ambaſſades nous le

Solis, liv. 2. chap. 19. d'après Diaz.

» prouvent, avec quel reſpect nous regar-
» dera-t-il après la défaite des Tlaſcalans,
» qui ne doivent leur indépendance qu'à
» leur courage & à la force de leurs ar-
» mes ? Il nous fera, ſans doute, des of-
» fres ſupérieures à notre attente, par la
» ſeule crainte de nous voir embraſſer le
» parti d'un peuple qui s'eſt révolté con-
» tre lui. Les obſtacles que nous rencon-
» trons dans cette Province ſeront les mo-
» yens dont le Ciel ſe ſera ſervi pour
» avancer notre entrepriſe. Si nous tour-
» nons le dos, nous perdons tout le fruit
» qui devoit ſuivre nos travaux. D'ailleurs
» que n'aurons-nous pas à craindre ? No-
» tre foibleſſe fera renaître le courage de
» ces peuples que nous avons vaincus &
» qui ſont encore tout tremblans de leur
» défaite : ils nous pourſuivront & nous
» accableront dans notre marche. Ceux qui
» nous ſervent avec autant de fidélité que
» de courage, chercheront l'occaſion de
» s'échapper. Ils iront publier notre honte.
» Ayant perdu l'opinion qu'ils ont de nos
» forces, ils conſpireront, peut-être, con-
» tre nous. Je vous le répéte, mes amis,
» il faut conſidérer avec beaucoup d'at-
» tention les eſpérances que nous allons
» abandonner, avec les périls qui peuvent
» nous reſter à ſurmonter. Vous connoiſ-
» ſez mes ſentimens, vous pouvez dire
» les vôtres ».

A peine Cortez eut-il achevé ce diſ-cours, qu'un factieux des plus emportés éleva la voix, & dit à ſes partiſans : « Mes
» amis, le Général nous conſulte : mais
» il nous indique le parti qu'il nous faut

» prendre ». Tous les autres factieux entrerent dans les mêmes ſentimens & reconnurent l'injuſtice de leurs plaintes.

Cependant le peuple de Tlaſcala, effrayé par la dernière victoire que les Eſpagnols venoient de remporter, demandoit la paix à grands cris. Les Sénateurs, perſuadés que les ſuccès des Eſpagnols n'étoient l'effet que de quelqu'enchantement, eurent recours aux Magiciens, croyant qu'ils détruiroient un charme par un autre. Ces impoſteurs déclarerent que, par la force de leur art, ils avoient découvert que les Eſpagnols étoient fils du Soleil, produits par ſon activité ſur la terre des régions orientales; que leur plus grand enchantement étoit la préſence de leur pere, dont la puiſſante ardeur leur communiquoit une force ſupérieure à celle de la nature, qui les faiſoit approcher de celle des immortels: mais lorſque le Soleil déclinoit vers le couchant, leurs forces diminuoient & ils ſe flétriſſoient comme l'herbe des prairies. D'où ils conclurent qu'il falloit les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Le Sénat applaudit à ce raiſonnement & ſe flatta d'une victoire certaine. On donna ſur le champ ordre à Xicotencatl d'attaquer le camp des Eſpagnols après le coucher du Soleil.

Cortez, dont la vigilance n'étoit jamais en défaut, avoit des corps avancés & des ſentinelles dans l'éloignement. Il faiſoit faire exactement les rondes: les chevaux étoient ſellés pendant toute la nuit & les ſoldats dormoient armés. Le ſoir qui pré-

cedoit la nuit qu'on avoit marquée pour l'attaque, les ſentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui s'avançoit, à petits pas vers le camp, dans un ſilence qui n'étoit pas ordinaire aux Indiens. Cortez en ayant été averti, ordonna que tous les poſtes, à l'exemple des Indiens, gardaſſent le ſilence. Lorſque les Indiens approchèrent du camp des Eſpagnols, ils crurent que le ſilence qu'on y obſervoit, venoit de la langueur que ces hommes reſſentoient de l'abſence de leur pere. Xicotencatl, ſe croyant ſûr de la victoire, approcha du rempart où il forma trois attaques : mais les premiers Indiens qui entreprirent de monter furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. Ceux qui étoient derrière, voyant leurs corps rouler juſqu'à eux, prirent l'épouvante. Xicotencatl les raſſura par ſon courage : ils firent des efforts incroyables pour pénétrer dans le camp des Eſpagnols : mais leur perte devenant conſidérable de plus en plus, ils prirent la fuite. Cortez ſortit de ſon camp avec un détachement d'infanterie ſoutenu de quelques Cavaliers, & en fit un carnage horrible. Les Eſpagnols ne perdirent qu'un auxiliaire & n'eurent que deux ou trois bleſſés parmi ceux de leur nation.

Les Indiens attaquent les Eſpagnols pendant la nuit, & ſont repouſſés avec une perte conſidérable.

La joie que cauſoit la victoire aux Eſpagnols augmenta, lorſqu'ils apprirent des priſonniers quelle avoit éte l'eſpérance des ennemis. Cortez ſe flatta que la réputation qu'il pouvoit ſe promettre d'un événement ſemblable, ſerviroit plus que la force des armes au ſuccès de ſes deſſeins,

En effet le Sénat, regardant ces invinci-bles étrangers comme des hommes céleſ-tes, eut peur d'attirer ſur la République les plus grands malheurs, en rejettant plus long-tems leur amitié.

On commença par ſacrifier les magiciens, pour appaiſer la colère du Ciel; on envoya ordre à Xicotencatl de faire ceſſer toutes ſortes d'hoſtilités. Ce fier Indien, toujours animé par ſon courage, répondit que ſon armée étoit le véritable Sénat, & qu'il ſoutiendroit ſeul la gloire de la nation, puiſqu'elle étoit abandonnée par ſes chefs. Quoiqu'il fût convaincu de la fourberie des magiciens, il n'attribuoit ſa dernière diſgrace qu'à l'imprudence qu'il avoit eue de ne pas faire reconnoître le camp des Eſpagnols avant de l'attaquer. Dans cette idée, il fit déguiſer quarante ſoldats en payſans, leur ordonna de porter dans le camp ennemi des fruits, de la volaille, du maïs, & d'examiner comment il étoit diſpoſé dans l'intérieur. Ses ordres furent ſi bien exécutés, que les quarante ſoldats traveſtis s'inſinuerent dans le camp, ſous prétexte d'y porter des marchandiſes, & y demeurerent quelques heures, ſans être reconnus : mais ils examinerent la hauteur des murs avec une curioſité qui cauſa des ſoupçons à un Zampoale. Cortez en fut averti & ſe hâta de les faire tous arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns. Le Général feignit qu'il avoit pénétré le deſſein de Xicotencatl par des lumières ſupérieures aux connoiſſances des Indiens, lui renvoya la plus grande par-

Solis, ubi ſuprà, chap. 20.

tie de ſes eſpions, pour lui déclarer de ſa part que les Eſpagnols craignoient auſſi peu la ruſe & la trahiſon, que la force des armes; qu'ils l'attendoient ſans crainte, & qu'ils avoient laiſſé la vie à la plupart de ſes gens, afin que leurs obſervations ne fuſſent pas perdues pour lui; mais, croyant qu'il étoit néceſſaire de répandre la terreur dans l'armée Indienne, il fit mutiler de différentes manières tous les malheureux qu'il renvoyoit. Quatorze ou quinze eurent les mains coupées; les autres ne perdirent qu'un pouce. Ce ſpectacle effraya tellement les troupes, qui étoient toutes prêtes à marcher contre les Eſpagnols, qu'elles balancerent ſur l'obéiſſance qu'elles devoient à leur chef. Xicotencatl, frappé lui-même d'étonnement en voyant ſon projet éventé, ſe figura que les étrangers avoient quelque choſe de divin. Il étoit dans cette agitation lorſque deux députés du Sénat, qui avoit été choqué de ſa réponſe, vinrent lui ôter le commandement. Ses troupes, peu diſpoſées à le ſoutenir dans ſa déſobéiſſance, ſe diſſiperent. Il rentra dans Tlaſcala, ſous la protection de ſes parens & de ſes amis, qui obtinrent ſa grace du Sénat.

Parti qu'il fait tirer des événemens.

Quoique les Eſpagnols ne viſſent point paroître d'ennemis, pendant deux jours, il ne laiſſerent pas d'être dans l'inquiétude. Le troiſième on vit arriver dans le camp une ambaſſade du Sénat, compoſée de quatre vénérables Indiens, avec un cortege aſſez nombreux. Cortez les reçut avec un air de grandeur & de ſévérité

Les Tlaſcalans lui demandent la paix.

qu'il crut néceſſaire pour leur inſpirer du reſpect & de la crainte. Ils tâcherent de s'excuſer du mauvais traitement qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ſur l'emportement brutal des Atomies, que toute l'autorité du Sénat n'avoit pû réprimer; offrirent de recevoir Cortez dans leur ville avec tout ſon monde, & promirent de traiter les Eſpagnols comme les freres de leurs Dieux. Cortez leur déroba la joie que ce langage lui cauſoit & affecta de paroître incertain ſur le parti qu'il vouloit prendre. Il ſe plaignit de la conduite injuſte des Tlaſcalans, & dit aux Ambaſſadeurs qu'il vouloit laiſſer à la République le tems de réparer le paſſé. Il vouloit gagner du tems pour s'aſſurer de la bonne foi des Tlaſcalans & pour rétablir ſa ſanté qui avoit été endommagée par les fatigues.

mandent la paix.

On vit arriver cinq Mexiquains au Fort, preſque dans le même moment que les Ambaſſadeurs Tlaſcalans en ſortoient. Ils venoient de la part de Montezuma, qui, étant informé de ce qui s'étoit paſſé à Tlaſcala, ſentoit ſes allarmes redoubler. Il craignoit que Cortez n'employât les armes de ceux qu'il venoit de vaincre à la conquête de ſon Empire. L'objet de ſon ambaſſade étoit de l'exhorter à traiter ſans ménagement leurs ennemis communs & à ſe défier de leur mauvaiſe foi. Il fit encore faire de nouvelles inſtances au Général étranger, pour lui faire abandonner le deſſein de ſe rendre à ſa Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raiſons qui ne permettoient pas au Monarque de lui accorder cette liber-

Ses victoires augmentent les inquiétudes de Montezuma.

té. Les inſtructions des Ambaſſadeurs portoient auſſi de reconnoître la ſituation des Tlaſcalans, & de faire naître tous les obſtacles qu'ils pourroient à la paix.

Cortez les reçut avec tous les égards qui étoient dûs aux Ambaſſadeurs d'un grand Monarque ; mais il imagina des prétextes pour différer ſa réponſe, parce qu'il vouloit qu'avant leur départ, ils viſſent avec quelle ſoumiſſion les Tlaſcalans lui demandoient la paix. Ils firent pluſieurs queſtions indiſcretes qui découvrirent toutes les craintes de Montezuma, & firent connoître en même tems de quelle importance il étoit de conclure la paix avec les Tlaſcalans, ſi on vouloit le réduire à la raiſon.

Xicotencatl, Général des Tlaſcalans va, en qualité de ſuppliant, au camp des Eſpagnols, leur demander la paix.

La République, voulant prouver à Cortez la pureté de ſes intentions, envoya ordre à toutes les bourgades qui étoient aux environs du camp d'y porter des vivres ſans payement & ſans échange. Deux jours après Xicotencatl ſe rendit au Fort en qualité d'Ambaſſadeur de la République. Sa taille étoit au-deſſus de la médiocre, aſſez dégagée, mais droite & paroiſſoit robuſte. Ses traits, ſans être réguliers, formoient une phiſionomie majeſtueuſe & guerrière. Il étoit couvert d'une robe blanche, garnie de plumes & de pierreries, ce qui lui donnoit un air aſſez cavalier. Après quelques révérences, il s'aſſit ſans attendre l'invitation de Cortez, &, le regardant d'un air aſſuré, il lui dit : « Je ſuis ſeul coupable de toutes » les hoſtilités qui ſe ſont commiſes. Je » penſois que les Eſpagnols vouloient ſou-

» tenir

» tenir les intérêts de Montezuma & des » Culvas, dont les noms seuls me font » horreur. Etant mieux informé, je viens » me livrer aux vainqueurs, desirant d'ob- » tenir, par cette soumission, le pardon » de la République, au nom de laquelle je » demande la paix, laissant les conditions » à la volonté du Général Espagnol : je le » supplie d'honorer la ville de sa présen- » ce. » Il ajouta qu'il y trouveroit des logemens pour toute son armée, que les Tlascalans n'avoient jamais été obligés d'en ouvrir les portes ; qu'uniquement jaloux de leur liberté, ils menoient dans leurs montagnes une vie pauvre & laborieuse ; mais que l'expérience leur ayant fait connoître la valeur des Espagnols, ils ne vouloient pas tenter plus long-tems la fortune, & qu'ils leur demandoient seulement en grace d'épargner leurs Dieux, leurs enfans & leurs femmes.

Herrera, chap. 10 Solis, chap. 21.

Cortez fut si touché de la grandeur d'ame qu'il trouvoit dans cet Indien, qu'il ne put s'empêcher de lui marquer de la considération. Il prit ensuite un air sévére, lui reprocha l'obstination avec laquelle il avoit voulu résister à ses armes, exagéra la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon : il accorda ensuite la paix aux Tlascalans, sans aucune réserve, & ajouta qu'il feroit avertir le Sénat, lorsqu'il jugeroit à propos d'aller à Tlascala. Xicotencatl retourna à Tlascala pour annoncer la paix, qui y fut célébrée par des réjouissances.

Les Ambassadeurs de Montezuma, qui étoient restés auprès de Cortez, firent

l'impoſſible pour le détourner de conclure la paix. Voyant qu'ils ne pouvoient réuſſir, ils le prierent de différer de ſix jours ſon entrée dans Tlaſcala, afin qu'ils euſſent le tems de donner avis à Montezuma de ce qui ſe paſſoit, & de recevoir de ſes nouvelles. Cortez leur accorda, ſans difficulté, ce qu'ils lui demandoient. Ils ſe rendirent à la Cour de Montezuma, & revinrent au tems marqué avec ſix autres Seigneurs chargés de nouveaux préſens pour les Eſpagnols. Ils dirent à Cortez que l'Empereur du Mexique, deſirant de faire alliance avec le Monarque des Eſpagnols & d'obtenir ſon amitié, partageroit avec lui ſes richeſſes & lui payeroit un tribut annuel, parce qu'il le révéroit comme le fils du Soleil : mais qu'il vouloit que ce traité fut précédé de deux conditions. La première étoit que les Eſpagnols ne formaſſent aucune alliance avec la République de Tlaſcala dont les ſujets étoient ſes ennemis déclarés : par la ſeconde il vouloit qu'ils abandonnaſſent le projet qu'ils avoient formé d'aller à Mexico, parce que les loix & la religion de ſon pays ne lui permettoient pas de ſe laiſſer voir aux étrangers.

Conditions auxquelles Montezuma s'engage à payer tribu. au Roi d'Eſpagne.

Cortez vouloit d'un côté faire alliance avec les Tlaſcalans, de l'autre il ne vouloit pas donner à Montezuma le tems de lever des troupes. Il répondit froidement aux Ambaſſadeurs, qu'il vouloit leur laiſſer prendre un peu de repos avant de les congédier.

Cependant les Tlaſcalans, impatiens de voir Cortez dans leur ville, envoyerent

dans son camp une partie des Sénateurs, parmi lesquels étoit un vieillard aveugle, mais respectable par son âge & par sa prudence. Il entra le premier, se fit placer auprès de Cortez, & lui tint un langage dont voici la précis. » Généreux Guerrier, on » croit que tu es de la race des Immortels; » que ce soit la vérité ou non, tu as maintenant dans ton pouvoir le Sénat de Tlaſcala; il vient te rendre ce dernier hommage de son obéissance. Nous ne cherchons point à excuser les fautes de notre nation, nous nous en chargeons, » avec l'espérance d'appaiſer ta colere par » notre sincérité. C'est nous qui avons résolu de te faire la guerre; mais c'est nous » qui avons résolu de te demander la paix. » Nous savons que Moutezuma fait tous » ses efforts pour te détourner de notre » alliance. Ecoute-le comme notre ennemi, & comme un tyran qui veut te persuader de faire une injustice. Nous ne te » demandons aucun secours contre lui, » nos seules forces nous suffisent contre » tout ce qui ne sera pas toi: mais nous » connoissons ses artifices. Pourquoi ne » veux-tu pas nous honorer de ta présence? Nous venons pour obtenir ton amitié & ta confiance, ou mettre notre » liberté entre tes mains: choisis celui de » ces deux partis qui te sera le plus agréable. Nous voulons être tes amis ou tes » esclaves ».

Le Sénat de Tlaſcala se rend au camp de Cortez, pour le prier d'entrer dans la ville.

Ces soumissions portoient un caractère de bonne-foi si peu suspect, que Cortez n'y put résister. Il fit une réponse favorable aux Sénateurs & les pria de lui envoyer

Il y entre.

des Indiens pour la conduite de l'artillerie & le transport des bagages. Le lendemain il entra dans la ville aux acclamations du peuple, qui étoit accouru pour le voir avec son armée. Les femmes qui s'étoient mêlées dans la foule, jettoient des fleurs sur les Espagnols. Ils trouverent des logemens fournis de toutes sortes de commodités; dans un édifice si spacieux que toute l'armée y fut logée sans aucun embarras. Cortez avoit amené les Ambassadeurs Mexiquains, malgré leur résistance : il leur fit donner un logement auprès du sien; pour les mettre sous sa protection.

Le Général Espagnol, ne croyant pas devoir donner toute sa confiance aux Tlascalans, faisoit faire une garde exacte autour de son logement, & ne sortoit jamais sans être escorté d'une partie de ses gens qui portoient leurs armes à feu : il ne permettoit à ses soldats d'aller dans la ville qu'avec les mêmes précautions. Cette défiance affligea les Indiens, le Sénat en fit des plaintes. Cortez répondit qu'il ne doutoit nullement de la bonne-foi des Tlascalans; mais que l'exactitude des gardes étoit un usage de l'Europe, où les Soldats faisoient l'exercice de la guerre au milieu de la paix, pour conserver l'habitude de la vigilance & de la soumission, & que les armes qu'ils portoient sans cesse étoit une marque honorable de leur profession. Le Sénat parut satisfait de ces raisons, particulièrement Xicotencatl qui avoit l'ame naturellement guerriere.

Cortez sentant tout ce qu'il pouvoit espérer d'une nation si guerriere, n'épar-

gna rien pour ſe l'attacher par l'eſtime & l'affection. Il fit élever un autel dans la plus belle ſalle du logement qui lui avoit été deſtiné, & ſes aumôniers y célébrerent la Meſſe à la vue des principaux Indiens, qui obſervoient un reſpectueux ſilence. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez s'il étoit mortel ; vos actions, dit-il, paroiſſent ſurnaturelles : elles ont le caractère de la grandeur & de la bonté que nous attribuons aux Dieux : mais je ne comprends pas ces cérémonies, par leſquelles il ſemble que vous rendez hommage à une divinité ſupérieure. L'appareil eſt un ſacrifice, cependant on ne voit ni victimes ni offrandes. Cortez répondit que lui & ſes ſoldats étoient mortels : mais il ajouta qu'étant nés ſous un meilleur climat, ils avoient plus d'eſprit, de vigueur & de force que les autres hommes. Voulant ſavoir quelles étoient les diſpoſitions des Tlaſcalans, il dit au Sénateur, que non-ſeulement ils connoiſſoient un ſupérieur au Ciel ; mais encore qu'ils ſe faiſoient gloire d'être les ſujets du plus grand Prince de la terre à qui les peuples de Tlaſcala obéiſſoient maintenant, comme étant les freres des Eſpagnols.

Diſcours d'un Sénateur ſur la Religion des Eſpagnols.

Solis, liv. 3. chap. 3.

Le Sénateur & ceux qui l'accompagnoient ne marquerent aucun éloignement pour devenir ſujets du Roi d'Eſpagne : mais ils étoient peu diſpoſés à changer de religion. Ils lui répondirent que le Dieu des Eſpagnols étoit peut-être au-deſſus des leurs ; mais que chaque pays devoit avoir les ſiens ; que leur République

en avoit besoin d'un contre les tempêtes; d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre, enfin pour toutes les nécessités, parce qu'il étoit impossible qu'un seul fût capable de suffire à tant de soins. Cortez chargea un de ses aumôniers de réfuter leurs erreurs. Ils l'écouterent avec beaucoup d'attention : mais, lorsqu'il eut cessé de parler, ils prierent le Général de ne pas permettre que cet entretien sur la Religion se répandît hors de son quartier, parce que, si leurs Dieux en étoient informés, ils appelleroient les tempêtes pour ruiner la Province.

Cortez, cédant à son zèle, vouloit faire briser les Idoles : mais l'aumônier lui représenta qu'il seroit dangereux de vouloir introduire la Religion Chrétienne par la violence parmi une nation aussi nombreuse & aussi guerriere. Les Sénateurs convinrent cependant que les sacrifices de sang humain étoient contraires aux loix de la nature & les firent cesser. On délivra une multitude incroyable de captifs qui étoient destinés à servir de victimes aux jours des plus grandes fêtes. Les cages où on les engraissoit furent brisées en plein jour, & l'on força les Prêtres d'étouffer leurs murmures.

Cortez délivre des Captifs destinés aux sacrifices.

Le Général, qui avoit retenu auprès de lui les Ambassadeurs de Montezuma, leur donna audience de congé. Il leur fit dire, par la bouche de Marina, qu'ils pouvoient rapporter à leur Empereur ce qui s'étoit passé, & ajouta que les Tlascalans étant maintenant sous sa dépendance, il

eſpéroit les faire rentrer dans leur devoir, que c'étoit un des motifs de ſon voyage; qu'il en avoit encore d'autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient de continuer ſa route & d'aller ſolliciter de plus près les bontés de Montezuma, pour mériter enſuite ſon alliance & ſes faveurs. Les Ambaſſadeurs comprenant ce que ce diſcours ſignifioit, ne purent diſſimuler leur chagrin. A peine étoient-ils partis, que l'on vit arriver les députés de toutes les principales villes de la Province, qui envoyoient leurs ſoumiſſions à Cortez au nom du Roi d'Eſpagne. La fortune s'étoit fait une loi de conduire Cortez à la Conquête du Mexique : elle faiſoit ſervir à ſon projet les événemens les plus ordinaires. De l'éminence où la ville de Tlaſcala étoit alors ſituée, on découvre le Volcan de *Papocatepou*, au ſommet d'une montagne qui en eſt à huit lieues, & qui s'éleve conſidérablement au-deſſus des autres. Les Indiens accoutumés à voir ſortir de cette montagne une fumée continuelle, tantôt plus, tantôt moins conſidérable, la regardoient ſans effroi : mais lorſqu'il paroiſſoit des flammes, ils étoient ſaiſis de frayeur, & les prenoient pour le préſage de quelque malheur qui devoit leur arriver, parce qu'ils s'étoient perſuadé que les étincelles qui leur ſuccédoient étoient les ames des méchans que les Dieux mécontens envoyoient pour punir les habitans de la terre. On vit tout-à-coup cette montagne vomir des tourbillons de fumée qui montoient en l'air avec tant de force & de rapidité, qu'ils réſiſtoient aux

Les Eſpagnols tirent avantage de la frayeur qu'un Volcan cauſe aux Indiens.

Solis, liv. 3. chap. 4.

vents : étant arrivés à une certaine diſtance ils ſe diviſoient & formoient des nuées de cendres & de vapeurs. Bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes & de globes de feu qui ſe diviſoient en une infinité d'étincelles. Les principaux Sénateurs, qui étoient alors rangés autour de Cortez, ne purent lui dérober leur effroi, & lui en expoſerent les motifs. Le Général Eſpagnol, voyant qu'ils avoient du moins quelque idée de l'immortalité des ames, tâcha de leur inſpirer les craintes & les eſpérances qu'il croyoit utiles à ſes vues. Toute la nation conſternée, accouroit en foule au camp des Eſpagnols, le regardant, pour ainſi dire, comme un aſyle aſſuré contre les malheurs qui la menaçoient. Pendant que chacun annonçoit ſes craintes par les cris & les gémiſſemens, un Officier Eſpagnol, nommé Diego d'Ordaz, ſe préſenta d'un air tranquille devant Cortez & lui demanda la permiſſion d'aller au haut de la montagne examiner le Volcan de près. Cette propoſition fit trembler les Indiens : ils firent tous leurs efforts pour lui faire abandonner un projet auſſi téméraire. Les plus braves Tlaſcalans n'avoient jamais oſé s'approcher du ſommet de la montagne, où l'on entendoit quelquefois des mugiſſemens effroyables ; & où l'on ne voyoit aucune trace de créature raiſonnable. Les difficultés qu'on préſentoit à d'Ordaz ne ſervoient qu'à augmenter ſa hardieſſe. Cortez ſentit qu'il y avoit de la vanité dans la conduite de d'Ordaz : mais il ne balança pas à lui accorder ce qu'il lui demandoit, afin que

les Indiens connuſſent que ce qu'ils croyoient impoſſible ne l'étoit pas à la valeur des Eſpagnols.

D'Ordaz partit avec deux ſoldats Eſpagnols & quelques nobles Indiens qui propoſerent de le conduire juſqu'à la moitié de la montagne, où des Hermites de leurs Dieux avoient conſtruit des Hermitages. D'Ordaz trouva que la première partie de la montagne étoit un pays charmant, couvert des plus beaux arbres du monde, qui formoient un ombrage délicieux : mais au-delà des Hermitages on ne trouvoit qu'un terrain ſtérile & couvert de cendres qui paroiſſoient blanches comme la neige. Les Indiens s'arrêterent dans ce lieu & lui firent encore pluſieurs inſtances pour l'engager à ne pas pourſuivre ſon projet : mais il monta courageuſement avec ſes deux Eſpagnols. Ils furent obligés de s'aider autant des pieds que des mains pour arriver au haut de la montagne. En approchant de l'ouverture, ils ſentirent que la terre trembloit ſous eux. Ils entendirent les mugiſſemens qu'on leur avoit annoncés : il furent ſuivis d'un tourbillon accompagné d'un bruit encore plus horrible, de flammes enveloppées de cendres & d'une affreuſe fumée. Les trois Eſpagnols furent dans l'inſtant couverts d'une prodigieuſe quantité de cendres brûlantes : ils ſe mirent à couvert ſous un rocher où ils avoient beaucoup de peine à reſpirer. Lorſque le tremblement eut ceſſé & que la fumée fut diminuée, d'Ordaz anima ſes compagnons & monta juſqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette *Idem. ibid.*

ouverture une grande masse de feu qui lui parut s'élever en bouillons comme une matière liquide & fort brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit presque le sommet de la montagne, avoit au moins un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquillement après ces observations, & sa hardiesse fit l'étonnement des Indiens. Cortez en tira par la suite un fruit plus considérable que l'admiration des Indiens. Manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son expédition, il se souvint de ces bouillons de matière liquide & enflammée que d'Ordaz avoit observés au fond du Volcan & ne douta pas qu'il n'y eût une mine de soufre: il fit fouiller dans la montagne, où il en trouva assez pour la munition de toute l'armée.

Il continue sa marche.

Cortez, voulant continuer sa marche, fit les préparatifs pour son départ. Pendant qu'il y étoit occupé, on vit arriver des Ambassadeurs avec de nouveaux présens de la part de Montezuma. Leurs instructions ne portoient plus de détourner Cortez d'aller à Mexico: ils lui dirent, au contraire, que l'Empereur ayant jugé qu'il prendroit le chemin de Cholula, lui avoit fait préparer un logement dans cette ville. Cortez étoit trop pénétrant pour ne pas sentir les motifs qui engageoient Montezuma à tenir cette conduite, si différente de celle qu'il avoit tenue jusqu'alors à l'égard des Espagnols. Loin de les détourner d'aller à Mexico, il prenoit lui-même soin de leur en faciliter les moyens. Cortez dit aux Tlascalans qu'il vou-

loit éprouver la ſincérité de Montezuma, & qu'il ſauroit punir ſa perfidie & celle de ſes complices. Les Tlaſcalans ne doutant pas que Montezuma ne lui tendit quelqu'embûche, lui propoſerent un ſecours d'hommes conſidérable; mais il ne l'accepta pas. Voulant cependant leur donner des marques de confiance, il emmena avec lui ſix mille hommes de leur nation.

Lorſqu'il fut à la vue de Cholula, il fit faire alte à ſon armée, ne voulant pas entrer pendant la nuit dans une ville très-peuplée. Le jour ſuivant, il continua ſa marche, & ne voyant perſonne venir au-devant de lui, ſes ſoupçons ſe réveillerent: il donna ordre à ſes gens de ſe tenir prêts à combattre. A peu de diſtance des murs on vit cependant paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens déſarmés. Ils donnerent des marques de joie & de ſatisfaction; mais ils prierent Cortez de renvoyer les Tlaſcalans ou de les faire demeurer à quelque diſtance des murs, parce qu'étant leurs ennemis, ils ne pouvoient les recevoir dans les murs. Cette propoſition cauſa quelque embarras à Cortez. Il y trouvoit une apparence de juſtice, mais peu de ſureté pour lui-même. Ses Officiers, qu'il aſſembla auſſitôt, furent d'avis de faire camper les Tlaſcalans hors de la ville, juſqu'à ce qu'on eût découvert les intentions des Caciques.

Les Eſpagnols furent reçus dans Cholula avec toutes les démonſtrations de la joie & de l'amitié. Leur premier ſoin fut

Cortez entre à Cholula.

cependant de ſe fortifier dans le logement qu'on leur avoit deſtiné. Ils y paſſerent quelques jours avec beaucoup de tranquillité ; mais les Cholulans n'eurent pas longtems l'adreſſe de cacher leurs deſſeins. Les vivres qu'on fourniſſoit aux Eſpagnols diminuerent par dégrés ; les viſites des Caciques devinrent moins fréquentes ; ils affectoient même une ſorte de mépris pour les Eſpagnols qu'ils rencontroient. Tout annonçoit chez eux des complots ſecrets contre les Eſpagnols ; mais Cortez n'avoit que des ſoupçons, quoiqu'il mît tout en uſage pour découvrir la vérité. Il eſt aiſé de s'imaginer quel pouvoit être ſon embarras : il voyoit qu'on méditoit ſa perte, & ne ſavoit comment préparer ſa défenſe, parce qu'il ignoroit comment on l'attaqueroit. Il redoubla les ſentinelles, excita les Officiers à imiter ſon activité & vigilance. Il prit enfin toutes les précautions qui lui parurent néceſſaires dans cette conjoncture.

Solis, liv. 3. chap. 6.

Pendant qu'il étoit occupé de ces ſoins, les Cholulans de leur côté ſe préparoient à aſſurer ſa perte & celle de ſes compagnons. Le jour étoit pris ; les armes étoient préparées ; mais la fortune veilloit à la conſervation de Cortez ; elle le ſauva du danger qui le menaçoit, & ſe ſervit d'un de ces moyens, qui, tout ſimples qu'ils ſont, ne manquent jamais de réuſſir. Une vieille Indienne, d'une naiſſance diſtinguée, avoit lié une étroite amitié avec Marina. Elle alla la voir un jour de meilleure heure qu'à l'ordinaire, la tira à l'écart, plaignit ſon malheur d'être l'eſclave

Les Cholulans font des préparatifs pour maſſacrer les Eſpagnols : mais leur trahiſon eſt découverte.

'odieux étrangers comme les Eſpagnols, ıi conſeilla de les abandonner, & lui of-'it un aſyle chez elle. Marina, qui con-oiſſoit les inquiétudes de Cortez, auquel lle étoit attachée par les liens de l'amour, : douta que l'Indienne étoit inſtruite des ɔmplots que les Cholulans tramoient con-'e les Eſpagnols. Pour tirer ſon ſecret, lle feignit de conſentir à tout ce qu'elle ıi propoſoit, prit même des meſures pour ı fuite. La vieille Indienne, croyant qu'el-: agiſſoit de bonne foi, lui apprit que le ɔur déſigné pour la ruine des Eſpagnols 'étoit pas éloigné; que l'Empereur avoit nvoyé vingt mille hommes qui étoient ɔut prêts à entrer dans la ville; qu'on voit diſtribué des armes aux habitans, naſſé des pierres ſur les terraſſes des mai-ɔns, & tiré dans les rues pluſieurs tran-ıées, au fond deſquelles on avoit planté es pieux fort aigus qu'on avoit couverts e terre ſur des appuis fort légers, pour faire tomber les chevaux; que Monte-ıma vouloit exterminer tous les Eſpa-nols; mais qu'il avoit ordonné qu'on en ɛſervât quelques-uns pour ſatisfaire la cu-ioſité qu'il avoit de les voir, & pour en ıire un ſacrifice à ſes Dieux: enfin que, our animer les habitans de Cholula, il voit fait préſent d'un tambour d'or à la ille. Marina parut ſe réjouir de ce qu'elle enoit d'entendre; & loua la prudence vec laquelle on conduiſoit cette grande' ntrepriſe. Elle pria la vieille Indienne de ui donner un moment pour emporter ce u'elle avoit de plus précieux; mais elle n profita pour avertir Cortez de ce qui

ſe paſſoit. On arrêta auſſi-tôt la vieille Indienne, qui avoua tout aux premières menaces qu'on lui fit de la mettre à la torture.

Dans le même inſtant, deux ſoldats Tlaſcalans, qui s'étoient déguiſés en payſans, arriverent au quartier Eſpagnol & dirent à Cortez qu'on avoit vu de leur camp paſſer quantité de femmes, de meubles, que le Cholulans envoyoient dans les villes voiſines, ce qui ſembloit marquer quelque deſſein extraordinaire. On apprit encore qu'on avoit ſacrifié dans un Temple voiſin, dix enfans de l'un & de l'autre ſexe, cérémonie commune à tous ces barbares, lorſqu'ils ſe préparoient à la guerre. Cortez, voulant pouſſer la conviction juſqu'au dernier dégré, ſe fit amener trois des principaux Sacrificateurs, les interrogea ſéparément. S'entendant reprocher leur perfidie avec des détails qu'ils croyoient cachés, ils prirent le Général pour un Dieu qui pénétroit juſqu'au fond de leur penſée, n'oſerent déſavouer la moindre circonſtance, & rejetterent leur crime ſur Montezuma qui avoit dreſſé le plan de la conſpiration. Cortez les mit ſous une garde ſûre, fit aſſembler ſes Officiers & prit avec eux la réſolution de ſignaler ſa vengeance par un exemple éclatant.

Il envoya ſur le champ déclarer aux Caciques de la ville, que ſon deſſein étoit de partir le jour ſuivant. Par cet avis, il leur ôtoit le tems de faire de plus grands préparatifs, & les mettoit dans la néceſſité de changer toutes leurs meſures, &

eur cauſoit un embarras, dont il eſpéroit irer avantage. Il leur fit en même tems emander des vivres & des hommes pour e tranſport de ſon bagage. Les Caciques irent quelques difficultés ſur les vivres & ur les hommes de travail.

On avertit les Tlaſcalans de paſſer la nuit ous les armes, & de s'approcher le lendemain des murs, comme s'ils euſſent le eſſein de ſuivre l'armée ; mais de ſe tenir prêts à entrer dans la ville & à ſe joindre aux Eſpagnols lorſqu'ils entendroient a première décharge : les Zempoales eurent auſſi leurs inſtructions. Tout étant réparé, le Général fit venir les Ambaſſadeurs Mexiquains, &, feignant de leur apprendre un ſecret dont il ne doutoit pas qu'ils ne fuſſent bien inſtruits, il leur dit qu'il avoit découvert une horrible conjuration, qui violoit les loix de l'hoſpitalité, le nœud ſacré de la paix & le reſpect que les Cholulans devoient aux intentions de l'Empereur ; qu'il devoit cette connoiſſance à ſa pénétration & à l'aveu des principaux conjurés ; que pour ſe juſtifier ils étoient rendus encore plus coupables, puiſqu'ils avoient oſé dire qu'ils agiſſoient par l'ordre de l'Empereur ; mais qu'un ſi grand Prince ne pouvant être ſoupçonné d'un projet auſſi affreux, il vouloit les châtier rigoureuſement de l'outrage qu'ils avoient fait à leur maître. Il ajouta qu'il leur avoit communiqué ſon deſſein, afin qu'ils le communiquaſſent à l'Empereur.

Les Ambaſſadeurs feignirent d'ignorer la conſpiration ; mais on les garda fort étroitement. A la pointe du jour on vit ar-

river des vivres & de gens de guerre qui paroiſſoient n'avoir que le deſſein d'eſcorter les Eſpagnols ; mais ils ſe propoſoient de les charger au premier ſignal. Cortez les fit placer ſéparément en divers endroits de ſon quartier, où ils étoient gardés à vue. Il monta enſuite à cheval avec les plus braves de ſes gens, fit appeller les Caciques & les informa de ſa réſolution. Marina fut chargée de leur dire que la trahiſon étoit découverte, & que les Eſpagnols alloient leur apprendre qu'ils auroient mieux fait de conſerver la paix. Ils ſe retirerent promptement & donnerent le ſignal du combat. On commença par paſſer au fil de l'épée tous les Cholulans qui étoient dans le camp. L'infanterie Eſpagnole ſortit, marcha contre les bourgeois qui étoient tous armés & qui s'étoient mêlés avec les ſoldats Mexiquains que Montezuma avoit envoyés à leurs ſecours. Le combat s'engagea dans une grande place bordée de pluſieurs Temples. Les Cholulans & les ſoldats Mexiquains, réſiſtoient avec un courage qui tenoit de l'héroïſme ; mais les Tlaſcalans, auxquels on avoit donné ordre de marcher, les prirent en queue & en firent une horrible boucherie. Les Cholulans & les Mexiquains ſe voyant attaqués de tous côtés, lâcherent priſe & ſe retirerent dans les Temples. Cortez y fit mettre le feu ; & quantité de ces malheureux périrent dans les flammes. Les Tlaſcalans profiterent des circonſtances pour ſe venger des Cholulans qui étoient leurs ennemis naturels, & mirent tout à feu & à ſang. Cortez étant

Ils ſont punis.

retourné dans ſon quartier, fit rendre la liberté aux priſonniers & leur témoigna un extrême regret de la néceſſité où on l'avoit mis de châtier ſi rigoureuſement les habitans de la ville. Il dit enſuite que ſa juſtice étoit ſatisfaite & ſa colere appaiſée, & accorda un pardon général qu'il fit publier avec beaucoup d'appareil. Les fugitifs revinrent dans la ville, & la tranquillité la plus parfaite ſuccéda au tumulte le plus affreux.

Le jour ſuivant Xicotencatl arriva à la tête de vingt mille hommes que la République de Tlaſcala envoyoit au ſecours des Eſpagnols, ſur le premier avis qu'elle avoit reçu de la conjuration. Cortez le remercia, & le pria de reconduire ſon armée dans ſon pays, ne voulant pas donner, diſoit-il, de la méfiance à Montezuma en entrant dans ſes Etats avec une ſi groſſe armée. Il eut l'adreſſe de lui faire faire la paix avec les Cholulans avant de partir.

Montezuma, informé de ce qui s'étoit paſſé à Cholula, envoya de nouveaux Ambaſſadeurs à Cortez pour tâcher de diſſiper ſes défiances. Ces Miniſtres pouſſerent la diſſimulation juſqu'à remercier Cortez de la part de leur maître, d'avoir puni les Cholulans, & traiterent de perfidie ce malheureux peuple qui n'avoit fait qu'exécuter les ordres de ſon maître; mais on reconnut par la ſuite que cette démarche n'étoit qu'un artifice pour engager les Eſpagnols à ſe tenir moins ſur leurs gardes dans leur marche, & pour les faire tomber dans une embuſcade qui étoit déja toute dreſſée.

Cortez ſe mit en marche quatorze jours après la conquête de Cholula. Il trouva dans ſa route un Cacique mécontent de Montezuma, qui l'avertit que les Eſpagnols étoient menacés de quelque danger à la deſcente des montagnes ; que les Mexiquains avoient bouché avec des pierres & des troncs d'arbres le chemin qui conduit à la Province de Chalco, & qu'ils avoient applani l'entrée d'une route voiſine. Lorſque les Eſpagnols furent arrivés au lieu déſigné par le Cacique, ils trouverent effectivement les deux routes qu'il leur avoit déſignées. Cortez demanda aux Ambaſſadeurs Mexiquains, qui étoient à côté de lui, dans quelle vue on avoit fait ces changemens aux deux chemins. Ils lui répondirent que pour rendre ſa marche plus aiſée, ils avoient fait applanir le chemin qui étoit le plus difficile. Vous connoiſſez mal, leur répondit Cortez, les guerriers qui m'accompagnent. Le chemin que vous avez embarraſſé eſt celui qu'ils vont ſuivre, par la ſeule raiſon qu'il eſt difficile. Sur le champ, il ordonna aux Indiens alliés de prendre les devans, & de débarraſſer le chemin. Les Ambaſſadeurs attribuerent ſon choix à une eſpèce de divination. Il étoit vrai que le chemin applani par les Mexiquains conduiſoit à des précipices ; que Montezuma avoit envoyé une armée conſidérable, qui devoit charger les Eſpagnols lorſqu'ils y ſeroient embarqués. Cette armée, voyant ſon projet découvert, ne ſongea qu'à s'éloigner, comme ſi elle eût été vaincue & pourſuivie par des troupes victorieuſes, & les Eſpagnols continuerent leur route.

Danger que les Eſpagnols évitent.

Montèzuma, voyant le mauvais ſuccès e ſes artifices, fut tellement conſterné, u'il ne ſongea même pas à faire uſage de es forces. Il alla conſulter ſes Dieux, & t ruiſſeler le ſang humain ſur leurs autels. Cette reſſource, loin de calmer ſes inquiéudes ne fit que les augmenter. Il envoya hercher tous les magiciens, & leur donna rdre d'aller au-devant des Eſpagnols, pour es mettre en fuite, ou les endormir par eurs enchantemens.

Cependant les Eſpagnols continuoient eur route. Lorſqu'ils furent à quelque iſtance de Mexico, Cacutmazin, un des eveux de Montezuma, alla au-devant 'eux avec un cortége conſidérable. C'étoit un jeune homme d'environ vingt-inq ans & d'une figure aſſez agréable. Cortez le reçut avec toute la pompe qu'il royoit néceſſaire dans cette conjoncture. L'Indien employa toute l'éloquence dont étoit capable, pour empêcher les Eſpanols de continuer leur route; mais Cortez perſiſta toujours dans la réſolution u'il avoit priſe de voir l'Empereur du Mexique. Le jeune Prince l'accompagna uſqu'à la ville de *Tezeuco*, dont il étoit Cacique. Cette ville le diſputoit en beauté la Capitale même, & étoit ſituée ſur le ord du grand lac à l'entrée de la princiale chauſſée qui conduit à Mexico. En ortant de cette ville, les Eſpagnols traverſerent un petit bourg, compoſé d'environ deux mille maiſons. Le Gouverneur alla au-devant de Cortez, le preſſa le paſſer la nuit dans ſon domaine. Ce Seigneur lui confia ſes chagrins & l'envie

qu'il avoit de ſecouer un joug inſupportable. Il lui apprit que Montezuma, effrayé par les merveilles qu'on lui rapportoit des étrangers, étoit plus diſpoſé à recevoir des humiliations, qu'à ſe livrer aux emportemens de ſa fierté. Ces avis firent d'autant plus de plaiſir à Cortez, qu'ils calmerent les craintes que la puiſſance de l'Empereur du Mexique pouvoit cauſer à ſes ſoldats.

Cortez entre dans la capitale du Mexique.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Cortez fit partir ſon armée en ordre de bataille : elle étoit compoſée de quatre cens cinquante Eſpagnols, ſans compter les Officiers & de ſix mille Indiens alliés. Etant arrivés ſur le ſoir aux portes de la ville d'*Yztacpalapa*, qui n'étoit éloignée de la Capitale que de deux lieues, il y paſſa la nuit. Le lendemain, il ſe mit en marche dès la pointe du jour. Lorſqu'il fut à quelque diſtance de Mexico, un corps compoſé de la Nobleſſe & des Officiers de la ville, alla au-devant de lui. Chacun paſſa à la file devant la tête de l'armée, lui fit la révérence, & marcha devant elle vers la ville. Auſſi-tôt qu'il eut paſſé le pont-levis, il ſe rangea en deux haies, pour laiſſer l'entrée libre aux Eſpagnols, qui furent étonnés de la beauté des édifices, qui étoient tous bâtis ſur le même modèle & qui bordoient de très-belles rues. Toutes les terraſſes & tous les balcons étoient chargés d'une multitude incroyable d'habitans que la curioſité de voir des étrangers ſi redoutables y attiroit. Il n'y en avoit pas un dans la grande rue par où devoient paſſer les Eſpagnols; on la te-

noit totalement débarraſſée par l'ordre exprès de l'Empereur qui vouloit aller lui-même au-devant des Eſpagnols, à la tête des Seigneurs de ſa Cour, pour honorer l'arrivée des premiers par une diſtinction ſans exemple.

Bientôt on apperçut dans la grande rue la première troupe qui compoſoit le cortége de l'Empereur; elle étoit compoſée de deux cens Officiers de la maiſon Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchoient deux à deux, les pieds nuds & les yeux baiſſés. Lorſqu'ils furent arrivés à la tête de l'armée Eſpagnole, ils ſe rangerent le long des murs, pour laiſſer voir dans l'éloignement une autre troupe plus nombreuſe & plus richement vêtue, au milieu de laquelle Montezuma étoit élevé ſur les épaules de ſes favoris, dans une eſpèce de litière d'or bruni, dont l'éclat paroiſſoit au travers d'une quantité prodigieuſe de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs marchoient autour de lui & ſoutenoient au-deſſus de ſa tête un dais de plumes vertes, tiſſues avec tant d'art qu'elles formoient une eſpèce de toile, mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magiſtrats le précédoient & étoient armés chacun d'une baguette d'or, qu'ils levoient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchoit. A ce ſignal, tout le peuple, dont les maiſons étoient couvertes, ſe proſternoit & baiſſoit le viſage. Cortez deſcendit de cheval à quelque diſtance de Montezuma : le Prince mit en

Montezuma va à ſa rencontre.

même tems pied à terre. Les Indiens de sa suite étendirent aussitôt des tapis dans l'intervalle.

Age, figure & vêtemens de Montezuma.

L'Empereur s'avança d'une manière grave, tenant ses mains appuyées sur les bras de ses neveux. Il paroissoit avoir environ quarante ans : sa taille étoit moyenne, plus dégagée que robuste. Il avoit le nez aquilin, les yeux fort vifs & le teint moins bazané que le commun des Indiens : ses cheveux descendoient jusqu'au-dessous des oreilles. Toute sa personne avoit un air de majesté, dans lequel on remarquoit cependant quelque chose de composé. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, attaché seulement sur les épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui trainoit jusqu'à terre. Les joyaux d'or, les perles & les pierres précieuses dont il étoit couvert, méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornement. Sa couronne étoit une espèce de mitre d'or, qui se terminoit en pointe par le devant : l'autre partie, moins pointue, se recourboit vers le derrière de sa tête. Ses souliers étoient d'or massif ; des courroies qui étoient serrées par des boucles de même métal & qui remontoient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, imitoient assez l'ancienne chaussure des Romains.

Solis, liv. 3. chap. 10.

Cortez s'avança de son côté, mais à plus grands pas & fit une profonde révérence au Monarque du Mexique, qui la lui rendit en baissant la main jusqu'à terre & la portant ensuite à ses lévres. Cette civilité, que les Mexiquains n'avoient jamais vue

pratiquer à leurs Empereurs, parut encore plus étonnante dans Montezuma, qui ſaluoit à peine ſes Dieux d'un ſigne de tête, & dont le principal vice étoit l'orgueil. Ces égards reſpectueux pour Cortez, leur donna la plus haute idée de cet étranger. Cortez portoit ſur ſes armes, une chaîne d'émail chargée de pierres fauſſes, mais qui jettoient preſqu'autant d'éclat que le diamant; il la paſſa au cou de l'Empereur. Les deux Princes qui étoient auprès de ſa Majeſté, furent offenſés de cette liberté; mais Montezuma les blâma lui-même & parut ſi ſatisfait du préſent, qu'il le regarda quelque tems avec admiration. Il ſe fit ſur le champ apporter un collier qui paſſoit pour la plus riche pièce de ſon tréſor, le mit au cou de Cortez. Il étoit compoſé d'un grand nombre de coquilles fines & fort précieuſes dans ce pays. A chacune d'elles pendoient quatre écreviſſes d'or. L'étonnement des Mexiquains s'épuiſa lorſqu'ils virent cette nouvelle faveur. Les complimens furent courts dans cette première entrevue. Montezuma donna ordre à un de ſes neveux, de conduire Cortez juſqu'au logement qui lui étoit deſtiné, remonta dans ſa litière & ſe retira avec la même pompe. Tous les hiſtoriens ſe réuniſſent à dire que Cortez fit ſon entrée dans la Capitale du Mexique, le 8 Novembre 1519.

L'édifice qu'on avoit préparé pour les Eſpagnols, égaloit en grandeur le premier des palais Impériaux. La force & l'épaiſſeur de ſes murs égaloient celle d'une forteresſe. Le premier ſoin de Cortez fut d'en re-

connoître lui-même toutes les parties, pour y placer des corps de garde & ſon artillerie. Les ſalles deſtinées aux Officiers, étoient tendues de tapiſſerie de coton, mais d'un prix inférieur à celles qui étoient dans l'appartement de Cortez; les chaiſes étoient de bois & d'une ſeule pièce, variées cependant par l'induſtrie des ouvriers. Les lits n'étoient compoſés que d'une natte étendue, & d'une autre roulée qui ſervoit de chevet; mais ils étoient environnés de courtines fort propres & ſuſpendues en forme de pavillon. Les Princes même n'avoient point de lits plus délicats dans ce pays, où l'on ne connoiſſoit point encore la molleſſe.

Solis, liv. 3. chap. 11. Herrera, décad. 2. liv. 3. chap. 6.

Le ſoir du même jour, Montezuma, ſuivi d'un nombreux cortége, ſe rendit au quartier des Eſpagnols. Cortez alla au-devant de lui & le conduiſit dans ſon appartement. On appella Marina pour leur ſervir d'interprête. Montezuma prit la parole & tint à-peu-près ce langage à Cortez. « Seigneur » & vaillant Guerrier, avant que je puiſſe » écouter l'ambaſſade du grand Prince qui » vous a envoyé, il eſt néceſſaire que nous » nous entretenions ſur ce que la renom- » mée a publié de vous & de moi, & que » nous nous promettions de mépriſer ré- » ciproquement ces vains diſcours qui ne » ſont dictés que par la mauvaiſe humeur » ou par la flatterie. Dans quelques en- » droits, on vous aura ſans doute dit que » je ſuis un des Dieux immortels; dans » d'autres on vous aura fait entendre que » la fortune s'eſt épuiſée à m'enrichir; » que les murs & les toits de mon palais

ſont

» ſont d'or, & que la terre même eſt affaiſ-
» ſée ſous le poids de mes richeſſes. Dans
» d'autres enfin, on aura voulu vous per-
» ſuader que je ſuis un tyran cruel & ſu-
» perbe, qui abhorre la juſtice & l'huma-
» nité. La vérité eſt que les uns & les au-
» tres vous ont, également trompé par
» leurs exagérations. Cette partie de mon
» corps, ajouta-t-il, en découvrant ſon
» bras, prouve que je ſuis de chair & d'os,
» un homme mortel, de la même eſpèce
» que les autres hommes ; mais plus noble
» qu'eux. J'ai des richeſſes, j'en conviens ;
» mais l'imagination de mes ſujets les groſ-
» ſit beaucoup. Ce palais où vous êtes logé
» n'eſt compoſé que de pierres & de
» chaux, matières qui n'ont de prix que
» celui que le travail leur a donné. Vous
» pouvez juger de-là combien on vous a
» trompé, lorſqu'on vous a parlé de ma
» tyrannie. Suſpendez votre jugement,
» écoutez & vous verrez ſi des ſujets re-
» belles ont droit de ſe plaindre du châti-
» ment, ſans avoir ceſſé de le mériter.
» C'eſt avec les mêmes exagérations qu'on
» m'a rendu compte de vos actions : les
» uns m'ont aſſuré que vous étiez des
» Dieux, que les bêtes les plus farouches
» vous obéiſſoient, que vous teniez les
» foudres entre vos mains, & que vous
» commandiez aux élémens ; d'autres ont
» voulu me perſuader que vous étiez mé-
» chans, emportés, ſuperbes, que les vi-
» ces vous gouvernoient, & que vous
» aviez une ſoif inſatiable de l'or. Je re-
» connois cependant que vous êtes des
» hommes de la même nature que nous,

» quoiqu'il y ait quelque différence, qu'on
» ne doit ſans doute attribuer qu'à la di-
» verſité des climats. Ces animaux qui vous
» obéiſſent, ne me ſemblent être qu'une
» eſpèce de grands cerfs un peu plus dociles
» que les nôtres, & que vous avez appri-
» voiſés. Je m'apperçois auſſi que ces armes
» qui reſſemblent à la foudre, ſont des
» tuyaux d'un métal qui n'eſt pas commun
» parmi nous, dont l'effet, ſemblable à
» celui de nos ſarbacanes, vient d'un air
» preſſé, qui cherche à ſortir & qui pouſſe
» impétueuſement tout ce qui s'oppoſe à
» ſon paſſage. Le feu que ces tuyaux jet-
» tent avec un bruit terrible, eſt tout au
» plus un ſecret de la ſcience dont vos
» ſages font profeſſion. Selon ce qu'on
» m'a dit, vous avez de la religion, de la
» bonté, vous ſouffrez les fatigues avec
» conſtance, & la libéralité qui brille dans
» toutes vos actions, ne s'accordent guè-
» res avec l'avarice dont on vous accuſe.
» Nous devons donc oublier les fauſſes im-
» preſſions qu'on a voulu nous donner l'un
» de l'autre. On n'ignore pas dans ce pays-
» ci que le grand Prince, à qui vous obéiſ-
» ſez, deſcend de *Quezalcoal*, Seigneur des
» ſept cavernes des Navatlaques, & Roi
» légitime de ces ſept Nations qui ont fon-
» dé l'Empire du Mexique. Nous avons
» appris par nos annales qu'il étoit ſorti
» de ce pays pour aller conquérir d'autres
» terres du côté de l'Orient, & qu'il pro-
» mit que ſes deſcendans viendroient par
» la ſuite corriger nos loix, & réformer
» notre Gouvernement par les régles de
» la raiſon. Les caractères que vous portez

» ont beaucoup de rapport à cette pro-
» meſſe, & le Prince qui nous envoye de
» l'Orient, fait éclater par vos exploits
» la grandeur d'un ſi noble ayeul : ces mo-
» tifs nous engagent à lui conſacrer le pou-
» voir qui eſt entre nos mains. Vous pou-
» vez attribuer l'excès de ma douceur à
» ſon illuſtre origine, & me demander d'a-
» près cela tout ce qui vous ſera néceſ-
» ſaire ». Si Montezuma fit un tel diſcours à Cortez, comme le diſent tous les hiſtoriens contemporains, ce Monarque n'avoit de barbare que les préjugés de ſa nation.

Cortez, aux talens naturels de l'éloquence, joignoit une ſupériorité de génie qui lui faiſoit tirer avantage des illuſions, même de la politique de l'Empereur du Mexique. Il lui fit cette réponſe. « Seigneur,
» nous devons commencer par vous re-
» mercier de cet excès de bonté avec le-
» quel vous recevez notre ambaſſade, &
» de l'attention que vous apportez à écou-
» ter vos lumières pour mépriſer les ſoup-
» çons de l'opinion : j'oſe auſſi vous aſſu-
» rer que nous nous ſommes toujours te-
» nus en garde contre ce qui pouvoit être
» contraire à votre majeſtueuſe Grandeur.
» Il eſt vrai qu'on nous a parlé de votre
» perſonne d'une manière bien différente
» dans les différens pays qui vous ſont
» ſoumis. Les uns la mettoient au rang des
» Divinités, les autres noirciſſoient juſ-
» qu'à ſes moindres actions. Nous avons
» regardé ces diſcours comme des outra-
» ges à la vérité. La voix des hommes,
» qui eſt l'organe de la renommée, prend

» ſouvent l'empreinte de leurs paſſions ;
» & celles-ci ne prennent jamais les cho-
» ſes comme elles ſont. Les Eſpagnols ont
» une vue pénétrante qui ſait diſtinguer
» les diſcours pleins de paſſion, d'avec
» ceux qui ſont dictés par les ſentimens du
» cœur. Nous n'avons ajouté foi ni au lan-
» gage de vos ſujets rebelles, ni à celui
» de vos flatteurs. Nous paroiſſons de-
» vant vous, convaincus que vous êtes un
» grand Monarque, ami de la juſtice & de
» la raiſon, ſans que nous ayons beſoin
» du ſecours de nos ſens pour ſavoir que
» vous êtes mortel. Nous ſommes auſſi de
» la même condition, quoique plus vail-
» lans, ſans comparaiſon, que vos ſujets,
» & d'une capacité d'eſprit fort au-deſſus
» du leur, parce que nous ſommes nés
» ſous un climat, dont les influences ont
» beaucoup de vertus. Les animaux qui
» nous obéiſſent ne reſſemblent point à
» vos cerfs, ils ont beaucoup plus de no-
» bleſſe & de fierté. Quoiqu'inférieurs à
» l'eſpèce humaine, ils ont de l'inclination
» pour la guerre avec une ſorte d'ambi-
» tion qui les fait aſpirer à la gloire de
» leurs maîtres. Le feu qui ſort de nos ar-
» mes eſt un effet naturel de notre induſ-
» trie, & dans la production duquel il n'en-
» tre rien de ces connoiſſances dont vos
» magiciens font profeſſion ; ſcience abo-
» minable parmi nous, & digne d'un plus
» grand mépris que l'ignorance même. J'ai
» cru devoir commencer par ces éclairciſ-
» ſemens, avant de répondre aux avis que
» vous nous avez donnés. Après cela, je
» vous dirai, Seigneur, avec toute la ſou-

» miſſion qui eſt due à votre Majeſté, que
» je viens la viſiter en qualité d'Ambaſ-
» ſadeur du plus puiſſant & du plus glo-
» rieux Monarque que le Soleil éclaire,
» dans les lieux où cet aſtre prend ſa naiſ-
» ſance. J'ai ordre de vous apprendre, en
» ſon nom, qu'il ſouhaite d'être votre ami
» & votre allié, ſans s'appuyer ſur ces an-
» ciens droits dont vous avez parlé, &
» ſans autre vue que d'ouvrir le commerce
» entre les deux Empires, & d'obtenir, par
» cette voie, le plaiſir de vous déſabuſer
» de vos erreurs. Quoique, ſuivant vos
» annales, il pût prétendre à une recon-
» noiſſance plus poſitive dans les terres
» de votre Empire, il ne veut uſer de ſon
» autorité que pour gagner votre confian-
» ce ſur un principal point, dont tout l'a-
» vantage ſe rapporte à vous. Il veut vous
» informer que vous, Seigneur, & vous,
» Nobles Mexiquains qui m'écoutez, vous
» vivez dans un abus terrible de vos lu-
» mières naturelles, en adorant des ſtatues
» inſenſibles qui ſont l'ouvrage de vos
» propres mains; & qu'il n'y a qu'un ſeul
» Dieu, ſans principe & ſans fin, qui eſt
» lui-même l'éternel principe de tout ce
» qui exiſte. C'eſt lui qui, par ſa puiſſance
» infinie, a tiré l'univers du néant, qui a
» fait le ſoleil qui nous éclaire, cette terre
» qui nous fournit des alimens, & qui a
» créé un premier homme dont nous deſ-
» cendons, avec une égale obligation de re-
» connoître & d'adorer notre première cau-
» ſe. C'eſt cette première obligation qui eſt
» imprimée dans vos ames & qui s'y fait
» ſentir, puiſque vous reconnoiſſez l'im-

» mortalité ; mais que vous proſtituez &
» que vous cherchez à détruire, en ren-
» dant vos adorations à des eſprits immon-
» des, qui doivent auſſi leur exiſtence à
» Dieu ; mais qui ont mérité, par leur in-
» gratitude & leur révolte contre leur
» Auteur, d'être précipités par des feux
» ſouterrains, dont nos volcans ſont une
» imparfaite repréſentation. La malice &
» l'envie qui les rendent ennemis du genre
» humain, les portent continuellement à
» chercher votre perte ; en ſe faiſant ado-
» rer ſous la figure de vos abominables ido-
» les. C'eſt leur voix que vous entendez
» quelquefois dans la réponſe de vos ora-
» cles ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de
» traiter des Myſtères d'une ſi haute Doc-
» trine. Ce même Monarque que j'ai l'hon-
» neur de repréſenter, & dans lequel vous
» reconnoiſſez une ſi ancienne ſupériorité,
» vous exhorte ſeulement, par mon miniſ-
» tère, à m'écouter ſur ce point ſans au-
» cune préoccupation. C'eſt la première
» choſe qu'il ſouhaite de vous. C'eſt le
» principal ſujet de mon ambaſſade, & le
» plus puiſſant moyen d'établir une ferme
» alliance entre les deux Empires, ſur les
» fondemens inébranlables de la Religion,
» qui, ne laiſſant aucune diverſité dans les
» ſentimens, unira les eſprits par les liens
» d'une même volonté ».

Ce diſcours avoit deux objets, l'un de faire reſpecter ſon ambaſſade, l'autre de jetter dans ce pays les premiers fondemens du Chriſtianiſme. Il réuſſit, en apparence, dans le premier ; mais l'Empereur, mécontent d'entendre maltraiter ſes ido-

les, eut peine à garder patience juſqu'à la fin. Il ſe leva bruſquement & déclara qu'il recevoit avec beaucoup de reconnoiſſance les offres d'amitié qu'on lui faiſoit de la part d'un grand Prince deſcendant de Quezalcoal, mais qu'il croyoit que tous les Dieux étoient bons, que celui des Eſpagnols pouvoit être tel qu'il le repréſentoit, ſans faire tort aux ſiens. Il exhorta enſuite Cortez à ſe repoſer dans un palais, dont il pouvoit ſe regarder comme le maître. Il ſe fit enſuite apporter de riches préſens, lui préſenta les plus précieux, en diſtribua quelques-uns aux Officiers & ſe retira.

Le lendemain Cortez fit demander audience dans le palais Impérial & l'obtint. Il ſe para de ſes plus beaux habits, prit ſes armes, qu'il fit paſſer pour une parure militaire. Son cortége ne fut compoſé que de ſix des plus braves ſoldats & de quatre Officiers, du nombre deſquels fut Diaz, qui ramaſſoit ſoigneuſement tout ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux pour en faire un corps d'hiſtoire. C'eſt d'après ſes mémoires que Solis a donné l'hiſtoire de la conquête du Mexique. Les rues ſe trouverent remplies d'une multitude de peuple, à qui l'on entendoit crier, entre leurs acclamations, le mot de *Teules*, qui, dans leur langue ſignifie, Dieux ou hommes deſcendus du Ciel. Les Eſpagnols découvrirent de fort loin le palais de Montezuma, & furent frappés de ſa magnificence. L'intérieur répondoit à la beauté de l'extérieur, par la diſtribution & l'éclat des ameublemens.

Ils furent introduits dans l'appartement

de Montezuma avec un ſilence qui augmenta l'air de grandeur qu'ils voyoient autour d'eux. L'Empereur étoit debout & revêtu de toutes les marques de la dignité ſuprême. Il fit quelques pas pour aller au-devant du Général & lui mit les mains ſur les épaules, lorſque celui-ci ſe fut baiſſé pour le ſaluer, jetta enſuite un regard de douceur ſur les Eſpagnols qui étoient du cortége & s'aſſit. On donna par ſon ordre des ſiéges à Cortez & à tous ſes gens.

Conférence entre Montezuma & Cortez.

Montezuma fit diverſes queſtions ſur l'hiſtoire, les productions & les uſages des pays Orientaux, & revenant à la conſidération que les Mexiquains devoient aux deſcendans de leur premier Roi, il ſe félicita de voir accomplir ſous ſon régne, une prophétie qui s'étoit conſervée depuis tant de ſiécles. Cortez fit tourner la converſation ſur la Religion, fit l'éloge de la morale du Chriſtianiſme, ſe recria avec beaucoup de force contre les ſacrifices du ſang humain & contre le barbare uſage de manger la chair des victimes. Cette converſation fit une ſi grande impreſſion ſur l'eſprit de Montezuma, qu'il bannit de ſa table les plats de chair humaine; mais, loin de ſe rendre ſur l'article des ſacrifices, il ſoutint qu'il n'y avoit pas de cruauté à tuer, aux pieds des Autels, des priſonniers de guerre qui étoient déja condamnés à la mort. Cortez ne put jamais lui faire entendre que, ſous le nom de freres, on devoit compter juſqu'à ſes ennemis. L'Empereur avouoit que la Religion Chrétienne avoit quelques avantages ſur celle des Mexiquains : mais il ajoutoit que ſes Dieux

étoient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'étoit dans les lieux où on l'adoroit.

Quelques jours après il fit voir aux Eſpagnols la grandeur & la magnificence de ſa Cour, & voulut, ſans doute par un ſentiment de vanité, qu'ils viſſent le plus grand de ſes Temples. Il les pria cependant de s'arrêter un peu à l'entrée, & alla demander aux Sacrificateurs s'il pouvoit faire paroître devant les Dieux des étrangers qui ne les adoroient pas. La réponſe fut que cela étoit permis, pourvu qu'ils ne commiſſent rien d'offenſant. Deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs ſortirent pour la porter à Cortez. Auſſitôt toutes les portes de ce vaſte & ſuperbe édifice s'ouvrirent en même tems, & Montezuma prit ſoin d'expliquer lui-même aux Eſpagnols ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus myſtérieux. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas apperçu; mais il ſe tourna vers eux d'un air impoſant, & arrêta leur indiſcrétion par ſes regards. En ſortant, il s'arrêta ſous le portique & leur dit qu'ils pouvoient retourner dans leur quartier, pendant qu'il alloit demander pardon à ſes Dieux de l'excès de ſa patience.

La diſcipline que Cortez faiſoit obſerver par ſes troupes, répondoit à l'idée qu'il avoit donnée de ſa religion & des motifs de ſon ambaſſade, & il voyoit avec joie que la vénération des Mexiquains croiſſoit pour le nom Eſpagnol, & que l'Empereur revenoit de ſes préventions. Il lui rendoit de fréquentes viſites, admiroit tout ce

La prudence de Cortez le fait reſpecter dans Mexico.

qui venoit d'Eſpagne, ne mettoit point de bornes à ſes préſens. Les Nobles, à ſon exemple, recherchoient l'amitié de leurs hôtes, & le peuple plioit les genoux même devant le moindre ſoldat Eſpagnol. Le quartier des étrangers étoit reſpecté comme un Temple, & l'armée y vivoit dans la plus grande abondance. Enfin Cortez voyoit ſes eſpérances augmenter chaque jour, & comptoit pouvoir former dans ce pays un établiſſement ſolide qui fourniroit des grands avantages à ſa nation & qui lui feroit beaucoup d'honneur à lui-même; mais ſa joie fut troublée par une lettre qu'il reçut du Conſeil de la Vera-Cruz.

Triſte nouvelle qu'il reçoit de la Vera-Cruz.

Cette lettre lui apprenoit qu'un des Généraux de Montezuma s'étoit mis à la tête d'une nombreuſe armée, pour punir tous les alliés des Eſpagnols; que Deſcalante, Commandant de la nouvelle Colonie, avoit fait l'impoſſible pour rétablir la paix, & que toutes les réponſes du Général Mexiquain avoient été outrageantes; que le Commandant Eſpagnol s'étoit mis à la tête d'un corps compoſé de Montagnards & de quarante Eſpagnols, avec deux pièces d'artillerie; qu'après un combat terrible, les Eſpagnols avoient remporté une victoire complette, mais qu'elle leur avoit coûté la perte de leur Commandant & ſept de leurs plus braves ſoldats, parmi leſquels ſe trouvoit d'Arguello, homme d'une taille & d'une force extraordinaire, dont le cadavre avoit été enlevé par les vaincus.

Cortez à cette nouvelle, aſſembla promptement ſes Officiers, pour déliberer ſur

le parti qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture ſi embarraſſante, & leur dit de ſe retirer chacun dans leur appartement, pour méditer plus ſolidement ſur le conſeil qu'ils lui donneroient. Il ſe retira auſſi dans le ſien, &, lorſque ſon trouble fut calmé, il fit venir les Indiens qui lui avoient paru le plus affectionnés à ſon ſervice, leur demanda s'ils n'avoient pas remarqué quelque choſe d'extraordinaire dans la conduite & dans l'eſprit des Mexiquains, & s'ils penſoient que l'eſtime de cette Nation pour les Eſpagnols ſe ſoutenoit. Leur réponſe fut que le peuple ne ſongeoit qu'à ſe réjouir pendant les fêtes qui ſe donnoient en faveur des étrangers; qu'il paroiſſoit les révérer de bonne foi, parce qu'ils étoient honorés de l'Empereur : mais que les Nobles étoient devenus rêveurs & myſtérieux, & qu'ils tenoient des conférences, dont il étoit aiſé de voir que la cauſe étoit cachée. Deux ou trois des mêmes Indiens avoient appris qu'on avoit apporté à Montezuma la tête d'un Eſpagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la groſſeur & la fierté, ce qui convenoit, ſans aucun doute, à celle d'Arguello, avoit recommandé qu'on la cachât ſoigneuſement. *Solis. Ibid.*

Cet avis annonça à Cortez ce qu'il avoit à craindre. Il rappella les Officiers & ceux des ſoldats dont il connoiſſoit la prudence. Il leur communiqua les avis qu'il avoit reçus des Indiens, dit que la tête d'Arguello prouvoit que l'Empereur avoit été inſtruit de la conduite de ſon Général, & que le ſilence de ce Prince annonçoit

qu'il falloit ſe défier de ſes intentions. Il finit par dire qu'il falloit tenter quelque choſe de hardi pour faire une vive impreſſion ſur l'eſprit des Mexiquains & leur inſpirer autant de reſpect que de crainte. Il propoſa enfin de s'emparer de la perſonne de l'Empereur & de le retenir dans le quartier, en donnant pour prétexte de cette conduite la mort d'Arguello, dont il avoit eu connoiſſance, & la perfidie avec laquelle ſon Général avoit violé la paix. Les raiſons dont il ſe ſervit pour appuyer ſon opinion entraînerent le ſuffrage de tout le monde.

Cortez ſe ſaiſit de la perſonne de Montezuma.

L'étonnement eſt épuiſé lorſqu'on voit Cortez former & exécuter un projet auſſi hardi. Il ſemble bleſſer la vérité de l'hiſtoire, qui ne fournit pas un ſecond exemple de cette eſpèce : il paroîtroit même outré dans la fable ; mais il eſt atteſté par un ſi grand nombre d'écrivains qu'on peut le regarder comme une vérité qui n'eſt pas vraiſemblable. Enfin Montezuma, un des plus grands & des plus puiſſans Monarques du monde fut arrêté priſonnier dans ſa Capitale, au milieu de ſa Cour, par quatre cens cinquante Eſpagnols.

Pour exécuter ce hardi projet, ſans cauſer d'allarme aux Mexiquains, Cortez choiſit l'heure à laquelle il rendoit ſa viſite à l'Empereur, donna ordre à toute l'armée de prendre les armes dans le quartier, & que tous les mouvemens de l'infanterie & de la cavalerie ſe fiſſent ſans bruit & ſans affectation. Il fit enſuite garder par quelques brigades les principales rues qui conduiſoient au Palais, où il ſe rendit

Solis, liv. 2, chap. 19.

accompagné d'Alvarado, de San-Dolval, de Velaſquez de Léon, de Lugo & d'Avila, avec une eſcorte de trente ſoldats choiſis. On ne fut pas ſurpris de les voir avec leurs armes, parce qu'ils avoient coutume de les porter, comme un ornement militaire. Montezuma les reçut ſans défiance, & les Officiers ſe retirerent dans un autre appartement, comme Cortez l'avoit lui-même établi. Les interprêtes s'étant approchés, Cortez commença par ſe plaindre de l'inſolence de *Qualpopoca*, ce Général Mexiquain qui avoit attaqué les Eſpagnols de Vera-Cruz, au mépris de la paix & de la protection de l'Empereur. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes, le maſſacre d'un de ſes ſoldats qui avoit été tué de ſang froid par les Mexiquains, &, s'échauffant par dégrés, il s'emporta contre Qualpopoca & ſes Officiers, qui avoient oſé publier que cet attentat avoit été commis par l'ordre de l'Empereur. Il ajouta que, loin d'avoir prêté l'oreille à cette calomnie, il l'avoit regardée comme un ſecond crime qui bleſſoit l'honneur de ſa Majeſté. Montezuma fut interdit & changea de couleur; il proteſta que ces ordres n'étoient pas venus de lui. Cortez lui répondit qu'il en étoit convaincu, mais que les ſoldats Eſpagnols ne le croiroient pas ſi facilement & que les ſujets de l'Empire ne ceſſeroient pas d'ajouter foi au récit du Général, ſi cette calomnie n'étoit effacée par un déſaveu public; que dans cette vue, il venoit propoſer à ſa Majeſté de ſe rendre ſans bruit, & comme de ſon pro-

pre mouvement au quartier des Eſpagnols ; pour y paſſer quelque tems avec ſes amis ; que cette généreuſe confiance n'appaiſeroit pas ſeulement le chagrin du puiſſant Monarque qui les avoit envoyés à ſa Cour & le ſoupçon des ſoldats, mais qu'elle tourneroit à ſon honneur, en effaçant une tâche qui le terniſſoit ; qu'il lui donnoit ſa parole au nom du plus grand Prince de la terre, qu'il ſeroit traité entre les Eſpagnols avec tout le reſpect qui lui étoit dû, & qu'ils n'avoient pas d'autre deſſein que de s'aſſurer de ſa volonté pour l'exécuter avec plus d'obéiſſance & de vénération.

L'indignation de Montezuma fut ſi grande, qu'il garda le ſilence, & Cortez, qui ne vouloit employer la force qu'après avoir perdu l'eſpoir de réuſſir par l'adreſſe, continua de lui repréſenter que le logement qu'il avoit donné aux Eſpagnols étoit un de ſes Palais, où il leur avoit fait ſouvent l'honneur de leur rendre viſite, & que ſes ſujets ne ſeroient point étonnés de l'y voir paſſer quelques jours pour ſe laver d'une imputation qui faiſoit tort à ſa gloire. Le Monarque perdit enfin patience, & répondit d'un air aſſez bruſque, qu'un Empereur du Mexique n'étoit pas fait pour la priſon, & que quand il ſeroit capable de s'abaiſſer juſqu'à ce point, ſes ſujets ne manqueroient pas de s'y oppoſer. Cortez prenant un ton plus ferme, lui dit que s'il c'édoit de bonne grace, ſans obliger les Eſpagnols de perdre le reſpect qu'ils avoient pour lui, il s'embarraſſeroit fort peu de la réſiſtance des Me-

xiquains, contre leſquels, il pourroit employer toute la valeur de ſes ſoldats, ſans que l'amitié qu'il avoit pour lui en reçut la moindre diminution. Cortez ſe flattoit de pouvoir l'emporter par un mêlange de hauteur & de reſpect. L'Empereur, qui commençoit à découvrir le péril où il étoit, fit au Général Eſpagnol diverſes propoſitions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers pour les livrer entre les mains de Cortez. Il vouloit donner ſes deux fils en ôtages : Cortez refuſoit toutes ſes offres, & Montezuma ne ſe rendoit point. Velaſquez de Léon, impatient d'une conteſtation qui duroit depuis trois heures ; dit, avec emportement, qu'il falloit s'en ſaiſir ou le poignarder. Montezuma demanda à Marina ce qu'on diſoit avec tant de vivacité. L'adroite Indienne lui répondit qu'il étoit dangereux pour lui de réſiſter à des gens dont il connoiſſoit la réſolution & qui étoient ſi puiſſamment protégés du Ciel ; qu'étant née dans ſon Empire, elle n'avoit en vue que ſes intérêts ; que s'il conſentoit ſur le champ à ſuivre le Général étranger, elle lui garantiſſoit qu'il ſeroit traité avec tous les égards dûs à ſon rang ; mais que s'il s'obſtinoit à réſiſter, elle ne répondoit pas de ſa vie. Ce diſcours triompha de ſa fierté, il ſe leva bruſquement, déclara à Cortez qu'il ſe fioit à lui & qu'il étoit prêt à paſſer dans ſon quartier. Il donna auſſi-tôt ordre à ſes Officiers de préparer ſa litière, nomma ceux qui devoient l'accompagner, leur dit que par des raiſons d'état, & concertées avec ſes Dieux, il avoit

réſolu d'aller paſſer quelques jours dans le palais de ſon pere. Ses Miniſtres, qui furent appellés, reçurent ordre de communiquer ſa réſolution au peuple. Il chargea en même-tems un Capitaine de ſes Gardes d'aller ſe ſaiſir de Qualpopoca & de tous les chefs de l'armée, lui remit, pour la sûreté de ſa commiſſion, un ſceau qu'il portoit attaché au bras droit.

Montezuma ſortit de ſon palais avec une ſuite aſſez nombreuſe : mais ſa litière étoit environnée de ſoldats Eſpagnols, qui le gardoient, ſous prétexte de l'eſcorter. Le bruit ſe répandit dans toute la ville que l'on vouloit enlever l'Empereur ; l'on vit dans un inſtant les rues pleines de peuple qui pouſſoit des cris, avec l'apparence d'un ſoulevement général. Les uns ſe jettoient à terre, les autres exprimoient leur affliction par les larmes. L'Empereur, pour appaiſer ce tumulte prit un air gai, & déclara que, loin d'être priſonnier, il alloit paſſer quelques jours avec les étrangers, pour ſe divertir avec eux. Lorſqu'il fut arrivé au quartier des Eſpagnols, il dit à ſes Miniſtres de défendre les aſſemblées tumultueuſes, ſous peine de mort, & fit beaucoup de careſſes aux ſoldats Eſpagnols qui allerent le recevoir avec toutes les marques poſſibles de reſpect. Cortez prit toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour le garder à vue & pour lui laiſſer en même-tems un air de liberté. Montezuma, de ſon côté, s'efforça de diſſiper l'idée que ſes Miniſtres pouvoient avoir ſur ſa détention, afin de conſerver aux yeux de ſon peuple la dignité de ſon rang;

Il donnoit ſes audiences & tenoit ſon Conſeil aux mêmes heures ; les affaires de l'Etat n'étoient pas plus négligées, &, ce qui ſurprenoit les Eſpagnols mêmes, chaque jour ſembloit augmenter pour eux ſa confiance.

Il faiſoit augmenter le nombre de ſes plats & diſtribuoit aux ſoldats Eſpagnols les mets auxquels il n'avoit pas touché. Il connoiſſoit tous les Officiers par leur nom. Il prit une affection particulière pour un Caſtillan nommé *Penna*, & ne pouvoit paſſer un moment ſans lui. Ce Prince s'amuſoit les ſoirs à jouer au *Totaloque* avec Cortez. C'eſt une eſpèce de jeu de quilles qui ſe joue avec de petites boules & de petites quilles d'or. L'Empereur diſtribuoit ſon gain aux ſoldats Eſpagnols, & Cortez le ſien aux bas Officiers Mexiquains. Alvarado étoit ordinairement chargé du ſoin de marquer & favoriſoit ſon Général. Montezuma s'en apperçut & le railloit agréablement de compter mal. Il ne laiſſoit cependant pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Sa conduite fit croire aux Eſpagnols qu'il étoit naturellement doux & libéral : mais ſa diſgrace le forçoit, peut-être, à feindre des vertus qu'il n'avoit jamais eues. On lui accordoit quelquefois la liberté de ſe promener ſur le lac, & d'aller ſe divertir dans ſes maiſons de plaiſance : mais il étoit toujours accompagné d'une garde Eſpagnole & d'un grand nombre de Tlaſcalans qui le ramenoient tous les ſoirs dans ſa priſon. Cortez faiſoit ſouvent tomber la converſation ſur la Religion : mais tou-

Herrera, liv. 8. chap. 5.

Comment Montezuma ſe comporte dans ſa priſon.

tes ſes peines étoient inutiles à cet égard.

Cependant Qualpopoca & ſes principaux Officiers furent amenés à Mexico chargés de chaînes. On les conduiſit devant l'Empereur: ils s'avouerent coupables, diſant qu'ils avoient agi de leur propre mouvement: mais lorſqu'on leur dit qu'on alloit les punir très-ſévèrement, ils dirent qu'ils n'avoient rien fait que par l'ordre de l'Empereur. Cortez traita leur dépoſition d'impoſture, & on les condamna à être brûlés vifs devant le palais Impérial.

Cortez pouſſe la hardieſſe, juſqu'à mettre les fers aux pieds & aux mains de Montezuma.

Cortez ſentoit combien il étoit néceſſaire de donner aux Mexiquains un exemple terrible de ſévérité, &, pour n'écouter que la politique, il fit taire la juſtice, l'humanité même, & ordonna qu'on préparât le ſupplice de ces malheureux, qui n'avoient commis d'autre crime que celui d'avoir obéi aux ordres de leur Souverain.

Ce n'eſt point ſans indignation qu'on voit un aventurier, tel que cet Eſpagnol, décider du ſort d'un grand Monarque, & le forcer à conſentir qu'on faſſe périr dans les tourmens ſes plus braves & ſes plus fidèles ſujets. On ne peut refuſer de grandes qualités à Cortez, il eſt vrai; mais elles étoient accompagnées d'une ambition & d'une cupidité impardonnables. Pour acquérir de la gloire & amaſſer des richeſſes, il uſurpe un pouvoir qui lui eſt conteſté, porte le fer & le feu dans un pays où il n'a pas même droit d'entrer, emprunte alternativement le nom de Dieu

que ſes cruautés offenſent, & de ſon Roi qui ignore même ſon exiſtence. Continuons la narration.

Le Général Eſpagnol paſſe rapidement de la hardieſſe à la témérité : il tient l'Empereur du Mexique priſonnier au milieu de ſa Cour, il va le charger de chaînes. Craignant que ce Monarque ne s'offençât de voir traiter ainſi un de ſes plus fidéles ſujets & ne voulut le ſecourir, il ſe fit apporter des fers, tels qu'on les mettoit aux ſoldats Eſpagnols qui avoient mérité cette punition, ſe rendit à l'appartement de Montezuma, ſuivi d'un ſoldat qui portoit ces fers à découvert, de Marina, qui devoit lui ſervir d'interprête, & d'un petit nombre de ſes Capitaines. Il ne ſe diſpenſa d'aucune des marques de reſpect qu'il avoit coutume de rendre à ce Monarque. Prenant enſuite un ton fier & élevant la voix, il lui déclara que ſon Général & les autres coupables étoient condamnés à mourir, qu'ils l'avoient rendu lui-même coupable de leur crime, en ſoutenant qu'ils ne l'avoient commis que par ſon ordre; que des indices ſi violens l'obligeoient de ſe purger par quelque mortification perſonnelle; que ſi les Rois n'étoient pas ſoumis à la juſtice commune, ils en devoient reconnoître une ſupérieure, à laquelle ils devoient quelque ſatisfaction. Il commanda alors, d'un air abſolu, qu'on mit les fers à Montezuma, ſe retira enſuite & donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ſes Miniſtres.

Ce honteux traitement jetta Montezuma

dans une ſi grande conſternation, qu'il n'eut la force ni de réſiſter ni de ſe plaindre. Il reſta quelque-tems dans cet état, comme un homme abſolument hors de lui-même. Quelques-uns de ſes domeſtiques qui étoient préſens partageoient ſa douleur & verſoient des larmes ſans pouvoir parler. Ils ſe jettoient à ſes pieds pour ſoutenir le poids de ſes chaines, ils paſſoient entre ſa peau & le fer des morceaux d'étoffes, dans la crainte que ſes bras & ſes jambes ne fuſſent offenſés. Lorſqu'il revint de ſon abattement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience, mais il reprit bientôt ſa tranquillité, diſant que ces malheurs lui venoient du Ciel, & qu'il en attendoit la fin avec conſtance.

Pendant ce tems, Cortez preſſoit l'exécution du Général & des Officiers. On l'avoit averti quelques jours auparavant, que dans un des palais de l'Empereur, il y avoit un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs & des fléches. L'occaſion lui parut favorable pour ſe délivrer d'un ſujet d'allarme. Il en fit un bucher dans lequel furent brûlés le Général Qualpopoca & ſes complices. Cette action eut pour témoins tous les habitans de la ville, ſans qu'on entendit le moindre murmure. Les Mexiquains étoient tombés dans un engourdiſſement qui leur ôtoit le pouvoir d'agir, même de penſer. Leur ſurpriſe étoit extrême de voir exercer une juriſdiction abſolue par des étrangers qui n'avoient que le caractère d'Ambaſſadeurs d'un autre Prince; mais ils n'avoient pas la hardieſſe

de mettre en queſtion un pouvoir qu'ils croyoient établi par la tolérance de leur Souverain. Ne citons pas davantage Cortez au tribunal de la raiſon. Sa témérité étoit fondée ſur ſes proſpérités. Après l'exécution il ſe hâta de retourner à l'appartement de Montezuma, le ſalua d'un air gai & careſſant, lui dit qu'on venoit de punir des traîtres qui avoient eu l'inſolence de noircir la réputation de leur Souverain, le félicita du courage qu'il avoit eu lui-même de ſatisfaire à la juſtice du Ciel, par le ſacrifice de quelques heures de liberté. Il lui fit enſuite ôter ſes fers. Solis dit que pluſieurs écrivains aſſurent qu'il ſe mit à genoux lui-même pour les lui ôter. Le Monarque ſe félicita du retour apparent de ſa liberté, & embraſſa pluſieurs fois le Général. Cortez, toujours guidé par la politique, ordonna qu'on levât toutes les gardes & qu'on laiſsât à Montezuma la liberté de retourner dans ſon palais : mais il étoit perſuadé que l'Empereur n'en profiteroit pas. On lui avoit entendu dire qu'il ne pouvoit ſe ſéparer des Eſpagnols avant leur départ, parce que ſes ſujets le regarderoient avec mépris, s'ils voyoient qu'il tenoit la liberté d'une main étrangère. On prétend que Marina lui avoit inſpiré ce ſentiment à la ſollicitation de Cortez. Ce Prince n'imaginant cependant pas que le Général fût inſtruit des motifs qui le retenoient dans le quartier des Eſpagnols, voulut en donner un autre, & dit que leur propre intérêt ne leur permettoit pas de les quitter, parce qu'il étoit perſuadé que ſa Nobleſſe

Il les lui ôte.

& ſon Peuple le forceroient de prendre les armes contr'eux. Cortez fit ſemblant de le croire, & le remercia de l'attention qu'il avoit pour ſes amis.

Le Général Eſpagnol, connoiſſant de quel intérêt il étoit pour lui de ne pas laiſſer plus long-tems la Colonie de la Vera-Cruz ſans Gouverneur, donna cette place à Sandoval, dont il connoiſſoit la prudence & la valeur. Il prit enſuite toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour établir ſa ſûreté. Il fit conſtruire deux brigantins dans Mexico, pour ſe rendre maître des paſſages du lac, & fit agréer cette entrepriſe à Montezuma, ſous prétexte de lui donner une idée de la marine de l'Europe. Il eut l'adreſſe de découvrir où étoient les mines d'or, d'obtenir la permiſſion d'y envoyer quelques-uns de ſes gens, auxquels Montezuma donna même des guides. Ils en rapporterent treize cens marcs.

Herrera, liv. 1, chap. 9.

Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'un des neveux de Montezuma, aſpirant au trône, ſe fit un puiſſant parti dans Mexico. Il vouloit attaquer les Eſpagnols de toutes parts, ne doutant pas que ſon oncle ne fût la première victime qu'ils immoleroient. Il eſpéroit que tous les Mexiquains ſe réuniroient à lui pour venger la mort de leur Monarque, & qu'ils le proclameroient Empereur; mais ſon projet fut découvert. Montezuma, qui avoit le plus à craindre dans cette révolte, gagna les chefs de la Nobleſſe, ſe fit amener ſon neveu & ſe contenta, à la ſollicitation de Cortez, de le dépouiller de ſes dignités.

Cet événement fit ouvrir les yeux à Montezuma ſur le danger où il étoit expoſé. Il voyoit ſon autorité diminuer tous les jours parmi ſes propres ſujets, & craignoit qu'une nouvelle guerre venant à ſe rallumer, il ne la perdit tout-à-fait. Ces réflexions lui firent prendre la réſolution d'engager les Eſpagnols à quitter ſes Etats. Pour leur dérober ſes craintes, il feignit une extrême impatience de lier amitié avec leur Monarque, réſolut en même-tems de les charger de richeſſes qu'il les preſſeroit de lui porter en ſon nom, même de lui rendre entre leurs mains un hommage ſolemnel, comme au ſucceſſeur de Quezalcoal, premier propriétaire de l'Empire du Mexique. Cortez qui attendoit des nouvelles de ſa Cour, pour s'expliquer ſur ſes projets, accepta cette propoſition avec une joie qu'il ſeroit difficile d'exprimer.

Montezuma fit aſſembler tous les Caciques de ſon Empire, leur déclara ſon projet, l'établit ſur les droits que le Roi d'Eſpagne avoit à la couronne du Mexique, en qualité de deſcendant des premiers Empereurs de ce pays & ſur les Oracles qui l'avoient annoncé tant de fois. Il ajouta que la juſtice enfin l'obligeoit de faire hommage de ſa Couronne à ce Monarque, dans la perſonne de celui qui le repréſentoit; de joindre à cette ſoumiſſion la plus grande partie de ſes tréſors, & qu'il ſouhaitoit que tous les Caciques de l'Empire ſuiviſſent ſon exemple, par une contribution volontaire de leurs biens, pour ſe faire

un mérite de leur zèle aux yeux de leur premier maître.

Une réſolution pareille pourroit être regardée comme incroyable de la part d'un Prince auſſi ambitieux & auſſi abſolu que Montezuma ; mais il étoit menacé par ſes Oracles de la perte de ſon Empire, & la crainte l'avoit diſpoſé à toutes ſortes d'humiliations : ſon orgueil n'en étoit cependant pas moins révolté. Enfin le jour que cet Empereur avoit choiſi pour ſe déclarer vaſſal du Roi d'Eſpagne arriva. On aſſembla tous les Grands de l'Etat, & l'Empereur fit encore un diſcours pour autoriſer ce qu'il alloit faire. Tous les Hiſtoriens conviennent qu'avant de prononcer le terme d'hommage, il s'arrêta quelquetems & ne put retenir ſes larmes. Sa douleur fit une telle impreſſion ſur les Nobles qui étoient préſens, que Cortez crut devoir ſe hâter de les raſſurer. Il leur déclara que l'intention du Roi ſon maître n'étoit pas d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement dans l'Empire, & qu'il ne demandoit que l'éclairciſſement de ſes droits en faveur de ſes deſcendans ; que d'ailleurs il étoit ſi éloigné du Mexique, & occupé de tant de ſoins différens, que l'on ne verroit peut-être jamais effectuer les prédictions qui annonçoient la deſtruction de l'Empire du Mexique.

Solis, liv. 4, chap. 3.

Cette célèbre cérémonie qui fait le principal titre de l'Eſpagne pour juſtifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvoient lui mériter le nom d'acte national, & Charles-Quint

Herrera, *Solis*, *ubi ſuprà*.

Quint fut reconnu ce jour-là légitime Empereur du Mexique. Peu de jours après, Montezuma fit remettre à Cortez les richeſſes qu'il avoit promis d'envoyer au Roi d'Eſpagne en forme de tribut & qu'il tenoit toutes prêtes. Elles conſiſtoient en ouvrages d'or fort artiſtement travaillés, qui repréſentoient des quadrupedes, des oiſeaux, des poiſſons; en pierres fines de toutes eſpèces, en belles étoffes de coton, en tapiſſeries & en tableaux d'un tiſſu des plus belles plumes du monde. Il y ajouta tout l'or qui ſe trouvoit en maſſe dans la fonderie royale. Les Caciques ne tarderent pas à apporter au Général Eſpagnol les contributions de toutes les Provinces, & l'or qu'il reçut montoit ſeul à plus de ſix cens mille marcs. Il prit le parti de le faire fondre en lingots de différens poids. Il en tira un quint pour le Roi d'Eſpagne, & un ſecond pour lui, prit enſuite les ſommes pour leſquelles il ſe trouvoit engagé dans l'île de Cuba. Le reſte fut partagé entre les Officiers & les ſoldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laiſſés à la Vera-Cruz. Quelque précaution que l'on prît pour mettre de l'égalité dans les partages, il ſe trouva des mécontens; mais Cortez appaiſa leurs plaintes aux dépens de ſes propres intérêts.

Tributs que l'Empereur du Mexique envoie au Roi d'Eſpagne.

Montezuma, impatient de voir partir les Eſpagnols, envoya chercher Cortez & lui dit d'un air aſſez ferme, qu'il étoit tems de partir, puiſqu'il ne lui reſtoit plus rien à demander, & qu'un plus long retardement paroîtroit ſuſpect aux Mexi-

Montezuma preſſe Cortez de quitter ſes Etats.

quains. Cortez lui répondit qu'il penſoit ſérieuſement à retourner dans ſa patrie, & qu'il faiſoit déja ſes préparatifs ; mais qu'ayant perdu ſes vaiſſeaux, il demandoit du tems & de l'aſſiſtance pour conſtruire une nouvelle flotte.

L'Empereur avoit cinquante mille hommes tout prêts à prendre les armes, ſi les Eſpagnols perſiſtoient à vouloir reſter ; mais il ne vouloit pas rompre bruſquement avec eux, & ſa joie fut ſi grande lorſqu'il crut le Général diſpoſé à le ſatisfaire, qu'il l'embraſſa avec tranſport, lui proteſta qu'il fourniroit aux Eſpagnol tout ce qui étoit néceſſaire pour leur départ. Cortez apprit que Montezuma avoit été excité à faire cette démarche par les Sacrificateurs qui demandoient le départ des Eſpagnols, au nom des Idoles, avec les plus terribles menaces. Les ordres furent donnés pour raſſembler des ouvriers ſur la côte, & le départ des Eſpagnols fut publié. Les Mexiquains crurent de bonne foi que les étrangers ſe diſpoſoient ſincérement à partir ; mais Cortez avoit le projet de ſe maintenir dans cette Cour & d'y faire un établiſſement qui le mît à l'abri de tous les dangers, & en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il vouloit gagner du tems juſqu'au retour de Montejo qu'il avoit envoyé en Eſpagne, & qu'il eſpéroit de voir revenir avec un puiſſant ſecours. En conſéquence, il donna ordre à ceux qui préſidoient à la conſtruction des vaiſſeaux de faire naître des obſtacles & d'apporter des contre-tems.

Cortez a le projet de ſe maintenir à la Cour de Montezuma.

Pendant qu'il étoit occupé de ce pro-

jet, on avertit Montezuma qu'on avoit vu paroître ſur la côte dix-huit navires étrangers ; les portraits qui ſervoient d'écriture aux Mexiquains, lui firent croire qu'ils étoient Eſpagnols. Il fit ſur le champ appeller Cortez, lui dit que les préparatifs que l'on faiſoit pour ſon départ étoient inutiles, parce qu'il pouvoit s'embarquer ſur des vaiſſeaux de ſa nation. Cortez regarda les portraits avec attention, y reconnut l'habit Eſpagnol & la fabrique des vaiſſeaux de la même nation. Il crut que c'étoit du ſecours que Montejo lui amenoit d'Eſpagne ; mais, diſſimulant la ſatisfaction que cette idée lui cauſoit, il répondit au Monarque qu'il ne tarderoit pas à partir, ſi ces vaiſſeaux retournoient en Eſpagne, & ajouta qu'il feroit des informations & qu'il agiroit ſuivant les réponſes.

Velaſquez envoie dix-huit vaiſſeaux contre Cortez.

Sandoval, Gouverneur de la Vera-Cruz, ne tarda pas à donner avis au Général de l'arrivée de ces vaiſſeaux & de leur deſtination. Cet événement demande que nous reprenions les faits de plus loin. Nous avons déja dit que Cortez avoit envoyé Montejo & Porto Carrero en Eſpagne pour obtenir du ſecours. Ils étoient partis de la Vera-Cruz le 16 Juillet 1519, avec l'ordre précis de prendre par le canal de Bahama, ſans toucher à l'île de Cuba ; mais Montejo avoit une habitation dans cette île, & engagea ſon collegue à y relâcher, eſpérant échapper à la vigilance de Velaſquez ; mais ce dernier tenoit des eſpions ſur toute la côte & fut bientôt averti de l'arrivée de Montejo & de ſon

collégue. Il envoya promptement deux vaiſſeaux bien armés pour arrêter celui de Cortez. Montejo en fut averti, mit promptement à la voile, paſſa le détroit de Bahama & gagna la pleine mer. Il arriva à Séville dans le courant du mois d'Octobre de la même année. Les amis de Velaſquez employerent tout leur crédit auprès des Miniſtres, leur repréſenterent que le vaiſſeau & ſa charge appartenoient au Gouverneur de Cuba, comme le premier fruit d'une conquête qui lui étoit attribuée par ſes commiſſions: que Cortez étant entré ſans autorité dans les Provinces de la terre ferme avec une flotte équipée aux frais de Velaſquez, méritoit d'être puni. Ces repréſentations furent écoutées : on ſaiſit le vaiſſeau & les effets.

Les envoyés de Cortez en appellerent à Charles-Quint, alors Empereur, & réſolurent de ſe rendre à Tordeſillas, où ce Prince devoit aller avant de paſſer en Allemagne, pour prendre congé de la Reine Jeanne, ſa Mere, qui y faiſoit ſa réſidence ordinaire. Ils engagerent Martin Cortez, pere de leur Général, à les accompagner dans leur voyage. La fortune, qui s'étoit déclarée pour Fernand Cortez, les ſeconda dans leur entrepriſe. On n'avoit oſé ſaiſir les préſens qu'ils apportoient pour l'Empereur, & ces préſens arriverent à la Cour dans le tems même que les envoyés de Cortez avoient choiſi pour s'y préſenter. Des bijoux auſſi précieux par leur travail que par leur matière; des ouvrages de plumes & de coton qui attiroient l'admiration de tout le monde; des captifs In-

diens qui louoient eux-mêmes les vertus de leur Conquérant, faiſoient la preuve de ce que Montejo avançoit.

On l'écouta avec la même admiration qu'avoient cauſée les découvertes des Colombs. L'Empereur fit rendre à Dieu des graces ſolemnelles pour la gloire qui étoit réſervée à ſon régne. Il eut diverſes conférences avec les deux Officiers & le Pilote : mais des affaires preſſantes le forcerent de hâter ſon voyage d'Allemagne ; il renvoya l'affaire de Cortez au Cardinal Adrien & au Conſeil qu'il nomma pour l'aſſiſter, avec ordre de favoriſer la conquête du Mexique, & de trouver en même tems des expédiens pour ſauver les prétentions de Velaſquez. Le Préſident du Conſeil étoit ce même Fonſeca, Evêque de Burgos, qu'on a vu ſi contraire à l'Amiral Colomb. Il ſe déclara contre Cortez qu'il haïſſoit, & parla avec tant de chaleur, que le Cardinal Adrien n'oſant décider la queſtion, réſolut de différer le jugement juſqu'au retour de l'Empereur. Il accorda cependant une proviſion ſur les effets ſaiſis aux envoyés de Cortez, pour fournir à leur ſubſiſtance.

Pendant ces conteſtations, les amis de Velaſquez ſaiſirent la première occaſion qui ſe préſenta pour l'avertir de l'arrivée du vaiſſeau de Cortez en Eſpagne & de l'accueil que les envoyés avoient reçu à la Cour. Cette nouvelle réveilla tellement la colere du Gouverneur de Cuba, qu'il réſolut de perdre Cortez & tous ſes partiſans. Pour cet effet, il aſſembla huit cens hommes d'infanterie & quatre-vingt cava-

liers, dix ou douze pièces d'artillerie, des vivres en abondance, des armes & des munitions, mit à la tête de cette armée Pamphile de Narvaez, de Valladolid, lui donna la qualité de Sous-Lieutenant, & prit lui-même celle de Gouverneur de la nouvelle Eſpagne. On aſſure que le Lieutenant eut un ordre ſecret de faire l'impoſſible pour ſe ſaiſir de Cortez.

Les Iéronimites, qui préſidoient à l'Audience de Saint-Domingue & ſur toutes celles des autres îles, firent tous leur efforts pour arrêter les préparatifs de Velaſquez, chargerent le Licencié Luc Velaſquez d'Aillon de ſe rendre à Cuba pour repréſenter au Gouverneur combien ſon procédé pouvoit être contraire à la religion & à la gloire de la nation. Lorſqu'il arriva à Cuba, il trouva déja la flotte prête : elle étoit compoſée d'onze navires de haut-bord & de ſept brigantins. Ses remontrances, loin de calmer la colere du Gouverneur, ne firent que l'irriter. Le ſage Licencié voulut s'embarquer ſur la flotte, donnant la curioſité pour unique motif de ſa démarche ; mais elle n'avoit d'autre objet que d'établir la paix & l'union entre les deux partis. André Duero, qui avoit contribué à la fortune de Cortez, prit le même parti, pour le même motif.

La flotte ayant le vent favorable arriva en très-peu de tems à ſa deſtination. C'étoit elle dont on avoit porté la deſcription à Montezuma, & que Cortez prenoit pour un ſecours qui lui étoit arrivé d'Eſpagne. Elle jetta l'ancre au port d'Ulua, & l'on mit quelques ſoldats à terre ;

ils rencontrerent deux Eſpagnols qui s'étoient écartés de la Vera-Cruz & les menerent à bord. Ces deux Eſpagnols déclarerent à Narvaez ce qui ſe paſſoit dans la Colonie & au Mexique. Sur leur récit le Lieutenant ſe promit de traiter facilement avec Sandoval, d'entrer dans Vera-Cruz & de joindre à ſon armée les ſoldats de la garniſon. Il chargea de cette négociation un Eccléſiaſtique qu'il avoit avec lui & qui ſe nommoit Jean Ruiz de *Guevara*, homme d'eſprit, mais plus emporté qu'il ne convient à ſa profeſſion. On le fit accompagner par un Notaire & trois ſoldats qui devoient ſervir de témoins.

Sandoval, inſtruit de l'arrivée de la flotte, avoit doublé les ſentinelles, pour être averti de tous ſes mouvemens. Lorſqu'il fut informé de l'approche des envoyés, il leur fit ouvrir les portes. Guevara lui remit ſa lettre de créance; &, lui ayant fait une énumératiou des forces que Narvaez conduiſoit, il ajouta qu'elles venoient tirer ſatisfaction de l'outrage que Cortez avoit fait au Gouverneur de Cuba, & ſe mettre en poſſeſſion d'une conquête qui ne pouvoit appartenir qu'à lui, puiſqu'elle avoit été entrepriſe à ſes frais & par ſes ordres. Sandoval eut peine à cacher la colere que ce langage lui inſpira. Il répondit que Cortez & ſes compagnons étoient fidéles ſujets du Roi, & que dans l'état où ils avoient pouſſé la conquête du Mexique, ils devoient eſpérer, pour l'honneur & l'intérêt de l'Eſpagne, que Narvaez s'uniroit à eux pour terminer une ſi glorieuſe entrepriſe. Il ajouta que s'il

vouloit commettre quelque violence contre Cortez, ils perdroient tous la vie pour défendre leur chef & conſerver ſes droits. Guevara, ſe livrant à ſa vivacité naturelle, alla juſqu'aux injures. Il dit que Cortez étoit un traître auſſi-bien que ceux qui le reconnoiſſoient pour chef. Sandoval faiſoit peu d'attention aux invectives; mais il perdit patience lorſque Guevara ordonna à ſon Notaire de ſignifier les ordres dont il étoit chargé, pour faire connoître à tous les Eſpagnols qui ſe trouvoient au Mexique qu'ils étoient obligés, ſous peine de la vie, d'obéir à Narvaez. Il jura qu'il feroit pendre ſur le champ quiconque lui ſignifieroit des ordres qui ne viendroient pas du Roi même, fit arrêter les envoyés, & ordonna qu'on les conduiſit à Mexico. Cet Officier fit en même-tems partir un courrier, avec ordre de faire la plus grande diligence poſſible, pour avertir Cortez de ce qui ſe paſſoit. S'étant enſuite aſſuré de la fidélité de ſes ſoldats, il prit toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour ſe défendre en cas d'attaque.

Embarras de Cortez.

Il eſt aiſé de s'imaginer quel fut l'embarras de Cortez lorſqu'il ſut que la flotte qui venoit d'arriver ſur les côtes du Mexique, loin d'être un ſecours pour lui, venoit l'attaquer & déconcerter tous ſes projets. Il ſe trouvoit d'ailleurs obligé de calmer les inquiétudes que l'arrivée de cette nouvelle flotte cauſoit à Montezuma & qui ſe plaignoit de ſon ſilence à ce ſujet. Il alla le trouver & lui dit, avec une feinte aſſurance, que les Eſpagnols de la

flotte étoient des ſujets de ſon Roi & de nouveaux Ambaſſadeurs qui venoient, ſans doute, appuyer ſes propoſitions; mais qu'il les engageroit à retourner en Eſpagne, & qu'il retourneroit avec eux, puiſqu'on n'avoit plus rien à demander à Sa Majeſté.

Ce n'étoit pas aſſez de rétablir la ſécurité dans l'eſprit de Montezuma, il falloit encore diſpoſer ſes ſoldats à le défendre lui-même contre les attaques qu'on lui préparoit. Il les aſſembla & leur fit connoître en peu de mots la poſition dans laquelle il ſe trouvoit, ajouta que Narvaez étoit ſon ancien ami, qu'il lui connoiſſoit aſſez de prudence pour préférer l'honneur de l'Eſpagne & le ſervice du Roi aux intérêts d'un particulier; que Velaſquez ne penſoit, à la vérité, qu'à la vengeance; mais que les troupes qu'il envoyoit contre eux étoient un ſecours qui les aideroit à pouſſer leurs conquêtes, & qu'au lieu d'ennemis ils trouveroient bientôt des amis. Il prit enſuite les Officiers & leur parla avec plus de ſincerité; leur fit obſerver que Narvaez entendoit peu la guerre, que ſes ſoldats n'avoient pas plus d'expérience, & ajouta qu'ils devoient prendre de la confiance dans la foibleſſe de pareils ennemis. Il leur fit entendre que ſes premières démarches tendroient cependant à faire un accommodement avec Narvaez; qu'il lui feroit des propoſitions ſi raiſonnables qu'il ne pourroit les refuſer, ſans s'expoſer ſeul au blâme d'une guerre injuſte & contraire aux intérêts de la patrie. Pour ſe tenir ſur ſes gardes en

cas d'attaque, il envoya prier ſes amis de Tlaſcala de lui tenir un corps de dix mille hommes prêts, ordonna aux Eſpagnols qu'il avoit envoyés à la découverte des mines de diſpoſer les Caciques de Chinantla à lui envoyer deux mille hommes. Ces peuples étoient belliqueux & fort attachés aux Eſpagnols. Ayant entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cens, les fit armer de cuivre, au défaut de fer & les diſtribua à ſes ſoldats.

Il fais des préparatifs pour réſiſter aux troupes que Velaſquez envoie contre lui.

Pendant qu'il faiſoit ces préparatifs, on l'avertit que Sandoval lui envoyoit deux priſonniers de l'armée de Narvaez & qu'ils étoient arrivés ſur le bord du lac, où ceux qui les conduiſoient attendoient ſes ordres. Cortez alla au-devant d'eux, leur ôta leurs chaînes, les embraſſa avec bonté, dit à Guevara qu'il puniroit Sandoval d'avoir manqué de reſpect à ſa perſonne & à ſon caractère. Il le conduiſit au quartier où il fut témoin des faveurs dont Montezuma l'honoroit, & de la vénération que tous les Princes Méxiquains avoient pour lui. Après l'avoir comblé de careſſes & de préſens, il le renvoya, & le pria de faire tous ſes efforts auprès de Narvaez, pour l'engager à réunir ſes forces avec les ſiennes, pour agir tous d'intelligence.

Guevara trouva Narvaez établi dans Zampoala, où le Cacique l'avoit reçu avec accueil, le regardant comme ami de ſes alliés; mais il s'étoit bientôt apperçu de ſa mépriſe, par l'air de fierté & d'inſolence qu'il avoit remarqué dans ſes nouveaux hôtes. Guevara, charmé de la gé-

nérosité & de la douceur de Cortez, voulut engager Narvaez à faire un accommodement avec lui; mais celui-ci ne l'écouta qu'avec indignation, lui dit de retourner à Mexico & le chassa de sa présence. L'imprudence & la vivacité conduisent presque toujours à leur perte ceux qui s'y livrent : Narvaez en fit l'expérience. Guevara eut un double motif de prendre les intérêts de Cortez: les politesses qu'il en avoit reçues & la brutalité avec laquelle son concurrent venoit de le traiter. Il alla au milieu des soldats faire l'éloge de Cortez, en disposa une partie en sa faveur, & engagea l'autre à demander la paix.

Il fut suivi de près par Barthelemi d'Olmedo, premier Aumônier de Cortez. C'étoit un homme fort adroit & d'une éloquence peu commune; il étoit en outre chargé de présens qu'il devoit distribuer suivant les occasions. Narvaez le reçut avec dédain ; mais d'Olmedo lui répondit avec fierté, & lui assura que tous les soldats de Cortez étoient prêts à sacrifier leur vie pour la sienne. Il vit en particulier plusieurs Officiers & plusieurs soldats, qui louerent son zèle pour Cortez & ses intentions pour la paix. En distribuant à propos les présens qu'il avoit apportés il commençoit à former un parti ; mais Narvaez, instruit de ses progrès, les arrêta sur le champ : il lui ordonna de sortir de Zampoala. Quelques Officiers blâmerent cette conduite, & prétendirent qu'il falloit délibérer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez. Narvaez, se livrant aux transports de la colere, ne leur répondit qu'en fai-

ſant publier, dans le moment même, la guerre à feu & à ſang contre Fernand Cortez, qu'il déclara traître à la patrie. Il alla même juſqu'à promettre une récompenſe à celui qui l'ameneroit vif, ou qui apporteroit ſa tête, & donna ſur le champ des ordres pour la marche de l'armée. D'Aillon, ce Licencié qui étoit venu de la part des Iéronimites de Saint-Domingue, ne put ſupporter cet excès d'emportement, &, s'armant de l'autorité du premier Juge de l'Audience Royale, il fit ſignifier à Narvaez défenſe, ſous peine de la vie, de ſortir de Zampoala & d'employer les armes, ſans le conſentement unanime des Officiers de toute l'armée. Cette démarche ne fit encore qu'irriter Narvaez: il fit reconduire d'Aillon à l'île de Cuba ſur un des vaiſſeaux de la flotte. Olmedo, épouvanté de cette violence, retourna à Mexico; les ſoldats & les Officiers n'oſerent plus parler de paix; mais l'orgueil & les emportemens du Général refroidit leur courage.

Montezuma eſt inſtruit de la diviſion des Eſpagnols.

D'Olmedo ayant raconté à Cortez ce qui s'étoit paſſé à Zampoala, celui-ci en conçut un chagrin ſi violent, qu'il étoit marqué ſur ſa figure. Ce chagrin augmenta encore lorſqu'il fut que Montezuma étoit inſtruit par ſes courriers des projets de Narvaez. Ce Prince lui parla ouvertement des mauvais deſſeins que le Capitaine de ſa nation avoit formés contre lui. Il ajouta qu'il ne ſeroit pas ſurpris qu'ils euſſent quelque différent particulier; mais qu'il ne pouvoit comprendre, pourquoi étant ſujets du même Prince, ils commandoient

deux armées qui paroiſſoient ennemies ; & qu'il falloit que l'un des deux Commandans fût rebelle à ſon Souverain. Cortez eut beſoin de toute ſa prudence pour répondre à de ſi juſtes raiſonnemens. Il dit à l'Empereur qu'on avoit eu raiſon de lui dire que le nouveau Général Eſpagnol n'étoit pas bien diſpoſé en ſa faveur ; qu'il venoit d'en recevoir lui-même la nouvelle, & que ſon deſſein étoit de la communiquer à ſa Majeſté ; mais que le nouveau Général n'étoit point un rebelle, parce qu'étant envoyé par un Gouverneur qui réſidoit dans une Province fort éloignée de la Cour d'Eſpagne, & qui, par conſéquent, ignorant les derniers ordres de leur Souverain, s'étoit perſuadé que les fonctions de cette ambaſſade lui appartenoient : mais qu'il auroit bientôt diſſipé ces prétentions, lorſqu'il lui auroit fait ſignifier les pouvoirs en vertu deſquels il devoit commander à tous les Eſpagnols qui aborderoient ſur la côte du Mexique ; que pour cet effet, il avoit réſolu de ſe rendre promptement à Zampoala, avec une partie de ſes troupes. Il ajouta qu'il vouloit d'ailleurs empêcher que cette nouvelle armée n'approchât de la Cour, parce que les Soldats qui la compoſoient, étant moins diſciplinés que ceux de la ſienne, ils pourroient exciter des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

Il offre une armée à Cortez.

Par cette réponſe, il eut l'adreſſe d'intéreſſer la Cour du Mexique à la réſolution qu'il avoit priſe d'aller à la rencontre de Narvaez. Montezuma, qui n'ignoroit pas la ſupériorité des forces qu'il vouloit

attaquer, lui expoſa qu'il y auroit de la témérité à s'expoſer avec ſi peu de troupes, & lui offrit une armée pour ſoutenir la ſienne & des Chefs qui ſeroient ſoumis à ſes ordres. Cortez, ſentant le danger auquel il s'expoſeroit en acceptant un ſecours dont il pourroit dépendre, s'excuſa ſur la diligence qui étoit néceſſaire à ſes vues & fit des préparatifs pour ſon départ. Il envoya ordre à Sandoval de le venir joindre avec la garniſon de la Vera-Cruz, ou de l'attendre dans quelque poſte où ils puſſent ſe joindre ſans obſtacle, & d'abandonner la fortereſſe à la garde des Indiens alliés.

Cortez va au-devant de Narvaez.

Lorſque Cortez eut fait tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires, il ordonna à quatre-vingt Eſpagnols de reſter à Mexico & leur laiſſa pour chef d'Alvarado, pour lequel les Mexiquains avoient beaucoup d'affection. Il lui confia toutes les richeſſes qu'il avoit amaſſées. Il alla enſuite trouver Montezuma, & eut l'adreſſe de perſuader à ce Prince qu'il n'avoit pas d'autre intention que de le ſervir. Il le pria d'honorer de ſa protection les Eſpagnols qu'il laiſſoit auprès de ſa perſonne, de veiller à leur conſervation en continuant ſon ſéjour dans leur quartier. Il ajouta qu'il reviendroit bientôt prendre ſes ordres pour retourner dans ſon pays & porter au Roi d'Eſpagne les préſens de ſa Majeſté, avec l'aſſurance de ſon amitié, dont on ne manqueroit pas de connoître tout le prix à la Cour d'Eſpagne. Ce langage fit tant d'impreſſion ſur le cœur de Montezuma, qu'il marqua de l'inquiétude ſur le ſort qui

attendoit Cortez, & le pria de différer ſon départ juſqu'à ce qu'il eût aſſemblé une armée capable d'arrêter toutes les prétentions de ſon ennemi : mais les motifs qui avoient engagé Cortez à refuſer ſon offre une première fois, l'engagerent à la refuſer encore une ſeconde.

Cortez ſe mit à la tête de ſon armée & prit la route de Cholula, où il fut reçu avec les plus grandes marques d'affection. De-là il ſe rendit à Tlaſcala ; le Sénat alla le recevoir à quelque diſtance de la ville. L'humiliation dans laquelle il avoit tenu Montezuma lui avoit acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers Républiquains. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur ce qui ſe paſſa entre Cortez & les Tlaſcalans. Les uns prétendent qu'ils lui accorderent ſix mille hommes de troupes ; les autres aſſurent au contraire qu'ils lui réfuſerent toutes ſortes de ſecours à cet égard. Ce qu'il y a de certain c'eſt qu'il ſortit de-deſſus leur territoire ſans leur donner aucune marque de mécontentement, & qu'ils lui aiderent beaucoup par la ſuite à faire la conquête du Mexique. *Solis*, liv. 4. chap. 7.

Il avança à grandes journées vers Motaliquita, bourgade d'Indiens alliés. Sandoval l'y joignit avec la garniſon de la Vera-Cruz & quelques ſoldats de l'armée ennemie, qui, mécontens des violences de Narvaez, l'avoient abandonné. Cortez apprit d'eux combien la diſcipline étoit négligée dans l'armée de ſon ennemi. Malgré les avantages qu'il pouvoit tirer de cette négligence, il ne voulut cependant pas rompre ouvertement ſans avoir encore

Cortez fait toutes les démarches qu'il croit néceſſaires, pour amener Narvaez à un accommodement.

fait des tentatives pour obtenir la paix. Il envoya d'Olmedo faire de nouvelles propoſitions : mais ſa négociation n'ayant pas mieux réuſſi, il pria Jean Velaſquez de Léon, parent du Gouverneur de Cuba, de ſe charger lui-même de l'accommodement. Cortez eſpéroit que ſa médiation ſeroit mieux reçue : il avoit des preuves ſi convaincantes de ſa fidélité, qu'il croyoit pouvoir lui donner toute ſa confiance.

Lorſque Jean Velaſquez entra dans Zampoala, Narvaez s'empreſſa d'aller au-devant de lui. Il étoit perſuadé que cet Officier venoit ſe ranger ſous ſes étendards : mais lorſque Velaſquez lui eut fait connoître le ſujet de ſa miſſion, il lui tourna le dos. Faiſant cependant attention que cet Officier étoit d'une naiſſance qui demandoit plus d'égards, il chercha à réparer l'inſulte qu'il lui avoit faite, & le pria à dîner. Il engagea les Officiers de ſon armée à s'y trouver, eſpérant qu'ils pourroient venir à bout de l'attacher à ſes intérêts. Pendant le repas, ces Officiers lâcherent quelques plaiſanteries ſur Cortez. Velaſquez, indigné d'entendre parler ainſi d'un homme qui méritoit toute ſon eſtime, eut beaucoup de peine à retenir ſa colere : mais, lorſqu'il vit que la raillerie tournoit en injures, la patience lui échappa. » Il dit qu'on ne devoit pas parler mal de » ſon Général en ſa préſence, & qu'il » ne le ſouffriroit pas. Il ajouta que qui- » conque ne regardoit pas Cortez & ſes » partiſans comme de bons & fidéles ſujets » du Roi, pouvoient le lui dire en par-

Solis, ibid.

» ticulier, qu'il ſauroit le déſabuſer ». Tout le monde garda le ſilence; Narvaez même parut embarraſſé ſur la réponſe qu'il devoit faire. Un jeune Officier, parent de Diego Velaſquez, prit cependant la parole & dit, que celui qui ſoutenoit, avec tant de chaleur la cauſe d'un traître, étoit indigne du ſang des Velaſquez. Le député de Cortez ſe leva, donna un démenti au jeune homme, & tira ſon épée pour le frapper: mais on l'arrêta. Il partit ſur le champ, emmena d'Olmedo, & tint quelques propos qui annoncerent la ferme réſolution où il étoit de ſe venger. Les Officiers & les ſoldats de Narvaez ne purent cacher leur mécontentement de voir qu'on laiſſoit partir un Officier de cette importance, ſans entendre ſes raiſons. Narvaez, pour les appaiſer, envoya André Duero au camp de Cortez, afin de ſavoir ce que Jean Velaſquez étoit venu lui propoſer.

Jean Velaſquez ſe hâta de retourner auprès de ſon Général, pour lui rendre compte de ſa miſſion. Cortez, voyant qu'il n'avoit point d'accommodement à eſpérer, fit ſes préparatifs pour commencer la guerre. Il ſe mit en marche pour s'approcher de Narvaez & s'emparer de quelque poſte important. L'armée étoit en marche, lorſque Duero arriva. Cortez le reçut avec accueil, lui fit quelques préſens, & lui annonça avec franchiſe, le déſir qu'il avoit d'adoucir Narvaez. Duero, charmé des diſpoſitions de Cortez, propoſa une entrevue entre les deux Généraux. Ses offres étant acceptées, Duero retourna à

Zampoala, dreſſa une capitulation par laquelle le lieu de la conférence étoit déſigné, & chaque Général s'engageoit à s'y rendre accompagné ſeulement de dix Officiers qui ſeroient témoins de leur convention.

Cortez ſe diſpoſoit à remplir de bonne foi ſon engagement: mais il reçut avis, par un courrier ſecret de Duero, qu'on lui préparoit une embuſcade dans le deſſein de l'enlever, ou de lui ôter la vie. Cet avis lui fut même confirmé par d'autres Officiers de Narvaez qui avoient horreur de la trahiſon. Cortez, indigné de la conduite de ſon concurrent, lui manda que ſa perfidie lui étant connue, il rompoit le traité & mettoit la déciſion de leur querelle à la voie des armes.

Il hâta ſa marche, quoique ſon armée ne fût compoſée que de deux cens-ſix Eſpagnols & des Indiens de charge. Jugeant qu'on ne devoit pas craindre les forces d'un ennemi capable de tant de baſſeſſes, il alla aſſeoir ſon camp à une lieue de Zampoala, dans un lieu où il étoit fortifié en tête par un ruiſſeau, & en queue par la Vera-Cruz. Narvaez, informé de ce mouvement, ſortit de ſon quartier; mais ſon armée marchoit ſans ordre & ſans diſcipline. Il mit encore la tête de Cortez à prix pour deux mille écus, celles de Jean Velaſquez & de Sendoval à quelque choſe de moins. Son armée s'étant miſe d'elle-même en ordre de bataille, il la fit avancer l'eſpace d'un quart de lieue, où il réſolut d'attendre Cortez, perſuadé que ce Général abandonneroit un poſte

avantageux pour l'attaquer dans la plaine, où ſon ennemi pourroit tirer beaucoup d'avantage de la ſupériorité du nombre. Cortez étoit trop habile pour commettre une pareille imprudence. Les deux armées reſterent tout le jour dans cette ſituation. Le ſoir il ſurvint un orage ſi terrible, avec une pluie ſi abondante, que les ſoldats de Narvaez demanderent qu'on les remenât dans leur quartier. Le Général fut aſſez imprudent pour céder à leurs inſtances. Il mit ſon armée dans le principal temple de la ville. Il étoit formé de trois donjons peu éloignés les uns des autres: on y montoit par un eſcalier fort gliſſant & fort difficile. Narvaez garnit le haut de cet eſcalier de toute ſon artillerie, ſe retira dans le donjon du milieu avec quelques Officiers & cent ſoldats. Il envoya des cavaliers battre la campagne & détacha deux ſentinelles ſur les avenues. Ces précautions lui paroiſſant ſuffiſantes pour ſa ſûreté & celle de ſon armée, il ſe livra, avec ſécurité, au ſommeil.

André Duero, qui avoit conçu une ſincére amitié pour Cortez, lui envoya un homme de confiance, pour l'avertir de ce qui ſe paſſoit dans l'armée de Narvaez, & lui aſſurer qu'il ne ſeroit pas attaqué pendant la nuit. Cortez qui joignoit l'activité à tous les autres talens pour la guerre, aſſembla promptement ſes ſoldats, les mit en ordre de bataille, leur communiqua le deſſein qu'il avoit formé de ſurprendre les ennemis pendant la nuit, & de profiter de la ſécurité à laquelle ils avoient l'imprudence de ſe livrer. Le ruiſ-

Il marche contre lui.

ſeau qui couvroit le front de ſon armée étoit tellement groſſi par les pluies, qu'il paroiſſoit impoſſible de le paſſer à gué : l'orage continuoit encore & la nuit étoit très-obſcure; mais tous ces obſtacles étoient favorables au deſſein de Cortez. Il connoiſſoit trop ſes ſoldats pour douter qu'ils balançaſſent à les braver. Il ſe jetta au milieu du ruiſſeau, fut imité par toute l'armée, qui le paſſa ayant de l'eau juſqu'à la ceinture.

Herrera, liv. 10. chap. 2. Quelques Ecrivains prétendent que Cortez mit la tête de Narvaez à prix, & que, pour juſtifier encore ſa conduite, il donna à Sandoval un ordre par écrit qui portoit que Narvaez étant entré dans le pays à force ouverte, au préjudice des intérêts de l'Eſpagne, de la Religion, & du Domaine Royal, ſans montrer ſes proviſions, & réfuſant de prêter l'oreille aux propoſitions d'accommodement, Fernand Cortez, Commandant de la nation Eſpagnole au Mexique, ordonnoit à tous les Capitaines, cavaliers & ſoldats de ſon armée de ſe ſaiſir de ſa perſonne & de le tuer s'il faiſoit quelque réſiſtance. Il forma enſuite trois petits bataillons, donna le commandement du premier à Sandoval, celui du ſecond à Dolid, & prit le troiſième. Il ordonna qu'on gardât un ſcrupuleux ſilence. A peine l'armée eut-elle fait une demi-lieue dans les ténébres, que les courreurs amenerent une ſentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée ; mais ils rapporterent qu'il leur en étoit échappé une à la faveur de la nuit. Cet incident cauſa de l'inquiétude à Cortez. Il crut qu'il ne

Idem. ibid. chap. 2.

réuſſiroit pas à ſurprendre les ennemis. On réſolut cependant d'avancer avec toute la diligence poſſible, ſoit pour arriver avant le fugitif qui pourroit avoir pris des chemins détournés, ſoit pour ſurprendre l'ennemi mal éveillé & dans le trouble d'une première allarme. La peur avoit donné de la légéreté à la ſentinelle, qui arriva dans la ville avant Cortez; mais Narvaez ne put ſe perſuader qu'un ennemi dont le nombre étoit ſi peu conſidérable oſât l'attaquer dans une ville, & qu'il pût ſe mettre en marche dans un ſi mauvais tems. Il rejetta même avec mépris l'avis qu'on lui donnoit.

Cependant Cortez avançoit toujours; il entra dans Zampoala vers minuit. C'étoit le jour de la Pentecôte; il prit pour cri de guerre *Saint-Eſprit*. Ses ſoldats, au-deſſus de la crainte & des dangers, avoient bravé les courreurs de l'ennemi: mais ceux-ci s'étoient mis à couvert pendant la pluie: les ſoldats de Cortez arriverent juſqu'au pied du Temple, entreprirent d'en monter les dégrés. La diſpute duroit encore entre Narvaez & la ſentinelle qui l'avoit averti. Quoique cet avis paſsât pour une fauſſe allarme, pluſieurs ſoldats s'étoient mis en mouvement. Cortez, qui s'en apperçut, donna ordre de preſſer l'attaque, avant que l'ennemi eût le tems de ſe reconnoître. Quelques canonniers de garde entendirent le bruit que faiſoient les ſoldats de Cortez, mirent le feu à quelques pièces de canon & donnerent l'allarme. Les tambours ſuccéderent au bruit du canon. On accourut de toutes

Il l'attaque pendant la nuit.

parts. Le combat devint furieux. Cortez, qui ſentoit qu'il falloit vaincre ou périr, ſe jetta au milieu des ennemis, renverſant tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage: tous ſes ſoldats ſuivirent ſon exemple. Cet effort étoit trop violent pour que les ennemis puſſent y réſiſter; ils abandonnerent les dégrés, le veſtibule & l'artillerie. Pluſieurs ſe retirerent dans leurs logemens; quelques-uns ſe raſſemblerent à l'entrée de la principale tour, où l'on combattit long-tems avec une égale valeur.

Narvaez, toujours imprudent, avoit perdu le tems le plus précieux à diſputer avec la ſentinelle, enſuite à chercher ſes armes. Il parut enfin au milieu de ſes ſoldats, fit tous les efforts poſſibles pour les animer, s'avança juſque dans les premiers rangs; mais un ſoldat ennemi lui porta un coup de pique dans le viſage, lui creva un œil, & le renverſa par terre. En tombant il s'écria: « Je ſuis mort ». Le bruit s'étant répandu qu'il étoit effectivement mort, ſes ſoldats s'effrayerent; les uns prirent la fuite, les autres ceſſerent de combattre: quelques-uns voulurent le ſecourir; mais ils s'embarraſſerent mutuellement, & lâcherent à la fin priſe. Les vainqueurs profiterent de ce moment pour enlever Narvaez; ils le traînerent au bas des dégrés; Sandoval le fit tranſporter au corps de réſerve, & ordonna qu'on lui mît les fers aux pieds & aux mains.

Le défait, l'arrête priſonnier & le fait charger de chaînes.

Les ſoldats de Cortez, ne trouvant plus perſonne qui leur réſiſtât, firent retentir le cri de *victoire* pour le Roi, pour Cor-

tez, ce qui augmenta beaucoup la frayeur des ennemis. Une autre circonſtance acheva de jetter dans la conſternation ceux qui s'étoient retirés dans les donjons. Ils virent des fenêtres de leurs logemens, à diverſes diſtances & dans différens endroits, des lumières qui perçoient l'obſcurité avec l'apparence d'autant de mêches allumées: ils les prirent pour pluſieurs troupes d'arquebuſiers. Ce n'étoit cependant que des vers luiſans, mais beaucoup plus gros & plus luiſans que les nôtres. Ils crurent que l'attaque de Cortez étoit ſoutenue par une puiſſante armée, & perdirent totalement courage. Leur frayeur augmenta lorſqu'ils virent qu'on tournoit l'artillerie contre les donjons où ils étoient. Cortez eut la prudence d'offrir le pardon à tous ceux qui voudroient prendre parti dans ſon armée, & la liberté du paſſage à ceux qui voudroient retourner à Cuba. Alors le plus grand nombre rendit les armes, & on avoit ſoin de les garder ſoigneuſement à meſure qu'ils les préſentoient, ſans même en excepter les partiſans ſecrets de Cortez, parce qu'on ne vouloit pas les faire connoître, & que leur exemple ſervoit à déterminer les autres. Le nombre ſe trouva ſi conſidérable, qu'on fut obligé de les ſéparer & de s'en aſſurer par des gardes ſuffiſantes. Lorſque le jour parut, il fit connoître aux ſoldats de Narvaez combien le nombre de leurs vainqueurs étoit petit; ils eurent honte eux-mêmes de leur frayeur. On aſſure que deux Dames Eſpagnoles qui étoient venues avec Narvaez, étant inſtruites de ce qui ſe paſſoit,

ſe mirent à une fenêtre & s'écrierent : » Vils ſoldats, la quenouille vous conve- » noit mieux que l'épée. Malheureuſes les » femmes qui ſont venues avec vous ». Elles demanderent qu'on les conduisît à Cortez, auquel elles firent beaucoup de complimens ſur ſa valeur.

La douceur avec laquelle le vainqueur traita les vaincus, devint un lien ſi puiſſant pour les attacher à lui, qu'il ne s'en trouva pas un ſeul qui demandât à être reconduit à Cuba. La cavalerie, qui n'avoit pu prendre de part au combat, en attendoit le ſuccès dans la plaine : on la réduiſit facilement en employant la douceur. On ne perdit que trois hommes du côté de Cortez : mais on compta quinze morts & beaucoup de bleſſés dans l'armée de Narvaez.

Le vainqueur voulut jouir du plaiſir de voir ſon priſonnier ; mais il ne voulut pas ſe permettre celui de l'humilier, & défendit qu'on lui annonçât ſon arrivée. On aſſure même que ſon deſſein n'étoit pas de ſe faire connoître : mais le reſpect des ſoldats le trahit. Narvaez, ſe tournant vers lui, prit un air plus fier que ſon état ne lui permettoit, & dit : « Seigneur Capi- » taine, vous devez être bien ſatisfait de » me voir votre priſonnier ». Cortez, indigné de cet orgueil, lui répondit : « Mon » ami, il faut louer Dieu de tout ; mais » je vous jure que je mets cette victoire » & votre priſe entre mes moindres ex- » ploits ». Il ordonna enſuite qu'on eût ſoin de ſa bleſſure, & le fit conduire à la Vera-Cruz.

Le

Le Cacique & la Nobleſſe de Zampoala, que Narvaez avoit traités avec hauteur, allerent féliciter Cortez ſur ſa victoire & firent faire des réjouiſſances publiques. On aſſure qu'il fit préſent au Général d'une femme de condition qui étoit fort belle, qui reçut le baptême & fut nommée Cathérine. Il en donna d'autres aux Capitaines. Cortez demeura quelques jours dans la maiſon de Cathérine, où on le traita magnifiquement.

Le vainqueur ne s'abandonna pas aſſez aux plaiſirs de l'amour pour négliger aucun des avantages qu'il pouvoit tirer de ſa victoire. Il chargea ſes plus fidéles Officiers de faire tranſporter à Vera-Crux les voiles, les mâts & les gouvernails des vaiſſeaux de Narvaez, & mit ſes matelots à la place de ceux de l'ennemi.

Ayant établi par-tout l'ordre & la tranquillité, il ne ſongea plus qu'à rejoindre ſes compagnons qu'il avoit abandonnés à la bonne foi de Montezuma : mais il craignoit d'allarmer les Mexiquains, en faiſant entrer dans leur ville plus de mille Eſpagnols qui étoient réunis ſous ſes ordres. Il pouvoit en laiſſer une partie à la Vera-Cruz, & ce parti n'étoit pas le plus ſage : il étoit dangereux de laiſſer dans l'oiſiveté des ſoldats qui n'étoient pas encore formés à ſa diſcipline. Après de mûres délibérations, il réſolut de les employer à de nouvelles conquêtes, nomma Jean Velaſquez de Leon pour aller, à la tête de deux cens hommes, ſoumettre la Province de Panuco. D'Ordaz fut envoyé avec un pareil nombre pour peu-

pler celle de *Cuazacoalco*. Le reſte de l'armée qui ſe montoit au plus à ſix cens, lui parut ſuffiſant pour faire une entrée dans Mexico avec l'éclat d'un vainqueur, en conſervant toujours les apparences de la modération.

Lorſqu'il ſe préparoit à partir, il reçut une lettre d'Alvarado, qui lui annonçoit que les Mexiquains avoient pris les armes, & que, malgré Montezuma, qui demeuroit toujours dans le quartier des Eſpagnols, ils y avoient livré pluſieurs aſſauts. Le ſoldat Eſpagnol qui apportoit cette nouvelle étoit accompagné d'un Indien que Montezuma avoit chargé de dire à Cortez qu'il n'avoit pas été en ſon pouvoir d'arrêter ce mouvement; de l'aſſurer en même-tems qu'il n'abandonneroit point les Eſpagnols; mais qu'il falloit que Cortez hatât ſon retour, afin d'apporter du remède à ce déſordre.

Cette nouvelle déconcerta tous les projets de Cortez. Il réſolut de conduire toute l'armée à Mexico. Les anciens & les nouveaux ſoldats firent éclater leur joie, lorſqu'ils virent que le deſſein étoit pris de les conduire tous à Mexico. Cortez nomma Rangel Lieutenant de Sandoval à la Vera-Cruz & lui laiſſa une garniſon aſſez nombreuſe. Il fit enſuite la revue de ſes troupes, dont le nombre ſe montoit encore à mille hommes d'infanterie & cent de cavalerie, tous bien armés. Il les diviſa par détachemens & leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les peuples. Le 17 Juin, il arriva à Tlaſcala, où on lui offrit toutes les forces de

Après ſa victoire il retourne à Mexico.

la République ; mais il ſe contenta de prendre deux mille hommes. Il vouloit entrer dans Mexico d'un air pacifique, & tâcher de ramener les eſprits par la douceur. Il arriva le 24 du même mois devant Mexico. Il y trouva des changemens qui réveillerent ſes défiances. Les deux brigantins qu'il avoit fait conſtruire étoient briſés ; les ponts qui ſervoient de communication au quartier des Eſpagnols avoient été rompus ; les remparts & les donjons paroiſſoient déſerts ; un morne ſilence régnoit de toutes parts. Tous ces indices avertirent le Général des précautions qu'il devoit prendre : il fit reconnoître ſucceſſivement tous les poſtes, & garda ces précautions juſqu'au quartier des Eſpagnols. Les gardes avancées découvrant l'armée de Cortez, pouſſerent des cris de joie qui firent beaucoup de plaiſir à ce Général.

Alvarado & tous les ſoldats qui étoient avec lui ſe hâterent d'aller au-devant de Cortez. Montezuma, oubliant ſa fierté naturelle, y accourut avec le même empreſſement. Pluſieurs Ecrivains prétendent que Cortez, enflé de ſa victoire, reçut Montezuma avec un air de dédain ; mais Solis qui a diſcuté le fait, prétend que le Général Eſpagnol lui marqua les égards qu'il devoit à un Souverain qui lui marquoit tant de confiance & d'amitié.

Il trouve les Mexiquains révoltés contre les Eſpagnols.

Cortez étant entré dans ſon appartement s'informa de ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence. Un corps nombreux de Mexiquains, conduit par pluſieurs Seigneurs, avoit attaqué à différentes repriſes les Eſpagnols dans leur quartier, malgré les or-

dres du Souverain qui n'avoit rien épargné pour arrêter la ſédition. Ils avoient tenu long-tems Alvarado aſſiégé, & quatre de ſes plus braves ſoldats avoient été tués dans un aſſaut. Les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur ce qui excita l'animoſité des Mexiquains contre les Eſpagnols. Le Pere Barthelemi prétend que la ſoif inſatiable que les Eſpagnols avoient pour les richeſſes en fut la ſeule cauſe. Selon lui, les Mexiquains de tout état s'aſſemblerent dans une place publique pour donner à leur Empereur une fête que nous avons déſignée plus haut ſous le nom de *Mitote* ou Mitole. Les Eſpagnols, voyant qu'ils étoient décorés de toutes leurs pierreries, firent main baſſe ſur eux & paſſerent au fil de l'épée plus de deux mille Nobles, qu'ils dépouillerent ſur le champ. Solis, toujours admirateur de Cortez & de ſes compagnons, raconte la choſe tout différemment. Il dit que les Nobles Mexiquains, impatiens de voir leur Souverain détenu en captivité par les Eſpagnols, réſolurent de les maſſacrer tous pour le remettre en liberté. Ils choiſirent pour exécuter leur projet le jour deſtiné à la fête des Idoles, qu'on célébroit par des danſes où les Nobles étoient confondus avec le peuple. Ils eſpéroient pouvoir ſoulever tout-à-coup tous les citoyens, en leur faiſant connoître qu'il s'agiſſoit de délivrer l'Empereur & de détruire les ennemis de leurs Dieux.

Le matin du jour qui précédoit cette fête, les principaux conjurés allerent rendre viſite à Alvarado pour lui demander la permiſſion de célébrer la fête. Ils eſpé-

roient par cette ſoumiſſion affectée, le retenir dans une tranquille ſécurité. Comme il avoit quelques ſoupçons ſur leur compte, il leur accorda ce qu'ils lui demandoient, mais à condition qu'ils n'y porteroient point d'armes & qu'ils ne répandroient point de ſang humain dans leurs ſacrifices. On l'avertit cependant la nuit qu'ils portoient des armes dans un endroit proche du Temple & qu'ils les y cachoient. Il prit ſa réſolution ſur le champ, ordonna aux Eſpagnols d'attaquer les Mexiquains dès le commencement de la danſe, afin de ne pas leur donner le tems de prendre leurs armes & de ſoulever le peuple. Ses ordres furent ſi promptement exécutés, que tous les Nobles qui ſe trouvoient à cette fête furent maſſacrés, ſans qu'ils euſſent le tems de ſe défendre : les ſoldats ſe jetterent avec avidité ſur les morts & ſur les bleſſés, pour leur arracher les pierreries & l'or dont ils étoient couverts. L'Auteur qu'on vient de citer avoue qu'Alvarado ne ſe conduiſit pas avec prudence dans cette conjoncture; & que les Eſpagnols ſe dèshonorerent en marquant tant d'avidité pour les richeſſes. D'ailleurs ils ſe retirerent, ſans faire connoître les motifs de leur conduite. Le peuple, qui ne fut informé que du maſſacre des Nobles & du pillage de leur joyaux, attribua cette exécution à l'avarice inſatiable des Eſpagnols, en conçut tant d'horreur, qu'il prit auſſitôt les armes. Le Général blâma beaucoup la conduite d'Alvarado qui avoit agi avec trop de précipitation.

Il eſt attaqué pendant la nuit.

La nuit qui ſuivit l'arrivée de Cortez

fut auſſi tranquille que le jour précédent: ce ſilence dura encore le lendemain. Le Général, ne doutant pas qu'il ne couvrît quelque myſtère, donna ordre à d'Ordaz de ſe mettre à la tête de quatre cens hommes, tant Eſpagnols que Tlaſcalans, & de parcourir la ville, pour voir s'il ne découvriroit rien. Lorſqu'il fut dans la plus grande rue de la ville, il découvrit une troupe de Mexiquains armés, qui, ſecourus par une multitude d'autres qui étoient aux fenêtres & ſur les terraſſes des maiſons, l'attaquereut avec tant de fureur qu'il eut beaucoup de peine à regagner le quartier des Eſpagnols. Il perdit huit Tlaſcalans & un Eſpagnol.

Cortez ſentit tout le danger auquel il étoit expoſé. Il prévoyoit que des propoſitions d'accommodement ne feroient qu'augmenter la hardieſſe des ennemis, & fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour ſe mettre en état de défenſe. Les ennemis ne tarderent pas à attaquer les Eſpagnols dans leur quartier. Ils y donnerent l'aſſaut avec tant de fureur, que les Eſpagnols eurent une peine incroyable à les repouſſer. Ils ſe retirerent dans les rues pour ſe mettre à couvert des balles & des boulets, & ſe ſéparerent au ſoleil couchant. Les plus hardis s'approcherent encore du quartier des Eſpagnols pendant la nuit & y mirent le feu avec des fléches enflammées. Par ce moyen ils forcerent les Eſpagnols de s'occuper à de nouveaux travaux, & les empêcherent de ſe repoſer.

Au lever du ſoleil, les Indiens reparurent; mais Cortez, ne jugeant pas à pro-

pos de les attendre, fit une ſortie ſi vive ſur eux, qu'il les mit en fuite. Sa victoire lui couta douze hommes; pluſieurs Eſpagnols furent bleſſés. Les ennemis perdirent un ſi grand nombre d'hommes, que les rues étoient couvertes de cadavres & les canaux teints de ſang.

Cortez ſe retira dans ſon quartier, réſolu d'y ſoutenir l'aſſaut, pour donner le tems à ceux qui étoient bleſſés de ſe guérir. Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans qu'il ſe livrât de combat en régle : les ennemis firent quelques attaques, à la vérité; mais ils ſe retiroient à la moindre réſiſtance. Cortez voulut profiter de cette eſpèce de tranquillité pour ramener les Mexiquains à un accommodement; mais ils ne voulurent écouter aucune propoſition. Montezuma, irrité lui-même de leur opiniâtreté, conſeilla à Cortez de les traiter ſans aucun ménagement. On fit une nouvelle ſortie & l'on combattit de part & d'autre avec un acharnement qui tenoit de la fureur. Les Mexiquains perdirent encore plus de monde que dans le premier combat. Les Eſpagnols perdirent quarante hommes, dont la plupart étoient Tlaſcalans; mais ils furent preſque tous bleſſés; Cortez eut la main percée d'une fléche. Il ſe retira dans ſon appartement & ſe livra à des réflexions qui le rendirent plus malade que ſa bleſſure. Ce qui venoit de ſe paſſer lui prouvoit qu'il lui étoit impoſſible de ſoutenir cette guerre avec le peu de monde qui lui reſtoit. D'un autre côté il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la capitale du Mexique & à abandonner le fruit de ſes travaux.

Inquiétudes de Cortez.

Le lendemain ſes inquiétudes furent augmentées par un ordre abſolu que Montezuma lui donna lui-même de quitter ſans délai la capitale du Mexique. Ce Prince lui dit qu'il ne voyoit pas moyen de ramener ſes ſujets à l'obéiſſance, tant qu'ils verroient les Eſpagnols ſi près d'eux. Cortez regardant alors ſa retraite néceſſaire, lui répondit qu'il étoit prêt à obéir, mais qu'il prioit ſa Majeſté de faire quitter les armes aux Mexiquains, avant qu'un ſeul Eſpagnol ſortit du quartier. Pour conſerver quelques marques de fierté, il ajouta que ſon reſpect ſeul pour l'Empereur l'engageoit à cette obéiſſance, & à laiſſer à ſa Majeſté le ſoin de punir les rebelles, parce que les Eſpagnols trouveroient dans leur courage & leurs armes le pouvoir de ſe faire reſpecter. Montezuma, qui n'avoit pas compté ſur une ſoumiſſion ſi prompte, lui promit de donner ſes ordres pour faire exécuter une condition qui lui paroiſſoit fort juſte.

Solis, liv. 4. chap. 14.

Pendant que l'Empereur & le Général Eſpagnol converſoient enſemble, on entendit ſonner l'allarme dans toutes les parties du quartier. Cortez court où il entend du bruit. Il trouve ſes gens occupés à repouſſer les Mexiquains qui étoient montés juſque ſur les remparts. Montezuma, informé de l'embarras où ſe trouvoient les Eſpagnols, envoya dire au Général qu'il jugeoit à propos de ſe montrer à ſes ſujets pour leur ordonner de ſe retirer, & pour inviter les Nobles à venir paiſiblement lui expoſer leurs prétentions. Cortez approuva ce projet dont l'exécu-

tion pouvoit donner quelque relâche à ſes ſoldats.

Montezuma prit tous les ornemens de ſa dignité, ſe fit accompagner par tous les Nobles Mexiquains qui étoient demeurés à ſon ſervice, monta ſur le rempart oppoſé à la principale avenue du Château. Les ſoldats Eſpagnols qui étoient dans cet endroit formerent deux haies à ſes côtés. Un de ſes Officiers, s'avançant juſqu'au parapet, avertit les Mexiquains à haute voix de préparer leur attention & leur reſpect pour le grand Montezuma qui vouloit bien écouter leurs demandes & les honorer de ſes faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'appaiſerent : lorſqu'il parut, pluſieurs des mutins ſe proſternerent. L'Empereur, après avoir parcouru des yeux toute l'aſſemblée, les arrêta ſur les Nobles : affectant un air de douceur, il les remercia du zèle qu'ils faiſoient paroître pour ſa liberté, & leur tint ce langage.

» Loin de vous faire un crime de votre » zèle, je vous en remercie. Je regarde » comme un effet de votre fidélité l'excès » qui vous a portés à prendre les armes » ſans ma permiſſion. Vous avez cru qu'on » me retenoit par force dans ce Palais & » le deſſein de tirer votre Prince d'une » injuſte priſon eſt une trop grande en- » trepriſe pour être tentée ſans quelque » déſordre. Il n'y a point de loix qui puiſ- » ſent renfermer une douleur extrême » dans les bornes de la prudence. Mais » votre inquiétude n'eſt appuyée que ſur » de foibles conjectures. Je ſuis en pleine » liberté avec ces étrangers que vous trai- *Idem. ibid.*

» tez d'ennemis : votre erreur n'ôte cepen-
» dant pas le mérite de votre bonne vo-
» lonté. J'ai demeuré avec eux volontai-
» rement, croyant devoir cette honnê-
» teté au reſpect qu'ils m'ont toujours ren-
» du, & au Prince qui les a envoyés. Je
» leur ai ordonné de ſe retirer. Vous les
» verrez partir inceſſamment : mais il n'eſt
» pas juſte que leur obéiſſance prévienne
» la vôtre, ni que leur honnêteté précéde
» votre devoir. Mettez les armes bas &
» paroiſſez comme vous devez être en ma
» préſence, afin que vous puiſſiez juger
» de la grace que je vous fais par le par-
» don que je vous accorde ».

On l'écouta avec un morne ſilence. Solis dit qu'il s'en trouva qui, voyant leur Empereur dans cet état d'humiliation, s'attendrirent juſqu'à verſer des larmes. Le ſilence qui continuoit ſembloit marquer de l'incertitude : mais les chefs de la Nobleſſe étoient intéreſſés à pourſuivre la rebellion : ils avoient déja élu un nouvel Empereur, ou avoient au moins formé la réſolution d'en élire un. Ils rallumerent ſourdement le feu de la ſédition, le tumulte recommença par dégrés, devint bientôt général, & l'inſolence fut pouſſée juſqu'au mépris. On entendit crier que Montezuma n'étoit plus Empereur du Mexique, que c'étoit un lâche, un effeminé, un vil eſclave des ennemis de la nation. Envain il fit ſigne des yeux & de la main pour s'attirer de l'attention, on lança du côté où il étoit une multitude de traits. Deux ſoldats Eſpagnols que le Général lui avoit donnés pour gardes, s'efforcerent

de le couvrir avec leur boucliers : mais tous leurs ſoins ne purent le garantir de pluſieurs coups de fléches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête & le fit tomber ſans ſentiment. Cet accident cauſa à Cortez le chagrin le plus violent. Il ſentit que la mort de Montezuma étoit le plus fâcheux accident qui pût lui arriver. Il fit tranſporter ce malheureux Monarque dans ſon appartement, & courut à la défenſe du quartier avec un emportement qui tenoit du déſeſpoir : mais il ſe vit privé de la ſatisfaction de ſe venger. Si-tôt que les Mexiquains virent tomber leur Empereur, ils eurent eux-même horreur du crime qu'ils venoient de commettre, & prirent la fuite, comme s'ils euſſent été pourſuivis par la vengeance céleſte.

Mort de Montezuma.

Le Général Eſpagnol, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, courut à l'appartement de Montezuma. Ce Prince étoit revenu à lui : mais il ſe livroit au déſeſpoir : on étoit même obligé de retenir ſes mains, pour l'empêcher d'attenter à ſa vie. Il ne pouvoit ſoutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ſes ſujets, rejettoit tous les médicamens, ſe livroit aux plus terribles menaces ; la fureur lui faiſoit faire des efforts qui dégénéroient en pleurs & en gémiſſemens. Les raiſonnemens l'offenſoient, les conſeils l'irritoient : il n'avoit recouvré ſes ſens que pour perdre le jugement. Le coup qu'il avoit reçu à la tête étoit dangereux ; mais ſes agitations le rendirent mortel. Cortez fit l'impoſſible pour l'engager à recevoir le baptême : mais Montezuma ne répondit que par des em-

portemens contre ſon peuple, & en le priant de le venger. Il mourut le troiſième jour dans les plus terribles tranſports de fureur. Les plaintes que la plupart des ſujets de ce Prince firent aux Eſpagnols ſur la dureté de ſon Gouvernement, annoncent que c'étoit un véritable Tyran qui ne ſuivoit pour régle que ſa puiſſance & ſa volonté; qui ne ſongeoit au bonheur de ſon peuple qu'autant qu'il étoit utile au ſien; qui humilioit continuellement l'humanité pour relever ſa dignité d'Empereur; qui joignoit enfin une cruauté naturelle à la barbarie de ſa nation. La conduite qu'il tint avec les mêmes Eſpagnols, prouve que c'étoit une ame véritablement baſſe: il ne montroit de la fierté qu'à ceux qui le craignoient, & deſcendoit juſqu'à l'humiliation devant ceux qu'il croyoit en état de lui réſiſter.

Solis, liv. 4. chap. 15.

La mort de Montezuma fut pour Cortez un coup accablant; ſes eſpérances étoient fondées ſur la ſujétion volontaire où il avoit ſu amener ce Prince. Toutes ſes meſures étoient déconcertées; il ſe trouvoit dans la néceſſité de former un autre plan. Il prit d'abord le parti d'aſſembler les Officiers Mexiquains qui étoient toujours reſtés avec l'Empereur, en choiſit ſix d'entr'eux qu'il chargea de porter ſon corps à la ville, pour qu'on lui rendît les honneurs de la ſépulture. Il envoya avec eux pluſieurs Sacrificateurs qui avoient été dans différentes actions, & les chargea de dire aux chefs des ſéditieux « que » le Général étranger leur envoyoit le » corps de leur Empereur, maſſacré par

» leurs mains; que ce crime donnoit un *Idem. ibid.*
» nouveau droit à la juſtice de ſes armes;
» que Montezuma l'avoit chargé en ex-
» pirant de la vengeance de cet attentat;
» mais qu'il la prenoit pour une brutale
» impétuoſité du peuple, dont les Nobles
» n'avoient pas manqué, ſans doute, de
» punir l'inſolence, & qu'il revenoit en-
» core aux propoſitions de paix; qu'ils
» pouvoient envoyer des députés pour
» entrer en conférence, & qu'il leur ac-
» corderoit des conditions raiſonnables;
» mais que s'ils ne ſe rendoient pas à la
» raiſon, il les traiteroit comme des re-
» belles & des parricides ».

Les Seigneurs Mexiquains partirent auſſitôt, portant le corps de Montezuma ſur leurs épaules. On remarqua du haut des murs que les ſéditieux le recevoient avec reſpect. Ils abandonnerent tous leur poſte & ſe raſſemblerent pour le ſuivre. La ville retentit de gémiſſemens qui durerent toute la nuit. Le lendemain, on tranſporta le corps de ce malheureux Prince ſur la montagne de Chalputepeque, ſépulture ordinaire des Empereurs du Mexique, où l'on conſervoit leurs cendres avec beaucoup de ſoin.

Quelques écrivains ont aſſuré que les Mexiquains traînerent le corps de leur Empereur dans les rues, qu'ils le mirent en pièces, & qu'ils maſſacrerent ſes femmes & ſes enfans, après leur avoir fait toutes ſortes d'outrages. D'autres ont dit qu'ils l'expoſerent à la raillerie & aux outrages du bas peuple, juſqu'à ce qu'un de ſes domeſtiques fît un bucher avec un

peu de bois qu'il ramaſſa, & brûla ce corps dans un lieu écarté. Il paroît plus certain qu'ils lui rendirent les honneurs qui lui étoient dûs. Tous les Mexiquains en général l'atteſterent aux Eſpagnols après la conquête.

Montezuma laiſſa pluſieurs enfans. Deux de ſes fils furent tués dans la retraite de Cortez. Un troiſième reçut le baptême peu de tems après la mort de ſon pere, & prit le nom de Don *Pedro de Montezuma*. Il étoit fils d'une Princeſſe de Tula. Sa mere embraſſa auſſi le Chriſtianiſme & prit le nom de *Dona Maria de Niagua Fuchtil*. Charles-Quint donna de grandes terres à ſon fils dans la Nouvelle Eſpagne, avec la qualité de Comte de Montezuma. On prétend que ſa poſtérité y eſt encore & qu'elle poſſéde le même titre.

Les Mexiquains n'avoient fait aucun mouvement conſidérable pendant les trois jours que Montezuma languit de ſes bleſſures. Cortez ſe perſuada que cette tranquillité venoit du remord de leur crime, ou de la crainte d'en recevoir le juſte châtiment : mais il fut détrompé par ſes émiſſaires ; ils lui rapporterent qu'on avoit employé ces trois jours à couronner Quetlavaca, Cacique d'Yztalapa & ſecond Electeur de l'Empire.

Les Mexiquains veulent exterminer les Eſpagnols.

Les Officiers qui étoient ſortis avec le corps de Montezuma ne revinrent pas, ce qui fit connoître au Général que le nouveau Monarque étoit diſpoſé à pourſuivre la guerre. Ses forces n'étant pas aſſez conſidérables pour entreprendre la conquête de Mexico, où l'on envoyoit

tous les jours de nouvelles troupes des Provinces voiſines, il bornoit ſes deſirs à faire une retraite honorable. Son deſſein étoit de revenir avec de nouvelles forces, & de faire valoir le prétexte de venger Montezuma. Il étoit tout occupé de ce projet lorſqu'on vint l'avertir que les Mexiquains étoient ſous les armes & qu'ils s'approchoient du quartier avec un ordre qui leur avoit été juſqu'alors inconnu.

Cinq cens ſoldats d'élite s'étoient emparés des tours du Temple, d'où ils pouvoient, avec des fléches & des pierres, battre une partie du quartier des Eſpagnols. Cortez, ſentant la néceſſité de les déloger de cet endroit, fit ſortir la plus grande partie de ſes gens, en forma pluſieurs bataillons pour couper le paſſage à ceux qui voudroient aller au ſecours de ces tours. Il chargea le Capitaine Eſcobar d'attaquer le Temple avec ſa compagnie & cent autres ſoldats choiſis. Il fut repouſſé juſqu'à trois fois. Cortez, qui étoit monté à cheval pour donner ſes ordres par-tout, vit l'embarras d'Eſcobar, renforça ſon détachement de quelques Tlaſcalans qui étoient au corps de réſerve, mit pied à terre, ſe fit attacher une rondache au bras qui étoit bleſſé, s'élança ſur les dégrés du Temple l'épée à la main. Son exemple fut bientôt imité par les ſoldats, qui ne voyoient plus de péril en combattant à côté de leur Général. Ils parvinrent bientôt au haut des tours & maſſacrerent tous ceux qui s'y trouverent. La plupart étoient des Nobles, & leur réſiſtance opiniâtre prouva combien l'amour de la gloi-

Solis ibid. chap. 16.

re met de différence entre les hommes. Ils ſe laiſſoient hacher par morceaux, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns ſe précipiterent par-deſſus les baluſtrades, perſuadés qu'une mort de leur choix étoit plus glorieuſe. Les Miniſtres du Temple appelloient le peuple à la défenſe de leurs Dieux & mouroient en combattant. Dans l'embarras de la mêlée, deux braves Indiens conçurent le projet de ſe ſacrifier pour la patrie, & de ſe précipiter du plus haut du Temple avec le Général. Leur réſolution étant priſe, ils marcherent à côté l'un de l'autre, & lorſqu'ils apperçurent le Général ſur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes, comme s'ils euſſent voulu ſe rendre, mirent le genou en terre, &, ſans perdre de tems, ſe jetterent ſur Cortez & firent un effort pour s'élancer par-deſſus la baluſtrade; mais Cortez étoit vigoureux; il ſe débarraſſa, & les deux Indiens tomberent. Il admira lui-même la grandeur de leur courage.

Cortez fit tranſporter dans ſon quartier tous les vivres qu'il trouva dans le Temple. Il ordonna enſuite qu'on brûlât les tours & pluſieurs maiſons qui empêchoient que l'artillerie ne fit ſon effet. Voyant que le combat duroit encore dans les rues, il monta à cheval, ſe jetta au milieu des Indiens, renverſant tout ce qui ſe préſentoit devant lui; mais il ſe laiſſa emporter ſi avant dans l'ardeur du combat, que la retraite lui fut coupée. Dans cette extrêmité, il ſe jetta dans un autre rue où il y voyoit moins d'embarras. A quelques

pas il rencontra un parti conſidérable d'Indiens qui étoient en déſordre, & qui emmenoient André Duero, un de ſes meilleurs amis, qui étoit tombé entre leurs mains par la chûte de ſon cheval. Ils le conduiſoient au premier Temple pour le ſacrifier aux Idoles, & leur projet lui ſauva la vie. Cortez pouſſa ſon cheval au milieu de la troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, mit les autres en déſordre. Duero eut la liberté de ſe dégager : il ſaiſit un poignard que ſes ennemis avoient eu l'imprudence de lui laiſſer, tua quelques Mexiquains, & trouva le moyen de regagner ſa lance & ſon cheval. Alors les deux amis ſe rejoignirent, paſſerent la rue au grand galop, percerent les ennemis & rejoignirent les Eſpagnols.

Cortez, ne voulant pas laiſſer ſes quartiers à découvert, fit ſonner la retraite. Dans ce combat opiniâtre, il eut le bonheur de ne pas perdre un ſeul homme & de ne trouver qu'un très-petit nombre de bleſſés.

Les Mexiquains, voyant qu'il leur étoit impoſſible de réduire les Eſpagnols par la force, réſolurent d'employer la ruſe. Ils envoyerent des députés au quartier des Eſpagnols pour demander une entrevue avec le Général. Cortez parut lui-même. Ils lui déclarerent, de la part du nouvel Empereur, qu'on avoit réſolu de faire ceſſer les attaques & de laiſſer aux Eſpagnols la liberté de ſe retirer juſqu'à la mer ; mais à condition qu'ils ne prendroient que le tems néceſſaire pour le voyage & qu'ils accepteroient ſur le champ cette offre, *Ibid.* chap. 17.

ſans quoi il avoit réſolu de les détruire tous juſqu'au dernier. Ils ajouterent que l'expérience avoit appris aux Mexiquains que les Eſpagnols n'étoient pas immortels, & que la mort de chaque, dût-elle lui coûter vingt mille hommes, lui en laiſſeroit encore aſſez pour chanter la dernière victoire. Cortez fit une réponſe mêlée de modeſtie & de fierté. Il dit qu'il n'avoit jamais prétendu à l'immortalité, mais qu'avec le petit nombre d'hommes qu'il avoit, dont il connoiſſoit le courage & la ſupériorité ſur les autres, il étoit en état de détruire l'Empire du Mexique; que ſe reprochant cependant ce que les Mexiquains avoient ſouffert par leur obſtination, il avoit réſolu de partir, puiſque ſon ambaſſade avoit ceſſé par la mort de Montezuma, dont la bonté ſeule l'avoit retenu à la Cour, & qu'il ne demandoit que des conditions raiſonnables pour exécuter cette réſolution. Les députés parurent ſatisfaits de ſa réponſe, & convinrent d'une ſuſpenſion d'armes en attendant d'autres explications.

Les Mexiquains n'avoient pas l'intention de laiſſer partir les Eſpagnols avec cette tranquillité qu'ils annonçoient. Ils cherchoient au contraire à gagner le tems qui étoit néceſſaire pour leur couper tous les paſſages, les reſſerrer dans leur quartier, les affamer par un ſiége opiniâtre qui les livreroit enfin à leur diſcrétion. Ils ſe faiſoient cependant un reproche de ſacrifier pluſieurs Caciques qui avoient été du cortége de Montezuma, & qui étoient reſtés au pouvoir des Eſpagnols,

Après plusieurs délibérations, les Ministres du nouvel Empereur décidèrent qu'il falloit les sacrifier à l'intérêt de l'Etat : mais ils se firent un devoir de religion de délivrer le chef des Sacrificateurs qui étoit resté avec eux dans le quartier des Espagnols : ils le révéroient comme la seconde personne de l'Etat. Pour le délivrer, ils renvoyèrent les mêmes Ambassadeurs, qui dirent à Cortez que, pour éviter les contestations, il falloit choisir quelqu'un des Mexiquains qui étoient prisonniers, l'instruire de toutes les conditions qu'on vouloit proposer à l'Empereur. Voyant qu'on goûtoit assez leurs raisons & qu'on étoit disposé à les suivre, ils insinuèrent à Cortez, par forme d'avis, de confier cette commission au vieux Sacrificateur qu'ils tenoient en prison, parce que l'Empereur l'écouteroit avec confiance. Cette ruse eut l'effet qu'ils attendoient. Cortez pénétra cependant leur intention : mais il vouloit aller au-delà des conjectures, &, pour arriver à la certitude, il crut devoir se défaire de ce prisonnier, dont la présence même lui étoit insupportable. Le grand Sacrificateur fut donc soigneusement informé des conditions que les Espagnols demandoient. Le lendemain, les sentinelles avancées reconnurent que les ennemis avoient formé un blocus devant le quartier ; qu'ils faisoient des tranchées & des remparts à la tête des chaussées du lac, qu'ils avoient rompu tous les ponts & envoyé des travailleurs en grand nombre pour embarrasser le chemin de Tlascala.

Cette nouvelle cauſa quelqu'émotion à Cortez ; mais il ne tarda pas à reprendre ſon activité ordinaire & eut bientôt fait le choix du remède ; donna ſes ordres pour la conſtruction d'un pont mobile, qui fut conſtruit avec des ſolives & de groſſes planches aſſez fortes pour ſoutenir l'artillerie. Il aſſembla enſuite ſes Officiers, leur repréſenta le danger qui les menaçoit & toutes les voies qu'ils avoient à tenter pour en ſortir. On ne balança pas ſur la néceſſité du départ ; mais on agita long-tems ſi on le feroit pendant la nuit, ou de jour. Enfin Cortez, à la pluralité des voix, ſe décida à partir la nuit, & l'on choiſit la plus prochaine, pour ne pas laiſſer aux ennemis le tems d'augmenter les obſtacles.

Sur la fin du jour, il envoya un des priſonniers pour continuer le traité ſuivant les conditions dont le Sacrificateur étoit chargé, eſpérant tromper les Mexiquains par cette feinte & leur faire croire qu'on attendroit leur réponſe. Ne voulant pas perdre un tems ſi précieux, il donna ſes ordres avec des ſoins & des précautions qui ſembloient tout prévoir. Il ſe fit enſuite apporter le tréſor, qui avoit toujours été ſous la garde d'un Officier, en tira le quint pour le Roi d'Eſpagne, & on en chargea quelques chevaux bleſſés. Le reſte montoit à plus de ſept cens mille écus ; mais il réſolut de l'abandonner, en diſant que des guerriers ne devoient pas embarraſſer leurs mains avec de l'or, au lieu de les employer à défendre leur vie & leur honneur. Voyant

cependant que la plupart des ſoldats n'approuvoient pas un deſſein ſi généreux, il lâcha quelques mots par leſquels il fit concevoir que chacun pouvoit prendre ce qu'il croyoit pouvoir porter dans ſa marche. Pluſieurs ſe chargerent avec une imprudente avidité qui leur coûta cher.

Les Eſpagnols ſe mettent en marche pour ſortir de Mexico.

Les Eſpagnols ſortirent de leurs quartiers vers minuit. Les ſentinelles & les courreurs n'ayant découvert aucune apparence de mouvemens du côté de la ville, ils marcherent quelque-tems à la faveur des ténébres & de la pluie dans un ſilence occaſionné par la crainte & la ſoumiſſion. Le pont mobile fut porté juſqu'au premier canal, & l'avant-garde s'en ſervit heureuſement: mais le poids de l'artillerie & des chevaux enfonça tellement cette maſſe dans la boue & les pierres, qu'on ſentit qu'il ſeroit impoſſible de la retirer & de la tranſporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnoient leurs ordres pour le travail & l'ardeur étoit extrême pour les exécuter. Cortez, qui étoit paſſé avec la première troupe, la fit avancer, pour dégager la chauſſée par dégrés, & demeura ſur le bord du paſſage avec quelques-uns de ſes plus braves ſoldats. Pendant que les Eſpagnols étoient occupés à remédier aux embarras, ils furent attaqués de toutes parts & ſe virent obligés de prendre les armes pour ſe défendre.

Les Mexiquains les attaquent pendant la nuit.

Les Mexiquains avoient obſervé tous leurs mouvemens avec une diſſimulation dont on ne les croyoit pas capables. On

ignore par quelle voie ils avoient appris le départ des Eſpagnols : mais il eſt certain qu'ils avoient employé la première partie de la nuit à couvrir le lac des deux côtés de la digue d'une multitude de canots armés, &, favoriſés par l'obſcurité de la nuit, ils avoient attendu que l'avant-garde des Eſpagnols fût engagée ſur la chauſſée, pour commencer leur attaque. Ils ſe conduiſirent avec tant de meſure, que dans le même-tems qu'on entendit leurs cris de guerre, on ſentit les atteintes de leurs fléches. Leurs troupes de terre étant tombées ſur l'arrière-garde, le combat devint général. Toute l'armée Eſpagnole étoit perdue ſans reſſource, ſi les Mexiquains avoient conſervé dans la chaleur du combat le même ordre qu'ils avoient gardé en attaquant : mais l'habitude l'emporta ſur l'obéiſſance, ils chargerent à l'endroit où étoit le gros de l'armée, avec une ſi horrible confuſion, que leurs canots ſe briſoient en heurtant contre la chauſſée, & le choc de ceux qui s'avançoient étoit un autre écueil preſqu'auſſi redoutable. Cortez, qui étoit à la tête de l'avant-garde, excitoit ſes ſoldats par ſon exemple : une multitude incroyable d'Indiens qui étoit ſortie des canots & montée avec confuſion ſur la chauſſée pour lui faire face, fut renverſée dans le lac & dans le ſecond canal de la chauſſée. Ce canal fut comblé de cadavres, au point qu'ils formerent un pont qui ſervit de paſſage aux Eſpagnols. Quelques écrivains, dit Solis, aſſurent que les Mexiquains avoient laiſſé, en rompant le pont, une

poutre aſſez large, ſur laquelle les Eſpagnols paſſerent à la file : les cavaliers menoient les chevaux dans l'eau en les tenant par la bride. Il eſt poſſible que le canal ait été comblé par les cadavres de ces malheureux Indiens, qui combattoient preſque tout nuds & ſans ordre, & que la poutre ſoit reſtée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la fortune & la valeur contribuerent à faire ſurmonter la difficulté de ce paſſage. L'avant-garde, à la tête de laquelle Cortez étoit toujours, continua ſa marche. Elle s'arrêta très-peu au dernier canal, parce que le voiſinage de la terre cauſoit une diminution conſidérable aux eaux du lac ; on le paſſa facilement à gué. Si les Mexiquains avoient eu la précaution de mettre des troupes au bout de la chauſſée, les Eſpagnols auroient été tous détruits, ſans qu'il en pût réchapper un ſeul. Ils étoient tous fatigués & bleſſés, avoient de l'eau juſqu'à la ceinture & n'auroient pu livrer qu'un combat très-déſavantageux.

Cortez fit ranger l'avant-garde en ordre de bataille, ſi-tôt qu'elle fut paſſée, en confia le commandement à un de ſes Officiers, retourna ſur la chauſſée avec quatre de ſes plus braves Capitaines, s'élança au milieu des ennemis avec leſquels l'arrière-garde étoit aux priſes, les écarta au point que les Eſpagnols défilerent par le centre. Pour rendre le paſſage plus libre, il ſacrifia ſon artillerie qui étoit trop embarraſſante & la fit jetter dans l'eau. Par ſon courage & ſa prudence il vint à bout de délivrer la plus grande partie de

l'arrière-garde & de la conduire de l'autre côté du lac, où les troupes qui avoient d'abord passé la chaussée, étoient rangées en bataille. Il goûtoit alors toute la satisfaction ordinaire à ceux qui, par leur courage & leur adresse, surmontent les plus grands dangers : mais ses oreilles furent frappées par les cris de plusieurs Espagnols qui se recommandoient à Dieu dans les derniers momens de leur vie.

Idem. ibid. chap. 18.

Il étoit impossible de leur donner du secours. Les Indiens avoient rompu le pont volant qui étoit sur le premier canal de la chaussée. Ceux qui étoient restés furent enveloppés & taillés en pièces. On assure que la cupidité fut seule cause de leur perte : leur marche n'avoit été retardée que par le poids de l'or qu'ils avoient pris. Dans le tems que Cortez passoit le second canal de la chaussée, Alvarado le joignit. Cet Officier fut redevable de sa vie à sa vigueur & à son agilité. Son cheval ayant été tué sous lui, se voyant attaqué de tous côtés, le chemin de la retraite lui étant bouché par un canal d'une largeur prodigieuse, il mit le bout de sa pique, qui étoit fort longue, au fond du canal, s'élança en l'air, & passa de l'autre côté. Lorsque cet Officier retourna à Mexico, il regarda ce canal avec étonnement, trouva lui-même cette action au-delà du vraisemblable : mais il étoit alors de sang froid, & lorsqu'il franchit le canal, il fit un effort que lui imposoit la dernière nécessité.

Le jour commençoit à paroître lorsque les

les débris de l'armée se trouverent rassemblés sur les bords du lac. Cortez ordonna qu'on fit alte auprès de Tacubac, ville très-peuplée, & qui donnoit son nom à la principale rue de Mexico. On y pouvoit craindre quelque insulte de la part des habitans, qui étoient attachés au parti des Mexiquains ; mais le Général crut pouvoir en courir les risques, afin de recueillir ceux qui auroient pu réchapper du combat. Cette précaution sauva effectivement la vie à plusieurs Espagnols & Tlascalans, qui avoient eu l'adresse de passer le lac à la nage, & s'étoient cachés dans des champs de maïs qui étoient aux environs. Lorsqu'on fit la revue de l'armée, on trouva qu'il manquoit deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalans & quarante-six chevaux. Parmi ceux qui manquoient on compta plusieurs Officiers de marque, entre autres Jean Velasquez de Leon. Cortez fut si sensible à cette perte, qu'il se laissa tomber sur une pierre, se couvrir le visage de ses mains & garda quelque tems le silence de la consternation. Il revint à lui & donna ses ordres pour la marche. Les soldats s'apperçurent que les larmes couloient des ses yeux, & ce témoignage de sensibilité lui attira autant leur amitié que son courage & sa prudence lui avoient attiré leur respect. Au milieu de ces malheurs il eut une espèce de consolation : Aguilar, cet Espagnol qui, comme nous l'avons dit, avoit appris la langue de l'Yucatan, & Marina, avoient échappé au massacre. Toute l'armée, qui sentoit l'im-

portance de leur conſervation, les revit avec joie.

Ce bonheur fut ſuivi d'un autre qu'on n'avoit pas lieu d'eſpérer; les Mexiquains reſterent dans une inaction qui donna le tems aux Eſpagnols de prendre toutes les précautions néceſſaires pour la marche. Cette inaction des ennemis fut occaſionnée par un accident dont Cortez ne fut informé que par la ſuite. Deux fils de Montezuma, qui n'avoient pas quitté leur pere, étoient reſtés après ſa mort avec les Eſpagnols, qui les emmenoient priſonniers; ils furent maſſacrés au paſſage de la chauſſée par les Mexiquains même, qui ne les reconnurent pas dans les ténèbres de la nuit. Le matin, en dépouillant les morts, on trouva les cadavres de ces deux malheureux Princes. La conſternation ſe répandit dans toute l'armée & parmi le peuple du Mexique.

Le nouvel Empereur, qui avoit beſoin d'une feinte démonſtration de douleur, ordonna qu'on mît les armes bas, & que l'on commençât la cérémonie des funérailles par les clameurs & les gémiſſemens ordinaires, juſqu'à ce qu'on eût porté les cadavres de ces deux Princes au lieu de la ſépulture de leurs ancêtres. Ce fut leur mort qui procura aux Eſpagnols le repos dont ils avoient beſoin après tant de fatigues. Cortez fut cependant pénétré de douleur, lorſqu'il apprit cette nouvelle: il reſpectoit en eux la mémoire de leur pere, qui avoit eu toutes ſortes de bontés pour les Eſpagnols. Il fondoit d'ailleurs une partie de ſes eſpérances ſur les droits qu'ils avoient à l'Empire.

Cependant l'armée avançoit vers Tlaſcala, ſous la conduite des troupes de cette nation. On ne fut pas long-tems ſans découvrir quelques compagnies de Mexiquains qui la ſuivoient en queue, ſans en approcher. Elles étoient ſorties par l'ordre de l'Empereur, de Tacuba, d'Eſcapulzaco & de Tenecuyaco à deſſein d'arrêter les Eſpagnols juſqu'à la fin des cérémonies funèbres. Ces compagnies furent jointes par quantité d'autres troupes qui venoient de toutes parts: alors elles s'avancerent d'un air menaçant & en pouſſant les cris qui chez eux précédent toujours le combat. Cortez rangea auſſi-tôt ſes troupes en ordre de bataille, & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Les cavaliers furent diſperſés ſur les aîles. Tous les Mexiquains qui approchoient étoient renverſés ; mais leur mort n'épouvantoit pas les autres, qui les remplaçoient ſur le champ. Les cavaliers de leur côté faiſoient des irruptions ſur les ennemis & en détruiſoient un nombre prodigieux: mais il leur arrivoit continuellement de nouvelles troupes qui remplaçoient les morts. Les Eſpagnols commençoient à ſe fatiguer à force de tuer des Mexiquains, & la victoire leur étoit toujours diſputée. Cortez, qui faiſoit en même tems la fonction de ſoldat & de Capitaine, apperçut une éminence qui commandoit toute la plaine & ſur laquelle il y avoit un bâtiment garni de tours. Dans l'extrêmité où il ſe trouvoit, il réſolut de gagner ce poſte avantageux, détacha quelques ſoldats pour le reconnoître, & les fit bientôt ſuivre par

toute l'armée. Ce mouvement cauſa beaucoup de fatigue aux Eſpagnols, parce qu'ils étoient obligés de faire toujours tête à l'ennemi qui les preſſoit de toutes parts. Ils y parvinrent enfin, & les ennemis n'oſant tenter un aſſaut s'arrêterent.

Ce lieu, qu'ils regarderent comme un aſyle, étoit un Temple d'Idoles que les Mexiquains invoquoient pour la fertilité de leurs moiſſons. L'enceinte de cet édifice étoit ſpacieux & flanqué de tours. Les Eſpagnols, regardant cet endroit comme inexpugnable, prirent un peu de repos, & les Indiens, ſuivant leur coutume, ſe retirerent à l'entrée de la nuit. Cortez garda toujours le ſouvenir de la protection que le Ciel lui accordoit dans un moment ſi critique. Il fit par la ſuite bâtir dans ce lieu un hermitage ſous le titre de *Notre-Dame des remedes.*

Les vivres commençant à manquer, on réſolut de partir, même pendant la nuit, après avoir pris quelques heures de repos. On ſe mit en marche dès minuit, &, pour tromper l'ennemi, on laiſſa les feux allumés. Les Eſpagnols firent deux lieues dans les ténèbres : ils furent attaqués pendant leur marche par quelques pelotons de payſans qui avoient eu ordre de ſe raſſembler & de les harceler ; mais ils les repouſſerent toujours avec perte. Lorſque le jour parut, on découvrit un autre Temple, dans lequel les Eſpagnols s'arrêterent pour obſerver la campagne & prendre de nouvelles meſures pour la marche du jour. Les troupes de payſans qui couroient en déſordre n'empêcherent point les Eſpagnols

d'avancer : à deux lieues de-là, ces derniers rencontrerent un bourg, abandonné des habitans qui y avoient laiſſé quelques vivres. L'armée s'y arrêta quelques tems, parce que l'état où ſe trouvoient les bleſſés ne permettoit pas d'aller plus loin. Elle ſe remit en marche & entra dans un pays ſi ſtérile & ſi deſert, qu'on n'y trouvoit ni vivres ni endroit où l'on pût ſe mettre à l'abri pendant la nuit. Les ſoldats & les Officiers ſe virent réduits à manger des herbes & des racines dont les qualités leur étoient inconnues, s'en rapportant au ſeul témoignage des Tlaſcalans qu'on envoyoit en avant pour les cueillir. On diſtribua aux malades un cheval bleſſé qui mourut alors. Cette marche pénible aboutit enfin à un bourg, dont les habitans, loin de ſe retirer comme tous ceux qu'on avoit rencontrés juſqu'alors, témoignerent autant de joie que d'empreſſement à ſervir les Eſpagnols. Ces ſoins & ces careſſes n'étoient qu'un piége qu'on leur tendoit ; on vouloit leur ôter toute défiance, afin de rendre leur perte plus certaine.

Au point du jour, l'armée ſe mit en marche vers la vallée d'Otumba, qu'elle étoit obligée de traverſer pour gagner le chemin de Tlaſcala. On s'apperçut, en quittant le bourg, que les habitans prenoient un ton de raillerie qui ſembloit annoncer une eſpèce de ſatisfaction. Marina obſerva qu'ils répétoient pluſieurs fois : » allez, Tyrans, vous ſerez bientôt en » un lieu où vous périrez tous ». Ce lan» gage cauſa beaucoup d'inquiétude à Cor-

tez ; il ne douta point que les Eſpagnols ne fuſſent menacés de quelqu'embuſcade. On n'ignoroit pas que les Indiens, cédant à leur vivacité naturelle, découvroient ce qu'ils avoient le plus d'intérêt à cacher. Malgré ces ſoupçons, il continua ſa marche, anima ſes troupes & les engagea à ſe préparer aux événemens qui pourroient leur arriver. Il fit marcher en avant quelque coureurs, qui lui apprirent que du haut de la montagne on découvroit une multitude innombrable d'Indiens armés. C'étoit l'armée qui avoit lâché priſe devant le Temple dont nous avons parlé, à laquelle s'étoient jointes toutes les forces de l'Empire. Elles avoient reçu ordre de s'avancer, avec toute la diligence poſſible, vers la vallée d'Otumba, par où les Eſpagnols devoient paſſer pour aller à Tlaſcala ; & d'y faire un dernier effort afin de les accabler par la multitude. Ces troupes avoient fait tant de diligence, qu'elles occupoient déja toute la vallée : un projet ſi bien concerté & ſi promptement exécuté paroît à Solis digne des nations les plus policées.

Les Eſpagnols ſont attaqués par une armée innombrable de Mexiquains.

L'armée des Mexiquains étoit compoſée de différens peuples, qui ſe faiſoient remarquer par la diverſité de leurs enſeignes & de leurs plumes. Le Général de l'Empire étoit au centre. Elevé ſur une magnifique litière, il paroiſſoit donner ſes ordres & les faire exécuter à ſa vue. Il portoit l'étendard impérial, qu'on ne mettoit jamais en d'autres mains que les ſiennes, & qu'on ne déployoit que dans les plus importantes occaſions. C'étoit un

filet d'or maſſif qui pendoit au bout d'une pique, & qui étoit couronné de plumes de différentes couleurs.

Cortez ne vit point cet appareil ſans effroi : il implora les ſecours du Ciel, dit à ſes ſoldats qu'il falloit vaincre ou mourir. Les ſoldats l'interrompirent tous d'une voix unanime, & lui dirent qu'ils n'attendoient que ſes ordres pour charger l'enemi. Il réſolut de ſe faire un paſſage au milieu des Mexiquains, par l'endroit le plus étroit de la vallée, où ils n'avoient pas aſſez d'eſpace pour s'étendre devant lui. Suivant ce projet, il forma une ſeule colonne de ſon infanterie, borda toutes les files d'arquebuſes & de piques. La cavalerie fut placée ſur le front, ſur les aîles & ſur les derrières. Cortez ſe mit à la tête de ſon armée, s'écria : *Saint Jacques & Saint Pierre*, & deſcendit la vallée. La première décharge fut faite ſi promptement & avec tant d'intelligence, que les ennemis n'eurent pas le tems de tirer leurs fléches. Ils furent auſſi-tôt chargés à coups de piques & d'épées, & les cavaliers renverſoient tout ce qui ſe trouvoit devant eux. Les Eſpagnols gagnerent beaucoup de terrain dans cette première attaque. Les Mexiquains revenus de leur ſurpriſe, combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils rempliſſoient avec une promptitude extrême tous les vuides que les Eſpagnols faiſoient dans leur armée. Le fond de la vallée avoit l'apparence d'une mer agitée par le flux & le reflux de ſes vagues. Cortez, qui étoit toujours à la tête des Eſpagnols & portoit la mort par-tout où il frappoit,

Solis, liv. 4. chap. 20.

commençoit à craindre que cette multitude d'ennemis n'épuisât à la fin les forces de ſes ſoldats. Il cherchoit les moyens de ſortir d'un embarras ſi terrible, mais ſon imagination ne lui en fourniſſoit aucun. Il ne lui reſtoit que la douleur de ſe voir au moment où il alloit perdre ſes eſpérances & tout le fruit de ſes travaux. Il avoit cependant l'ame trop élévée pour s'abandonner entièrement au déſeſpoir, & pour perdre la faculté de penſer & d'agir, ce qui arrive aſſez ordinairement aux hommes vulgaires : il combattoit toujours & cherchoit en même tems les moyens de vaincre. Il ſe ſouvint enfin d'avoir entendu dire aux Mexiquains que tout le ſecret des batailles conſiſtoit dans la perte ou le gain de l'étendard général, & que l'un ou l'autre décidoit de la victoire. Auſſi-tôt il réſolut de faire des efforts extraordinaires pour enlever celui des ennemis, communiqua ſon deſſein aux plus braves Officiers de ſon armée, ſe mit à leur tête & pouſſa vers le Général des Mexiquains. Il s'ouvrit un paſſage, arriva juſqu'à lui. Il étoit environné d'un corps de Nobles : mais les compagnons de Cortez l'écarterent à coups d'épée, & celui-ci porta au Général Indien un coup de lance qui le renverſa de ſa litière. Un des cavaliers qui accompagnoient Cortez, mit pied à terre, tua le Général Mexiquain, prit l'étendard & le préſenta au Général Eſpagnol. Ce cavalier étoit Gentilhomme. Charles-Quint récompenſa par la ſuite ſon action, & lui donna pour cimier de ſes armes le panache dont l'étendard du Mexique étoit couronné.

Idem ibid.

Si-tôt que les Mexiquains virent que l'étendard de l'Empire étoit entre les mains des ennemis, ils baiſſerent tous les armes, prirent la fuite vers les bois qui couvroient les revers des montagnes. Cortez, ſentant combien il étoit intéreſſant d'ôter aux Mexiquains le moyen de l'interrompre dans ſa marche, ordonna à ſes cavaliers de les pourſuivre afin de les diſperſer totalement. Ils en firent un ſi affreux carnage, qu'on aſſure que les Mexiquains perdirent dans cette journée plus de vingt mille hommes. Pluſieurs Eſpagnols furent bleſſés & il en mourut deux ou trois à Tlaſcala. Cortez reçut un coup de pierre ſi violent à la tête, que ſon caſque fut percé. Il eut une contuſion ſi terrible qu'il en penſa mourir. Le Général abandonna aux ſoldats tout le butin, qui fut immenſe, parce que les Mexiquains ſe croyant ſûrs de la victoire, avoient pris leurs plus beaux habits & les avoient enrichis de pierreries, pour honorer le triomphe.

Ils en font un carnage horrible.

Cortez, voulant profiter de la conſternation des ennemis, raſſembla ſes troupes pour continuer la marche. On fit quelques lieues, & ayant trouvé des maiſons, on jugea à propos d'y faire alte pour penſer les bleſſés qu'il étoit dangereux de laiſſer fatiguer. Pendant la nuit on eut ſoin de mettre des ſentinelles de tous côtés, parce qu'on avoit vu le ſoir des troupes d'ennemis qui parcouroient les montagnes. Le lendemain il ſe mit en marche dès la pointe du jour. Il arriva bientôt ſur les terres des Tlaſcalans, qu'il reconnut à la grande muraille que la République avoit fait élever

pour la défenſe de ſes frontières, & dont les ruines ſubſiſtent encore. La joie des Eſpagnols fut égale aux dangers qu'ils avoient eſſuyés : les Tlaſcalans baiſoient la terre de leur patrie qu'ils avoient déſeſpéré de revoir. Ils ſe rangerent tous autour d'une fontaine & y paſſerent la nuit dans une tranquillité qui leur étoit inconnue depuis long tems. Cortez profita de cette tranquillité pour avertir ſes ſoldats d'éviter avec ſcrupule de donner aux Tlaſcalans le moindre ſujet de mécontentement, de faire au contraire tous leurs efforts pour gagner l'amitié de ce peuple dans la conjoncture où ils ſe trouvoient. Il réſolut de s'arrêter en chemin pour s'aſſurer de la réſolution du Sénat, avant d'entrer dans la Capitale. Il arriva ſur le midi à *Gualipar*, groſſe bourgade : les habitans allerent au-devant de lui, le reçurent avec toutes les démonſtrations de la joie & de l'amitié. Le Général prit le parti d'y établir ſon quartier ; mais avec les précautions néceſſaires pour ne pas tomber dans les inconvéniens d'une imprudente confiance.

Il envoya deux Tlaſcalans à la Capitale, pour informer le Sénat de ſes victoires & de ſon retour : la renommée avoit devancé ſes courriers. Dans le moment qu'ils partoient, on vit arriver une députation de la part du Sénat. Elle étoit compoſée de Magiſcatzin, ami particulier de Cortez, de Xicotencatl l'aveugle, du Général ſon fils & de pluſieurs autres Sénateurs. Magiſcatzin s'avança avec précipitation, ſerra Cortez entre ſes bras, ſe retira enſuite

Comment Cortez eſt reçu des Tlaſcalans.

quelques pas pour contempler un homme dont on publioit tant de merveilles. Xicotencatl arriva enſuite, tendant les bras du côté où il entendoit la voix de Cortez. Ce vieillard reſpectable prit auſſi le Général entre ſes bras & lui annonça ſa tendreſſe de la manière la plus touchante : ſa joie s'exprima par un torrent de larmes, l'unique témoignage que ſes yeux pouvoient donner de ſes ſentimens. Tous les autres Sénateurs s'empreſſerent de marquer aux Eſpagnols la ſatisfaction qu'ils avoient de les voir. On remarqua que le jeune Xicotencatl mettoit de la froideur, même de la fierté dans ſon compliment. Quelques-uns attribuerent cette conduite à la férocité ordinaire aux hommes élevés au milieu des armes ; mais Cortez étoit trop pénétrant pour ne pas ſentir qu'elle venoit d'un orgueil humilié devant ſon vainqueur.

Les Sénateurs lui dirent que la Republique, étant inſtruite de ſa marche, avoit armé trente mille hommes pour les envoyer à ſon ſecours, mais que la rapidité de ſon triomphe ne lui avoit pas laiſſé le tems d'exécuter ſon deſſein. Ils ajouterent qu'il trouveroit les Tlaſcalans prêts à tout entreprendre ſous ſes ordres, & à venger l'inſulte qu'il avoit reçue des Mexiquains. Ils lui marquerent beaucoup d'inquiétude ſur ſa bleſſure, regretterent la perte des Eſpagnols qui avoient été tués, particulièrement celle de Jean Velaſquez de Leon qu'ils aimoient beaucoup à cauſe de ſon mérite. Ils le prierent de paſſer le plus promptement poſſible à Tlaſcala : mais ils

convinrent de lui accorder quelques jours de repos, pour laiſſer ſes ſoldats ſe remettre de leurs fatigues, & pour avoir eux-mêmes le tems de leur préparer une entrée de la manière qu'ils avoient coutume de célébrer le triomphe de leurs Généraux. Cortez leur marqua toute la ſatisfaction que lui procuroit leur témoignage d'amitié, & ſe flatta que le ſecours de cette brave nation lui ſuffiroit pour faire la conquête du Mexique.

Pendant le ſéjour que les Eſpagnols firent à Gualipar, ils furent traités aux dépens de la République. Si-tôt que les bleſſés furent en état de marcher, on en donna avis au Sénat, & l'on partit. Les Officiers & les ſoldats ſe parerent des plumes & des pierreries des Mexiquains. Les Caciques & les Miniſtres allerent en corps au-devant des Eſpagnols avec tous leurs ornemens & un nombreux cortége de guerriers. Les chemins étoient bordés par une multitude de peuple qui faiſoit retentir l'air par ſes acclamations. Lorſque les Eſpagnols entrerent dans la ville, les timbales, les flûtes & les cors qui ſe répondoient alternativement firent une ſalve aſſez agréable. Tous les Hiſtoriens prétendent que cette entrée ſe fit au mois de Juillet 1520. Magiſcatzin fit tant d'inſtances à Cortez, qu'il l'engagea à prendre un logement chez lui. Le vieux Xicotencatl emmena chez lui Pierre d'Alvarado. Les autres Caciques voulurent auſſi régaler chez eux différens Capitaines : mais ils s'en excuſerent ſur ce qu'il ne falloit pas que le corps de garde & le quartier demeuraſſent ſans chefs.

Son entrée à Tlaſcala.

Solis, liv. 5. chap. 1.

Le ſoir on commença les fêtes du triomphe : elles durererent pluſieurs jours. On voyoit des prix deſtinés à ceux qui tiroient le plus adroitement de la fléche : d'autres combattoient au ſaut ou à la courſe. Le ſoir étoit deſtiné aux danſeurs de corde ou voltigeurs. Tous ces ſpectacles finiſſoient par un bal. On entend par-là des danſes où l'on voyoit paroître des hommes déguiſés, & où le peuple ſe livroit à la joie.

Cortez ſe félicitoit de trouver tant de franchiſe dans cette nation : les Nobles lui marquoient autant d'amitié que le peuple lui témoignoit de reſpect. Il leur donnoit de ſon côté toutes les marques poſſibles d'amitié & étoit imité par ſes Officiers & par ſes ſoldats. Cette ſatisfaction que l'on goûtoit de part & d'autre fut troublée par un accident qui jetta la conſternation parmi les Eſpagnols & les Tlaſcalans. La bleſſure de Cortez avoit été mal panſée dans un exercice continuel. Il lui ſurvint au cerveau une violente inflammation, ſuivie d'une fièvre qui abbattit ſes forces & fit craindre pour ſa vie. Les Eſpagnols regarderent ce contre-tems comme un préſage de leur ruine totale ; les Indiens de leur côté interrompirent leurs fêtes & s'abandonnerent à la triſteſſe & à la déſolation. Les Nobles paſſoient le jour & la nuit dans le Palais de Magiſcatzin où Cortez demeuroit ; le peuple y couroit en foule avec des cris & des emportemens de douleur, qu'on ne put appaiſer qu'en publiant qu'ils pourroient être nuiſibles à la ſanté du Général. Le Sénat fit aſſembler

Maladie de Cortez.

tous les Médecins de la République, & propoſa des récompenſes conſidérables à celui qui découvriroit un remède ſi certain qu'il pût donner pour garant du ſuccès ſa vie & celle de toute ſa famille. La ſcience de ces Médecins conſiſtoit uniquement dans la connoiſſance des ſimples, qu'ils appliquoient avec un ſage diſcernement de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remède ſuivant l'état & les accidens de la maladie. Par leur habileté ils réuſſirent à guèrir Cortez. Auſſi-tôt qu'on apprit qu'il étoit hors de danger, la joie ſe répandit dans tous les eſprits, & l'on célébra ſa convaleſcence par des fêtes publiques. Toutes ces démonſtrations non équivoques d'amitié, acheverent de convaincre les Eſpagnols qu'ils avoient tout à eſpérer de ce peuple.

Il reçoit des nouvelles de la Vera-Cruz.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avoit reçu aucunes nouvelles de ſa Colonie de la Vera-Cruz, & cette négligence commençoit à lui cauſer de l'inquiétude. Le Sénat lui donna des couriers qui, étant auſſi vigilans que ceux des Mexiquains, lui rapporterent des nouvelles en très-peu de tems. Tout étoit tranquille dans la Colonie, & les alliés vivoient dans une parfaite intelligence avec ceux qui la compoſoient; mais on ajoutoit que cinquante-huit ſoldats Eſpagnols qui étoient partis pour le joindre n'avoient pas donné de leurs nouvelles, & qu'il y avoit apparence que les habitans de Tepéaca les avoient maſſacrés. Ces nouvelles l'affligerent beaucoup, parce qu'il avoit compté ſur ce ſupplément, & que l'expérience lui

avoit appris qu'un Eſpagnol valoit pluſieurs milliers d'Indiens. Il réſolut de punir les Tepéaques de cette perfidie ; d'ailleurs leur Province ſe trouvant dans une ſituation qui interrompoit la communication de la Vera-Cruz avec Mexico, il étoit néceſſaire de s'aſſurer de ce paſſage avant de former d'autres entrepriſes. Il étoit ſur le point de propoſer au Sénat de l'aider dans cette expédition : mais il apprit que les Tepéaques avoient depuis quelques jours ravagé les terres des Tlaſcalans, & ne douta pas que la République n'eût recours à lui pour venger cette inſulte. En effet, les principaux Sénateurs ne tarderent pas à le ſupplier d'embraſſer leurs intérêts, & il eut la prudence de ſe mettre dans le cas d'accorder une grace qu'il avoit lui-même deſſein de demander.

Il arriva un autre événement qui ne lui cauſa pas moins d'inquiétudes. On reçut avis de Gualipar que trois ou quatre Ambaſſadeurs du nouvel Empereur du Mexique étoient arrivés ſur la frontière, & qu'ils attendoient la permiſſion du Sénat pour ſe rendre à Tlaſcala. Quoique les Sénateurs ne puſſent douter que cette ambaſſade ne regardât les Eſpagnols & qu'ils fuſſent bien affermis dans la fidélité qu'ils leur avoient promiſe, ils réſolurent cependant de leur donner audience. On aſſure qu'ils ne ſe comporterent ainſi que par la ſatisfaction de voir que les Princes Mexiquains les traitoient comme égaux, ce qui n'avoit point eu encore d'exemple.

Les Ambaſſadeurs Mexiquains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat : ceux qui

portoient les préſens marchoient devant eux. Ces préſens conſiſtoient en diverſes pièces d'or & d'argent, en fines étoffes du pays, en plumes & autres curioſités & en pluſieurs charges de ſel, qui étoit la plus précieuſe marchandiſe du pays. Ils portoient eux-mêmes les marques de paix. Leur parure & leur cortége formoient un ſpectacle impoſant pour une nation qui ne connoiſſoit que l'agriculture & la guerre. Lorſqu'on les admit à l'aſſemblée, ils nommerent l'Empereur avec un grand nombre de titres & de profondes ſoumiſſions, offrirent de ſa part aux Tlaſcalans une paix ſincère, une alliance perpétuelle, un commerce libre & des intérêts communs, à condition que la République prendroit inceſſamment les armes contre les Eſpagnols, ou qu'elle titeroit avantage de l'imprudence qu'ils avoient eue de ſe livrer entre ſes mains. Ils furent interrompus dès les premiers mots par un murmure général, qui fut ſuivi des plus vives marques d'indignation & de colère. Un des anciens fit cependant remarquer que ce procédé n'étoit ni honnête ni conforme à l'uſage, & obtint qu'on renverroit les Ambaſſadeurs dans le Palais qui leur étoit deſtiné, juſqu'à ce que le Sénat eût délibéré ſur la réponſe qu'on devoit leur faire. On leur envoya trois ou quatre députés qui porterent la réponſe du Sénat. Elle étoit à-peu-près conçue en ces termes. « Les Tlaſcalans accepteront la paix » que l'Empereur propoſe, pourvu que » les conditions ſoient honorables pour » les deux nations; mais ils ſont accou-

» tumés à obſerver les loix de l'hoſpi-
» talité, & ils ne pourront ſe réſoudre
» à répondre à la confiance qu'on a en
» eux par la mauvaiſe foi. Ils ſe font hon-
» neur de regarder comme impoſſible ce
» qui n'eſt pas permis ». Les Ambaſſadeurs voyant que leurs propoſitions étoient ſi mal reçues, partirent avec la plus grande précipitation. Le bruit de leur commiſſion avoit ſoulevé le peuple, & ils craignoient de n'être pas à l'abri de ſes inſultes.

Le jeune Xicotencatl, Général des armées de la République de Tlaſcala, forme une conſpiration contre Cortez.

Quoique l'intrigue des Mexiquains n'eût tourné qu'à la ſatisfaction de Cortez, elle occaſionna cependant un accident qui lui cauſa beaucoup d'inquiétude. Le jeune Xicotencatl n'avoit oſé réſiſter à l'opinion générale du Sénat; mais ce guerrier, jaloux de la gloire que Cortez s'étoit acquiſe, & fatigué d'entendre vanter tous les jours ſes exploits, réſolut de le perdre. Pour y réuſſir, il répandit ſourdement dans le peuple, que le Sénat avoit oublié les véritables intérêts de la patrie en rejettant les offres de l'Empereur du Mexique, & qu'il falloit s'aveugler pour ne pas reconnoître que le véritable deſſein des Eſpagnols étoit de renverſer la Religion & la forme du Gouvernement. Il trouva d'abord de la réſiſtance dans ceux qu'il prenoit pour ſes confidens; mais, comme il joignoit l'éloquence à la réputation de brave guerrier, il parvint à ſe faire des partiſans: le nombre augmentoit tous les jours, & les Eſpagnols étoient menacés d'une ruine totale, lorſque les Sénateurs furent informés des complots de Xicotencatl. On s'aſſembla

pour délibérer ſur une affaire de cette importance. On appella même à l'aſſemblée Xicotencatl l'aveugle qui étoit pere du coupable, ne doutant pas que, ſacrifiant les intétêts de ſon fils à celui de la nation, il ne donnât ſon avis avec toute l'intégrité qu'on pouvoit déſirer.

Solis, liv. 5, chap. 2.

Toutes les voix furent contre le jeune Xicotencalt. On le traita de traître qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les décrets du Sénat & ruiner le crédit de la nation. Quelques avis allerent à la mort du coupable, &, ce qui doit cauſer encore plus d'étonnement, le pere même de Xicotencalt fut un de ceux qui ſoutint cette opinion avec plus de force. C'eſt le ſecond exemple de cette eſpèce que nous fournit l'Hiſtoire. Lorſque Rome donna le premier, elle étoit encore dans la barbarie; Tlaſcala, qui donna le ſecond, y étoit auſſi. Le véritable héroïſme eſt plus commun chez les barbares que chez les peuples policés.

La grandeur d'ame du pere toucha ſi vivement ceux qui avoient penſé comme lui, qu'ils revinrent à un avis plus modéré. On fit paroître le coupable, chargé de chaînes, devant les Sénateurs; on lui reprocha ſa trahiſon de la manière la plus dure; on le dégrada de ſa qualité de Général, avec l'humiliante cérémonie de jetter le bâton du haut en bas des dégrés du tribunal. Cette humiliation le força d'avoir recours aux bontés de Cortez, qui s'empreſſa auſſi-tôt de demander ſa grace & de le faire rétablir dans ſa dignité. La jalouſie eſt une paſſion qui s'éteint difficilement:

le farouche Xicotencatl ne ſe réconcilia qu'en apparence avec Cortez : il cachoit des projets de vengeance, qu'il avoit deſſein de faire éclater à la première occaſion.

Cette affaire étant terminée, on ſongea ſérieuſement à faire la guerre aux Tepéaques. On confia encore le commandement de l'armée de la République à Xicotencatl. Les ſoldats que Narvaez avoit amenés & qui avoient ſuivi les étendards de Cortez, refuſerent d'abord de prendre les armes : mais le Général leur fit ſentir tout le danger auquel ils s'expoſoient en ne rendant pas ce ſervice aux Tlaſcalans ; ils conſentirent enfin à ſervir encore dans cette expédition. Le Général ſe mit à la tête des Eſpagnols, dont le nombre ne montoit qu'à quatre cens vingt & à ſeize cavaliers : il y joignit un corps de huit mille Tlaſcalans, tous hommes choiſis & commandés par des Officiers dont il avoit éprouvé la valeur à Mexico. On marcha aux ennemis qui étoient ſecourus par un corps conſidérable de Mexiquains : ils réſiſterent d'abord avec aſſez de fermeté : mais, ſe voyant preſſés de toutes parts, ils prirent la fuite & envoyerent demander la paix, aux conditions que le vainqueur jugeroit à propos de leur impoſer. Cortez leur ayant accordé un pardon général, ils le ſupplierent de ne pas abandonner leur ville. Il y fit conſtruire une fortereſſe & leur perſuada que c'étoit dans le deſſein de les protéger ; mais il vouloit ſe rendre maître du chemin de la Vera-Cruz par ce poſte qui étoit déja fortifié par la nature, & qui,

avec un peu de travail, pourroit devenir pour lui une reſſource contre tous les accidens de la guerre. Il fit fermer l'enceinte intérieure par un rempart de pierre : pour former des murailles, on coupa le roc dans les endroits où la montagne étoit le moins eſcarpée. On éleva au ſommet de la montagne une citadelle qui dominoit ſur la ville & ſur toute la plaine. Les Tepéaques travaillerent eux-mêmes à cet ouvrage, & le pouſſerent avec tant d'ardeur qu'il fut achevé en peu de jours. Cortez y laiſſa un ſergent & vingt ſoldats pour garder cette place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*. Ce fut la ſeconde ville Eſpagnole de l'Empire du Mexique.

Cortez ne s'en tint pas à cette expédition, il envoya quelques Eſpagnols avec une armée de Tlaſcalans ſoumettre pluſieurs bourgs de cette Province qui tenoient encore pour les Mexiquains. Pendant que les Eſpagnols, ſecourus par les Tlaſcalans, faiſoient reſpecter leur nom dans toute cette contrée, on apprit que le ſucceſſeur de Montezuma étoit mort, & que les Mexiquains avoient proclamé Empereur *Guatimozin*, jeune Prince dont le caractère ſembloit promettre un régne éclatant. Il l'avoit commencé par ſe livrer totalement au ſoin des affaires. Pluſieurs réglemens en faveur de la milice lui avoient gagné le cœur des Officiers & des ſoldats. En marquant aux Nobles un air de bonté, qui depuis long-tems, étoit inconnu au Mexique, il gagnoit leur cœur. Il s'étoit auſſi attiré l'affection du peuple en diminuant les impôts. Cortez étant

L'Empereur du Mexique meurt. Les Mexiquains en éliſent un autre.

informé de tous ces détails, les regarda comme autant d'obſtacles qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. Il avoit pris la réſolution de faire la conquête du Mexique, comptant toujours ſur le ſecours des Tlaſcalans : mais il étoit embarraſſé comment il pourroit paſſer la chauſſée, depuis que les Mexiquains avoient pris l'habitude de couper les ponts qui étoient ſur les canaux. Il ne lui reſtoit d'autre reſſource que les ponts-volans, qui n'étoient pas d'un grand ſecours à cauſe des canots dont les Mexiquains faiſoient uſage ſur le lac. Pour y réſiſter, il réſolut de faire conſtruire treize brigantins, & de conduire ſon armée juſqu'au centre de Mexico. Il ſe flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte en pièces par les Indiens. Il chargea Martin Lopez de la conſtruction de ces brigantins, & envoya chercher à la Vera-Cruz le fer, les mâts & tous les agrès des vaiſſeaux qu'on avoit coulés à fond. Il trouva ſur les montagnes de Tlaſcala des arbres qui produiſoient de la poix ; il en tira tout le brai dont il avoit beſoin pour caréner ſes bâtimens.

Comme la poudre lui manquoit, il imagina le moyen d'en compoſer d'une qualité très-fine en faiſant tirer du ſoufre de ce Volcan que d'Ordas avoit été viſiter. Il crut qu'une matière ſi combuſtible devoit être un aliment certain pour la flamme. Il y envoya quelques ſoldats, qui revinrent avec une proviſion ſuffiſante pour fournir toute l'armée de poudre. Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'on lui apprit que Magiſcatzin, ce Sénateur de Tlaſcala

qui lui avoit donné de ſi grandes marques d'amitié, étoit à l'article de la mort. Cortez lui envoya ſon Aumônier, qui le diſpoſa heureuſement à recevoir le baptême & qui le vit mourir avec des ſeutimens de Religion. Cortez fut très-ſenſible à la perte de cet ami, auquel il étoit en partie redevable des bontés que les Tlaſcalans avoient pour lui & pour ſes compagnons. La fortune, qui ſembloit ſe faire une loi de le ſoutenir dans ſes diſgraces, les adoucit dans ce moment par un ſecours qu'il n'avoit pas lieu d'eſpérer.

Les Officiers de Cortez ſe ſaiſiſſent de deux vaiſſeaux arrivés de Cuba.

Il apprit que deux vaiſſeaux Eſpagnols qui apportoient de Cuba un ſecours d'hommes & de munitions avoient été ſaiſis ſucceſſivement par l'adreſſe de Pedro Cavallero qu'il avoit chargé du ſoin de garder la côte. Le Gouverneur de Cuba, perſuadé que Narvaez étoit en poſſeſſion de toutes les conquêtes de la Nouvelle Eſpagne, lui envoya Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, le même qui avoit dérobé Cortez aux perſécutions de ſes ennemis. Cavallero étoit allé reconnoître ſon vaiſſeau & avoit jugé de ſon deſſein par l'empreſſement avec lequel il s'étoit informé de la ſituation de Narvaez. Il lui avoit répondu que ce Général étoit en poſſeſſion de tout le pays, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de ſoldats qui lui étoient reſtés attachés. Sur cette réponſe, Barba & tous ſes gens n'avoient pas fait de difficultés d'aller droit à la Vera-Cruz. Si-tôt qu'ils débarquerent on les arrêta au nom de Cortez. Lorſqu'ils connurent la vérité, loin d'être affligés,

ils s'engagerent volontairement à le ſervir, & Barba obtint le commandement d'une compagnie d'arbalêtriers. Un autre vaiſſeau, conduit par Moreyon de Lobera, tomba de la même manière au pouvoir de la Colonie, & s'engagea avec autant de facilité au ſervice de Cortez. Tous les moyens que Velaſquez employoit pour perdre ce dernier, ſervoient à ſeconder ſes projets. Il y avoit dans le premier de ces vaiſſeaux treize ſoldats, deux chevaux & quelques munitions de guerre & de bouche; dans le ſecond il y en avoit huit, une jument & une quantité conſidérable d'armes & de munitions. Cortez eut la ſatisfaction de voir pluſieurs Sénateurs de Tlaſcala embraſſer le Chriſtianiſme, ce qui reſſerra plus étroitement l'amitié de ces Républiquains pour les Eſpagnols.

Le Général Eſpagnol eut encore un bonheur qui lui fut d'autant plus agréable, qu'il s'y attendoit moins. On a vu ci-devant, page 75, qu'un certain Garay, Gouverneur de la Jamaïque, avoit équippé trois navires pour faire des établiſſemens du côté de la Vera-Cruz; Cortez arrêta quelques-uns de ſes gens par ſurpriſe, & les autres furent repouſſés par les Indiens dans tous les cantons où ils voulurent aborder. Ne ſe rebutant pas de ce mauvais ſuccès, il fit un nouvel armément; mais cette ſeconde expédition ne réuſſit pas mieux que la première. Ses vaiſſeaux ſe diſperſerent, chacun prit ſa route, & tous coururent pendant quelque-tems au haſard, ſans s'être communiqué leur deſſein. Ils aborderent

Il lui arrive d'autres ſecours inespérés.

preſqu'en même-tems à la Vera-Cruz, où tous les ſoldats ſe rangerent ſous les enſeignes de Cortez. Le premier de ces vaiſſeaux portoit ſoixante hommes, le ſecond cinquante avec ſept chevaux. Il étoit très-bien armé & commandé par un Gentilhomme Arragonnois d'une valeur à l'épreuve, & dont la perſonne ſeule tenoit lieu d'un grand ſecours. Le troiſième contenoit quarante ſoldats, dix chevaux & quantité d'armes & de munitions. Cette troupe de guerriers prit le chemin de Tlaſcala, où Cortez les reçut avec une joie mêlée de ſurpriſe. Le haſard amena encore ſur la côte un vaiſſeau des Canaries. Il étoit chargé d'arquebuſes, de poudre & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux & quelques paſſagers, qui avoient deſſein de vendre leurs marchandiſes aux Eſpagnols. Le Gouverneur de la Vera-Cruz acheta non-ſeulement toute la charge du vaiſſeau, il perſuada encore aux Officiers d'aller ſervir dans l'armée de Cortez, avec treize ſoldats qui étoient avec eux & qui venoient chercher fortune.

La joie de ces heureux événemens n'empêcha point les Officiers de prendre le dueil à Tlaſcala pour la mort de Magiſcatzin, qui étoit regardé comme le pere de la Patrie. Ils parurent tous en public avec des caſaques noires qu'on fit teindre exprès & qui étoient par-deſſus leurs habits militaires. Ce témoignage de ſenſibilité pour la douleur publique fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs & ſur le peuple, qu'ils prierent Cortez de remplir

la place qui étoit vacante au Sénat. Magiſcatzin joignoit à cette qualité celle de Gouverneur du principal quartier de la ville. Comme ces deux offices demandoient une aſſiduité qui ne pouvoit s'accorder avec les projets de Cortez, il ſe contenta de faire tomber le choix de la République ſur le fils aîné du mort, qui avoit hérité de toutes les vertus du pere & de tous ſes ſentimens pour les Eſpagnols.

Les ſoldats de Narvaez, ſe ſouvenant des dangers auxquels ils avoient été expoſés, n'enviſagerent qu'avec frayeur ceux dont ils étoient encore ménacés dans la nouvelle expédition que Cortez préparoit. Ils lui rappellerent la parole qu'il leur avoit donnée de les laiſſer retourner à Cuba après la conquête de Tepéaca. Cortez, regardant ces ſéditieux comme plus capables de nuire à ſes deſſeins que de les ſeconder, fit publier dans l'armée que ceux qui voudroient ſe retirer à Cuba ou dans leur pays pouvoient ſe préſenter, & qu'on leur fourniroit tout ce qu'ils demanderoient. Alvarado conduiſit juſqu'à bord d'un des vaiſſeaux ceux qui ſacrifioient la gloire au repos. De ce nombre fut André Duero que l'on avoit vu ſi attaché aux intérêts de Cortez. L'honneur retint cependant auprès de Cortez pluſieurs ſoldats parmi ceux que Narvaez avoit amenés.

Les ſoldats de Narvaez retournent à l'Iſle de Cuba.

Cortez, voyant qu'il ne recevoit aucunes nouvelles de la Cour d'Eſpagne, réſolut d'y envoyer de nouvelles dépêches pour rendre compte à l'Empereur de ſa

conduite & de l'état où étoient les choſes. Il ne manqua pas de faire valoir l'importance de la conquête du Mexique, & finit par demander des ſecours d'hommes, de chevaux & de proviſions. Il chargea ſes agens de préſenter à l'Empereur l'or & les autres raretés que l'on avoit conſervées à Tlaſcala. Il envoya en même-tems deux députés à l'île Eſpagnole pour demander des ſecours à l'Audience Royale de San Domingo, d'où il pouvoit en obtenir de beaucoup plus prompts que de la Cour : mais il n'en reçut que des promeſſes.

Cortez envoie demander du ſecours en Eſpagne. Comment ſes agens y ſont reçus.

Suivons pendant quelques momens les agens de Cortez en Eſpagne. Nous avons dit plus haut qu'il en avoit déja envoyé deux : après beaucoup de peines ils avoient obtenu audience de Charles-Quint, qui s'étant informé, avec beaucoup de ſoin, de tout ce qui s'étoit paſſé au Mexique, avoit connu l'importance de pourſuivre une entrepriſe commencée ſous de ſi heureux préſages, & par un homme dont il admiroit lui-même la prudence & la valeur. Les affaires de l'État & le voyage qu'il ſe trouva obligé de faire en Allemagne, ne lui avoient pas permis de prendre une réſolution déterminée entre Velaſquez & Cortez. Il confia cette affaire au Cardinal Adrien : mais les troubles qui s'éleverent en Eſpagne pendant l'abſence de l'Empereur fixerent toute l'attention du Miniſtre. Les agens de Cortez, réſolurent d'attendre le retour de l'Empereur ; & ſe retirerent à Medellin avec Martin Cortez, pere de notre Général, qui s'é-

toit joint à eux pour obtenir la protection de la Cour en faveur de ſon fils. L'Evêque de Burgos, que les partiſans de Velaſquez avoient ſu gagner, prenoit toutes les précautions poſſibles pour fermer le paſſage à tous ceux qui viendroient de la nouvelle Eſpagne de la part de Cortez. Ses ordres étoient ſi précis, qu'on arrêta à Seville les deux derniers agens du Général & tous les préſens qu'ils apportoient à l'Empereur : mais ils eurent l'adreſſe de s'échapper avec les dépêches & les lettres qu'ils portoient. Ayant appris que les premiers députés de Cortez s'étoient retirés à Medellin avec ſon pere, ils s'y rendirent en diligence & y attendirent auſſi que le calme fût rétabli dans le Royaume. Ce calme arriva, & le pere de Cortez ſe rendit à la Cour & obtint une autre audience du Cardinal, Gouverneur pendant l'abſcence du Monarque. Il les prit ſous ſa protection, fit porter un Arrêt du Conſeil d'Etat par lequel on ôta à l'Evêque la connoiſſance des affaires entre Fernand Cortez & Diego Velaſquez, & on ordonna que tous les effets que les agens du premier avoient apporté leur ſeroient rendus ſans aucun délai. Le Cardinal, étonné des exploits prodigieux que Cortez avoit faits avec ſi peu de monde, avoit conçu pour lui une véritable eſtime & s'étoit déclaré ſon protecteur : mais il fut appellé à la chaire de Saint Pierre ſous le nom d'Adrien VI, & ſa protection ſe borna pour Cortez aux ſimples recommandations.

Charles-Quint revint alors en Eſpagne, *Solis*, liv. 2, chap. 8.

accorda une audience aux envoyés de Cortez, confirma la récuſation de l'Evêque de Burgos, & nomma des Commiſſaires pour terminer cette grande conteſtation. Ces Commiſſaires, après de ſcrupuleuſes informations, décideront que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des pays qu'il avoit conquis ; qu'on devoit l'encourager en lui procurant des ſecours conſidérables, & le mettre en état de pourſuivre une entrepriſe qu'il avoit ſi bien commencée. Ils blâmerent Velaſquez de vouloir uſurper, ſur des motifs très-légers, la gloire & le fruit des travaux de Cortez ; traiterent d'attentat la hardieſſe qu'il avoit eue d'envoyer une armée contre lui, même contre les ordres qu'il avoit reçus de l'Audience Royale de Saint Domingue. L'Empereur ayant approuvé ces déciſions, on prononça une Sentence qui portoit que Fernand Cortez étoit un bon Miniſtre & un fidéle ſujet de ſa Majeſté Impériale. On honoroit des mêmes qualités les Officiers & les ſoldats qui l'avoient accompagné ; on impoſoit un ſilence perpétuel à Diego Velaſquez ſur la conquête de la Nouvelle Eſpagne, & on lui défendoit, ſous peine de punition, d'y apporter obſtacle de quelque manière que ce fût, réſervant cependant ſes droits pour les frais qu'il avoit faits en armant les vaiſſeaux. Les Juges, en dictant cette Sentence, eurent plus d'égards aux intérêts de l'Etat qu'aux loix de la Juſtice. L'Empereur ratifia la Sentence, & ordonna qu'on envoyât à Cortez tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin. On aſſure

que Diego Velaſquez mourut de chagrin lorſqu'il reçut les ordres de la Cour.

Cortez, pendant qu'on diſcutoit ſes droits à la Cour d'Eſpagne, faiſoit tous ſes préparatifs pour la conquête du Mexique. Le 29 Décembre 1520, il fit la revue de ſes troupes, dont le nombre ſe montoit à ſix cens hommes d'infanterie & à quarante cavaliers. Son artillerie étoit compoſée de neuf pièces de canon qu'on avoit tirées des vaiſſeaux. Le Général Xicotencatl, qui commandoit encore les troupes de la République, fit paſſer ſon armée en revue : elle montoit à dix mille hommes. Le nombre des alliés, qui étoient campés hors de la ville, étoit ſi conſidérable, qu'on prétend que Cortez, pendant le ſiége de Mexico, ſe trouva pluſieurs fois à la tête de deux cens mille hommes.

Avant de partir, le Général fit publier pluſieurs ordonnances qui regardoient les Eſpagnols & les Indiens. Elles portoient défenſes, ſous peine de mort, d'employer les armes dans les différens particuliers, de faire la moindre violence aux femmes & de s'éloigner du camp pour le pillage, ſans la permiſſion des Officiers. Les Indiens ne firent aucune difficulté de s'y ſoumettre.

Il marche contre les Mexiquains.

Le trente Décembre de la même année Cortez ſe mit en marche pour aller faire le ſiége de Mexico. Le lendemain de ſa marche, les coureurs vinrent l'avertir que les ennemis avoient embarraſſé le chemin par quantité d'arbres & de pieux fort aigus qu'ils avoient plantés en différens endroits où la terre étoit fraîchement re-

muée pour y faire enfoncer les chevaux. Il reçut cet avis avec gayeté, & dit à ſes ſoldats : « Ces braves n'ont pas envie de » nous voir de près. Ils veulent embar- » raſſer nos pieds, parce qu'ils redoutent » nos mains ». Il fit auſſi-tôt marcher deux mille Tlaſcalans à l'avant-garde, avec ordre d'écarter les arbres. On parvint au haut d'une montagne d'où l'on découvroit le grand lac de Mexico. Le Général alors excita ſes troupes par le ſouvenir des richeſſes qu'elles y avoient laiſſées & par les injures qu'elles y avoient reçues.

Après quelques jours de marche, on apperçut enfin les ennemis qui étoient rangés en ordre de bataille au-delà d'une grande rivière. Lorſqu'ils virent que les Eſpagnols amenoient avec eux un nombre conſidérable d'alliés, le courage commença à leur manquer : ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation ; mais ils ſe rallierent derrière des bois qui étoient aux environs. Cortez paſſa la rivière ſur un pont de bois, que les ennemis avoient eu l'imprudence de ne pas rompre, rangea ſon armée en bataille, fit tirer quelques coups de canon. Les ennemis épouvantés prirent honteuſement la fuite. Cortez continua ſa marche, & paſſa la nuit dans un bourg qu'il trouva abandonné. Il eut la précaution de mettre des corps-de-garde à toutes les avenues.

Le lendemain, lorſqu'il étoit en marche, il vit paroître dix Indiens qui avançoient à grands pas vers l'avant-garde. Ils n'avoient entr'eux qu'une ſeule lance couronnée d'une lame d'or. Ils la portoient

avec tant de reſpect & de cérémonie, qu'on la prit pour un ſigne de paix. C'étoit une ambaſſade du Cacique de Tezcuco, qui envoyoit prier Cortez d'épargner les terres de ſon Domaine, & l'aſſurer qu'il déſiroit ſon alliance. Il lui faiſoit en même-tems offrir dans ſa ville un logement commode pour tous les Eſpagnols, & demandoit que les alliés demeuraſſent hors des murs, où il promettoit de leur faire fournir toutes ſortes de proviſions. Cortez examina long-tems ces Ambaſſadeurs, & malgré leur air de ſincérité, il réſolut de ſe tenir toujours ſur ſes gardes, leur fit une réponſe honnête & continua ſa marche. Etant arrivé au fauxbourg de la ville, il réſolut de différer l'entrée au lendemain, pour avoir le tems d'examiner de plus près la conduite du Cacique. Ce délai ſauva les Eſpagnols. Le Cacique, craignant que ſon projet ne fût découvert, n'oſa ſe préſenter devant Cortez. Les Eſpagnols s'apperçurent que les habitans du fauxbourg ſe retiroient pendant la nuit vers la ville. Tout parut cependant tranquille. Le morne ſilence qui régnoit dans la ville, l'abſence du Cacique, qui, ſelon l'uſage, auroit dû ſe préſenter devant le Général, ou lui envoyer quelqu'un pour le ſaluer de ſa part, furent pour Cortez les indices de quelque trahiſon. Dès que le jour parut, il rangea ſon armée en bataille & entra dans la ville; les portes étoient ouvertes & ſans gardes; toute l'armée entra ſans aucune réſiſtance; quelques habitans parurent ſans armes: mais on ne voyoit point de femmes, ce qui

Le Cacique de Tezcuco cherche à le tromper.

augmenta les ſoupçons des Eſpagnols. Cortez diſtribua des troupes dans tous les poſtes importans, avança avec le reſte dans une grande place où il forma quelques bataillons. Il fit chercher le Cacique, mais il apprit qu'il s'étoit retiré pendant la nuit à l'armée des Mexiquains avec un petit nombre de Soldats. La Nobleſſe & une très-grande partie de ſes ſujets à qui ſa tyrannie étoit inſupportable, étoient reſtés dans la ville. On ne tarda pas à apprendre que le Cacique avoit eu le projet de marquer beaucoup d'amitié aux Eſpagnols pour les engager de ſe livrer à la confiance, & d'introduire pendant la nuit les troupes Mexiquaines qui devoient les égorger tous; mais que ſes envoyés lui avoient fait une peinture ſi effrayante des forces de Cortez, que ſa hardieſſe s'étoit changée en crainte; que la prudence avec laquelle les ennemis ſe comportoient lui avoit fait craindre que ſon deſſein ne fût découvert, & prendre la fuite.

Voilà de quelle manière Cortez ſe trouva maître d'une ville importante. La fortune ne borna pas-là ſes faveurs. Les ſujets du Cacique étant tous mécontens du Gouvernement, prirent le parti des Eſpagnols. Toute l'armée paſſa la nuit ſuivante dans Tezcuco. Le palais étoit ſi vaſte, que les Eſpagnols & une partie des Tlaſcalans y trouverent tous des logemens commodes; les autres troupes ſe cantonnerent dans les rues voiſines. Le lendemain, tous les Nobles demanderent une audience à Cortez. Ils avoient à leur tête un jeune homme de dix-neuf ans, auquel ils mar-

quoient autant de vénération qu'à leur chef. Un des plus anciens dit au Général que le Cacique fugitif n'étoit pas le Seigneur légitime du pays; mais un tyran qui avoit massacré de sa propre main Nebazal, son frere aîné, pour usurper sa couronne; que le jeune Prince qui étoit à la tête des Nobles étoit fils du malheureux Nebazal, qui avoit été dérobé à la cruauté du meurtrier de son pere; que l'assassinat s'étoit commis par le secours de l'Empereur qui régnoit avant Montezuma, & que celui qui étoit monté sur le trône ne favorisoit pas moins le meurtrier, parce qu'il espéroit employer sa perfidie à détruire les Espagnols. Le jeune Prince avoit une figure si intéressante, que Cortez, avant d'être informé de sa naissance, lui donna les plus grandes marques d'amitié. Lorsqu'on lui eut expliqué le discours du vieillard, il dit que, suivant les droits de la guerre, il pouvoit livrer la ville au pillage; mais que les Espagnols ne cherchoient que le bonheur des peuples qui vouloient accepter leur alliance, & que pour gage de la sienne, il rendoit à la ville de Tezcuco le Cacique qu'elle avoit reçu du Ciel. Cette déclaration causa une joie générale dans toute la ville. Les Nobles & le peuple se livrerent pendant toute la nuit aux divertissemens, & remirent la cérémonie du couronnement au lendemain. Cortez y assista, & eut la satisfaction de voir que les habitans, charmés de sa conduite, lui étoient plus soumis que s'il eût remporté sur eux une victoire complette. Le jeune Cacique écouta les exhortations

Ce Cacique est déposé & Cortez en établit un à sa place.

qu'on lui fit touchant la Religion, & reçut le baptême.

Tezcuco devint une place de sûreté pour les Espagnols, & disputa aux Tlascalans l'honneur du zèle & de la fidélité. Le Cacique, informé du projet des Espagnols, fit donner plus de profondeur aux premiers canaux du lac Mexico. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, Cortez assiégea la ville d'Iztacpalapa qui étoit située sur la chaussée du lac. A son approche les habitans se retirerent; mais lorsque les Espagnols y furent entrés, ils l'inonderent & les forcerent de l'abandonner. Les Mexiquains les suivirent dans leur retraite, leur livrerent plusieurs combats & leur tuerent quelques soldats : ils ne dûrent leur salut qu'à leur prudence & à leur valeur. Lorsque les ennemis les virent aux portes de Tezcuco où étoit le gros de l'armée, ils lâcherent prise.

Les Caciques voisins de Tezcuco vinrent demander du secours à Cortez contre le nouvel Empereur du Mexique, qui envoyoit contr'eux une puissante armée pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Il leur accorda deux cens Espagnols, quinze cavaliers, & la moitié de l'armée des Tlascalans, à la tête desquels il mit le brave Sandoval. Les Caciques joignirent leurs troupes à ce secours, marcherent au-devant de l'ennemi & en firent un carnage affreux. Cortez, pour prix de sa victoire, exigea seulement des Caciques qu'ils fissent alliance avec les Tlascalans, dont ils avoient toujours été ennemis jurés. Le traité fut conclu sur le

champ, avec promeſſe de la part des Tlaſcalans de le faire ratifier par le Sénat.

L'entrée de Sandoval à Tezcuco eut l'air d'un triomphe. Il étoit accompagné de tous les Caciques qu'il avoit ſecourus. Ils venoient remercier le Général & lui offrir toutes leurs forces. Il avoit en outre à ſa ſuite un grand nombre de Mexiquains. Cortez accepta l'offre des Caciques, & leur dit de ſe tenir prêts à marcher au premier ordre. Il ſe fit enſuite amener les priſonniers Mexiquains, qui s'attendoient à perdre la vie ſelon l'uſage établi dans leur pays. Il affecta devant eux toute la fierté d'un vainqueur offenſé, ordonna cependant qu'on ôtât leurs fers; & voulant profiter de cette occaſion pour juſtifier aux yeux de ſes alliés la guerre qu'il avoit entrepriſe, & leur donner une preuve de ſa généroſité, il tint ce langage aux priſonniers : « Vos » uſages & les loix de la guerre m'autoriſent à vous punir avec la dernière in» humanité : mais les Eſpagnols ne regar» dent pas comme un crime de porter les » armes pour ſon Prince, & ſavent diſ» tinguer les malheureux d'avec les cou» pables. Je veux vous convaincre de l'a» vantage que la clémence de ma nation » a ſur la barbarie de la vôtre, en vous » donnant tout à la fois la vie & la li» berté. Retournez dès ce moment vous » ranger ſous les étendards de votre Prin» ce, &, puiſque vous êtes Nobles, vous » devez obſerver la loi que j'attache à » cette grace : c'eſt de lui dire que je viens » lui demander raiſon de la guerre injuſte

» qu'il m'a faite en rompant les traités ſur » la foi deſquels je m'étois déterminé à » quitter Mexico. Dites-lui que je viens » encore venger la mort de Montezuma, » à qui j'ai fait cette promeſſe avant ſon » dernier ſoupir ; que je ſuis ſuivi d'une » armée redoutable, non-ſeulement par » le nombre des Eſpagnols qu'il ſait être » invincibles, & qui eſt conſidérablement » augmenté, mais encore par les troupes » de toutes les nations qui abhorrent la » tyrannie des Mexiquains ; que dans peu » je l'attaquerai au milieu de ſa Cour mê- » me, & que je ne relâcherai rien de ma » juſte colere, juſqu'à ce que j'aye réduit » en cendres toutes les villes qui lui ſont » ſoumiſes & arroſé tout ſon Empire du » ſang de ſes ſujets. Cependant, ſi, pour » éviter ſa ruine & pour épargner le ſang » des Mexiquains, il ſe ſent du penchant » pour la paix, je ſuis prêt à la lui ac- » corder à des conditions raiſonnables, » parce que les armes de mon Roi, que » les foudres du Ciel aſſiſtent toujours, » ne bleſſent que ceux qui leur réſiſtent, » & que je préfére l'humanité à la ven- » geance ». Ces malheureux, étonnés eux-mêmes de la douceur du Général, ſe jetterent à ſes pieds & lui promirent de faire tous leurs efforts pour engager leur Souverain à accepter la paix. Cortez les fit conduire avec une nombreuſe eſcorte juſque ſur les bords du lac : mais il n'en reçut aucune nouvelle.

On lui annonça dans le même tems que ſes brigantins étoient conſtruits, & qu'on étoit prêt à les conduire à Tezcuco. La

République de Tlaſcala fourniſſoit dix mille hommes de charge pour porter les planches, les mâts, les ferrures & tous les autres matériaux néceſſaires, avec une eſcorte de vingt mille ſoldats, ſous le commandement d'un jeune Capitaine d'une valeur à l'épreuve. Quoique ces forces paruſſent ſuffiſantes, Lopez, qui avoit été chargé de la conſtruction & de la conduite des brigantins, crut qu'il y auroit de l'imprudence à les riſquer ſur les terres de l'Empire qu'on étoit forcé de paſſer, ſans avoir quelques Eſpagnols, & en demanda à Cortez. Celui-ci goûta ſes raiſons, lui en envoya deux cens, quinze cavaliers & quelques troupes auxiliaires, dont il donna le commandement à Sandoval qui avoit mérité toute ſa confiance. Ce brave Officier ſe détourna un peu de ſa route pour aller à Zulepeque, qui non-ſeulement réfuſoit d'obéir au Général, mais où l'on avoit appris que pluſieurs Eſpagnols avoient été maſſacrés en allant de la Vera-Cruz à Mexico. A l'approche de Sandoval, les habitans abandonnerent leur ville & ſe retirerent dans les montagnes. Sandoval les fit pourſuivre par les Tlaſcalans & entra dans la place. Il ne put retenir ſa colere lorſqu'il vit les preuves de leur trahiſon à l'égard des Eſpagnols. On trouva ſur les murs d'un édifice ces mots écrits en Eſpagnol avec du charbon. « L'infortuné Jean Juſto & ſes » compagnons furent pris en ce lieu ». On reconnut dans un des Temples les têtes de ces malheureuſes victimes, que leurs meurtriers avoient fait ſécher au feu & à

la fumée pour les préſerver de la corruption. Triſte & affreux ſpectacle, qui, en conſervant les horreurs de la mort, les rendoit encore plus hideuſes. Tous les Eſpagnols, irrités, demanderent à Sandoval qu'il leur fût permis de venger le ſang de leur nation avec la dernière rigueur. Il donnoit déja ſes ordres lorſque les Tlaſcalans qu'il avoit détachés à la pourſuite des habitans revinrent avec un grand nombre de priſonniers de tout âge & de tout ſexe, après en avoir tué un plus grand ſur les montagnes. Ces malheureux ſe jetterent aux pieds des Eſpagnols en témoignant leur repentir & leur crainte par des larmes & des cris lamentables. Sandoval, cédant à la pitié, leur fit grace de la vie & reçut leur ſerment de ſoumiſſion, qu'ils garderent fidélement. Il fit enterrer avec honneur les reſtes des Eſpagnols qui avoient été ſacrifiés.

Après cette expédition il ſe rendit à Tlaſcala, où il arrangea tout pour la marche de l'armée & la conduite des brigantins. Ils arriverent à Tezcuco ſans tirer l'épée, parce que les Mexiquains s'étoient contentés d'obſerver leurs démarches, n'oſant en venir aux mains. Le jeune Capitaine qui commandoit la nouvelle recrue de Tlaſcalans, alla rendre viſite à Cortez & le pria de ne pas tarder à exercer ſa valeur contre les ennemis, parce que le repos l'ennuyoit. Le Général ne fit pas beaucoup de cas de cette vanité, parce qu'il étoit perſuadé que la véritable bravoure eſt toujours accompagnée de la modeſtie : mais il diſſimula, & lui répondit avec douceur,

On commença auſſi-tôt à faire uſage des matériaux qu'on avoit apportés pour conſtruire les brigantins. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, Cortez viſita le pays qui bordoit le lac, dans la vue de choiſir ſes poſtes. Il pilla & brûla quelques-unes des villes qui l'environnoient, attaqua celle de Tacuba, qui étoit ſituée au bout de la chauſſée & comme la clef de Mexico. A peine avoit-il commencé l'attaque, qu'on vit ſortir de la capitale un gros de Mexiquains à la tête deſquels étoit l'Empereur. On crut que leur deſſein étoit de ſe jetter dans Tacuba. En conſéquence Cortez donna ordre aux Eſpagnols de les attendre, afin de les attaquer lorſqu'ils ſeroient entre le lac & la ville. Quelques-uns ſauterent à terre & formerent leurs rangs avec tant de confuſion, que Cortez attribuant leur conduite à la crainte, laiſſa une partie de ſes troupes devant la ville & marcha droit à la chauſſée. Les ennemis abandonnerent le terrain par dégrés & dans une eſpèce de déſordre. Le Général, cédant à ſon impétuoſité, les ſuivit. Lorſqu'ils le virent dans le détroit de la chauſſée, ils ſe rallierent. Pendant qu'ils l'arrêtoient par leur réſiſtance, un prodigieux nombre de canots ſe rangea des deux côtés de la chauſſée. Ceux qui étoient dedans s'étoient munis de longues piques armées de la pointe des épées que les Eſpagnols avoient perdues dans leur première retraite. Les Eſpagnols, voyant le danger qui les menaçoit de toutes parts, firent face de tous côtés, & ſe retirerent ſans perdre un ſeul homme : mais ils fu-

Solis, liv. 5. chap. 15.

rent presque tous blessés. Pendant le combat, Jéan Volante, qui portoit une enseigne, fut renversé dans le lac d'un coup de pique. Les Indiens qui étoient le plus proche se jetterent aussi-tôt sur lui, le mirent dans un canot, qui prit aussi-tôt la route de Mexico; ils avoient dessein de présenter ce prisonnier à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat; mais lorsqu'il se vit éloigné des autres canots, il prit ses armes, tua ceux qui le gardoient, se jetta à la nage, & arriva au bord du lac avec son drapeau qu'il n'avoit jamais abandonné.

Le souvenir de cette disgrace fut effacé par un secours assez considérable d'hommes & de munitions qui arriva précisément dans le tems où Cortez étoit aux prises sur la chaussée avec les Mexiquains. Solis & les autres Historiens de la conquête du Mexique croient que ce secours venoit de l'île Saint Domingue. Dans le même tems, Cortez fut informé que l'Empereur du Mexique envoyoit une puissante armée dans la Province de Chalco pour faire rentrer ce pays sous son obéissance & couper aux Espagnols le chemin de Tlascala & de la Vera-Cruz. Il y envoya Sandoval avec trois cens Espagnols, vingt cavaliers & quelques Tlascalans, pour soutenir les troupes de cette Province qui s'étoient déja mises sous les armes. En arrivant, Sandoval attaqua & défit les ennemis qui avoient paru au même tems que lui. Il passa la nuit dans une grande ville nommée Guastepeque, qui étoit tout auprès

du lieu où la bataille s'étoit donnée. Le lendemain, ayant appris que les ennemis s'étoient retirés à Capiſtlan, qui n'étoit qu'à deux lieues de là, il marcha à eux & en fit un horrible carnage. Après cette ſeconde victoire, il retourna auprès du Général.

Cortez, voulant encore reconnoître le pays qui étoit aux environs du lac, ſe mit à la tête d'un corps de troupes compoſées d'Eſpagnols & de Tlaſcalans. Dans cette expédition, il fut obligé de livrer pluſieurs combats aux Mexiquains, qui l'attaquoient de tous côtés & à chaque inſtant. Il voulut s'emparer de *Suchimilco*, place importante; mais il fut obligé de l'abandonner après avoir perdu neuf ou dix Eſpagnols. Il y courut lui-même le plus grand danger : écoutant plus ſon courage que la prudence, il ſe jetta, l'épée à la main, au milieu d'un gros d'ennemis, fut enveloppé de toutes parts. Il réſiſta long-tems en combattant avec la dernière vigueur; mais ſon cheval, accablé de laſſitude, s'abbattit ſous lui. Les ennemis l'environnerent: comme il étoit trop embarraſſé pour ſe ſervir de ſes armes, il alloit être accablé par le nombre; mais l'envie que les ennemis avoient de le prendre vivant, pour le préſenter à l'Empereur, le ſauva. Pendant qu'ils cherchoient à s'emparer de lui, un cavalier nommé Chriſtophe *d'Olea* de Medina del Campo, qui l'avoit vu tomber, appella quelques Tlaſcalans qui combattoient auprès de lui, s'élança dans l'endroit où étoit le Général, tua cinq ou ſix de ceux qui paroiſſoient le plus empreſſés,

Danger auquel Cortez eſt expoſé.

Solis, liv. 5. chap. 18.

& , ſecouru par les Tlaſcalans qu'il avoit appellés , il délivra Cortez. Ce danger auquel le Général venoit d'échapper , lui fit connoître combien il eſt dangereux de s'abandonner aux premières ſaillies du courage.

Dans ce même tems les brigantins ſe trouverent en état d'être lancés à l'eau. Cortez prit alors toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour attaquer Mexico. Les armes furent eſſayées ; les Officiers reçurent leurs inſtructions ; les munitions de guerre & de bouche furent ſoigneuſement amaſſées. Enfin Cortez porta l'attention par-tout & prépara tout. Pendant qu'il étoit occupé de ces ſoins , un accident imprévu mit ſa fermeté à la dernière épreuve. Un de ſes plus anciens ſoldats vint lui demander une audience ſecrete , & lui apprit que , pendant ſon abſence , il s'étoit formé une conjuration contre ſa vie & celle de tous ſes amis. L'auteur de cet attentat étoit un autre ſoldat de peu de conſidération , qui ſe nommoit Antoine de *Villaſanga*. Regardant le ſiége de Mexico comme une entrepriſe déſeſpérée , il avoit formé le projet de s'en exempter , avoit inſpiré ſes ſentimens à quelques amis du même ordre , en leur repréſentant qu'ils ne devoient pas ſe perdre pour ſuivre la témérité d'un ſeul homme. Il leur propoſa de retourner à l'île de Cuba. En conſéquence de ſes avis , ils s'aſſemblerent pour délibérer ſur les moyens qu'ils employeroient pour venir à bout de leur entrepriſe. Ils trouvoient aſſez de facilité à s'échapper du champ , même à traverſer la

Quelques Eſpagnols forment une conſpiration contre Cortez.

Province de Tlaſcala ; mais ils n'en trouvoient pas autant à parvenir juſqu'à la Vera-Cruz. Ils craignoient même que celui qui y faiſoit les fonctions de Gouverneur ne les arrêtât en les voyant arriver ſans ordre & ſans congé de Cortez. Le chef des conjurés propoſa, pour lever toutes ces difficultés, de tuer Cortez & ſes partiſans, & d'élire un autre Général, qu'on pourroit dégoûter du ſiége, & ſous lequel pouvant ſe retirer ſans ſe noircir de la tache de déſerteur, on feroit valoir auprès du Gouverneur de Cuba le ſervice qu'on lui auroit rendu. Il ajouta qu'on pouvoit même ſe flatter de recevoir des récompenſes à la Cour d'Eſpagne. Cet avis ayant été approuvé, on dreſſa un acte par lequel les conjurés s'engagerent à ſeconder leur chef dans l'exécution de ſon crime, & le ſignerent tous de leur nom. Cet odieux complot fut conduit avec tant d'adreſſe, que le nombre des conjurés augmenta de jour en jour.

Ils avoient concerté de ſuppoſer un paquet arrivé de la Vera-Cruz avec des lettres d'Eſpagne & de le préſenter au Général pendant qu'il ſeroit à table avec ſes Officiers. Les conjurés devoient entrer alors, ſous prétexte de demander des nouvelles d'Eſpagne, & prendre le tems où Cortez ſeroit occupé de la lecture pour le poignarder lui & ſes amis. Ils étoient convenus de ſortir tous enſemble & de ſe répandre dans le quartier en criant: *Eſpagne, liberté.* Les Officiers qu'on ſe propoſoit d'aſſaſſiner avec Cortez étoient d'Olid, Sandoval, Alvarado & ſes freres, Tapia,

les deux Intendans Louis Marin & Pierre d'Ircico, Bernard Diaz, Hiſtorien de la conquête, & pluſieurs autres. Villafanga deſtinoit le commandement de l'armée à François Verdugo, beau-frere du Gouverneur de Cuba, parce que cette qualité ſembloit le rendre propre à ſoutenir une faction : mais on ſavoit qu'il étoit rempli d'honneur, & perſonne n'oſa lui communiquer le complot. On ſe perſuada qu'après l'exécution du crime il ſe trouveroit forcé d'accepter le commandement, pour éviter un plus grand malheur. Le ſoldat qui révéla ce ſecret ne demanda pas d'autre récompenſe que la vie.

L'importance de cette accuſation ne permettant pas de ſuivre de longues formalités, Cortez prit avec lui quelques ſoldats & des Officiers, ſe rendit à la maiſon qu'occupoit Villafanga, le fit arrêter en ſa préſence, ordonna qu'on le chargeât de chaînes. Il fit enſuite ſigne à tous ceux qui étoient préſens de ſortir, ſous prétexte de l'interroger en ſecret. Après lui avoir fait un détail aſſez circonſtancié de toute la conjuration, & profitant des lumières qu'on lui avoit données, il tira du ſein du coupable le traité que les conjurés avoient fait & ſigné. Il le lut, & y ayant trouvé le nom de pluſieurs perſonnes qu'il croyoit dignes de toute ſa confiance, il reſſentit le chagrin le plus cuiſant. Cependant il ne confia ce ſecret à perſonne, ordonna aux Officiers de Juſtice d'inſtruire cette affaire le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, ſans pouſſer plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur.

Villafanga, convaincu par l'acte que le Général avoit trouvé ſur lui, & ſe croyant trahi par ſes aſſociés, confeſſa ſon crime. On lui donna le tems de ſatisfaire aux devoirs de la Religion; il fut pendu la nuit ſuivante à la fenêtre de ſon logement, & on laiſſa ſon cadavre expoſé une partie du jour ſuivant, afin de faire connoître ſon crime & le châtiment qu'on en avoit fait. Cet exemple de juſtice cauſa autant de frayeur aux coupables que d'horreur aux autres ſoldats.

Cortez étoit irrité contre tous les complices de la conjuration: mais il ne vouloit pas perdre tant de ſoldats au commencement d'une expédition. Afin d'éviter la néceſſité de punir les coupables, & de ne pas s'expoſer en même tems aux fâcheuſes ſuites de l'impunité, il publia qu'il avoit trouvé dans le ſein de Villafanga un papier tout déchiré, qui contenoit vraiſemblablement les noms des conjurés; qu'il ſe félicitoit lui-même de n'en avoir pu lire aucun; qu'il ne cherchoit point à les connoître, mais qu'il prioit ſes amis de s'informer ſoigneuſement ſi les Eſpagnols avoient quelque plainte à faire ſur ſa conduite, parce qu'il ne déſiroit rien de ſi bonne foi que de ſatisfaire ſes troupes, & qu'il étoit auſſi diſpoſé à corriger ſes propres défauts qu'à recourir aux voies de la rigueur & de la juſtice, ſi la modération des châtimens affoibliſſoit la terreur des exemples. Il déclara en même-tems que ceux qui avoient eu quelque liaiſon avec Villafanga pouvoient paroître ſans défiance. Le ſoin qu'il prit de ne laiſſer appercevoir au-

cunes traces de chagrin ſur ſon viſage leur perſuada qu'il ignoroit leur crime : ils recommencerent à le ſervir avec zèle, afin d'ôter le ſoupçon que l'on pouvoit avoir conçu contr'eux d'une ſi noire perfidie. La prudence l'engagea cependant à prendre plus de précautions par la ſuite. Il ſe donna une garde de douze ſoldats choiſis, ſous le commandement d'un Officier, dont la fidélité lui étoit connue, & perſonne ne condamna ce nouvel air de grandeur. On ne peut trop donner d'éloges à la ſageſſe de Cortez dans toute cette affaire.

Solis, liv. 4. chap. 19.

Il ne fut pas long-tems ſans avoir encore une occaſion d'exercer ſa fermeté. Ce fameux Général des Tlaſcalans, dont il admiroit lui-même la valeur, & qu'il aimoit à cauſe de l'attachement de ſon pere pour les Eſpagnols, prit tout-à-coup le parti d'abandonner l'armée avec pluſieurs Tlaſcalans qu'il ſut armer de ſa haine contre Cortez. Ce fier Indien ne pouvoit pardonner au Général Eſpagnol de l'avoir battu avec ſi peu de monde, & aux autres Eſpagnols d'avoir une ſi grande ſupériorité ſur ceux de ſa nation. Les Tlaſcalans qui étoient reſtés à l'armée furent les premiers à blâmer ſa conduite & à en avertir le Général. Cortez ſentit combien cette démarche de la part d'un homme qui avoit acquis tant de conſidération parmi les alliés, étoit dangereuſe dans la conjoncture préſente. Il ne doutoit pas que la ſévérité ne fût néceſſaire contre ce déſerteur, & que la ſûreté des Eſpagnols demandoit qu'on en fît un exemple capable d'inſpirer aſſez de terreur à tous les Indiens qui étoient dans

Xicotencatl veut exciter les Tlaſcalans à la ſédicion. Cortez le fait tuer.

ſon armée, pour les retenir dans le devoir; mais il crut qu'il falloit, avant de ſuivre les régles de la diſcipline, écouter la reconnoiſſance aux bontés du vieux Xicotencatl, & à celles de la République en général. Il envoya des députés aux Sénateurs pour les informer de ce qui ſe paſſoit & les aſſurer que ſa conduite ſeroit conforme à leurs intentions. Cette ſage aſſemblée répondit aux députés, en préſence même du pere du coupable, que « ſuivant » les loix de la République, quiconque » ſoulevoit une armée contre ſon Géné» ral étoit digne de mort; que Cortez étoit » par conſéquent libre d'exercer contre le » Général Tlaſcalan la juſtice la plus ri» goureuſe, & que s'il revenoit à Tlaſca» la, il ne ſeroit pas traité avec plus de » douceur ». D'après cette réponſe, Cortez envoya un détachement d'Eſpagnols à la pourſuite de Xicotencatl, avec ordre de le prendre vif ou mort. On le joignit à quelque diſtance de Tezcuco; il ſe défendit juſqu'à la dernière extrêmité, quoique foiblement ſecouru par les Tlaſcalans qui l'accompagnoient. Les Eſpagnols l'ayant tué pendirent ſon cadavre à un arbre. Pluſieurs écrivains ont aſſuré que le Général l'avoit fait exécuter à la vue de toute l'armée; mais Diaz, qui étoit préſent, dit le conrraire. Cortez étoit trop prudent pour humilier les Tlaſcalans au point de faire ſubir, en leur préſence, un ſupplice ſi honteux à leur Chef. Il n'ignoroit pas que le ſpectacle & le récit font des impreſſions bien différentes. Ceux qui avoient accompagné Xicotencatl ne firent aucune

difficulté de rejoindre l'armée Eſpagnole après ſa mort.

Cortez, au milieu de ces embarras, ne perdoit pas de vue les préparatifs de ſon expédition. Les brigantins étant près d'être mis à l'eau, il fit célébrer une Meſſe ſolemnelle, où tous les Eſpagnols communierent. Il fit enſuite la revue de ſes troupes; le nombre des Eſpagnols montoit à neuf cens hommes d'infanterie bien armés, & à quatre-vingt-ſix cavaliers. Il avoit dix-huit pièces d'artillerie, trois groſſes de fer & quinze fauconneaux de bronze, avec une proviſion très-conſidérable de poudre & de balles. On mit ſur chaque brigantin vingt-cinq Eſpagnols, un Capitaine, douze rameurs Indiens & une pièce d'artillerie. Le reſte de l'armée fut partagé en trois corps qui devoient s'emparer des trois principales chauſſées. Le premier corps étoit compoſé de cent cinquante Eſpagnols & de trente cavaliers, & ſoutenu par trente mille Tlaſcalans avec deux pièces de canon. Le ſecond étoit de cent ſoixante Eſpagnols, de trente cavaliers & de trente mille Indiens alliés, & avoit auſſi deux pièces de canon. Le troiſième étoit encore compoſé du même nombre de ſoldats Eſpagnols & de vingt-ſix cavaliers, quarante mille Indiens & deux pièces d'artillerie. Diaz ne fait pas monter les Indiens à un nombre ſi conſidérable. Il aſſure qu'il n'y avoit que dix mille Tlaſcalans, qui embarraſſerent même plus qu'ils ne ſervirent; mais Solis l'accuſe d'avoir voulu attribuer toute la gloire de ce fameux ſiége aux Eſpagnols, ce qui bleſſe toute vraiſemblance.

On

On s'empara sans difficulté de toutes les places qui environnoient le lac, parce que les habitans avoient pris les armes pour aller au secours de la Capitale.

Les Mexiquains avoient assemblé un corps considérable de troupes aux environs de Tacuba pour garder les aquéducs qui fourniſſoient de l'eau à Mexico ; mais Alvarado & d'Olid, qui commandoient chacun un détachement Espagnol, l'attaquerent avec tant de fureur, qu'ils le mirent en fuite. Après cette expédition ils couperent tous les canaux, dont l'eau se perdit dans le lac. Cette première expédition incommoda beaucoup la ville, qui fut obligée d'avoir recours aux ruisseaux.

Cortez, voyant que tout étoit préparé pour l'attaque, monta sur le plus léger des brigantins, pour être en état de veiller sur tous les postes & d'y porter du secours. Il rangea ensuite ses brigantins sur une seule ligne, les fit parer de tout ce qui pouvoit servir à leur donner de l'éclat. Il vouloit d'abord s'avancer vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant & maître du lac, & se proposoit de rabattre sur Iztacpalapa, qui servoit de retraite aux canots Mexiquains. Dans sa route, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite île qui n'étoit qu'un rocher & sur le sommet duquel étoit un château assez spacieux, d'où les Mexiquains qui le gardoient chargerent les Espagnols d'injures, & leur firent toutes sortes de menaces, comme d'un poste d'où ils se croyoient à l'abri de toute insulte. Cortez crut ne devoir pas laisser cette insolence impunie ;

principalement à la vue de la ville, dont les terraſſes & les balcons étoient couverts d'une multitude d'habitans qui obſervoient les premiers exploits des brigantins. Il deſcendit dans l'île avec cent cinquante Eſpagnols, monta au château par deux ſentiers, l'attaqua ſi vivement qu'il paſſa au fil de l'épée une partie de la garniſon & força l'autre de ſe ſauver à la nage.

Les Eſpagnols aſſiégent la Capitale du Mexique.

Après cette expédition, Cortez ſe trouva forcé de changer tout ſon plan d'attaque. On vit tout-à-coup ſortir de la ville un grand nombre de canots; les premiers s'avancerent d'abord avec lenteur pour attendre ceux qui les ſuivoient; mais le nombre devint ſi conſidérable que le lac en fut tout couvert. Le mouvement des rames, l'éclat des plumes & des armes offrirent aux Eſpagnols un ſpectacle magnifique & terrible en même-tems. Le lac étoit comme abîmé devant eux & changé en une plaine où l'eau ne paroiſſoit plus ſous les bâtimens & les hommes qui la couvroient.

Cet appareil ne ſervit qu'à exciter le courage de Cortez: il forma ſes brigantins en demi-lune, pour préſenter plus de front à l'ennemi & s'avança contre les canots Mexiquains, pour leur prouver qu'il ne craignoit pas d'en venir aux mains. Lorſqu'il ſe vit à quelque diſtance, il s'arrêta pour laiſſer prendre quelques momens de repos à ſes rameurs, avec ordre d'entrer enſuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un vent de terre qui ſe leva tout-à-coup ſeconda les intentions de Cortez: les rameurs, ſoutenus par ce vent, pouſſerent les brigantins ſur cette multi-

tude de canots qui couvroit le lac, & y firent un ravage qu'il eſt plus aiſé de s'imaginer que de décrire. L'artillerie, les arquebuſes, les arbalêtes, qui tiroient ſans perdre un ſeul coup; les piques qui renverſoient un nombre prodigieux d'hommes; la fumée même que le vent portoit devant la flotte & qui obligeoit les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre; les brigantins qui par leur choc briſoient les canots, tout concouroit à l'avantage des Eſpagnols. Cinq cens canots de l'avant-garde, & qui étoient remplis de Nobles Mexiquains, ſoutinrent cependant le combat avec beaucoup de valeur; mais tous les autres ſe trouverent dans une confuſion ſi horrible, qu'ils ſe renverſoient les uns les autres en fuyant. Dans ce combat naval les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs ſoldats, leur flotte fut rompue & les brigantins en pourſuivirent les débris juſqu'à l'entrée de Mexico.

Ils remportent une victoire ſur les Mexiquains.

Cette victoire rendit les Eſpagnols maîtres du lac. Cortez s'avança juſque ſous les murs de la ville, où il fit tirer quelques coups de canon, pour avertir les habitans de ſon triomphe. Ce fut avec une entière ſatisfaction qu'il vit les tours des Temples & les terraſſes remplies de peuple qui en avoit été le ſpectateur.

Le Général retourna à Tezcuco pour laiſſer repoſer ſes troupes en ſûreté pendant la nuit. Dès la pointe du jour il ordonna de conduire les brigantins du côté d'Yztacpalapa. Dans ſa route il rencontra une multitude de canots qui ramoient avec beaucoup de vîteſſe vers Cuyoacan. Ne

doutant pas qu'ils n'allaſſent du côté où d'Olid étoit poſté avec un détachement, il alla promptement à ſon ſecours, le trouva ſur la digue réduit à combattre de front contre les Mexiquains qui l'attaquoient & contre les canots qui venoient d'arriver & qui le prenoient en flanc. La néceſſité avoit inſpiré aux ennemis tout ce que l'art de la guerre peut enſeigner. Ils avoient levé les ponts dans tous les endroits où les chauſſées étoient coupées, & où les eaux du grand lac perdoient leur force en s'écoulant dans l'autre. Ils avoient des claies & des planches toutes prêtes pour paſſer d'un côté à l'autre, & avoient élévé des tranchées derrière ces foſſés remplis d'eau, afin d'en défendre les approches. Cortez fit placer ſes arquebuſiers ſur le bord des tranchées pour écarter ceux qui voudroient les défendre, pendant qu'on paſſoit de main en main des faſcines & qu'on combloit le foſſé. Il fit enſuite avancer des pièces d'artillerie qui ouvrirent le paſſage, & les débris d'une fortification ſervoient à remplir le foſſé de l'autre. D'Olid s'étoit emparé de la première, lorſque les canots Mexiquains étoient arrivés, & leur attaque imprévue commençoit à lui cauſer de l'embarras : mais ces canots prirent la fuite ſi-tôt qu'ils apperçurent les brigantins. Cortez, excité par le ſuccès du travail, le fit pouſſer tout le jour ſuivant, & d'Olid ſe trouva le matin au dernier pont. Les Mexiquains accoururent pour le défendre : mais Cortez, qui étoit dans un brigantin, ſauta à terre avec les Eſpagnols qui l'accompagnoient

fit un carnage ſi horrible, que les ennemis effrayés prirent la fuite & le laiſſerent maître d'une des principales rues de la ville.

Les Mexiquains, en fuyant, ſe jetterent dans un Temple peu éloigné : les tours, les dégrés, tout ce Temple enfin fut couvert d'une ſi grande quantité de ſoldats, qu'il paroiſſoit une montagne de plumes & d'armes. Ils défioient les Eſpagnols comme s'ils euſſent été dans un lieu inacceſſible. Cortez, indigné de voir tant d'orgueil ſuivre de ſi près tant de lâcheté, prit la réſolution de les forcer dans ce poſte. Il fit amener des brigantins quatre des meilleures pièces d'artillerie. La premiére décharge en renverſa un ſi grand nombre, que les autres furent épouvantés, s'enfuirent du côté de la ville & abandonnerent le Temple aux Eſpagnols, qui s'en emparerent & brûlerent toutes les Idoles. *Solis*, liv. 5. chap. 21.

Cortez réſolut de paſſer la nuit dans ce Temple, & de s'y fortifier pour reſſerrer les ennemis & pour y former la principale attaque. Il communiqua ſon deſſein à ſes Officiers, qui le combattirent par des raiſons ſi fortes qu'il l'abandonna. Il ſe rendit le lendemain à Iztacpalapa & trouva Sandoval dans le plus grand embarras. Il s'étoit emparé de la plus grande partie de la ville qui étoit ſur la digue : mais, ſe voyant incommodé par les canots des ennemis, qui étoient demeurés maîtres de la partie baſſe & qui l'attaquoient ſans relâche, il avoit entrepris de s'emparer de quelques édifices, d'où ſon artillerie pouvoit les écarter. A peine y étoit-il entré,

qu'une multitude de canots qui ſe tenoient en embuſcade l'avoient environné, le tenoient aſſiégé & preſque dans l'impoſſibilité de faire ſa retraite. Cortez apperçut de loin tous ces canots, fit ramer à toute force & les écarta en peu de tems. Solis dit que les Mexiquains perdirent dans cette occaſion une ſi grande quantité de ſoldats, qu'ils commencerent à s'appercevoir de la diminution de leurs forces.

Après cette expédition, Cortez fit paſſer Sandoval du côté de Tepeaquilla où il y avoit encore une chauſſée moins large & moins commode, mais dont il étoit important de s'emparer, parce que les ennemis n'avoient plus que ce paſſage pour tirer les vivres, & ils commençoient à en manquer. Cortez fit enſuite voguer du côté de Tacuba, où il trouva Alvarado qui pouſſoit ſon attaque avec divers ſuccès; mais il avoit perdu pluſieurs Eſpagnols, ce qui cauſa beaucoup de chagrin au Général. Voyant que toutes ces différentes attaques ne lui réuſſiſſoient pas auſſi promptement qu'il l'auroit ſouhaité, il réſolut de prendre une autre marche, les ſuſpendit toutes, pour avoir le tems de raſſembler & de faire conſtruire une flotte de canots, avec laquelle il pût ſe rendre maître de toutes les parties du lac. Pour cet effet, il envoya ordre à ſes alliés de lui envoyer tous les canots qu'ils avoient en réſerve, & en fit conſtruire lui-même un grand nombre à Teſcuco. Lorſqu'il en eut une quantité ſuffiſante pour remplir ſon projet, il mit dans chaque un nombre aſſez conſidérable d'Indiens ſous des Ca-

pitaines de leur nation. Il les diviſa en trois eſcadres, dont chacune devoit être ſoutenue de quatre brigantins. Alors on recommença les attaques avec plus d'ordre & de facilité. On fit nuit & jour des rondes ſur le lac pour arrêter les ſorties des Mexiquains. On enleva tous ceux qui tenterent de paſſer pour porter à la ville des vivres & de l'eau. Sandoval, d'Olid & Alvarado pénétrerent juſqu'aux fauxbourgs de la ville.

Les aſſiégés mirent tout en uſage pour leur défenſe; ils montrerent dans cette occaſion autant d'activité & d'induſtrie qu'on pourroit en attendre des peuples le plus policés. Ils ſe réduiſirent d'abord à faire leurs ſorties pendant la nuit, pour fatiguer les Eſpagnols par les inquiétudes & les veilles. Ils envoyerent par de longs détours des canots chargés de pionniers qui nettoyoient les foſſés qu'on avoit eu beaucoup de peine à combler. Ils imaginerent un ſtratagême qui fait honneur à leur induſtrie. Ils conſtruiſirent dans la ville trente barques renforcées de groſſes planches, pour s'en faire un rempart, derrière lequel ils pouvoient être à couvert. Une nuit fort obſcure, ils allerent ſe poſter dans quelques endroits couverts de grands roſeaux au travers deſquels la vue ne pouvoit pénétrer. Ils y enfoncerent quantité de gros pieux qui s'élevoient à fleur d'eau, & dont le ſeul choc étoit capable de nuire aux plus grands vaiſſeaux. Ils eſpéroient pouvoir attirer dans cette forêt de roſeaux & de pieux, quelques-uns des brigantins, qui alloient ſucceſſivement en

courſe & avoient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres pour les faire ſervir d'amorce. En effet, deux brigantins ne tarderent pas à donner dans le piége : les canots chargés de vivres ſe préſenterent fort adroitement & prirent la fuire ; les brigantins les pourſuivirent avec une extrême promptitude & donnerent au travers des pieux. Au même inſtant les Indiens parurent dans leurs barques & vinrent à l'attaque avec une fureur qui tenoit du déſeſpoir. Ceux qui étoient dans ces brigantins, voyant que l'effort des rames ne ſuffiſoit pas pour les débarraſſer, prirent le parti de ſoutenir le combat, pour occuper les ennemis. Ils firent en même-tems deſcendre quelques plongeurs qui couperent les pieux. La liberté qu'ils eurent enſuite de ſe remuer les mit en état de faire jouer leur artillerie : mais les Eſpagnols y firent une perte conſidérable : deux de leurs plus braves Officiers y périrent & preſque tous les ſoldats furent bleſſés.

Cortez, réſolu de venger la mort de ces deux braves Officiers, employa contre les ennemis leur propre ruſe. Il poſta la nuit ſuivante ſix brigantins dans un autre lieu couvert de roſeaux, & qui n'étoit pas éloigné des ennemis. A la pointe du jour il fit ſortir de la flotte un autre brigantin qui, paroiſſant chercher les canots qui portoient des vivres, s'approcha des barques autant qu'il étoit néceſſaire pour paroître les avoir découvertes, & prit ſur le champ la fuite du côté où étoit la contre-ambuſcade. Les Mexiquains pourſuivirent le brigantin, comme Cortez l'avoit prévu,

& , ſe croyant sûrs de le prendre , ils pouſſerent des cris de joie. Lorſqu'ils furent à une diſtance convenable , les autres brigantins ſortirent de leur embuſcade , firent ſur eux une décharge de toute leur artillerie, qui coula à fond la plus grande partie des barques & jetta la conſternation dans toutes les autres ; la ſeconde décharge acheva de détruire le reſte.

Dans le même tems on fut informé par divers priſonniers qu'on fit dans les attaques, que la ville commençoit à manquer de vivres, ce qui engagea Cortez à apporter encore plus de ſoin pour leur couper les paſſages ; mais pour autoriſer encore davantage la juſtice de ſes armes , il rendit la liberté à deux ou trois des principaux priſonniers , & les chargea de dire à l'Empereur qu'il lui offroit la paix , à condition ſeulement qu'il reconnoîtroit la ſouveraineté du Roi d'Eſpagne dont le droit étoit fondé parmi les Mexiquains ſur une tradition de leurs ancêtres. Les priſonniers qui furent faits depuis , rapporterent que Guatimozin avoit reçu cette propoſition avec moins d'orgueil qu'il n'avoit coutume d'en marquer ; qu'il avoit aſſemblé ſes Officiers , ſes Miniſtres & les Sacrificateurs ; qu'il leur avoit repréſenté le miſérable état de la ville avec un attendriſſement qui ſembloit marquer de l'inclination pour la paix. Tous les Officiers & les Miniſtres entrerent dans les mêmes ſentimens ; mais les Sacrificateurs s'oppoſerent à la paix avec une opiniâtreté invincible ; ils aſſuroient que les Dieux leur avoient promis la victoire. Le reſpect dont

ils étoient en poſſeſſion, & le motif de la Religion qui appuyoient leur ſentiment, l'emporta. L'Empereur, quoiqu'il eût un preſſentiment de ſa ruine prochaine, conſentit à continuer la guerre, & fit publier dans toute la ville, que quiconque parleroit de paix ſeroit ſur le champ puni de mort, ſans épargner les Sacrificateurs même, qui étoient obligés de ſoutenir avec plus de fermeté que les autres le ſentiment des oracles.

Si-tôt que Cortez fut informé de cette réſolution, il prit celle d'attaquer Mexico par les trois chauſſées, & de porter le fer & le feu dans la ville juſqu'au Palais Impérial. Il envoya ordre à Sandoval & à d'Alvarado d'attaquer par chacun leur côté à une heure marquée. Pour lui il forma ſon attaque du côté de Cuyoacan. Les ennemis avoient rouvert les foſſés de la digue & relevé leurs fortifications : mais Cortez fit approcher cinq brigantins qui, avec leur artillerie, rompirent ces fortifications, tandis que les troupes de terre combloient les foſſés. Ainſi l'armée avança ſans beaucoup d'obſtacle : mais elle fut arrêtée au dernier pont qui touchoit au quai de la ville. Les Mexiquains avoient coupé la chauſſée dans un eſpace d'environ quinze pieds de longueur, ce qui avoit repouſſé l'eau vers les quais & la rendoit beaucoup plus haute dans ce nouveau foſſé. Ils avoient en outre fortifié cet eſpace du côté de la ville avec deux ou trois rangs de poutres & de groſſes planches liées par des traverſes & de longues chevilles : cette barrière étoit en outre dé-

fendue par une multitude incroyable de ſoldats. Les premiers coups de canon briſerent cependant cette machine, & ſes débris tuerent un grand nombre de Mexiquains. Ceux qui occupoient les premiers rangs reculererent ſur ceux qui les ſuivoient & les forcerent de rentrer dans la ville. Le quai étant nettoyé, Cortez fit approcher les brigantins & les canots de ſes alliés pour mettre ſes troupes à terre. Il y fit paſſer ſa cavalerie par le même moyen, & ne prit que trois pièces d'artillerie, qu'il crut ſuffiſantes pour ſon expédition.

Avant d'aller aux ennemis, il chargea Julien Alderete de faire combler le grand foſſé de la chauſſée ſous la protection des brigantins, qui continuoient de border le quai. Le combat ayant commencé dans les premières rues de la ville, Alderete, échauffé par le bruit des armes, & croyant que l'emploi de combler & de garder le foſſé étoit au-deſſous de lui, ſe livra à une ardeur indiſcrete, marcha au combat & fut ſuivi par toute ſa troupe. Ainſi le foſſé qu'on n'avoit pu traverſer en arrivant fut abandonné. Si-tôt que l'Empereur en fut averti, il ordonna à ſes Officiers de retourner vers le quai avec leurs troupes, afin de charger les Eſpagnols au paſſage, lorſqu'ils voudroient s'en retourner. Cortez, qui n'avoit pas deſſein de s'établir ce jour-là dans la ville, voyant qu'il lui reſtoit peu de tems pour retourner dans ſon quartier avant la nuit, ordonna la retraite. Comme il ignoroit que le foſſé eût été abandonné, il marcha de ce côté

eſpérant le trouver comblé & gardé. Lorſqu'il approcha du quai, ſon arrière-garde fut attaquée par des légions d'ennemis. Les arquebuſſiers firent face & le Général, ſuivi des cavaliers, réſiſta aux premiers efforts des ennemis. Etant alors inſtruit de l'imprudence d'Alderete, il voulut rallier ſes troupes & former des bataillons : mais ſes ordres furent mal exécutés. Les alliés, qu'il avoit fait marcher vers la digue, ſe précipiterent avec confuſion dans le foſſé : les uns paſſoient ſur les brigantins & dans les canots, les autres ſe jettoient dans l'eau, où une troupe de nageurs Mexiquains les perçoient de leurs dards, ou les étouffoient au fond du lac. Cortez combattoit avec ſon courage ordinaire & pouſſoit les ennemis avec vigueur : mais ſon cheval fut tué ſous lui. Un Officier, nommé François Guzman, lui préſenta le ſien. Cette généreuſe action coûta la vie à l'Officier : il fut enlevé par les ennemis. Cortez ſe retira vers les brigantins, où il arriva tout couvert de ſang & de bleſſures. Dans cette action quarante Eſpagnols furent enlevés par les ennemis ; on perdit en outre mille Tlaſcalans & une pièce d'artillerie.

Perte que l'imprudence d'un Officier cauſe aux Eſpagnols.

Le chagrin que Cortez reſſentit de ce déſaſtre fut plus dangereux pour ſa vie que ſes bleſſures même. Il ne pouvoit ſe conſoler de la perte de Guzman & des autres Eſpagnols. Alderete, pénétré de douleur à la vue de tous les maux que ſon imprudence avoit cauſés, alla offrir ſa tête au Général, pour l'expiation de ſon crime. Cortez, ne croyant pas devoir

faire un exemple qui ne pourroit ſervir qu'à décourager ſes plus braves guerriers, ſe contenta de lui faire une vive réprimande en préſence de toute l'armée. Pour comble de douleur, il apprit encore que Sandoval & Alvarado avoient perdu vingt Eſpagnols dans les attaques qu'ils avoient formées. Il ſe ſtrouvoit encore dans la cruelle néceſſité de garder ſa douleur au-dedans de lui-même pour ne pas décourager ſes ſoldats. Il réſolut de changer le ſiége en blocus pendant qu'on panſeroit les bleſſés. *Solis, liv. 5. chap. 22. & 23.*

Herrera, Diaz & Solis aſſurent que les bleſſés furent guéris du ſecret, ce qu'on appelle en Eſpagne *curar por enſalmo*. Diaz, qui étoit témoin de cette opération, l'attribue à un ſoldat nommé *Jean Catalano*. Il mettoit ſur les plaies un peu d'huile & récitoit quelques verſets des Pſeaumes de David. Le lecteur fera les réflexions qu'il voudra; nous nous contenterons de dire que ſuivant les ſources dans leſquelles nous puiſons, les ſoldats de Cortez, & lui-même, furent guéris en très-peu de tems.

Cependant les Mexiquains célébroient leur victoire par des réjouiſſances. Tous les quartiers de la ville furent éclairés par de grands feux: on entendoit le ſon des inſtrumens militaires qui ſe répondoient en différens chœurs. On voyoit la clarté répandue dans tous les Temples, ce qui annonçoit des cérémonies barbares. On ne douta pas que cet appareil ne regardât les priſonniers Eſpagnols que l'on ſacrifioit aux Dieux de l'Empire. Quelques

ſoldats, qui s'avancerent dans des canots; entendirent les cris de ces malheureuſes victimes & crurent reconnoître ceux qui les pouſſoient : pitoyable ſpectacle qui frappa, peut-être, plus leur imagination que leurs oreilles & leurs yeux. Lorſqu'ils en firent le récit au quartier, Cortez ne put retenir ſes larmes.

Cet avantage, joint à l'idée que les Mexiquains avoient d'avoir appaiſé leurs faux Dieux, releva leur courage au point que la nuit même, un peu avant le jour, ils s'approcherent des quatiers, dans l'intention de mettre le feu aux brigantins & d'achever la défaite des Eſpagnols, qu'ils ſavoient être bleſſés pour la plus grande partie & tous fatigués : mais ils eurent l'imprudence de faire ſonner cette terrible trompette qui inſpiroit de la fureur aux ſoldats toutes les fois qu'ils l'entendoient. Son bruit avertit les Eſpagnols de ce qui alloit ſe paſſer : ils ſe tinrent ſi bien ſur la défenſive, qu'ils repouſſerent les Mexiquains en pointant ſur eux les pièces des brigantins & celles de leurs logemens.

Le jour ſuivant l'Empereur employa une ruſe, dont le plus grand homme de guerre auroit lieu de s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué dans ſa retraite; ce qui releva le courage des Mexiquains, par l'eſpérance de ſe voir bien tôt délivrés des Eſpagnols. Il fit en même-tems publier dans toutes les villes voiſines, que le Dieu de la guerre, adouci par le ſang des victimes Eſpagnoles, lui avoit annoncé d'une voix intelligible que la guerre finiroit dans huit jours,

& que tous ceux qui mépriſeroient cet avis périroient dans cet intervalle. Il y envoya en même-tems les têtes des Eſpagnols qui avoient été ſacrifiés, comme des témoignages ſenſibles d'une victoire qui devoit les ramener à l'obéiſſance. Il eut encore l'adreſſe d'introduire dans le camp des alliés de Cortez pluſieurs émiſſaires qui y répandirent la même prophétie. Les oracles du Dieu de la guerre avoient une réputation ſi bien établie dans toutes les contrées, que les Indiens des différentes nations étoient accoutumés à les reſpecter. Un terme ſi court frappa leur imagination au point qu'il les détermina à quitter le camp Eſpagnol, & tous les quartiers ſe trouverent abandonnés dans l'eſpace de deux ou trois nuits. Les Tlaſcalans même les imiterent, à l'exception de quelques Nobles qui préférerent l'honneur à la vie. Cortez, déſolé de voir que ſon entrepriſe étoit ſur le point d'échouer, regarda le remede comme impoſſible, parce qu'il ne connoiſſoit pas la cauſe du mal. Il parvint enfin à la connoître, & envoya promptement après les déſerteurs, pour les engager à ſuſpendre leur marche juſqu'à ce que les huit jours fuſſent écoulés, en leur faiſant conſidérer que ce délai ne changeroit rien à leur ſort, & les aſſurant d'ailleurs qu'on cherchoit à les tromper, & qu'ils ſe répentiroient d'avoir été ſi crédules. Ils conſentirent à laiſſer paſſer les huit jours dans les lieux où ils s'étoient arrêtés. Voyant que le tems marqué par les prétendus oracles étoit paſſé, ils eurent honte eux-mêmes d'avoir été ſi

Ruſe que l'Empereur emploie pour engager les Tlaſcalans & les autres alliés à abandonner Cortez.

crédules ; revinrent à l'armée avec une nouvelle hardieſſe. Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, avoit envoyé ſon frere aux troupes de ſa nation: il les ramena le huitième jour avec de nouvelles levées. Les Tlaſcalans, honteux de leur déſertion, n'oſoient retourner à l'armée : mais lorſqu'ils virent un nouveau renfort que leur République envoyoit à Cortez, ils ſe joignirent à lui & rentrerent dans leur quartier. Le Général feignit de les confondre avec les nouvelles recrues & leur fit le même accueil.

Ces recrues qui augmentoient conſidérablement les forces des Eſpagnols, & le bruit qui ſe répandit que la ville étoit réduite à la dernière extrêmité, engagea pluſieurs nations, qui juſqu'alors étoient reſtées neutres, à ſe déclarer en faveur des Eſpagnols. La plus conſidérable fut celle des Atomies, Montagnards féroces, qui conſervoient leur liberté dans des retraites inacceſſibles, dont la ſtérilité & la miſere avoient toujours empêché les Mexiquains d'en entreprendre la conquête. Ils avoient toujours haï les ſujets de l'Empereur, ſans autre motif que leur faſte & leur molleſſe. On ne dit point de combien d'hommes étoit compoſé le ſecours qu'ils amenerent aux Eſpagnols ; mais on aſſure que Cortez ſe vit alors à la tête de deux cens mille hommes.

Les Mexiquains n'étoient pas demeurés dans l'inaction pendant que leurs ennemis avoient ſuſpendu leurs hoſtilités : ils avoient fait de fréquentes ſorties la nuit & le jour, ſans cependant faire beaucoup

de mal aux Eſpagnols que les brigantins avoient toujours mis à couvert. On apprit des derniers priſonniers que la rareté des vivres commençoit à être ſi grande dans la ville, qu'on avoit peine à arrêter les murmures des ſoldats & du peuple; que les eaux du lac, dont on étoit obligé de faire uſage, faiſoient périr beaucoup de monde.

Cortez aſſembla ſes Officiers pour délibérer ſur le parti que l'on avoit à prendre dans cette conjoncture. Toutes les opinions ſe réunirent à recommencer les attaques des trois chauſſées, & à ſe maintenir dans la ville, ſi l'on parvenoit à y prendre poſte, comme on avoit lieu de l'eſpérer. Les trois corps des trois poſtes eurent ordre d'attaquer en même-tems, & d'avancer chacun par ſon côté juſqu'à la grande place du marché appellée *Tlateluco*, où ils devoient ſe joindre tous & agir ſuivant les occaſions.

On fit une proviſion abondante de vivres, d'eau & de tout ce qui parut néceſſaire à la ſubſiſtance des troupes dans une ville qui manquoit de tout. Les trois Commandans firent ſortir leurs ſoldats du quartier dès la pointe du jour. Chacun étoit ſoutenu par ſes brigantins & ſes canots. Ils attaquerent les trois chauſſées en même-tems, & les trouverent toutes trois en état de défenſe: les ponts étoient levés, les foſſés ouverts, & le nombre des ennemis étoit auſſi grand que ſi la guerre n'eût commencé que de ce jour. Après quelque réſiſtance, les trois corps arriverent preſqu'en même-tems à la ville. Ils avancerent

juſqu'aux endroits où les maiſons étoient ruinées, y firent des retranchemens & y établirent leurs quartiers pour paſſer la nuit, avec toutes les précautions néceſſaires. Cette conduite déconcertoit les projets des Mexiquains, qui eſpéroient encore les charger dans leur retraite. Les Nobles s'aſſemblerent, coururent au Palais Impérial & ſupplierent l'Empereur de s'éloigner du péril. Les uns lui conſeilloient d'abandonner la ville; les autres vouloient qu'on fortifiât le Palais; d'autres propoſerent enfin de faire les derniers efforts pour déloger les Eſpagnols des poſtes dont ils s'étoient emparés. Guatimozin prit le parti le plus digne d'un Empereur, ce fut de mourir au milieu de ſes ſujets. En conſéquence il donna ordre que tous les ſoldats fuſſent prêts pour attaquer les ennemis en même-tems. Si-tôt que le jour parut, ils s'avancerent vers les trois quartiers des Eſpagnols: mais on y étoit inſtruit de leurs mouvemens, & on avoit diſpoſé l'artillerie & les arquebuſes ſur toutes les avenues, & on tua un ſi grand nombre de Mexiquains, que tous ceux qui reſtoient, perdant l'eſpoir de réuſſir, ſe retirerent. Les Eſpagnols les pourſuivirent l'épée à la main, & ſe procurerent un eſpace beaucoup plus conſidérable pour la nuit ſuivante, que celui qu'ils avoient occupé pendant la précédente.

Cet heureux ſuccès fut ſuivi par d'autres difficultés: le lendemain ils ne purent avancer que pas à pas, en détruiſant les maiſons & en comblant les tranchées que les Mexiquains avoient faites dans les

rues : mais l'ardeur du travail avança beaucoup l'ouvrage. En moins de trois jours les trois Commandans ſe rencontrerent dans la place qui avoit été indiquée. La diviſion d'Alvarado s'y établit, après en avoir chaſſé pluſieurs bataillons que les ennemis y avoient placés. Cet Officier vit aſſez près de ce lieu un Temple fort ſpacieux dont les tours & les degrés étoient occupés par une multitude de Mexiquains. Il ſentit combien il étoit intéreſſant de ne pas laiſſer ce corps d'ennemis derrière lui, envoya quelques compagnies qui l'attaquerent & le délogerent ſans beaucoup de réſiſtance. Il rangea enſuite ſon corps de troupes en ordre de bataille, afin de faire un logement. Il ordonna enſuite qu'on fît de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines qu'il s'étoit emparé de ce poſte. Bientôt la diviſion que Cortez commandoit arriva au milieu de la place, & la foule de Mexiquains qui fuyoient devant elle ſe jetta dans les bataillons d'Alvarado, qui les taillerent en pièces. Ceux qui fuyoient devant Sandoval eurent le même ſort, & les trois Commandans ſe réjoignirent au lieu déſigné.

Les Mexiquains, voyant les forces des Eſpagnols réunies, coururent avec empreſſement pour défendre la perſonne de l'Empereur, ce qui facilita au Général le moyen d'établir ſes logemens ſans obſtacle. On employa quelques compagnies des alliés à débarraſſer la place des corps morts dont elle étoit remplie. On les jerta dans les canaux. On fut obligé d'employer des Officiers Eſpagnols, pour empêcher que

ceux qui étoient occupés à cette fonction ne ſe dérobaſſent avec leur charge, pour en faire des feſtins, qui étoient toujours la dernière fête de leur victoire. Malgré ces précautions, quelques-uns trouverent le moyen de contenter leur abominable avidité & de dévorer des cadavres : mais on feignit de ne pas s'en appercevoir : il auroit été dangereux d'employer la ſévérité. Cortez étoit trop prudent pour laiſſer échapper aucun des moyens qui pouvoient le conduire à ſon but ; il envoya ordre aux Officiers des brigantins & des canots, de courir ſans relâche d'un digue à l'autre & de lui donner ſur le champ avis de tous les mouvemens des aſſiégés. Il diſtribua enſuite ſes troupes de manière qu'elles puſſent ſe livrer pendant la nuit au repos dont elles avoient beſoin. Il ne fut en effet interrompu que par les ſupplications de pluſieurs habitans de la ville, à demi morts de faim qui s'approchoient, ſans armes, pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'on les chaſſoit comme des bouches inutiles, ils exciterent la pitié de Cortez au point qu'il leur fit donner quelques rafraîchiſſemens, & les laiſſa paſſer dans la campagne où ils pouvoient trouver leur ſubſiſtance.

Solis, liv. & chap. 24.

Le jour, en paroiſſant, fit appercevoir une multitude de Mexiquains armés dans les rues dont ils étoient encore en poſſeſſion. Leur deſſein étoit de couvrir ſeulement pluſieurs ouvrages par leſquels ils vouloient fortifier leur dernière retraite.

Cortez, voyant qu'ils n'étoient point disposés à l'attaquer, suspendit l'exécution du dessein qu'il avoit formé de donner un dernier assaut. Il se flatta même de leur faire accepter de nouvelles propositions dans la conjoncture où ils se trouvoient. Il chargea de cette commission trois ou quatre prisonniers des plus qualifiés. Voyant disparoître, vers le milieu du jour, les soldats qui gardoient les rues, il crut être arrivé au moment où les Mexiquains alloient se soumettre.

Le Palais dans lequel Guatimozin s'étoit retiré avec la Noblesse & une partie des soldats, formoit un angle très-spacieux, dont la plus grande partie etoit environnée des eaux du lac: l'autre, peu éloignée de Tlateluco, étoit fortifiée d'une circonvallation de grosses planches garnies de fascines, de pieux & d'un fossé profond qui coupoit toutes les rues voisines. Le jour suivant, Cortez, à la tête de la plus grande partie des Espagnols, s'avança dans les rues que les Mexiquains avoient abandonnées, & rencontra leurs fortifications dont toute la ligne étoit couronnée de soldats; mais on jugea qu'ils n'avoient aucunement dessein de commettre des actes d'hostilité par le silence de leurs instrumens militaires & par la cessation de leurs cris. Il s'avança deux ou trois fois jusqu'à la portée des fléches, après avoir donné ordre aux Espagnols qui l'accompagnoient de ne former aucune attaque. Les Mexiquains baissèrent les armes, & ce repos, qui fut accompagné du même silence, fit croire aux Espagnols que les propositions

de paix n'étoient pas déſagréables aux Mexiquains. On remarqua en même-tems qu'ils faiſoient tous leurs efforts pour dérober aux Eſpagnols la connoiſſance de la miſere qu'ils enduroient. Ils mangeoient en leur préſence de petits pains de maïs & en jettoient quelques-uns au peuple qui tendoit les bras de l'autre côté pour recevoir ce foible ſecours. Cette eſpèce de tréve dura trois jours, pendant leſquels on vit ſortir de l'enceinte pluſieurs Officiers qui défierent au combat ſingulier les plus braves Eſpagnols. Leurs inſtances duroient cependant fort peu & la plupart ſe retiroient avec précipitation, lorſqu'ils voyoient qu'on ſe diſpoſoit à leur répondre : mais ils paroiſſoient auſſi contens de leurs bravades qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier général : ſa parure annonçoit que c'étoit un Noble. Il avoit pour armes une épée & un bouclier de quelqu'un des Eſpagnols qui avoient été ſacrifiés. Il répéta pluſieurs fois ſon défi avec un air de fierté, même d'arrogance. Cortez, indigné de ſon inſolence, lui fit crier par ſon interprête, que s'il vouloit amener avec lui dix autres Mexiquains, il permettroit qu'un jeune Eſpagnol, qu'on lui montra, les combattît tous enſemble. Ce jeune homme avoit ſeize ou dix-ſept ans au plus : il étoit page de Cortez, & ſe nommoit *Jean Nugnez de Marcado*. Le Mexiquain, irrité d'un langage ſi mépriſant, recommença ſes bravades avec plus d'inſolence. Mercado, croyant que ce combat le regardoit, puiſque le Géné-

ral l'avoit désigné, se déroba si légérement qu'on ne put le retenir. Il franchit avec la même légéreté le fossé qui bordoit le quartier, chargea le Mexiquain avec autant de force que de courage & l'abbattit à ses pieds. Cette action lui attira l'éloge de tous les Espagnols & les applaudissemens même des ennemis qui étoient présens. Il revint mettre aux pieds du Général l'épée & le bouclier du vaincu. Cortez, charmé de sa valeur, l'embrassa plusieurs fois, lui ceignit lui-même l'épée qu'il venoit de gagner, & lui confirma le titre de Chevalier qu'il avoit acquis par son courage.

Le Conseil de Guatimozin n'avoit pas cessé de délibérer sur les propositions de Cortez pendant le tems que la suspension avoit duré. La plus grande partie des Nobles & des Ministres opinoient pour la paix, afin de faire cesser la misere extrême à laquelle le peuple étoit réduit : mais les Sacrificateurs s'y opposoient de toutes leurs forces, parce qu'ils regardoient leur perte comme attachée à l'alliance des Espangols avec les Mexiquains. Ils eurent le talent de mêler dans leurs représentations les promesses & les menaces de leurs Dieux: on résolut de continuer la guerre. L'Empereur ordonna, avant de rompre la tréve, qu'une partie de la Noblesse & tous les canots qui étoient autour de lui se rendissent dans une espèce de port que le lac formoit derrière son Palais. Il vouloit se préparer une retraite, en cas que la fortune l'abandonnât encore lorsqu'il feroit ses derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec

tant de bruit & de confuſion, que les Officiers Eſpagnols qui commandoient les brigantins ne tarderent pas à s'appercevoir des mouvemens qui ſe faiſoient dans cet endroit. Ils en informerent auſſi-tôt Cortez, qui ſe douta du deſſein qu'avoit formé l'Empereur. Il envoya ſur le champ Sandoval, qu'il nomma Capitaine Général des brigantins, pour aſſiéger le port avant la fin du jour, ſe mit à la tête de ſes troupes de terre, les diſpoſa au combat & s'approcha des fortifications, pour hâter la concluſion de la paix par les menaces d'une ſanglante guerre. Les Mexiquains, qui de leur côté avoient reçu l'ordre de ſe préparer au combat, annoncerent la rupture de la paix par des cris horribles. Ils marquerent beaucoup de réſolution : mais les premiers coups de canon leur ayant fait connoître la foibleſſe de leurs remparts, ils connurent le danger qui les menaçoit. Ils ne tarderent pas à faire paroître des drapeaux blancs & à répéter pluſieurs fois le mot de paix qu'ils avoient appris à prononcer. On leur fit annoncer par les interprêtes qu'on écouteroit leurs propoſitions. Quatre Miniſtres de l'Empereur ſe préſenterent ſur le foſſé en habits qui annonçoient l'objet de leur miſſion. Ils ſaluerent les Eſpagnols avec de profondes révérences, & s'adreſſerent au Général, qui s'avança auſſi ſur le bord du foſſé, & lui dirent que le puiſſant Guatimozin, ſenſible aux miſeres de ſon peuple, les avoit nommés pour traiter de bonne foi ; qu'il ſouhaitoit la fin d'une guerre également funeſte aux deux partis, & qu'il n'attendoit

que

que les propoſitions du Général Eſpagnol, pour lui envoyer les ſiennes. Cortez répondit que la paix étoit l'unique but de ſes armes, & que malgré le pouvoir qu'il avoit d'employer la force contre ceux qui tardoient ſi long-tems à ſe rendre à la raiſon, il vouloit encore bien revenir au traité que l'on avoit tompu; mais que les affaires de cette importance s'arrangeoient difficilement par la voie d'un tiers, & que, pour éviter toutes les conteſtations, il étoit néceſſaire que leur Empereur parût accompagné de tous ſes Miniſtres, afin de pouvoir les conſulter ſur le champ ſi l'occaſion s'en préſentoit; que les Eſpagnols accepteroient toutes les conciliations qui ne bleſſeroient point l'autorité de leur Monarque, & qu'ils engageoient leur parole, non-ſeulement de finir les hoſtilités, mais encore d'employer toutes leurs forces au ſervice du Roi du Mexique. Les envoyés ſe retirerent avec les apparences d'une entière ſatisfaction, & Cortez ſe hâta d'envoyer ordre à Sandoval de ſuſpendre l'attaque du port. Les envoyés reparurent un quart-d'heure après ſur le bord du foſſé, pour aſſurer que l'Empereur viendroit le lendemain avec ſes Miniſtres, & qu'ayant la paix à cœur, il ne ſe retireroit point ſans l'avoir conclue.

Leur deſſein n'étoit que de traîner la négociation, afin de faire tous les préparatifs pour aſſurer la retraite de l'Empereur qui étoit réſolue. Les Députés revinrent encore à l'heure qu'ils avoient marquée; mais ils dirent que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour ſuivant, à cauſe d'un

accident qui lui étoit arrivé. Ils ajouterent qu'il falloit encore remettre l'entrevue, pour en préparer les formalités. Enfin les Mexiquains eurent l'adreſſe de tromper ainſi Cortez pendant quatre jours. Il étoit ſi perſuadé qu'ils deſiroient ſincérement la paix, qu'il avoit déja pris des précautions pour recevoir l'Empereur avec éclat : mais lorſqu'il apprit ce qui ſe paſſoit ſur le lac, il eut honte de ſe voir la dupe de ſa trop grande crédulité, & ne put s'empêcher de faire éclater ſa colere.

Au point du jour marqué par Cortez pour l'entrevue, Sandoval s'apperçut qu'une multitude de Mexiquains s'embarquoient ſur les canots qui étoient dans le port. Il en fit avertir auſſi-tôt le Général, aſſembla ſes brigantins qui étoient diſperſés en différens poſtes. Bien-tôt les canots Mexiquains ſe mirent à la rame : ils portoient la principale Nobleſſe & les principaux Officiers des trroupes de l'Empire, qui étoient réſolus de combattre les brigantins, pour favoriſer la fuite de l'Empereur. Leur deſſein étoit de ſe diſperſer ſi-tôt que ſa perſonne ſeroit en ſûreté, pour la rejoindre par différentes routes. Ils allerent effectivement droit aux brigantins, & les attaquerent avec tant de fureur, que, ſans s'effrayer du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancerent juſqu'à la portée des armes blanches. Pendant qu'on en étoit aux mains, Sandoval s'apperçut que ſix ou ſept grandes barques s'éloignoient à force de rames, & cherchoient à s'échapper. Il donna ordre à *Garcie Holguin*, qui commandoit le brigantin le plus

léger, de les ſuivre à force de rames & de voiles, de les attaquer, & de tâcher de les prendre, s'il étoit poſſible. Holguin les pouſſa ſi vigoureuſement, qu'en peu de tems il eût aſſez d'avance pour tourner la proue : il tomba ſur la première qui paroiſſoit commander les autres. Toutes les barques s'arrêterent alors comme de concert, & les matelots hauſſerent leurs rames lorſqu'ils ſe virent inveſtis. Ceux qui étoient dans la première crierent de toutes leurs forces qu'on ne tirât pas, parce que la perſonne de l'Empereur y étoit. Ce langage fut entendu de quelques Eſpagnols qui ſavoient pluſieurs mots de la langue du Mexique. Pour ſe faire encore mieux entendre, ils baiſſerent les armes. Le brigantin aborda dans ce moment la barque, où Holguin ſe jetta, l'épée à la main, avec quelques Eſpagnols.

L'Empereur du Mexique eſt fait priſonnier.

Guatimozin y étoit effectivement : il s'avança le premier, & reconnoiſſant le Capitaine à la déference qu'on avoit pour lui, il lui dit d'un air aſſez aſſuré : « Je » ſuis votre priſonnier, & j'irai où vous » voudrez : je vous prie ſeulement de reſ» pecter l'Impératrice & les femmes de ſa » ſuite. » Il paſſa auſſi-tôt dans le brigantin, & donna la main à l'Impératrice, pour lui aider à monter. Il conſerva une ſi grande préſence d'eſprit dans ce terrible moment, que, s'appercevant que Holguin regardoit les autres barques avec une eſpèce d'embarras, il lui dit : « Soyez » ſans inquiétude, tous mes ſujets vien» dront mourir à mes pieds ». En effet, au premier ſigne qu'il leur fit, ils laiſſe-

Solis, liv. 5. chap. 24 & 25.

rent tomber leurs armes, & ſuivirent tranquillement le brigantin.

Sandoval étoit alors occupé à combattre les bargues ; & l'on s'appercevoit à leur réſiſtance qu'elles étoient remplies de la Nobleſſe, qui avoit formé la réſolution de périr pour conſerver la liberté du Monarque. Elle ceſſa cependant auſſi-tôt qu'elle fut inſtruite de ſa captivité, & les cris de guerre ſe changerent en gémiſſemens. Les Mexiquains prirent le parti de ſe ſoumettre : la plupart paſſa même dans les brigantins, pour ſuivre la fortune de ſon Souverain.

Holguin ſe hâta d'envoyer un canot porter cette heureuſe nouvelle à Cortez, & l'avertir qu'il lui amenoit lui-même cet illuſtre priſonnier. Il paſſa à la vue de Sandoval ; mais, voulant avoir l'honneur de remettre lui-même Guatimozin entre les mains de Cortez, il évita de s'approcher des brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'auroit pu réſiſter ſans ſe rendre coupable. Pendant que tous ces événemens ſe paſſoient ſur le lac, Cortez, toujours à la tête des troupes de terre, continuoit d'attaquer les tranchées ; & les Mexiquains qui avoient été chargés de les défendre, combattoient avec une conſtance & une hardieſſe qui n'avoit point encore eu d'exemple : mais le malheur qui venoit d'arriver à l'Empereur, leur ayant été annoncé par leurs ſentinelles, ils ſe retirerent avec un trouble dont on ne connut la cauſe qu'à l'arrivée du canot de Holguin. Cortez à cette nouvelle leva les yeux au Ciel, pour lui

rendre grace d'un événement auſſi heureux. Il donna auſſi-tôt ordre à ſes ſoldats de ceſſer l'attaque juſqu'à nouvel ordre : il envoya en même-tems deux compagnies d'Eſpagnols ſur les bords du lac, pour y recevoir Guatimozin à la deſcente du brigantin qui le portoit. Il marcha lui-même après eux pour le recevoir, & pour lui donner toutes les marques de conſidération qu'il croyoit lui devoir. L'Empereur y répondit de la même manière : il ſembloit qu'il vouloit couvrir ſon dépit des marques de la reconnoiſſance. Lorſqu'ils furent arrivés au quartier des Eſpagnols, tous les Officiers s'arrêterent à la porte, & le Monarque entra avec l'Impératrice : il affecta un air de tranquillité qui étonna même les Eſpagnols. Ce Prince s'aſſit un inſtant avec l'Impératrice, ſe leva auſſi-tôt pour faire aſſeoir le Général. Reconnoiſſant les Interprêtres aux poſtes qu'ils occupoient, il dit à Cortez : « Qu'attendez-
» vous, généreux Capitaine, pour m'ô-
» ter la vie avec ce poignard que vous
» avez à votre côté ; des priſonniers com-
» me moi ne ſervent que d'embarras aux
» vainqueurs : je veux mourir par vos
» mains, puiſque je n'ai pas eu la ſatis-
» faction de perdre la vie pour ma patrie ».
En cet endroit la conſtance lui manqua, & les larmes étoufferent ſa voix : mais elles en dirent plus qu'il n'avoit fait lui-même. L'impératrice les laiſſa couler avec moins de réſerve, & Cortez fut lui-même obligé de faire violence à la pitié que ce ſpectacle lui inſpiroit. Il garda le ſilence quelque tems, pour laiſſer à ces illuſtres mal-

Solis, liv. 5. chap. 25.

heureux celui de calmer les premiers mouvemens de leur douleur. Il prit enfin la parole & lui dit : » Seigneur, vous n'ê-» tes point tombé dans une disgrace in-» digne de vous : ce n'est point d'un sim-» ple Officier dont vous êtes le prison-» nier, c'est d'un Monarque si puissant, » qu'il ne reconnoît point de supérieur sur » la terre, & si généreux en même-tems, » que Guetimozin peut espérer non-seule-» ment de recouvrer sa liberté, mais en-» core l'Empire du Mexique, & qu'en » attendant ses ordres, je le ferai servir & » respecter par les Espagnols comme s'ils » étoient ses propres sujets «. Cortez voulut ensuite tenter de le consoler par quelques exemples de Souverains tombés dans de pareilles disgraces : mais il s'apperçut que la douleur ne permettoit pas à Guatimozin de l'écouter.

Portrait de l'Empereur Guatimozin. *Solis, ubi supra.*

Ce Prince avoit environ vingt-quatre ans. Sa valeur & ses exploits l'avoient fait monter au rang d'où l'on tiroit les Empereurs. Il avoit la taille haute & bien proportionnée : son teint étoit si beau, qu'il paroissoit comme étranger au milieu des Indiens. Ses traits, sans être réguliers, étoient assez agréables. Il avoit l'air naturellement fier : il le conserva même au milieu de son affliction, & s'attiroit plus de respect encore que de pitié.

Celui de l'Impératrice.

L'Impératrice étoit de même âge que l'Empereur ; les graces & la vivacité de ses manières attiroient les regards. Au premier aspect elle avoit quelqu'éclat qu'on prenoit pour de la beauté : mais, en l'examinant, on lui trouvoit les traits moins

délicats que les femmes ne les ont ordinairement. Elle étoit niéce de Montezuma : quelques Auteurs assurent même qu'elle étoit sa fille. Cortez ne l'eut pas plutôt appris, qu'il lui renouvella ses offres de service, & lui déclara hautement que tous les Espagnols devoient respecter en elle la mémoire de son pere, dont ils avoient reçu tant de bienfaits. Il fut obligé de finir la conversation, pour aller achever de soumettre la partie de la ville qui tenoit encore. Il mit les deux prisonniers entre les mains de Sandoval avec une garde sûre. L'Empereur, pénétrant le motif qui l'engageoit à se retirer, il le conjura d'épargner le sang de ses sujets, lui disant qu'il suffisoit, pour les engager à se rendre, de les avertir que leur Empereur étoit prisonnier : il le pria même de souffrir qu'un de ses Ministres l'accompagnât, pour déclarer aux soldats & au peuple que son intention étoit qu'ils obéissent au Général Espagnol, parce qu'ils ne devoient pas irriter un homme qui tenoit leur Souverain prisonnier, & qui étoit maître de sa vie.

Les Mexiquains étoient toujours restés sous les armes : mais la surprise que leur avoit causé la captivité de l'Empereur les avoit empêchés de commettre aucune hostilité. Lorsque le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quatiers, & leur annonça les ordres du Souverain, ils s'y soumirent sur le champ, en protestant cependant de leur obéissance. Cortez exigea qu'ils sortissent sans armes & sans bagages, ce qui fut exécuté très-promptement. Le nombre

Les Mexiquains se soumettent aux Espagnols.

de ſoldats qui reſtoit aux Mexiquains ; après les pertes qu'ils avoient faites, étonna les Eſpagnols. Cortez défendit, ſous les plus rigoureuſes peines, qu'on leur fît la moindre inſulte dans leur marche ; & ſes ordres furent ſi reſpectés, qu'on n'entendit aucune parole injurieuſe échapper de la bouche des alliés, qui avoient cependant conçu une haine implacable pour les Mexiquains.

Horrible état où les Eſpagnols trouvent Mexico.

L'armée Eſpagnole entra enſuite dans cette partie de la ville que les Mexiquains venoient d'évacuer : elle n'y trouva que des objets d'horreur & de compaſſion en même-tems : des vieillards, des enfans qui n'avoient pu ſuivre les autres, & dont les ſoupirs annonçoient la frayeur à l'aſpect des Eſpagnols, qu'ils regardoient comme implacables ; des bleſſés qui demandoient la mort, & accuſoient la pitié de leurs vainqueurs ; des maiſons déſertes & remplies de cadavres, dont on ſe propoſoit de célébrer les funérailles dans un autre tems. Il en ſortoit une odeur ſi inſupportable, que les Eſpagnols ſe refuſoient même la reſpiration. Cortez ſe hâta d'abandonner ces horribles lieux. Il diſtribua les troupes d'Alvarado & de Sandoval dans les quartiers de la ville où la contagion ne s'étoit pas répandue, les chargea du ſoin de faire enterrer les cadavres & de nettoyer la ville. Il prit enſuite la route de Cuyoacan avec la diviſion d'Olid & les priſonniers.

Ainſi la ville de Mexico fut ſoumiſe à la domination des Eſpagnols. Le reſte de l'Empire du Mexique ſuivit bien-tôt l'e-

xemple de la capitale. Cet événement, à jamais mémorable, arriva le 13 Août 1521, après un ſiége de trois mois. On ne pourroit ſe perſuader qu'une armée ſi foible ſoumît un peuple ſi puiſſant & ſi nombreux, ſi l'on n'étoit convaincu que les Indiens, à l'aſpect des Eſpagnols, furent ſaiſis de frayeur, qu'elle fut encore augmentée par le bruit & les effets de l'artillerie & de la mouſqueterie, & par les chevaux, qu'ils prenoient pour des monſtres dévorans.

Les Eſpagnols & les Indiens auxiliaires qui étoient reſtés dans Mexico, travaillerent avec tant d'ardeur, qu'ils nettoyerent en peu de tems cette malheureuſe ville. Cortez fit allumer de grands feux dans toutes les rues, pour purifier l'air. Lorſqu'il crut pouvoir y demeurer ſans danger, il y rentra avec les troupes qu'il avoit emmenées à Cuyoacan. Solis prétend qu'on traita les Mexiquains avec beaucoup de douceur : mais Diaz & Herrera aſſurent que la ville fut abandonnée au pillage, & que les alliés de Cortez furent chargés de richeſſes. Il fit publier une ordonnance, par laquelle il permettoit non-ſeulement à ceux de ſes alliés qui voudroient reſter ſous ſa protection, de s'établir à Mexico ; mais encore aux Mexiquains qui conſentiroient à prêter ſerment de fidélité au Roi d'Eſpagne. Il y ajouta la promeſſe de donner à chacun d'eux un fonds pour bâtir, dont leurs enfans hériteroient après eux. En peu de tems il ſe préſenta une plus grande quantité d'Indiens qu'il n'auroit oſé l'eſpérer. Il céda aux principaux Seigneurs des rues entiè-

res, & les déclara Chefs des quartiers qu'ils peupleroient. Don Pierre Montezuma, fils de l'Empereur Montezuma II, & *Xitivaco*, Général des troupes de l'Empire, obtinrent chacun un quartier considérable. Pour éviter toute surprise, il fit séparer la demeure des Espagnols d'avec celle des Indiens par un large canal, donna le commandement de ses brigantins à Villa-Fuerte, avec ordre de rester à la vue du rivage, & fit placer la meilleure partie de son canon dans un poste qui commandoit la ville.

Herrera, décad. 3. liv. 7. chap. 15. & 16.

Ayant formé la résolution de réparer Mexico, il destina une grande partie du peuple à servir de manœuvres, &, pour les reconnoître, les fit marquer d'un fer chaud.

Cortez, se voyant entièrement maître du Mexique, envoya une troisième fois des Députés à la Cour d'Espagne, pour y rendre compte de sa conduite, & pour porter à l'Empereur la principale partie des dépouilles des Mexiquains. Outre les étoffes, qui annonçoient l'art & l'industrie de ces peuples, il y avoit une quantité prodigieuse de plaques d'or. On assure que Cortez y avoit joint une coulevrine d'un mêlange d'or & d'argent, & qui portoit cette inscription : *Ave Nacio sin par yo en serviros sin segundo y vos sin ygual en mundo.* C'est-à-dire, comme le phénix est un oiseau sans pareil, de même personne ne vous sert comme moi, & vous n'avez point d'égal au monde. On prétend qu'un de ces Députés, qui s'étoit écarté des autres, fut arrêté aux Terceres par un cor-

Un des députés de Cortez à Charles-Quint est

saire François qui le conduisit en France, & que le Roi François I, étonné de la quantité de richesses qu'il portoit à l'Empereur, lui dit : « Votre Maître & le Roi » de Portugal ont partagé entr'eux le Nou- » veau Monde, sans penser à moi : je vou- » drois qu'ils me fissent voir le testament » d'Adam, d'où ils tirent apparemment » leur droit. » Ce Prince, qui avoit l'ame naturellement élevée, fit rendre au Député tout ce qu'il portoit à l'Empereur.

arrêté & conduit en France.

Charles-Quint fut si flatté de la conquête du Mexique, qu'il se reprocha à lui-même de n'avoir pas envoyé de plus prompts secours à Cortez, & donna des ordres pour qu'on se hâtât de lui envoyer tout ce qu'il demandoit.

Pendant ce tems Cortez s'occupoit à réparer la ville de Mexico, & à y établir une police qui y étoit nécessaire. Il fut encore inquiété par Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba. La jalousie de ce Gouverneur s'irrita au récit des exploits de Cortez : il voulut tenter une seconde fois de lui enlever le fruit de ses travaux ; équipa une flotte considérable, en confia le commandement à Christophe Lapia : mais elle trouva le Général si bien préparé à la défense, qu'elle n'osa rien entreprendre. Garay, animé de la même jalousie, fit aussi des préparatifs pour attaquer Cortez du côté de Panuco : mais il fut battu & forcé de se retirer. Peu de tems après, Cortez reçut des nouvelles de la Cour d'Espagne. On lui annonçoit le jugement qui avoit été prononcé en sa faveur contre Velasquez & Garay, avec promesse de lui

envoyer de prompts ſecours. Le premier fut ſi touché lorſqu'il apprit que le Conſeil avoit porté un jugement ſi contraire à ſon ambition, qu'il en mourut de chagrin peu de tems après.

Les Officiers & les ſoldats qui avoient eſſuyé tant de peines & de fatigues pour conquérir le Mexique, ne vouloient pas que leur récompenſe ſe bornât à des éloges & à de vains titres : ils demandoient qu'on fît la recherche de ces immenſes richeſſes, que l'on croyoit renfermées dans *Idem, ibid.* les tréſors de Montezuma & de Guatimozin ſon ſucceſſeur, afin de recevoir la portion qu'ils avoient droit d'en attendre. Le délai que Cortez apportoit avoit déja occaſionné des murmures : on le ſoupçonnoit de s'entendre avec les principaux Officiers pour détourner l'or & l'argent, & on le menaçoit ouvertement d'en écrire à la Cour. Alderete, qui avoit été nommé Tréſorier-Général par l'Audience de Saint Domingue, fut un des premiers à porter la parole au Général. Cortez ſe crut enfin obligé de ſe diſculper : il fit faire des recherches & des perquiſitions ; mais elles furent inutiles. Les Eſpagnols, ne pouvant abandonner l'eſpérance qu'ils avoient conçue de s'enrichir au Mexique, ſe livrerent aux plus grands excès de cruauté contre les Indiens, pour les forcer à découvrir les endroits où leurs richeſſes étoient cachées. Après en avoir mis pluſieurs à la queſtion, ils déciderent qu'il falloit y mettre l'Empereur même, qui ne pouvoit ignorer où étoit l'objet de leurs recherches. On employa d'abord les prières ; on paſſa

L'avarice pouſſe les Eſpagnols juſqu'à mettre l'Empereur du Mexique à la queſtion, pour ſavoir où ſont ſes richeſſes.

enſuite aux menaces ; bien-tôt aux effets : on le mit ſur des charbons ardens avec un des principaux Seigneurs de l'Empire, & on leur dit qu'on les laiſſeroit périr dans cet état s'ils ne vouloient pas découvrir où étoient les tréſors de l'Empire. Le Seigneur Mexiquain, preſſé par la douleur, jettoit des regards languiſſans ſur Guatimozin, comme pour lui demander la permiſſion de parler : mais l'on jugea, par ceux de l'Empereur & par quelques mots qui les accompagnerent, qu'il lui reprochoit ſa foibleſſe. Quelques-uns prétendent qu'il lui dit « Il paroît que la douleur vient à » bout de ta fermeté : mais je ne ſuis pas » ſur un lit de roſes ». Le Seigneur Mexiquain périt dans cet affreux tourment. Cortez, qui étoit naturellement doux & humain ne put ſupporter plus long-tems cet horrible ſpectacle : il ſe reprocha à lui-même d'avoir toléré cette cruauté, & fit ceſſer les tourmens de l'Empereur, qui, plus jeune & plus vigoureux que le Courtiſan, les ſupportoit avec une conſtance invincible. La plupart des Eſpagnols applaudirent à ſa commiſération : mais on le blâma par la ſuite d'avoir même permis le ſupplice. Il s'excuſa en diſant qu'il n'avoit pu réſiſter aux importunités d'Alderete qui les avoit pouſſées juſqu'à le menacer de porter ſes plaintes à la Cour d'Eſpagne.

Cortez eſpéroit jouïr paiſiblement du fruit de ſes travaux : les Officiers & les ſoldats, voyant qu'ils ne retiroient pas de la conquête du Mexique des avantages conformes à l'eſpérance qu'ils en

avoient conçue, formerent la réſolution de faire retomber leur mécontentement ſur le Général & de le mettre à mort. Le Tréſorier Alderete ſe propoſa de l'aſſaſſiner pendant qu'il ſeroit à genoux à entendre la Meſſe : mais il eut horreur lui-même de ſon crime, n'oſa le commettre, le confeſſa & obtint ſa grace. Un Prêtre réſolut de faire ſauter avec un baril de poudre la chambre où étoit Cortez : mais il fut dénoncé & puni. Enfin l'Empereur Guatimozin, qui paſſoit ſes jours dans l'humiliation, fut accuſé par un Seigneur du pays d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols : on fit ſon procès & on le condamna à être pendu.

Idem. ibid.

Conſpirations formées contre Cortez.

L'Empereur Guatimozin eſt pendu.

Les Eſpagnols firent tous leurs efforts pour découvrir les tréſors des Empereurs du Mexique : ils renverſerent les Palais, firent même fouiller dans le lac où ils croyoient qu'on avoit pu les précipiter : ce fut en vain ; on trouva cependant quelques pièces d'or dans les tombeaux. Ces perquiſitions inutiles porteroient à croire que les richeſſes du Mexique n'étoient pas, à beaucoup près, ſi conſidérables que les Ecrivains Eſpagnols ont voulu le perſuader. Un d'entr'eux, qui exiſtoit à-peu-près dans le tems de la conquête, dit qu'en 1541 Cortez ſuivit l'Empereur Charles-Quint dans ſon expédition contre Alger, & qu'étant dans la galere de Dom Henri *Henriquez*, il eut peur du naufrage & ſe prépara à ſe jetter à la mer. Il mit autour de lui un mouchoir dans lequel étoient enveloppées cinq émeraudes qu'on diſoit valoir un million : mais les ayant enve-

loppées avec trop de précipitation, elles tomberent dans la mer. Elles étoient les plus riches & les plus fines de toutes celles qu'il avoit apportées des Indes occidentales. L'une étoit taillée comme une roſe; une autre étoit en forme de couronne; la troiſième repréſentoit un poiſſon, ayant pour yeux des grains d'or; la quatrième étoit taillée en forme de ſonnette & avoit pour battant une groſſe perle fine: elle étoit garnie autour d'un cercle d'or. La cinquième étoit en forme de coupe: elle avoit un pied d'or, & pour la tenir quatre petites chaînes du même métal qui étoient arrêtées par une groſſe perle. On aſſure que des Marchands Génois lui avoient offert de la dernière quarante mille ducats, eſpérant la revendre à Sultan Soliman & faire un profit conſidérable.

Cortez reçut de la Cour d'Eſpagne tous les ſecours qu'il pouvoit déſirer en hommes de guerre, en ouvriers & en munitions, avec la qualité de Gouverneur & de Vice-Roi de la Nouvelle Eſpagne. Ces lettres ſont datées du 22 Octobre 1522. Alors il établit, au nom de l'Empereur, un Gouvernement régulier à Mexico, & fit rebâtir la ville ſur un nouveau plan. On y travailla avec tant d'ardeur, que dans peu de mois, on vit s'élever près de cent mille maiſons beaucoup plus belles que les anciennes. Les Eſpagnols bâtirent à la manière d'Eſpagne, & Cortez ſe fit élever un Palais ſi beau, qu'il ſert encore de logement aux Vice-Rois, qui le louent quatre mille ducats au profit de ſes deſcendans. Pour faire prendre une

forme ſolide à ſon établiſſement, il engagea tous les Eſpagnols qui étoient mariés à faire venir leurs femmes, & quantité d'autres familles Caſtillanes y vinrent à ſa ſollicitation. On fit apporter des îles conquiſes un grand nombre de vaches, de truies, de brebis, de chevres, de juments & des cannes de ſucre. Pluſieurs flottes, arrivées ſucceſſivement de l'Europe, répandirent dans la Colonie une grande abondance des plus utiles proviſions. On y forma des Manufactures: l'Imprimerie même y fut introduite. Cortez fit travailler aux mines, en tira beaucoup d'or & d'argent & y frappa monnoie. Il découvrit des mines de fer & de cuivre qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie, &, dès la ſeconde année, il s'en trouva trente-cinq pièces de bronze & ſoixante de fer. Mexico devint une des plus belles villes de l'Amérique, & ſucceſſivement une des plus belles du monde.

Le Conquérant du Mexique crut que ſa gloire ne ſeroit pas complette s'il ne détruiſoit l'Idolâtrie parmi les Mexiquains. Pour remplir ſon projet, il ſe fit accompagner par pluſieurs Miſſionnaires qu'on avoit envoyés d'Eſpagne, fit la viſite des Provinces de l'Empire, & y établit la Religion Chrétienne, employant tour-à-tour la perſuaſion & la violence: on baptiſa à la fois pluſieurs milliers de Mexiquains. Les Idoles furent brûlées: pluſieurs Temples furent changés en Egliſes; d'autres furent détruits: on porta des loix ſévéres contre les feſtins de chair humai-

he ; on eut même la cruauté de ſuivre quelquefois les maximes barbares de l'inquiſition, ſi contraires à l'eſprit de l'Evangile. Entre pluſieurs cruautés qu'on lui reproche, on peut mettre celle qu'il exerça contre un malheureux qui périt dans les flammes, pour avoir, ſuivant l'uſage établi dans ſa patrie, mangé quelques morceaux du cadavre d'un homme qui avoit été tué. On aſſure que Cortez arrêtoit cependant quelquefois le zèle outré des Miſſionnaires.

Cet homme célébre, après avoir joui pendant quelques années de ſa gloire & de ſa fortune, ſe vit obligé de paſſer en Eſpagne pour y rendre compte de ſa conduite. Pamphile de Narvaez, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avoit conduit des troupes contre Cortez, & avoit été défait, repaſſa en Europe, après avoir recouvré ſa liberté. Il ſe joignit à Diego Colomb, fils du célébre Chriſtophe, & qui déſiroit ardemment d'obtenir le Gouvernement des pays nouvellement conquis. Ils firent tous leurs efforts pour détruire l'impreſſion favorable que l'Empereur avoit priſe de Cortez. Pluſieurs Seigneurs de marque ſe joignirent à eux contre le Conquérant du Mexique, & la Cour nomma un Juge ſouverain de ce pays, pour partager l'autorité du Viceroi. Ce fut l'origine de l'audience du Mexique, indépendante de toute autre Juriſdiction du Nouveau-Monde.

Pluſieurs Juges ſe ſuccéderent, & furent tous oppoſés à Cortez : envain il en fit porter ſes plaintes à la Cour, il n'en

Cortez paſſe en Eſpagne.

put tirer ſatisfaction. Le Cardinal Loaiſa, Préſident du Conſeil des Indes, & Confeſſeur de Charles-Quint, lui conſeilla de venir lui-même à la Cour renverſer, par ſa préſence, toutes les intrigues de ſes ennemis.

L'Empereur le reçut avec des honneurs au-deſſus de ceux qu'on accorde à un ſujet, lui donna en propriété la vallée de *Huaxal* qu'il érigea en Marquiſat, d'où Cortez prit le nom de Marquis *del Valle*, & qui formoit une terre d'un revenu conſidérable. Il lui accorda en outre le titre de Capitaine Général de la Nouvelle Eſpagne, des Provinces & Côtes de la Mer du Sud, avec le pouvoir d'y faire des conquêtes & d'y établir de Nouvelles Colonies, & lui attribua, ainſi qu'à ſes deſcendans, en toute propriété, le vingtième du produit qu'on en retireroit. Charles-Quint pouſſa la conſidération pour lui, juſqu'à lui rendre viſite dans une maladie qu'il eſſuya. Tous ces honneurs ne furent pas capables d'adoucir les chagrins que lui cauſa le refus d'être continué dans le Gouvernement du Mexique. L'Eſpagne a toujours eu la politique de ne pas laiſſer trop de puiſſance à ſes Conquérans dans les pays qu'ils avoient ſoumis. On donna alors une forme plus juridique à l'Audience Royale du Mexique : on la compoſa de quatre Auditeurs & d'un Préſident. Le premier qui fut pourvu de ce titre étoit Nunno de Guzman, homme vif & peu capable de réflexion. Il écouta trop facilement ceux qui portoient envie à la gloire de Cortez, le fit citer en ſon abſ-

cence & saisit tous ses biens. Charles-Quint, indigné de cette injustice, déposa Guzman, envoya à sa place Antoine de Mendoça, qui leva la saisie & envoya Guzman prisonnier en Espagne.

Cortez retourna au Mexique vers l'an 1528 : mais il y essuya de nouveaux chagrins : on lui refusa l'entrée de la Capitale, dans la crainte qu'il n'y devint trop puissant, & qu'il ne fût tenté de profiter de l'amour que lui marquoient les Indiens & les Espagnols qui avoient fait la conquête sous ses ordres.

Les Mexiquains voulurent profiter de la division qui régnoit parmi leurs vainqueurs : ils reprirent les armes & tuerent plus de deux cens Espagnols. On étoit menacé d'une révolte générale, lorsque l'Archevêque engagea l'Audience Royale à prier Cortez de se rendre à Mexico. A son arrivée tout changea de face ; on châtia les Chefs des rebelles, & les Indiens se soumirent. Il voulut faire de nouvelles découvertes, tenter de nouvelles conquêtes, équipa une flotte, découvrit la Californie ; mais il n'y put faire aucun établissement considérable, quoiqu'il eût dépensé dans cette expédition la plus grande partie de son bien. Il retourna à Mexico, y trouva un Vice-Roi avec lequel il eut des démêlés assez vifs, & la Cour ferma l'oreille à ses plaintes. Cortez, rebuté par tous les désagrémens qu'il essuyoit dans un pays où il avoit lieu d'attendre toutes sortes de satisfactions, quitta l'Amérique en 1540 pour n'y revenir jamais. Il suivit, comme nous l'avons dit, Char-

les-Quint au ſiége d'Alger en 1541 : mais cet Empereur, qui ne mettoit pas la reconnoiſſance au nombre des vertus politiques, le regardoit avec beaucoup d'indifférence : il lui en donna un jour une preuve bien convaincante. Cortez lui ayant demandé une grace, Charles-Quint lui répondit : « Qui êtes-vous » ? Cortez, cédant à l'indignation que le mépris inſpire à toutes les ames élevées, reprit : « Je » ſuis un homme qui vous a donné plus » de Provinces que vos peres ne vous » ont laiſſé de Villes ». Le Conquérant du Mexique eſſuya encore de nouveaux déſagrémens à la Cour d'Eſpagne, & forma la réſolution d'aller paſſer le reſte de ſes jours au Mexique. Lorſqu'il faiſoit ſes préparatifs pour remplir ce projet, il fut attaqué à Caſtilleia de la Cueſta d'une maladie qui le mit au tombeau le 2 Décembre 1552. Il avoit alors près de ſoixante-ſept ans. On lui fit des funérailles qui égalerent en magnificence celles d'une tête couronnée. Il laiſſa un fils nommé Dom Martin Cortez, qui hérita du Marquiſat del Valle, & trois filles qui firent des alliances dans les maiſons les plus illuſtres d'Eſpagne.

Mort de Fernand Cortez, Conquérant du Mexique.

Les actions de Fernand Cortez embelliſſent l'Hiſtoire Moderne, & nous regardons comme un devoir de nous arrêter ici pour rendre à ſa mémoire le tribut d'éloges qui lui eſt dû. Nous avons dit ci-devant que la nature l'avoit orné de toutes les graces qui rendent un homme agréable : mais ſi elle s'étoit bornée à lui donner ces foibles avantages,

Il ſeroit tombé dans l'oubli avec cette multitude de perſonnages qui ne font que paſſer, & dont le nom ne mérite même pas d'être cité à la poſtérité. Son ame étoit trop élevée pour s'accoutumer à une éducation vulgaire : dès ſa plus tendre jeuneſſe il ſe déroba aux ennuyeuſes & preſque toujours inutiles leçons des pédans. Déja l'amour de la gloire le conduiſoit : il vola, pour la chercher, dans des climats étrangers. Là tout ſembloit contraire à ſes déſirs & former un obſtacle inſurmontable à ſes projets. Il falloit ſe ſoumettre à un de ces hommes qui n'arrivent aux grandeurs & ne s'y conſervent qu'à force de baſſeſſes. Cortez ſe révolta d'abord contre les injuſtices & les imprudences de Velaſquez, Gouverneur de Cuba ; mais il apprit bien-tôt que le chemin de la fortune eſt fermé à tous ceux qui ne ſe contentent pas de penſer & ſe permettent de parler, devint aſſez politique pour ſavoir feindre & diſſimuler. En peu de tems il fut l'ami & le confident de celui qu'il mépriſoit en ſecret. Une ſoumiſſion concertée, un deſintéreſſement affecté lui obtiennent le commandement d'une armée : alors ſon ambition & ſa prudence éclatent à la fois : ſon autorité lui paroît trop bornée ſi elle eſt ſoumiſe à un autre : mais il eſt dangereux pour lui de paroître un rebelle aux yeux de ſes ſoldats. Il veut ſe les attacher en les rendant complices de ſa révolte ; les aſſemble autour de lui, leur fait l'énumération des défauts de Velaſquez, n'omet aucun des inconvéniens qu'il y auroit à dépendre de lui ; leur dit enfin que c'eſt

d'eux ſeuls qu'il veut tenir le droit de les commander & de les conduire dans un pays où la fortune les attend. Ils le proclament d'une voix unanime leur Général & lui prêtent ſerment d'obéiſſance. Sa prudence, ſa fermeté, ſon courage & ſa douceur lui attirent plus leur ſoumiſſion que ce ſerment même. L'envie veut envain s'élever contre lui & former des conjurations; l'eſtime & l'amitié veillent ſans ceſſe autour de ſa perſonne & la conſervent. Voilà les moyens que Cortez employa pour ſe trouver à la tête d'une armée; voici ceux qu'il mit en uſage pour conquérir une partie du Nouveau Monde. A la férocité des premiers peuples qu'il rencontre, il oppoſe une fermeté inébranlable, un courage que rien ne peut abattre, & les force à l'admirer. Si-tôt qu'il les a vaincus, il les traite avec cette douceur qui triomphe toujours de la barbarie même & s'en fait des amis ſincéres qui ſont tout prêts à ſacrifier leur vie pour lui. Il profite du mécontentement des autres, & les arme contre leur Monarque. Il avance du côté du Mexique & ſes forces augmentent. On veut arrêter ſa marche par des embûches; mais ſon activité & ſa vigilance les découvrent toutes. Il arrive enfin à la Capitale, y inſpire la crainte & la terreur. L'imprudent Velaſquez envain tente de l'interrompre dans le cours de ſes exploits; les efforts qu'il fait ne ſervent qu'à augmenter les triomphes de Cortez & à le rendre plus redoutable aux yeux des Mexiquains. Le Monarque du Mexique, auquel il a ſu inſpirer une eſtime

mêlée de crainte, périt dans une émotion populaire : tous les Mexiquains prennent les armes à la fois : Cortez craint d'être accablé par la multitude & de manquer en même-tems des beſoins de la vie : il franchit tous les obſtacles qu'on oppoſe à ſa retraite, & déploie les plus grands talens pour la guerre. Il arme en ſa faveur tous les voiſins du Mexique, une partie des Mexiquains même ; retourne à la Capitale, en forme le ſiége : ſa prudence guide ſes ſoldats & ſon exemple les excite. Dans ſon génie ſeul il trouve les reſſources néceſſaires, eſt Officier de terre & de marine en même-tems : il eſt par-tout, conduit tout, & triomphe. Ce grand homme, ſecondé ſeulement par une poignée d'hommes, & manquant toujours des ſecours les plus néceſſaires, ſoumit un des plus grands Empires du monde. Sa mémoire ſeroit ſans taches & l'envie s'efforceroit envain de la ternir, s'il avoit eu aſſez de fermeté & d'humanité en même-tems pour arrêter la cupidité & la barbarie des Eſpagnols, à l'égard du dernier Empereur du Mexique : mais la nature ſemble s'être fait une loi de ne pas produire d'homme parfait. Les contemporains de Cortez l'admirerent : cependant il ne reçut pas d'eux la juſte récompenſe dûe à ſes talens, à ſes exploits : il mourut dans l'humiliation. La poſtérité, juge équitable des grands hommes, l'a placé dans le temple de l'immortalité, où il tient un des premiers rangs parmi les héros.

ARTICLE VIII.

Gouvernement des Eſpagnols au Mexique.

LORSQUE la puiſſance des Eſpagnols fut affermie dans le Mexique, on y établit, comme nous l'avons dit, un Vice-Roi & un Conſeil Souverain : mais la juſtice y eſt comme anéantie par l'inſatiable avidité de ceux qui ſont établis pour la ſoutenir. L'éloignement où les Officiers Royaux ſont du Prince les met à l'abri de la crainte : ils ne conſultent que leur intérêt pour l'interprétation des loix. Les Vice-Rois ſont même d'intelligence avec les Officiers ſubalternes : ils déſolent les Indiens par leurs exactions, vendent même la juſtice : on voit par-tout une infinité de miſérables que l'indigence réduit au déſeſpoir, & dont perſonne n'écoute les plaintes & les gémiſſemens. Dans ce pays l'ignorance eſt émule de l'injuſtice & de la cruauté. Correal aſſure avoir vu porter dans le même tribunal & preſqu'à la même heure, une ſentence ſur deux cas directement oppoſés : en vain on s'efforça d'en faire comprendre la différence aux juges. Celui qui tenoit le premier rang ſe leva ſur ſon ſiége, retrouſſa ſa mouſtache & jura par la Sainte Vierge & par tous les Saints que les *Luthériens Anglois* lui avoient enlevé parmi ſes livres ceux du *Pape Juſtinien*, dont il ſe ſervoit pour juger les cauſes équivoques ; mais que ſi ces Chiens reparoiſſoient dans la Nouvelle Eſpagne, il les feroit brûler tous.

Correal, Part. I. chap. 10.

La diſcipline militaire, dit le même Auteur, eſt pour le moins auſſi négligée. Les places importantes n'ont ni garniſon, ni armes, ni munitions, ni magaſins. Les troupes n'ont point de paye réglée, & leur unique reſſource eſt de piller les Indiens : jamais on ne les forme à l'exercice des armes, à peine même a-t-on ſoin de les habiller. On les prendroit plutôt pour des mendians que pour des ſoldats. Les fortifications tombent en ruines, parce qu'il n'y a perſonne qui ſe donne la peine d'étudier le génie. On n'y trouve même pas des ouvriers pour les beſoins les plus communs : il n'y en a pas un qui ſache faire un bon inſtrument de chirurgie. Ce qui regarde les mathématiques & la navigation n'y eſt pas moins ignoré. Le commerce même n'y conſiſte que dans l'art de tromper, parce qu'il n'y a point de régles établies, ou s'il en reſte d'anciennes, elles ſont mépriſées. Le quint de l'or & de l'argent qui doit entrer dans les coffres du Roi, eſt continuellement diminué par la fraude. Les Gouverneurs, leurs Officiers & les Négocians, ſe prêtent la main pour faire tomber les ordonnances royales dans l'oubli. De-là viennent les avantages que les étrangers tirent des Colonies Eſpagnoles.

Les Curés & les Religieux ſe mêlent du commerce avec d'autant plus de hardieſſe, que la ſainteté de leur état les met à l'abri de toutes ſortes de recherches. Ils amaſſent des richeſſes immenſes & ſe livrent à un luxe qui ne leur ſeroit permis dans aucun autre pays. Gage, qui étoit lui-même Religieux, ne parle jamais des Cou-

vens de la Nouvelle Eſpagne, ſans gémir de la vie profane qu'il y vit mener & des excès dont il fut témoin. En arrivant à la Vera-Cruz, il ſe rendit au Couvent de ſon Ordre, qui étoit gouverné par un jeune homme auquel on avoit accordé cet emploi pour la ſomme de mille ducats. Pour bibliothéque il y trouva une douzaine de vieux livres relégués dans un coin & couverts de toiles d'araignées. La chambre du Supérieur étoit ornée d'une riche tapiſſerie de coton, d'ouvrages de plumes de Mechoacan & de pluſieurs beaux tableaux. Les tables étoient couvertes de tapis de ſoie & les buffets garnis de vaſes de porcelaine, tout remplis de diverſes ſortes de confitures & de conſerves. Ses diſcours, ajoute le même Hiſtorien, roulerent ſur ſa naiſſance & ſes bonnes qualités; ſur la faveur qu'il avoit auprès des grands; ſur l'amour que les Dames lui portoient; ſur ſa belle voix & ſur ſes talens dans la muſique. Il en donna auſſi-tôt des preuves en chantant & jouant ſur ſa guitarre quelques vers qu'il avoit faits pour une Amarillis. Nos oreilles ne furent pas plutôt ſatisfaites du côté de la muſique, dit encore Gage, & nos yeux par la magnificence des meubles, qu'il nous fit ſervir les mêts les plus délicats, de maniére qu'étant paſſés d'Europe en Amérique, le monde nous paroiſſoit changé. Nous entendions une voix douce & nette avec un inſtrument bien accordé. Nous voyions des tréſors & des richeſſes; nous mangions des choſes délicates, & parmi ces délicateſſes, nous ſentions le muſc & l'ambre,

Trois jours après, Gage logea dans un Couvent de Cordeliers où il trouva les mêmes ſujets de ſcandale. Preſque tous les voyageurs qui ont été dans ce pays, rendent le même témoignage. Les Indiens qu'ils paroiſſent convertir n'en demeurent pas moins Idolâtres. Les Créoles ſont même ſi mal inſtruits, qu'ils n'ont aucune idée de la Religion. Ils vivent enfin dans l'ignorance parfaite. Correal raconte que le haſard fit tomber les Métamorphoſes d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un religieux qui ne l'entendoit nullement, & qui perſuada aux habitans de la ville que c'étoit une Bible Angloiſe. Il leur montroit chaque figure de métamorphoſe, & diſoit: « C'eſt ainſi » que ces chiens adorent le Diable qui les » change en bêtes ». Il fit enſuite allumer du feu exprès pour brûler la prétendue Bible, & finit par exhorter ſon auditoire à remercier Saint François de cette heureuſe découverte.

Un Créole croit ſon ame en ſûreté lorſqu'il a laiſſé de groſſes ſommes à l'Egliſe. Il oublie ſouvent ſes créanciers & ſes parens pour enrichir les Couvens. Les Voyageurs Eſpagnols aſſurent eux-mêmes que ſi l'on n'y apporte un prompt remede, les affaires de leur nation ſont menacées d'une ruine totale dans ce pays.

A tous ces inconvéniens dont on vient de parler, il s'en joint encore un autre, c'eſt que les Créoles haïſſent généralement tous les Eſpagnols venus de l'Europe, parce que c'eſt à eux ſeuls qu'on donne toutes les dignités. Il ſe trouve cependant

parmi les Créoles des deſcendans des premiers Conquérans du Mexique : mais on les regarde comme des demi Indiens, & par conſéquent comme incapables du ſoin du Gouvernement.

Ce mépris ſur tout ce qui n'eſt pas venu d'Eſpagne, ſe répand juſque ſur les Prêtres. Rarement un Créole eſt pourvu d'un Canonicat, & jamais d'un Evêche. Dans les Couvens même on abaiſſe les Créoles qu'on y reçoit. Il y en a cependant quelques-uns où ils ſe ſont tellement multipliés, qu'ils ont pris l'aſcendant ſur ceux qui ſont venus d'Eſpagne, & ont par la ſuite refuſé d'en recevoir aucun. On les laiſſe aujourd'hui dans la poſſeſſion de cette liberté, parce qu'ils ont ſoin d'envoyer à Rome des préſens auſſi conſidérables que les Eſpagnols : mais on aſſure que la Religion en ſouffre beaucoup.

On compte plus de cinquante Egliſes dans la capitale du Mexique. La Cathédrale eſt très-belle. L'Archevêque prend la qualité de Primat des Indes Occidentales, & jouit d'un revenu conſidérable : le Chapitre eſt nombreux & fort riche. Il eſt compoſé de cinq Dignitaires, de neuf Chanoines & de quarante autres Bénéficiers. La plupart des autres Egliſes appartiennent aux Séculiers de l'un & de l'autre ſexe.

Outre l'Archevêque de Mexico, on compte quatorze Prélats dans la Nouvelle Eſpagne : ſavoir, l'Evêque de Los-Angelos de Tlaſcala, d'Antequera de Guaxaca, de Valladolid de Méchoacan, de Merida de Yucatan, de Chiapa, de San-Yago de

Guatimala, de Leon de Nicaragua, de Guadalaxara de Xaliſco, de Durango, de Santa-fé au Nouveau Mexique; l'Archevêque de Santa-fé de Bozeta, l'Evêque de Popayan, celui de Carthagene & celui de Sainte Marthe.

L'ancien & le nouveau Mexique ſont gouvernés par un Vice-Roi, dont l'adminiſtration dure ordinairement cinq ans. Comme elle eſt très-lucrative, il ne manque jamais de la faire renouveller. Il fait ſa réſidence à Mexico, où il a une Cour véritablement Royale. Il eſt le Chef de l'Audience Royale qui eſt établie dans cette ville. C'eſt un tribunal ſouverain pour le civil & pour le criminel. Il eſt compoſé de ſix Préſidens, de ſix autres Juges, d'un Fiſcal & d'un Procureur du Roi, qui ont chacun douze mille ducats d'appointemens par an. Ces Officiers ont le pouvoir de contredire le Vice-Roi & de s'oppoſer à ſes entrepriſes, lorſqu'elles ſont contraires aux loix.

Outre ce tribunal, il y en a encore deux ſouverains dans l'ancien Mexique, qui ſont celui de la Nouvelle Galice ou de Guadalajara, & celui de Guatimala. C'eſt de-là qu'on partage ce pays en trois Audiences Royales.

Le Mexique, qui étoit très-peuplé lorſque les Eſpagnols y arriverent, eſt à préſent preſque déſert. Leur cruauté à fait périr un nombre incroyable d'Américains. Outre les Eſpagnols naturels qui y paſſent leur vie, on y voit beaucoup de Créoles qui ſont les deſcendans de ceux qui en firent la conquête, ou qui s'y ſont établis

depuis; beaucoup de Négres qu'on y tranſporte tous les ans de l'Afrique pour les faire travailler aux mines, & un grand nombre de Métifs qui viennent des mariages qui ſe font entre les Eſpagnols, les Négres & les Américains. Les Eſpagnols, les Créoles & les Métifs ſont Chrétiens de bonne foi : mais les Négres & la plupart des naturels ne le ſont qu'en apparence & par la crainte de l'Inquiſition.

Les Mexiquains naturels ſont tous eſclaves des Eſpagnols, qui les tiennent dans une continuelle ſervitude, & ne leur permettent pas d'avoir aucune ſorte d'armes. Leur nombre diminue tous les jours, quoique leurs femmes ſoient très-fécondes, même dès l'âge de douze ans. On vante beaucoup leur douceur & leur fidélité. Ils ſont fort ingénieux, réuſſiſſent très-bien dans les arts & les manufactures.

CHAPITRE V.

Terres nouvellement découvertes au Nord-Oueſt de l'Amérique Septentrionale.

LA queſtion ſi l'Aſie touche vers le Nord-Eſt à l'Amérique eſt fort importante pour la Géographie. Nous avons parlé dans le premier Tome de l'Hiſtoire des Ruſſes des efforts qu'ils ont faits pour la décider. Nous ajouterons ici, que ſuivant leurs découvertes il ſe trouve un bras de mer fort étroit entre cette partie de la Sibérie qui eſt au Nord du Kamtſchatka & l'Amérique; qu'en face

Nouvelle carte des découvertes faites par des vaiſſeaux ruſſes aux côtes inconnues de l'A-

du Kamtſchatka l'Amérique forme une pointe aſſez étendue, & que les habitans du Kamtſchatka prétendent qu'on l'apperçoit de l'île Bering, qui eſt peu éloignée de leur continent.

mérique, publiée à Saint Pétersbourg.

On a vu dans les papiers publics, que les Anglois, ayant abordé depuis peu ſur les côtes occidentales de l'Amérique, du côté du Nord, avoient trouvé un peuple dont les mœurs approchoient beaucoup de celles des Tatars. Ceux qui en veulent ſavoir davantage peuvent conſulter l'Ouvrage que M. Muller a fait à ce ſujet. Nous ne nous arrêterons pas ici pour ne préſenter au lecteur que des conjectures.

CHAPITRE VI.

Iſles de l'Amérique Septentrionale.

ARTICLE I.

Les Açores.

LA plupart des Géographes mettent les Açores au nombre des îles de l'Amérique, & nous ſuivons leur ſentiment.

Ces îles ſont ſituées dans l'Océan Septentrional, entre l'Afrique & l'Amérique. Elles s'étendent au Nord-Oueſt de l'île de Madere & des Canaries, depuis le 37e. degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au 40e. & entre le 346e. & le 353e. de longitude priſe depuis l'île de Fer.

Les Flamands les découvrirent vers le

milieu du quinzième siécle. Elles étoient alors inhabitées. Les Portugais s'y établirent quelques-tems après & les nommerent *Açores*, à cause de la grande quantité d'autours qui s'y trouvent, & que l'on nomme en Portugais *Açors*. L'air y est pur & sain : elles sont fertiles en fruits & en vin : on y receuille assez de bled pour la subsistance des habitans : le bétail y est très-commun : mais les habitans de ces îles ne sont pas riches, à cause de leur peu de commerce. Elles sont sujettes à des feux souterrains qui y causent de tems en tems des tremblemens de terre. Il s'ouvrit dans la mer, aux environs de ces îles, le trente-un Décembre 1710, un Volcan qui disparut le 17 Novembre 1723.

On compte onze îles des Açores. 1. *Tercere* est regardée comme la principale : elle a quinze ou seize lieues de tour, est bordée de rochers escarpés, & l'on n'y peut aborder que par la rade d'Angra qui en est la Capitale, aussi-bien que de toutes ces îles. Tercere est une des plus fertiles ; mais elle manque d'huile, de sel &, pour ainsi dire, de gibier. Il y a beaucoup de rochers & de forêts. Les bœufs qu'on y nourrit sont plus grands & plus beaux que ceux de l'Europe. On y trouve plusieurs fontaines d'eau chaude.

Cette île est assez bien peuplée : on y trouve plusieurs gros villages, quelques châteaux ou fortereſſes. On assure qu'il peut y avoir six mille hommes capables de porter les armes. Le principal commerce des habitans consiste en pastel.

Angra, Capitale de cette île, même la

ſeule ville qu'on y trouve, eſt ſituée ſur la côte méridionale, au trente-huitième degré de latitude, & au trois cens cinquante & unième de longitude. Elle eſt petite, mais agréable & aſſez peuplée pour ſon étendue. Son port eſt fait en forme de croiſſant & aſſez mauvais. Il eſt défendu par une triple batterie preſqu'à fleur d'eau, par un fort bâti ſur un rocher & par pluſieurs fortifications. Le Gouverneur des Açores pour le Roi de Portugal fait ſon ſéjour dans cette ville. Il y a un ſiége épiſcopal ſous la Métropole de Liſbonne. Toutes ces îles ſont ſous ſa juriſdiction.

Les maiſons d'Angra ſont aſſez bien bâties : mais mal meublées & n'ont qu'un étage : les Egliſes ſont aſſez belles & aſſez bien décorées. On y compte ſept Paroiſſes, un Collége, qui étoit autrefois occupé par les Jéſuites ; un Couvent d'Auguſtins qui enſeignent la Philoſophie & la Théologie, deux de Franciſcains, & quatre Maiſons de Filles. Il y a en outre un tribunal de l'Inquiſition. Les François, les Hollandois & les Anglois y ont des Conſuls. Le principal lieu de l'île après Angra, eſt le bourg de *Praga*.

2 & 3. Les Iſles *Corvo* & *Flores*, ſituées à une lieue l'une de l'autre, ſont les plus occidentales. La dernière a ſept lieues de tour & eſt aſſez fertile : il y a beaucoup de paſtel. Elle eſt à ſoixante-dix lieues de l'île Tercere, vers le Nord-Oueſt.

4. *Fayal* peut avoir dix-huit milles d'étendue. Elle eſt remplie de gros bétail, & l'on y trouve beaucoup de paſtel. Le plus

grand nombre des habitans descendent des Flamands qui la découvrirent & la peuplerent. Il n'y a qu'une seule ville, qu'on nomme *Vita d'Orta*. Il y a une mauvaise Citadelle. Les Jésuites en étoient Seigneurs temporels & y avoient un Collége. Il y a trois Paroisses & quatre Maisons Religieuses, deux d'hommes & deux de filles. Le nombre des habitans peut monter à cinq mille. Cette île est située au couchant de Tercere.

5. L'île de *Pico* peut avoir quinze lieues de circuit. Elle prend son nom d'une haute montagne qui jette quelquefois des flammes. Quelques-uns prétendent qu'elle surpasse le Pic de Ténériffe en hauteur. Pico est très-fertile : on y trouve le meilleur vin des Açores. Il y a plusieurs gros villages assez peuplés. Elle est située à trois lieues au Sud-Est de Fayal.

6. *S. George* est située à quatre lieues au Nord-Est de Pico.

7. *Gracioſa* est à sept lieues de Tercere, vers le Nord-Est. Elle tire son nom de la beauté de ses paturages & de la bonté des fruits qu'elle produit. Elle a cinq ou six lieues de tour. Ses côtes sont défendues par quelques châteaux.

8. *S. Michel*, que les Portugais appellent *San Miguel*, a près de vingt lieues de long : on y compte sept à huit mille communians. Le terrain en est assez bon : mais elle est fort sujette aux tremblemens de terre, & il n'y a ni havres ni rivières. *Punta del Gado* en est le chef-lieu : on y trouve plusieurs autres bourgs & des villages assez peuplés. Le pastel y est fort commun.

9. *Sainte Marie* eſt ſituée à douze lieues au Sud de la précédente. Elle peut avoir dix ou douze lieues de circuit. Ses côtes ſont environnées de rochers fort eſcarpés: elle eſt aſſez peuplée, & ſes habitans ſont aſſez bien pourvus des choſes néceſſaires à la vie. Les deux autres ſont ſi peu conſidérables, qu'elles ne méritent pas qu'on y faſſe attention.

Le Pere Kircher dit qu'elles pourroient bien être un reſte de l'île Atlantide, auſſi bien que les Canaries, qui n'a encore pu être détruit par les flots & les tremblemens de terre.

ARTICLE II.

§. I.

Iſle de Terre-Neuve.

CETTE Iſle eſt une des plus grandes de l'Amérique. Sa figure eſt un triangle qui a ſa baſe vers le midi. Elle eſt ſituée ſur la côte de l'Amérique Septentrionale, vers l'embouchure du fleuve Saint Laurent, & vis-à-vis le golfe de ce nom. Elle s'étend depuis le quarante-ſixième dégré vingt-cinq minutes de latitude ſeptentrionale, juſqu'au cinquante-unième vingt minutes. Ainſi elle a près de cent lieues communes de France du Midi au Nord. Sa partie méridionale, qui eſt la plus étendue, eſt entre le trente-ſix & le quarante-un dégrés de longitude occidentale, & a quatre-vingt lieues du Levant au Couchant. On prétend qu'elle fut découverte par des

Pêcheurs Biſcayens dans le quinzième ſiécle : les Eſpagnols y aborderent vers le milieu du ſeizième.

Le P. Charlevoix. Le terrain eſt montagneux & couvert d'épaiſſes forêts de pins & de chênes : mais la plus grande partie eſt en friche. On y recueille beaucoup de fraiſes & de framboiſes. Les Côtes du Sud & de l'Eſt ne jouiſſent pas ordinairement d'un ciel très-pur, ce qui vient du voiſinage du Grand Banc où il régne un brouillard continuel : mais du côté du Nord & de l'Oueſt, l'air eſt très-pur en été & en hiver. Comme il eſt preſqu'impoſſible de pénétrer dans l'intérieur de l'île, on n'en parle que par conjecture. Ceux qui y ont avancé le plus, prétendent qu'on n'y trouve que des montagnes & des vallées qui forment des précipices affreux. Aux environs du port & de la baie de Plaiſance, on rencontre des étangs & des ruiſſeaux qui attirent une quantité prodigieuſe de gibier. On croit qu'il y a beaucoup de bêtes fauves dans les parties montagneuſes ; mais il eſt impoſſible d'y chaſſer. Les vents de Nord qui y régnent ſouvent y cauſent un froid exceſſif.

Les rélations des voyageurs ſont peu d'accord ſur ce qui regarde les habitans naturels de Terre-Neuve. Les uns prétendent qu'elle n'en a jamais eu de ſédentaires, que les Eskimaux y paſſoient ſeulement de la grande terre de Labrador pour chaſſer : d'autres aſſurent que les Sauvages qui l'habitoient autrefois ſe ſont retirés dans la terre ferme à l'arrivée des Européens, & qu'ils y reviennent ſeu-

lement en été à cauſe de la chaſſe & de la pêche.

Les Anglois s'y établirent les premiers : les François y aborderent enſuite & occuperent pendant long-tems la côte méridionale de cette île : ils y avoient bâti le bourg de Plaiſance & le fort Saint-Louis, où l'on trouve un port ſitué au fond d'un golfe qui a dix-huit lieues de profondeur. Ils avoient encore quelques autres établiſſemens ſur cette côte : mais ils les céderent aux Anglois par le traité d'Utrecht de l'an 1713, en ſe réſervant cependant le droit de la pêche de la morue pendant un certain tems de l'année, dans un diſtrict limité ſur la côte occidentale.

Les Anglois n'y avoient jamais eu de Gouverneur fixe. Le premier patron qui y arrivoit dans la ſaiſon de la pêche, ne commandoit qu'une barque de trente ou quarante tonneaux, & étoit regardé comme Gouverneur pour cette ſaiſon, ſous le titre de Seigneur du port. S'il arrivoit trois ou quatre vaiſſeaux de guerre, le plus ancien Capitaine commandoit à terre comme ſur mer. Dans les autres tems le Gouverneur militaire du fort Saint-Jean, faiſoit les fonctions de Gouverneur des établiſſemens des Anglois dans l'île de Terre-Neuve, quoiqu'il n'eût aucune commiſſion. Il prononçoit ſur tous les différends qui pouvoient arriver : mais il envoyoit les meurtriers en Angleterre.

Les Anglois font deux ſortes de commerce dans cette île ; l'une qui paſſe pour la plus avantageuſe, parce qu'elle eſt expoſée à moins de riſques, eſt celle des pê-

cheurs mêmes qui s'approviſionnent à *Bidiford*, à *Pool*, à *Darmouth*, & dans les autres ports occidentaux de l'Angleterre, partant de bonne heure pour la pêche; l'autre, qu'on nomme *commerce de Maître*, eſt celle qui ſe fait par les Capitaines ou les Patrons des navires. Ils ſe rendent droit à Terre-Neuve, pour acheter ſur la greve leur cargaiſon de morue, qu'ils portent enſuite en Angleterre, en Irlande, en Portugal, en Eſpagne, en Italie, &c. Quelques-uns en fourniſſent les Colonies des îles. On aſſure qu'outre l'avantage qui en revient aux particuliers, les fonds publics en ſont augmentés de trois ou quatre cens mille livres ſterling. La charge d'un navire qui n'a d'autres frais que ceux des vivres & des inſtrumens de pêche pour vingt hommes, rapporte au propriétaire deux mille livres ſterling de profit clair, & fait, par conſéquent, entrer cette ſomme dans le fond national. Les Eſpagnols ont fait l'impoſſible pour acquérir le droit d'aller à la pêche à l'île de Terre-Neuve: mais les Anglois s'y ſont toujours oppoſés.

Le Grand Banc de Terre-Neuve.

Nous croyons devoir donner ici la deſcription du grand Banc de Terre-Neuve: il eſt comme une dépendance naturelle de l'île de ce même nom. C'eſt une montagne cachée ſous les eaux. Quelques Géographes lui donnent cent cinquante lieues d'étendue du Nord au Sud; mais, ſuivant les cartes marines les plus exactes, il commence au Sud par les quarante-un dégrés de latitude Nord, & ſon extrêmité ſeptentrionale eſt par les quarante-neuf dé-

grés vingt-cinq minutes. Selon le P. Charlevoix, ſes deux extrêmités ſe terminent en pointe. Sa plus grande largeur d'Orient en Occident eſt d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf dégrés de longitude. Quelques matelots y ont mouillé à cinq braſſes. Vers le milieu de ſa longueur, du côté de l'Europe, il forme une eſpèce de baie, qu'on nomme *la foſſe*, ce qui eſt cauſe que de deux navires qui ſont ſur la même ligne & près l'un de l'autre, l'un trouvera fond, tandis que l'autre ne le trouvera pas.

Le grand Banc eſt précédé, par le travers du milieu de ſa longueur, d'un moindre banc, qu'on nomme le *Banc Jacques*. Quelques-uns en ajoutent même un troiſième qu'ils prétendent avoir la figure d'un cône : mais pluſieurs Pilotes n'en font qu'un des trois, & diſent qu'il a des cavités, dont la profondeur trompe ceux qui ne filent point aſſez de cable & croient en trouver trois.

Quelle que ſoit la grandeur & la figure de cette montagne, on y trouve une prodigieuſe quantité de coquillages & pluſieurs eſpèces de poiſſons de toutes grandeurs. La plupart ſervent de nourriture aux morues. Elles y ſont en ſi grande quantité, qu'on en compare le nombre à celui des grains de ſable qui couvrent le banc. Depuis près de trois ſiécles, on en charge tous les ans deux ou trois cens navires, ſans qu'on y remarque aucune diminution.

Ce parage a d'ailleurs beaucoup de deſ-

agrémens pour la navigation. Le ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & l'air y eſt ordinairement couvert d'une brume froide & épaiſſe, qui fait connoître le banc, lorſqu'on en approche. Au-deſſus du grand Banc, on en rencontre pluſieurs autres petits qui ſont tous preſqu'également poiſſonneux.

Iſles qui ſont aux environs de celle de Terre-Neuve.

Aux environs de l'île de Terre-Neuve, on en trouve quelques autres qui, pour cette raiſon, ſont appellées *Iſles de Terre-Neuve*. La plus conſidérable eſt l'*île Royale* ou du *Cap-Breton*. Elle eſt ſituée à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, à vingt lieues au Sud-Oueſt de celle de Terre-Neuve & ſéparée de l'Acadie par un canal d'une lieue de large & de quatre à cinq de longueur. Elle peut avoir quatre-vingt lieues de circuit, & eſt partagée en deux preſqu'îles, par le lac qu'on appelle de *Labrador*, qui eſt navigable par-tout, & fort poiſſonneux. Ce lac ne laiſſe qu'un iſthme de huit cens pas de large & qui eſt ſitué vers le Couchant.

Iſle Royale.

Cette île eſt montagneuſe; le bled vient cependant aſſez bien dans certains endroits. On y trouve des forêts de pins & quelques arbres aſſez bons pour la marine. Le gibier & les oiſeaux aquatiques y ſont très-communs. La pêche de la morue qu'on fait ſur ſes côtes y eſt fort abondante. Les François l'ont poſſédée long-tems: mais ils l'ont cédée aux Anglois par le traité de Paris du 10 Février 1703.

La principale ville de l'île eſt Louiſbourg. Elle a un bon port qui eſt défendu par divers forts. Sa ſituation eſt au Sud

de l'île, vers le quarante-cinquième dégré cinquante minutes de latitude, & le quarante-unième & quelques minutes de longitude occidentale, auprès du Cap-Breton. Cette ville eſt médiocre & entourée d'un rempart fortifié à la moderne. Elle eſt bâtie ſur une langue de terre qui forme le port d'un côté & vis-à-vis d'une autre langue de terre qui l'acheve. Il n'y a qu'une Paroiſſe, un Hôpital qui étoit occupé par des Religieux de la Charité pendant que l'île appartenoit aux François. Le Gouverneur eſt ſoumis à celui du Canada : il y a un Conſeil avec un Etat-Major. Il y a en outre deux autres établiſſemens dans cette île, l'un au port Dauphin & l'autre au port de Toulouſe, ſur la côte occidentale, au voiſinage de l'Acadie. Le climat de cette île eſt le même que celui de Quebec.

On trouve dans cette île & dans celles des environs, des Indiens qui vivent ſous la protection de l'Angleterre, & qui reſſemblent aux Péruviens pour la figure, la couleur, & qui ont à-peu-près les mêmes mœurs ; mais ils ſont plus grands & mieux faits. Ils vivent de la chaſſe, & tranſportent leurs habitations dans les lieux où elle eſt plus abondante.

L'île de *Saint-Jean* eſt ſituée dans le golfe de Saint-Laurent, au Nord de l'Acadie & au Couchant de l'île Royale, dont elle eſt ſéparée par un canal de dix à douze lieues de large. Elle a vingt-cinq à trente lieues de long du Levant au Couchant, ſur dix de large. Sa figure eſt, à-peu-près, celle d'un croiſſant. On y trouve de gran- Iſle de Saint Jean.

des prairies & pluſieurs étangs. Elle eſt couverte de ſapins, des hêtres & de bouleaux. La marée inonde une partie de l'île & forme une quantité d'étangs. Les oiſeaux y ſont fort communs. On y trouve entr'autres une prodigieuſe quantité de grues & d'oies. La côte qui fait face au golfe ſeroit très-bonne pour la pêche ſi elle étoit d'un facile accès; mais l'entrée en eſt fort plate.

Iſle de Saint Paul. L'île de *Saint-Paul* eſt à cinq lieues du Cap-Nord & à dix-huit du Cap de Rez ou Raz.

Iſles aux Oiſeaux, &c. Vingt lieues plus loin dans le golfe, on rencontre les *Iſles aux Oiſeaux*, où l'on trouve en effet tant d'oiſeaux, qu'une chaloupe qu'on détache en paſſant, revient auſſi-tôt chargée d'œufs & de petits. On découvre enſuite les *Iſles Ramées*, qui ſont au nombre de ſept, & toutes rangées autour de l'île Royale, à ſept ou huit lieues au large. Elles ſont ſuivies d'une qui eſt beaucoup plus grande & qui ſe nomme l'*Iſle de la Magdelaine*. Elle reçoit dans ſon havre des vaiſſeaux de quatre-vingt ou cent tonneaux. Celle de *Brion* eſt à-peu-près de la même grandeur: mais ces deux Iſles ne ſont qu'un amas de rochers, couverts cependant de ſapins & de bouleaux. L'*Iſle de Sable* eſt à vingt-cinq lieues au Midi de l'Iſle Royale: elle peut avoir dix lieues de circuit: ſa forme eſt un arc. On trouve au miſieu un étang d'eau-douce qui a cinq lieues de circuit. Elle eſt très-ſablonneuſe & ne produit que peu d'herbes. Elle eſt inhabitée.

ARTICLE III.

Les Iſles Bermudes.

LES Iſles Bermudes ou de Summer ſont ſituées dans la mer du Nord, à l'Eſt de la côte de la Caroline, dont elles ſont cependant éloignées de plus de deux cens cinquante lieues, ſous le trente-deuxième degré de latitude ſeptentrionnale & le quarante-ſept de longitude occidentale. Leur nombre eſt ſi conſidérable, que la plupart n'ont encore point de nom; mais elles ſont en même-tems ſi petites, qu'elles ne méritent pas d'en avoir. Quelques Voyageurs les font monter à trois cens, d'autres à quatre & d'autres à cinq cens. Elles ſont fort éloignées de toutes terres. Il n'y a pas long-tems qu'on n'en cultivoit pas un huitième. Toutes n'ont qu'un petit nombre d'habitans diſperſés, à l'exception de celles de Saint-George, de Saint-David & de Cooper. Elles forment toutes enſemble la figure d'un croiſſant, dans un circuit de ſix ou ſept lieues. Toutes ſont fort petites: mais quelques-unes le ſont moins que les autres, à proportion qu'elles ſont plus ou moins expoſées au battement des flots qui les minent continuellement.

Isle Saint George.

Celle de *Saint-George* eſt la plus grande; elle a ſeize mille de longueur de l'Eſt-Nord-Eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Elle eſt fortifiée par une chaîne de rochers qui l'environnent & qui s'avancent fort loin dans la mer. Les habitans y ont ajouté,

principalement du côté de l'Eſt où cette fortification eſt plus foible, des forts, des batteries, des parapets & des lignes. Le canon des forts & des batteries eſt ſi bien diſpoſé, qu'il commande les canaux & la plupart des autres paſſages.

Cette île n'a que deux endroits par où les vaiſſeaux puiſſent en approcher, & ces deux ouvertures ſont même ſi couvertes, qu'il n'eſt pas poſſible de les découvrir. Les rochers ſemblent ſe toucher par-tout, à l'exception de ceux qui ſont à fleur d'eau : mais ils ſont d'autant plus dangereux qu'on ne les apperçoit pas ; &, ſans un Pilote de l'île même, il ſeroit impoſſible au moindre vaiſſeau d'aborder à l'un ou à l'autre de ces ports, & ceux qui connoiſſent bien les paſſages y peuvent conduire en ſûreté les plus grands navires. En baſſe marée, preſque tous les rochers ſe découvrent. Sa hauteur commune n'eſt que de cinq pieds ; mais ſon rivage n'eſt preſque par-tout compoſé que de rocs, & l'on ne connoît point d'île qui en ſoit ſi bien munie : ils ſemblent annoncer une ruine inévitable à tous les vaiſſeaux qui s'en approchent. Les Eſpagnols ont donné le nom de *los Diabolos*, les Diables, aux Bermudes, parce qu'elles ont été fatales à toutes les Nations.

La ville de Saint-George eſt ſituée au fond du port de même nom. Ce port eſt environné de ſept forts montés de ſoixante-dix pièces d'artillerie. On compte mille maiſons dans la ville, toutes aſſez belles. L'Hôtel-de-ville eſt un aſſez grand édifice où les ſéances du Conſeil & les

aſſemblées générales ſe tiennent. La ville de Saint-George a une très-belle Bibliothéque qui lui fut donnée par le Docteur Bray, qu'on honore du titre de Protecteur du ſavoir dans les Colonies Angloiſes de l'Amérique.

Cette île eſt en outre diviſée en huit tribus, qu'on appelle *d'Hamilton*, *de Smith*, *de Devonshire*, *de Pembrook*, *de Pagel*, *de Warvick*, *de Southampton* & *de Sandy*. Celles de Devonshire & de Southampton forment deux Paroiſſes, la première au Nord & l'autre au Sud. Chacune a une Egliſe & une Bibliothéque publique.

Cette île eſt remplie d'orangers, de muriers, &c. Les petites îles n'ont point d'habitations qui ſoient diſtinguées par le nom de Paroiſſes: tous leurs habitans appartiennent à quelque tribu de l'île Saint-George.

Le terroir eſt varié dans ſa couleur & dans ſes propriétés: le brun, le blanchâtre & le rouge. Le brun eſt le meilleur; le blanchâtre commence à dégénérer, le rouge reſſemble à l'argile & ne vaut rien. Deux ou trois pieds au-deſſous de la première couche de terre, on rencontre une ſubſtance blanche, auſſi molle que la marne & poreuſe comme la pierre de ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau, qui ſert à nourrir les racines de arbres. Souvent on trouve de la terre-glaiſe au-deſſous. Cette marne eſt beaucoup plus dure ſous la terre rouge que ſous les autres: elle contient fort peu d'eau & forme des carrières feuilletées comme l'ardoiſe.

L'île Saint-George eſt en général très-

fertile : elle donne chaque année deux moiſſons. On ſeme en Mars & on recueille avant la fin de Juillet : on ſeme encore dans le cours d'Août pour recueillir en Décembre. La principale production eſt le maïs, qui fait la nourriture du commun des habitans. On y plante auſſi beaucoup de tabac, qui, ſans être d'une très-bonne qualité, ſert aux beſoins de la Colonie. La plupart des plantes qui ſont propres à l'Amérique, & de celles qu'on apporte d'Europe, y viennent très-bien & avec peu de culture. On y trouve un arbriſſeau dont la graine reſſemble à celle du lierre d'Europe : elle eſt ſi venimeuſe, qu'elle cauſe aux parties qu'elle touche une enflure ſubite accompagnée de quelques douleurs ; mais qui ſe diſſipent d'elles-mêmes. Sa racine eſt un puiſſant vomitif. C'eſt le ſeul poiſon des Bermudes. On n'y trouve aucune ſorte d'animaux venimeux, & ceux qu'on y apporte meurent bien-tôt.

Les bois qu'ou trouve dans ces îles ſont très-beaux. Le cedre y vient mieux qu'en aucune autre contrée de l'Amérique : il eſt plus dur & d'un plus beau grain. Il réſiſte, comme le meilleur chêne, à l'excès de la ſéchereſſe & de l'humidité. Il eſt d'un excellent uſage pour les bâtimens de terre & de mer. On en fait des chaloupes & des brigantins qui paſſent pour les meilleurs de toutes les Colonies Angloiſes. Le palmier, le murier, l'olivier & le laurier ſont des productions naturelles de ces îles. Le palmier a la figure de celui des Indes Occidentales : mais ſon fruit eſt

noir & rond. On a obſervé qu'il ſe loge toujours ſur ſes feuilles une grande quantité de vers à ſoie : les muriers y étant d'ailleurs fort communs, les habitans de ces îles pourroient s'ouvrir un commerce très-avantageux. Il y a encore dans les Bermudes une grande quantité de bois aromatiques ; les uns noirs, les autres rouges & les autres jaunes. Les baies de ces arbres ont une qualité ſtiptique qui les rend propres à guèrir toute ſorte de flux. La plus célèbre production des Bermudes eſt l'orange. On la regarde comme le plus délicieux fruit de l'univers. Elle eſt beaucoup plus groſſe que dans aucune autre région ; ſon goût & ſon parfum ſont incomparables. On trouve ſur un arbre, qu'on nomme *bois rouge des Bermudes*, une eſpèce de baies rondes d'où ſort un ver qui ſe change en mouche un peu plus groſſe que celle de la Cochenille. On vante beaucoup la couleur qu'on en tire, & ſes vertus pour diverſes ſortes de maladies.

Le climat des Bermudes eſt ſi pur, que les malades des autres îles Angloiſes s'y font tranſporter, pour rétablir leur ſanté. On y a cependant reſſenti, depuis le commencement de ce ſiècle, quelques ouragans qui ont fait craindre que l'air ne s'altérât, mais on y jouit toujours d'un printems continuel. Les arbres s'y couvrent de nouvelles feuilles à meſure que les vieilles tombent. On y entend continuellement le ramage des oiſeaux qui y font leurs nids dans toutes les ſaiſons de l'année. Les orages y ſont cependant fréquens : ils ſuivent ordinairement les nouvelles lunes. Les

vents du Nord & du Nord-Oueſt altérent quelquefois la douceur naturelle de l'air, & c'eſt le ſeul hyver des Bermudes. Les pluies n'y ſont cependant pas fréquentes & la neige y eſt très-rare.

Comment les Bermudes ont été découvertes.

Ces îles furent découvertes au commencement du ſeizième ſiécle par le Capitaine Jean Bermude Eſpagnol, qui alloit aux Indes Occidentales, & qui leur donna ſon nom. Il ne paroît pas qu'ils s'y ſoit arrêté. En 1572 Philippe II, Roi d'Eſpagne, les donna à Dom Ferdinand *Camelo*, qui n'en prit jamais poſſeſſion.

Le Capitaine Lancaſter, allant aux Indes Orientales, fut conduit par diverſes aventures à l'île Eſpagnole, obtint le paſſage ſur un vaiſſeau François pour Henri May, un de ſes Officiers qu'il renvoyoit en Europe. Ce vaiſſeau fut jetté ſur les Bermudes, & May les viſita. Le récit qu'il en fit en Angleterre donna l'idée d'y former quelque établiſſement; mais on laiſſa paſſer ſix ans ſans former aucune entrepriſe de ce côté. Georges *Sommers* & Thomas *Gate* ayant été jettés aux îles Bermudes par un naufrage, deux femmes de leur troupe y mirent au monde chacune un enfant; l'une un fils, qui fut nommé *Bermude;* l'autre une fille, qui fut nommée *Bermuda*. Ils ſe rendirent enſuite à la Virginie. Milord de Laware, qui manquoit de vivres dans cette Province, informé par Sommers que l'on trouvoit aux Bermudes des tourterelles & d'autres oiſeaux en abondance, le chargea lui-même d'y aller prendre tous ceux qu'il pourroit attrapper: mais il étoit fort âgé: la fatigue qu'il

qu'il eſſuya dans ſa route épuiſa ſes forces au point qu'il mourut en arrivant aux Bermudes. C'eſt de lui que les Anglois ont donné à ces îles le nom de *Sommers Iſlands*. Sommers en mourant recommanda à ſes compagnons de retourner à la Virginie avec les proviſions qu'on y attendoit : mais ils n'en chargerent leur vaiſſeau que pour ſe mettre en état de paſſer en Angleterre. Ils y firent connoître les avantages que la Compagnie de la Virginie pourroit retirer d'un établiſſement dans ces îles. Elle acheta d'eux à bas prix le droit qu'ils s'attribuoient à la propriété, & ſe le fit confirmer par Jacques I. Elle envoya promptement un vaiſſeau ſous la conduite de Richard Moor, pour en prendre poſſeſſion.

Aventure de trois Anglois.

Nous nous arrêterons ici, pour annoncer au lecteur que dans le premier voyage que Sommers fit aux Bermudes, deux de ſes gens, qui avoient mérité la mort, s'étoient ſauvés dans les bois pour l'éviter. Ils étoient encore dans l'Iſle Saint-George, lorſque Sommers y retourna de la Virginie, s'y étoient nourris des ſeules productions de la terre, & s'étoient fait une habitation avec des troncs d'arbres. Ils rencontrerent un des compagnons de Sommers nommé *Chard*, & lui perſuaderent de demeurer avec eux. Celui-ci prit querelle avec l'un des deux autres nommé *Waters*, pour les droits de poſſeſſion : après bien des diſputes, ils réſolurent de finir leur querelle par un combat. Le troiſième, qui ſe nommoit *Carter*, les haïſſoit l'un & l'autre ; mais, craignant de

reſter ſeul, il les avertit qu'il ſe déclareroit contre celui qui porteroit le premier coup. La néceſſité fit renaître entr'eux l'union, & leur vie devint aſſez douce & aſſez tranquille. Ils trouverent le long des rochers dont l'Iſle eſt environnée, la plus groſſe maſſe d'ambre gris qu'on eût jamais vue; elle peſoit environ quatre-vingt livres. Cette découverte leur cauſa une joie inexprimable. Dans leurs premiers tranſports, ils réſolurent de tout tenter pour jouir de leur fortune, réſolurent de fabriquer une barque pour gagner la Virginie ou l'Iſle de Terre-Neuve; mais avant la fin de leur travail, ils virent arriver le vaiſſeau de Moor.

Il amenoit avec lui ſoixante hommes, que la Compagnie deſtinoit à jetter les fondemens d'une colonie. Moor choiſit un terrain commode dans l'Iſle S. George. Pour donner l'exemple, il bâtit lui-même de ſes propres mains une cabane avec des branches & des feuillages, & aſſez grande pour y loger ſa famille. Il conſtruiſit enſuite une maiſon, & prouva qu'il étoit Architecte, Ingénieur & Charpentier. Ses compagnons, animés par ſon exemple, & conduits par ſes lumières, formerent en peu une petite ville, qui, par la ſuite des tems, eſt devenue une des plus belles & des plus floriſſantes de l'Amérique Angloiſe. Toutes les maiſons ſont de cédres, & les forts de pierres. On n'a rien changé au plan du Fondateur: il y bâtit une Egliſe & dix Forts.

Il ne tarda pas à découvrir les trois Anglois qui y étoient déja établis, ſe ſaiſit

de leur masse d'ambre gris, & l'envoya à la Compagnie, qui conçut de si grandes espérances sur le nouvel établissement, qu'on s'empressa de lui fournir des secours.

Pendant l'administration de ce Gouverneur, les Isles Bermudes furent affligées de ce qu'on appelle encore *le fléau des rats*. Il dura cinq ans entiers. On croit que cette vermine y avoit été apportée par des vaisseaux. Qu'on l'attribue à quelque cause que ce soit, elle multiplia si prodigieusement, que l'histoire du monde entier n'offre rien de semblable. La terre étoit couverte de rats, & les arbres de leurs nids. Ils devoroient tous les fruits & les plantes même qui les portoient. Les légumes & les grains furent dévorés dans les greniers comme dans les champs. Envain on employa les chiens, les chats, les trapes, le poison. Après avoir ravagé l'Isle Saint-George, ces animaux passerent à la nage dans les autres Isles Bermudes, & y firent le même dégât. Ils disparurent tout d'un coup, sans qu'on ait mieux connu la cause de leur départ ou de leur destruction, que celle de leur arrivée. On remarqua cependant qu'il s'étoit rassemblé dans les Isles, pendant les deux dernières années, une prodigieuse quantité de corbeaux, qu'on n'avoit jamais vus auparavant, & qui n'ont pas reparu depuis. Fléau des Rats aux Isles Bermudes.

Moor eut pour successeur dans le Gouvernement des Bermudes, le Capitaine Tucker, qui marcha sur les traces de son prédécesseur ; mais la sévérité qu'il em-

ployа à faire obſerver les loix, révolta quelques eſprits. Cinq habitans prirent le parti de ſe dérober au joug. Tucker aimoit la pêche; mais il étoit ſouvent retenu par les dangers & par l'exemple des barques qui ſe briſoient contre les rochers. Ils lui propoſerent d'en conſtruire une de deux ou trois tonneaux, avec un pont & d'autres commodités à l'épreuve du mauvais tems. Ayant obtenu ſon conſentement, ils lui firent agréer qu'on la conſtruisît dans un endroit écarté, ſous prétexte qu'il y avoit plus de bois, & qu'ils auroient plus de facilité à lancer la barque à l'eau. L'ouvrage avançoit avec plus de promptitude qu'on ne s'y étoit attendu. Tucker en étant inſtruit, leur envoya demander un jour s'il pourroit ſe ſervir de leur barque pour aller à bord d'un vaiſſeau qu'il comptoit bientôt envoyer en Europe. On ne trouva ni barque ni Ouvriers: ils étoient partis la nuit précédente, en diſant à ceux qui étoient témoins de leur départ, qu'ils alloient faire l'eſſai de leur barque, pour voir ſi le Gouverneur pourroit s'en ſervir avec ſûreté: mais ils laiſſerent un billet qui fit connoître qu'ils étoient partis pour l'Angleterre. Ils avoient eu la précaution d'emprunter du vaiſſeau qui étoit prêt de partir pour l'Europe, une bouſſole & & quelques agrêts qu'on n'avoit pu refuſer au prétexte qu'ils apportoient: ils avoient eu ſoin d'embarquer la plus grande partie des proviſions qu'on leur fourniſſoit pendant le travail. Leur navigation fut aſſez heureuſe pendant vingt-deux jours: mais une tempête les expoſa, l'eſpace de

quarante-huit heures, au dernier danger, & les jetta fort loin de leur route. Le calme ſurvint, & ils avancerent tranquillement pendant neuf jours, au bout deſquels un corſaire les attaqua, leur enleva toutes leurs proviſions & juſqu'aux inſtrumens de leur navigation. Ils ſe trouverent alors dans le plus miſerable état que l'on puiſſe imaginer. Nayant point de bouſſole, ils firent voile au haſard. Leurs forces diminuoient de jour en jour: ils s'attendoient à périr à chaque inſtant. Ils découvrirent enfin la terre: c'étoit la côte d'Irlande, où ils aborderent dans le Comté de Corz. Le Comte de Thomond, qui en étoit Gouverneur, les reçut aſſez mal: mais à la fin ils obtinrent leur grace.

Le Capitaine Butler ſuccéda à Tucker dans le Gouvernement des Iſles Bermudes; & cette Colonie devint une des plus conſidérables que les Anglois euſſent en Amérique. Le nouveau Gouverneur éleva un aſſez beau monument dans l'Egliſe Saint-George, ſur la cendre du Chevalier Sommers, qu'on avoit laiſſée dans l'Iſle. Il diviſa les Bermudes en pluſieurs diſtricts, ajouta au Conſeil, qui avoit été juſqu'alors le ſeul Tribunal de la Colonie, une chambre d'aſſemblée générale, & différentes Cours de Juſtice. Il fit un recueil de loix conformes à celles d'Angleterre. En un mot, il ſuivit les principes auxquels les Anglois s'attachoient dans leurs Colonies. En 1623, on comptoit trois mille habitans aux Bermudes, & dix Forts montés de cinquante pièces de canon. Sous le régne de Charles II. le nombre des ha-

bitans étoit augmenté juſqu'à dix mille, tous Anglois d'extraction. Quoique le commerce n'y ſoit pas conſidérable, ce nombre a toujours augmenté depuis, parce que l'air y eſt ſi pur & ſi ſain, comme nous l'avons dit, que le ſeul motif de la ſanté a fait abandonner d'autres établiſſemens à une multitude d'Anglois, pour aller vivre dans ces îles.

ARTICLE IV.

Iſles Lucaies.

CEs îles ſont à l'Eſt & au Sud-Eſt de la Floride Eſpagnole, dont elles ne ſont ſéparées que par le canal de Bahama. Elles ont au Sud l'île de Cuba & l'île Eſpagnole. Elles tirent leur nom de la plus grande & la plus éloignée au Nord. On les diviſe en trois claſſes, dont la première contient celles qui s'étendent à l'Eſt de l'île de Bahama & de ſon canal; la ſeconde, celles qu'on nomme ordinairement les *Orgues*, les *Martyrs*, les *Cayes* ou les *Cayques*: autant d'écueils qui rendent la navigation fort dangereuſe; la troiſième, celles qu'on nomme les *Tortues*. Pour en donner une idée nous ſuivrons l'ordre alphabétique.

Abacoa eſt ſituée au milieu des ſables & des rocs de Bimini. Elle a douze lieues de long ſur ſix de large.

Achecambey, proche d'Abacoa, vers l'Eſt: ſa grandeur eſt incertaine.

Herrera, décad. 1.

Amaguayo eſt ſituée vis-à-vis d'Yaguna. Elle fut viſitée par Jean Ponce de Léon.

Amana ou *Amaguana* eſt preſqu'au Nord des Cayques.

Bahama peut avoir treize lieues de longueur & huit de largeur. Elle donne ſon nom au canal, dont elle forme l'entrée du côté du Nord. Ce canal peut avoir ſeize lieues de large & quarante-cinq de long, juſqu'au Cap de la Floride.

Bimini eſt ſituée entre les rochers & les ſables qui en tirent leur nom. Elle peut avoir cinq lieues de longueur. C'eſt l'île que Jean Ponſe de Léon chercha ſi longtems, dans l'opinion qu'il avoit, d'après une tradition fabuleuſe des Indiens, qu'elle contenoit *la fontaine de jouvence*, c'eſt-à-dire, une ſource dont les eaux rendoient aux vieillards toute la force & toutes les graces de la jeuneſſe.

Les *Cayques* ſont pluſieurs îles qui forment un cercle coupé par une multitude de canaux, & bordé à l'Eſt de ſables fort étendus. On en diſtingue une qui ſurpaſſe toutes les autres en grandeur. Le mouillage y eſt aſſez bon, ſur dix ou douze braſſes d'eau. La plus orientale de ces îles eſt à vingt dégrés vingt minutes de l'équateur, & la plus occidentale à vingt dégrés quarante minutes.

Ciquateo eſt ſituée à l'Eſt de Lucayoneque, vers les vingt-ſept dégrés. Elle n'a pas moins de vingt lieues de tour.

Conciva eſt une petite île, peu éloignée des Cayques, au nombre deſquelles on peut même la ranger. Elle eſt ſituée à l'Eſt d'Amana.

Curateo n'eſt pas beaucoup plus grande que la précédente. Elle eſt au Sud de Ci-

quateo. Les Géographes la placent au vingt-ſixième dégré. Les Hollandois prétendent qu'elle eſt à dix minutes au-deſſus. On y trouve pluſieurs ſources d'eau douce.

Guanahani eſt la première île du Nouveau Monde qui fut découverte par Chriſtophe Colomb, & qui reçut de lui le nom de *Saint-Sauveur*. Elle eſt ſituée à vingt-cinq dégrés quarante minutes. Elle ne manque ni d'eau ni de bois, & le coton y croît en abondance comme dans pluſieurs autres îles Lucaies. Elle a un très-bon port ſur la côte ſeptentrionale, dans l'endroit où elle tourne à l'Oueſt. Quelques Hollandois qui l'ont viſitée ſoigneuſement, la placent à vingt-quatre dégrés cinquante minutes, environ à ſeize milles Nord-Eſt de *Triangulo*, & aſſurent qu'elle ne contient aujourd'hui que des palmiers & quelques autres arbres.

Guanima eſt à ſept lieues de Guanahani, au Nord-Eſt. Colomb lui donna le nom de *Sainte Marie de la Conception*. Elle peut avoir douze milles en longueur, entre le Sud-Oueſt & le Nord-Eſt. Les rochers & les ſables qui l'environnent en rendent l'accès fort dangereux. Il y a des ſources d'eau vive, & ſon terroir eſt agréable & fertile. Les Hollandois la placent à vingt-cinq dégrés quarante minutes.

Guatao eſt à dix milles au Nord de Curateo. Elle s'étend entre l'Eſt & le Couchant. Sa pointe orientale eſt à vingt-ſix dégrés quarante-cinq minutes. Elle eſt entourée de ſables & de rochers.

Lucayoneque ou *Yucanoyeque* eſt la plu

grande & la dernière de ces îles qu'on trouve vers le Nord. Laet la place entre les vingt-ſept & les vingt-huit dégrés, ſans marquer autrement ſon étendue, qui n'étoit pas mieux connue de ſon tems.

Macarey eſt preſque inacceſſible par les écueils dont elle eſt environnée. Le même Géographe aſſure que Herrera s'eſt trompé en la plaçant à vingt dégrés : cependant il ne corrige pas ſon erreur.

Manegua eſt ſituée à vingt-quatre dégrés trente minutes, vis-à-vis d'Amaguayo. Les Hollandois ont obſervé qu'elle eſt éloignée d'environ dix-huit lieues au Nord de l'île de la Tortue, qui eſt voiſine de l'Eſpagnole. Sainte-Marthe n'eſt éloignée que d'une lieue du continent de la Floride Eſpagnole. On vante l'abondance & la douceur de ſes eaux.

Les *Martyrs*. C'eſt moins un amas d'îles que de rochers qui s'étendent entre l'Eſt & l'Oueſt, devant la pointe méridionale de la Floride, à vingt-cinq dégrés. Ils tirent leur nom du ſpectacle qu'ils préſentent vers la mer, d'où l'on aſſure qu'au premier coup d'œil, on les prendroit pour autant d'hommes empalés à des poteaux. Les Voyageurs obſervent que l'événement a toujours répondu au préſage du nom, & qu'ils ſont devenus célèbres par une infinité de naufrages. Les Eſpagnols nomment *Cap des Martyrs* ceux qui ſont le plus avancés à l'Eſt, & jugent de la route que doit faire un vaiſſeau par leur poſition. Ils croient avoir pris la bonne entrée du canal de Bahama, lorſqu'ils ont laiſſé ce Cap à gauche, vers le Sud-Oueſt. Ils

ſont annoncés par trois monceaux de ſable blanchâtre & couverts d'arbuſtes, dont celui du milieu ſurpaſſe les autres en groſſeur.

Mayaguana eſt ſituée à vingt-deux dégrés vingt-cinq minutes, éloignée de douze milles au Nord-Eſt de la plus occidentale des Cayques, & s'étend entre le Nord-Eſt & l'Eſt. Les Hollandois, qui l'ont ſoigneuſement obſervée, lui donnent huit ou neuf lieues de longueur.

Mimbres eſt une petite île, ou plutôt un vrai rocher, ſitué à l'extrêmité des écueils de Bimini, & fort dangereux pour ceux qui paſſent le détroit de Bahama.

Mira-por-vos. Ce nom, qui ſignifie, *prends garde à toi*, fait aſſez connoître combien ce lieu eſt dangereux. Ce ſont trois îles diſpoſées en triangle, entre des ſables & des rochers, à peu de diſtance d'Yumeto.

Pola eſt à vingt-ſix dégrés trente minutes, devant la côte orientale de la Floride.

La Providence, dont nous parlerons plus amplement.

Samana eſt ſituée au Nord-Eſt de Guanahani, à vingt-quatre dégrés. Elle eſt de forme triangulaire, a quatre milles de long ſur un de large.

Saomoto eſt la quatrième île qui fut découverte par Colomb. Il la nomma *Iſabelle*. Elle eſt inconnue à préſent.

Les Tortues ſont au nombre de ſept ou huit, diſpoſées comme en cercle, à l'Oueſt de la dernière pointe de la Floride, vers les vingt-cinq dégrés. Elles ſont à vingt-ſix lieues du port de la Havane en droite ligne.

Triangulo eſt éloignée de Samana, d'environ dix-huit milles au Nord-Eſt, un peu au-delà des vingt-quatre dégrés. C'eſt une île haute qui n'a point de mouillages ſûrs, & dont l'accès eſt très-difficile.

Veia eſt un aſſemblage de pluſieurs petites îles ſituées entre des ſables & des rochers, que les Eſpagnols nomment *los Baixos de Babuera*, à vingt-huit dégrés vers le Nord.

Yabaque eſt à vingt-deux dégrés trente minutes Nord & fort près de Maguana.

Yamagua eſt à vingt-un dégrés & quelques minutes. Elle peut avoir dix lieues de longueur. Elle eſt dangereuſe pour ceux qui font route de Saint Jean de Portoric à la Havane, le long des côtes ſeptentrionales de Cuba, par l'ancien canal, aujourd'hui peu fréquenté.

Yuma eſt ſituée par les vingt dégrés trente minutes, aſſez proche de Guamina au Sud-Oueſt. Elle peut avoir vingt lieues de longueur, ſur huit de largeur.

Yumeto eſt ſituée ſous le tropique même, au Sud d'Yuma. Elle a environ quinze lieues de longueur.

Outre celles que nous venons de citer, il y en a encore un nombre conſidérable; mais on ne le connoît pas au juſte. Les Anglois même, qui ont eu plus de facilité qu'aucune autre Nation pour le vérifier depuis qu'ils ſe ſont établis dans celle de la Providence, n'en ont fait qu'un compte vague, & diſent que le nombre peut monter à quatre ou cinq cens. Ils ajoutent que la plupart n'étant que de petits rochers qui s'élevent au-deſſus de l'eau, méritent à peine le nom d'îles.

On assure que les plus grandes étoient autrefois habitées par des Indiens que les Espagnols ont détruits, ou transportés dans leurs établissemens pour travailler aux mines. Elles restèrent long-tems désertes & ne se trouvant pas dans le cours ordinaire des navigations, elles excitoient d'autant moins la curiosité des Voyageurs, qu'on ne peut en approcher sans péril. Un vaisseau Anglois, qui faisoit voile à la Caroline, fut jetté par la tempête dans la principale de ces îles qui bordent le canal de Bahama. D'après le récit que le Capitaine du vaisseau en fit, lorsqu'il fut de retour en Angleterre, la Colonie de la Caroline obtint la concession de toutes les îles qui sont comprises sous le nom d'îles de Bahama, depuis le vingt-deuxième dégré, jusqu'au vingt-septième. Le premier vaisseau que les habitans de la Caroline y envoyerent partit en 1672; mais elle étoit déja peuplée d'aventuriers qui s'y étoient rendus d'Angleterre & des Colonies Angloises, pour y vivre avec plus de liberté qu'ils n'en trouvoient sous un Gouvernement régulier. Le Gouverneur que la Compagnie envoyoit dans cette île fut mal reçu par ces brigands. Ils se saisirent de lui, l'embarquerent pour la Jamaïque & continuerent d'habiter l'île, sans loix que celles de l'intérêt ou du plaisir. Ils y passerent sept ou huit ans dans cet état, au bout desquels un Officier nommé *Clarke*, s'y rendit & y fit respecter son autorité pendant quelques années; mais il éprouva à la fin un sort plus triste que son prédécesseur. Les Espagnols qui ne pouvoient

voir ſans envie les établiſſemens des Anglois vers le Sud, firent une invaſion dans l'île de la Providence, détruiſirent les proviſions qu'ils ne purent emporter, brûlerent les édifices, ſe ſaiſirent du Gouverneur & l'emmenerent chargé de chaînes. Les habitans diſperſés ſe refugierent dans les autres Colonies Angloiſes.

L'île demeura déſerte juſqu'à la révolution qui arriva en Angleterre, & qui porta pluſieurs mécontens à s'y retirer. De ce nombre étoit Thomas Bulkley; mais en 1590 la Compagnie y envoya un nouveau Gouverneur, qui maltraita beaucoup les habitans. Yones qui y alla enſuite, s'arrogea un pouvoir abſolu. Il éléva aux dignités des pauvres & des ſcélérats qui n'avoient d'autre mérite que celui de lui être attachés. Il ſe lia fort étroitement avec des Pirates qui ſe retirerent dans ſon port, ſe mit en part dans tous leurs profits, ſans examiner à qui appartenoient les vaiſſeaux qu'ils pilloient, ſans même en excepter ceux de ſa nation. Il ſe ſervit de leurs forces pour chaſſer de l'île ceux qui s'élevoient contre ſa tyrannie. Il impoſoit aux habitans des amendes arbitraires, &, ſur le moindre ſoupçon, les faiſoit mettre en priſon. Il ſe nomma lui-même Tréſorier, grand Prévôt & Secrétaire de la Colonie. Lorſqu'on tenoit une aſſemblée générale, il faiſoit avancer les Pirates juſqu'au rivage avec tous les canons braqués vers le lieu où l'on étoit. Il interrompoit les délibérations, ſi l'on ouvroit un avis contraire au ſien. L'oppreſſion dans laquelle il tenoit les habitans de l'île fut accompagnée

de tant d'injuſtices & de violences, qu'on l'enleva un jour & on le jetta dans une étroite priſon : le Conſeil s'aſſembla auſſitôt, choiſit un Préſident & fit reconnoître ſon autorité dans l'île. Aucun des partiſans de Yones n'oſa d'abord remuer en ſa faveur ; mais le bruit s'étant répandu qu'on ſongeoit à lui faire ſon procès, les Pirates & d'autres brigands qu'il avoit protégés, entrerent dans l'île, les armes à la main, le remirent en liberté & le rétablirent dans ſon pouvoir. Les premiers effets de ſa colere tomberent ſur le Conſeil, auquel il fit eſſuyer les plus indignes traitemens. Bulklei, ancien Secrétaire de la Colonie, fut arrêté ſur le ſimple ſoupçon d'avoir voulu l'accuſer, & reçut mille outrages dans ſa priſon : ſa femme fut ſi mal traitée, qu'elle en mourut le jour même.

Peu de tems après on vit arriver d'Angleterre un nouveau Gouverneur à la Providence, avec des forces ſuffiſantes pour faire reconnoître ſon autorité. Son nom étoit *Trott* ; les rélations vantent ſon mérite, & l'on ne trouva plus étrange que le premier exercice de ſon pouvoir fut d'accorder la grace à Yones & la liberté de quitter l'île.

Cette mauvaiſe adminiſtration n'empêcha pas que la principale bourgade de l'île ne fît des progrès & ne prît le titre de ville avec le nom de *Naſſau*. Son port eſt bouché par une barre ſur laquelle un vaiſſeau de cinq cens tonneaux ne paſſeroit pas ſans un extrême danger : mais il contiendroit toutes les forces navales de l'Angleterre. Trott fit élever au milieu de la ville un

fort monté de vingt-huit pièces de canon.

Vers le commencement de ce ſiécle, *Avery*, fameux Flibuſtier, pilla l'île. Il paroît que les habitans des Lucaïes n'ont guère de commerce qu'avec les Pirates, & qu'ils ne s'enrichiſſent que par les fréquens naufrages qui ſe font dans le canal de Bahama, & dont les débris ſont jettés ſur leurs côtes. Le trajet à la Caroline n'eſt que de ſept ou huit jours; mais le retour eſt de dix ou douze, par la difficulté de ſurmonter les courans.

On aſſure que ces îles ſont ſi fertiles, que les pois y viennent en ſix ſemaines & le bled d'Inde en trois mois. Les cannes de ſucre y viennent fort heureuſement. On trouve quelquefois de l'ambre gris ſur les côtes: on y a pris des baleines. On croit que ſi les habitans de la Providence étoient encouragés, on y trouveroit une infinité de raretés; qu'il y a pluſieurs ſortes d'arbres & de plantes dont les qualités ne ſont point encore connues. Il y a beaucoup de poiſſons: mais ils ſont preſque tous venimeux. Lorſqu'on en mange ſans diſtinction, on ſent bientôt aux jointures des douleurs qui durent deux ou trois jours & qui finiſſent par une démangeaiſon fort vive. Entre les poiſſons de même couleur, de même goût, les uns ont cette dangereuſe propriété, d'autres ne l'ont point, & ceux qui l'ont ne cauſent pas le même effet à toutes les perſonnes qui en mangent. Ils ne ſont jamais mortels pour les hommes; mais ils le ſont ſouvent pour les chiens & pour les chats. Ceux qui ont une fois éprouvé les effets du poiſſon veni-

meux, n'en peuvent jamais manger d'autres, ſans reſſentir la même douleur : le mal eſt même plus vif.

ARTICLE V.

Iſles Antilles.

LES Antilles ſont diviſées en grandes & petites, & les dernières le ſont encore en *îles ſur le vent* & *îles ſous le vent*. Les grandes ſont au nombre de quatre, qu'on connoît ſous les noms de *Cuba*, de *Saint Domingue*, de *Porto-Ricco*, ou *Portoric*, & *la Jamaïque*.

§. I.

L'île de Cuba.

C'EST la plus occidentale des grandes Antilles. Elle eſt ſituée entre le vingtième dégré de latitude & le Tropique du Cancer, & entre le cinquante-ſixième & le ſoixante-ſeptième de longitude occidentale. Elle a environ deux cens cinquante lieues d'étendue du Levant au Couchant, & quarante dans ſa plus grande largeur du Midi au Nord. Elle eſt à l'entrée du golfe du Mexique, & eſt ſéparée de la terre ferme par un détroit d'environ ſoixante-cinq lieues. Un autre canal, à-peu-près de la même étendue, la ſépare de la preſqu'île de la Floride au Nord, & un autre d'environ quinze lieues la ſépare au Levant de l'île Eſpagnole ou de Saint Domingue. Elle a au Sud la Jamaïque, dont elle eſt auſſi ſéparée par un canal de quarante lieues.

Chriſtophe Colomb la découvrit le 27

Octobre 1492 dans le premier voyage qu'il fit à l'Amérique. Il lui donna le nom de *Juana*, elle reçut enſuite celui de *Fernandine* en l'honneur de Ferdinand V, Roi d'Eſpagne & mari d'Iſabelle : mais ces deux noms n'ont pu prévaloir ſur celui de Cuba que ſes premiers habitans lui avoient donné. Colomb la trouva aſſez peuplée, & ſes habitans étoient d'un caractère fort doux : les hommes & les femmes étoient tout nuds ; ils cultivoient la terre & ſe nourriſſoient de maïs. Il y retourna le 7 Juin 1494. Pendant que les Eſpagnols aſſiſtoient aux Saints Myſtères qu'on célébroit ſur le rivage, ils virent arriver un vieux Cacique de l'île, qui s'arrêta long-tems pour contempler les cérémonies de la Religion Chrétienne. Reconnoiſſant la ſupériorité de Chriſtophe Colomb à la paix que le Prêtre lui fit baiſer, il s'approcha de lui, préſenta quelques fruits de l'île, s'aſſit à terre les genoux pliés juſqu'au menton, lui tint ce diſcours, d'un ton ſi ferme & ſi honnête en même-tems, que Colomb ſe le fit interpréter ſur le champ, par quelques Indiens des autres îles & qui avoient appris aſſez de Caſtillan pour être entendus dans cette langue. « Tu es venu » dans ces terres que tu n'avois jamais » vues, avec des armes qui répandent » l'effroi parmi nous. Apprends, cepen- » dant, que nous ſommes des hommes » comme toi, que nous reconnoiſſons » une autre vie, & qu'il y a deux diffé- » rens lieux où doivent aller les ames ; » l'un redoutable & rempli de ténébres : » les méchans y ſont attendus ; l'autre

Herrera, chap. 14.

Idem. ibid.

» agréable, & rempli même de délices : » ceux qui aiment la paix & le bonheur » des humains y vont jouir d'un bonheur » éternel. Si tu crois mourir, ſi tu crois » auſſi qu'après ta mort tu ſeras puni, ou » récompenſé, tu ne dois pas faire de » mal à ceux qui ne t'en font point. Tes » actions ſont juſqu'à préſent ſans repro- » che : il me paroît même que tes deſſeins » ne tendent qu'à rendre graces à l'Eter- » nel ». L'étonnement de Colomb fut épuiſé d'entendre ſortir un diſcours ſi raiſonnable de la bouche d'un barbare. Il lui répondit : « Je rends graces au Ciel de » ce que l'immortalité de l'ame eſt au nom- » bre de tes connoiſſances. Je te déclare » que les Souverains de Caſtille m'ont en- » voyé dans ton pays, pour ſavoir s'il y » a des hommes qui faſſent du mal aux » autres : on en accuſe les Caraïbes ; mais » j'ai ordre de les corriger de leurs uſages » inhumains, & de faire régner la paix » parmi tous les habitans de ces îles. » On expliqua cette réponſe au Cacique, qui verſa des larmes de joie. Il fit dire à Colomb que ſi ſon affection pour ſes femmes & ſes enfans ne le retenoit, il iroit avec lui en Caſtille vivre parmi des hommes qui lui paroiſſoient ſi amis de l'humanité. On lui fit quelques préſens qu'il reçut avec admiration, &, mettant un genou en terre, il demanda pluſieurs fois ſi c'étoit du Ciel que ces hommes étoient deſcendus. Colomb mit enſuite à la voile & quitta l'île de Cuba.

Les Eſpagnols qui étoient établis à l'île Saint Domingue, firent encore pluſieurs

voyages à celle de Cuba, ſans s'y arrêter. En 1508 le Roi d'Eſpagne ſe plaignit de la négligence qu'ils avoient eue de s'aſſurer ſi Cuba étoit une île ou quelque partie du continent. En conſéquence d'Ocampo, un des premiers compagnons de Chriſtophe Colomb, eut ordre de viſiter tous les ports de Cuba : il s'arrêta quelque tems à *Puerto de Carenas*, qui a été nommé depuis la *Havane*, y radouba ſes vaiſſeaux, continua ſa route & retourna au bout de huit mois à Saint Domingue, où il certifia que Cuba étoit une île.

Il ſe paſſa encore quelques années ſans qu'on ſongeât à y faire des établiſſemens. En 1511 Dom Diegue Colomb, fils aîné du célebre Chriſtophe ; & qui avoit reçu du Roi d'Eſpagne la qualité de Gouverneur-Général des Indes, craignit que la Cour ne fit peupler cette île & ne la ſéparât de ſon Gouvernement. Il confia à Diego Velaſquez le ſoin de la conquérir & d'y bâtir une ville. Velaſquez étoit un des premiers habitans de l'Eſpagnole où il avoit un bien aſſez conſidérable : il eut bientôt fait les préparatifs néceſſaires pour l'exécution dont il étoit chargé. Il mit à la voile avec quatre vaiſſeaux, & la diſtance n'étant que d'environ quinze lieues de l'Eſpagnole à Cuba, il arriva en peu de tems à la dernière, & fit ſon débarquement à l'extrêmité orientale, vers la pointe de *Meyci*. Conquête de l'île de Cuba.

Ce canton appartenoit à un Cacique nommé *Hatuey* qui étoit né dans l'île Eſpagnole, & en étoit ſorti avec un grand nombre de ſes ſujets, pour éviter la ty-

rannie des Européens. Il s'étoit formé un petit état dans l'île de Cuba & y régnoit paiſiblement. Comme il craignoit toujours que ces redoutables ennemis ne le ſuiviſſent dans ſa retraite, il avoit ſans ceſſe des eſpions qui l'avertiſſoient de tous leurs mouvemens. Si-tôt qu'il fut informé de leur projet, il aſſembla tous les plus braves de ſes ſujets & de ſes alliés, pour les exciter à défendre leur liberté, & leur repréſenta en même-tems que tous leurs efforts ſeroient inutiles, s'ils ne ſe ménageoient la faveur du Dieu des Européens, qui étoit fort puiſſant, & pour lequel ces cruels tyrans étoient capables de tout entreprendre. Le voilà, ajouta-t-il, en leur montrant de l'or dans un petit pannier; voilà ce Dieu qu'ils ne ſe laſſent point de chercher: ils ne ſongent à venir ici que dans l'eſpérance de l'y trouver. Célébrons une fête en ſon honneur, pour obtenir ſa protection. Auſſi-tôt ils ſe mirent tous à chanter & à danſer autour du pannier. Cette fête dura une nuit toute entière. Lorſqu'elle fut finie, Hatuey les raſſembla encore, & leur dit qu'ayant réfléchi ſur le ſujet de leur crainte, il ne voyoit aucune ſûreté pour eux tant que le Dieu des Eſpagnols ſeroit dans leur île. Nous le cacherions envain, continua-t-il; ſi nous l'avalions, ils nous ouvriroient le ventre pour le chercher au fond de nos entrailles. Je ne connois qu'un lieu où nous puiſſions le mettre pour nous en défaire, c'eſt le fond de la mer: peut-être nous laiſſera-t-on tranquilles lorſque ce Dieu ne ſera plus parmi

nous. Cet avis fut goûté, & l'on jetta dans la mer tout l'or qui étoit dans l'île.

Les Eſpagnols n'en pourſuivirent pas moins leur projet : Hatuey voulut s'oppoſer à leur deſcente ; mais aux premières décharges des arquebuſes, tous les Indiens prirent la fuite, & ſe retirerent dans les bois. Velaſquez fit chercher le Cacique : on l'attrapa, &, pour effrayer les autres Indiens, il eut la cruauté de le faire brûler. On aſſure que pendant qu'il étoit attaché au poteau, un Religieux Franciſcain entreprit de le convertir, & lui parla beaucoup du Paradis & de l'Enfer. Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui répondit le Cacique, y a-t-il des Eſpagnols ? Il y en a, reprit le Miſſionnaire, mais il n'y en a que de bons. Le meilleur n'en vaut rien, repliqua Hatuey, & je ne veux pas aller dans un lieu où je puiſſe craindre d'en rencontrer un ſeul.

Après cette affreuſe expédition, tous les Caciques de l'île intimidés, allerent ſucceſſivement rendre hommage à Velaſquez. Voyant que tout étoit tranquille, il ſongea à former des établiſſemens, fit bâtir la ville de *San-Jago*, & fonda pluſieurs bourgades. Il mit en peu de tems cette île dans un état ſi floriſſant, que la plus grande partie de la Nobleſſe Eſpagnole des Indes s'y rendit. Voulant augmenter ſon Gouvernement, il forma le projet de faire des conquêtes dans le Continent, fit un armement, dont il confia le commandement à Fernand Cortez, qui réuſſit de la manière qu'on vient de voir.

Les Eſpagnols partagerent l'île de Cuba

en ſept Province ou Diſtricts. Elle dépend pour le civil de l'Audience de Saint-Domingue. Le Pape Adrien VI y érigea un Evêché en 1522 ſous la Métropole de Saint-Domingue. La *Havane*, qui eſt aujourd'hui la capitale de l'île, eſt ſituée dans ſa partie ſeptentrionale, un peu au-delà du tropique du cancer, vers le ſoixante-quatrième dégré de longitude occidentale. Le port eſt un des meilleurs & des plus sûrs, à cauſe des montagnes qui l'environnent. Son entrée eſt défendue par deux châteaux. Il y a un arſenal pour la conſtruction des vaiſſeaux. La ville eſt défendue par un troiſième château. Elle eſt de figure ronde, & peut avoir une lieue de circuit. On y compte trois cens familles Eſpagnoles, pluſieurs Portugaiſes, un grand nombre d'eſclaves : le total peut monter à quatre mille habitans. Il y a trois Paroiſſes & neuf maiſons Religieuſes, ſix d'hommes & trois de filles. Le Gouverneur de l'île y fait ſa réſidence ordinaire.

San-Jago étoit autrefois, comme nous l'avons dit, l'ancienne capitale de l'île de Cuba. Elle eſt ſituée ſur la côte méridionale de la partie orientale, au vingtième dégré vingt minutes de latitude ſeptentrionale, & au cinquante-ſeptième trente-cinq minutes de longitude occidentale. Le ſiége épiſcopal qui y fut d'abord établi, a été transféré à la Havane. Le port de cette ville eſt aſſez bon.

Baracoa eſt une autre ville ſituée ſur la côte ſeptentrionale, dans la partie orientale. On y trouve encore pluſieurs autres villes, des bourgs, quelques ports ; mais ils n'ont rien de remarquable.

Cette île eſt montagneuſe ; & ſon terrain n'eſt pas fertile. Elle eſt remplie de forêts qui abondent en gibier. L'ébene y eſt commun. Les pâturages y ſont aſſez bons : les habitans y font commerce de beſtiaux qu'ils engraiſſent. On y trouve quelques mines d'or & de cuivre. Il y a une montagne d'où il ſort beaucoup de bitume. Ce qui la rend célébre, c'eſt le tabac qu'elle produit, qu'on réduit en pouſſière, & qu'on connoît en Europe ſous le nom de *Havane*. Aux environs du Port au Prince, qui paſſe pour un des meilleurs de l'île, on trouve des fontaines de bitume.

§. II.

L'île Eſpagnole, ou Saint-Domingue.

CETTE île paſſe pour la plus riche & la plus importante des Antilles. Quoiqu'on la fréquente depuis près de deux cens cinquante ans, on n'eſt point d'accord ſur ſa véritable poſition. Elle peut être ſituée entre le dix-ſeptiéme dégré quarante minutes & le vingtième de latitude ſeptentrionale, & entre le trois cens trois vingt minutes & le trois cens dix de longitude. Elle a près de cent ſoixante lieues de longueur du Levant au Couchant, & trente dans ſa largeur commune du Nord au Sud. Son circuit eſt d'environ trois cens cinquante lieues. Sa ſituation eſt fort avantageuſe, au milieu de quantité d'autres îles, qui forment un grand Archipel, où elle ſemble être placée pour leur donner la loi. Elle a trois pointes avancées vers les trois plus grandes de ces îles. Le

Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Oueſt, n'eſt qu'à trente lieues de la Jamaïque. Entre celui de l'Eſpade, qui eſt ſa pointe orientale, & Portoric, on n'en compte que dix-huit, & douze du Cap Saint Nicolas, qui regarde le Nord-Oueſt, à l'île de Cuba.

Saint-Domingue eſt encore entourée de pluſieurs petites îles qui en ſont comme les annexes, & dont elles peut tirer de fort grands avantages. Les plus conſidérables ſont la *Saona*, la *Beata*, *Sainte-Catherine*, *Altavela*, *Avache*, la *Gonave* & la *Tortue*. Une multitude de rochers qui l'environnent, en rendent encore l'abord dangereux. Le côté du Nord eſt bordé d'écueils & de petites îles fort baſſes.

Chriſtophe Colomb la découvrit le 6 Décembre de l'an 1491. Les habitans l'appelloient *Quiſqueia* & *Hayti*. Le premier, dans leur langue, ſignifioit une grande terre, & le ſecond une terre montagneuſe. Il lui donna, comme nous l'avons déja dit, le nom d'*Hiſpaniola* ou *Eſpagnole*. Elle étoit diviſée en cinq Royaumes indépendans les uns des autres, & en quelques Souverainetés moins puiſſantes, dont les Seigneurs portoient le nom de *Caciques*. Le premier des cinq Royaumes ſe nommoit *Magua*, qui ſignifie Royaume de la plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis nommé la *Vega-Real*. C'eſt une plaine de quatre-vingt lieues de long, & qui en a dix dans ſa plus grande largeur. On aſſure qu'il y coule un nombre extraordinaire de rivières, parmi leſquelles il s'en trouve douze auſſi larges que l'Ebre & le Guadalquivir :

Diviſion de l'Île Saint Domingue.

quivir : les autres ne ſont que des torrens ou de ruiſſeaux, qui ſortent d'une chaîne de montagnes qui la bornent à l'Occident. La plupart rouloient de l'or avec leur ſable. Ce canton eſt voiſin des fameuſes mines de Cibao, dont nous avons parlé. Le Roi de Magua ſe nommoit *Guarinoex*, & avoit ſa capitale dans le lieu où les Eſpagnols ont bâti la ville de la *Conception de la Vega.*

Le ſecond Royaume ſe nommoit *Marien.* Les Voyageurs prétendent qu'il eſt auſſi grand & plus fertile que celui de Portugal. Il comprenoit toute cette partie de la côte du Nord, qui s'étend depuis l'extrêmité occidentale de l'île où eſt le Cap Saint-Nicolas, juſqu'à la rivière *Yaqué* ou *Yaqui*, que Chriſtophe Colomb nomma *Monte Chriſto*, & comprenoit toute la partie ſeptentrionale de la Vega-Real, qu'on nomme aujourd'hui la plaine du Cap-François. C'étoit au Cap même que Guacanagari, Roi de Marien, faiſoit ſa réſidence, & c'eſt de ſon nom que ce port a tiré celui *d'el Guaric.*

Le troiſième Royaume, nommé *Maguana*, renfermoit la Province de Cibao, & preſque tout le cours de la rivière *Hattibonito* où l'*Artibonite*, qui eſt la plus grande de l'île. Le Roi ſe nommoit *Caonabo* : il étoit Caraïbe, arriva dans l'île en aventurier. Son courage & ſon eſprit le rendirent redoutable aux Inſulaires, & il n'eût pas beaucoup de peine à ſe former parmi eux un état conſidérable. Sa demeure ordinaire étoit le bourg de Maguana, d'où le Royaume avoit tiré ſon nom. Il fit

beaucoup de mal aux Eſpagnols, qui le firent enfin périr, comme nous l'avons vu. Ils bâtirent par la ſuite la ville de San-Jouan de Maguana dans le lieu où il faiſoit ſa réſidence; mais elle ne ſubſiſte plus. C'eſt le quartier où elle étoit ſituée, que les François appellent aujourd'hui la Savane de San-Ovan.

Le Royaume de *Xaragua* étoit le quatrième. Il tiroit ſon nom d'un aſſez grand lac, dont on donnera la deſcription. C'étoit le plus peuplé & le plus étendu de toute l'Iſle. Il comprenoit toute la côte occidentale, & une bonne partie de la méridionale. Sa capitale, qui ſe nommoit auſſi *Xaragua*, étoit dans le lieu où eſt aujourd'hui ſitué le bourg du *Cul-de-ſac*. Les habitans de ce Royaume l'emportoient ſur tous les autres par la taille, par la figure, la douceur & l'élégance du langage. On y trouvoit plus de Nobleſſe. Le Roi ſe nommoit Boechio, étoit frere d'*Anacoana*, Princeſſe d'un mérite diſtingué, & dont la fin honteuſe deshonore les Eſpagnols. Nous en parlerons dans la ſuite.

Le cinquième Royaume étoit *Higuey*: il occupoit toute la partie orientale de l'Iſle avec le fleuve Yaqui, lequel lui ſervoit de borne au Nord, & le fleuve Ozamo, qui lui en ſervoit au Sud. Ses habitans étoient plus aguerris que tous les autres peuples de l'Iſle, parce qu'ils étoient ſouvent obligés de ſe défendre contre les Caraïbes, qui faiſoient de continuelles incurſions ſur leurs côtes. Ils avoient cependant du deſſous aſſez ſouvent, parce

qu'ils n'entendoient pas bien l'art de ſe ſervir de leurs fléches. Leur Souverain ſe nommoit *Cayacoa*. Il mourut peu de tems après l'arrivée des Eſpagnols : ſa veuve embraſſa le Chriſtianiſme, & reçut le nom d'Agnès Cayacoa. Elle ne ſurvécut pas long-tems à ſon mari, & leurs Etats paſſerent à Cotubanama, puiſſant Cacique, qui fit, juſqu'à ſa deſtruction, ſon ſéjour ordinaire vers la preſqu'île de Samana.

Figure, mœurs, uſages, &c. des anciens habitans de l'île Saint-Domingue.

Les habitans de cette Iſle, comme ceux des autres, étoient venus du Continent. Elle étoit très-peuplée lorſque les Eſpagnols y arriverent. Le commun de ces Inſulaires étoit d'une taille médiocre, mais bien porportionnée. Ils avoient le teint bazané, la peau rougeâtre, les traits du viſage hideux, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle eſpèce de poil ſur le reſte du corps, preſque point de front, les dents ſales, & quelque choſe de féroce dans les yeux. On reconnut par la ſuite que cette figure ne leur étoit pas naturelle. La couleur de leur peau venoit du rocou, dont ils ſe frottoient ſouvent, & des ardeurs du ſoleil, auquel leur nudité les expoſoit. C'étoit par le ſecours de l'art, que leur tête prenoit une forme différente de celle du reſte des autres hommes. A peine les enfans étoient-ils nés, que les meres leur ſerroient le haut de la tête avec les mains ou avec deux petites planches, pour l'applatir par dégrés, & leur rendre le front très-petit, ce qu'on regardoit dans ce pays comme une beauté. Cette méthode replioit le crâne, & le rendoit ſi dur, que les Eſpagnols caſſoient

quelquefois leurs épées en frappant ces malheureux ſur la tête. On peut concevoir que cette opération leur changeoit la figure, & leur donnoit cet air farouche qui révoltoit les Européens. Les hommes étoient tout nuds, & n'avoient pas même ſoin de couvrir ce que la pudeur ne permet pas de laiſſer voir. Les femmes portoient une eſpèce de juppe qui ne deſcendoit pas au-deſſous des genoux. Les filles avoient le corps entièrement découvert. Tous les Inſulaires en général étoient d'une complexion foible, d'un tempérament flegmatique, & tourné à la mélancolie. Ils mangeoient fort peu : leur nourriture étoit des coquillages & des racines. Ils étoient naturellement pareſſeux, ne travailloient preſque jamais, & ne s'inquiétoient de rien. Après avoir paſſé une partie du jour à danſer, ils alloient dormir. Ils étoient d'ailleurs ſimples, doux, humains, ſans apparence d'eſprit & de mémoire, & ſans paſſions. Ils ne ſavoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques chanſons contenoient toutes leurs connoiſſances hiſtoriques : mais elles changeoient à la mort de chaque Prince, & ne contenoient jamais de traditions anciennes.

Leur opinion ſur la création des hommes.

Ils faiſoient ſortir les premiers hommes de deux cavernes de leur Iſle. Le ſoleil irrité, diſoient-ils, de les voir paroître, avoit changé les Gardiens de ces cavernes en pierres, & métamorphoſé les fugitifs en arbres, en grenouilles, & en d'autres choſes de cette eſpèce, ce qui n'avoit point empêché que l'univers ne ſe fût

peuplé. Une autre tradition portoit que le ſoleil & la lune étoient auſſi ſortis d'une caverne de leur Iſle, pour éclairer le monde. On alloit en pélerinage à cette grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux démons, auxquels on rendoit d'abord une ſorte de culte. On voit de-là qu'ils imaginoient que c'étoit par leur Iſle que la terre avoit commencé à ſe peupler. C'étoit la ſeule nation de l'Amérique qui eût cette prévention en faveur de ſon pays.

Les chanſons qui leur ſervoient d'annales, étoient toujours accompagnées de danſes. Un des acteurs régloit le chant & les pas : il commençoit d'abord ſeul, & tous les autres répétoient après lui, & obſervoient la meſure & la cadence. Tantôt les hommes danſoient d'un côté & les femmes de l'autre ; tantôt les deux ſexes étoient mêlés. Dans les fêtes publiques, ces exercices de joie ſe faiſoient au ſon du tambour, lequel étoit compoſé d'un tronc d'arbre. C'étoit un des principaux chefs de la bourgade, ou le Cacique même qui frappoit ce tambour. Le titre de Cacique, qui étoit en uſage lorſque les Eſpagnols arriverent dans cette Iſle, ſignifioit Prince ou Seigneur. Les Européens ont continué de l'employer dans le même ſens pour tous les Princes ou Seigneurs de leurs conquêtes, à la réſerve des Souverains du Mexique & du Pérou.

Leurs divertiſſemens.

Les Inſulaires avoient une autre eſpèce de divertiſſement, qui ſe nommoit *Batos*. C'étoit une eſpèce de ballon, compoſé de racines & d'herbes bouillies enſemble,

dont ils formoient une ſorte de poix qui ne s'attachoit point aux mains. Elle étoit ſolide, mais ſi poreuſe & ſi légere, qu'il ſuffiſoit de la laiſſer tomber, pour qu'elle bondit plus haut que l'endroit d'où elle partoit. Chaque bourgade avoit une place deſtinée pour cet exercice. Souvent on ſe défioit d'une bourgade à l'autre; & la victoire étoit célébrée par une danſe générale, après laquelle on ne manquoit jamais de s'enivrer de fumée de tabac. Cette débauche ne conſiſtoit qu'à en tirer la fumée par le nez avec un tuyau en forme d'Y, dont on ſe mettoit les deux branches dans les narines. Pour que le tabac rendît plus de fumée, on avoit ſoin de le mouiller & on l'étendoit ſur un braſier à demi allumé. L'ivreſſe arrivant bientôt, chacun reſtoit dans l'endroit où il étoit tombé, à l'exception du Cacique : ſes femmes prenoient ſoin de le porter ſur ſon lit. Les ſonges qui arrivoient dans cet état paſſoient pour autant d'avis du Ciel.

Oviedo, liv. 6.

Origine du mot Tabac.

Le Tabac venant naturellement dans l'Iſle Saint-Domingue, & les Eſpagnols entendant les Indiens de cette Iſle appeller *Tabaco* l'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour en reſpirer la fumée, ils l'attribuerent à la plante, en apporterent en Europe, la déſignerent ſous le nom de *Tabac*, qu'elle a toujours conſervé depuis.

Vices qu'on reproche aux premiers habitans de Saint-Domingue.

Oviedo aſſure que ces Inſulaires étoient ſujets à pluſieurs vices affreux : ils ne connoiſſoient aucunes bornes dans la ſenſualité. La maſſe de leur ſang en étoit tellement corrompue, qu'ils étoient preſ-

que tous attaqués de cette horrible maladie, dont la communication a cauſé aux habitans de l'ancien monde un tort que toutes les richeſſes du nouveau ne peuvent réparer. A peine les Eſpagnols parurent ſur les côtes de l'Iſle Saint-Domingue, qu'ils en furent empeſtés. Ceux qui l'apporterent en Europe ont trouvé le ſecret de dérober leur nom à la poſtérité.

Pluſieurs des Eſpagnols qui avoient été à Saint-Domingue, s'engagerent à leur retour pour la guerre de Naples, communiquerent le mal qu'ils avoient gagné aux femmes Napolitaines, qui le porterent au camp des François où il fit beaucoup de ravages. Les Italiens, étonnés de voir ce mal parmi eux, en attribuerent la cauſe aux François, parce qu'ils les voyoient plus ardens à rechercher leurs femmes, ou parce qu'ils les haiſſoient le plus, & le déſignerent ſous le nom de *Mal François*. Les François, qui l'avoient reçu des femmes de Naples, l'appellerent le *Mal de Naples*. Les Eſpagnols garderent le ſilence dans cette querelle : mais on ſut enfin par qui ce mal avoit été apporté. Cependant on a continué long-tems d'appeller en Italie ce mal le mal François, & en France le mal de Naples. Hiſtoire de S. Domingue, liv. 1.

Revenons à notre ſujet. Il n'y avoit point de loi parmi les premiers habitans de Saint-Domingue qui modérât l'incontinence. Chaque particulier pouvoit prendre autant de femmes que ſes facultés le lui permettoient : le premier dégré du ſang étoit le ſeul qu'ils reſpectoient. Entre les femmes du même homme, il n'y en Mariages.

avoit qu'une ſeule qui jouiſſoit de quelque diſtinction ; mais elle n'avoit aucune ſupériorité ſur ſes compagnes. Quelques-unes pouſſoient leur amour, à l'égard de leur mari, juſqu'à ſe laiſſer enſévelir toutes vives avec lui lorſqu'il mouroit ; mais cet exemple de tendreſſe conjugale étoit rare, parce qu'il étoit volontaire.

Funérailles. Les femmes étoient toujours chargées des obſéques de leurs maris : elles enveloppoient le cadavre de larges bandes de coton & le mettoient dans une large foſſe, avec tout ce que le mort avoit poſſédé de plus précieux. On y plaçoit le corps ſur une eſpèce de banc, & l'on environnoit de bois le dedans de la foſſe, pour que la terre ne s'écroulât pas deſſus. Ces funérailles étoient accompagnées de beaucoup de chant & d'autres cérémonies dont on ignore les détails. Avant d'enterrer le corps des Caciques, on avoit ſoin de les vuider & de les ſécher au feu. On compoſoit alors des chanſons en ſon honneur, & l'on y rappelloit ce qui s'étoit paſſé ſous ſon régne. On ne manquoit jamais de les chanter dans toutes les fêtes publiques pendant le régne de ſon ſucceſſeur. Les funérailles d'un Cacique duroient quinze ou vingt jours, & tout ce qui reſtoit de ſes meubles étoit partagé entre les aſſiſtans.

Ces barbares s'occupoient quelquefois à la chaſſe & à la pêche. Ils employoient dans le premier de ces exercices une eſpèce de petits chiens muets : mais ils ſe contentoient ſouvent de mettre le feu aux quatre coins d'une ſavane, & dans un

inſtant ils la trouvoient pleine de gibier à moitié rôti. Ils manioient ſi mal l'arc & les fléches, qu'ils ne pouvoient chaſſer aux oiſeaux. Ils avoient cependant quelquefois recours à l'induſtrie, & en attrapoient très-ſouvent des quantités prodigieuſes.

Quoiqu'ils n'attachaſſent pas autant de prix à l'or que les Européens, ils le recherchoient cependant avec beaucoup de ſoin : mais ils ſe bornoient à recueillir les grains, les applatiſſoient & en faiſoient des pendans d'oreille. Il paroît même qu'ils regardoient ces grains comme ſacrés; ils n'alloient en faire la recherche, qu'après s'y être préparés par pluſieurs jours de jeûne & de continence.

Agriculture.

Ces Inſulaires connoiſſoient ſi peu l'agriculture, qu'ils n'avoient aucune eſpèce d'outils dans ce genre. Ils brûloient l'herbe des ſavanes lorſqu'elle étoit ſéche, remuoient légérement la terre avec un bâton & y ſemoient leur maïs. Pour faire du feu, ils prenoient deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre plus compacte & plus dur, piquoient le dernier dans l'autre & le remuoient avec tant de vîteſſe, que le feu prenoit facilement au bois poreux. Le feu leur ſervoit encore à faire leurs canots & leurs briques. Ils en allumoient autour d'un arbre, le faiſoient mourir, le laiſſoient ſécher ſur pied & l'abbatoient. Ils le creuſoient avec le feu, levoient le charbon avec une eſpèce de hache compoſée d'une pierre verte très-dure.

Gouvernement.

Ces Inſulaires avoient peu de loix : la

plus ſévére étoit contre le larcin : le coupable étoit empalé, ſans qu'il fût permis à perſonne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit parmi eux une grande confiance dans le commerce de la vie. Le droit d'hoſpitalité s'obſervoit chez eux avec tant d'exactitude, que l'on trouvoit dans toutes les maiſons, ſans exception, tous les ſecours de l'amitié. Les querelles étoient fort rares parmi eux. S'il ſurvenoit quelque différend entre leurs Caciques, au ſujet de leurs droits, il ſe terminoit toujours ſans effuſion de ſang. La forme du Gouvernement étoit deſpotique : mais les Souverains n'abuſoient pas de leur pouvoir.

Guerres. Dans les Provinces orientales, on faiſoit uſage de l'arc & des fléches : mais ailleurs on ne connoiſſoit que le javelot, qui étoit d'un bois fort dur, & les maſſues, qu'on appelloit *Macanas*. La ſucceſſion aux Principautés ne faiſoit jamais naître de guerres : les enfans ſuccédoient à leurs peres, & l'ordre du ſang étant certain par les femmes, les états d'un Cacique qui mouroit ſans enfans, paſſoient à ceux de ſes ſœurs.

Leurs maiſons. Pour conſtruire une maiſon, les pauvres plantoient des pieux en rond, à quatre ou cinq pieds de diſtance les uns des autres. Ils étendoient deſſus des pièces de bois plates, mais fort épaiſſes, y plaçoient de longues perches, qui, ſe joignant toutes par la pointe, formoient un toit de figure conique. Ils attachoient à ces perches des cannes, qui tenoient lieu de lattes, couvroient le tout d'une paille fort déliée,

ou de feuilles de palmier. Pour former les murs, ils garniſſoient les intervalles des pieux de cannes fichées en terre, & attachées avec une ſorte de filaſſe qui croît ſur des arbres, pend ſur les branches, & eſt à l'abri de la corruption. Les cannes étoient ſi bien affermies par ces liens, qu'elles étoient capables de réſiſter aux vents les plus impétueux, & ſi ſerrées, qu'il n'y paſſoit pas le moindre ſouffle. Pour donner encore plus de ſolidité à l'édifice, on plantoit un poteau au centre, & toutes les extrêmités des perches étoient poſées deſſus. Les maiſons des riches étoient conſtruites des mêmes matériaux; mais la forme en étoit différente : elle reſſembloit beaucoup à celle de nos granges. Le toit étoit ſoutenu par une longue pièce de traverſe, qui l'étoit elle-même par des fourches plantées au milieu de l'eſpace, qu'elles ſéparoient en deux parties. Ces ſortes de bâtimens étoient & plus étendus & plus ornés que les autres. Pluſieurs avoient des veſtibules en manière de portiques, qui ſervoient à recevoir les viſites.

Le langage n'étoit pas uniforme dans toutes les parties de l'Iſle : mais on s'y entendoit facilement, & la langue de Xaragua, qui étoit la plus eſtimée, s'apprenoit dans les autres Provinces. Langues de l'Ile.

La Religion de l'île Saint-Domingue n'étoit qu'un aſſemblage de pluſieurs ſuperſtitions. Ils donnoient à leurs divinités des figures fort hideuſes : les plus ſupportables étoient celles de quelques animaux, tels que des crapauds, des tortues, des couleuvres, des caymans. C'étoit le plus Religion des Inſulaires.

ſouvent des figures humaines, horribles & monſtreuſes, qui avoient tout à la fois quelque choſe de bizarre & d'affreux. Ils les nommoient *Chemis* ou *Zemez*, les faiſoient de craie, de pierre ou de terre cuite. Comme ils n'avoient point de temples, leur uſage étoit de les placer dans tous les coins de leur maiſon, d'en orner leurs meubles, & d'en imprimer l'image à toutes les parties de leurs corps. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ayant ſans ceſſe ces figures hideuſes devant les yeux, ils les viſſent ſouvent dans leurs ſonges. C'eſt de-là que les premiers Hiſtoriens du Nouveau Monde, ont aſſuré que le démon ſe montroit ſouvent à ces Inſulaires, & qu'il rendoit des oracles, pour leſquels ils avoient une aveugle ſoumiſſion.

Ils n'attribuoient pas à leurs Idoles le même pouvoir : les unes préſidoient aux ſaiſons, les autres à la ſanté, à la chaſſe, à la pêche, &c. Quelques Ecrivains aſſurent que les *Zemez* ne paſſoient que pour des divinités ſubalternes, & pour les miniſtres d'un Etre ſouverain, unique, inviſible, tout-puiſſant. Ces barbares lui donnoient une mere qui avoit cinq noms différens ; mais on ne rendoit aucun culte à ce Dieu ni à ſa mere. L'Hiſtorien de Chriſtophe Colomb aſſure que les Zemez étoient regardés comme les eſprits tutélaires des hommes ; que chaque Inſulaire s'en attribuoit un, qu'il mettoit au-deſſus de tous les autres ; qu'on les plaçoit dans des lieux ſecrets, où les Chrétiens n'avoient pas la liberté d'entrer ; qu'un jour des Européens s'étant introduits dans la

Hiſtoire de Saint-Domingue, liv. 1. pag. 72.

maiſon d'un Cacique, y apperçurent un Zemez qui faiſoit beaucoup de bruit, & ſembloit dire quantité de choſes qu'ils n'entendoient pas. Se doutant qu'il y avoit de l'impoſture, ils briſerent la ſtatue à coups de pieds, & trouverent un long tuyau, dont une extrémité donnoit dans la tête, & l'autre dans un petit coin couvert de feuillages, ſous leſquels ils découvrirent un homme qui faiſoit dire au dieu tout ce qu'il avoit envie de faire entendre aux crédules adorateurs. Le Cacique les pria de ne pas révéler ce qu'ils avoient vu, & leur avoua qu'il employoit cet artifice pour contenir ſes ſujets dans la ſoumiſſion. Il ajouta que les Caciques avoient trois pierres qu'ils conſervoient ſoigneuſement, parce que chacune étoit revêtue d'une propriété particulière; l'une étoit de faire croître les grains, l'autre de procurer aux femmes une heureuſe délivrance, & la troiſième de procurer du beau tems & de la pluie.

Nous n'avons la deſcription que d'une ſeule fête de ces Inſulaires; mais on jugera des autres par elle: le Cacique marquoit le jour auquel on devoit la célébrer, & le faiſoit annoncer par un crieur public. Elle commençoit par une proceſſion, où les hommes & les femmes mariés portoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Les filles y paroiſſoient dans leur nudité ordinaire. Le Cacique, ou un des principaux habitans, marchoit à la tête avec un tambour qu'il frappoit ſans ceſſe: la troupe ſe rendoit dans un lieu rempli d'Idoles. Les Prêtres y étoient occupés à Fête.

les ſervir, & prêts à recevoir les offrandes, qui ne conſiſtoient guères qu'en gâteaux préſentés par les femmes dans des corbeilles ornées de fleurs. Après cette cérémonie, les mêmes femmes attendoient le ſignal des Prêtres pour chanter, en danſant, les louanges des Zemez : elles y ajoutoient celles des anciens Caciques, qu'elles finiſſoient par des prières pour la proſpérité de la nation. Les Prêtres rompoient enſuite les gâteaux conſacrés, & diſtribuoient les morceaux aux chefs des familles. Ces fragmens, qui étoient regardés comme des préſervatifs contre toutes ſortes d'accidens, ſe conſervoient toute l'année. Le Cacique n'entroit point dans le lieu où étoient les Prêtres, il ſe tenoit à quelque diſtance, où, frappant ſans ceſſe ſon tambour, il faiſoit paſſer devant lui toute la proceſſion. Chacun couroit en chantant, pour ſe préſenter à la principale Idole. Il ceſſoit de chanter devant elle, & ſe fourroit dans la gorge un morceau de bois pour ſe faire vomir. L'eſprit de cette cérémonie bizarre étoit de faire connoître que, pour ſe préſenter devant les dieux, il faut avoir le cœur pur & comme ſur les lévres.

Ibid. pag. 73.

Prêtres Médecins.

Les Zemez ſe communiquoient particulièrement aux Prêtres, qu'on nommoit *Butios*, qui exerçoient en même tems la fonction de Médecins, de Chirurgiens & de Droguiſtes. Il y entroit, comme on peut le croire, beaucoup de fourberie. Lorſque ces Impoſteurs conſultoient les Zemez en public, jamais on n'entendoit la réponſe du dieu, & l'on n'en jugeoit

que par la contenance du Prêtre.

Les Butios s'appliquoient à la connoiſſance des ſimples : mais leur manière de traiter les malades étoit fort ſingulière : après pluſieurs cérémonies, ils ſuçoient la partie malade, &, feignant d'en tirer une épine, ou quelque choſe de ſemblable, qu'ils avoient ſoin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cauſe du mal, avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un, qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la néceſſité d'avoir recours à leur protection.

Depuis plus de deux ſiécles, on ne ceſſe de rencontrer dans l'Iſle des figures de Zemez, qui annoncent les lieux où les anciennes bourgades étoient ſituées. On porte le même jugement ſur divers amas de coquilles qui ſe trouvent ſous terre, parce que ces Inſulaires mangeoient beaucoup de ce poiſſon. Il eſt aſſez rare qu'on creuſe la terre ſans y faire de curieuſes découvertes. On y rencontre des pots de terre, des platines ſur leſquelles ils faiſoient cuire la caſſave, des haches, de ces petites lames d'or qui pendoient à leurs narines & à leurs oreilles, & tout ce qui étoit à leur uſage. On ignore quelle étoit leur opinion ſur l'immortalité de l'ame. Les Hiſtoriens diſent ſeulement qu'ils admettoient un lieu où les ames vertueuſes étoient récompenſées ; mais ſans aucune notion de la durée de cet état, & qu'ils ne parloient d'aucun ſupplice pour les méchans. Chacun plaçoit cette eſpèce de paradis dans une partie inviſible de ſa Province. Quelques-uns le plaçoient cepen-

dant vers le lac *Liburon*, où il y a beaucoup de ce fruit que nous appellons *Abricot de Saint-Domingue*, & ſe perſuadoient que les ames en faiſoient leur nourriture, qu'elles en faiſoient leur proviſion pendant la nuit, & qu'elles ſe retiroient le jour dans des lieux inacceſſibles. D'après cette opinion, les Inſulaires avoient une ſorte de vénération pour ce fruit, & s'abſtenoient d'en manger, pour ne pas expoſer les morts à manquer de nourriture.

On juge que la caverne d'où ils faiſoient ſortir les premiers hommes, eſt encore dans le quartier de *Dondon*, à ſix ou ſept lieues du Cap-François. Elle a 150 pieds de profondeur, & preſque autant de hauteur; mais elle eſt fort étroite : ſon entrée eſt plus haute & plus large que nos grandes portes cocheres. La grotte ne reçoit de jour que par cette ouverture, & par un conduit pratiqué dans la voûte en forme de clocher. On ſuppoſe que, ſuivant l'opinion des Inſulaires, le ſoleil & la lune s'étoient fait un paſſage par cette voie pour s'élever au Ciel. La voûte eſt ſi belle & ſi régulièrement faite, qu'on a peine à la prendre pour le ſeul ouvrage de la nature. Il n'y paroît aucun reſte de ſtatue; mais on y apperçoit une multitude de Zemez gravés dans le roc, & toute la caverne eſt partagée en quantité de niches aſſez profondes. Les premiers Hiſtoriens rapportent tous, que peu de tems avant l'arrivée de Chriſtophe Colomb, les Inſulaires avoient été avertis qu'il arriveroit un événement qui entraîneroit la ruine de

Prédiction qui annonçoit aux Inſulaires la conquête de l'Iſle.

leur repos & de leur liberté. Voici comment on raconta cette prédiction à Colomb : Un jour le pere du Cacique Guarinoex, ayant eu la curioſité de conſulter les Zemez ſur ce qui arriveroit dans l'île après ſa mort, leur réponſe fut qu'il viendroit bientôt des hommes qui auroient du poil au menton, & qui ſeroient vêtus de la tête aux pieds ; que ces étrangers mettroient en pièces les divinités des îles, & qu'ils aboliroient le culte ; qu'ils porteroient à leur ceinture de longs inſtrumens de fer, avec leſquels ils fendroient un homme en deux ; enfin qu'ils dépeupleroient l'île de ſes anciens habitans. Cette terrible prédiction s'étoit divulguée, & avoit jetté la conſternation dans tous les eſprits. On avoit compoſé à ce ſujet une chanſon lugubre qui ſe chantoit à certains jours. Le Lecteur fera de cette prédiction le cas qu'il jugera à propos d'en faire.

Animaux de l'île Saint-Domingue.

Entre les animaux qu'on trouva dans cette île, les *Utias*, les *Chemis*, les *Mohuis*, les *Coris*, & les *Goſchis* étoient les plus remarquables. Il paroît que les plus grands ne l'étoient pas plus que nos lapins ordinaires, dont les trois premières eſpèces approchoient beaucoup : tous avoient la chair aſſez bonne ; l'utias n'étoit que de la groſſeur d'une ſouris, & le coris de celle d'un petit lapin. Il y avoit des utias tout blancs ; mais dans le plus grand nombre les couleurs étoient mêlées. Le coris étoit blanc & noir ; il n'avoit point de queue, & ſa gueule reſſembloit à celle d'une taupe : les goſchis étoient de petits chiens muets, qui ſervoient d'amuſement aux fem-

mes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les employoit auſſi à la chaſſe pour éventer les autres animaux. Comme ils étoient aſſez bons à manger, ils furent d'une grande reſſource pour les Eſpagnols dans les premières famines auxquelles ils furent réduits. On en diſtinguoit pluſieurs ſortes : les uns avoient la peau tout-à-fait liſſe ; d'autres étoient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avoit qu'un eſpèce de duvet fort tendre & fort rare : leurs couleurs étoient auſſi variées que celles de nos chiens, & beaucoup plus vives. Comme tous ces animaux étoient ſans défenſe, les chiens & les chats Eſpagnols ne tarderent pas à les détruire.

Volaille & autres oiſeaux.

Les anciens habitans de Saint-Domingue n'avoient aucune eſpèce de volaille domeſtique, & le nombre des oiſeaux y eſt beaucoup plus rare qu'en Europe ; mais il s'y en trouve d'une beauté dont les nôtres n'approchent point. Les hirondelles, les corneilles, les tourterelles, les ramiers, les oies & les canards ſauvages y ſont à-peu-près les mêmes. On y voit des canards dont le plumage eſt tout blanc, à l'exception de la tête, qui eſt d'un très-beau rouge. Les Eſpagnols y en ont porté de muſqués, & c'eſt la ſeule eſpèce qu'on y éléve, autant pour leur groſſeur, que pour la beauté de leur plumage. Ils font pluſieurs pontes par an ; & l'on obſerve que les cannetons qui viennent de l'acouplement de ces canards étrangers avec ceux de l'île, n'en font point d'autres. Les oies n'ont de petits qu'une fois l'an,

née; mais toutes les autres eſpèces de volailles qu'on a trouvées dans les bois de l'île, ou qu'on y a portées, produiſent dans toutes les ſaiſons. On a beaucoup de peine à les élever, parce qu'elles ſont ſujettes à une maladie qu'on appelle *les Pians*, & qui en fait mourir beaucoup. Celles qu'on voit le plus communément dans les baſſe-cours, ce ſont les pintades, qu'on a tranſportées de Guinée dans cette île; des paons qu'on a trouvés ſur la rivière de Neyva, & des faiſans, qui ſont auſſi originaires de l'île. Il y a encore des pintades naturelles du pays; mais on n'a jamais pu les apprivoiſer. Les tourterelles ſont fort communes à Saint-Domingue: outre celles qu'on y a trouvées, on y en a tranſporté une très-grande quantité. Le picverd a toutes les propriétés de celui de France; mais il l'emporte beaucoup pour la beauté de ſon plumage, qui eſt rouge & noir ſur un fond jaune. Les François lui on donné le nom de *Charpentier*, parce qu'en piquant le bois avec ſon bec, il fait beaucoup de bruit. Le nombre en eſt ſi grand, qu'ils criblent toutes les poutres des édifices. On y trouve une eſpèce de roſſignol qui chante fort agréablement; mais il ne reſſemble pas au nôtre. Le ramage de la linotte eſt très-agréable. On remarque cependant que les oiſeaux en général de l'île Saint-Domingue, ne plaiſent pas tant à l'oreille que les nôtres; mais qu'ils ont le plumage plus beau.

Les oiſeaux de proie y ſont en grand nombre, & leurs eſpèces ſont fort variées. On y voit une quantité prodigieuſe de

Oiſeaux de proie.

grands Goſiers, que pluſieurs Ecrivains confondent, mal-à-propos, avec le pélican : il eſt vrai qu'il tient un peu de ſa nature & de celle du cormoran. La couleur de cet oiſeau eſt un cendré obſcur. De la partie inférieure de ſon bec, qui eſt fort long & fort large, pend une eſpèce de bourſe qui lui ſert de magaſin. C'eſt de-là qu'il tire ſon nom. Il ne ceſſe point de pêcher, juſqu'à ce qu'il l'ait rempli. Il digére enſuite à ſon aiſe. On trouve dans la même île un autre oiſeau de proie qui ſe nomme le *Malſenis*, qui approche du faucon & de l'aigle. Il y en a quantité d'autres, auxquels on donne le nom de Pêcheurs ou d'Aigrettes : ſe ſont de véritables hérons qui différent peu des nôtres.

Perroquets. Cette île produit beaucoup de perroquets. On y en trouve de toutes les eſpèces & de toutes les couleurs. Les *Flamingots* ou les *Flamands* fréquentent les marais. Cette eſpèce a les pieds fort hauts, & eſt de la groſſeur d'une poule d'Inde. La chair n'eſt pas bonne ; mais la langue paſſe

Colibry. pour un morceau délicieux. Le colibry de l'île Saint-Domingue eſt un peu plus gros que celui du Canada : ſon plumage eſt rouge, noir, vert & blanc, avec des nuances d'or ſur le vert & le rouge. Il a ſur la tête une petite aigrette noire. Sa gorge eſt d'un rouge très-vif, ſon ventre eſt d'un beau blanc, & tout le reſte d'un vert très-vif. Il a le bec un peu crochu. La femelle n'a, de toutes les couleurs du mâle, que le beau blanc ſous le ventre. Tout le reſte de ſon plumage eſt un cendré clair. Le bec & les pattes de ce bel oiſeau ſont

fort longs. Quelques Voyageurs assurent que son chant est très-mélodieux ; d'autres prétendent qu'il ne fait pas d'autre bruit que celui que causent ses aîles, & qui est assez fort, parce qu'il a le vol très-rapide.

La mouche luisante, que les anciens Insulaires nommoient *Lanyo*, est une espèce d'escarbot, moins gros de la moitié qu'un moineau. Il a quatre yeux, deux à la tête & deux sous les aîles, d'où il sort un feu qui jette une très-grande lumière : elle peut servir à voyager, même à lire. Les Insulaires n'avoient pas d'autres flambeaux pour s'éclairer pendant les ténèbres. Ils prenoient ces animaux pendant la nuit avec des tisons embrasés, dont la vue les faisoit approcher & tomber : lorsqu'ils étoient une fois à terre, ils ne pouvoient plus se relever. On prétend que ce qui les fait briller est une humeur, qui produit le même effet sur les mains & sur le visage, lorsqu'on s'en est frotté. Ces animaux ne donnent de clarté que pendant les grandes chaleurs, & on a beaucoup de peine à les garder plus de huit jours. Nos mouches communes qui ont passé sur les vaisseaux de l'Europe, y ont tellement multiplié, qu'il est impossible de garder de la viande quelques jours dans cette île. Mouches extraordinaires.

Les rats & les souris que ce pays a reçus de nous, y font un ravage extraordinaire. Il y a beaucoup de scorpions, diverses sortes de petits lézards, d'araignées & de fourmis ; des couleuvres, dont quelques-unes sont assez grosses pour avaler des poules entières ; mais de tous ces animaux, Insectes.

il n'y a de venimeux que certains ſcorpions qui naiſſent dans la preſqu'île de Samana, & une araignée à cul rouge, la plus grande & la plus monſtrueuſe qu'on connoiſſe au monde.

L'*Eſcarbot Rinoceros* eſt un animal très-curieux. Il produit quantité de vers cornus dans le tronc d'un palmier nouvellement coupé. Les habitans les recherchent avec ſoin, & les regardent comme un mets fort délicat. Ce n'eſt qu'une graiſſe douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée en volute. Sa figure eſt hideuſe, & cauſe une ſorte d'horreur qu'on a peine à vaincre; mais lorſqu'on y eſt accoutumé, on les recherche & on les mange avec avidité. L'eſcarbot qui les produit eſt une ſorte de mouche volante, qui a le nez fort allongé, en forme de corne un peu cintrée, d'où lui eſt venu le nom de *Rinoceros*. Cette corne eſt ornée d'une double épouſſette, l'une en-deſſus, l'autre en-deſſous. Il ſort de ſes narines deux barbillons mobiles, qui ont pluſieurs articles terminés par des ombelles veloutées, & qui lui ſervent d'oculaires. Il a la tête couverte d'un caſque tout d'une pièce, un peu en boſſe, d'un noir luiſant, très-poli, d'une conſiſtance ferme & caſſante. Sa gueule fendue horiſontalement, renferme deux machoires armées de bonnes dents. Son thorax eſt oſſeux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds ou trois articulations. Ces bras ſont recoudés, & terminés par une patte fourchue, ardillonnée & velue. Un peu au-deſſous, ils s'emboîtent dans une échan-

crure qui ſe trouve dans la partie ſupérieure du ventre. De chaque côté il y a un pied tout ſemblable au bras qu'on vient de décrire, enchaſſé dans un corcelet de pluſieurs pièces qui s'uniſſent avec le plaſtron. Du bas-ventre, il ſort pareillement deux pattes ſemblables aux autres. Pluſieurs tuniques rangées les unes ſur les autres terminent cet inſecte par le bas. Il eſt porté ſur quatre aîles; deux qui ſont intérieures & tiſſues comme de la gaze, & deux extérieures, qui ſont rayées, noires, ovales, ſeches & rayonnantes.

On trouve dans cette île une eſpèce d'amphibie, que les anciens habitans nommoient *Ivana* ou *Iguana*. On le voit auſſi ſouvent dans l'eau que ſur le haut des arbres. Il tient du lezard & du crocodile: mais, ce qu'il n'a pas de commun avec eux, c'eſt que ſa chair eſt un aliment délicieux. On aſſure cependant qu'elle eſt nuiſible à ceux qui ſont attaqués du mal que les Européens ont trouvé dans cette île. Quelques-uns le mettent au nombre des ſerpens, parce que ſa peau a les mêmes couleurs. Sa figure eſt horrible: mais il n'y a point d'animal plus doux & moins mal-faiſant que lui. Les plus grands ont deux palmes & demie de long, & un peu plus d'une de large. Ses pattes reſſemblent à celles du lézard; ſa tête eſt plus groſſe, & ſa queue eſt deux fois longue comme ſon corps. Ses dents ſont fort aiguës. Il a un long & large jabot qui lui pend juſque ſur la poitrine. Ses pattes de devant ſont plus longues que celles de derrière, & reſſemblent aux ſerres des oiſeaux de proie, Iguana.

quoiqu'incapables de rien ſerrer fortement. Il a le long du dos une nageoire crêtée, & en forme de ſcie. On en voit de plus petits qui ſont peut-être d'une eſpèce particulière. Cet animal eſt abſolument muet, & n'a aucune eſpèce de cri. Il eſt d'une douceur & d'un patience extraordinaires. On peut le tenir trois ſemaines à l'attache, ſans aucune nourriture, & ſans qu'il faſſe aucun effort pour ſe dégager. Les alimens qu'on lui donne ſont de la caſſave & de l'herbe. Il ne nage que lorſqu'il eſt petit: dès qu'il a toute ſa taille, il ne peut plus faire avec ſes pattes les mouvemens néceſſaires pour ſe ſoutenir ſur l'eau. Il fait ſes œufs ſur le ſable, le long des rivières & des ruiſſeaux: leur nombre eſt ordinairement de quarante; il va quelquefois juſqu'à cinquante. Ils ſont de la groſſeur d'une noix, & leur enveloppe eſt une petite peau fort déliée. On prend cet animal fort aiſément, parce qu'il ſe laiſſe approcher.

Crocodiles de l'île Saint Domingue.

Nous avons parlé ailleurs des crocodiles & des lamantins; nous croyons pouvoir en dire un mot ici, pour faire remarquer leur différence. Ceux de l'île Saint-Domingue ont un inſtinct admirable pour aller chercher leur proie juſque dans les forêts, où ils dreſſent des embûches aux différens animaux, qu'ils ſurprennent preſque toujours. Les Chaſſeurs même ont quelquefois le malheur d'y être attrapés. Ils ſont ſi légers, principalement dans l'île de Cuba, qu'ils prennent les hommes à la courſe. Ils piquent leur queue en terre, & s'élancent avec une rapidité incroyable: mais, comme ils s'élancent toujours

en

en ligne droite, il eſt facile de les éviter, lorſqu'on court en ſerpentant. Ceux de Saint-Domingue quittent plus rarement les rivières, où ils ſe tiennent en embuſcade aux paſſages & aux abreuvoirs. Ils n'attaquent ordinairement les hommes que quand ils en reçoivent du mal; mais ils font la guerre à tous les autres animaux : ils les ſaiſiſſent par le muſeau, pour leur ôter la reſpiration; ils les entraînent au fond de l'eau, les y laiſſent pourrir avant de les manger. Les corneilles du pays ſont fort avides de leurs œufs. On aſſure qu'il ſe trouve des crocodiles à Saint-Domingue qui ont vingt-cinq pieds de long, & la groſſeur d'un bœuf.

Le Lamentin.

Suivant pluſieurs Auteurs, on trouve dans le lamantin la plûpart des ſingularités qu'on attribue à la ſyrene & au dauphin : mais il ne les a pas toutes. Jamais le lamentin n'a chanté. Il jette des larmes & ſe plaint lorſqu'on le jette à terre; c'eſt de-là qu'il a reçu ſon nom. Sa figure n'approche point de celle qu'on ſuppoſe au dauphin : le ſeul rapport qu'il a avec lui, c'eſt qu'il eſt aſſez ami de l'eſpèce humaine. Deux nageoires qu'il a ſous les deux épaules, ont à-peu-près la figure de deux mains : elles lui ſervent à nager & à porter ſes petits; lui ont fait donner le nom de *Manati* par les Eſpagnols. Le premier Voyageur qui ait pris cet animal pour la ſyrene eſt Chriſtophe Colomb; mais cette idée n'a pas fait fortune après lui. La femelle du lamentin met bas & allaite ſes petits, à la manière des vaches, ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *Vache ma*

rine. Sa tête, d'ailleurs, reſſemble à celle d'un bœuf; mais il a le muſeau plus enfoncé, le menton plus charnu & les yeux plus petits. Sa couleur eſt d'un brun foncé. Il s'en trouve de vingt pieds de long, & d'environ dix de large, du moins vers les épaules; mais cette largeur va toujours en diminuant vers la queue. Lorſque la chair du lamentin eſt ſalée, elle a le goût du veau; mais elle eſt plus agréable & ſe conſerve plus long-tems. La graiſſe qu'on en tire eſt auſſi très-bonne & ne rancit point. Sa peau eſt un excellent cuir. Il ſe forme dans ſa tête une eſpèce de bezoard auquel on attribue d'admirables propriétés pour la colique & la pierre. On ne trouve guères les grands lamentins que ſur le bord de la mer ou des rivières, où ils vont paître: c'eſt-là qu'on les tue: les petits ſe prennent dans des filets. On fait des récits ſinguliers de leur facilité à s'apprivoiſer. Gomera dit qu'un Cacique de l'île Saint-Domingue nourriſſoit un lamentin dans un petit lac: il l'avoit rendu ſi familier, qu'en l'appellant, cet animal venoit à lui. Il lui mettoit tout ce qu'il vouloit ſur le dos & le lamentin portoit paiſiblement ſon fardeau juſqu'à l'autre bord. Un Eſpagnol s'aviſa de l'appeller un jour & le bleſſa d'un coup de fuſil. Cet accident le rendit ſi craintif, qu'il n'approchoit plus de la rive, ſans avoir examiné ſi celui qui l'appelloit étoit Indien ou non, ce qu'il reconnoiſſoit à la barbe. Enfin il diſparut dans une crue d'eau qui l'entraîna à la mer avec laquelle ce lac communique. Herrera aſſure avoir vu dans l'île Saint-Domingue un

Gomera, liv. II. chap. 11.

lamentin qui venoit à terre lorſqu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui préſentoit, & ſuivoit juſque dans les maiſons ceux qui le nourriſſoient. Il y jouoit avec les enfans & paroiſſoit prendre beaucoup de plaiſir à la muſique. Il ſouffroit qu'on montât ſur ſon dos & paſſoit juſqu'à dix hommes à la fois, d'un bord du lac à l'autre.

Coquillages & poiſſons.

Après les tempêtes, les rivages de cette île ſe trouvent couverts de coquillages d'un luſtre & d'une beauté extraordinaires. Les plus curieux ſont le *Lambis*, le *Burgot*, le *Pourpre*, la *Porcelaine*, les *Cornets* & les *Pommes de mer*. Il ne faut pas s'écarter bien loin des côtes, pour y pêcher une grande abondance d'excellens poiſſons. Les plus communs ſont la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marſouin, la Bonite, la Dorade & le Pilote. Les Limaçons & les Ecreviſſes de mer, les Moules, les Cancres y ſont auſſi très-communs. On y a trouvé beaucoup de perles. L'Ambre gris y eſt rare ; mais les tempêtes y en amenent quelquefois. On n'y a jamais vu de corail, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à diverſes ſortes de Madrepores ou Panaches de mer.

Eſpèce de Cancre.

On pêche dans ces parages deux eſpèces de Cancres ; la première ſe nomme *Agama* & ſe prend dans les filets. Ce Cancre peut avoir ſept pouces de long ſur quatre de large : la coque eſt de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquetée de pluſieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées & armées de poils. Ses yeux ſont éloignés les uns des autres de deux pouces envi-

ron, & de la groſſeur d'un pois, d'un noir luiſant, enchaſſés dans deux orbicules arrondis ſur ſon front, qui eſt plat. On voit à droite & à gauche deux larges plaques, crénelées, remplies de poil, ſurmontées de deux autres. Les quatre ſont mobiles en divers ſens par le moyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques ſortent deux cornes & quatre pointes, dont le bout eſt fendu en pincettes. La gueule eſt au-deſſous dans une foſſette ovale, couverte de pluſieurs barbillons.

La ſeconde eſpèce eſt le *Pagurus* des anciens. Il s'en trouve beaucoup ſur les rochers eſcarpés. Ils fréquentent auſſi les plus hauts fonds & les endroits les plus féconds en Madreporea, en Panaches & en Litophytes. L'écaille de ce Cancre eſt preſque ronde, le fond en eſt rouſsâtre, & tout le dehors eſt parſemé de piquans. Son muſeau eſt armé de cornes peu ſaillantes: les yeux ſont enfoncés, couchés de travers & défendus par pluſieurs pointes qui leur ſervent de paupières. Il ſort de ſes narrines quantité de longs filets plians & mobiles. Sa gueule n'eſt pas différente de celle des Crabes, auxquels il reſſemble auſſi par le plaſtron. Ses deux bras ſont auſſi fort grêles & ſes mordans médiocres, en comparaiſon du reſte du corps. Les quatre pieds qu'il a de chaque côté ſous le ventre ſont groſſiers; mais ils ont chacun leur articulation, avec un ardillon noirâtre à leur extrêmité. La chair eſt coriace & d'un goût ſauvage.

Crabes. Toutes les côtes de cette île ſont couvertes de Crabes. On en diſtingue trois

eſpèces : ceux de mer, ceux des montagnes & ceux des rivières. On trouve les premiers ſur les bords de la mer, & ils ſont d'une très-grande reſſource pour la nourriture du commun des habitans. Les ſeconds ſont rouges & s'arrêtent dans les lieux ſecs : ils ſont plus eſtimés que les premiers. Ceux des rivières paſſent pour les meilleurs de tous.

Le Soldat eſt une eſpèce de Crabe ou d'Ecreviſſe de mer. Il ſe trouve ſur les côtes. C'eſt un aſſez bon aliment. Son nom lui vient de ce qu'il eſt armé par tout le corps, excepté vers le bas où il eſt nu & ſi ſenſible, que dès qu'il eſt né, il ſe jette dans la première coquille qu'il rencontre : mais il ſuffit d'approcher la coquille du feu pour l'en faire ſortir. Le Soldat.

Dens ces grandes herbes, qu'on nomme *Satgaſſes*, qui couvrent les côtes de l'île, on trouve quantité d'animaux marins, entr'autres beaucoup de Tortues. On n'en diſtingue que deux eſpèces ; les *Tortues franches* & le *Caret*. Les Tortues franches recherchent les pâturages gras : le Caret ſe plaît dans les lieux pierreux, couverts ſeulement d'un peu de mouſſe : ſon écaille fait un riche commerce. Tortues.

Le Pilote ſe trouve ordinairement dans ces parages. Il tire ſon nom de la fidélité avec laquelle il ſuit les Navires qu'il rencontre. Il ne ceſſe point de nager devant eux qu'ils ne ſoient arrivés dans un port. Le Pilote.

La Galere eſt une eſpèce de petit poiſſon, ou plutôt un inſecte. Il eſt couvert d'une peau remplie de vents : lorſqu'il la pouſſe hors de l'eau, elle paroît ornée de toutes La Galere, le Perroquet, &c.

les couleurs, & lui ſert comme de voiles. Elle eſt couverte d'une glu mordicante, qui cauſe les plus vives douleurs lorſqu'on met la main deſſus: on prétend même que le mal augmente, à meſure que le ſoleil monte ſur l'horiſon. Le Perroquet de mer, les poiſſons qu'on nomme *de Roche*, dont les couleurs ſont un mêlange éclatant d'or & d'azur, le Hériſſon, le Crapaud de mer, & une eſpèce de petit Cochon marin, ſont d'autres productions de ces mêmes parages.

Arbres & Plantes.

Oviedo, liv. 8. chap. 1.

Les différens arbres qu'on a apportés de différens endroits ont très-bien réuſſi à l'île Saint-Domingue. Parmi ces arbres on compte les Orangers, les Limonniers, les Citronniers, des Figuiers, des Grenadiers, des Coings, des Caſſiers, des Vignes, des Oliviers, des Pêchers, des Pruniers, des Ceriſiers, des Plantins, des cannes de ſucre.

Le Hobo.

Les productions naturelles de l'île ſont le *Hobo*, qui eſt un grand & bel arbre qui donne un ombrage fort ſain. Son fruit reſſemble à de petites prunes; il eſt jaune, a le goût & l'odeur fort agréables; mais il gâte les dents. Son noyau eſt fort gros. Les bourgeons & l'écorce bouillis dans l'eau, la rendent fort bonne à laver la barbe. C'eſt un fort bon bain pour les Voyageurs fatigués. L'ombre de cet arbre eſt ſi ſaine, qu'on y ſuſpend volontiers les hamacs, pour dormir ſous ſes branches. Ses racines fourniſſent aſſez d'eau pour ſoulager ceux qui y ont recours dans les tems de ſéchereſſe.

Le Caymito.

Le *Caymito* eſt un arbre commun aux

îles de l'Amérique: il a les feuilles preſque rondes, vertes d'un côté, & ſi rouſſes de l'autre, qu'elles paroiſſent avoir paſſé ſous le feu. Son fruit dans le continent eſt rond & de la groſſeur d'une balle de paume : mais dans l'île Saint-Domingue il eſt longuet & n'a pas la groſſeur du doigt. Sa poulpe eſt blanche, moëlleuſe & pleine de ſéve. On la compare au lait épaiſſi qui tourne en fromage. Elle eſt ſaine & digére facilement. Le bois eſt dur & propre à toute ſorte de conſtruction : mais il faut le laiſſer ſécher avant de le mettre en œuvre.

Le *Higuero* eſt un arbre de la hauteur du murier. Il produit des courges, les unes rondes, les autres longues. Les Inſulaires en font de très-beaux vaſes. Son bois, qui eſt fort dur, ſert à faire des meubles. La feuille eſt longue & étroite, mais plus large vers la pointe, d'où elle va toujours en diminuant. Les Indiens mangent la poulpe du fruit, dans ſa fraîcheur. Il eſt grand & gros, mais il va, comme les feuilles, en diminuant. Le Higuero.

Le *Xagua* eſt de la hauteur du frêne. Son bois eſt peſant, dur & d'un fort beau luſtre en gris & en fauve. Il produit dans l'île un fruit de la groſſeur du pavot, auquel il reſſembleroit tout-à-fait, s'il avoit une peite couronne. On le mange dans ſa maturité, & l'on en tire une eau fort claire, dont on ſe lave les jambes pour ſe délaſſer. Les Inſulaires en font auſſi une peinture qui noircit beaucoup. Ils le mêlent avec la Bixa, autre peinture d'un rouge très-fin, & s'en colorent toutes les Le Xagua.

parties du corps. L'eau ſeule du Xagua ; ſi l'on n'a pas ſoin de l'eſſuier promptement après qu'on s'en eſt lavé, laiſſe ſur la peau des taches noires que tous les ſoins poſſibles ne peuvent faire diſparoître qu'au bout de vingt jours.

Le Bixa. La *Bixa* n'eſt qu'un arbriſſeau de trois ou quatre pieds de hauteur, dont les feuilles reſſemblent à celles du coton. Son fruit ſe forme auſſi en coques qui approchent encore de celles du coton, excepté qu'elles ont en-dehors des poils aſſez gros, rangés comme par veines qui répondent aux parties intérieures, dont les diviſions renferment quelques grains rouges, plus viſqueux que la cire. Les Inſulaires en font une eſpèce de ſavonnettes, pour ſe peindre & ſe farder, en les mêlant avec quelques gommes qui rendent cette peinture auſſi fine que le vermillon.

Le Guacuma. Le *Guacuma* eſt un arbre aſſez haut. Sa feuille reſſemble à celle du murier : il donne auſſi une eſpèce de mure. Les Inſulaires font de ce fruit un breuvage qui les engraiſſe beaucoup : ils le pillent & le laiſſent tremper dans l'eau. Le bois de l'arbre eſt fort léger.

Le Guama. Le *Guama* eſt un grand arbre fort commun dans l'île Saint-Domingue. Son bois eſt très-propre à brûler : la fumée qu'il produit n'a rien de nuiſible. C'eſt pour cette raiſon qu'on en emploie beaucoup pour les fournaiſes des chaudières à ſucre. Son fruit eſt une eſpèce d'*Algarronas*, plus larges & plus groſſes que celles de Caſtille; mais elles ont preſque le même goût.

Le Hicaco. Le *Hicaco* reſſemble beaucoup au fram-

boiſier par ſa feuille & par ſa hauteur: mais ſes fruits ſont de petites pommes, dont les unes ſont blanches, d'autres rouges & d'autres noirâtres. Ils ſont d'une bonté médiocre. Leur noyau eſt ſi gros & leur poulpe ſi mince, qu'il faut les ronger avec les dents. On prétend cependant qu'ils ont beaucoup de vertu pour le flux de ventre. Ils ont le goût plus agréable, lorſqu'on apporte quelque ſoin à cultiver l'arbre. Cet arbre vient naturellement proche les côtes de la mer.

Le *Yaruma* de l'île Saint-Domingue eſt une eſpèce de figuier ſauvage, dont les feuilles ſont decoupées & plus grandes que celles des figuiers ſauvages, avec leſquelles elles ont cependant quelque reſſemblance. Il produit un fruit doux, de la longueur du doigt, & ſemblable à un gros ver. La hauteur ordinaire de l'arbre eſt celle du noyer moyen: il s'en trouve cependant qui ſont beaucoup plus hauts. Le bois eſt léger, creux & caſſant. Le germe du bout des branches a la vertu des meilleurs cauſtiques. On le pille pour l'appliquer ſur les plaies. Il mange les mauvaiſes chairs, diſſipe l'enflûre, &, par degrés, guèrit parfaitement. Le Yaruma.

Le *Macagua* eſt un grand arbre, dont le fruit reſſemble, par la forme, aux petites olives, & par le goût aux ceriſes. Le bois en eſt bon, la feuille verte, fraîche & ſemblable à celle du noyer. Le Macagua.

L'*Acuba* eſt un arbre fort haut: ſon fruit eſt très-bon. C'eſt une eſpèce de figues qui ont le goût des poires muſcades: mais il en ſort une ſi grande quantité de lait L'Acuba.

gluant, que pour les manger, il faut les mettre dans l'eau & les frotter entre les doigts, pour qu'elles ne s'attachent point aux levres. Ce lait reſſemble à celui que les figues vertes rendent par la queue lorſqu'on les cueille : mais il reſte dans l'eau, pour peu qu'on y frotte le fruit. Il n'y a point de bois dans l'île qui ſoit plus dur que celui de l'acuba.

Le Guiabara. Le *Guiabara*, que les Eſpagnols ont nommé *Wero*, parce que ſon fruit eſt une eſpèce de raiſin en grappe, couleur de roſe ou de mure, & d'un fort bon goût. Le bois de cet arbre fait d'excellent charbon. Ses branches ſont étendues, rondes & ſerrées. Son tronc eſt fort gros, & le bois ſous l'écorce eſt rouge. Ses feuilles ſont de la longueur de la paume, & ont une largeur proportionnée : elles ſont fort vertes, & d'une épaiſſeur extraordinaire. Les Eſpagnols, dans le commencement de leur arrivée, n'ayant ni encre ni papier, ſe ſervoient des feuilles de cet arbre pour écrire. Ils formoient deſſus des lettres très-diſtinctes avec une épingle. Chaque grain du fruit a ſon noyau, plus ou moins gros, ſuivant la groſſeur du grain, qui eſt ordinairement celle d'une balle d'arquebuſe, ou d'une aveline.

Le Copey. Le *Copey* a la feuille du guiabara ; mais elle eſt plus grande, plus épaiſſe, & encore plus propre à l'écriture. L'arbre eſt plus haut, & le bois eſt excellent. Les premiers Eſpagnols faiſoient de ſes feuilles des cartes à jouer, ſur leſquelles ils traçoient avec des épingles, toutes les figures d'uſage commun. On ne nous donne point la deſcription de ſon fruit.

Le *Gaguey* eſt un autre arbre, dont le fruit n'eſt pas plus gros qu'une aveline, mais qui reſſemble intérieurement à la figue de Caſtille : il eſt de fort bon goût. Le bois, ſans être des meilleurs, n'étoit pas inutile aux Inſulaires. Ils faiſoient des cordes avec ſon écorce. Les premiers Eſpagnols ſuivirent leur exemple, & s'en faiſoient de fort bons ſouliers, lorſqu'on ne leur en apportoit point d'Europe. Le Gaguey.

Le *Cibucan* eſt un des beaux arbres de l'île Saint-Domingue. Il a les feuilles du ſaule. Son fruit reſſemble aux avelines blanches ; mais il eſt rempli de petits grains preſque imperceptibles. Cet arbre eſt très-beau, & d'une continuelle fraîcheur. Le Cibucan.

Le *Guanabana* eſt un grand arbre, dont le fruit, qui porte le même nom, égale en groſſeur nos melons moyens. Il eſt vert & revêtu d'écailles figurées, comme la pomme de pin. Sa fraîcheur le rend d'autant plus agréable en été, qu'il n'a rien de dangereux. Sa peau eſt auſſi déliée que celle d'une poire ; & ſa chair, qui eſt fort blanche, a toute l'apparence de la crême, ou de ce qu'on appelle du blanc manger. Elle ſe fond dans la bouche. Les pepins qu'elle contient ſont de la groſſeur de ceux des courges, & leur couleur eſt un fauve brun. Outre leur hauteur & leur beauté, ces arbres ont les feuilles fort vertes & fort fraîches, preſque ſemblables à celles du citronier. Le bois en eſt aſſez bon ; mais il n'eſt pas fort. Le Guanabana.

L'*Anon* a beaucoup de reſſemblance avec le guanabana, mais ſon fruit n'eſt L'Anon.

pas si gros ; cependant il est plus agréable. Il est jaune, & l'autre est vert.

Le Guayabo. Le *Guayabo* est un arbre sauvage dans les autres îles & dans le continent ; mais on le cultive avec beaucoup de soin dans l'île Saint-Domingue. Il peut avoir la hauteur de l'oranger : ses branches sont plus éparses, & sa feuille ressemble à celle du laurier, mais elle est plus épaisse, & a les veines plus élevées. Il produit des pommes de différentes espèces : les unes sont rondes, les autres oblongues. D'abord elles sont vertes, & jaunissent en mûrissant. Leur poulpe est ou blanche, ou vermeille. Dans leur maturité, elles sont sujettes à se remplir de vers, ce qui engage à les cueillir un peu vertes. Elles sont couronnées de petites feuilles, & divisées en quatre parties, remplies de grains fort durs, qu'on ne laisse pas d'avaler, parce qu'ils se digerent aisément. On vante même leur vertu pour le flux de ventre. La fleur du guayabo ressemble à celle de l'oranger, sans être si épaisse : quelques-unes rendent l'odeur du jasmin. Le bois de cet arbre est excellent pour les ouvrages de menuiserie.

Le Mamey. Le *Mamey* de l'île Saint-Domingue est haut, branchu, rond, vert & frais. Sa feuille est un peu plus grande que celle du noyer : son fruit passe pour le meilleur de toute l'île. Il est rond & de la grosseur des deux poings ; sa peau ressemble à celle des poires, & tire sur le fauve. On y trouve quelquefois deux noyaux. Le bois de cet arbre est assez dur : on ne le trouve cependant pas assez bon pour les édifices.

L'Iſle Saint-Domingue produiſoit des *Vignes ſauvages*, dont le raiſin étoit aſſez bon; mais on les a négligées depuis qu'on y en a tranſplanté de Caſtille. Vignes ſauvages de l'Iſle.

Oviedo parle de trois eſpèces de *Chardons* qu'on trouve dans cette Iſle. Le *Pitahaya*, dont la plante eſt épineuſe. Pour branche il a une eſpèce de bras quarré & long. Chaque face du quarré forme un canal, duquel il ſort, de diſtance en diſtance, trois ou quatre épines piquantes & vénimeuſes, d'un pouce & demi de longueur. Entre ces bras, il croît un fruit d'un rouge cramoiſi, & revêtu d'une peau fort épaiſſe, en forme d'écaille: il eſt fort doux, rond, & rend l'urine rouge comme du ſang. Chardons.

Le *Luna* eſt un autre chardon d'une forme encore plus ſingulière. Ses feuilles ſont rondes & maſſives, de l'épaiſſeur du doigt, épineuſes aux bords & au milieu. La hauteur de la plante eſt celle de la jambe. Son fruit eſt long, vert au-dehors, vermeil au-dedans, de ſi bon goût & d'un uſage ſi ſain, qu'il eſt beaucoup recherché.

Il y en a encore une troiſième eſpèce, que l'on connoît ſous le nom de *Cierge*. On en tranſporte beaucoup en Europe. Oviedo dit, *liv. 8, chap. 25*, que lorſqu'il en mangea pour la première fois, il rendit du ſang tout pur, ce qui lui fit croire qu'il s'étoit rompu quelque veine & que ſa mort étoit fort proche.

L'arbre qu'on nomme *Quentas del Xavon* ou *Patenôtre de Savon*, porte un fruit qui, étant dans l'eau chaude, rend une écume Quentas del Xavon.

dont on ſe ſert à nettoyer le linge. Le mangle, le thérébinthe, le tamarin & le cédre, ſont d'une ſingulière beauté dans l'Iſle Saint-Domingue.

Le Coaban. Le *Coaban* eſt un arbre particulier à cette Iſle, & en même-tems un des plus grands. Son bois eſt très-bon: on en fait des poutres de toutes ſortes de longueur & de groſſeur. Sa couleur tire ſur le rouge.

Sur la côte occidentale de l'Iſle, entre les rochers & les montagnes de la pointe de Tiburon, on trouve une infinité de ces petits pommiers, dont les Caraïbes compoſent le poiſon dans lequel ils trempent leurs fléches. La hauteur de ces arbres eſt d'environ quinze pieds. Ils ſont fort touffus. Leurs feuilles reſſemblent à celles du poirier. Ils donnent pour fruit de petites pommes, qui ſont tantôt rondes, tantôt oblongues, d'un ſi beau rouge & d'une odeur ſi agréable, qu'il eſt difficile de les voir ſans être tenté d'en manger; mais leur ſuc eſt un venin qui empoiſonne également les hommes & les animaux. On aſſure même que ceux qui dorment à l'ombre de ces arbres, ſe réveillent avec un grand mal de tête, les yeux, les paupiéres & les lévres enflées. Si la roſée qui a été ſur les feuilles touche au viſage, elle brûle la peau; ſi elle entre dans les yeux, elle les brûle & fait perdre la vue. Le bois en brûlant jette une vapeur inſupportable, qui cauſe des grands maux de tête.

Pommes venimeuſes.

Oviedo fait la deſcription d'un autre arbre qui ſe trouve dans cette Iſle, & ne lui donne pas d'autre nom que celui de

l'Arbre Monſtre. Il dit que c'eſt le ſeul qui convienne à la ſingularité de ſa forme & de ſes effets. Il ne décide même pas ſi c'eſt un arbre ou une plante. Ses feuilles ſont larges, déſagréables à la vue, & fort épineuſes. Elles ſe forment par la ſuite en branches. La couleur du tronc de l'arbre eſt griſe, les feuilles ſont d'un vert pâle, & les branches fort épineuſes. On trouve beaucoup de ces arbres entre San-Domingo & Yaguana : leur hauteur eſt de dix ou douze pieds. Leur écorce & leurs feuilles guériſſent, par la ſimple application, toutes les fractures des os. Lorſque l'emplâtre fait ſon opération, elle s'attache ſi fort à la chair, qu'il eſt très-difficile de l'ôter : mais, après la guèriſon, elle tombe d'elle-même. Le fruit de cet arbre eſt rude, de la groſſeur d'une olive, & d'un beau rouge cramoiſi, couvert d'épines ſi fines, qu'on a peine à les voir : elles ne laiſſent cependant pas d'entrer dans les doigts lorſqu'on y touche. Les Indiennes en font une pâte, qu'elles coupent en petits morceaux quarrés de la grandeur de l'ongle, & qu'elles portent au marché enveloppée dans du coton. Elles s'en ſervent pour ſe peindre. Oviedo aſſure qu'on pourroit s'en ſervir pour les tableaux : il la trouva ſi bonne & ſi durable, quoiqu'il ne l'eût détrempée que dans de l'eau claire, ſans gomme, qu'elle étoit auſſi belle ſix ans après que le premier jour. L'arbre Monſtre.

Le *Lirenes* eſt le fruit d'une plante que les Inſulaires cultivoient : les Eſpagnols ne tarderent pas à les imiter. La plante jette & répand ſes branches ſur terre. On Le Lirenes.

les coupe pour les replanter. Elles produiſent un fruit qui eſt poſé ſur la terre, & attaché à de petites verges dépendantes de la branche. Il eſt blanc, & de la groſſeur des groſſes dattes. Son goût eſt aſſez agréable. Le même Ecrivain le trouve ſi bon, qu'il croit qu'il n'y en a pas qu'on puiſſe lui comparer. Les Inſulaires le vendent tout cuit au marché.

Le Cabuya & le Henequen.

Le *Cabuya* & le *Henequen* ſont deux eſpèces d'herbes, dont la feuille reſſemble aſſez aux cardes, quoiqu'elle ſoit plus large, plus épaiſſe & fort verte. On en fait de la filaſſe & des cordes aſſez fortes, après avoir roui les plantes dans des ruiſſeaux chargés de pierres, & les avoir fait ſécher au ſoleil. Pour en tirer la filaſſe, on les broye avec un bâton. Depuis que les Eſpagnols ſont maîtres de l'Iſle, ils chargent les Inſulaires de chaîdes: mais ceux-ci ont trouvé le moyen de les ſcier avec les cordes de ces deux plantes, & de ſe délivrer de leur priſon. Ils mettent ſouvent du ſable menu ſur le fil. Il leur eſt arrivé de couper en morceaux les ancres des navires.

§. III.

Nations Européennes qui habitent l'Iſle Saint-Domingue. Comment elles s'en ſont emparées. Changemens qu'elles y ont faits.

Nous avons vu dans le volume précédent, comment Chriſtophe Colomb découvrit l'Iſle Saint-Domingue, à laquelle il donna d'abord le nom d'*Eſpagnole*; qu'il y fit conſtruire un fort,

vers la fin de l'année 1492. Il y établit une Colonie, & retourna en Eſpagne. Lorſqu'il revint en Amérique, il trouva la Colonie détruite, conſtruiſit une autre ville dans un autre lieu, lui donna le nom d'*Iſabelle* que portoit la Reine d'Eſpagne, retourna encore en Eſpagne, & confia le ſoin de la nouvelle Colonie à Barthelemi Colomb, ſon frere. Celui-ci conſtruiſit dans l'Iſle une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Saint-Domingue*, en l'honneur de leur pere, qui s'appelloit *Dominique*. Elle étoit ſituée à l'orient du fleuve *Ozema*, qui eſt dans la partie méridionale de l'Iſle. Dans l'endroit où l'on conſtruiſit Saint-Domingue, il y avoit un très-bon port, capable de recevoir des vaiſſeaux de plus de trois cens tonneaux; le terrain paroiſſoit excellent. Cette ville fut renverſée en 1502 par un ouragan. On la rétablit ſur l'autre rive du fleuve, parce qu'il y avoit déja quelques habitations Eſpagnoles: mais cette dernière ſituation eſt bien moins avantageuſe que l'autre. Saint-Domingue étant à l'Oueſt du fleuve, eſt fort ſujette aux vapeurs que le ſoleil chaſſe devant lui: d'un autre côté, elle eſt privée d'une excellente ſource d'eau, dont elle jouiſſoit dans ſa première ſituation. On aſſure cependant que cette ville étoit, il y a quelque-tems, une des plus belles du monde. Elle eſt ſituée ſur un terrain parfaitement uni, s'étend le long du fleuve du Nord au Sud, & la rive eſt bordée de beaux jardins. La mer borne la vue au Midi; le fleuve & ſes bords la terminent à l'Orient. La campagne des

deux autres côtés eſt d'une beauté ſingulière. L'intérieur de la ville répond à la beauté des dehors : les rues ſont bien percées, larges, & les maiſons exactement alignées ; la plupart bâties avec une ſorte de marbre qu'on a trouvé dans le voiſinage ; le reſte avec une ſorte de terre extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure preſqu'autant que la brique. Le pied des murs fait une digue qui arrête les fureurs de la mer. Les navires paſſent le long de la ville, & le mouillage y eſt bon par-tout, même pour les vaiſſeaux de guerre, s'ils y pouvoient arriver : mais l'entrée du fleuve eſt coupée par une barre qui n'a ordinairement qu'onze pieds d'eau, & quinze au plus dans les grandes marées. La rade extérieure eſt aſſez sûre, excepté depuis le milieu de Juillet juſqu'au premier d'Octobre, qu'il régne ſur cette côte des ouragans d'une violence extraordinaire. La fortereſſe eſt aſſez bonne. Dans les premiers tems de ſa fondation, on y bâtit pour le Gouverneur, un palais qui étoit d'une magnificence extrême. On y fonda un Couvent pour les Peres de Saint François, & un Hôpital ſous le titre de Saint Nicolas. Quelques années après, les Religieux de Saint Dominique & de la Merci allerent s'y établir. Le Tréſorier Paſſamonte y fonda un Hôpital ſous le nom de Saint Michel. On y éleva une ſuperbe Cathédrale & pluſieurs belles Egliſes. Jamais ville ne parvint ſi promptement à la ſplendeur. Pluſieurs particuliers y bâtirent des rues entières.

Inſenſiblement les Eſpagnols ſe répan-

dirent dans l'île & y formerent différens établiſſemens. La gloire de Chriſtophe Colomb lui attira des envieux, comme nous l'avons déja dit, & la Cour d'Eſpagne nomma ſucceſſivement pluſieurs Gouverneurs pour l'Amérique, du nombre deſquels fut François Bovadilla, qui réduiſit preſque tous les Inſulaires au plus dur eſclavage : il en fit même périr un très-grand nombre, & l'on ne lit point ſans horreur les traitemens barbares qu'on fit ſouffrir à ces malheureux. Le Roi & la Reine d'Eſpagne en furent informés, & en conçurent tant d'indignation, qu'ils ſe hâterent de rappeller Bovadilla ; & envoyerent Nicolas d'Ovando à ſa place. Ce dernier Gouverneur rétablit l'ordre & la tranquillité dans l'île : il rendit la liberté aux ſauvages : mais ces malheureux ne jouirent pas long-tems de ce calme. Il ſemble, dit un Hiſtorien, que la qualité de Gouverneur de Saint-Domingue étoit contagieuſe, & qu'elle transformoit en Tyrans les hommes du naturel le plus doux. Ovando, pour contenir les malheureux Inſulaires dans la ſoumiſſion, réſolut de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces, &, pour remplir ſon projet, employa la perfidie & la cruauté. Le Cacique de Xaragua étant mort ſans enfans, ſa ſœur *Anacoana* lui ſuccéda. Tous les Hiſtoriens ſe réuniſſent à relever le mérite de cette Princeſſe : la nature l'avoit ornée de toutes les graces qu'elle accorde aux plus belles femmes de l'Europe. Son caractère étoit doux. Elle avoit un air de politeſſe & de galanterie qui étonnoit les Eſpagnols. Cette Princeſſe trouvant en

Cruautés exercées contre les Indiens.

eux plus de graces que dans les Insulaires; les avoit tellement pris en affection, qu'elle alloit elle-même au-devant de tout ce qu'elle croyoit pouvoir les satisfaire. Ils se firent pendant quelque-tems un devoir de lui en marquer leur reconnoissance: mais lorsqu'ils eurent affermi leur puissance par l'augmentation de leurs forces, ils attribuerent à la crainte & au devoir ce qui ne venoit que de l'amitié, & marquerent à la Princesse Anacoana une si grande ingratitude, que son affection pour eux se changea en haine: elle commit quelques hostilités contr'eux.

Ils se persuaderent qu'elle avoit le projet de les exterminer tous, & engagerent le Gouverneur à prendre des sûretés contr'elle. En conséquence de cet avis, Ovando se mit à la tête de trois cens hommes de pied & de soixante chevaux, fit annoncer que son dessein étoit d'aller lui-même recevoir le tribut de la Princesse de Xaragua, & lui rendre graces de tous les services qu'elle avoit rendus aux Espagnols.

Anacoana, croyant que son projet n'étoit pas découvert, reçut cette nouvelle avec de grandes apparences de joie, & ne s'occupa que du soin de recevoir le Gouverneur d'une manière digne de lui. Elle assembla tous ses vassaux pour grossir sa Cour & donner aux Espagnols une haute idée de sa puissance. A l'approche du Gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui avec toute la Noblesse de son Royaume, & une quantité prodigieuse de peuple: tous faisoient

retentir l'air de leur chants. Lorſque la rencontre ſe fit, on ſe donna mutuellement des marques d'amitié. Ovando fut conduit au Palais de la Reine, où il trouva, dans une ſalle très-ſpacieuſe, un feſtin qui l'attendoit. Tous ſes gens furent traités avec profuſion, & le repas fut ſuivi de danſes & de jeux. Cette fête dura pluſieurs jours avec autant de variété que de magnificence, & les Eſpagnols ne purent voir ſans admiration le bon goût qui régnoit dans cette Cour barbare.

Ovando, voyant que la confiance étoit établie, propoſa à la Reine une fête à la manière Eſpagnole pour le Dimanche ſuivant, & lui fit entendre que, pour y paroître avec plus de magnificence, il falloit qu'elle n'eût que ſa Nobleſſe autour d'elle. Cet avis flatta ſon ambition; elle conſentit à le ſuivre. Les Eſpagnols, pour recevoir la Reine, avoient conſtruit une ſalle ſpacieuſe où toute la Cour Indienne ſe trouva réunie. Le toit étoit ſoutenu par un grand nombre de piliers. Cette ſalle étoit environnée d'une grande place qui devoit ſervir de théâtre à la fête. L'infanterie Eſpagnole occupa, ſans affectation, toutes les avenues de la place. La Cavalerie, ayant le Gouverneur à ſa tête, inveſtit la ſalle du feſtin. Alors tous les Cavaliers mirent le ſabre à la main. Ce mouvement fit frémir la Reine & tous ceux qui l'accompagnoient. Sans leur laiſſer le tems de ſe reconnoître, Ovando porta la main à ſa croix d'Alcantara, ſignal dont il étoit convenu. Auſſi-tôt l'infanterie fit main baſſe ſur le peuple, dont la place

Herrera, liv. 6. chap. 3.

étoit remplie, les cavaliers mirent pied à terre, entrerent bruſquement dans la ſalle, attacherent aux colonnes tous les Seigneurs Indiens qui y étoient. Oviedo aſſure que la crainte leur fit avouer le crime de trahiſon dont ils étoient accuſés. On mit le feu à la ſalle, & ces malheureux furent dans un inſtant réduits en cendres. On ne peut voir ſans horreur des Chrétiens commettre une action ſi barbare. La Reine, deſtinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes. Le Gouverneur la fit conduire à Saint-Domingue où ſon procès fut inſtruit dans les formes d'Eſpagne. Ayant été déclarée convaincue d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols, elle fut condamnée à être pendue, ce qui fut exécuté. Les Hiſtoriens aſſurent que dans la journée de Xaragua, les Eſpagnols firent périr un nombre incroyable d'Indiens de l'un & de l'autre ſexe. La cruauté des Eſpagnols alla ſi loin, qu'on a peine à croire ce qu'on lit. Il ſe trouva parmi eux quelques cavaliers qui, cédant à la pitié, voulurent dérober au fer & au feu de miſérables petits enfans, les mirent ſur la croupe de leurs chevaux. On en vit d'autres leur plonger l'épée dans le corps derrière ces cavaliers, ou leur couper les jambes, les précipiter à terre & les laiſſer périr dans cet état. Ceux qui échapperent à la cruauté des Eſpagnols, ſe jetterent dans des canots que le haſard leur fit trouver ſur le bord de la mer & paſſerent dans l'île *Guanabo*, que les François ont nommée la *Gonava*, qui eſt à huit lieues de Saint-Domingue; mais les Eſ-

Idem ibid. chap. 4.

pagnols les y pourſuivirent, en tuerent encore une partie, & n'accorderent la vie à l'autre que pour lui faire ſubir le plus rude eſclavage.

Un parent de l'infortunée Anacoana, nommé *Guarocuya*, ſe cantonna dans les montagnes de Barruco, les plus hautes & les plus inacceſſibles de l'île : elles s'étendent dans l'intérieur des terres depuis Xaragua, juſqu'à la côte du Sud, & étoient habitées par des ſauvages d'une extrême férocité. Ovando envoya des troupes contr'eux, fit enlever leurs chefs, les condamna à la mort. Tous les malheureux Indiens fugitifs ſe diſperſerent, & dans moins de ſix mois toute l'île fut ſoumiſe.

Leurs Majeſtés Catholiques, n'apprirent qu'avec indignation le traitement qu'Ovando avoit fait ſubir aux malheureux Inſulaires : elles chargerent Dom Alvare de Portugal, alors Préſident du Conſeil Royal de Juſtice à Saint-Domingue, d'examiner cette affaire, de la juger ſelon les loix de la juſtice & de l'humanité, & de punir les coupables. Elles vouloient faire ceſſer toutes les cruautés qu'on exerçoit contre leurs intentions. On dit que Dom Alvare, parlant d'Ovando dit : *Yo le haro tomar una reſidencia qual nunca fut tomada.* C'ſt-à-dire, je lui ferai rendre un compte de ſes actions, qui n'aura jamais eu d'exemple. La mort de la Reine Iſabelle déroba Ovando à la juſte punition qui l'attendoit.

Après cette cruelle expédition, Ovando ſe livra tout entier au ſoin de la Co-

lonie, & fonda des villes dans les lieux qui lui parurent les plus agréables. Il établit celle de *Santa Maria de la Vera-Paz* dans la Province de Xaragua, assez proche d'un fameux lac, à deux lieues de la mer. On l'en approcha plus près par la suite sous le nom de *Santa Maria del Puerto* : mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient, à ce lieu se conserva dans l'usage vulgaire, & les François en ont fait celui de *Leogane*.

Histoire de Saint-Domingue.

Différentes villes bâties par les Espagnols dans l'île Saint-Domingue.

A huit lieues de la Capitale, au Nord, on fonda San-Juan de la Maguena. Un Commandeur de Galice commença une habitation proche du Port d'Azua, sur les fondemens d'une bourgade de sauvages. On en fit par la suite une ville qui prit le nom *d'Azua de Compostella*. Celles du Port *d'Yaquimo*, ou du *Brefil*, de *Salvatiera de la Savana* ne tarderent pas à s'élever. Rodrigue de *Messia* en construisit trois à-peu-près dans le même tems : l'une à *Puerto Real*; une autre à seize lieues de Saint-Domingue, vers le Nord, sous le nom *d'el Cotuy*; & la troisième sur la même côte du Nord, dans un canton que les naturels du pays nommoient *Guahaba*. Elle prit, par le suite, le nom de *Larez de Guahaba*, du nom de l'ancienne Commanderie d'Ovando. Ainsi, dès l'an 1504, il y avoit dans cette île quinze villes ou bourgades toutes peuplées de Castillans, outre deux fortereſſes dans la Province de Higney, à la place desquelles on bâtit encore deux villes, au commencement de l'année suivante. Isabelle, & plusieurs fortereſſes qui avoient été construites pour s'assurer

des

des mines de Cibao & de Saint-Chriſtophe, furent entièrement abandonnées. Le Gouverneur obtint de la Cour, avant la fin de ſon adminiſtration, des armoiries pour toutes ces places, & pour l'île en général. Celles de l'île étoient un écu de gueules à la bande d'argent, accompagnée de deux têtes de dragon d'or, & pour orle, Caſtille & Léon.

Les Inſulaires des autres cantons de Saint-Domingue, fatigués des cruautés que les Eſpagnols exercoient ſans ceſſe contr'eux, s'abandonnerent au déſeſpoir, & vouerent à ces tyrans une haine implacable: ils s'armerent tous & les attaquerent à forces ouvertes: mais leurs armes étoient trop foibles pour réſiſter à celles des Européens; ils étoient toujours battus. Un de leurs Caciques, nommé *Cotubama*, défendit ſa liberté avec un courage qui approchoit de l'héroïſme: il réſiſta long-tems; mais à la fin il fut pris & pendu à Saint-Domingue. Ses ſujets, auxquels il avoit inſpiré ſon courage, réſiſterent encore, &, ſe voyant réduits aux dernières extrêmités, ils s'enfonçoient eux-mêmes leurs fléches dans le corps; d'autres ſe précipitoient ſur les pointes des rochers. Ceux qui échapperent à la mort furent réduits au plus dur eſclavage, &, pour prix de leur travail, on leur fourniſſoit à peine leur ſubſiſtance. Les femmes, les enfans, les nobles qui ſuccomboient à la fatigue, n'avoient pas même la conſolation de voir qu'on les plaignoit. Barthelemi de Las Caſas reproche à d'Ovando de n'avoir pas eu plus de zèle pour la converſion de ces malheureux

Continuation des cruautés contre les Indiens.

Herrera, liv. 6. chap. 18.

reux que s'ils euſſent été des animaux privés de raiſon. Il ne ſongeoit qu'à amaſſer des richeſſes, entretenoit une police ſi exacte parmi les Eſpagnols, qu'on faiſoit tous les ans quatre fontes d'or dans l'île, & chaque fonte fourniſſoit cent dix & cent vingt mille marcs. Le bruit s'en répandit bientôt en Eſpagne, & y fit un ſi prodigieux effet, qu'il ne s'y trouva bientôt plus aſſez de vaiſſeaux pour paſſer ceux qui vouloient aller partager ces tréſors. La plupart des Seigneurs & des Miniſtres demanderent & obtinrent des départemens dans l'île Saint-Domingue. Ils y établirent des Agens, qui travaillerent aux intérêts de leurs maîtres & aux leurs mêmes. Les peines & les fatigues des Indiens augmenterent au point, qu'il en périt une multitude incroyable.

Or que l'île de Saint-Domingue fournit à l'Eſpagne.

Comme on n'avoit fait paſſer dans cette île qu'un très-petit nombre de femmes Eſpagnoles, la plupart des nouveaux habitans s'étoient attachés à des filles du pays; mais ils ne les prenoient pas en qualité de femmes : la plupart étoient même mariés en Eſpagne. Pour remédier à ce déſordre, Ovando chaſſa de l'île ceux qui étoient mariés & qui refuſoient de faire venir leurs femmes, & obligea les autres, ſous la même peine, d'épouſer leurs maîtreſſes ou de s'en défaire. Preſque tous prirent le premier parti, & l'on peut dire que les trois quarts des Eſpagnols qui compoſent aujourd'hui cette Colonie, ſont deſcendus de ces mariages.

Le nombre des Indiens étant ſi prodigieuſement diminué, qu'il ne s'en trouvoit

plus assez pour faire les ouvrages auxquels on les employoit, Ovando résolut de transporter dans cette île les habitans des Lucaies. Il fit goûter son projet à la Cour, sous prétexte de procurer à ces malheureux les lumières de la Religion, parce qu'on ne pouvoit leur envoyer un assez grand nombre de Missionnaires. Si-tôt qu'on eut obtenu le consentement de la Cour, plusieurs particuliers équiperent des bâtimens à leurs frais pour aller faire des recrues aux Lucaies, & mirent toutes sortes de fourberies en usage pour engager ces Insulaires à les suivre. Les uns leur dirent qu'ils venoient d'une région délicieuse où étoient les ames de leurs parens & de leurs amis morts, qui les invitoient à venir partager leur bonheur. Ces impostures en séduisirent plus de quarante mille : mais lorsqu'ils reconnurent qu'on les avoit trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & les autres formerent toutes sortes d'entrepriſes pour se dérober à la cruauté de leurs tyrans. Un navire Espagnol en rencontra plusieurs à plus de cinquante lieues en mer, sur un tronc d'arbre auquel ils avoient attaché des calebasses remplies d'eau douce. Ils étoient près d'arriver à leur île : mais on les força d'entrer dans le vaisseau, & on les reconduisit à l'esclavage. On employa bientôt la violence pour transplanter les habitans des Lucaies à l'île Saint-Domingue, & en peu d'années les Lucaies furent absolument désertes.

On dépeuple les Lucaies.

En 1508, Ovando fut rappellé en Espagne, & Dom Diegue Colomb, fils aîné du célébre Christophe, fut nommé Gou-

verneur-Général de l'Amérique : pluſieurs Ecrivains prétendent qu'on y ajouta la qualité de Vice-Roi. Il arriva à Saint-Domingue le 10 Juillet 1509, amena avec lui quantité de Nobleſſe, pluſieurs Officiers & un nombre aſſez conſidérable de Demoiſelles qui compoſoient le cortége de la Vice-Reine, & qui épouſerent par la ſuite les hommes le plus diſtingués de la Colonie.

On forme des Siéges Epiſcopaux à Saint-Domingué.

Le Roi Ferdinand obtint en 1511, du Pape Jules II, une Bulle, par laquelle on érigeoit San-Domingo, la Conception & Saint-Jean Portoric en Evêchés ſuffragans de Seville. Les prémices & les dixmes de tous les biens de la terre, á l'exception des métaux, des perles, des pierres précieuſes ; la juriſdiction ſpirituelle & temporelle ; enfin les mêmes droits dont jouiſſoient les Evêques de Caſtille, furent attribués aux trois nouveaux ſiéges. Le Roi voulut que ces trois Evêques partageaſſent les dixmes avec le Clergé, les Hôpitaux & les Fabriques : il ſe réſerva la nomination des bénéfices & des dignités.

Les Dominiquains veulent arrêter les cruautés qu'on exerce dans l'île Saint-Domingue.

La Religion & l'humanité ſe réunirent enfin contre les Eſpagnols en faveur des Indiens. Les Dominiquains qui étoient établis dans cette île, ne virent qu'avec horreur les traitemens indignes que l'on faiſoit eſſuyer à des hommes : ils s'armerent de tout le zèle Apoſtolique pour arrêter cette ſcandaleuſe cruauté. L'Hiſtoire nous a tranſmis le nom de celui qui oſa le premier plaider la cauſe de l'humanité. Il ſe nommoit *Antoine Monteſino*, s'étoit fait une grande réputation d'éloquence

& de ſainteté. Il monta en chaire un jour ſolemnel à Saint-Domingo, déclama avec force devant le Vice-Roi & tout ce qu'il y avoit de perſonnes diſtinguées dans la Colonie contre l'injuſtice & la barbarie avec laquelle il voyoit traiter les Indiens. Le zèle de ce Religieux alla juſqu'à l'emportement. Les Eſpagnols, ſe voyant attaqués du côté le plus ſenſible, murmurerent. Les Officiers Royaux preſſerent le Vice-Roi de réprimander vivement un indiſcret, qui avoit manqué de reſpect à ceux que la Cour honoroit de ſa confiance. Le Vice-Roi les envoya d'abord au Couvent porter leurs plaintes au Supérieur : mais ce Religieux, qui ſe nommoit le Pere de Cordoue, leur répondit que le Pere Monteſino avoit obéi à ſon devoir, & que ce qu'il avoit dit devoit être approuvé de tous ceux qui reſpectoient Dieu & le Roi. Les Officiers lui déclarerent que ſi le Prédicateur ne ſe rétractoit pas en chaire, les Dominiquains ſeroient chaſſés de l'Iſle. Les eſprits s'échaufferent de part & d'autre ; on en vint enſuite aux moyens d'accommodement, & l'on convint que le Pere Monteſino prêcheroit avec plus de circonſpection, & qu'il donneroit quelque ſatisfaction à ceux qui ſe croyoient offenſés. Le Dimanche ſuivant il ſe trouva à l'Egliſe un concours étonnant de monde qui attendoit le Prédicateur avec impatience, eſpérant qu'il alloit ſe rétracter. Il parut, &, loin de tenir un langage différent, il dit, « que ſi » l'ardeur de ſon zèle, dans la cauſe du » monde la plus juſte, l'avoit empêché de Herrera, liv. 8. chap. 12.

» meſurer aſſez ſes expreſſions, il prioit » ceux qui s'en étoient cru bleſſés de lui » pardonner, qu'il connoiſſoit le reſpect » qui étoit dû aux dépoſitaires de l'auto- » rité du Prince ; mais qu'on ſe trompoit » ſi l'on comptoit lui faire un crime de » s'être élevé contre la barbarie ». Il dit ſur cela des choſes encore plus fortes que la première fois. Après être entré dans un détail extrêmement pathétique des abus, il demanda « quel droit des gens qui étoient » ſortis d'Eſpagne, parce qu'ils y man- » quoient de pain, avoient de s'engraiſ- » ſer de la ſubſtance d'un peuple né auſſi » libre qu'eux ? pourquoi ils diſpoſoient » de la vie des malheureux Indiens, com- » me d'un bien propre ? qui les autoriſoit » à exercer ſur eux un empire tyranni- » que ? s'il n'étoit pas tems de mettre des » bornes à une cupidité qui étoit la ſour- » ce de tant de crimes, & ſi l'on vouloit » lui ſacrifier encore quinze ou vingt mille » Indiens qui reſtoient à peine de plus » d'un million qu'on avoit trouvé dans » l'île ? »

Les Officiers, plus indignés encore de ce diſcours, qu'ils ne l'avoient été du premier, prirent le parti d'en inſtruire le Roi, & chargerent de cette commiſſion *Alfonſe d'Eſpinar*, Franciſcain, homme vertueux, mais dont les talens étoient bornés. Les Dominiquains, voyant que l'Ordre de Saint François ſe déclaroit contr'eux, & qu'il étoit ſoutenu de pluſieurs perſonnes puiſſantes, firent partir le Pere Monteſino pour plaider ſa propre cauſe à la Cour. Il la trouva prévenue contre lui ;

mais ſon zèle lui fit franchir toutes les barrières qui environnoient le trône. Le Roi le reçut avec bonté. Par le ſecours de ſon éloquence, il fit comprendre à ce Prince qu'on lui avoit déguiſé la vérité. Il n'en put cependant obtenir qu'un ordre pour l'aſſemblée d'un Conſeil extraordinaire. Il repréſenta dans le Conſeil qu'on n'avoit aucun droit d'attenter à la liberté d'une nation ſur laquelle on n'avoit aucun pouvoir légitime & dont on n'avoit reçu aucun tort. On lui répondit que les Indiens devoient être regardés comme des enfans qui, à cinquante ans, avoient l'eſprit moins avancé que les Européens ne l'ont à dix, par conſéquent incapables de ſe conduire & de concevoir les vérités les plus ſimples; ſi peu ſenſibles à la miſere naturelle de leur condition, que, malgré le ſoin qu'on prenoit de les vêtir, ils n'étoient pas plutôt éloignés des yeux de leurs maîtres, qu'ils déchiroient leurs habits pour courir nuds dans les montagnes, où ils s'abandonnoient à toutes ſortes d'infamies; que l'oiſiveté paroiſſoit être leur ſouverain bien, & que la néceſſité du travail pouvoit les retenir dans la ſoumiſſion; qu'ils étoient enfin incapables de faire aucun uſage de la liberté; & qu'aux défauts & à l'incapacité des enfans, ils joignoient les vices des hommes le plus corrompus.

Monteſino fit connoître que ces accuſations étoient exagérées, & parla avec tant de force, que le Roi voulut qu'on accordât quelque choſe à l'équité de ſa cauſe. On décida que les Indiens ſeroient re-

gardés comme étant libres, mais que les départemens resteroient dans la même situation qu'ils étoient. On défendit expressément de faire porter aux Insulaires aucun fardeau & de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. On ordonna en même-tems qu'on nommeroit des Visiteurs qui seroient les protecteurs de ces malheureux, & sans le consentement desquels on ne pourroit en mettre aucun en prison. On régla encore qu'ils auroient un jour de relâche dans la semaine, outre les Dimanches & les Fêtes, & que les femmes enceintes seroient exemptes de toute sorte de travail. Ces réglemens étoient justes, mais ils furent presque tous sans effet, comme on va le voir.

Le Roi d'Espagne, croyant en avoir assez fait pour les Indiens, ordonna au Pere de Cordoue, qui avoit suivi de près Montesino en Espagne, de faire cesser les invectives des Prédicateurs de son Ordre contre les Officiers, & de se contenter, comme ils l'avoient fait auparavant, d'édifier les Indiens par la pureté des mœurs, sans se mêler des affaires du Gouvernement.

L'humanité ne trouvant pas plus d'appui à la Cour d'Espagne, la cruauté augmenta contre les Indiens: il sembla même qu'on voulût les punir de ce qu'il s'étoit trouvé des hommes assez généreux pour prendre leur défense, & l'on ne peut voir sans horreur le tableau de la barbarie que les Espagnols exercerent contr'eux. Ils les accouploient pour le travail comme des bêtes de somme, &, les ayant chargés

Histoire de S. Dominque, liv. 5. pag. 124. & suiv.

au-delà de leurs forces, ils les faiſoient marcher à coups de fouet. S'ils tomboient ſous le poids du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne ceſſoit de frapper que lorſqu'ils étoient relevés. On ſéparoit les femmes de leurs maris. La plupart des hommes étoient confinés dans des mines, d'où ils ne ſortoient jamais, & les femmes étoient employées à la culture des terres. Dans les plus pénibles travaux, on ne les nourriſſoit que d'herbes & de racines. On en voyoit expirer une multitude ſous les coups ou par la fatigue. Les meres, dont le lait avoit tari ou s'étoit corrompu faute de nourriture, tomboient mortes de foibleſſe ou de déſeſpoir ſur le cadavre palpitant de leur enfant. Quelques-uns ſe réfugioient dans les montagnes pour ſe dérober à la tyrannie : on établit des Officiers, ſous le titre d'*Alguaſils del Campo*, pour donner la chaſſe à ces transfuges. Ces exécuteurs de la tyrannie ſe mirent en campagne avec une meute de chiens, qui déchirerent un grand nombre de ces malheureux. Quantité d'autres, pour prévenir une mort ſi cruelle, avalerent du jus de manioc, qui eſt un poiſon très-violent, ou ſe pendirent à des arbres, après avoir rendu ce funeſte ſervice à leur femme & à leurs enfans.

Les Miſſionnaires étoient forcés de voir exercer toutes ces cruautés & de ſe borner à gémir : mais l'intrépide *Las Caſas* oſa braver tous les ménagemens de l'intérêt en faveur de l'humanité. On le peint comme un homme vif, hardi, entreprenant, d'un eſprit ferme, d'une érudition

Las Caſas entreprend de ſoulager les Indiens.

Son caractère.

profonde & d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire abandonner ſon ſentiment, lorſqu'il croyoit la gloire de Dieu intéreſſée. Il avoit vu avec ſatisfaction les Dominiquains ſe ſoulever contre la cruauté des Eſpagnols à l'égard des Indiens ; mais il fut indigné de la tranquillité & de l'eſpèce d'indifférence dans leſquelles il les vit tomber par la ſuite. Il entreprit de faire revivre la même cauſe, & le zèle qui lui fit donner le titre de protecteur des Indiens, ne ſe ralentit qu'à ſa mort. Perſuadé que le Roi n'étoit pas informé de ce qui ſe paſſoit aux Indes occidentales, il prit la réſolution d'aller lui-même en Eſpagne pour lui en faire le tableau.

Il arriva à la Cour vers la fin de 1515, préſenta au Monarque des lettres de recommandation de l'Archevêque de Seville, lui déclara, ſans aucune eſpèce de déguiſement, qu'il n'étoit venu de l'île Saint-Domingue que pour lui donner avis que l'on tenoit dans les Indes une conduite qui étoit également contraire à la conſcience & à ſa couronne, & ajouta qu'il s'expliqueroit plus clairement quand il plairoit à ſa Majeſté de l'écouter. Le Roi, étonné de cette fermeté, lui dit de faire un Mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte conférence il alla trouver le Pere *Matienco*, Dominiquain, Confeſſeur du Roi, lui dit avec la même fermeté, qu'il n'ignoroit pas que les Officiers de l'île Saint-Domingue n'euſſent prévenu la Cour contre lui ; que les Miniſtres des Indes ne ſe déclaraſſent pour eux, parce qu'ils avoient

des départemens d'Indiens, & qu'il n'avoit de fond à faire que ſur lui & ſur la juſtice de ſa cauſe. Il lui expoſa enſuite toutes les cruautés qu'on exerçoit ſur ces malheureux Inſulaires, & l'exhorta, au nom du Ciel, à prendre les intérêts de la Religion, de la juſtice & de l'innocence.

Matienco rendit compte au Roi de l'entretien qu'il avoit eu avec Las Caſas, & lui fit promettre d'accorder une audience particulière à ce dernier. Las Caſas ne laiſſa pas, par le conſeil de Matienco, d'aller voir l'Évêque de Burgos, le même qui avoit été ſi contraire aux Colombs, & qui étoit encore Miniſtre des Indes, & lui fit entendre que toutes ſes explications ſeroient communiquées au Roi. Il en fut mal reçu; mais il ne ſe rebuta pas, eſpérant que les recommandations de Matienco & de l'Archevêque de Seville le feroient réuſſir dans ſon entrepriſe.

La mort de Ferdinand, qui arriva le 23 Février 1516, déconcerta ſes projets, mais n'arrêta pas ſon zèle. Il alla trouver le Cardinal Ximenès qu'on avoit déclaré Régent du Royaume pendant l'abſence de Charles-Quint: il le trouva fort bien diſpoſé en ſa faveur. Le Cardinal, après pluſieurs conférences, voulut l'entendre dans une aſſemblée de Docteurs, & fit compoſer un nouveau réglement dans lequel il ordonna que les intérêts des Indiens & des Eſpagnols dans les Colonies fuſſent également ménagés. Ce réglement portoit que les Indiens ſeroient inſtruits dans la Foi, & qu'on les occuperoit uti-

lement, mais ſans rigueur, pour les mettre en état de payer à la Couronne le tribut qu'on leur avoit impoſé. On ordonnoit, dans cette intention, qu'ils ſeroient ſéparés des Eſpagnols; qu'on en formeroit pluſieurs villages, dans chacun deſquels on placeroit un Miſſionnaire avec toute l'autorité néceſſaire pour faire reſpecter ſa perſonne & ſon miniſtère; qu'on aſſigneroit à chaque famille un héritage pour faire cultiver à ſon profit, & que le tribut ſeroit meſuré ſuivant la nature du terrain & ſur les avantages de ſa ſituation.

La difficulté conſiſtoit à trouver des ſujets propres à l'exécution d'un ſi beau projet. Le Cardinal jugea qu'on n'en devoit attendre que de l'état régulier. Les Religieux de Saint Dominique & de Saint François, n'ayant pas été d'accord ſur le principal point, il ſe crut obligé d'exclure ces deux Ordres; ſe détermina pour celui de Saint Jérôme. Il s'adreſſa un Supérieur de cet Ordre, qui lui en donna douze, parmi leſquels il en choiſit trois également reſpectables par leur ſavoir & leur pitié. Le Régent les envoya dans l'île avec une autorité preſqu'abſolue. Ils eurent ordre de licencier, en arrivant, les Indiens de l'Evêque de Burgos, ceux du Commandeur de Conchillos, enfin, ceux de tous les Miniſtres & Seigneurs de la Cour qui avoient obtenu des départemens du feu Roi. On les chargea en même-tems de faire aſſembler tous les principaux Caciques, & de leur dire que le Conſeil du Roi Catholique les regardoit comme un peuple libre,

ſujet de la Couronne & Chrétien, qu'il avoit envoyé dans l'île des Miniſtres pour écouter leurs griefs ; de ne point craindre de déclarer les torts qu'on leur avoit faits, afin qu'on pût y remédier & en punir les auteurs ; que ſa Majeſté avoit autant à cœur leurs intérêts qu'eux mêmes, & qu'il n'épargneroit rien pour leur en donner des preuves. Ils avoient ordre en outre de faire viſiter par des Religieux toutes les habitations de l'île, pour connoître de quelle manière on avoit traité juſqu'alors les Indiens ; de s'informer exactement de l'état des mines ; voir s'il étoit à propos de réunir les naturels du pays & d'en former des bourgades ; &, ſuppoſé qu'on prît ce parti, compoſer ces bourgades de trois cens Indiens chaque, y conſtruire une Egliſe & un Hôpital ; avoir ſoin de faire travailler à la terre les Indiens éloignés des mines ; de donner aux Caciques qui commanderoient les bourgades, quatre fois plus de terrain qu'aux autres Indiens, & de régler que chacun de leurs ſujets fût tenu de leur donner tous les ans quinze journées de ſon travail.

Réglemens que le Cardinal Ximenès fait en faveur des Indiens.

Les trois Commiſſaires furent encore chargés de nommer des Viſiteurs Royaux, dont chacun auroit inſpection ſur un certain nombre de bourgades ; de ſtatuer qu'on n'entreprendroit rien de conſidérable dans aucune bourgade, ſans le conſentement du Miſſionnaire, du Cacique & du Viſiteur ; que chaque Cacique pourroit condamner ſes ſujets au fouet ; mais que pour les crimes qui mériteroient une punition

plus sévère, la connoissance en seroit réservée aux tribunaux établis par le Roi; d'empêcher que les Indiens n'eussent aucune sorte d'armes; de ne pas souffrir qu'ils allassent tout nuds, qu'ils eussent plus d'une femme, & qu'ils quittassent celle qu'ils auroient une fois prise; de décerner la peine du fouet contre les adultères; d'assigner les appointemens des Visiteurs, partie sur le Domaine, partie sur les Villages de leur dépendance, & ceux des Missionnaires, sur les Décimes, les Messes & les Offrandes, avec défense de rien recevoir pour les fonctions Ecclésiastiques, & obligation d'avoir un Cathéchiste pour apprendre à lire aux enfans, & leur enseigner la langue Castillane.

Herrera, dec. 2. l. 2. c. 4, 5, 6.

Histoire de S. Domingue, liv. 5.

Les Indiens n'étant plus sous la domination des Castillans, pouvoient travailler aux mines pour leur compte, & l'on recommanda aux Commissaires de les y engager; de fixer l'heure de commencer & de finir le travail; de n'y employer personne avant l'âge de vingt ans & après cinquante; de ne laisser aller aux mines qu'un tiers du village; de ne pas souffrir qu'il y restât plus de deux mois de suite; de n'y employer les femmes que du consentement de leurs maris. On les chargea encore d'ordonner que les mineurs gardassent jusqu'au tems de la fonte ce qu'ils auroient tiré de minéraux, pour les porter aux rendez-vous, sous la conduite du Visiteur & du Cacique; que du produit on fît trois parts égales, la première pour le Roi, & les deux autres pour être distribuées entre le Cacique, le Mineur &

la Bourgade, en prélevant auparavant les frais de la fonte ; que dans toute l'île il y eût douze Mineurs Caſtillans, dont l'emploi ſeroit de découvrir les mines, de les montrer aux Indiens, & dont on aſſureroit les appointemens moitié ſur le tréſor & moitié ſur les Indiens; que les Eſpagnols qui auroient des Eſclaves Caraïbes pourroient les employer aux mines, mais à condition de payer au Roi le dixième s'ils étoient mariés, & le ſeptième s'ils ne l'étoient pas. Le Roi s'engageoit à fournir des Caravelles pour courir ſur ces ſortes d'eſclaves ; mais avec défenſe, ſous peine de la vie, de courir ſur d'autres que ſur des Cannibales.

Les répréſentations & les clameurs de ceux qui avoient des départemens dans l'île Saint-Domingue furent inutiles, le Cardinal ordonna l'exécution de ſon réglement. On ne ſait lequel mérite plus d'éloges, de Las Caſas qui brava tous les dangers du reſſentiment des grands, pour faire rentrer l'humanité dans ſes droits aux Indes ſeptentrionales, & pour dérober de malheureuſes victimes à la tyrannie, ou du Cardinal Régent, qui l'écouta & ſuivit ſes conſeils. On peut regarder ce réglement comme l'eſſai de la politique du fameux Ximenès.

On ne conſulta pas pour cette nouvelle forme d'adminiſtration le Vice-Roi, ſoit qu'il eût été deſſervi auprés du Régent, ſoit qu'on ne voulût pas lui donner la mortification de travailler à un réglement qui reſſerroit plus que jamais ſon pouvoir. Il eut encore le chagrin de voir qu'on don-

noit aux trois Commiſſaires un adjoint ſéculier, ſous le titre d'Adminiſtrateur. On attribua au dernier une entière autorité ſur les troupes, l'adminiſtration immédiate des finances & l'exercice de la juſtice criminelle, parce que tous ces emplois ne convenoient pas à des Religieux. Les Auditeurs Royaux furent interdits pour avoir abuſé de leur autorité.

Las Caſas, qu'on crut néceſſaire aux Indes, fut honoré du titre de Protecteur des Indiens, avec cent peſos d'appointemens. Il fut en même tems chargé d'accompagner les Commiſſaires, pour les aider de ſon crédit auprès des naturels du pays, & les inſtruire de leurs mœurs & de leurs uſaſes. On vit dans le même tems arriver à Madrid quatorze Religieux de l'ordre de Saint François, tous envoyés de différens Couvens de Picardie. Ils offrirent de ſacrifier leur vie pour la converſion des Indiens. On comptoit parmi eux un frere du Roi d'Ecoſſe, auſſi reſpectable par ſa ſainteté que par ſa naiſſance. Leur Chef, nommé le *Pere Remi*, avoit déja prêché l'Evangile dans les Indes. Le Cardinal, qui étoit du même Ordre, donna des louanges à leur zèle, & leur procura toutes les commodités néceſſaires pour leur paſſage.

Hiſtoire de S. Domingue, liv. 5.

Les trois Commiſſaires Iéronimites arriverent à San-Domingo le 2 Décembre 1516. Ils montrerent leurs proviſions aux Officiers, &, après avoir fait reconnoître leur autorité, ils prirent poſſeſſion du Palais de l'Audience Royale. Le bruit ſe répandit bientôt qu'ils alloient rendre la li-

Adminiſtration des Iéronimites dans l'île Saint-Domingue.

berté aux Indiens ; les murmures & les plaintes commencerent ; mais ils les appaiſerent par un coup de vigueur qui étonna tous les Eſpagnols : ils firent punir un des Officiers qui ſembloit vouloir exciter une ſédition ; lui ôterent ſes dignités & le condamnerent à une amende de dix peſos d'or. Ils commencerent leur réforme par déclarer libres tous les Indiens dont les maîtres étoient abſens, & les diſtribuerent dans les différens départemens. Ils les laiſſerent cependant tous dans une ſorte d'eſclavage, parce qu'ils craignoient que, rendus à eux-mêmes, ils ne vouluſſent plus recevoir les lumières de la Foi. On diſoit même que leur ſtupidité naturelle les rendoit incapables d'y rien comprendre, & l'on ſe perſuadoit que le ſeul moyen de les faire vivre en hommes, étoit de les laiſſer ſous le joug. Les Iéronimites ſe contentereut de leur procurer tous les adouciſſemens que ces malheureux pouvoient recevoir dans l'eſclavage. Ils mirent en vigueur toutes les anciennes ordonnances, en firent de nouvelles, & prirent les plus ſages précautions pour en aſſurer l'exécution ; mais Las Caſas demandoit avec fermeté que l'on abolît les départemens.

Ses repréſentations furent d'abord aſſez modérées ; mais lorſqu'il vit qu'elles étoient ſans effet, il ſe livra à l'impétuoſité de ſon caractère, alla juſqu'aux menaces & aux invectives. Il s'appuya de ſa qualité de protecteur des Indiens, qu'il voyoit, diſoit-il, dans une cruelle oppreſſion, malgré les ordres de la Cour. Cette

conduite, qui étoit directement opposée à la douceur constante des Iéronimites, lui attira tant de haine, que, pour mettre sa vie en sûreté, il fut obligé de se renfermer dans le Couvent des Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commissaires, qui écrivirent de leur côté, & qui, étant écoutés plus favorablement, reçurent ordre de le renvoyer en Espagne; mais il avoit devancé ces ordres & s'étoit embarqué sur le premier vaisseau qui avoit fait voile pour l'Europe.

Il se rendit en arrivant à Aranjuez pour porter ses plaintes au Cardinal Ximenès; mais il ne put le voir, parce que ce Ministre étoit dangereusement malade. Las Casas apprit que le Roi Charles devoit bientôt arriver à Seville; il s'y rendit. Le Pere Manzanedo, un des trois Commissaires de Saint-Domingue, l'y suivit de près: ses deux Collegues l'avoient envoyé en Espagne pour répondre aux accusations du protecteur des Indiens. Tous ceux qui composoient le Conseil reçurent d'abord ce Religieux plus favorablement que son adversaire; mais rien ne pouvoit abattre la constance de celui-ci.

Charles arriva en Espagne, le Cardinal Ximenès mourut. Tous les Grands représenterent au Roi que ce Ministre leur avoit fait beaucoup de tort en voulant leur ôter les départemens qu'ils avoient dans l'île Saint-Domingue; les Seigneurs Flamands, qui avoient beaucoup de crédit auprès de sa Majesté, demanderent à partager les avantages du Nouveau Monde;

Le jeune Prince, ſans en prévoir les conſéquences, ne fit aucune difficulté d'accorder tout ce qu'on lui demandoit. Ces nouvelles cauſerent le plus vif chagrin à Las Caſas, qui fit au Monarque de fortes repréſentations ſur ces libéralités. Voyant qu'on ne l'écoutoit pas, il propoſa un moyen qu'il crut infaillible pour ſoulager les Indiens. Ce fut d'envoyer des Negres & des Laboureurs dans tous les endroits où les Eſpagnols avoient formé des habitations. Ce projet fut goûté par pluſieurs Seigneurs Flamands, paſſa au Conſeil des Indes, & le Roi ſigna une ordonnance pour faire tranſporter quatre mille Negres aux grandes Antilles. Le privilége en fut accordé à un Seigneur Flamand, qui le vendit aux Génois pour la ſomme de vingt-trois mille ducats. Ils mirent leurs Negres à un ſi haut prix, que tous les avantages qu'on s'en étoit promis s'évanouirent.

On révoqua à la fin la commiſſion des Iéronimites, & l'on donna à Rodrigue de *Figueroa* un plein pouvoir pour agir d'une manière convenable aux circonſtances, avec ordre cependant de prendre l'avis des plus ſages Officiers Eſpagnols qui étoient aux Indes. Las Caſas fit tant de repréſentations, qu'il obtint à la fin qu'on rendît la liberté à tous les Indiens.

Maladie ſingulière qui fait périr un très-grand nombre d'Indiens.

Pendant que ces événemens arrivoient en Europe, les Indiens qui étoient dans l'île Saint-Domingue furent attaqués d'une maladie, qui en fit périr une ſi grande quantité, qu'il paroiſſoit qu'elle n'avoit jamais été peuplée. Ils ſentoient un feu

qui les dévoroit, &, pour ſe ſoulager, ils ſe jettoient dans les rivières; mais le moyen qu'ils cherchoient pour adoucir leur mal, étoit préciſément ce qui leur cauſoit la mort. Les Eſpagnols ne furent point attaqués de cette maladie, ce qui a fait croire aux Hiſtoriens qu'elle étoit naturelle dans ce pays.

Ce fléau fut ſuivi d'un autre, dont les effets furent communs aux deux nations. On vit paroître tout-à-coup dans l'île Saint-Domingue & dans celle de Portoric, une ſi prodigieuſe quantité de fourmis, que la ſurface de la terre en fut couverte. Celles de Portoric étoient armées d'aiguillons dont les piqûres cauſoient une douleur très-vive. Elles pénétroient par-tout, & l'on étoit obligé, pour prendre un peu de repos, de mettre ſur les lits de grands baſſins remplis d'eau. Dans l'île Saint-Domingue elles s'attachoient aux arbres, qu'elles attaquoient d'abord par la racine, & qu'elles rendoient auſſi ſecs & auſſi noirs que s'ils euſſent été brûlés. Envain on les noyoit, un inſtant après il en reparoiſſoit le même nombre. On employa le feu qui n'eut pas plus de ſuccès, & ſouvent après avoir brûlé des monceaux de leurs œufs, qu'on trouvoit dans la terre juſqu'à la hauteur de quatre palmes, on voyoit ſortir le lendemain des mêmes endroits de nouvelles légions de ces inſectes. Après avoir épuiſé toutes les reſſources humaines, on s'adreſſa au Ciel par des cérémonies & des vœux aſſez bizarres, auxquels on attribua la fin du mal.

Ravages extraordinaires cauſés par les Fourmis.

Toutes les plantes qui avoient été at-

taquées par ces animaux périrent entièrement : mais celles qu'on leur fit ſuccéder, vinrent beaucoup plus vîte qu'à l'ordinaire & produiſirent preſqu'auſſitôt des fruits. A peine l'île étoit-elle délivrée de cette plaie, qu'elle eut beaucoup à ſouffrir de la voracité d'un grand nombre de chiens échappés des habitations. Ils s'attacherent particulièrement, aux porcs ſauvages qui avoient prodigieuſement multiplié depuis l'établiſſement des Eſpagnols. Les veaux ne furent pas plus épargnés : ils les dévoroient à meſure qu'ils naiſſoient dans les pâturages.

Las Caſas, voyant qu'on n'avoit pas pour les Indiens autant d'égards qu'il auroit déſiré, prit une réſolution qui lui fut plutôt dictée par le zèle que par la prudence. Il alla trouver tous ceux qui avoient le titre de Prédicateurs & de Théologiens du Roi, & les engagea, au nombre de huit, à ſe rendre au Conſeil, pour y déclarer que les Seigneurs dont il étoit compoſé répondroient à Dieu de tout le mal qui ſe commettoit dans les Indes, puiſqu'après tant de repréſentations, ils ne vouloient pas y apporter le remede qui dépendoit d'eux. Le Pere Michel de Salamanque, Dominiquain, qu'ils avoient choiſi pour leur Orateur, expoſa ſans ménagement tout ce que le protecteur des Indiens lui avoit inſpiré. On eut la patience de l'écouter ; mais lorſqu'il eut fini, l'Evêque de Burgos le regardant d'un œil ſévère, lui demanda d'où lui venoit cette hardieſſe, & depuis quand les Prédicateurs ſe mêloient du Gouvernement? La Fuente,

Action hardie de Las Caſas & de quelques autres Théologiens.

autre Docteur, répondit qu'ils étoient chargés des intérêts de la maison de Dieu, pour lesquels ils devoient être prêts à donner leur vie ; qu'il n'étoit pas surprenant que des Docteurs en Théologie, qui pouvoient être consultés par un Concile Général, donnassent des avis aux Ministres des Rois ; qu'ils venoient donc par office & par devoir leur déclarer que s'ils ne réformoient pas les abus qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en chaire pour attaquer publiquement ceux qui violoient la Loi de Dieu & qui négligeoient le service du Roi ; qu'ils croiroient en cela remplir la plus essentielle de leurs obligations, qui étoit de prêcher & d'accomplir l'Evangile. Dom Garice de Padilla, qui étoit fort instruit, dit que le Conseil avoit fait jusqu'alors tout ce qu'il avoit dû, que la preuve en étoit dans les actes mêmes qu'on vouloit bien leur communiquer, quoique leur présomption ne méritât pas cette condescendance. La Fuente repartit, qu'on devoit en effet leur montrer ces actes, & qu'ils étoient disposés à les louer s'ils les trouvoient dignes de louanges ; mais que si la justice y étoit blessée, ils prononceroient anathême contre les auteurs, extrêmité à laquelle ils ne croyoient pas que leurs Seigneuries voulussent les obliger.

Le jour suivant on les appella au Conseil, pour y entendre la lecture des Ordonnances qu'on avoit dressées pour les Indes. Le Président reçut leurs objections avec beaucoup de douceur : on leur promit de les examiner & d'avoir égard à

leurs avis. Las Caſas, voyant qu'on vouloit prendre des délais pour fatiguer ſon zèle & ſon opiniâtreté, fit de nouvelles tentatives auprès des Seigneurs Flamands. Ces étrangers, qui n'étoient pas fâchés de trouver les Miniſtres Eſpagnols en défaut, pour avoir occaſion de ſe rendre plus néceſſaires, lui conſeillerent de recuſer tout le Conſeil des Indes, & particulièrement l'Evêque de Burgos. Il ſaiſit cette idée & obtint, par leur crédit, une jonte extraordinaire. Cette eſpèce de victoire que Las Caſas remportoit ſur le Conſeil, fit beaucoup de bruit en Eſpagne : il parvint aux oreilles du Roi, qui voulut en ſavoir la cauſe. Il fit venir en ſa préſence Las Caſas & Dom Juan de Quevedo, Evêque de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, qui étoit d'une opinion différente de celle du premier. Il fit avertir le Vice-Roi de s'y trouver auſſi avec un Religieux de Saint François qui étoit arrivé depuis peu de Saint-Domingue, & qui gardoit encore moins de ménagemens que Las Caſas ſur les intérêts de la Religion & de l'humanité dans le Nouveau Monde.

Lorſque tous ceux qui étoient mandés pour cette aſſemblée furent arrivés, le Roi parut dans une grande ſalle du Palais élevé ſur un trône, avec tout l'appareil de la Royauté. Tout le monde ayant pris ſa place, le Chancelier dit à l'Evêque du Darien : « Révérend Evêque, ſa Majeſté » vous ordonne de parler ». L'Evêque ſe leva auſſi-tôt, & dit que les explications qu'il avoit à donner, ne pouvant être communiquées qu'à ſa Majeſté & à ſon

Conſeil, il la ſupplioit de faire éloigner ceux qui ne devoient pas les entendre. Le Chancelier lui dit que tout ce qu'il y avoit des Seigneurs préſens avoient été appellés pour aſſiſter au Conſeil, & qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Il dit que depuis cinq ans qu'il s'étoit rendu en Amérique, on n'avoit rien fait pour le ſervice de Dieu, ni pour celui du Prince; que le pays dégénéroit au lieu de s'améliorer; que le premier Gouverneur qu'il y avoit eu étoit un méchant homme, que le ſecond étoit encore plus méchant, & que tout alloit ſi mal, qu'il s'étoit vu obligé de paſſer en Eſpagne pour en informer le Roi. Cependant comme il étoit queſtion de donner ſon avis ſur la conduite que l'on devoit tenir à l'égard des Indiens, il ajouta que tous ceux qu'il avoit vus, ſoit dans le pays qu'il venoit d'habiter, ſoit dans les autres lieux où il avoit paſſé, lui avoient paru nés pour la ſervitude; qu'ils étoient naturellement pervers, & que ſon ſentiment étoit de ne pas les abandonner à eux-mêmes, mais de les diviſer par bandes, & de les mettre ſous la diſcipline des plus vertueux Eſpagnols, ſans quoi l'on n'en feroit jamais des Chrétiens, même des hommes.

Lorſque l'Evêque eut ceſſé de parler, Las Caſas reçut ordre d'expliquer ſes idées. Il dit que c'étoit un mouvement de compaſſion naturelle qui l'avoit porté à paſſer en Eſpagne pour informer ſa Majeſté des excès qui ſe commettoient dans les Indes.

Las Caſas plaide la cauſe des In-

» L'ennemi de toute vertu, ajouta-t-il, ne » manque pas des Miniſtres qui tremblent de

» de voir le ſuccès de mon zèle ; mais en laiſſant pour un moment ce qui touche » la conſcience, l'intérêt de votre Majeſté » eſt ici d'une ſi haute importance, que les » richeſſes de tous les Etats de l'Europe » enſemble, ne peuvent être comparées à » la moindre partie de celle du Nouveau » Monde. Je crois vous rendre un ſervice » important, Sire, en vous donnant cet » avis ; mais j'en rends un beaucoup plus » grand à Dieu, qui doit avoir la première » part à toutes mes démarches ; auſſi je le » prends à témoin que je renonce à toute » ſorte de récompenſes temporelles. Cro- » yez, Sire, que les naturels du Nouveau » Monde ſont capables de recevoir la Foi, » de prendre de bonnes habitudes & d'exer- » cer les actes de toutes les vertus ; mais » c'eſt par la raiſon & les bons exemples » qu'ils y doivent être excités, non par » la violence, car ils ſont naturellement » libres ; ils ont leurs Seigneurs, leurs » Rois naturels qui les gouvernent ſui- » vant leurs loix. Notre ſainte Religion, » Sire, ne fait acception de perſonne : » elle ſe communique à toutes les Nations ; » elle les reçoit toutes ſans diſtinction : elle » n'ôte à aucune ſa liberté ni ſes Rois ; » elle ne réduit pas un peuple à l'eſclava- » ge, ſous prétexte qu'il y eſt condamné » par la nature. J'oſe aſſurer qu'il eſt de la » dernière importance pour votre Ma- » jeſté de remédier, au commencement » de ſon régne, à tous les abus qui ſe com- » mettent dans les Indes ».

diens devant Charles-Quint.

Le Miſſionnaire Franciſcain reçut or- dre de parler à ſon tour. Il le fit en ces

termes. « Ayant demeuré quelque tems » dans l'île Saint-Domingue, je fus chargé » de faire le dénombrement des Indiens. Il » y en avoit alors une prodigieuſe quan- » tité de milliers. Quelque-tems après, je » fus encore chargé du même ordre, & » je trouvai le nombre prodigieuſement » diminué. Si le ſang d'Abel, c'eſt-à-dire, » celui d'un ſeul homme injuſtement ré- » pandu, a crié vengeance & l'a obtenue » du Ciel, Dieu ſera-t-il ſourd au cri de » ce déluge de ſang que l'on ne ceſſe de » répandre ? Je conjure votre Majeſté, » par le Sang de notre Seigneur & par les » plaies du grand Saint dont je porte l'ha- » bit, d'apporter un prompt remede à des » maux qui ne manqueroient pas d'attirer » ſur votre couronne l'indignation & les » rigoureux châtimens du ſouverain Maî- » tre des Rois ».

On ordonna au Vice-Roi Dom Diegue Colomb de donner ſon avis. Il dit que les maux qu'on venoit de repréſenter n'étoient que trop manifeſtes, que les Miniſtres de la Religion, qui s'étoient ſi ſouvent élevés contr'eux, en étoient les témoins. Voyant le peu de cas que l'on faiſoit de leurs rémontrances, ils s'étoient crus obligés de les apporter au pied du trône. Il ajouta que les Indes n'étoient plus qu'un vaſte déſert, & que n'ayant pour toute reſſource que l'établiſſement qu'il y avoit obtenu, il ne voyoit plus de lieu au monde où il pût ſe retirer ; qu'il n'avoit pas eu d'autre motif pour faire le voyage d'Eſpagne, & que, de toutes les affaires que ſa Majeſté avoit à terminer, celle de l'Amé-

rique étoit une des plus importantes pour ſa gloire & ſa conſcience. Les différentes affaires qui occuperent Charles-Quint l'empêcherent de terminer dans ce moment celles de l'Amérique, & Las Caſas eut encore la douleur de voir ſes repréſentations ſans effet.

L'île de S. Domingue perd beaucoup de ſa ſplendeur.

Les Eſpagnols ayant conquis différentes parties du continent de l'Amérique, & y ayant formé des établiſſemens, négligerent ceux qu'ils avoient dans l'île Saint-Domingue, qui perdit inſenſiblement une partie de ſa ſplendeur. D'ailleurs les principales villes furent renverſées par un tremblement de terre. Les Anglois pillerent la Capitale en 1586. Cinq ans après, des Corſaires de la même nation ruinerent celle d'Yaguana. Avant la fin du même ſiécle, celles de Salvatiera, de la Savona, d'Yaquimo, de San-Juan de la Maguana, de Bonao, de Buenaventura, de Larez de Guahaba, de Puerto-Real, furent abandonnées par leurs habitans. Le commerce diminua tout-à-coup par la défenſe qui fut faite de recevoir des étrangers dans cette île. Enfin on ne comptoit plus vers le commencement du dix-huitième ſiécle dans l'île Saint-Domingue que quatorze mille habitans, & environ douze cens Negres fugitifs, qui s'étoient retranchés ſur une montagne inacceſſible, d'où ils faiſoient trembler leurs Maîtres.

Tel étoit l'état du plus ancien établiſſement des Eſpagnols en Amérique, lorſqu'en 1625 deux vaiſſeaux, l'un François, ſous la conduite d'un Gentilhomme Normand nommé *Denambuc*, l'autre Anglois,

ſous celle du Chevalier Thomas Werner; aborderent le même jour à l'île Saint-Chriſtophe qui étoit habitée par les Caraïbes. Les François & les Anglois conçurent tout l'avantage qu'on pourroit tirer de ce poſte, &, ſans entrer en diſpute pour ſavoir leſquels y étoient arrivés les premiers, ils convinrent de partager cette île entr'eux, & d'y établir chacun une Colonie. Cette bonne intelligence ſe ſoutint, non-ſeulement dans leurs guerres contre les Caraïbes, mais encore dans le partage de leurs conquêtes.

Les Eſpagnols ne virent point ſans chagrin l'établiſſement de ces deux Nations dans un terrain ſur lequel ils s'attribuoient tous les droits. Ils les attaquerent avec une puiſſante flotte, les forcerent d'abandonner cette île, & de chercher retraite dans d'autres. Si-tôt que les Eſpagnols furent retirés, les deux Colonies retournerent dans leurs poſſeſſions.

Commencement de l'établiſſement des François dans l'île S. Domingue.

Quelques aventuriers de l'une & de l'autre Nation, s'étoient approchés dans leur fuite de l'île Saint-Domingue. Ayant trouvé la côte ſeptentrionale preſqu'abandonnée par les Eſpagnols, il prirent le parti de s'y établir, y trouverent des bœufs & des porcs en abondance. Les Hollandois, qui étoient établis au Breſil, leur promirent de fournir à tous leurs autres beſoins, & de recevoir en payement les cuirs qu'ils tiroient de leurs chaſſes; ils s'y fixerent.

La plupart de ces nouveaux Colons étoient Normands: on leur donna le nom de *Boucaniers*, parce qu'ils ſe réuniſſoient

pour boucaner, à la manière des Sauvages, la chair des bœufs qu'ils avoient tués. Ce mot, qu'on croit d'origine Indienne, ſignifie cuire ou plutôt ſécher à la fumée ; & les lieux où l'on fait cette opération ſe nomment *Boucans*. On en a fort étendu la ſignification. Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'on prit l'habitude de donner à l'île Eſpagnole le nom de Saint-Domingue, qui n'étoit que celui de la Capitale. Nous l'avons toujours déſignée ſous ce nom, parce que c'eſt preſque le ſeul ſous lequel on la connoiſſe en France.

C'étoit une grande incommodité pour la nouvelle Colonie, de ne recevoir que des mains des Hollandois une multitude de choſes qui lui étoient néceſſaires ; mais elle fut bientôt délivrée de cet embarras. La plupart des boucaniers ayant peu de goût pour la chaſſe des bêtes fauves, embraſſerent l'état de Corſaires, & tout ce qu'ils purent enlever leur parut de bonne priſe. Une troupe d'Anglois mêlée de quelques François s'étoit emparée de la petite île de la Tortue. Ils s'unirent d'intérêts, &, dès la même année, ils commencerent à ſe rendre célébres ſous le nom de *Friboutiers*, mot qui vient de l'Anglois *frée-booter*, qui ſe prononce *fribouter*, & qui ſignifie Corſaire, Forban, & généralement tout homme qui ne fait la guerre que pour piller. Du mot friboutier on a formé celui de *Flibuſtier*.

Le rendez-vous le plus ordinaire de ces Flibuſtiers, étoit l'île de la Tortue, où ils trouvoient un havre commode, & plus de ſûreté contre les entrepriſes des Eſpa- Deſcription de l'île de la Tortue.

gnols. Toute la côte du Nord eſt inacceſſible, celle du Sud n'a qu'un port dont ces brigands s'étoient emparés. Le mouillage eſt bon ſur un fond de ſable fin, & l'entrée en peut être facilement défendue avec quelques pièces de canon placées ſur un rocher qui la commande. Les terres voiſines ſont fort bonnes, & l'on y trouve des terres d'une merveilleuſe fertilité. Tout le reſte de l'île eſt couvert de bois qui naiſſent entre des rochers, & ſont cependant d'une hauteur conſidérable. Cette île n'a pas moins de huit lieues de longueur entre l'Eſt & l'Oueſt, ſur deux de large du Nord au Sud. Le canal qui la ſépare de Saint-Domingue eſt de la même largeur. Elle eſt ſituée à vingt dégrés dix minutes de latitude ſeptentrionale. L'air y eſt très-bon, quoiqu'elle n'ait aucune rivière, & que les fontaines y ſoient même très-rares. La plus abondante jette de l'eau de la groſſeur du bras; mais les autres ſont ſi foibles, que dans pluſieurs endroits, les habitans n'avoient pas d'autre eau que celle de pluie. Cette île eſt actuellement déſerte; mais dans le tems des Flibuſtiers, on y comptoit juſqu'à ſix cantons fort peuplés. Tous les fruits qui ſont connus aux Antilles croiſſent dans l'île de la Tortue: le tabac qu'on y cultivoit étoit excellent, & les cannes de ſucre y venoient d'une groſſeur ſurprenante. On y avoit tranſporté de Saint-Domingue des porcs & de la volaille, qui y avoient beaucoup multiplié. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes.

Lorſqu'on fut informé à Saint-Chriſtophe de ce qui ſe paſſoit ſur la côte de Saint-

Domingue, pluſieurs habitans des deux Colonies paſſerent dans l'île de la Tortue, dans l'eſpérance de s'enrichir plus promptement, ſoit par la facilité du commerce avec les étrangers, ſoit par les rapines des Flibuſtiers. Quelques-uns s'attacherent à la culture des terres, & planterent du tabac. Rien ne contribua cependant plus à ce petit établiſſement, que le ſecours des vaiſſeaux François, principalement ceux de Dieppe qui commencerent à le viſiter. Ils amenoient des gens qu'ils avoient engagés pour trois ans, & dont on tiroit le même ſervice que des eſclaves Negres ou Indiens. Par là cette nouvelle Colonie ſe trouva compoſée de quatre ſortes d'habitans; de Boucaniers dont la chaſſe faiſoit l'occupation; de Flibuſtiers qui couroient les mers; de Colons qui cultivoient la terre; & d'engagés, dont la plupart ne quittoient point les Colons & les Boucaniers. C'eſt de ce mêlange que ſe forma le corps auquel on donna le nom d'*Aventuriers*. Ils vivoient entr'eux avec beaucoup d'union, & leur Gouvernement étoit une ſorte de Démocratie. Chaque perſonne libre avoit une autorité deſpotique dans ſon habitation. Chaque Capitaine n'étoit pas moins abſolu ſur ſon bord pendant qu'il y commandoit; mais le commandement pouvoit lui être ôté par une délibération de toutes les perſonnes libres de la Colonie, lorſqu'il étoit à terre.

Cet établiſſement allarma beaucoup plus les Eſpagnols que celui de S. Chriſtophe. Sachant que la principale force des Aventuriers conſiſtoit dans la Tortue, ils ré-

ſolurent de la leur enlever, eſpérant que tous leurs autres établiſſemens tomberoient d'eux-mêmes. Le Général des Gallions eut ordre de l'attaquer, & de faire main-baſſe ſur tous les habitans. Il prit le tems que tous les Flibuſtiers étoient en mer, & la plupart des Boucaniers à la chaſſe dans l'Iſle Saint-Domingue. Le reſte fit peu de réſiſtance, & ceux qui l'entreprirent furent paſſés au fil de l'épée. Quelques-uns ſe rendirent de bonne grace, & furent pendus. Pluſieurs eurent le tems de ſe ſauver dans les montagnes & dans les bois, où les Eſpagnols ne daignerent pas aller les chercher. Cette expédition ne ſuffit pas pour aſſurer la Tortue à l'Eſpagne, il falloit y laiſſer une garniſon capable d'en écarter les Aventuriers abſens: le Général crut, mal-à-propos, leur avoir inſpiré aſſez de terreur pour les empêcher de rétablir leur habitation. Toute ſon attention fut de purger l'Iſle Saint-Domingue des Boucaniers qui s'y étoient raſſemblés. Il forma contr'eux un corps de cinq cens Lanciers, qui ne marchoient qu'en troupes de cinquante, ce qui fit donner à cette milice le nom de *Cinquantaine*. Elle ne fit pas beaucoup de mal aux Boucaniers, qui ſe tenoient continuellement ſur leurs gardes, & dont le nombre augmentoit tous les jours.

Ils ſe choiſirent un Chef, & ce choix tomba ſur un Anglois nommé *Willis*, homme de tête & de réſolution. Les François, voyant qu'il attiroit beaucoup de ſoldats de ſa Nation, eurent peur de perdre leurs

droits par l'inégalité du nombre : ils voulurent ſe donner un Chef de leur Nation : mais le parti Anglois étant le plus fort, Willis les en empêcha. La Colonie étoit perdue pour la France, ſans la fermeté d'un François, dont on doit regretter de n'avoir pas le nom. Cet Aventurier s'embarqua ſecretement ſur un bâtiment qui alloit à Saint-Chriſtophe, & lorſqu'il y fut arrivé (ce fut en 1640) il avertit le Commandant de Poincy, Gouverneur-Général des Iſles ſous le vent, de la ſupériorité que les Anglois prenoient ſur les François à la Tortue. Le Gouverneur ſentit de quelle importance il étoit d'y apporter remède. Il réſolut d'oppoſer à Willis quelqu'un de ſes Officiers, dont le courage & la prudence fuſſent à l'épreuve. Le Vaſſeur lui parut propre à remplir ſes vues : il étoit Proteſtant, & la faveur que Poincy lui avoit toujours marquée, paſſoit pour une injure faite aux Catholiques. On croit que ſon deſſein, en envoyant cet Officier à la Tortue, étoit de ſe débarraſſer de lui d'une manière honorable. Il lui donna le Gouvernement de la Tortue, &, pour exciter ſon zèle, lui permit, par un article ſecret, la liberté de conſcience pour lui, & pour tous les Proteſtans François qui voudroient l'accompagner.

Le Vaſſeur en trouva trente-neuf, & partit avec eux. Ne voulant pas paroître à la Tortue avant de s'être abouché avec les Boucaniers, il s'arrêta dans un petit port de l'Iſle Saint-Domingue, y paſſa trois mois à prendre ſes informations,

Cinquante Boucaniers, tous Proteſtans, ſe joignirent à lui. Quoique ſes forces fuſſent encore inférieures à celles des Anglois, il prit la réſolution de bruſquer l'entrepriſe, eſpérant que les François qui étoient dans l'Iſle ſe joindroient à lui. Il arriva à la rade à la fin d'Août, débarqua ſans aucun obſtacle, marcha en ordre de bataille, & fit ſommer Willis de ſortir de l'Iſle avec tous les Anglois en vingt-quatre heures. Une propoſition ſi hardie, & appuyée du ſoulevement de tous les François qui étoient dans l'Iſle, étourdit Willis au point qu'il ne fit pas attention ſi le Vaſſeur étoit en état de ſoutenir ſa fierté. Il s'embarqua ſur les mêmes bâtimens qui avoient apporté les François. Le Vaſſeur ſe trouva par ce moyen maître de toute l'Iſle, & d'un fort que les Anglois y avoient conſtruit, dans lequel ils avoient mis quelques pièces de canon. Les Anglois, ce qui eſt étonnant, oublierent la Tortue: mais les Eſpagnols s'obſtinerent à ne ſouffrir dans cette Iſle, & dans le voiſinage de Saint-Domingue, aucun établiſſement étranger. En 1643, ils firent partir de San-Dominguo une eſcadre compoſée de ſix bâtimens, qui portoient cinq ou ſix cens hommes. Croyant trouver les François ſans retranchemens & ſans canon, ils alloient comme à une victoire certaine: mais le Vaſſeur entendoit parfaitement le génie, & s'étoit mis en état de ne pas craindre d'inſulte. A cinq ou ſix cens pas de la mer, il s'éléve une montagne qui ſe termine en plate-forme, au milieu de laquelle s'éléve

encore un rocher escarpé de toutes parts, à la hauteur de trente pieds. C'est à neuf ou dix pas de ce rocher, que sort la seule fontaine considérable qui soit dans l'Isle. Le Vasseur avoit fait construire sur la plate-forme des terrasses régulières, capables de loger jusqu'à quatre cens hommes : il s'étoit logé lui-même au haut du roc, & y avoit placé ses magasins. Pour y monter, il y avoit fait tailler quelques marches jusqu'à la moitié du chemin : on faisoit le reste à l'aide d'une échelle de fer, qu'on pouvoit retirer. Pour prévoir à tout, il avoit ménagé un tuyau en forme de cheminée, par le moyen duquel on descendoit avec une corde sur la terrasse, sans être vu. Ce logement, si peu accessible, étoit encore défendu par une batterie de canon ; il y en avoit une autre sur la terrasse, pour défendre l'entrée du havre.

Les Espagnols, ignorant les dispositions des François, firent une descente : mais leur perte fut si considérable, qu'ils se retirerent avec précipitation. La conduite de le Vasseur lui attira de si grands éloges, que Poincy en conçut de la jalousie, & résolut de le déposer. Pour cet effet, il envoya à l'Isle de la Tortue Lomilliers, sous prétexte de féliciter le Vasseur sur son heureux succès ; mais en effet pour s'emparer du Gouvernement de l'Isle : mais le Vasseur, qui s'en doutoit, sut éviter le piége, & resta tranquille possesseur du Gouvernement de l'Isle : mais il voulut usurper un pouvoir trop absolu, se fit haïr de tous ceux qui composoient la Co-

lonie. Il établit des impôts exhorbitans ſur toutes les marchandiſes qui entroient dans l'Iſle & qui en ſortoient ; il puniſſoit les moindres fautes avec la plus grande ſévérité. Ce tyran fit faire une cage de fer, dans laquelle il faiſoit enfermer ceux qui avoient le malheur de lui déplaire : un homme ne pouvoit y être debout ni couché : il la nommoit ſon *enfer*. On n'étoit guère plus à l'aiſe dans le donjon du château, qu'il avoit nommé ſon *purgatoire*. Les Flibuſtiers trouverent une ſtatue de la Vierge dans un vaiſſeau Eſpagnol qu'ils avoient pillé, & la porterent à le Vaſſeur. Le Gouverneur-Général en ayant été informé, la lui fit demander, comme une choſe plus convenable à des Catholiques qu'à des Proteſtans. Le Vaſſeur en fit faire une de bois, qu'il ſe hâta de lui envoyer, & lui manda que les Catholiques étoient trop ſpirituels pour s'attacher à la matière dans les objets de leur culte ; que pour lui il trouvoit la ſtatue d'argent ſi bien travaillée, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à la lui envoyer. Poincy ſentit toute l'étendue de cette inſolence : mais il étoit alors occupé dans une autre affaire qui l'intéreſſoit plus que celle-ci. La Cour avoit nommé, vers la fin de l'année précédente, un Lieutenant-Général des Iſles, & ſon arrivée avoit cauſé de la diviſion entre les François. Le Vaſſeur avoit ſaiſi cette occaſion pour uſurper un pouvoir abſolu. Il avoit fait entendre à tous ceux qui étoient avec lui, que l'Iſle de la Tortue pouvoit devenir un aſyle aſſuré pour tous les François,

qui y jouiroient d'une entière liberté de conſcience, & ſe fit proclamer Souverain.

Ses vues d'ambition s'étendoient même plus loin; mais il eut le ſort de preſque tous les ambitieux, & périt d'une manière funeſte. Il avoit donné toute ſa confiance à deux hommes, qui avoient été ſes compagnons de fortune, qu'on a même cru ſes neveux. Il les avoit comme adoptés, en les déclarant ſes héritiers: leurs noms étoient *Thibault* & *Martin*. Ces deux ſcélérats conſpirerent contre leur bienfaiteur. On prétend qu'ils conçurent cette terrible haine contre lui, uniquement parce que le Vaſſeur enleva une maîtreſſe que Thibault avoit: on ajoute qu'ils eſpéroient lui ſuccéder dans la Souveraineté de l'Iſle. Un jour que le Vaſſeur deſcendoit du fort, pour aller viſiter un magaſin qu'il avoit ſur le bord de la mer, Thibault lui tira un coup de fuſil, dont il ne fut que légérement bleſſé. Le Vaſſeur voulut prendre ſon épée, que ſon négre portoit, pour courir ſur le meurtrier; mais Martin, qui l'accompagnoit, le ſaiſit au travers du corps: pendant qu'ils ſe débattoient, Thibault s'approcha, tenant un poignard. Le Vaſſeur, à cette vue, demeura comme immobile, regarda l'aſſaſſin, & lui dit: C'eſt donc toi, mon fils, qui m'aſſaſſines? Thibault, ſans lui répondre, lui plongea ſon poignard dans le cœur.

Il ne ſe fit aucun mouvement dans l'Iſle en ſa faveur: les deux ſcélérats ſe ſaiſirent, ſans oppoſition, de toute l'autorité;

& ſe mirent en poſſeſſion de ſon bien ; comme s'ils euſſent recueilli la ſucceſſion de leur pere. Ils ne tarderent cependant pas à ſubir la punition qui étoit juſtement dûe à leur crime. Poincy, qui vouloit faire rentrer la Tortue dans ſon Gouvernement, chargea le Chevalier de Fontenay d'équipper une eſcadre, & de ſe mettre à la tête d'un nombre d'hommes aſſez conſidérable, pour réduire le Vaſſeur, dont il ignoroit encore le ſort.

Fontenay fit ſes préparatifs avec beaucoup de diligence, & avec les précautions qu'il crut néceſſaires pour vaincre un homme auſſi courageux & auſſi habile que le Vaſſeur. Dans l'idée de le ſurprendre, il publia que l'armément qui ſe faiſoit à Saint-Chriſtophe étoit contre les Eſpagnols. Il alla effectivement croiſer vers la côte de Cartagene, y fit quelques priſes, ſe rendit à l'Ecu, petit port de Saint-Domingue, où il fut joint par Fréval, neveu de Poincy. Là il apprit la révolution qui étoit arrivée à l'île de la Tortue. Connoiſſant combien il étoit important de ſe hâter, il avança juſqu'à l'entrée de la rade ; mais le canon du fort l'obligea bientôt de s'éloigner. Il alla mouiller à Cayenne, dans la réſolution d'y tenter une deſcente ; mais il reçut une députation des habitans de la Tortue, & la guerre fut terminée. Thibault & Martin s'étant apperçus que la Colonie n'étoit pas diſpoſée à ſoutenir un ſiége pour eux, prirent le parti de négocier un accommodement, tandis qu'ils pouvoient encore eſpérer un traitement favorable. Ils propo-

ſerent de livrer le fort, aux conditions ſeulement qu'on leur accorderoit une amniſtie ſolemnelle, & la paiſible poſſeſſion de leurs biens. Ce qu'ils demandoient leur fut accordé : ils remirent le fort, & tous les Catholiques que le Vaſſeur avoit chaſſés de la Tortue, y retournerent. Fontenay prit le titre de Gouverneur de cette île pour le Roi, & de la côte de Saint-Domingue.

Il y rétablit la Religion Romaine, ſongea enſuite aux fortifications, fit conſtruire deux grands baſtions de pierre de taille, leſquels environnoient toute la plate-forme, & ſe trouvoient appuyés d'un côté par une montagne qu'on croyoit inacceſſible. L'île ſe peupla alors mieux qu'elle n'eût jamais été, & le terrain ne ſe trouvant pas aſſez ſpacieux, on envoya une Colonie dans l'île Saint-Domingue. Cette Colonie préféra la côte de l'Oueſt à celle du Nord; les Boucaniers pouvoient l'y ſecourir plus facilement, parce qu'elle eſt plus éloignée des habitations Eſpagnoles. Cet établiſſement allarma les habitans de cette île, autant que s'ils euſſent vu les François aux portes de la Capitale. On arma des chaloupes, qu'on envoya promptement pour chaſſer les Aventuriers de leur poſte, avant qu'ils euſſent le tems de s'y former. On commença par brûler quelques habitations; mais un corps de Flibuſtiers & de Boucaniers tomba ſur les Eſpagnols, & les força de ſe retirer.

Celui qui commandoit à Saint-Domingue pour les Eſpagnols, ſentit qu'il falloit faire la conquête de l'île de la Tortue,

pour se délivrer du voisinage des François. Il fit un armement capable d'abattre toutes les forces qu'il pourroit trouver à la Tortue, &, croyant devoir joindre la prudence à la force, il profita, pour faire son expédition, du tems où les Flibustiers étoient en course. Le Chevalier de Fontenay, qui étoit resté avec peu de monde dans le fort, fit une vigoureuse résistance ; mais il n'en tira d'autre fruit que celui d'obtenir une capitulation honorable. Thibault & Martin, les deux meurtriers de le Vasseur, périrent dans cette expedition ; du moins on n'en entendit plus parler depuis.

Le Chevalier de Fontenay passa en France, & les Aventuriers, n'ayant plus de Chef, n'oserent faire aucune entreprise sur la Tortue : ils se joignirent aux Anglois, & leur aiderent à prendre la Jamaïque, mais en 1659, Jérémie Deschamps, sieur du Mossac & du Rousset, Gentilhomme Périgordin, chassa les Espagnols de la Tortue, y rétablit les François, la posséda pendant l'espace de quatre ans à titre de conquête, avec la qualité de Lieutenant-Général & de Gouverneur, pour le Roi. Il la vendit en 1664 à la Compagnie des Indes occidentales, qui y envoya Ogeron de la Bonere en qualité de Gouverneur. Comme la Colonie Françoise, qui étoit sur la côte de l'île Saint-Domingue, avoit toujours suivi le sort de la Tortue ; elle prit une nouvelle forme sous ce Gouverneur. Ogeron sut, par sa douceur, fixer les Boucaniers & les Flibustiers, qui avoient toujours mené

une vie errante, & en fit un corps de troupes capable de réſiſter aux entrepriſes des Eſpagnols. L'île de la Tortue ſe peupla auſſi bien que les établiſſemens des François dans l'île Saint-Domingue. Ce ſage Gouverneur mourut en 1675 : mais ſon neveu, qui lui ſuccéda, ſuivit ſes principes. En 1680, on comptoit huit mille hommes en état de porter les armes dans ces établiſſemens.

En 1684, on s'apperçut que le relâchement de la ſubordination occaſionnoit quelques déſordres, & l'on réſolut de régler l'adminiſtration de la Juſtice. On établit des Siéges royaux aux quatre principaux établiſſemens de l'île Saint-Domingue, qui étoient Leogane & le petit Goave, pour la côte occidentale ; le Port de la Paix & le Cap François, pour la ſeptentrionale.

Le commerce de la Colonie ſe borna long-tems au tabac, & la ſévérité des Fermiers-Généraux penſa plus d'une fois faire périr les habitans : mais la fabrique de l'indigo rétablit leurs affaires, & les mit en état de monter des ſucreries. Les ſoins des Gouverneurs qui ſe ſuccéderent, étant tous dirigés du côté de l'île de Saint-Domingue, celle de la Tortue ſe dépeupla inſenſiblement, & devint déſerte. Les Anglois s'étant emparés de l'île Saint-Chriſtophe, tous les François qui y étoient établis paſſerent à l'île Saint-Domingue, où on leur donna des terres à cultiver. Ils y porterent avec eux la politeſſe & l'honnêteté, qui y étoient preſque inconnues, parce que la Colonie avoit

toujours conſervé la rudeſſe & l'indépendance des Boucaniers & des Flibuſtiers, ſes premiers fondateurs.

Cette Colonie ſe fortifiant tous les jours, ſe trouva enfin en état de réſiſter aux Eſpagnols, & de ſe maintenir dans ſes poſſeſſions. La tranquillité s'étant rétablie par la paix d'Utrecht, en 1714, elle ſe peupla beaucoup, & s'établit ſolidement. On y érigea un Gouvernement-Général, ſous le titre de Gouvernement des îles ſous le vent, avec trois Gouverneurs particuliers ſous ſes ordres, celui de Saint Louis pour la côte du Sud, celui de Leogane pour les quartiers de l'Oueſt, & celui de Sainte-Croix pour toute la partie du Nord.

Colonie Eſpagnole établie dans l'île Saint-Domingue.

Nous finirons l'article de Saint-Domingue, par la deſcription des deux Colonies, l'Eſpagnole & la Françoiſe: commençons par l'Eſpagnole. San-Iago n'eſt plus qu'un bourg, ſans fortifications, ſans retranchemens, compoſé de trois cens quarante ou cinquante chaumières, & d'une trentaine de maiſons aſſez mal bâties, avec cinq Egliſes fort mal conſtruites. Il eſt ſitué ſur une hauteur fort eſcarpée, au pied de laquelle paſſe la rivière d'*Yaqué*, qui l'environne du côté du Sud & de l'Oueſt. A l'Eſt & au Nord, on trouve une grande plaine, bordée de bois aſſez hauts. Les montagnes de Monte Chriſto ſont à deux lieues au Nord; Puerto di Plata eſt à ſept lieues au Nord-Nord-Eſt; les montagnes de la Porte à cinq lieues, & le Begue à ſept Eſt-Sud-Eſt.

L'air de San-Iago paſſe pour le meilleur

de toute l'île : on n'y trouveroit cependant que trois cens hommes, tout au plus, capables de porter les armes, la plupart Mulâtres, ou Négres libres, ou Métifs. Le Commandant tient ſa nomination de la Cour d'Eſpagne. On ſeme du blé dans le territoire de cette ville, & l'on y recueille tous les ans pour cent mille écus de tabac, qui ſe tranſporte à San-Domingo. On y nourrit quantité de beſtiaux. Le fleuve Yaqué roule quantité de grains d'or très-pur dans ſon ſable. Tout ce pays eſt rempli de mines d'or, d'argent & de cuivre.

Sur la route de San-Iago au Begue, à deux lieues au Nord-Oueſt de ce village, on voit les débris de l'ancienne ville de la Siega, entre leſquels le Couvent des Peres de Saint François ſubſiſte encore preſqu'entier, avec deux fontaines & quelques reſtes de fortifications. Cette ville fut renverſée par un tremblement de terre, & quelques-uns de ſes habitans formerent, à deux lieues des anciens murs, un bourg, que les François nomment *Begue*, de l'ancien nom *Vega*, qui ſe prononce *Bega*. Il eſt ſitué à la chûte des montagnes de la Porte, ſur la rive droite de la petite rivière de Camon. Les Eſpagnols y entretiennent deux Compagnies de milice, compoſées de deux cens dix hommes, avec leurs Officiers. On y compte plus de cinquante François réfugiés.

Le *Cotuy* eſt un village à l'Eſt du Begue, ſur les premières hauteurs des montagnes de la Porte. Il n'eſt compoſé que de cinquante cabanes : ſa juriſdiction ne laiſſe cependant pas de s'étendre environ vingt-

cinq lieues. Deux Alcades y commandent, avec deux Capitaines de troupes du pays. Chaque Compagnie eſt compoſée de ſoixante-dix hommes. Le principal commerce de ce village conſiſte en viandes ſalées, en ſuifs & en cuirs. Ils prennent dans les montagnes quantité de chevaux, qu'ils vont vendre dans les habitations Françoiſes.

Monte-Plata eſt un bourg, où l'on compte environ trente familles Eſpagnoles. Près de ce bourg, on trouve le village de *Boya*, où les Eſpagnols ont une Compagnie de milice.

San-Domingo, ou *Saint-Domingue*, dont nous avons parlé plus haut. Le Gouvernement de cette ville eſt confié à l'Audience Royale, qui eſt compoſée d'un Préſident & de quatre Auditeurs, d'un Procureur-Général, d'un Rapporteur & de deux Secrétaires; les îles de Cuba, de Portoric, & toute la côte du continent, depuis l'île de la Trinité juſqu'à la rivière de la Slacha, en dépendent pour le civil. L'autorité du Préſident eſt bornée à l'île Saint-Domingue. La Magiſtrature Municipale eſt compoſée de quatre Regidors, d'un Lieutenant de Police, & des Alcades ordinaires.

Pour ce qui concerne le Gouvernement militaire, il y a un Capitaine-Général, qui a ſous lui un Gouverneur d'armes, un Major, huit Aides-Majors, quatre Compagnies de troupes réglées, chacune de cinquante hommes; une Compagnie d'Artillerie de quarante Canoniers. La citadelle a ſon Commandant particu-

lier. Le corps de la milice bourgeoiſe eſt compoſé de ſix Compagnies, de Mulâtres ou d'Indiens, avec un très-petit nombre de blancs. Il y a deux Compagnies de milice bourgeoiſe dans le bourg des Illeguas, qui eſt comme un fauxbourg de la Capitale. Le village de San-Lorenzo, qui eſt peuplé de Négres François, c'eſt-à-dire, des eſclaves transfuges de la Colonie Françoiſe, eſt ſituée ſur les bords de l'Ozama, une petite lieue au-deſſus de San-Domingo, entretient une Compagnie de cent cinquante hommes. Toutes ces troupes forment quinze cens hommes d'armes, tant dans la Capitale que dans les environs.

L'Evêché de San-Domingo ſut érigé en Archêvêché daus le ſeizième ſiécle: l'Archevêque eſt le Primat de toutes les Indes Eſpagnoles. Le reſte du Clergé eſt compoſé d'un Archidiacre, de quatorze Chanoines, & d'un très-grand nombre d'autres Prêtres, qui deſſervent l'Egliſe Métropolitaine & les Paroiſſes de l'île. Les Dominiquains, les Franciſquains, les PP. de la Merci ont de fort belles maiſons & de magnifiques Egliſes à Saint-Domingue. Il y a en outre deux Couvens de filles.

Il n'y a qu'une Paroiſſe dans la ville: mais l'on en compte dix dans tout le reſte de la Colonie.

Alta Gratia, ou le village de *Higuey*, eſt compoſé de ſoixante maiſons. Il eſt ſitué entre le Cap de l'Eugano & la pointe de l'Eſpada, à quatre lieues de la mer. C'eſt un célébre pélerinage, où les Eſpa-

gnols vont de tous les quartiers de leur Colonie. Il y a un assez beau Couvent. Toute l'étendue de ce district est de vingt trois lieues de long, sur six de large.

Zibo ou *Seïbo*, est un bourg composé de cent quatre-vingt maisons. Son district n'a que seize lieues de long, & huit de large. Il est situé à vingt-cinq lieues Est-Nord-Est de San-Domingo. Il y a deux Compagnies de cent quinze hommes chaque.

Bayaguana est à dix lieues Nord-Est de San-Domingo : c'est un village composé de cinquante maisons. Il est situé au pied des montagnes de la Porte. Il est gardé par une Compagnie de soixante hommes.

Bany est un canton qui se trouve à douze lieues de San-Domingo. Il s'étend environ dix lieues le long de la mer. Sa largeur n'est que de deux à trois lieues. Il n'y a ni bourg ni village ; cependant il est gardé par une Compagnie de cent quarante hommes.

Goava est un bourg composé de cent vingt maisons. Il est gardé par deux Compagnies de cent vingt-cinq hommes chacune. Sa situation est au milieu de l'île. Son territoire est le plus étendu de toute l'île. Sa longueur est au moins de trente cinq lieues, & sa largeur de dix-huit.

Banica est un petit village situé à sept lieues de Goheva, dans la juriſdiction duquel il est renfermé.

Azua est une bourgade située à une lieue & demie de la mer. Elle est composée de trois cens mauvaises cabanes, bâties en bois, & couvertes de feuilles de lataniers.

Elle eſt défendue par trois Compagnies de cent quarante hommes chacune. Le Port d'Azua eſt à une lieue & demie au Sud de la bourgade.

Tel eſt le tableau que les Voyageurs nous préſentent de la Colonie Eſpagnole de Saint-Domingue, dans laquelle on compte environ dix-huit mille quatre cens perſonnes, parmi leſquelles il y en a trois mille ſept cent cinq qui portent les armes. Toutes les habitations, excepté la Capitale, ne préſentent que des chaumières, où l'on eſt à peine à l'abri des injures de l'air. On trouve encore dans la Capitale des maiſons qui ſe reſſentent de ſon ancienne ſplendeur; mais lorſqu'elles tombent de vieilleſſe, ou par accident, on ne les fait point rebâtir. L'ameublement répond à la groſſiéreté du logement. Auſſi aſſure-t-on que la plupart de ces lieux n'ont plus de manufacture ni de commerce. Les habitans ſe nourriſſent de leurs nombreux troupeaux. On aſſure qu'ils ſont tous en général d'une pareſſe extrême: ils ne s'occupent à rien tout le jour, & n'impoſent même pas de travail pénible à leurs eſclaves. Ils paſſent le tems à jouer, ou à ſe faire bercer dans leurs hamacs. Lorſqu'ils ſont las de jouer ou de dormir, ils chantent, ne ſortent de leur lit que quand la faim les preſſe. Pour aller prendre de l'eau à la rivière ou aux fontaines, il montent à cheval: ils ont toujours un cheval bridé pour cet uſage. La plupart mépriſent l'or, ſur lequel ils marchent. Ils ſe mocquent des François, qu'ils voient ſe donner beaucoup de peine pour amaſſer

des richeſſes, dont ils n'auront pas le tems de jouir. Cette vie tranquille les conduit à une extrême vieilleſſe. Le ſoin de cultiver leur eſprit ne les occupe pas plus que celui de ſe procurer les beſoins de la vie : ils ne ſavent rien, connoiſſent à peine le nom d'Eſpagne, avec laquelle ils n'ont preſque plus de commerce. Comme ils ont d'abord mêlé leur ſang avec les Sauvages, enſuite avec les Négres, ils ſont de toutes les couleurs : leur caractère participe de l'Eſpagnol, de l'Afriquain & de l'Amériquain, c'eſt-à-dire, qu'ils en ont tous les vices.

Deſcription de la Colonie Françoiſe.

Nous commencerons la deſcription de la Colonie Françoiſe dans l'île Saint-Domingue, par le quartier où le commerce a toujours été le plus floriſſant. C'eſt celui du *Cap François*. Il eſt ſitué dans une grande & fertile plaine, à l'extrêmité occidentale de la Vega-Real. On ne s'accorde pas ſur l'étendue de cette plaine : les uns la reſtreignent à cinq Paroiſſes, qui ſont *Limonade*, le *Quartier Morin*, la *petite Anſe*, l'*Acul* & le *Morne-Rouge*. Sa longueur eſt d'environ vingt lieues, & ſa largeur de quatre. Elle eſt bornée au Nord par la mer, au Sud par une chaîne de montagnes, qui a preſque par-tout quatre lieues de profondeur, & huit dans quelques endroits. On trouve dans ces montagnes les plus belles vallées du monde : elles ſont coupées par une multitude infinie de ruiſſeaux qui les rendent agréables & fertiles.

La ville du Cap François eſt preſqu'au milieu de la côte qui borde cette plaine. C'eſt le Port le plus fréquenté de toute l'île

l'île. Il eſt très-ſûr, & fort commode pour les navires qui viennent de France. Il n'eſt ouvert qu'au vent du Nord-Eſt, qui ne peut même y cauſer de grands dommages, parce que l'entrée eſt ſemée de recifs, qui rompent l'impétuoſité des vagues, & qui demandent toutes les précautions des Pilotes.

Labat dit que la ville étoit compoſée de maiſons aſſez chétives : ce n'étoit que des fourches plantées en terre & paliſſadées. Il y avoit une aſſez belle place, bordée de maiſons ſemblables aux autres. Sept ou huit rues aboutiſſoient à cette place, & elles étoient compoſées d'environ trois cens maiſons. L'Egliſe Paroiſſiale eſt bâtie comme les maiſons ; mais couverte d'eſſentes. Aujourd'hui les maiſons ſont de maçonnerie, mais à un ſeul étage. L'Egliſe Paroiſſiale eſt grande & bien bâtie en pierres. Il y a des Urſulines, un Hôpital deſſervi par des Religieux de la Charité. Cette ville eſt ſituée au dix-neuvième dégré quarante minutes de latitude, & au cinquante-troiſième quarante minutes de longitude occidentale.

Le *Port de Bayaha* eſt à neuf ou dix lieues à l'Eſt du Cap François. C'eſt le plus grand de toute l'île. Son circuit eſt de huit lieues, & ſon entrée n'a de largeur que la portée du piſtolet. Elle offre en face une petite île, ſous laquelle les navires peuvent mouiller. On a fortifié le Port, & on y a bâti une ville.

Le *Port Margol* étoit célébre du tems des Flibuſtiers. Ce n'eſt qu'une ſimple rade, où l'on mouille depuis douze juſqu'à

quatorze braſſes, entre la grande terre & un îlot d'une lieue de circuit. Il y a une petite bourgade.

Le *Port de Paix*, eſt un bourg ſitué ſur la côte ſeptentrionale, vis-à-vis l'île de la Tortue. Il fut fondé en 1660. C'eſt le premier établiſſement fixe des François dans l'île Saint-Domingue. Il a un fort aſſez bien conſtruit. A quelques lieues de-là, on trouve le Cap de Saint-Nicolas, qui eſt dans un canton rempli de mines d'argent.

L'*Eſtero* étoit un bourg ſitué fort agréablement. Les routes étoient larges de ſix à ſept toiſes, tirées au cordeau, bordées de pluſieurs rangs de citronniers plantés en haies, qui faiſoient une épaiſſeur de trois à quatre pieds, ſur ſix à ſept de hauteur, & taillés par le deſſus & par les côtés, comme on taille la charmille. Les habitations avoient de belles avenues de chênes ou d'ormes, plantés à la ligne. Le terrain eſt plat, uni; la terre graſſe, bonne & profonde. Le bourg étoit digne de ce beau pays. La plupart des maiſons étoient paliſſadées de planches, & couvertes d'eſſentes; elles avoient deux étages, étoient bien priſes, occupées par de riches Marchands & par des Ouvriers: il y avoit en outre quantité de magaſins. Les rues étoient larges & bien percées. C'étoit la réſidence du Gouverneur, celle du Conſeil, & le ſéjour des plus riches habitans. L'Egliſe Paroiſſiale étoit d'une propreté décente. La maiſon du Gouverneur étoit grande, commode, percée d'une belle avenue. Ce bourg fut transféré par la ſuite à Leogane.

Philippe III, Roi d'Eſpagne, érigea en Principauté le pays qui eſt depuis la rivière de l'Artibonite, juſqu'à la plaine de Jaquin, du côté du Sud, en faveur de ſa fille naturelle; & on l'a appellé pendant long-tems *la Principauté de Léogane*. Le terrain, qu'on nomme proprement *Plaine de Leogane*, a douze ou treize lieues de longueur de l'Eſt à l'Oueſt, ſur trois ou quatre de largeur du Nord au Sud. Elle commence aux montagnes du *grand Goave*, & finit à celles du *Cul-de-ſac*. Ce pays eſt arroſé par pluſieurs rivières: le terrain eſt ſi bon, qu'il produit avec abondance des cannes, du cacao, de l'indigo, du rocou, du tabac, du manioc, du mill, des patates, des ignames, toutes ſortes de fruits & de légumes. Il y avoit autrefois une quantité de cacaoyers ſi prodigieuſe, que le prix du cacao avoit beaucoup baiſſé; mais ils périrent tous vers l'an 1719: à peine y voit-on à préſent un cacaoyer. On trouve dans ce pays, outre pluſieurs habitations très-floriſſantes, des villes aſſez conſidérables.

Leogane, qui eſt ſituée ſur la côte, eſt le meilleur établiſſement que les François aient dans l'île: c'eſt proprement la Capitale de leurs établiſſemens; mais les environs ſont marécageux, ce qui n'en rend pas l'air fort ſain. Elle n'a point de port, & ſa rade même n'eſt pas bonne. C'eſt cependant la réſidence du Gouverneur-Général, de l'Intendant, & du Conſeil Supérieur. Le nom de *Leogane* vient de celui d'*Yaguana*, que les naturels du pays donnoient à ce canton. Les François

l'ont défiguré en celui de *Leogane*.

Le *Grand Goave* eſt à quatre lieues ſous le vent de Leogane. C'eſt un fort bon port : mais l'air n'y eſt pas ſain. On y a conſtruit un fort, où eſt le Quartier-Général de la Colonie Françoiſe. Il y a un bourg.

Le *Petit Goave* n'a rien de remarquable.

Il y a pluſieurs petites îles ſur la côte de la partie Françoiſe de l'île Saint-Domingue, & qui en dépendent : la principale eſt la Tortue, dont nous avons déja parlé.

L'île *Avache* eſt peu conſidérable ; mais les pâturages y ſont très-bons : il y a quelques cabanes, dont les habitans ont ſoin des bêtes à cornes qu'on y tranſporte pour paître.

L'île *Saint-Louis* n'eſt ſéparée de l'île Saint-Domingue que par un canal de ſept ou huit cens pas de large. Elle n'en a que quatre ou cinq cens de long, ſur cent ſoixante de large. La Compagnie des Indes occidentales voulut y faire conſtruire un fort ; mais elle abandonna ſon projet.

Commerce des Eſpagnols de l'île Saint-Domingue. *Labat.*

Le commerce des Eſpagnols de l'île Saint-Domingue étoit fort lucratif avant que les François euſſent trouvé le ſecret d'en prendre tous les avantages, en portant dans leurs habitations une très-grande quantité de marchandiſes. Il n'eſt cependant permis à aucune nation d'aller traiter chez les Eſpagnols : ils confiſquent tous les bâtimens qu'ils trouvent mouillés ſur leurs côtes, même à quelque diſtance, lorſqu'il y a des marchandiſes de leur fa-

brique, ou de l'argent d'Eſpagne : mais cette loi eſt ſujette à quantité de modifications. Pour entrer dans un de leurs ports & y faire commerce, on feint d'avoir beſoin d'eau, de bois ou de vivres. Il ſuffit de préſenter au Gouverneur un placet, & de l'accompagner d'un préſent. On obſerve ſcrupuleuſement les formalités. Toutes les marchandiſes ſont portées dans un magaſin, & l'on met le ſceau ſur la porte par laquelle on les fait entrer ; mais il s'en trouve toujours une autre, par laquelle on les fait ſortir pendant la nuit, & l'on met à la place des caiſſes d'indigo, de cochenille, de vanille, de l'argent en barres ou monnoyé, &c. Auſſi-tôt que le commerce eſt fini, le vaiſſeau ſe trouve pourvu des choſes dont il avoit beſoin, & met auſſi-tôt à la voile. La meilleure marchandiſe que l'on puiſſe porter dans les pays qui ſont en rélation avec les mines, eſt le vif-argent. On donne une livre d'argent pour une livre de mercure, ce qui fait un profit immenſe. La toile, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie, ſe vendent très-bien aux Eſpagnols de Saint-Domingue.

Caractère des François de l'île Saint-Domingue.

Les habitans de la partie Françoiſe de l'île S. Domingue ont preſque tous la taille aſſez belle, l'eſprit aiſé ; mais on leur trouve un mêlange confus de bonnes & de mauvaiſes qualités : on les repréſente tout-à-la-fois, francs, prompts, fiers, dédaigneux, préſomptueux, intrépides : on ajoute cependant que l'éducation corrige aiſément leurs défauts. Ils ne manquent jamais aux devoirs de l'hoſpi-

talité : un Voyageur peut faire le tour de la Colonie Françoiſe, ſans aucune dépenſe. Leur charité naturelle met les orphelins à l'abri de la miſere : chacun s'empreſſe à les ſecourir ; le premier même qui peut ſe ſaiſir de quelqu'un, regarde comme un bonheur de lui ſervir de pere.

Negres de la Colonie Françoiſe.

Les Négres ne ſont pas plus heureux dans cette Colonie que dans toutes les autres. Il ſemble que ce malheureux peuple ſoit le rebut de la nature : ſa condition ne le diſtingue pas des bêtes de charge. Quelques coquillages ſont toute ſa nourriture. Ses habits ſont des haillons qui ne le garantiſſent ni de la chaleur du jour, ni des fraîcheurs de la nuit. Les maiſons qu'il habite reſſemblent à des tanières d'ours ; ſes lits ſont des claies, plus propres à briſer le corps, qu'à procurer du repos. Son travail eſt preſque continuel, ſon repos très-court ; les moindres fautes lui attirent les plus rudes châtimens.

Dans ce cruel abaiſſement, les Négres ne laiſſent pas de jouir d'une ſanté parfaite, tandis que leurs maîtres, qui ont toutes les commodités de la vie, ſont en proie à toutes ſortes de maux. On aſſure qu'il eſt néceſſaire de traiter les Négres avec cette dureté, pour les retenir dans le devoir. La raiſon dit cependant que la ſoumiſſion qui vient de l'eſtime & de l'amitié, eſt bien plus ſolide que celle qui ne vient que de la crainte.

Les PP. Pers & Labat aſſurent que le commun des Négres ſont comme des créatures qui n'ont que la figure humaine : le

passé ne leur est pas plus connu que l'avenir. Ils sont contredits par d'autres Voyageurs, qui assurent que ces hommes sont méchans, adroits & rusés. Lorsque leur maître les traite avec douceur, ils s'attachent sincerement à lui, & sont toujours prêts à sacrifier leur vie pour conserver la sienne. Ils souffrent avec patience les châtimens qu'ils ont mérités: mais ils sont capables des plus grands excès lorsqu'on les maltraite sans raison. Il ne faut pas suspendre le châtiment ou le pardon, parce que la crainte les porte à fuir dans les bois, & c'est l'origine des Négres Marons. Le moyen le plus sûr pour les retenir, est de leur accorder la possession de quelques volailles & de quelques porcs, d'un jardin de tabac, &c. S'ils s'absentent plus de vingt-quatre heures, & ne reviennent pas d'eux-mêmes, on confisque ce qu'ils peuvent avoir de bien, & cette punition les affecte beaucoup plus que toute espèce de châtiment.

Les Négres qui sont en Amérique, sont liés entr'eux par une affection si sincére, qu'ils se secourent mutuellement dans leurs besoins. Si l'un d'eux commet une faute, on les voit venir tous en corps demander sa grace, ou s'offrir pour recevoir une partie du châtiment qu'il a mérité. Ils se privent souvent de leur nourriture, & la conservent pour régaler un de leurs compatriotes dont ils attendent la visite.

Ils sont d'une complexion très-chaude, & si passionnés pour les femmes, qu'on est obligé de les marier de très-bonne

heure, pour éviter une multitude de déſordres. Ils aiment en outre le jeu, la danſe, le vin & les liqueurs fortes. Ils ont apporté de l'Afrique une eſpèce de jeu de dez, compoſé de quatre de ces coquilles qui leur ſervent de monnoie. Ils font un trou du côté convexe, ce qui les fait tenir auſſi facilement ſur cette face que ſur l'autre. Ils les remuent dans la main, comme on remue les dez, & les jettent ſur une table. Si toutes les faces trouées ſe trouvent deſſus, ou les faces oppoſées, ou deux d'une ſorte & deux d'une autre, le joueur gagne : mais ſi le nombre des mêmes faces eſt impair ; il a perdu. Les Négres Créoles ont appris à jouer aux cartes, & ils ſont plus frippons & plus fainéans que les autres.

Les eſclaves Négres ont en général beaucoup de vanité : ils s'épargnent tout, & travaillent avec une ardeur extrême, pour acheter à leurs femmes & à leurs enfans des vêtemens qui puiſſent les diſtinguer des autres.

Police des Negres François.

Les Caſes des Négres François ſont aſſez propres, parce que ceux qui ſont chargés de veiller ſur la conduite de ces eſclaves, ont grand ſoin d'entretenir la propreté parmi eux. On ne donne des bas & des ſouliers qu'à ceux qui ſervent de laquais ; les autres vont nu-pieds. Pour habits ordinaires, ils n'ont que des caleçons & une caſaque. Les jours de Fêtes, ils ont cependant une chemiſe d'aſſez belle toile, des caleçons de la même toile, & mettent par deſſus une *candale* de couleur. Ce qu'on appelle *candale*, eſt une eſpèce

de juppe qui ne va pas juſqu'aux genoux, & dont le haut eſt pliſſé par une ceinture: il y a deux fentes ſur les hanches, qui ſont fermées avec des rubans. Ils portent ſur la chemiſe un petit pourpoint ſans baſques: on laiſſe un eſpace de trois doigts entre lui & la candale, pour faire bouffer plus librement la chemiſe. Ceux qui ſont un peu à leur aiſe, mettent au col & aux poignets de leur chemiſe, des boutons d'argent, ou garnis de quelques pierres de couleur. La plupart n'y mettent que des rubans. On fait mettre des galons de livrée ſur les candales & ſur les pourpoins de ceux qu'on prend pour laquais. Au lieu de chapeau, on leur fait porter un turban: ils ont des pendans d'oreilles, & un carcan d'argent, avec les armes de leur maître.

Les Negreſſes, dans leur habillement de cérémonie, portent ordinairement deux jupes: celle de deſſous eſt preſque toujours de couleur, & celle de deſſus de toile de coton blanche, ou de mouſſeline. Elles ont un corſet blanc à petites baſques, ou de la couleur de la jupe de deſſous, avec une échelle de rubans, des pendans d'oreilles d'or ou d'argent, des bagues, des braſſelets & des colliers de petite raſſade à pluſieurs tours, ou de perles fauſſes, avec une croix d'or ou d'argent. Le col de leur chemiſe, les manches, les fauſſes-manches, ſont garnies de dentelles, & leur coëffure eſt de toile très-blanche & très-fine, relevée auſſi de quelques dentelles. Ces ajuſtemens & ces marques de propreté annoncent le travail de ceux qui

les portent, parce que c'eſt toujours leurs frais qu'ils les achetent.

Ceux qui croyent qu'en Amérique on fait conſiſter la beauté des Negres en de groſſe lévres & un nez écraſé, ſe trompent : on recherche au contraire les Negres & les Negreſſes qui ont les traits bien proportionnés, & on les paye beaucoup plus cher. On veut que les Negreſſes joignent à la régularité des traits, une belle taille, une peau fine & luiſante. Le Pere Labat dit que la fermeté des Negres va juſqu'à ne pas pouſſer le moindre ſoupir dans les plus grandes douleurs, ce qu'il faut attribuer à leur courage & à leur grandeur d'ame, plutôt qu'à leur inſenſibilité. L'eſpoir qu'ils ont de retourner dans leur pays, eſt cauſe qu'ils ſe détruiſent très-promptement, lorſqu'ils ont un maître qui les traite avec dureté.

Terroir, climat de l'Iſle Saint-Domingue.

Pour finir la deſcription de l'île Saint-Domingue, nous dirons un mot du climat & du terroir. La ſituation de cette île pourroit faire croire que la chaleur y eſt exceſſive pendant les ſix mois que le ſoleil paſſe entre la ligne & notre tropique : mais elle eſt rallentie par un vent d'Orient qui ſe leve avec le ſoleil, augmente à meſure qu'il monte, & tombe avec lui. Les pluies contribuerent encore à tempérer le climat : mais elles y cauſent une humidité ſi conſidérable, qu'elle corrompt la viande en moins de vingt-quatre heures, ce qui oblige d'enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. Les fruits pourriſſent preſqu'auſſi-tôt qu'ils ſont cueillis : le pain ſe moiſit très-promptement ; les vins

ordinaires y tournent & aigriſſent de même. Le fer s'y rouille du ſoir au matin, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de ſoin que l'on conſerve le riz, le maïs, les féves pendant une année.

La variété du terroir de cette île en cauſe beaucoup dans les climats. Un canton eſt preſque toujours inondé de pluies, & celui qui en eſt tout proche, n'en reçoit ſouvent pas une goutte. Les nuages s'arrêtent en arrivant ſur ſes confins : s'il s'en détache quelques petites vapeurs, elles font une pluie ſi fine, qu'elle ſe diſſipe à l'inſtant. Les nuits y ſont très-fraîches, ſur-tout lorſque le tems eſt calme & le ciel ſerein. Il eſt rare qu'on y ſente un ſouffle de vent le matin : les roſées y ſont ſi fortes, qu'elles blanchiſſent les plaines; on y voit même des gelées. Le froid eſt alors ſi piquant, qu'on eſt obligé de s'approcher du feu. Ces plaines étant environnées de montagnes, le ſoleil s'y couche plutôt & s'y leve plus tard, ce qui rend les nuits fort longues.

L'hyver commence au mois de Novembre, & finit au mois de Février. Les nuits & les matinées ſont très-froides : les plantes reçoivent peu d'accroiſſement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoique ce ſoit le tems des grandes pluies. Les beſtiaux ſont alors ſujets à des mortalités. Le printems vient enſuite, & dure juſqu'au mois de Mai. Alors la nature ſemble renaître : les prairies ſont couvertes d'une herbe nouvelle ; la ſéve monte aux arbres, les plantes ſe parent de leurs fleurs, qui parfument l'air. L'été fait diſparoître

tous ces agrémens. Le tempérament des Européens ne s'accommode pas facilement d'un climat ſi varié : il faut y être naturaliſé pour y vivre long-tems. La grande chaleur mine inſenſiblement les plus robuſtes; le teint ſe ternit ; on vieillit de bonne heure : mais à meſure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils ſont moins ſujets à ces accidens.

Hiſtoire de Saint-Domingue, *l.* 6.

La variété du terroir de cette île peut contribuer, comme on vient de le dire, à celle du climat. La moitié de l'île eſt en montagnes, dont la plupart peuvent être cultivées juſqu'à la cime : il y en a quelques-unes qui ſont ſtériles, eſcarpées & d'une hauteur extraordinaire. Il y a des cantons dans l'île où le terrain eſt d'un noir tanné ; dans d'autres il eſt jaune; ailleurs bleu : on trouve enfin dans cette île des terres de toutes les couleurs. La meilleure eſt celle de la première eſpèce.

L'île Saint-Domingue eſt arroſée par un nombre incroyable de rivières : les eaux en ſont ſaines, même ſalutaires; mais elles ſont ſi fraîches, qu'il eſt dangereux de s'y baigner.

Lacs de l'île.

Les Voyageurs vantent deux lacs de l'île Saint-Domingue, & en rapportent pluſieurs ſingularités; l'un qu'ils nomment *Xaragua*. Oviedo aſſure que ſa longueur eſt de dix-huit lieues, qu'il en a trois de large dans quelques endroits, qu'il eſt ſalé comme la mer, qu'on y pêche des poiſſons de mer & de rivière. Des Voyageurs modernes aſſurent qu'il eſt beaucoup plus petit, & que les eaux n'en ſont pas ſalées; mais qu'elles ont de l'âcreté.

A trois lieues de ce lac, on en trouve un autre, que les François nomment le *Lac Salé*. Il a huit lieues de long. Sa ſituation eſt à l'Eſt de la plaine des Verrettes. Il n'a que deux lieues dans ſa plus grande largeur. Ses eaux ſont ſaumâtres. A une lieue de celui-ci, on en trouve un autre, qui peut avoir une lieue de circuit.

On en trouve un quatrième ſur le haut d'une montagne très-élevée & très-rapide. Un Caſtillan monta au haut dans le commencement de la découverte, il apperçut le lac, & n'oſa en approcher, parce qu'il fut effrayé par un bruit épouventable qu'il entendit : perſonne n'a tenté d'y monter depuis.

§. IV.

L'Iſle de Porto-Rico, ou Portoric.

L'ISLE de Porto-Rico eſt ſituée au Levant de celle de Saint-Domingue, dont elle eſt ſéparée par un détroit de 16 lieues : elle eſt auſſi à-peu-près à la même élévation du pôle, & s'étend entre le quarante-ſeptième dégré trente minutes, & le quarante-neuvième trente minutes de longitude occidentale. Elle peut avoir quarante lieues communes d'étendue du Levant au Couchant, & quinze du Midi au Nord, dans ſa plus grande largeur. Cette île eſt remplie de montagnes & de collines. Quelques-unes ſont couvertes de bois fort épais, & d'herbes très-agréables. Il y a quantité de rivières, qui ſervent à la rendre fertile. Il y a des ports aſſez commodes. On trouve ſur les côtes, de la raie, des ſardines, des aloſes en abondance. Il s'y trouve beaucoup d'or, mais de moindre aloi que celui

de Saint-Domingue. Les habitans étoient doux & humains.

Chriſtophe Colomb la découvrit en 1493, & changea le nom de *Boriquen*, que les habitans lui donnoient, en celui de *Saint-Jean-Baptiſte*. Il s'y arrêta quelques jours dans une baie à l'Oueſt. On oublia cette île juſqu'en 1508. Jean Ponce, qui commandoit dans une ville de l'île Saint-Domingue, ayant appris de quelques Indiens, qu'il y avoit beaucoup d'or dans l'île de Boriquen, demanda au Gouverneur-Général la permiſſion d'aller la viſiter. L'ayant obtenue, il fit équiper une caravelle, s'y embarqua avec une certaine quantité de ſoldats armés. Il aborda ſur une côte qui appartenoit au Cacique *Agueynaba*, qui étoit le plus riche & le plus puiſſant de l'île. Les Eſpagnols y furent reçus avec les plus grandes marques de l'amitié. Le Cacique crut ne pouvoir mieux la leur prouver, qu'en prenant le nom de celui qui paroiſſoit être leur Général : il ſe fit nommer *Jean Ponce Agueynaba*. Il conduiſit ſes hôtes dans toutes les parties de l'île, & ſur les bords de deux rivières, dont le ſable étoit mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & ſe hâta d'aller porter cette heureuſe nouvelle au Gouverneur-Général des îles. Il laiſſa une partie de ſes gens dans l'île Boriquen, où ils furent très-bien traités pendant ſon abſence.

Auſſi-tôt qu'il fut arrivé à San-Domingo, il ſollicita le Gouvernement de l'île Boriquen, qu'on lui accorda; fit un armement aſſez conſidérable, & s'y rendit;

mais il ne trouva pas autant de facilité à s'y établir qu'il s'en étoit promis. Agueynaba étoit mort, & ſon frere, qui lui avoit ſuccédé, n'aimoit pas autant les Eſpagnols que lui. Cependant, Ponce commença par bâtir une bourgade, & voulut faire des départemens Indiens, comme on avoit fait dans l'île Saint-Domingue. Alors la douceur des Inſulaires ſe changea en fureur. Ils regardoient cependant encore les Eſpagnols comme des dieux deſcendus du Ciel, ce qui leur en impoſoit : mais ils chercherent tous les moyens poſſibles pour ſe délivrer d'un joug qui leur étoit inſupportable. Ils s'aſſemblerent ſecrétement, & déciderent qu'il falloit ſavoir poſitivement ſi les étrangers étoient immortels. Un des Caciques, nommé *Brayau*, fut chargé de cette commiſſion. Il ne tarda pas de s'en acquitter. Un jeune Eſpagnol, nommé *Saliedo*, paſſa chez lui, & y reſta pluſieurs jours pour ſe repoſer. Lorſqu'il voulut partir, Brayau le fit accompagner par quelques Indiens, qu'il chargea de porter ſon paquet, & de lui aider dans les chemins difficiles. Etant arrivé ſur le bord d'une rivière, un Indien, chargé des ordres ſecrets du Cacique, le prit ſur ſes épaules ; mais lorſqu'il fut au milieu de la riviere, il ſe laiſſa tomber avec l'Eſpagnol. Les autres Indiens qui l'accompagnoient ſe joignirent à lui pour empêcher l'Eſpagnol de ſe relever. Lorſqu'ils s'apperçurent qu'il ne faiſoit plus de mouvement, ils tirerent ſon corps ſur la rive. Craignant cependant qu'il ne fût pas mort, ils lui firent des excuſes de lui avoir laiſſé

Les habitans de cette Iſle ſe convainquent que les Eſpagnols ſont mortels.

avaler tant d'eau, proteſtant que cet accident les chagrinoit, & qu'ils n'avoient pu faire plus de diligence pour le ſecourir. Pendant qu'ils tenoient ce diſcours, ils ne ceſſoient de le tourner, & d'obſerver s'il donnoit des marques de vie. Ils reſterent trois jours auprès du cadavre à jouer cette comédie. Voyant enfin qu'il commençoit à ſe corrompre, ils allerent avertir Brayau de ce qui s'étoit paſſé : il voulut ſe convaincre de la vérité par lui-même, en informa les autres Caciques de l'île. Les Inſulaires, déſabuſés de la prétendue immortalité des Eſpagnols, prirent la réſolution de s'en défaire. Leurs précautions furent ſi bien priſes, qu'ils ſurprirent les Eſpagnols ſans défenſe, & en maſſacrerent une centaine, avant que les autres connuſſent le danger qui les menaçoit. Parmi ces cent Eſpagnols, qui périrent par la main des Inſulaires, il ſe trouva un Officier de marque. Il avoit cependant touché le cœur de la ſœur d'un des Caciques, au point qu'elle l'avertit du danger qui le menaçoit; mais il négligea ſes avis.

Herrera, l. 7, c. 13.

Ponce, ne doutant pas que le projet des Inſulaites ne fût de maſſacrer tous les Eſpagnols, raſſembla ceux qui étoient dans l'île, leur fit prendre les armes : les Indiens, de leur côté, ſe préparerent à la défenſe, appellerent à leur ſecours les Caraïbes. Il ſe livra pluſieurs combats; mais les Indiens furent toujours battus. Ponce les pourſuivit dans leurs retraites, & en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'eſpérance de rentrer en liberté.

Cette île étoit ſi peuplée, que les Eſpagnols auroient eu une peine infinie à s'en rendre maîtres, ſi les Inſulaires ne s'étoient perſuadés que les nouveaux ſecours qui arrivoient de Saint-Domingue, étoient ceux mêmes qu'ils avoient tués, & qui reſſuſcitoient pour les combattre. Cette idée leur fit regarder la réſiſtance comme inutile. Ils s'abandonnerent à la diſcrétion de leurs vainqueurs, qui les employerent à travailler aux mines, où ils périrent preſque tous.

Ponce ſe voyant maître de l'île Boriquen, y fonda une ville ſur le bord de la mer, dans un endroit fort commode pour les vaiſſeaux, ce qui lui fit donner le nom de *Porto-Rico*, que les François ont changé en celui de *Portoric*. L'île a pris par la ſuite le même nom. La ville a changé pluſieurs fois de ſituation, & fut fixée au commencement du dernier ſiécle ſur la côte ſeptentrionale, au dix-huitième dégré trente minutes de latitude, & au quarante-huitième de longitude occidentale. A l'entrée du port il y a une petite île, qui a été jointe à la grande, par le moyen d'une chauſſée faite au travers du havre. La ville n'a ni murs ni remparts; mais le port eſt défendu par un bon château; & la petite île, qu'on a jointe au port, eſt impénétrable, à cauſe des bois épais qui la couvrent, & par deux châteaux qui en défendent l'approche. Au Sud-Oueſt de la ville, il y a encore une fortereſſe, où l'on garde le tréſor du Roi. Les rues de la ville ſont larges, & les maiſons bâties à l'Eſpagnole. Il y a peu de fenêtres: mais

les portes ſont grandes, afin de recevoir le vent qui rafraîchit l'air. Le Pape Léon X y érigea un Evêché en 1513, ſous la Métropole de Saint-Domingue. Le Gouverneur de l'île réſide dans cette ville. Il y a auprès de Portoric un abbaye de Bénédictins.

Les autres lieux un peu conſidérables de l'île, ſont *Gundanilla*, fortereſſe ſur la côte méridionale, & *San-Germano*, ſur l'occidentale.

§. V.

La Jamaïque.

CETTE Iſle eſt entre le dix-ſeptième & le dix-huitième dégré de latitude ſeptentrionale. Elle peut avoir cinquante lieues de longueur, ſur vingt de largeur. Elle ſe reſſerre par dégrés vers ſes deux extrêmités, qui ſe terminent en pointes. On aſſure qu'elle contient environ cinq millions d'acres de terre, dont la moitié eſt actuellement cultivée. Une chaîne de montagnes, qui s'étend d'une mer à l'autre, la diviſe en deux parties. Ses côtes méridionales offrent une grande quantité d'excellentes baies.

Elle eſt diviſée en dix-neuf Paroiſſes. *Saint-David*, qui contient une bourgade nommée *Frée-Trown*, & une ſaline dans la baie d'Yalla. La baie de Port-Morant lui appartient auſſi. Les vaiſſeaux peuvent y mouiller à couvert, & ſes environs ſont bien cultivés. Ce quartier a pour défenſe un petit fort, où l'on entretient une garniſon pendant la guerre. Il y a beaucoup

de bois & d'eau douce dans cette Paroiſſe.

On trouve enſuite celle de *Port-Royal*, qui tire ſon nom d'une ville très-riche & très-belle. Elle fut détruite en 1692, par un tremblement de terre : on la rebâtit beaucoup mieux qu'elle n'étoit ; mais elle fut ruinée par un incendie. L'aſſemblée-générale défendit qu'elle fût rétablie dans le même lieu, même qu'on y tînt marché. La commodité de ſa ſituation fit cependant oublier cet ordre. Mille vaiſſeaux peuvent mouiller à l'aiſe dans ſon port, ſans avoir rien à craindre des vents. On lui donne trois lieues de large. L'entrée eſt défendue par le fort Charles, qui eſt muni de ſoixante pièces de canon. Port-Royal, avant ſon dernier malheur, fourniſſoit ſeul à la Colonie un régiment de milice. On y voyoit une grande & belle Egliſe : les revenus du Miniſtre montoient à deux cens cinquante livres ſterlings. Tous ces avantages n'étoient pas capables de dédommager des inconvéniens de ſa ſituation. L'eau douce, le bois & la pierre manquent abſolument ſur ce terrain. Le ſol eſt ſi ſec, qu'il n'y vient aucune eſpèce d'herbes, & la quantité de Marchands, que le commerce y attiroit, y rendoit les vivres fort chers.

Celle de *Saint-André* eſt après. Elle contenoit autrefois le bourg de Kinſton, ſur la baie de Port-Royal ; mais ce bourg eſt devenu lui-même une Paroiſſe. Le quartier Saint-André envoie deux Députés à l'Aſſemblée générale de la Colonie.

La Paroiſſe & le bourg de *Kinſton* ſe

ſont beaucoup accrus après la ruine de Port-Royal. On y établit en 1695 les Cours de Juſtice & la Chambre de l'Amirauté. Ce bourg pourroit même paſſer pour une ville : on n'y compte pas moins de ſept ou huit cens maiſons. Il eſt ſitué ſur la baie de Port-Royal, qui borne la Paroiſſe au Sud-Oueſt : elle eſt bornée au Nord par le canton de Beyton, & au Nord-Eſt par une campagne qui s'étend juſqu'au pied des montagnes.

On trouve enſuite la Paroiſſe de *Sainte-Catherine*, qui contient le bourg de Paſſage-Fort, ſitué à l'embouchure de la rivière qui deſcend de *Spanish-Town*, ou *San-Iago*, à ſix milles de cette ville, & preſqu'à la même diſtance de Port-Royal. On y compte environ deux cens maiſons, bâties la plupart pour le logement des Voyageurs qui vont de Port-Royal à San-Iago. C'eſt de-là que vient le commencement de ſon nom, & le reſte lui eſt donné à cauſe d'un fort qu'on y trouve, & qui eſt garni de dix ou douze pièces de canon. Il défend l'embouchure de la rivière. Paſſage-Fort envoie trois Députés à l'Aſſemblée générale. Il y a dans cette Paroiſſe une autre rivière, qu'on appelle *Black-River*, la rivière noire. On a conſtruit un fort beau pont deſſus.

La Paroiſſe *Saint-Jean* eſt ſituée dans les terres, ſix milles au-deſſus de Paſſage-Fort. C'eſt un des plus beaux, des plus agréables, des plus peuplés & des plus fertiles quartiers de l'île. Elle envoie deux Députés à l'Aſſemblée.

Spanish-Town, ou *San-Iago*, dont la Pa-

roiſſe touche à celle de Saint-Jean, étoit la Capitale de la Jamaïque, ſous le Gouvernement des Eſpagnols, & conſerve encore ce titre ſous les Anglois. Elle avoit plus de deux mille maiſons dans ſa ſplendeur ; mais elle n'en a pas à préſent ſix cens. Ses Egliſes, dont le nombre étoit aſſez conſidérable, furent réduites à deux Temples. En face de cette ville, on voit une grande plaine qui nourrit quantité de beſtiaux. La rivière qui coule de l'autre côté eſt belle, ſans être navigable. Elle roule dans ſes eaux des particules de cuivre. Le Gouverneur fait ſa réſidence dans la ville; les principales Cours de Judicature y ſont établies; la plupart des Officiers Militaires s'attachent au ſiége du Gouvernement : tous ces motifs réunis ont été favorables au rétabliſſement de Spanish-Town. Le luxe y régne comme dans les plus grandes villes de l'Europe. La plaine qui eſt devant la ville, ſert tous les ſoirs de promenade aux perſonnes du bel air. Il y a dans cette ville une garde de nuit à pied & à cheval. Le Corps de ville envoie trois Députés aux Aſſemblées générales.

Sainte-Dorothée contient *Old-Herbour* : elle eſt à quatre ou cinq lieues ſous le vent de San-Iago. Old-Herbour, ou le vieux port, eſt une grande rade & un petit golfe, qui peuvent recevoir cinq cens vaiſſeaux de la première grandeur. Cette Paroiſſe envoie deux Députés à l'Aſſemblée.

Sainte-Eliſabeth eſt la première Paroiſſe des côtes méridionales de la Jamaïque. Les Eſpagnols y avoient bâti la ville d'Oriſ-

tan, près d'une baie où la rivière Blewfiold se décharge. Toute cette Paroisse est remplie de rocs, & bordée par quelques petites Isles, qui sont *Sernavilla*, *Quitewena*, *Serrana*, &c. On trouve plusieurs plantations dans cette Paroisse. La pointe de Négril forme un bon port à l'extrêmité de l'Isle. Sa situation est fort commode pour les Anglois lorsqu'ils sont en guerre avec l'Espagne : ils y attendent & enlevent les vaisseaux qui vont à la Havane & qui en reviennent. Un peu plus loin, au Nord-Oueſt, on voit les ruines de Séville, second établissement des Espagnols.

La Paroisse de *Saint-James* est au Nord de la précédente. On y trouve quelques restes de *Melilla*, ancienne ville Espagnole. Ce quartier n'est pas encore bien peuplé. La Paroisse envoie cependant deux Députés à l'Assemblée générale.

Celle d'*Hanovre* est à l'Est de la précédente : elle n'est presque pas peuplée.

West-Morelan est au Midi de Hanovre. On y trouve un grand lac & des marais. Elle est encore déserte.

La Paroisse de *Clarendon*, à l'Oueſt de Sainte-Elisabeth, dans l'intérieur des terres, est assez peuplée. Elle envoie aussi deux Députés à l'Assemblée générale.

Celle de *Sainte-Anne* est au Nord de Clarendon. Elle n'est pas peuplée, quoiqu'elle envoie aussi deux Députés à l'Assemblée générale.

Sainte-Marie est à l'Oueſt de la précédente. Elle envoie deux Membres à l'Assemblée.

Saint-Thomas de la Vallée est au Sud-

Oueſt de Sainte-Marie. Elle fournit deux Députés.

Saint-Georges eſt au Nord-Oueſt de la précédente. Elle fournit le même nombre de Députés.

La Paroiſſe *Saint-Thomas-d'Orient* termine la partie Sud-Oueſt de la Jamaïque.

Celle de *Porteland* termine la partie du Nord-Oueſt.

La partie ſeptentrionale de l'île eſt moins peuplée que celle du Midi, & ne mérite pas qu'on en faſſe la deſcription.

Les anciens habitans de la Jamaïque avoient à-peu-près les mêmes loix & les mêmes mœurs que ceux de Saint-Domingue : ils étoient gouvernés par des Caciques.

Le terroir de cette île eſt bon & fertile dans toutes les parties de l'île, principalement dans les quartiers du Nord. Il eſt noirâtre, & mêlé de glaiſe en pluſieurs endroits. Vers le Sud-Eſt il eſt rougeâtre & ſabloneux; mais en général il eſt d'une extrême fertilité. Les plantes & les arbres y ſont toujours couverts de feuilles & de fleurs; tous les mois de l'année reſſemblent à nos mois d'Avril & de Mai. Il y a pluſieurs endroits qui produiſent du bled d'Inde ſans culture, ce qui y attire un grand nombre d'animaux ſauvages. Les Indiens ſemoient autrefois leur bled dans ces endroits, qui n'ont pas ceſſé depuis d'en produire. Les Eſpagnols avoient abandonné ces pâturages aux bœufs, aux chevaux & aux porcs qu'ils avoient apportés d'Europe, & ces animaux y avoient tellement multiplié, qu'à l'arrivée des Anglois, on

Terroir.

en trouvoit de nombreuſes troupes. Les Anglois leur ont fait la guerre avec ſi peu de relâche, que le nombre en eſt beaucoup diminué.

Climat. Le climat de la Jamaïque eſt fort tempéré : il n'y a point de pays entre les tropiques où la chaleur ſoit moins incommode. L'air y eſt continuellement rafraîchi par les briſes de l'Eſt, par les pluies & par les roſées. Un aſſure que les quartiers de l'Eſt & de l'Oueſt, ſont plus ſujets aux vents & à la pluie. D'ailleurs, leurs épaiſſes forêts les rendent moins agréables que ceux du Sud & du Nord, qui ſont beaucoup plus ouverts. Les parties montagneuſes ſont ſouvent les plus froides : il y a quelquefois des gelées blanches.

Tremblement de terre arrivé à la Jamaïque en 1692, & ſes effets. On ne connoiſſoit point à la Jamaïque ces terribles tempêtes, qui ravagent les lieux par où elles paſſent ; mais le 7 Juin 1692, un tremblement de tetre détruiſit preſque toutes les villes, les habitations, & fit périr un nombre prodigieux d'habitans. Voici le précis de différentes rélations que nous avons lues.

Entre onze heures & midi, ceux qui étoient dans leurs maiſons les ſentirent trembler, & virent le pavé de leurs appartemens ſe ſoulever : ils entendirent pouſſer dans les rues des cris épouventables. Etant ſortis de leurs maiſons, ils rencontrerent le peuple qui levoit les mains au ciel, pour implorer la miſéricorde divine : en continuant de marcher, ils virent tomber des maiſons des deux côtés, & d'autres s'abîmer. Le ſable des rues s'enfloit, au point qu'il ſoulevoit ceux qui étoient

étoient deſſus. Il s'ouvrit enſuite, & forma de profonds abîmes. Bientôt un déluge d'eau fit tomber de côtés & d'autres une multitude de malheureux qui ſaiſiſſoient les ſolives des maiſons renverſées; mais ils étoient entraînés avec elles. D'autres ſe trouverent enfoncés dans le ſable, d'où l'on ne voyoit ſortir que leurs jambes & leurs bras.

Auſſitôt que la ſecouſſe ceſſa, chacun courut pour voir s'il lui reſtoit quelque choſe de ſa maiſon, & s'il étoit péri quelqu'un de ſa famille : on marchoit ſur les ruines des édifices qui flottoient ſur l'eau. On rencontroit des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe tenoient attachées à divers matériaux, & flottoient avec eux. Au lieu de ſa maiſon, on ne trouvoit que des ruines, & on ne pouvoit s'inſtruire du ſort de ſa famille. Quelques-uns eurent le bonheur de ſe ſauver, par le moyen des canots, dans les vaiſſeaux; d'autres reſterent engloutis dans les ouvertures qui s'étoient faites à la terre, ou dans les flots. La nuit ſuvint, augmenta encore l'horreur du déſaſtre.

Après ce triſte événement, on vit pluſieurs matelots quitter les vaiſſeaux pour aller piller les maiſons qui avoient réſiſté au tremblement; mais tandis qu'ils étoient occupés à exécuter cette odieuſe entrepriſe, une ſeconde ſecouſſe les fit périr.

Pluſieurs vaiſſeaux qui étoient dans le port furent briſés, & d'autres furent coulés à fond. Un bruit terrible, qu'on entendit dans les montagnes, cauſa tant de terreur aux Negres déſerteurs, qu'ils allerent

demander grace à leurs maîtres. Ils assurerent que l'eau avoit pénétré jusque sur ces auteurs, & qu'ils l'avoient vue sortir en plusieurs endroits avec une extrême violence. Toutes les salines furent inondées. La terre s'étoit ouverte en plusieurs endroits, & avoit englouti une multitude de personnes, des maisons même toutes entières.

Le Ciel, qui étoit bleu & clair avant le tremblement de terre, parut tout-à-coup sombre & rougeâtre. On entendit de prodigieux bruits dans toutes les parties de l'île. On peut se faire un tableau de la consternation dans laquelle les habitans étoient plongés pendant ces convulsions de la nature: ils croyoient que le monde entier étoit menacé de sa dissolution.

Le Nord de l'île ne fut point garanti des effets du tremblement : une grande partie de ses plantations fut engloutie; un établissement de dix mille acres de terre disparut entièrement, & l'on ne vit à la place qu'un étang de même étendue. Les eaux y ont séché depuis; mais on n'y a trouvé aucune apparence de maisons, d'arbres, &c. Dans le quartier de Clarendon, il s'ouvrit des abîmes & de vastes lacs à douze milles de la mer : il en reste encore des traces. On fait monter à près de treize milles personnes, le nombre de ceux qui périrent dans toutes les parties de l'île. Les vapeurs qui sortirent des ouvertures de la terre, répandirent beaucoup de maladies dans toute l'île, ce qui fit encore périr un nombre considérable d'habitans.

Le tems y eſt ordinairement plus varié & plus incertain que dans les autres îles. Les mois de Mai & de Novembre ſont ordinairement fort humides. L'hiver n'eſt diſtingué de l'été que par des pluies & des tonnerres, qui ſont alors plus violens que dans les autres ſaiſons. Les briſes d'été commencent à ſouffler vers les neuf heures du matin, & deviennent plus fortes à meſure que le ſoleil ſe leve. Pendant preſque toute l'année, les nuits & les jours ſont égaux en longueur, ou du moins la différence eſt inſenſible. Chaque nuit, le vent ſouffle à la fois de tous les côtés, de manière qu'aucun vaiſſeau ne peut approcher pendant ce tems : les briſes de mer s'élevant bientôt après, on ne peut en partir que de grand matin. A meſure que le ſoleil baiſſe, les nuages s'aſſemblent, & prennent différentes formes, ſuivant celles des montagnes. Un marinier expérimenté connoît chaque partie de l'île à la forme des nuées qui la couvrent. Depuis la deſtruction des bois, les pluies ſont fort diminuées.

Il ſe trouve quantité de rocs dans les ports de la Jamaïque : ils ont la forme des cornes de cerfs. Il y croît des plantes marines, dont les racines ſont réellement pierreuſes. Dans la preſqu'île de Port-Royal, on ne creuſe pas quatre ou cinq pieds, ſans que l'eau paroiſſe. Elle a ſes périodes comme la marée, eſt ſaumatre & fort mal-ſaine.

Les Européens qui vont à la Jamaïque ſuent beaucoup, & continuellement pendant neuf mois. La plupart des animaux

de cette île vivent ſans boire. Vers le milieu de l'île, entre les Paroiſſes de Sainte-Marie & de Saint-Jean, ſi, pendant qu'il pleut, il tombe quelques gouttes d'eau ſur un habit, de quelque étoffe qu'il ſoit, en moins d'une demi-heure elles ſe changent en petits vers blancs, ſemblables à ceux qui s'engendrent dans le fromage ou les fruits. L'air y eſt cependant fort ſain : on peut y paſſer la nuit, y dormir même ſans danger.

Productions de la Jamaïque.

Les productions naturelles de la Jamaïque ſont à-peu-près les mêmes que dans les autres Antilles. A l'égard de celles que les habitans doivent à leur travail, on remarque particulièrement que le ſucre y eſt plus luiſant & plus fin que celui de la Barbade, & ſe vend en Angleterre ſept ou huit ſchellings le cent de plus. Les Anglois tirent plus de cacao de cette île que de tous leurs autres établiſſemens en Amérique, & ce commerce leur procure des avantages conſidérables.

L'indigo eſt en plus grande abondance dans cette île que dans aucune autre Colonie, parce que les ſavanes y ſont en très-grand nombre, & que cette plante demande un terrain léger. On ſeme la graine en Mars, & elle eſt en maturité au mois de Juin : mais il arrive aſſez ordinairement que les vers mangent cette plante.

Le piment vient naturellement dans cette île, ce qui lui a fait donner le nom de *Poivre de la Jamaïque*. L'exportation en eſt ſi conſidérable, qu'elle fait un article important du commerce. L'arbre qui porte le piment eſt haut, droit, & environ de la groſſeur

de la cuiſſe. L'écorce en eſt fort unie, & de couleur griſe. Il jette de toutes parts d'aſſez longues branches, au bout deſquelles ſortent de petites tiges, entourées de feuilles de différentes grandeurs, dont la plus grande peut avoir la longueur de quatre ou cinq pouces, ſur trois de large au milieu, d'où elle ſe termine en pointe aux deux bouts. Leur pédicule eſt long d'un ponce. Elles ſont d'un vert foncé. Lorſqu'on les briſe entre les doigts, elles jettent une odeur agréable. De l'extrêmité des tiges, ſort un faiſceau de fleurs, auxquelles ſuccédent des grains couronnés de quatre petites feuilles, & plus gros dans leur maturité que ceux du genièvre. Ils ſont d'abord petits & verdâtres; mais en mûriſſant, ils deviennent noirs, unis, luiſans, & contiennent, dans une poulpe verte, aromatique & humide, deux groſſes ſemences demi-ſphériques, ſéparées par une membrane: elles forment enſemble une ſphère parfaite. L'arbre piment croit dans toutes les parties montagneuſes de la Jamaïque, & principalement du côté du Nord. On aſſure que, pour avoir le fruit, on coupe l'arbre par le pied. On regarde le piment comme la plus ſaine de toutes les épices communes: elle l'emporte ſur l'épice des Indes par une infinité d'avantages. Elle atténue les humeurs épaiſſes, facilite la digeſtion, fortifie l'eſtomac, chaſſe les vents, & eſt fort bonne pour les inteſtins.

La canelle croît auſſi dans cette île. Le tronc de l'arbre qui la porte, eſt à-peu-près, de la groſſeur de celui qui porte le

piment : il s'éleve de la même hauteur. Ses branches ſont ornées de petits rameaux qui pendent vers la terre. L'écorce eſt double. L'extérieure, qui eſt épaiſſe de deux ou trois lignes, a une couleur cendrée, avec de petites taches blanches, & quelques rides de couleur plus ſombre, qui la rendent un peu rude. Son goût eſt un peu aromatique. L'intérieure a plus d'épaiſſeur que la canelle : elle eſt unie, plus blanche que l'autre, a le goût plus piquant : il tire aſſez ſur celui du girofle. Les feuilles ſortent vers l'extrêmité des rameaux, ſans aucun ordre, & ſur des pédicules d'un pouce de long. Elles ont la largeur d'un pouce vers le bout. Leur couleur eſt un jaune-vert, uni & luiſant. Leurs fleurs croiſſent en ombelles au bout des branches, &, comme celles du piment, elles font place à des grains de la groſſeur d'un pois, rond, vert, & contenant, dans une poulpe mucilagineuſe, quatre ſemences noires, de figure irrégulière. Dans la fraîcheur de cet arbre, toutes ſes parties ſont chaudes, aromatiques, & d'un goût qui approche plus de celui du girofle que de la canelle. Après en avoir mâché un moment, on eſt obligé de prendre de l'eau pour ſe rafraîchir la bouche. L'écorce ſéche eſt d'un bon uſage, & s'emploie dans toutes les Colonies Angloiſes de l'Amérique.

L'île de la Jamaïque produit une ſorte de cédre, dont le bois eſt ſi poreux, ſans qu'on s'en apperçoive à la vue, que le vin & les autres liqueurs, qu'on met dans des vaſes qui en ſont faits, s'échappent preſqu'à l'inſtant.

Il y a des mines de cuivre : les Eſpagnols y en avoient trouvé d'argent ; mais les Anglois n'ont pu les découvrir. On prétend qu'on trouvoit de l'ambre gris ſur quelques-unes de ces côtes.

Le tabac qu'on y cultive n'eſt pas de la meilleure qualité. On y trouve des eaux chaudes & des eaux minérales. Il y a une eſpèce de plante aſſez ſingulière : les Anglois la nomment *Spirit-Weed*. Lorſque la graine eſt mûre, elle ſort du vaiſſeau qui la contient avec un bruit fort aigu, & ſe répand aſſez loin.

Chriſtophe Colomb découvrit, comme nous l'avons dit, la Jamaïque dans ſon ſecond voyage, au commencement de Mai 1494.

Dom Diegue Colomb, fils de Chriſtophe, en obtint le Gouvernement, & en poſſéda en propre la plus grande partie : il y fit bâtir la ville de San-Iago de la Vega, prit le titre de Marquis de la Vega, qui paſſa à ſes deſcendans. Les habitans de cette île étoient, comme nous l'avons dit, d'un caractère fort doux, & donnoient aux Eſpagnols les plus grandes marques d'amitié : ils partageoient leurs vivres avec eux, s'en privoient même pour les leur donner. Les Eſpagnols, de leur côté, eurent beaucoup d'égards pour eux, tant qu'ils ne ſe crurent pas aſſez forts pour les ſubjuguer ; mais ſitôt que leur nombre fut augmenté, ils les traiterent comme de véritables eſclaves. Les Inſulaires voulurent défendre leur liberté ; mais voyant qu'ils ne pouvoient réſiſter à leurs ennemis, que leurs Caciques avoient preſque

tous été tués, ils se soumirent. Les Espagnols les employerent à filer & à fabriquer des étoffes de coton, dont ils firent un commerce fort avantageux. La multiplication de leurs bestiaux augmenta encore le commerce de l'île: on y joignit celui du sucre & du vin. La Vega devint bientôt une ville très-florissante. Les Espagnols ne tarderent pas à en construire d'autres: ils bâtirent Séville sur la côte du Nord, Mellila sur celle du Sud, & Oriston dans la partie occidentale; mais ils se livrerent bientôt à l'indolence & à l'oisiveté, qui ne tardent pas à suivre les richesses. Lorsque le Portugal fut réuni à l'Espagne, plusieurs Portugais passerent à la Jamaïque, & tenterent d'augmenter la culture & le commerce de cette île; mais ils y trouverent un obstacle invincible de la part des Espagnols.

La Jamaïque est pillée par les Anglois.

En 1696, le Chevalier Antoine Shirley, Anglois, croisoit dans ces mers avec une puissante flotte. Il descendit à la Jamaïque, prit, pilla San-Iago, & se retira. En 1634, le Colonel *Jakson* y fit encore une descente, à la tête de cinq cens hommes, ravagea toutes les parties de l'île, & exigea une grosse somme pour ne pas mettre le feu à San-Iago. Ces disgraces n'instruisirent point les Espagnols sur ce qu'ils avoient à craindre de la part de ces redoutables ennemis.

Sur des instructions que l'on donna à ceux-ci, ils équipperent une puissante flotte, aborderent le 13 Avril 1655 à l'île Saint-Domingue; mais ils y trouverent une résistance si vive, qu'après avoir per-

du beaucoup de monde, ils furent obligés de se rembarquer. Ils résolurent de tenter une descente à la Jamaïque, qu'ils savoient n'être pas en état de défense. Ils y arriverent le 3 Mai de la même année, marcherent droit à San-Iago de la Vega, dans l'espérance de l'emporter d'assaut; &, pour s'assurer de la réussite, ils ordonnerent que le premier qui tourneroit le dos, seroit tué par son voisin.

Les Espagnols ignoroient ce qui s'étoit passé dans l'île Saint-Domingue : ils n'étoient pas en état de se défendre contre les Anglois, dont le nombre se montoit à dix mille hommes. Pour sauver leur vie & leurs effets, ils eurent recours à l'adresse. Des propositions ménagées avec art, des présens distribués aux Officiers, leur procurerent le tems de cacher leurs biens dans les montagnes; ils s'y retirerent eux-mêmes, & laisserent aux Anglois une ville nue & déserte. Les Anglois, en y entrant, furent surpris de se voir frustrés de toutes les richesses qu'ils espéroient trouver. Les fugitifs se rallierent en divers partis, fondirent sur les Anglois, qui n'avoient pas eu le tems de se reconnoître, en tuerent un grand nombre, & retournerent dans leur retraite. Ils en descendoient toutes les nuits, répandoient le trouble & la confusion parmi les ennemis, qui, ne connoissant par les chemins, ne pouvoient les poursuivre.

Les Espagnols auroient insensiblement détruit tous les Anglois; mais ils se lasserent de la vie qu'ils menoient dans les montagnes, & regrettoient les délices de

San-Iago : ils ſe retirerent dans l'île de Cuba, laiſſerent ſeulement leurs Mulâtres & leurs Negres pour harceler les Anglois, & conſerver la poſſeſſion de leurs anciens droits juſqu'à leur retour ; mais le Vice-Roi du Mexique leur ordonna de retourner à la Jamaïque, & défendit au Gouverneur de l'île de Cuba de leur donner retraite : il leur promit cependant de leur donner des ſecours capables de réparer leurs diſgraces. Ils retournerent à la Jamaïque, ſe ſéparerent en pluſieurs troupes, qui ſe diſperſerent dans les bois, autant pour la facilité de leur ſubſiſtance, que pour ſe dérober aux pourſuites des Anglois. Cette vie errante & miſérable en fit périr un grand nombre : le Vice-Roi du Mexique ne leur envoya que cinq cens hommes pour tous ſecours. Ceux-ci refuſerent même de s'unir à eux, lorſqu'ils les virent ſi foibles, & ſe retirerent au Nord de l'île, où ils ſe retrancherent pour attendre du renfort.

Pendant ce tems, les Anglois s'étoient emparés de toutes les parties méridionales de l'île. Des régimens entiers s'étoient établis dans différens quartiers : ils y avoient formé des plantations, & tenoient toujours ſous les armes trois ou quatre mille hommes : dix-huit vaiſſeaux de guerre étoient répandus dans les différens ports. Cromwel, qui étoit alors Protecteur de l'Angleterre, releva beaucoup les avantages de cette nouvelle acquiſition, & y envoya des ſecours capables de réſiſter à toutes les entrepriſes des Eſpagnols. Ceux-ci, ayant perdu toute eſpérance de recouvrer

la poſſeſſion de l'Iſle, s'embarquerent avec leurs femmes, leurs enfans & tout ce qu'ils poſſédoient, paſſerent à l'Iſle de Cuba, où l'on fut obligé de les recevoir. Ils laiſſerent à la Jamaïque leurs eſclaves Négres, qui s'y ſont tellement multipliés depuis ce tems, que, pour arrêter leurs brigandages, les Anglois ont élevé des forts, & entretiennent des corps-de-garde au pied des montagnes.

Les Anglois, ſe voyant maîtres de l'Iſle, ſongerent à y former un établiſſement ſolide. En 1663, on y comptoit déja dix-ſept mille deux cens habitans. Les Flibuſtiers contribuerent beaucoup à cet établiſſement, par les richeſſes qu'ils y apportoient de leurs courſes & du pillage des établiſſemens Eſpagnols.

Nombre & richeſſes des habitans.

On compte à préſent trois ſortes d'habitans à la Jamaïque; les maîtres, les domeſtiques & les eſclaves. Les Maîtres de familles, ou les Chefs des plantations, & les Négocians, vivent dans l'abondance & dans un luxe qui égale celui de l'Europe. Ils ont des carroſſes à ſix chevaux, précédés & ſuivis d'une nombreuſe livrée, ſans y comprendre les Négres, qu'ils font courir devant eux. Les richeſſes que leur procure le commerce avec les Eſpagnols, y attirent une ſi prodigieuſe quantité d'Anglois, qu'on y en compte à préſent plus de ſoixante mille, & près de cent mille Négres. Il y a environ ſept mille hommes de troupes.

Etat actuel de l'Iſle.

Le Gouvernement & les uſages différent peu de ceux des autres Iſles Angloiſes: mais il y a quelque différence dans le com-

merce, principalement pour les bois de teinture, que les Marchands de la Barbade ne peuvent ſe procurer ſi facilement. La baie de Campêche a toujours été fort avantageuſe à la Jamaïque, où l'on alloit abbattre le bois pour le tranſporter en Angleterre, ſans aucune autre eſpèce de frais. Les Eſpagnols ont voulu faire ceſſer ce commerce: mais on le continue toujours, par le moyen des gardes qui eſcortent les Ouvriers.

Le principal commerce de l'Iſle avec les Eſpagnols, conſiſte cependant dans la vente des Négres, des étoffes, & d'autres marchandiſes d'Angleterre. En guerre, la ſituation de la Jamaïque, au milieu des poſſeſſions Eſpagnoles, lui procure un commerce avantageux. Il ne part point un vaiſſeau des îles, ou du continent, appartenant à la Monarchie Eſpagnole, qui ne ſoit forcé de paſſer à la vue de la Jamaïque. Un brave Commandant, avec douze ou quinze frégates, ſuffit pour enrichir l'Iſle par ſes priſes, & pour appauvrir les Eſpagnols. La flotte qui vient tous les ans de Carthagene avec l'argent du Pérou, relâche à Saint-Domingue, d'où elle ne peut ſe rendre à la Havane, ſans paſſer par la Jamaïque.

Nous ajouterons à ce que nous avons dit ci-deſſus de Port-Royal, qu'il perdit beaucoup par le tremblement de terre: mais on y fit aſſez de réparations, & il peut encore paſſer pour un des beaux ports de l'Amérique. La ville eſt compoſée de trois belles rues, qui ſont traverſées par pluſieurs autres. Il y a une fort

belle Egliſe, un Hôpital pour les matelots, un arſénal & des magaſins : elle eſt gardée par des forts & par une garniſon régulière. Le Receveur-Général, & tous les Officiers de l'Amirauté y ont leurs bureaux comme à Spanish-Town. Kingſton fut régulièrement bâti après le tremblement de terre. Il peut avoir un mille de long, ſur un demi-mille de large : il eſt diviſé en quarrés, &, comme la plupart des villes Eſpagnoles de l'Amérique, coupé par des rues fort droites. Le Receveur-Général de l'Amirauté, le Secrétaire du Gouvernement & le Grand Voyer, ſont obligés d'y avoir auſſi des bureaux. La plupart des Négocians s'y ſont retirés depuis la chûte de Port-Royal. La garniſon conſiſte en dix compagnies d'infanterie, & deux de cavalerie. On compte dans la ville onze ou douze cens maiſons : il n'y a qu'une Egliſe ; mais les Juifs y ont deux Synagogues, & les Quaquers un lieu d'aſſemblée.

Spanish-Town eſt la réſidence du Gouverneur, & le ſiége de l'Aſſemblée générale. Les réparations y ont été plus lentes qu'ailleurs, parce qu'étant dans les terres, il n'a pas beaucoup de commerce. La plupart des habitans ſont, ou des Négocians déja fort riches, qui laiſſent leurs affaires entre les mains d'autrui, ou des Officiers, ou d'autres perſonnes de diſtinction. Dans le nombre des maiſons, on en compte ſept ou huit cens qui ſont fort belles. Les carroſſes & les chaiſes y ſont très-communs. Les bals & les aſſemblées y ſont auſſi fréquens qu'à Londres. Il y a

comédie. Le palais du Gouverneur borde la grande place, & consiste en plusieurs grands bâtimens, dont une partie est à double étage. Il y a un fort beau jardin. Les Eglises sont fort belles. La douane est un bâtiment quarré, de quarante pieds sur chaque face. On y tient aussi les Cours de Justice. Les maisons sont ordinairement lambrissées de bois précieux. Dans les actes publics, cette ville conserve toujours son nom de *San-Iago de la Vega*.

Oristan & Séville étoient deux grandes & belles villes du tems des Espagnols; mais elles furent renversées par le tremblement de terre, & n'ont jamais été relevées. Une partie de l'espace qu'elles occupoient, est aujourd'hui rempli de cannes de sucre. Les Anglois ont jetté les fondemens d'une autre ville à Baguat, dans la Paroisse de Sainte-Anne; mais on doute qu'elle s'acheve jamais. *Frée-Town* est une petite ville dans la Paroisse de Saint-David. *Passage-Fort*, dans la Paroisse de Sainte-Catherine, ne s'est pas agrandie: on n'y compte que cinquante ou soixante maisons. *Carile*, dans la Paroisse de Vere, n'est pas considérable. *Tichfield* doit son nom à la Duchesse de Portland. Cette ville est située près de Port-Antonio, & défendue par un fort très-régulier, où l'on entretient une petite garnison.

Quelques Voyageurs prétendent qu'il y a des habitans a la Jamaïque qui peuvent passer pour les plus riches particuliers du monde. Ils ajoutent qu'il y a annuellement cinq cens vaisseaux employés au seul commerce du sucre, & que cha-

cun étant d'environ deux cens tonneaux, le total monte tous les ans à cent mille. On peut mettre encore le caffé au nombre des plus avantageuſes productions de l'Iſle.

ARTICLE VI.

Iſles du Vent.

LEs Iſles du vent ſont au nombre de vingt-ſix. On les nomme ainſi, parce qu'elles reçoivent le vent d'Eſt plutôt que les autres Iſles, qui ſont ſituées vers le Sud-Oueſt, & qu'on appelle pour cela *Iſles ſous le vent.*

Chriſtophe Colomb les découvrit en 1492, & en aſſujettit une partie à la Couronne d'Eſpagne. On les nommoit autrefois *Caraïbes* ou *Cannibales*, du nom des peuples qui les habitoient. Elles s'étendent en demi-cercle du Nord-Oueſt au Sud-Oueſt, depuis la partie orientale de celle de Porto-Rico, juſque vers la côte ſeptentrionale de l'Amérique méridionale, entre le dix-huitième quarante minutes, & l'onzième degrés de latitude ſeptentrionale, & entre le quarante-troiſième & le quarante-ſeptième de longitude occidentale.

§. I.

Iſle Saint-Thomas.

ELLE eſt ſituée au Levant de Porto-Rico, à dix-huit degrés de latitude. La commodité naturelle de ſon port l'a rendue célébre. Quoiqu'elle n'ait que ſix

lieues de tour, elle a deux maîtres; le Roi de Dannemarck & le Roi de Pruſſe. A la vérité, les Pruſſiens n'y ſont que ſous la protection des Danois. Labat aſſure que ce ſont les Hollandois qui en font tout le commerce ſous le nom des Danois.

Le port eſt gardé par une fortereſſe qui ne forme qu'un petit quarré avec de très-petits baſtions, ſans foſſés & ſans ouvrages extérieurs. Toute ſa défenſe conſiſte en un plan de raquettes qui régnent à l'entour, & qui occupent tout le terrain qui devroit être rempli par le foſſé & le chemin couvert. Il a ſix ou ſept pieds de large. On a ſoin d'entretenir ces raquettes, & de les tenir ſi bien ſerrées à leur ſommet, & ſi unies, qu'il ſemble qu'on les taille tous les jours. Leur hauteur eſt de ſept pieds. Les bâtimens du fort ſont adoſſés contre le mur, & laiſſent au milieu une tour quarrée. A cinquante ou ſoixante pas du fort, il y a un bourg qui ſuit la figure de l'anſe où eſt le port. Ce bourg n'eſt compoſé que d'une longue rue, qui ſe termine au comptoir de la Compagnie de Dannemarck. Ce comptoir eſt un grand & bel édifice, qui contient quantité de logemens & de magaſins commodes pour les marchandiſes, pour la garde des Négres, dont cette Compagnie fait un commerce avec les Eſpagnols. A la droite du comptoir, on trouve deux petites rues qui ſont remplies de François réfugiés d'Europe & des Iſles. C'eſt ce qu'on appelle le *Quartier de Brandebourg*. Il eſt aſſez ſingulier de trouver dans cette Iſle trois ou quatre Religions différentes;

ſans aucun Temple. Les deux dominantes ſont la Luthérienne & la Calviniſte. Le nombre des Catholiques eſt peu conſidérable.

Les maiſons du bourg, qui autrefois n'étoient que des cabanes, ſont à préſent bâties en briques : elles n'ont preſque toutes qu'un étage ; mais elles ſont très-propres : les pavés ſont des carreaux de fayence : on blanchit le dedans à la manière de Hollande. Le peu de ſolidité du terrain, où l'on ne peut creuſer trois pieds ſans rencontrer l'eau & le ſable mouvant, eſt cauſe qu'on ne leur donne pas d'élévation.

Le commerce de cette Iſle eſt très-conſidérable. Comme le Dannemarck eſt preſque toujours neutre dans les guerres de l'Europe, ſon port eſt ouvert à toutes les Nations. Pendant la paix, il ſert d'entrepôt pour le commerce que les François, les Anglois, les Eſpagnols & les Hollandois n'oſent faire ouvertement dans leurs Iſles ; & pendant la guerre, il eſt le refuge des vaiſſeaux marchands qui ſont pourſuivis par les Corſaires. D'un autre côté, les Corſaires y mettent leurs priſes, & les vendent lorſqu'ils ne ſont pas à portée de les conduire plus loin. C'eſt de cette Iſle que partent quantité de barques pour aller ſur les côtes de Tierra-Firme, d'où elles rapportent beaucoup d'argent en eſpèces ou en barres, & des marchandiſes précieuſes. Tous ces avantages font régner dans cette petite Iſle l'abondance & les richeſſes.

Le terrain de l'Iſle, quoique léger, eſt

fertile. Il produit en abondance le manioc, le mill, les patates, & toutes ſortes de fruits & d'herbages. Les cannes y croiſſent très-bien, le ſucre y eſt très-bon; mais les ſucreries ne ſont pas abondantes. Il y a peu de bœufs & de chevaux dans cette Iſle, parce qu'elle manque de pâturages pour leur ſubſiſtance; mais elle tire ſes groſſes viandes de Portoric, qui lui en fournit abondamment. On y éleve d'excellens cabris, & toute ſorte de volaille. Les vivres y ſont cependant toujours chers, parce que l'argent y eſt très commun, & les étrangers y viennent avec affluence.

§. II.

Les Vierges.

On donne le nom d'*Iſles des Vierges* à une douzaine de petites Iſles qui s'étendent au Levant de Porto-Rico. La navigation entre ces Iſles, dit le Pere Labat, eſt une des plus agréables que l'on puiſſe imaginer. On s'y croit dans une grande prairie, coupée de part & d'autre par quantité de boſquets. Les beaux arbres, dont ces Iſles ſont remplies, font juger avantageuſement de la terre. Il y en a quelques-unes d'habitées; mais la plupart ſont déſertes. La plus grande eſt à l'Eſt des autres, & ſe nomme la *Groſſe Vierge*. Elle eſt habitée par des Anglois, qui l'appellent *Paneſton*. Ils ſont fort pauvres, recueillent un peu de tabac, d'indigo, du coton & des pois. Leur nourriture commune eſt du poiſſon & des patates. Ils n'ont d'eau douce que celle qui tombe du Ciel,

& qu'ils conſervent dans des futailles. Lorſqu'elle eſt conſommée ou corrompue, leur reſſource eſt l'eau de pluie qui ſe trouve dans les rochers creux, ſur laquelle il ſe trouve une croûte verte, épaiſſe de deux doigts. On prend garde de la rompre, & on n'y fait qu'une ouverture de la grandeur du vaſe avec lequel on puiſe de l'eau, parce qu'elle modere l'ardeur du ſoleil, & fait ſur l'eau l'effet d'un toit ſur une maiſon.

La pêche eſt très-abondante dans tous les canaux qui ſéparent ces Iſles.

§. III.

Négada, ou la Négade.

CETTE Iſle eſt baſſe, plate, & ſouvent inondée des eaux de la mer ; c'eſt de-là qu'elle tire ſon nom Eſpagnol, que les François ont changé en celui d'*Iſle noyée*. Elle peut avoir quatre ou cinq lieues de longueur. Comme le milieu eſt plus élevé que les côtes, on y voit quantité d'arbres & de mangles. Elle eſt environnée de basfonds, où le danger eſt très-conſidérable pour les vaiſſeaux. Un gallion d'Eſpagne s'y étant perdu, on porta l'or qui y étoit dans l'Iſle, & on le cacha dans la terre. Les fréquentes inondations ayant effacé les marques auxquelles on ſe flattoit de trouver ce tréſor, il y eſt reſté juſqu'à préſent. On a fait l'impoſſible pour le découvrir ; mais on n'a jamais pu en venir à bout. Il y a apparence que ſa peſanteur l'a fait enfoncer dans les terres, qui ſont très-mobiles. L'Iſle de Négada n'eſt point habitée.

§. IV.

Sombrera.

C'EST une Isle déserte. Les Espagnols lui ont donné ce nom, parce qu'elle est ronde & plate, qu'il y a une montagne au milieu, laquelle étant ronde & élevée, représente la figure d'un chapeau.

§. V.

L'Anguille.

Elle a environ dix lieues de long & trois de large. Elle tire son nom de sa figure. Les Anglois y ont une Colonie de deux à trois cens habitans qui y cultivent du tabac. Le terrain est plat & uni.

§. VI.

Saint-Martin.

CETTE Isle est située à dix-huit dégrés quinze minutes de latitude Nord, & peut avoir quinze ou seize lieues de tour. On n'y trouve ni ports ni rivières : mais il y a quelques fontaines qui donnent beaucoup d'eau dans les tems de pluies, & tarissent dans les tems secs. Alors on a recours à l'eau de citerne, & de quelques mauvaises mares. Le terrain n'est pas fertile ; aussi n'y cultive-t-on que du tabac, de l'indigo, des pois, du manioc & du rocou. On y trouve du sel en abondance : il se trouve dans des salines naturelles, où on le prend sans beaucoup de travail.

Les François s'y établirent en 1637 : mais les Hollandois s'en emparerent, &

s'étant trouvés les plus forts, y bâtirent une petite fortereſſe : les Eſpagnols de Portoric les en chaſſerent & s'y établirent. Ils y bâtirent une fortereſſe, dont on voit encore les débris : elle n'avoit d'autre utilité pour eux, que d'empêcher les autres Européens de s'établir dans les petites Iſles voiſines : mais, n'ayant pu s'oppoſer aux établiſſemens des François & des Anglois dans les Iſles Saint-Chriſtophe, Antigo, la Guadeloupe, la Martinique, &c. ils abandonnerent celle de Saint-Martin en 1648, & ſe retirerent à Portoric. Avant d'en ſortir, ils détruiſirent tous les édifices, démolirent les fortereſſes, & creverent les citernes.

Il y avoit parmi eux quatre François, cinq Hollandois & un Mulâtre. Ces dix hommes, voyant que la Colonie Eſpagnole avoit pris la réſolution de s'embarquer, allerent ſe cacher dans les bois. Lorſque les Eſpagnols furent partis, les dix Etrangers ſe rejoignirent ſur le rivage, prirent la réſolution de reſter dans l'Iſle, & de la partager entre les François & les Hollandois. Ayant cependant beſoin de tout, ils convinrent d'informer de leur traité le Gouverneur François de Saint-Chriſtophe, & le Gouverneur Hollandois de Saint-Euſtache. Les Hollandois ayant une petite barque, ſe chargerent de cette double commiſſion : mais ils eurent l'infidélité de n'avertir que le Gouverneur de leur Nation, qui fit partir promptement tout ce qu'il put ramaſſer de monde dans ſon Iſle, pour aller prendre poſſeſſion de celle de Saint-Martin, au nom des Etats-

Généraux. Les quatre François, ne recevant aucune nouvelle de Saint-Chriſtophe, ſe défierent de la perfidie des Hollandois; mais ils étoient obligés de diſſimuler leur chagrin. Enfin, ils trouverent occaſion d'informer le Commandeur de Poincy, Général des Iſles Françoiſes, de l'injuſtice qu'on faiſoit à leur Nation.

Poincy envoya d'abord à l'Iſle Saint-Martin trente hommes, ſous la conduite d'un Officier, avec ordre ſeulement d'examiner quelle ſeroit la conduite du Gouverneur Hollandois. Loin de les recevoir, les Hollandois prirent les armes pour les empêcher de deſcendre. Les François, qui ne ſe trouvoient pas aſſez forts pour former une attaque, retournerent à l'Iſle Saint-Chriſtophe. Poincy donna le Commandement de trois cens hommes à Longvilliers, ſon neveu, avec ordre de faire tous ſes efforts pour ſe rendre maître de l'Iſle Saint-Martin, dont il le nomma Gouverneur. Longvilliers débarqua ſans obſtacle, parce que la Colonie Hollandoiſe étoit trop foible pour l'en empêcher. Il fit demander les quartiers François, dont elle s'étoit miſe en poſſeſſion. Le Gouverneur Hollandois, menacé de ſe les voir enlever par force, & de perdre ceux qu'on paroiſſoit diſpoſé à lui laiſſer, ſe hâta d'envoyer des Députés, avec leſquels l'accord fut conclu. Les François demeurerent maîtres de tout le côté qui regarde l'Iſle d'Anguille, & les Hollandois de celui qui contient le fort. Le traité fut ſigné ſur une montagne qui fait la ſéparation des deux quartiers, & qui en a pris le nom de *Mont des Accords.*

Les deux Nations ſe promirent une aſſiſtance mutuelle, & vécurent en bonne intelligence juſqu'à la guerre de 1688. Les Anglois ayant été chaſſés de Saint-Chriſtophe dès le commencement de cette guerre, la plupart des habitans de Saint-Martin reçurent ordre d'y paſſer, pour occuper les quartiers dont on avoit dépouillé les Anglois. Quelques-uns retournerent à Saint-Martin après la paix de Riſwick: on leur donna même un Commandant; ſous lequel ils commençoient à ſe rétablir: mais la guerre s'étant rallumée en 1702, le Gouverneur François voulut les faire paſſer encore dans quelqu'autre Colonie. Ils refuſerent d'obéir, renouvellerent leur ancien concordat avec les Hollandois, & on pouſſa l'affection mutuelle juſqu'à fournir des vivres & des rafraîchiſſemens aux Corſaires de deux Nations qui venoient ſur les côtes.

Labat obſerve que la Religion Chrétienne étoit bien négligée dans la Colonie Françoiſe lorſqu'il y paſſa. On n'y envoyoit aucun ſecours Eccléſiaſtique. Il y trouva un Chirurgien qui y faiſoit les fonctions de Curé. C'étoit lui qui raſſembloit le peuple à l'Egliſe les Dimanches & les Fêtes: il faiſoit quelques exhortations, récitoit les prières, indiquoit les Fêtes & les jeûnes. A ces fonctions, il réuniſſoit celles de Commandant, de Chirurgien & de Juge. Il étoit aſſiſté dans cette dernière par le Maître d'école, & ſon *Frater*, qui lui tenoit lieu de Greffier. Cette Cour jugeoit ſouverainement & en dernier reſſort toutes les conteſta-

tions qui s'élevoient dans la Colonie. La maiſon de ce Chirurgien étoit la plus apparente de toutes celles qui compoſoient la ville de Saint-Martin, dont le nombre ſe montoit à dix-huit ou dix-neuf. L'Egliſe & le logement du Maître d'école en étoient à quelque diſtance. Labat dit qu'il bénit tous les mariages, qui n'avoient juſqu'alors été qu'un contrat civil.

§. VII.

Saint-Barthelemi.

L'ISLE Saint-Barthelemi eſt ſituée au Sud-Eſt de celle de Saint-Martin, dont elle n'eſt éloignée que de trois lieues. On lui donne ſept à huit lieues de tour. Elle a un excellent port, & c'eſt le ſeul endroit par où l'on peut y aborder, parce qu'elle eſt environnée des caies. Le milieu de l'Iſle eſt montagneux; le terrain, en général, n'eſt guère propre que pour du tabac: il y a cependant d'aſſez beaux arbres. Les François y établirent une Colonie vers l'an 1648: mais preſque tous les habitans ſont paſſés à l'Iſle Saint-Martin. Le peu qui y eſt reſté vit dans une extrême pauvreté.

§. VIII.

Aves.

L'ISLE d'Aves eſt à quinze dégrés & demi de latitude Nord. Elle n'a pas plus de trois lieues de tour. Deux îlets la bordent à l'Oueſt & au Nord-Oueſt, à la diſtance de cinq ou ſix cens pas. Ce ſont deux

deux rochers ſtériles, que l'ordure des oiſeaux qui s'y retirent rend tout blancs. Ils ſont joints à l'Iſle par des bas-fonds, parſemés de briſans qui ſe découvrent en baſſe mer : ils ſont tout remplis de coquillages.

L'Iſle d'Aves, étant plus longue que large, a de loin l'apparence d'un banc de ſable, preſque de niveau avec la ſurface de la mer ; mais lorſqu'on y eſt arrivé, on trouve que le milieu eſt de plus de huit toiſes au-deſſus du rivage, &, quoiqu'elle ait des récifs à l'Eſt & au Nord-Eſt, qui avancent conſidérablement en mer, le reſte eſt fort ſain. Il n'y a aucune fontaine d'eau douce ; mais lorſqu'on en a beſoin, on fait un trou dans la terre. A peine a-t-on creuſé huit ou dix pouces, qu'on trouve de l'eau. On prend la première qui ſe préſente avec toute la promptitude poſſible, & on la trouve parfaitement douce. En la laiſſant un peu repoſer dans un vaſe, on trouve que c'eſt de très-bonne eau, & fort pure : mais ce puits n'en fournira pas long-tems ; en moins d'un quart-d'heure, on voit l'eau croître, & elle devient ſalée. Cet inconvénient eſt compenſé par la facilité de faire des puits. Labat, t. 8.

On trouve dans cette Iſle quantité de Grojaviers, de Coroſſeliers, de Cochimans, que Labat croit venir des grains que les oiſeaux y laiſſent dans leurs excremens.

On voit dans cette Iſle quantité d'oiſeaux de mer, des pluviers, des vingeons, des chevaliers, différentes eſpèces de

poules d'eau, des flamands, des grands-goſiers, des monettes, des pailles-en-cus, des frégates, des fous, &c. Le poiſſon fourmille autour de cette Iſle, & ſes bas-fonds ſont toujours couverts d'une quantité incroyable de beaux coquillages. Labat dit que pour mourir de faim dans cette Iſle, il ne faudroit avoir ni mains ni pieds : il n'y a cependant point d'habitans.

§. IX.

Iſle des Crabes, ou *Borriquen.*

CETTE Iſle n'eſt éloignée que de cinq ou ſix lieues de la pointe Sud-Eſt de Portoric : elle eſt ſituée à dix-ſept dégrés dix minutes de latitude Nord. Sa circonférence eſt de huit à dix lieues.

On y trouve beaucoup de montagnes ; mais elles ne ſont ni élevées ni eſcarpées : elles laiſſent entr'elles de très-beaux fonds, où la terre eſt excellente. On trouve dans les vallées & ſur le ſommet, des bois fort épais. Il en deſcend des ſources, qui forment pluſieurs petites rivières d'une eau pure & ſaine.

On voit dans les différentes parties de l'Iſle, des reſtes d'anciennes habitations. Il y a de longues allées d'orangers, de citronniers & d'autres arbres, qui font diſtinguer les cantons qui ont été cultivées, d'avec ceux qui ne l'ont pas été. Dans ces derniers, les arbres ſont d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaires.

La chaſſe y eſt abondante, principalement aux ramiers, aux perroquets, aux grives, aux ortolans & aux oiſeaux de

mer, aux porcs marons, aux lézards & aux tatous.

Les figuiers & les bananiers y viennent de toutes parts : les bords de la mer ſont couverts de pommes de raquettes. On y trouve de belles cannes de ſucre. Labat eſt étonné qu'un pays ſi fertile ſoit abandonné, & que les Eſpagnols, qui empêchent les autres Nations de s'y établir, n'en profitent pas eux-mêmes.

§. X.

L'Iſle de Saba.

On prendroit cette Iſle pour un rocher eſcarpé de toutes parts. Elle peut avoir quatre ou cinq lieues de tour. Sa ſituation eſt par les dix-ſept dégrés de latitude. On n'y peut deſcendre que par une petite anſe qui eſt au Sud, & par laquelle les habitans peuvent tirer leurs canots. On arrive au ſommet de l'Iſle par un chemin en zigzag, taillé dans le rocher : le terrain y eſt bon, fertile & uni. Les premiers qui y ont monté, ont ſans doute employé des échelles. C'eſt une fortereſſe naturelle, dans laquelle on ne peut forcer les habitans, lorſqu'ils ne manquent point de vivres. On a fait, à côté du chemin, des amas de pierres, ſoutenus ſur des planches, qui ſont appuyées par des piquets, de manière qu'en tirant ſeulement une corde, on feroit pencher les planches, & toutes les pierres tomberoient : elles écraſeroient une armée entière qui ſeroit dans le chemin, & entreprendroit de monter. On aſſure que le

chemin du côté du Nord-Eſt eſt plus facile ; mais la mer y eſt ordinairement ſi rude, qu'on ne peut y aborder.

Cette Iſle eſt habitée par des Hollandois : la Colonie eſt partagée en deux quartiers, qui renferment quarante-cinq ou cinquante familles. Les habitations ont peu d'étendue ; mais elles ſont propres & bien entretenues : les maiſons ſont bien bâties, ont un air de gaité, & fort bien meublées.

Labat aſſure que le principal commerce de l'Iſle eſt en ſouliers : tous les habitans, ſans en excepter même le Gouverneur, ſont Cordonniers. Ils vivent dans une grande union, mangent ſouvent les uns chez les autres. Ils n'ont point de boucherie ; mais ils tuent des beſtiaux chacun à leur tour, autant qu'il en faut pour la ſubſiſtance de leur quartier, & on prend la viande dont on a beſoin chez celui qui a tué, ſans rien débourſer ; & il en fait autant chez ceux qui tuent après lui. Le Commandant du quartier commence, & ſon exemple eſt ſuivi par tous les habitans. Ils ont parmi eux quelques Proteſtans François. Au trafic des ſouliers, ils joignent celui de l'indigo, du coton, & vivent dans une heureuſe abondance. Ils ont des eſclaves & de l'argent.

§ XI.

L'Iſle de Saint-Euſtache.

ELLE eſt ſituée au Levant de celle de Saba, & eſt beaucoup plus grande. Labat, qui ne la vit qu'en paſſant, dit qu'elle

lui parut compoſée de deux montagnes, ſéparées l'une de l'autre par un grand vallon, dont le fond eſt élevé de plus de dix toiſes au-deſſus du rivage. La montagne qui fait face à l'Oueſt eſt partagée en deux ou trois têtes, revêtues de très-beaux arbres, & ſa pente juſqu'au vallon ne paroît pas rude. La montagne qui regarde l'Eſt, ſemble avoir été beaucoup plus haute que l'autre: elle paroît comme coupée aux deux tiers de ſa hauteur naturelle. Elle offre à-peu-près la forme d'un chapeau qu'on auroit affecté d'enfoncer. Toute cette partie de l'Iſle S. Euſtache paroît fertile & bien cultivée. Il y a un fort au pied de la montagne de l'Eſt. Cette Iſle n'eſt ſéparée de celle de Saint-Chriſtophe que par un canal de deux ou trois lieues de largeur.

Les François en ont été deux ou trois fois maîtres; mais les Hollandois s'en ſont emparés, & l'ont conſervée.

§. XII.

Iſle Sainte-Croix.

Les Sauvages nommoient cette Iſle *Ay-ay*. Elle eſt à douze lieues de Portoric au Sud-Eſt, & à dix-huit dégrés de latitude Nord. On lui donne douze lieues de long, ſur trois de large. Elle eſt plate, & a peu de fontaines. Labat aſſure qu'il ne s'y trouve qu'une petite rivière, où la mer monte même aſſez loin pour la rendre inutile aux habitans. Ils étoient obligés d'avoir recours aux citernes.

Le terrain eſt très-fertile : on y trouve

les plus beaux arbres du monde. Les acajous, les bois d'Inde, les acomas, les balatas, les bois rouges de toute eſpèce y ſont en grand nombre. Les cannes, le manioc, les patates, les orangers & les citronniers y viennent très-bien. L'air y eſt fort ſain. La chaſſe & la pêche y ſont abondantes.

Les François s'y établirent en 1650. Peu de tems après on y comptoit plus de huit cens vingt-deux habitans. Cette Colonie ſe fortifioit de jour en jour ; mais elle étoit obligée de vendre ſes marchandiſes aux Danois de Saint-Thomas, pour tirer d'eux les beſoins néceſſaires, qu'ils ne pouvoient eſpérer des François, parce que les vaiſſeaux marchands n'oſeoient deſcendre ſi bas pendant la guerre. Les Fermiers généraux ſe plaignirent que le tranſport des ſucres chez les étrangers diminuoit conſidérablement leurs droits d'entrée : le Gouverneur de Saint-Domingue, qui s'efforçoit d'augmenter ſa Colonie aux dépens des autres, ſe joignit à eux. Ils obtinrent un ordre de la Cour, qui enjoignoit à tous les habitans de Sainte-Croix de paſſer avec tous leurs effets à l'Iſle Saint-Domingue : on envoya, pour cet effet, trois vaiſſeaux à Sainte-Croix ; mais ces trois bâtimens, & deux ou trois barques de convoi qu'on y avoit jointes, ſuffiſoient à peine pour tranſporter cette Colonie & les effets de ceux qui la compoſoient. La vexation, à l'égard des effets, devint extrême. Les Officiers ſubalternes affectoient de ne pas trouver de place pour les meubles & les

marchandiſes, & exigeoient qu'on leur en abandonnât une partie pour embarquer l'autre. On laiſſa dans l'Iſle Sainte-Croix les chevaux, les bêtes à cornes & à laine; on mit le feu aux maiſons, & on démolit le fort avant de mettre à la voile. Les François vendirent en 1733 aux Danois, le droit qu'ils avoient ſur cette Iſle, & la Compagnie de Dannemarck y a établi une Colonie & conſtruit un fort.

§. XIII.

Iſle Saint-Chriſtophe.

CETTE île, ſelon le Pere du Tertre, eſt à dix-ſept dégrés vingt-cinq minutes de latitude ſeptentrionale. Le même Ecrivain lui donne vingt lieues de circuit; mais Labat ne lui en donne que ſeize, à moins, ajoute-t-il, qu'on ne compte une pointe longue & étroite, qu'on nomme *la Pointe des Salines*. Les Sauvages l'appelloient *Liamuiga*. Sa figure eſt oblongue: elle a, du côté de l'Oueſt, une langue de terre, étroite & longue, d'environ deux lieues, au bout de laquelle ſe trouve une preſqu'iſle qui peut avoir ſix lieues de tour. On compte ſept Paroiſſes dans cette Iſle; Saint-Jean, le Chriſt, Sainte-Marie, Sainte-Anne, Saint-Thomas, la Trinité, la Pentecôte. Il n'y a point de ville, même peu de bourgs à Saint-Chriſtophe, parce que les Anglois vivent dans leurs plantations, qu'ils prennent plaiſir à embellir: les environs ſont toujours plantés d'orangers & de citronniers. Le bourg de la Baſſe-Terre eſt aſſez Carte de M. Bellin.

beau. On y voit de beaux édifices, bâtis en pierre & en brique. Il y a une fort belle Egliſe, lambriſſée des bois les plus précieux, un Hôpital, un Hôtel-de-ville, & un très-bel Hôtel pour le Gouverneur.

Cette Iſle n'eſt pas encore bien fortifiée: il n'a que trois bons forts, & quelques batteries. Le fort Charles eſt muni de quarante pièces de canon: celui de *Brimſtonhill* eſt monté de quarante-neuf, & contient un magaſin qui ſert d'arſenal: celui de *Londonderry* eſt garni de quarante-trois pièces d'artillerie.

Le milieu de cette Iſle eſt relevé par de hautes montagnes, qui forment de beaux vallons, avec une pente douce qui va juſqu'à la mer. Le terrain eſt très-fertile, quoique léger & ſablonneux. Il y a beaucoup de ruiſſeaux, aſſez conſirables pour qu'on puiſſe leur donner le titre de rivières. L'air y eſt très-pur.

Dans la preſqu'iſle, on trouve des ſalines naturelles, d'où elle tire le nom de *Pointe des Salines*. Le ſel qu'on en tire eſt d'une blancheur parfaite; mais plus corroſif que celui de France.

On y trouve une quantité prodigieuſe de ſinges, parce que ceux qu'on y a apportés ſe ſont échappés des maiſons, & y ont multiplié prodigieuſement. Les bêtes de cette Iſle ſont les mêmes que celles des autres Antilles.

Les habitans de Saint-Chriſtophe étoient autrefois troublés par des tremblemens de terre aſſez fréquens; mais ils le ſont devenus beaucoup moins, depuis l'érup-

tion d'une montagne fulfureuſe : mais les ouragans y font encore de grands ravages. La ſaiſon ordinaire de ces effroyables tempêtes, eſt depuis le vingt-cinq de Juillet juſqu'au huit de Septembre.

Nous parlerons des anciens habitans de ces Iſles dans un article ſéparé, que nous intitulerons *mœurs*, *uſages*, *religion*, *&c. des Caraïbes*, nom qu'ils portoient.

Chriſtophe Colomb découvrit cette Iſle en 1493, & lui donna le nom de ſon Patron. Nous avons déja dit que les Eſpagnols, occupés de leurs conquêtes dans le Continent, n'avoient jamais fait beaucoup d'attention aux petites Antilles. Ils prétendoient s'en être aſſuré la poſſeſſion par pluſieurs actes ; mais ils n'avoient jamais fait les efforts néceſſaires pour en jouir. Les François & les Anglois allerent s'établir à Saint-Chriſtophe, & en furent chaſſés par les Eſpagnols, comme on l'a vu ci-deſſus, *page* 412 & 413.

Après la retraite des Eſpagnols, les François & les Anglois retournerent à leurs établiſſemens. Les Anglois bâtirent des maiſons ſolides, ſe procurerent des femmes, & pluſieurs autres commodités. Les François ſe contenterent d'habiter des cabanes, à la manière des Caraïbes, & ne penſoient point à ſe marier. Le Pere du Tertre, dans ſon Hiſtoire des Antilles, aſſure que les femmes des Anglois alloient trouver les François dans leurs cabanes, & y paſſoient quinze jours de ſuite, ſans que leurs maris y trouvaſſent à redire. Ce déſordre alloit ſi loin, que

le Gouverneur François, craignant que l'impatience ne prît à la fin aux Anglois, & n'occasionnât une guerre, défendit, sous peine de la vie, à tous les François, de retenir aucune femme Angloise dans sa case. La principale occupation des Anglois & des François de Saint-Christophe, fut la culture du tabac, dont le produit leur fournit assez long-tems une subsistance honnête. Ils formerent ensuite des plantations de sucre, de gingembre, d'indigo & de coton, & l'abondance ne tarda pas à se trouver dans l'île. Les habitans se polisserent, au point qu'on disoit que la Noblesse étoit à Saint-Christophe, les Bourgeois à la Guadeloupe, les Soldats à la Martinique, & les Payfans à la Grenade. La pureté de l'air rend le teint des femmes d'une beauté parfaite. L'esprit & la vivacité sont des qualités communes aux deux sexes.

Dans les quartiers qu'habitoient les François, il y avoit des Jésuites & des Capucins. La Justice y étoit administrée par un Juge Royal, qui résidoit au bourg de la Basse-Terre, un Procureur du Roi, un Substitut, un Greffier. Les appels des Sentences étoient jugés au Conseil Supérieur, qui s'assembloit de deux mois en deux mois, au bourg de la Basse-Terre. Ce Conseil étoit composé de dix habitans. Le Gouverneur & les Lieutenans de Roi y avoient entrée & voix délibérative. Le Gouverneur présidoit, le plus ancien Conseiller recueilloit les opinions, prononçoit & signoit les arrêts.

L'Etat-Major étoit composé d'un Gou-

verneur, de deux Lieutenans de Roi, d'un Major & d'un Aide-Major. La garniſon conſiſtoit en quatre Compagnies détachées.

La guerre qui s'alluma en Europe l'année 1688, rompit la bonne intelligence qui régnoit entre les Anglois & les François de Saint-Chriſtophe. Les François forcerent les autres à ſe retirer dans l'île de Nevis : mais l'année ſuivante, toutes les îles Angloiſes de l'Amérique raſſemblerent leurs forces ſous les ordres du Général Codrington, attaquerent les François de Saint-Chriſtophe, & les chaſſerent à leur tour. A la paix de Riſwick, on rendit à ceux-ci leurs poſſeſſions dans cette île. En 1702, la Reine d'Angleterre envoya des troupes à Saint-Chriſtophe, avec ordre au Commandant de s'emparer de toute la partie qu'occupoient les François. Ceux-ci, ne ſe trouvant pas en état de réſiſter, capitulerent le 16 Juillet de la même année. M. de Marchaut, Gouverneur-Général des îles Françoiſes, fit faire le procès à de Genes, qui étoit Gouverneur de la Colonie Françoiſe : il fut déclaré atteint & convaincu d'une lâcheté outrée, dégradé de Nobleſſe, privé de la Croix de Saint-Louis, & de tous les honneurs dont il étoit revêtu. De Genes appella de ſon jugement au Conſeil du Roi, & prit ſes Juges à partie. On le conduiſit en France avec toutes les procédures ; mais le vaiſſeau qu'il montoit fut pris par les Anglois, & conduit à Plymouth, où de Genes mourut. Le Roi accorda des penſions à ſa veuve & à ſes enfans, & dans le brevet & les ordon-

nances de ſes penſions, Sa Majeſté lui conſerva les titres de Comte, de Chevalier de Saint-Louis, de Capitaine de vaiſſeau, avec cette honorable addition, qu'elles ont été accordées à ſa famille, en conſidération de ſa fidélité, & de ſes bons & agréables ſervices.

Pendant la guerre, les François firent quelques tentatives pour ſe remettre en poſſeſſion de l'île Saint-Chriſtophe. Ils y firent une deſcente en 1705, & ravagerent une partie des plantations Angloiſes: mais une eſcadre Angloiſe les força de ſe retirer. Ils emmenerent avec eux dix-ſept cens Négres. La paix d'Utrecht termina tous les différends des deux Couronnes, &, par un article du traité, la partie Françoiſe de l'île Saint-Chriſtophe fut cédée à l'Angleterre.

§. XIV.

La Barbade.

Cette île eſt ſituée au treizième dégré trente-une minutes de latitude ſeptentrionale. Elle peut avoir vingt milles dans ſa plus grande longueur, & ſept dans ſa plus grande largeur. C'eſt la plus éloignée ſur le vent, à l'exception de Tabago. Sa forme eſt ovale, large du côté méridional, & ſe retrecit vers le Nord, avec une courbure à l'Eſt. Les îles les plus voiſines ſont Saint-Vincent & Sainte-Lucie. On la diviſe en Paroiſſes, qui ſont, en commençant par le Nord, *Sainte-Lucie*, *Saint-Pierre*, *Saint-André*, *Saint-James*, *Saint-Joſeph*, *Saint-Thomas*, *Saint-Jean*, *Saint-Michel*, *Saint-George*, *Saint-Philippe*,

& celle de *Chriſt*, qui eſt la plus au Midi.

La Capitale de l'île eſt *Bridge-Town*, c'eſt-à-dire, ville du Pont. Elle eſt ſituée au fond d'une baie, qu'on appelle la baie de *Carlile*. Elle eſt grande & bien bâtie : les maiſons ſont fort hautes, & les rues larges. Tous les Voyageurs vantent ſes quais. Les forts maritimes ſont bien conſtruits. Son Egliſe, qui eſt dédiée à Saint-Michel, peut avoir la grandeur commune des Cathédrales d'Angleterre. C'eſt la réſidence du Gouverneur, le ſiége du Conſeil & de l'Aſſemblée générale, enfin le centre de toutes les affaires de l'île. Il y a douze cens hommes de milice.

La baie dont elle occupe le fond eſt aſſez ſpacieuſe pour contenir cinq cens vaiſſeaux. Il y a pluſieurs autres villes aſſez conſidérables dans cette île. Les Egliſes & les édifices publics ſont d'une aſſez belle conſtruction : mais les maiſons des particuliers ne répondent pas à la richeſſe de l'île : elles ſont en général fort baſſes, parce qu'on y craint les ouragans. On ne couvre point les murailles de tapiſſeries, parce que l'air y eſt trop humide, ce qui les fait bientôt pourrir. Les Anglois de la Barbade s'attachent plus à la commodité dans leurs meubles & dans leurs habits. Ils ſont moins ſenſuels que ceux de la Jamaïque. La plupart ſe contentent des productions naturelles du terroir, qui eſt aſſez fertile, étant arroſé de pluſieurs petites rivières. Dans le milieu de cette île, on trouve des montagnes élevées, qui ont une pente aſſez douce, & forment des vallées fort agréables.

On ignore le tems où cette île fut découverte. On préſume que ce fut en 1521, par Alvarez Cabral, qui, étant parti pour les grandes Indes, fut pouſſé ſur les côtes du Bréſil. Il paroît que les Anglois s'y établirent en 1626. Le Chevalier Guillaume Courteen, revenant de Fernambuc en 1624, fut jetté ſur la côte de cette île. Lorſqu'il fut de retour en Angleterre, il y publia ſa découverte, & diverſes perſonnes entreprirent d'y former un établiſſement.

La Colonie qu'on y envoya la trouva déſerte, remplie de gros arbres & de ronces. On eut d'abord beaucoup de peine à défricher le terrain. On commença par y planter des patates, des plantins & du bled d'Inde, avec quelques arbres fruitiers : mais on envoyoit ſi peu de ſecours à ces nouveaux Colons, qu'ils ſe virent pluſieurs fois réduits à la dernière néceſſité. Le Comte de Carlile en obtint la poſſeſſion de Jacques I, y envoya tous les ſecours néceſſaires, & cette Iſle ſe peupla en très-peu de tems.

Les habitans commencerent à pourvoir à leur ſubſiſtance : ils ſemerent du bled, & planterent enſuite du tabac : mais il ſe trouva ſi mauvais, qu'on eut beaucoup de peine à le vendre. Les bois étoient ſi épais, qu'ils décourageoient les plus laborieux ouvriers. Chaque arbre étoit ſi gros, qu'il demandoit beaucoup de travail pour l'abattre. Il ſe paſſa près de vingt ans, pendant leſquels on parvint à former quelques plantations d'indigo.

Vers l'an 1650, on y planta des cannes

de ſucre, qui proſpérerent très-bien, & tout changea de face à la Barbade. Les guerres civiles arrivées en Angleterre peuplerent cette Iſle. Quantité de familles y allerent chercher un aſyle contre les perſécutions du parti qu'elles avoient refuſé d'embraſſer. On ſongea alors à faire des fortifications dans l'Iſle. La Colonie ſe trouvant tranquille dans la poſſeſſion de la Barbade, établit un Conſeil pour l'adminiſtration de la Juſtice. On la diviſa en quatre diſtricts & onze Paroiſſes, dont chacune devoit fournir deux Membres à l'Aſſemblée. Les Anglois de cette Iſle exigeoient de leurs Négres & des eſclaves Caraïbes, qu'ils enlevoient par force dans les autres Iſles, un travail continuel, & les traitoient avec une dureté incroyable. Les Negres, qui étoient en plus grand nombre que leurs maîtres, s'abandonnerent au déſeſpoir, & formerent le projet de les égorger tous. La conſpiration fut conduite avec tant de ſecret, que la veille même du jour qu'on devoit commencer le maſſacre, toute la Colonie étoit ſans défiance. Un des chefs du complot ſe reprocha à lui-même le crime qu'il alloit commettre en aſſaſſinant ſon maître; il lui découvrit le danger auquel il étoit expoſé. Sur le champ on répandit des lettres dans toutes les habitations, pour avertir les Anglois de ce qui ſe tramoit contr'eux. On arrêta pendant la nuit tous les Negres dans leurs loges, & on en fit exécuter dix-huit dès le lendemain au matin. Une Juſtice ſi prompte fit rentrer les autres Negres dans la ſoumiſſion. On rapporte un trait qui

Conſpiration des Negres.

n'avoit pas peu contribué à nourrir leur haine. Quelques Anglois étant débarqués au continent, pour y enlever des eſclaves, furent découverts par les Indiens du canton, qui, ſe doutant de leur deſſein, tomberent ſur eux, en tuerent une partie, & mirent le reſte en fuite. Un jeune homme, qu'ils pourſuivoient, ſe jetta dans un bois, y rencontra une jeune Indienne, qui le prit en affection à la premiere vue, le déroba à la pourſuite de ſes ennemis, le nourrit ſecrétement pendant pluſieurs jours, & profita d'une occaſion qu'elle trouva, pour le conduire ſur le bord de la mer. Il y trouva ſes compagnons qui attendoient à l'ancre le retour des autres. Une chaloupe alla le prendre, & l'Indienne, guidée par l'amour, ne fit pas de difficulté de ſe laiſſer conduire au vaiſſeau. Elle avoit lieu d'attendre au moins de la reconnoiſſance d'un homme qui lui devoit la vie : mais ſitôt que les Anglois furent arrivés à la Barbade, le jeune homme vendit cette malheureuſe Indienne pour eſclave. Tous les honnêtes gens qui étoient dans la Colonie furent indignés de cette ingratitude, & ne douterent pas qu'elle ne fît la même impreſſion ſur les eſclaves. L'Indienne ſe nommoit *Yarico*, étoit grande, bien-faite, & d'une beauté aſſez régulière. Un des domeſtiques blancs de celui qui l'acheta en devint amoureux, & en eut un enfant. Lorſqu'elle fut prête à le mettre au monde, elle ſe retira ſeule dans un bois, revint trois heures après, avec le fruit de ſes amours, qu'elle portoit gaiement entre

Ingratitude d'un jeune Anglois.

ſes bras, & qui promettoit d'être d'une auſſi belle taille que ſa mere. Les eſclaves Indiens n'étoient pas en aſſez grand nombre pour la venger; mais ils avoient communiqué leur reſſentiment aux Negres.

Charles II acheta la propriété de la Barbade des héritiers du Comte Carlile, & ſes ſucceſſeurs ont continué d'en jouir depuis avec tous les droits de l'autorité ſuprême.

Le Gouvernement de cette Iſle eſt le même que celui de toutes les Colonies Angloiſes; c'eſt-à-dire, qu'il eſt compoſé d'un Gouverneur nommé par le Roi, d'un Conſeil, & de l'Aſſemblée générale, qui eſt formée de deux Députés pour chaque Paroiſſe. Le Gouverneur repréſente le Roi: il eſt Capitaine-Général, Amiral & Chancelier de l'Iſle. Toutes les commiſſions viennent de lui. Il convoque l'Aſſemblée, la congédie, crée les Conſeillers, peut accorder le pardon pour toutes ſortes de crimes, à la réſerve du meurtre & de la trahiſon.

Le Conſeil eſt compoſé de douze Membres, qui doivent être des habitans d'une naiſſance & d'une fortune diſtinguées. Leur autorité eſt confirmée après leur admiſſion par le Roi même, qui leur envoie des lettres. Leurs fonctions conſiſtent à ſeconder le Gouverneur dans toutes les parties du Gouvernement, à le contenir dans les bornes de ſa commiſſion, à modérer l'Aſſemblée générale, dont ils forment la Chambre haute, comme les Seigneurs en Angleterre.

C'eſt pour faciliter l'adminiſtration de la

Juſtice, qu'on a diviſé la Barbade en cinq quartiers. Chacun a ſes Juges, qui tiennent leur ſéance tous les mois, & dont on appelle au Conſeil-Général de l'Iſle pour toutes les ſommes qui excédent dix livres ſterling, comme on peut appeller au Conſeil du Roi, pour les ſommes qui excédent cinq cens livres.

L'adminiſtration militaire eſt confiée, ſous les ordres du Gouverneur, à des Colonels, qui ſont répandus avec leurs troupes dans les cinq quartiers de l'Iſle. Il y a cinq régimens d'infanterie, & deux de cavalerie. Chaque régiment d'infanterie eſt compoſé de douze cens hommes, & ceux de cavalerie le ſont de mille : mais cette milice, qui n'eſt compoſée que d'habitans, eſt toujours diſperſée, mal diſciplinée, & n'eſt payée qu'en tems de guerre.

Autrefois toutes les maiſons étoient ouvertes aux étrangers, & le moindre habitant prenoit plaiſir à traiter ſes voiſins ; mais à préſent, chacun reſte chez ſoi, & l'hoſpitalité n'y eſt pas connue. La plupart ont leurs bœufs, leurs moutons, leurs porcs dans leurs habitations. Il ſe vend de la viande dans les marchés; mais elle y eſt fort chere.

Chaque habitant, dans ſa plantation, ſe regarde comme un Souverain. Son pouvoir eſt abſolu ſur tout ce qui reſpire autour de lui : mais il n'a aucun droit ſur la vie & le corps. Pluſieurs ont juſqu'à ſept ou huit cens Negres, qui ſont condamnés pour jamais à l'eſclavage, eux & leur poſtérité. On achete auſſi des domeſtiques Blancs, qui ne ſont pas plus libres que les

Noirs pendant le tems de leur ſervitude; mais ce tems eſt borné par les loix, & ceux qui ſe laſſent de leur condition, peuvent rentrer dans tous les droits de la liberté : d'ailleurs, on les traite avec beaucoup plus de ménagement que les Negres. Le prix ordinaire d'un domeſtique Blanc eſt de vingt livres ſterling; mais il coûte beaucoup plus cher s'il eſt Artiſan. Celui d'une femme eſt de dix livres : on en trouve peu à acheter, parce qu'elles ſe louent comme en Europe.

Le ſort des Negres eſt beaucoup plus miſérable; premièrement, parce qu'il eſt perpétuel; ſecondement, parce qu'ils ſont expoſés à des traitemens qui font frémir la nature. Leur nourriture eſt fort groſſière : leur plus délicieux mets eſt le plantain, qu'ils aiment indifféremment rôti ou bouilli. Ils ont du poiſſon, ou du porc ſalé trois fois par ſemaine. On leur donne, mais avec ménagement, du bled d'Inde. Chaque famille a ſa cabane : elle eſt compoſée de perches, & couverte de feuilles, ce qui donne à la plantation l'apparence d'une bourgade d'Afrique, au milieu de laquelle on voit la maiſon du Maître, qui s'éleve comme le palais d'un Souverain. Autour de chaque cabane, eſt un petit terrain, où le Negre qui l'habite trouve le tems de planter de la caſave, des patates, des ignames. Ils ont une autre eſpèce de nourriture, qu'ils nomment *Lobboly*. Elle eſt compoſée de maïs, dont ils ſe contentent de griller les épis, & de les briſer dans un mortier, pour les faire cuire à l'eau avec un peu de ſel, en conſiſtance de

bouillie. Les domeſtiques Blancs font eux-mêmes uſage de ce mets dans une mauvaiſe année. Si un bœuf, un mouton, un porc meurt accidentellement, c'eſt un mets délicieux pour les Negres.

Les domeſtiques Blancs & les Negres ont diverſes ſortes de liqueurs. Celle qu'ils nomment *Mobbic* eſt compoſée de jus de patates, d'eau & de ſucre. Le *Kouou* eſt une eau de gingembre & de melon. Le *Perlno* n'eſt qu'un extrait de racine de caſave, mâchées par de vieilles femmes, qui la jettent dans un vaſe rempli d'eau. En trois ou quatre heures, la fermentation lui fait perdre ſes mauvaiſes qualités ; &, ce qu'on aura peine à croire, cette liqueur, qui eſt préparée d'une manière ſi dégoûtante, eſt très-fine. On fait celle de plantain, en laiſſant macérer le fruit dans de l'eau, qu'on fait enſuite bouillir, & qu'on paſſe au clair le jour ſuivant. Elle eſt auſſi forte & auſſi agréable que le vin de Canarie. Une autre liqueur, qui ſe nomme *Kill-Devil*, c'eſt-à-dire, Tue-Diable, eſt compoſée d'écume de ſucre : elle a plus de force que d'agrément. La liqueur d'ananas ſe fait en preſſant le fruit, & en paſſant le jus avec ſoin : on la met en bouteilles, & c'eſt bien-tôt une boiſſon très-délicate.

A ſix heures du matin, une cloche appelle les Negres au travail : elle les rappelle à onze heures pour dîner : ils retournent enſuite aux champs juſqu'à ſix heures du ſoir. Le Dimanche eſt le ſeul jour du repos : mais ceux qui ſont laborieux l'emploient à faire des ouvrages qui

leur procurent pluſieurs commodités. On met une grande différence entre les Negres qui ſont nés à la Barbade, & ceux qui viennent d'Afrique : les premiers font beaucoup plus d'ouvrage. On nomme les autres, *Negres d'eau ſalée* : ils ſont mépriſés des anciens, qui ſe font honneur d'être nés dans l'Iſle.

Le commerce de cette île a beaucoup plus d'étendue qu'on ne ſe l'imagine. Les habitans l'entretiennent avec l'Angleterre pour leur ſubſiſtance, pour leur habillement & pour leurs uſtenciles ; avec la Nouvelle-Angleterre & la Caroline, pour diverſes ſortes de proviſions ; avec la Nouvelle-Yorck & la Virginie, pour la farine, le maïs, le tabac & la chair de porc ; avec la Guinée, pour les Négres ; avec Madere, pour le vin ; avec les Terceres, pour le vin & l'eau-de-vie ; avec les îles de May & de Curaco, pour le ſel ; avec l'Irlande, pour le bœuf & le porc ſalé. Pour toutes ces opérations, on emploie un nombre incroyable de perſonnes. Commerce de la Barbade.

Autrefois la Barbade chargeoit quatre cens navires, d'un port aſſez conſidérable, en ſucre, en coton, en gingembre, &c. Depuis quelque tems, ce nombre a conſidérablement diminué. A force de ſoins & de travaux, les habitans de la Barbade ſont parvenus à ſe procurer du tabac auſſi bon que celui des autres îles de l'Amérique. Ils ont preſqu'entièrement abandonné la culture de l'indigo. Les liqueurs ſont aujourd'hui la plus forte branche de leur commerce : le gingembre & le coton n'en ſont pas un objet médiocre.

Climat de l'Iſle. La ſituation dans laquelle ſe trouve cette île, feroit croire que la chaleur y eſt inſupportable ; mais elle eſt fort tempérée pendant huit mois de l'année, par des vents frais, qui ſe levent avec le ſoleil, & augmentent à meſure qu'il monte au méridien. Ils ſoufflent de l'Eſt-Nord, excepté pendant les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui ſont préciſément l'été de l'île. L'air y eſt ſi humide, qu'un inſtrument de fer, qu'on y laiſſe expoſé pendant une ſeule nuit, ſe trouve rouillé le matin. Les horloges & les montres vont rarement bien à la Barbade, ou demandent des ſoins continuels. On eſt obligé de prendre auſſi beaucoup de précautions pour les marchandiſes périſſables qu'on y envoie de l'Europe, telles que le beurre, l'huile, la chandelle, la bierre, le cidre, &c.

§. XV.

L'Iſle de Nevis, ou *Nieves*.

Cette île eſt ſituée à dix-ſept dégrés dix-neuf minutes de latitude Nord. Elle n'eſt éloignée que d'une demi-lieue de Saint-Chriſtophe. Les Voyageurs ne lui donnent pas plus de ſeize milles de circuit. Il y a une montagne au milieu : la cime eſt revêtue de grands arbres : ſa pente eſt aſſez douce. Les ruiſſeaux d'eau douce en deſcendent de différens côtés, & arroſent la plaine. Il s'en trouve quelques-uns qui portent leurs eaux juſqu'à la mer, & peuvent mériter le nom de rivières. Il y a une ſource d'eaux chaudes, à laquelle on

attribue les mêmes vertus qu'à celles de Bourbon en France, de Bath en Angleterre. Les habitans y ont fait bâtir des bains. Il y a une ville assez bien construite, quelques forts & des plantations. Les maisons sont commodes.

Le climat de cette île est fort chaud ; le terroir très-fertile, principalement dans les vallées. A mesure qu'on approche des montagnes, il devient pierreux, & la valeur des plantations y diminue beaucoup. Les productions de Nevis étoient autrefois du tabac, du gingembre, du coton & du sucre ; mais on n'y cultive plus que du sucre : il est assez fin.

Il y a lieu de croire que cette île fut découverte en même-tems que celle de Saint-Christophe, dont elle n'est pas éloignée, comme on vient de le voir.

La Colonie Angloise qui y est actuellement, doit son origine au Chevalier Thomas Warner, qui y fit passer en 1628 quelques Anglois de Saint-Christophe. Cet établissement, trop foible pour causer de la jalousie, fit des progrès si considérables, que vingt ans après sa fondation, on y comptoit entre trois & quatre mille hommes. Le Chevalier Warner eut pour successeur dans le Gouvernement de cette île, un homme d'un rare mérite. Par ses soins, il fit régner dans la Colonie l'abondance, l'ordre & la piété. Son administration est encore proposée pour modéle. L'irréligion, la débauche & l'excès du luxe étoient punis à Nevis comme des crimes capitaux. Tout le monde ne s'occupoit que d'un travail utile, & la Colonie

devint une des plus floriſſantes de l'Amérique.

Sous le régne de Charles II, on faiſoit monter la milice de l'Iſle à deux mille hommes, & le nombre des habitans libres à dix mille. On aſſure que celui des Négres ne montoit pas à moins de vingt mille. Une affreuſe mortalité réduiſit en 1689 le nombre des habitans à la moitié, & les guerres qui ſuivirent dépeuplerent encore cette brillante Colonie. En 1706, M. d'Iberville la ruina preſqu'entièrement. L'année ſuivante, un terrible ouragan renverſa les édifices, déracina les arbres, détruiſit les plantations de ſucre, & cauſa à l'Iſle un dommage ſi conſidérable, qu'il ne paroît pas qu'elle l'ait encore réparé. Des rélations modernes font cependant monter aujourd'hui le nombre des habitans à trois ou quatre mille, & le nombre des Négres à ſept mille.

§. XVI.

La Barboude.

Cette Iſle a été confondue par quelques Géographes avec celle de la Barbade, quoiqu'il y ait une grande différence. Elle eſt ſituée à dix-ſept degrés trente minutes de latitude Nord. Les Anglois qui la poſſédent, aſſurent qu'elle n'a pas moins de quinze milles de long : ils ne parlent point de ſa largeur. Comme elle eſt fort baſſe, la diſpoſition de ſes côtes l'expoſe à l'incurſion des Caraïbes, qui ont ſouvent ruiné ſes plantations, & forcé ſes habitans de l'abandonner ; mais le nombre

des

des Européens s'étant accru insensiblement, ils sont parvenus à ne plus craindre ces barbares. Les derniers dénombremens donnoient près de douze cens habitans à la Barboude. Le nombre des esclaves Négres n'y est pas considérable, parce qu'ils sont peu nécessaires au commerce de l'Isle.

Le terrain de cette Isle est très-fertile en herbages ; aussi les habitans ne s'occupent-ils qu'à nourrir des bestiaux. Les richesses que le commerce du sucre procure aux autres Colonies ne leur cause aucune jalousie : ils se contentent d'y participer par la vente de leurs bœufs & de leurs moutons.

§. XVII.

L'Isle d'Antigoa.

ANTIGOA est située à seize degrés onze minutes de latitude septentrionale. Les Anglois, qui en sont en possession, lui donnent vingt milles de long, & la même largeur dans quelques endroits. Elle est environnée de rochers, qui en rendent l'accès fort difficile, & si dépourvue d'eau douce, qu'on l'a crue longtems inhabitable.

Quoique cette Isle soit beaucoup plus éloignée de la ligne que la Barbade, l'air y est plus chaud. On attribue son excessive chaleur à la qualité du terroir, qui est fort rempli de sable : d'ailleurs, les forêts y conservent une partie de leur ancienne épaisseur. Il n'y a point de rivières, & les habitans sont réduits à quelques fontaines d'eau douce, & à l'eau de pluie,

qu'ils ont ſoin de ramaſſer dans des citernes. Les ouragans, le tonnerre & les autre fléaux du Ciel y ſont très-fréquens. Ces intempéries du climat n'empêchent cependant pas les habitans d'y jouir d'une parfaite ſanté. Les beſtiaux & les bêtes fauves y produiſent beaucoup.

Le ſucre, l'indigo, le gingembre & le tabac ont fait pendant long-tems le commerce de cette Colonie.

Milord François Willougby obtint en 1663 de Charles II la conceſſion de cette Iſle, & entreprit, trois ans après, d'y former une Colonie. Quelques François de l'Iſle Saint-Chriſtophe s'y étoient retirés il y avoit plus de vingt ans, après avoir été chaſſés de leurs habitations par les Eſpagnols : mais ils avoient profité de la première occaſion qu'ils avoient trouvée, pour retourner à leur premier établiſſement. Le Chevalier Warner, Gouverneur de la partie Angloiſe de Saint-Chriſtophe, fit paſſer à Antigoa quelques familles de ſa Nation, qui y étoient établies lorſque Milord Willougby en obtint la propriété.

Les progrès de la Colonie que Willougby établit dans cette Iſle furent troublés par un furieux ouragan. On raconte qu'un navire de cent vingt tonneaux & de dix canons, commandé par le Capitaine *Godbury*, étoit à ſe radouber dans un port de l'Iſle nommé *Saint-Jean*. Le Capitaine, averti de la tempête par divers ſignes, ne ſe contenta pas d'affermir ſon bâtiment ſur toutes ſes ancres, il le fit encore amarrer, avec tout ce qu'il avoit de cables, à

pluſieurs gros arbres qui bordoient le port. Il prit enſuite le parti de ſe retirer avec tous ſes gens dans la cabane d'un pauvre Colon qui étoit à quelque diſtance du rivage. A peine y fut-il arrivé, que l'ouragan commença, & parut menacer l'Iſle d'une ruine totale. Il dura quatre heures entières, & fut ſuivi d'une pluie violente qui ramena le calme. Trois ou quatre Anglois retournerent au vaiſſeau, & le trouverent à ſec, couché ſur le côté, la pointe des mâts enfoncée dans le ſable. Après l'avoir obſervé, ils en firent pluſieurs fois le tour; & le vent ayant reſoufflé avec la dernière violence, ils ſe hâterent de reprendre le chemin de la cabane, & firent au Capitaine le récit de ce qu'ils venoient de voir. Le ſecond ouragan cauſa de nouveaux déſordres pendant le reſte du jour & toute la nuit ſuivante. Le Lendemain l'air devint ſerain, & le Capitaine ſe rendit lui-même à ſon vaiſſeau, n'eſpérant pas même en trouver les débris; mais il le trouva à flot, & preſque droit. Tout ce qui s'étoit trouvé ſur le pont avoit été diſperſé par les flots, ou par le vent, & toutes les marchandiſes qui étoient à fond de cale étoient pénétrées d'eau.

Terrible ouragan.

Revenons à la Colonie. Antigoa s'eſt peuplée par dégrés, & eſt à préſent diviſée en cinq Paroiſſes, dont quatre ſont autant de bourgades; *Saint-John's-Town*, ou la ville Saint-Jean, au Nord, *Falmouth*, *Parrham* & *Bridge-Town*, au Midi. La cinquième ſe nomme *Saint-Pierre*. On donne le titre de Capitale à John's-Town, qui eſt

compoſée d'environ deux cens maiſons. Son port paſſe pour le plus commode. Les Anglois font monter le nombre des habitans à vingt-ſix mille, dont les deux tiers ſont des eſclaves Negres. La milice peut être de quinze cens hommes, diviſés en pluſieurs compagnies. Les forts ſont très-bien entretenus. Il y a de batteries diviſées dans tous les lieux où le débarquement eſt facile.

Cette île eut pluſieurs Gouverneurs aſſez prudens pour ſonger au bien des habitans, en travaillant au leur; mais dans le commencement du dix-huitième ſiécle, le Gouvernement d'Antigoa fut donné à un certain *Park*, qui ſe porta à toutes ſortes de violences & d'injuſtices, pour hater ſa fortune. Lorſque les gens en place ont fait les premiers pas vers la tyrannie, ils ne manquent jamais d'arriver au dernier dégré. Park, pour ſatisfaire ſes paſſions, ſe livra à tous les excès. Il ſéduiſit la plupart des femmes & des filles de l'île, enleva la femme d'un des principaux habitans, avec laquelle il vivoit publiquement aux yeux de ſon mari. La patience des peres & des maris ſe changea en fureur. Un corps d'habitans révoltés l'attaqua en plein jour : il fut bientôt percé de coups. Se voyant prêt d'expirer, il dit à ſes meurtriers : s'il vous reſte quelques ſentimens d'honneur, je vous demande au moins un peu d'humanité; mais loin de l'écouter, on le dépouilla tout nud, & on le traîna dans les rues : & l'on aſſure qu'il fut mutilé par ceux dont il avoit déshonoré les femmes & les filles. Cette ſédition, comme

preſque toutes celles qui arrivent dans les Colonies Angloiſes, demeura impunie.

§ XVIII.

Iſle de Mont-Serrat.

CETTE île eſt ſituée au dix-ſeptième dégré de latitude Nord. Son étendue peut être de trois lieues de long, ſur une de large. Elle doit ſon nom aux Eſpagnols, qui lui trouverent une parfaite reſſemblance avec la montagne de Catalogne qu'on appelle *Mont-Serrat*, célèbre par une Egliſe dédiée à la Mere du Sauveur.

Les Anglois la trouverent déſerte lorſqu'ils commencerent à peupler une partie de Saint-Chriſtophe; mais ils ne penſerent à s'y établir qu'en 1732, ſous la protection du Chevalier Thomas Warner, premier Gouverneur de Saint-Chriſtophe. Pluſieurs Voyageurs prétendent que les premiers Européens qui la peuplerent, étoient des Irlandois. Elle fut long-tems ſous la direction du Gouverneur de Saint-Chriſtophe; & depuis que la Colonie a pris une forme régulière, on y a envoyé un Lieutenant, qui cependant eſt toujours ſubordonné à celui de Saint-Chriſtophe.

Les progrès de Mont-Serrat furent plus prompts que ceux d'Antigoa; mais celle-ci prit le deſſus lorſqu'elle paſſa entre les mains de Milord Willougby.

Les guerres du commencement de ce ſiécle cauſerent de grands ravages aux îles de l'Amérique. Mont-Serrat fut attaquée par une eſcadre Françoiſe qui ſoumit l'île entière, à l'exception d'un fort, ſitué ſur

une montagne inacceſſible, où les habitans ſe refugierent avec une partie de leurs effets. Les vainqueurs employerent dix jours à piller l'île, brûlerent tous les vaiſſeaux qu'ils trouverent dans la rade, & enleverent tout ce qu'on n'avoit pu dérober à leurs recherches. La paix ayant rétabli le calme en Amérique, Mont-Serrat ne fut pas une des dernières îles à réparer ſes pertes.

Le climat, le terroir & les animaux, reſſemblent à ceux des îles voiſines. Il y a beaucoup de montagnes dans cette île: la plupart ſont couvertes de cédres & d'autres arbres, qui en rendent la perſpective agréable. Les vallées étant beaucoup mieux arroſées que celles d'Antigoa, ſont beaucoup plus fertiles. Les richeſſes de l'île s'étant accrues, les habitans bâtirent une belle Egliſe & des maiſons commodes, dont les appartemens ſont ornés de bois précieux que fournit l'île. Cette Colonie eſt aujourd'hui diviſée en deux Paroiſſes, parce que, voyant que le nombre des habitans augmentoit tous les jours, on y a bâti une ſeconde Egliſe. Sous le régne de Jacques II, les Catholiques Irlandois y porterent un riche commerce. Un horrible tremblement de terre y cauſa beaucoup de perte en 1692: mais cette diſgrace fut ſi promptement réparée, que dès l'année ſuivante, l'île avoit aſſez de plantations pour occuper huit mille Negres.

Les ouragans lui cauſent encore de grands déſaſtres. Elle en eſſuya un en 1733, dont on n'avoit jamais rien vu d'approchant. La ſéchereſſe n'avoit pas ceſſé d'être ex-

trême pendant trois mois, juſqu'au 29 de Juin. Sur les dix heures du ſoir, il tomba une pluie fort abondante, qui dura pendant la plus grande partie de la nuit, & qui donna beaucoup d'eſpérance aux habitans ; mais le jour ſuivant, à cinq heures du matin, il s'éleva un vent du Nord-Eſt ſi prodigieux, qu'on en compare le bruit à celui du plus violent tonnerre, & qui, dans l'eſpace de deux heures, produiſit des effet preſqu'incroyables. Les trois quarts des maiſons de l'île furent preſqu'entièrement renverſées, & preſque toutes celles qui reſterent furent endommagées. Un magaſin qu'on avoit commencé à bâtir, & qui n'attendoit plus qu'à être couvert, fut démembré avec tant de force, qu'une partie des ſolives, dans l'impétuoſité de leur mouvement, percerent, comme autant de gros boulets, les murs d'un des plus grands & des plus forts édifices de l'île. De trente-quatre moulins à vent qui étoient à Mont-Serrat, il n'en reſta pas un ſur ſes fondemens ; quelques-uns furent enlevés en l'air, & retomberent à quelque diſtance dans des champs de cannes, & s'y briſerent en mille pièces. Une chaudière de cuivre, qui contenoit deux cens quarante gallons d'Angleterre, fut enlevée auſſi, & reçut une ſi forte compreſſion dans ſa chûte, qu'on la trouva preſqu'entièrement applatie. Pluſieurs perſonnes furent écraſées ſous les ruines de leurs maiſons : toutes les plantations furent détruites. On eſtima la perte à plus de cinquante mille livres ſterling.

§. XIX.

La Guadeloupe.

LES Sauvages nommoient cette île *Karahera* : les Eſpagnols la nommerent *Guadeloupe*, à cauſe de ſa reſſemblance avec les montagnes de la Guadeloupe en Eſpagne. Quelques-uns ont cru que c'étoit une corruption de *l'Agua de Lopez*, qu'ils croient être ſon premier nom Eſpagnol, tiré, ajoutent-ils, de l'excellence de ſes eaux. Lorſqu'on vante une choſe en Eſpagne, on dit qu'elle eſt de Lopez, fameux Auteur Eſpagnol.

La Guadeloupe eſt ſituée au ſeizième dégré vingt minutes de latitude ſeptentrionale. Elle eſt diviſée en deux parties par un petit bras de mer, qui la traverſe de l'Eſt à l'Oueſt. La partie qui eſt au Nord-Oueſt ſe nomme *Grande-Terre*, l'autre s'appelle proprement la *Guadeloupe*. Son étendue du Midi au Nord eſt, ſelon le Pere du Tertre, de vingt lieues, & celle de l'Occident à l'Orient peut être de quatorze, ce qui donne quarante ou quarante-quatre lieues de circonférence.

L'intérieur de la partie, qu'on nomme proprement *Guadeloupe*, eſt un compoſé de très-hautes montagnes, de rochers affreux, & d'épouventables précipices. Au centre, en tirant un peu vers le Sud, on trouve cette montagne qu'on nomme la *Soufrière*, dont le pied foule le ſommet des autres, & qui s'éleve à perte de vue. Il y a une ouverture, d'où ſort continuellement une épaiſſe & noire fumée, entremêlée d'étincelles,

Montagne nommée la *Soufrière*.

La partie occidentale, qu'on appelle la *Grande-Terre*, eſt beaucoup moins peuplée que l'autre. Il n'y a que ſix Paroiſſes, & quelques habitations : on en compte douze dans l'autre, & quantité d'habitations. Dans la première, il y a un fort, qu'on nomme le *Fort-Louis*, & trois ſalines. Le fort Saint-Pierre eſt dans la ſeconde, ſitué auprès du bourg du Bailli, Chef-lieu de toute l'île. Toutes ces Paroiſſes ſont deſſervies par des Religieux de différens Ordres..

L'air de la Guadeloupe eſt aſſez ſain. Le terrain étant arroſé par une infinité de rivières qui deſcendent des montagnes, eſt très-fertile. On y recueille du riz, du manioc, du tabac, du ſucre, du coton, des patates, des ignames, du mill, des pois, &c.

Les animaux qu'on y trouve ſont à-peu-près les mêmes que ceux des autres Antilles. Nous ferons un article particulier de l'hiſtoire naturelle des Antilles, lorſque nous aurons donné leur deſcription.

Labat dit qu'il y remarqua des phénomenes aſſez ſinguliers. A trois cens pas de l'Egliſe des Goyaves, dans la baie de même nom, la mer bouillonne dans l'eſpace de cinq ou ſix pas ; l'eau eſt ſi chaude, qu'on ne peut y tenir la main. Le même Voyageur aſſure qu'il y fit cuire des œufs en les tenant ſuſpendus dans ſon mouchoir. A terre, vis-à-vis des bouillons, la ſuperficie du ſable n'a pas plus de chaleur que dans les endroits plus éloignés : il creuſa avec la main, & ſentit, à la profondeur de cinq ou ſix pouces, une aug-

mentation considérable de chaleur : plus il creusoit, plus elle augmentoit ; de manière qu'à la profondeur d'un pied, il lui fut impossible d'y tenir la main : il fit creuser un pied plus avant avec une pelle ; le sable se mit à fumer, & cette fumée jettoit une odeur de soufre insupportable.

A peu de distance de cet endroit, le même Voyageur dit qu'il y a une espèce d'étang, dont l'eau est blanchâtre & trouble. Elle jette sans cesse des bouillons vers les bords : ils sont plus gros & moins fréquens au milieu. Il ajoute qu'il prit de cette eau, qui étoit véritablement bouillante, la laissa refroidir, en goûta, lui trouva un petit goût de soufre qui n'est pas insupportable. Il sort de cet étang un petit ruisseau, dont les eaux perdent leur chaleur & leur goût de soufre, à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. A côté de cet étang, on trouve un marécage qui produit quelques herbes blanchâtres, & couvertes d'une poussière de soufre.

Christophe Colomb découvrit la Guadeloupe le 3 Novembre 1493, & lui donna le nom qu'elle porte encore, parce qu'il avoit promis en Espagne aux Religieux d'un Couvent qui portoit ce nom, d'appeller ainsi quelque canton du Nouveau-Monde.

Denambuc, Gouverneur de Saint Christophe, voyant que les Anglois & les Hollandois se hâtoient de peupler différentes îles, résolut de s'emparer de la Guadeloupe ; mais il fut prévenu par l'Olive, un des chefs de sa Colonie. Ce dernier, ayant fait différens voyages en Fran-

ce, ſous divers prétextes, s'aſſocia avec pluſieurs marchands de Dieppe, pour établir une Colonie à la Guadeloupe, ſous la commiſſion d'une Compagnie des îles de l'Amérique. Du Pleſſis & lui, qui étoient chefs de ces marchands, obtinrent le titre de Gouverneurs des îles, avec une égale autorité. Ils arriverent à la Guadeloupe le 8 Juin 1635, avec cinq cens hommes, qui furent attaqués à leur arrivée de la famine & de diverſes maladies. Ils eurent l'imprudence de s'attirer la haine des Caraïbes, qui, loin de leur fournir du ſecours, cherchoient à augmenter leurs maux. Du Pleſſis mourut de chagrin au bout de ſept jours. L'Olive, qui reſta ſeul, continua la guerre avec les Sauvages, & cette Colonie naiſſante penſa être détruite par l'imprudence de ce Gouverneur. Il réuſſit cependant à chaſſer les Caraïbes; mais ils paſſerent à la Dominique, mirent les habitans dans leurs intérêts, & revinrent plus forts qu'ils n'étoient partis. La guerre recommença, & dura quatre ans. L'Olive, qui étoit la cauſe de tous les malheurs qui arrivoient à la Colonie, perdit la vue: on lui donna pour ſucceſſeur un nommé Aubert, qui, par ſa prudence & ſa douceur, rétablit la paix dans ſa Colonie, ranima le commerce qui y apporta l'abondance. Les Anglois s'en étoient emparés pendant la dernière guerre; mais ils l'ont rendue aux François par le traité de Paris du 10 Février 1763.

La Guadeloupe eſt environnée de pluſieurs petits îlots. On en compte douze au Nord-Oueſt, un à l'Oueſt, treize dans le cul-de-ſac qui eſt à l'Eſt, un aſſez grand,

& plusieurs petits à la pointe qui est du même côté, deux autres en remontant vers le Nord, & un au Nord.

§. XX.

La Desirade.

CETTE île est située au seizième degré vingt-quatre minutes de latitude. Elle peut avoir quatre lieues marines de long, & trois quarts de ces mêmes lieues dans sa largeur. Le terrain est assez bon. Elle appartient aux François, est du Gouvernement de la Guadeloupe, dont elle n'est éloignée que de quatre lieues au Levant. Christophe Colomb la découvrit, & lui donna le nom qu'elle a aujourd'hui.

§. XXI.

Mari-Galante.

ELLE est située au Levant de cette portion de la Guadeloupe, qu'on appelle la *Grande-Terre*, au quinzième degré cinquante minutes de latitude. Elle peut avoir seize lieues de circuit. Elle est partagée en deux Paroisses, qui sont desservies par des Carmes. Pour le temporel, il y a un Juge Royal, qui est du ressort du Conseil Supérieur de la Guadeloupe. On y a construit un fort. Cette île est plate & remplie de bois, ce qui prouve qu'elle seroit très-fertile, si l'on avoit soin de la cultiver. Les cannes de sucre, l'indigo, le coton & le tabac y viennent très-bien. Il y a quelques sources; mais elles tarissent en été, & les habitans sont obligés d'avoir recours à l'eau de citerne.

Chriſtophe Colomb la découvrit en 1493, lui donna le nom du vaiſſeau qu'il montoit. Cette île étoit alors peuplée de Caraïbes. Il y mouilla en 1496, vit le rivage bordé de femmes, qui étoient armées d'arcs & de fléches, & qui s'oppoſoient à l'approche de ſes barques. Deux Indiens de Saint-Domingue, qui étoient dans ſon équipage, ſe jetterent à la nage, pour avertir cette troupe d'Amazones, qu'on ne penſoit point à leur faire de mal, & qu'on ne leur demandoit que des vivres. Elles répondirent que leurs maris étoient de l'autre côté de l'île, & que c'étoit à eux qu'il falloit s'adreſſer. Voyant que les barques n'avançoient pas moins, elles tirerent leurs flêches; mais elles ne bleſſerent perſonne. On fit auſſi-tôt ſur elles une décharge d'arquebuſes à croc, qui les mit en fuite. Les Eſpagnols entrerent dans l'île, y trouverent de très-gros perroquets, du miel, de la cire, & quantité de plantes dont les Inſulaires faiſoient du pain. Un détachement pénétra dans les terres, amena quatre femmes, entre leſquelles étoit l'épouſe du Cacique, qu'on avoit eu beaucoup de peine à joindre dans ſa fuite. Lorſqu'elle s'étoit vue preſſée par celui qui la pourſuivoit, elle s'étoit retournée tout d'un coup, & l'ayant ſaiſi avec ſes deux bras, elle l'avoit renverſé ſi vivement, qu'elle l'auroit étouffé ſans le ſecours qu'il reçut. Les careſſes & les préſens que l'Amiral fit à ces femmes, rétablit bien-tôt la confiance & l'amitié. Elles procurerent aux Eſpagnols tous les rafraîchiſſemens qu'ils pouvoient déſirer. Ils paſſerent neuf jours dans

cette île, &, lorſqu'ils remirent à la voile, l'épouſe du Cacique offrit de s'embarquer avec ſa fille, pour aller en Eſpagne.

Les Anglois ont ſouvent ravagé cette île. Aujourd'hui les François en ſont paiſibles poſſeſſeurs.

§. XXII.

Les Saints.

Les Saints ſont trois ptites îles & pluſieurs îlots, ſitués au Sud-Eſt de la Guadeloupe. Les François commencerent à s'y établir en 1648. Il y a une Paroiſſe qui eſt deſſervie par un Carme. On prétend qu'il peut y avoir cent hommes capables de porter les armes. Le trafic des habitans conſiſte en coton, en moutons, en chevres & en volaille.

§ XXIII.

La Dominique.

Elle eſt ſituée au quinzième degré vingt-cinq minutes de latitude, a la Martinique au Sud-Eſt, les Saints & la Guadeloupe au Nord-Oueſt, & Mari-Galante au Nord-Eſt. On lui donne trente à trente-cinq lieues de circuit. L'intérieur eſt rempli de hautes montagnes, deſquelles ſortent une quantité prodigieuſe de rivières. Les vallées & les plaines ſont aſſez fécondes; mais elles ne ſont pas toutes défrichées, beaucoup ſont encore couvertes de bois: on y trouve même des arbres qui ſont d'une groſſeur prodigieuſe. Il y a beaucoup de poiſſons d'eau douce, principalement des An-

guilles. Labat dit qu'il y en vit qui étoient d'une groſſeur prodigieuſe. Il y a une montagne remplie de ſoufre, auprès de laquelle ſe trouve une mine d'or.

Cette île n'eſt habitée que par des Caraïbes, dont le nombre ne monte pas à plus de deux mille : les deux tiers même ſont des femmes & des enfans. Ils ne veulent pas ſouffrir qu'on approche de la mine, parce qu'ils craignent qu'on n'en prenne occaſion pour les ſubjuguer. Ils ont de patates, des ignames, des bananes, du manioc, du maïs & du coton. Ils laiſſent leurs volailles en liberté autour de leurs cabanes : elles pondent & couvent ſans qu'on y faſſe attention, amenent leurs pouſſins auprès de la cabane pour avoir à manger. Les porcs, & principalement les marons, ſont auſſi fort communs dans cette île. Le mouillage eſt aſſez bon par-tout ſur la côte de l'île ; mais il n'y a ni port, ni cul-de-ſac, ou les vaiſſeaux puiſſent ſe retirer. Les Anglois ont tenté pluſieurs fois de s'en emparer, mais les François s'y ſont toujours oppoſés, parce que les premiers pourroient s'en ſervir pour couper la communication de la Guadeloupe à la Martinique. Les Anglois, à la paix de Riſvick, firent un accommodement particulier avec les Sauvages de la Dominique, pour y aller couper du bois de charpente. Ils firent au bord de la mer un appenti pour mettre ce bois à couvert, en attendant que les barques le tranſportaſſent. Cet appenti ſe changea bientôt en une maiſon, où les Anglois mirent quelques piéces de canon, ſous prétexte de ſaluer les

Caraïbes lorſqu'ils les faiſoient boire. Sitôt que le Gouverneur-Général des îles Françoiſes en fut informé, il en fit ſes plaintes, envoya deux bâtimens à la Dominique, pour obliger les Anglois de rembarquer leurs canons & leurs bagages. On brûla les paliſſades & la maiſon.

§. XXIV.

La Martinique.

CETTE île, que les Sauvages nomment *Madanina*, eſt au quatorzième dégré trente minutes de latitude ſeptentrionale. On lui donne ſeize lieues de long, ſur quarante-cinq de circonférence, ſans y comprendre les caps qui s'avancent dans la mer. On y compte vingt Paroiſſes, qui forment autant de bourgs, tous rangés autour de l'île ſur le bord de la mer. Les Paroiſſes ſont deſſervies par des Religieux de différens Ordres. Il y a un Couvent d'Urſulines, ſitué dans la partie méridionale de l'île, auprès de la Paroiſſe Saint-Pierre. On les y a fait venir de Saint-Denis-en-France: elles prennent des penſionnaires, & inſtruiſent les jeunes filles du bourg. Ce Monaſtère appartenoit autrefois aux Religieuſes du tiers Ordre de Saint-Dominique.

Le Fort-Royal eſt le chef-lieu de l'île. Il fut bâti en 1665. C'eſt un quarré long: un des côtés eſt ſur le bord de la mer, & défend la rade. Le côté oppoſé eſt ſur la place d'armes: il eſt flanqué de deux tours rondes, avec des embraſures, dont chacune peut contenir quatre pièces de canon. La

muraille qui joint ces tours eſt toute percée de meurtrières, ſans foſſés, ſans chemin couvert & ſans paliſſades. Un des côtés qui regarde l'Oueſt, eſt baigné par la rivière de Saint-Pierre, & préſente quelques pièces de canon qui battent la rade. La porte du fort eſt du côté qui regarde l'Eſt. Elle eſt ouverte par une longue cour murée vers la mer, avec des meurtrières, & paliſſadée du côté de la place. Le côté de la cour oppoſé à la porte, eſt occupé par un corps-de-garde & une Chapelle. Ce fort eſt commandé de toutes parts, excepté du côté de la mer. L'ouragan de 1695 emporta la moitié de ce côté, avec la batterie de l'angle, qui étoit proche de la rivière. On s'eſt contenté de relever le mur, & de faire une plate-forme ſur l'angle, au lieu des bâtimens qu'on y avoit élevés, & qui ſervoient de logement au Gouverneur-Général. La place d'armes eſt un quarré d'environ cinquante toiſes. Le fort en fait un côté : les trois autres ſont environnés de maiſons, avec trois rues qui y répondent, & qui compoſent la ville.

On la diviſe en trois quartiers : celui du milieu, qui ſe nomme *Saint-Pierre*, commence au fort & à l'Egliſe Paroiſſiale de même nom, & va juſqu'à la montagne qui eſt du côté de l'Oueſt, où l'on trouve une batterie à barbette de onze canons, nommée la *batterie de Saint-Nicolas*. Tout l'eſpace qui ſe trouve entre cette batterie & celle de Saint-Robert, qui eſt du côté de l'Oueſt, forme le ſecond quartier, qu'on a nommé le *Mouillage*, parce que c'eſt devant cette partie de la ville que

tous les vaiſſeaux ſe retirent à l'ancre. Ils y ſont plus à couvert que devant le fort. L'Egliſe des Jacobins, dédiée à Notre-Dame de bon Port, ſert de Parroiſſe pour le quartier & pour les habitans des petites montagnes. Le troiſième quartier, nommé la *Galere*, conſiſte en une longue rue qui borde la mer, depuis le fort, juſqu'au pied d'une batterie fermée.

L'Egliſe Paroiſſiale de Saint Pierre eſt de maçonnerie, le portail en pierre de taille, ordre dorique, avec un attique en ſecond ordre. L'Egliſe a cent vingt pieds de long, ſur trente-ſix de large : deux Chapelles terminent la croiſée.

Les maiſons de l'Intendant & du Gouverneur particulier, le palais où l'on rend la Juſtice, la priſon, les fours & les magaſins de munitions, le bureau du Domaine, le Monaſtère des Urſulines, une rafinerie conſidérable, & les principaux Marchands, ſont dans la Paroiſſe Saint-Pierre. Les jardins du Gouverneur, de l'Intendant & des Religieux ſont très-bien entretenus : les allées ſont plantées d'orangers. A une lieu du fort Saint-Pierre, on trouve un endroit qu'on appelle le *Rèduit*. C'eſt une eſpèce de chemin taillé dans une montagne fort eſcarpée, & fermé par pluſieurs portes. C'eſt-là que, dans la crainte d'une irruption, les habitans du quartier peuvent mettre en ſûreté leurs femmes, leurs enfans, leurs beſtîaux & leurs meubles. Ils y ſont des caſes couvertes de cannes. A quelque diſtance, on trouve des bois qui ont plus de trois lieues de tour. On y voit des arbres d'une groſſeur ſurprenante.

Le Fort-Royal eſt ſitué ſur une hauteur en forme de preſqu'île, compoſée d'une roche tendre, ou d'un tuf qui ſe creuſe aſſez facilement. Ce terrain eſt élevé d'environ quinze ou dix-huit toiſes au-deſſus du niveau de la mer, qui l'environne de toutes parts, à l'exception d'une petite langue de terre qui le joint à l'Iſle, & dont la largeur eſt de dix-neuf à vingt toiſes.

Lorſque les Hollandois attaquerent cet endroit, ſous les ordres de l'Amiral Ruyter, en 1674, la motte de terre, qu'on nommoit déja le *Fort-Royal*, n'avoit pour fortification qu'une double paliſſade, qui fermoit la petite langue de terre par le bas, avec un autre rang ſur la hauteur, & deux batteries à barbette, une ſur la pointe, pour défendre l'entrée du port, l'autre du côté de la rade. Le terrain qu'occupe à préſent la ville, étoit un marais rempli de roſeaux. On y voyoit ſeulement quelques mauvaiſes caſes, qui ſervoient de magaſins pour les marchandiſes, lorſque les vaiſſeaux étoient dans le carenage, pendant la ſaiſon des ouragans.

Dans le tems que l'Amiral Hollandois fit deſcendre ſes troupes dans l'Iſle, les magaſins étoient pleins d'eau-de-vie & de vin. Les Hollandois ne trouvant aucune réſiſtance, ſe mirent à piller, & burent avec tant d'excès, qu'ils ne pouvoient ſe tenir ſur leurs jambes, lorſqu'il fallut monter à l'aſſaut. Il ſe trouva dans le carenage une Flûte de vingt-deux pièces de canon, & un Vaiſſeau de Roi de qua-

rante-quatre, commandé par le Marquis d'Amblimont, Gouverneur-Général des Iſles Françoiſes. Ces deux Vaiſſeaux firent un terrible feu ſur les Hollandois, qui avoient bu au point qu'ils tomboient à chaque pas, & en tuerent plus de neuf cens. L'Officier qui commandoit fut du nombre. Celui qui lui ſuccéda fit promptement battre la retraite. Il fit un épaulement avec les tonneaux que ſes gens avoient vuidés, pour mettre à couvert les bleſſés, & donner aux ſoldats le tems de revenir de leur yvreſſe. Ruyter alla à terre le ſoir, après avoir paſſé tout le jour à canonner le rocher. Il fut extrêmement ſurpris de trouver plus de quinze cens Hollandois tués ou bleſſés. Il prit auſſi-tôt la réſolution d'abandonner cette funeſte entrepriſe, & de faire rembarquer le reſte de ſon monde pendant la nuit.

Dans le même-tems, le Gouverneur de l'Iſle aſſembloit ſon Conſeil, qui réſolut d'abandonner le fort, après avoir fait enclouer le canon, parce que celui des ennemis avoit abattu la plus grande partie des retranchemens, & qu'on craignoit de ne pouvoir réſiſter à l'aſſaut, lorſque les Hollandois auroient cuvé leur vin. Cette réſolution ne put être exécutée avec le ſilence qui eſt néceſſaire dans ces occaſions: ceux qui étoient dans le fort firent beaucoup de bruit en ſe diſpoſant à partir. Ruyter prit ce bruit pour les préparatifs d'une ſortie, & en appréhenda les effets, dans l'état où étoient ſes gens. L'épouvante ſe répandit dans l'armée Hollandoiſe, ils ſe jetterent dans

les chaloupes, abandonnerent les bleſſés, leurs attirails de guerre, même une partie de leurs armes. Les aſſiégés, allarmés de leur côté du bruit qu'ils entendoient, crurent que l'ennemi ſe préparoit à donner un aſſaut: ils ſe jetterent dans leurs canots avec la même précipitation que les Hollandois avoient fait dans leurs chaloupes. Cette terreur mutuelle fit fuir les uns & les autres, & il ne reſta dans le fort qu'un Suiſſe, qui, s'étant ennivré dès le ſoir, dormoit tranquillement, & n'entendit rien de ce qui ſe paſſoit autour de lui. A ſon réveil, il fut bien étonné de ſe voir ſeul dans ce poſte.

Celui qui commandoit le vaiſſeau de Roi, ignorant ce qui ſe paſſoit de part & d'autre, recommença dès la pointe du jour à faire jouer ſon artillerie; mais ne voyant paroître perſonne au fort, & n'entendant plus rien dans le camp des ennemis, dont les roſeaux lui cachoient la vue, il mit à terre un Sergent & quelques ſoldats, pour aller aux obſervations. Ils ne trouverent que des morts, des bleſſés & quelques ivrognes qui dormoient encore dans les magaſins. Ils en avertirent le Commandant du vaiſſeau, qui fit auſſi-tôt reprendre poſſeſſion de la forteresſe, par tout ce qu'il y avoit de troupes à bord. Dès la même année, on fit des fortifications au Fort-Royal. Aujourd'hui, la langue de terre qui joint la preſqu'iſle où le fort eſt bâti, avec l'Iſle, eſt fortifiée de deux petits demi-baſtions, & d'une petite demi-lune qui couvre la courtine, avec un foſſé rempli d'eau de

la mer, un chemin couvert paliſſadé, & un glacis. La porte du fort eſt dans le flanc du demi-baſtion, du côté du carenage, avec un eſcalier fort étroit, qui conduit à une plate-forme garnie de quelques pièces de canon, pour battre une hauteur qui commande la fortereſſe de l'autre côté du port. La garniſon ordinaire eſt d'environ quatre cens ſoldats de marine.

Les rues de la ville qu'on a bâtie depuis près du Fort-Royal, ſont tirées au cordeau; mais bordées de maiſons fort inégales. Comme le terrain que cette ville occupe eſt un ſable mouvant, qui n'a aucune ſolidité, on met le mortier & les premières aſſiſes des maiſons que l'on conſtruit, ſur une eſpèce d'herbe qui approche du chiendent, dont ce terrain eſt couvert. On n'a pas ſuivi cette méthode en bâtiſſant l'Egliſe, & les murs ſe ſont ouverts en pluſieurs endroits. Elle peut avoir cent trente pieds de long, ſur trente de large: deux Chapelles font la croiſée. Les fenêtres ſont fermées par deux arcs de cercle, qui font un angle fort pointu. L'intérieur a peu d'ornemens. Le portail eſt conſtruit de pierres griſes.

Le Gouverneur-Général fait ordinairement ſa réſidence à Fort-Royal; c'eſt auſſi le ſiége du Conſeil Supérieur. Il eſt compoſé du Gouverneur-Général, de l'Intendant, du Gouverneur particulier de l'Iſle, de douze Conſeillers, d'un Procureur-Général & des Lieutenans de Roi, qui y ont ſéance & voix délibérative. C'eſt l'Intendant qui recueille les voix & qui prononce. Les charges de

Conſeillers ne s'achetent point : ce ſont des Commiſſions. Les brevets ſont expédiés par le Secrétaire d'Etat qui a le Département de la Marine. Ils n'ont point de gages : tout leur profit ſe réduit à l'exemption de Capitation pour douze Négres, avec quelques légers émolumens pour leurs vacations.

Le terrain qui eſt aux environs de la *Caſe-Pilote* eſt fort élevé, & coupé ſans ceſſe par des élévations : la plupart des fonds qui les ſéparent ſont en ſavanes, où l'on voit beaucoup de *canificiers*, nom que l'on donne aux arbres qui portent la caſſe.

Labat dit que le port de la Trinité eſt un grand enfoncement qui forme une longue pointe nommée la *Caravelle*, dont il eſt couvert du côté du Sud-eſt. De l'autre, il eſt fermé par un morne aſſez haut, d'environ quatre cens pas de longueur, qui ne tient à l'Iſle que par un iſthme ou une langue de terre de trente à quarante-cinq toiſes de large. Le côté de l'Oueſt oppoſé au fond du golfe, eſt fermé par une chaîne de rochers, qui paroiſſent à fleur d'eau lorſque la mer eſt baſſe. Le même Voyageur dit que, lorſqu'il étoit dans cette Iſle, le bourg de la Trinité n'étoit compoſé que de ſoixante ou quatre-vingt maiſons, bâties ſur une ligne courbe, qui ſuivoit la figure du port. L'Egliſe, qui n'étoit que le bois & d'une grandeur médiocre, occupoit le centre de l'enfoncement : mais il s'eſt beaucoup accru depuis qu'on y fabrique du ſucre, du cacao, du coton, & d'autres marchan-

diſes, qui y attirent un grand nombre de vaiſſeaux, principalement de Nantes. On y trouve le débit de toutes celles qu'on apporte de l'Europe, parce que les habitans des quartiers voiſins vont y prendre les choſes dont ils ont beſoin. D'ailleurs, les vaiſſeaux y ſont en ſûreté pendant la ſaiſon des ouragans; & lorſqu'ils le quittent pour retourner en Europe, ils ſe trouvent au vent de toutes les Iſles, ce qui leur épargne plus de trois cens lieues pour aller chercher le débarquement ordinaire de Saint-Domingue ou de Portoric.

La Paroiſſe de la Trinité s'étendoit depuis la rivière ſalée, qui la ſépare de celle de Sainte-Marie, juſqu'à la pointe des Salines, ce qui fait un eſpace de quinze lieues. La difficulté du ſervice ſpirituel dans une ſi grande diſtance, a fait établir depuis deux autres Paroiſſes; l'une au cul-de-ſac Robert, & l'autre au cul-de-ſac François.

Le grand enfoncement, qu'on nomme le *Cul-de-ſac Robert*, a près de deux lieues de profondeur. Il eſt formé par deux pointes ou caps, dont celui de l'Eſt s'appelle la *Pointe à la Roſe*, & celle de l'Oueſt la *Pointe des Galions*. Son ouverture eſt couverte par un îlet d'une lieue de tour: on le nomme *Iſlet Monſieur*. Un autre qui eſt plus avancé en mer, couvre la pointe orientale du premier, de manière qu'ils ne laiſſent entre eux qu'un canal, couvrent tous deux l'entrée du cul-de-ſac, & rendent ce port très-ſûr. On n'y peut entrer que par trois paſſages, l'un qui eſt entre

tre les deux Iſlets : il eſt profond, ſans danger, & large de cinquante à ſoixante toiſes ; les deux autres ſont entre les extrêmités des Iſlets & les pointes de l'Iſle ; mais ils ne peuvent recevoir que des barques & de très-petits vaiſſeaux. Ce cul-de-ſac forme naturellement un ſi beau port, qu'il contiendroit une nombreuſe flotte, & qu'en pluſieurs endroits les vaiſſeaux peuvent mouiller aſſez près de terre, pour y deſcendre avec une planche. On trouve dans ce quartier une multitude conſidérable de belles habitations.

Le cul-de-ſac François n'eſt pas, à beaucoup près, ſi beau. L'entrée eſt fermée aux vaiſſeaux par une barre de ſable mouvant, qui change de ſituation ſuivant les marées, ou ſuivant la violence du cours de la rivière. Dans un des Iſlets qui forment ce cul-de-ſac, on trouve une pierre de taille blanche & tendre, qui, réſiſtant aſſez bien au feu, ſert à compoſer les fourneaux des ſucreries. La rivière peut avoir trente-cinq à quarante toiſes de large, & porte le nom de *Cul-de-ſac*. Elle eſt d'une profondeur extraordinaire, & la mer lui communique le goût de ſes eaux juſqu'à deux mille pas de ſon embouchure. Son lit eſt rétréci par les mangles qui la bordent des deux côtés, & la défendent en même tems contre les deſcentes. Elle eſt fort poiſſonneuſe ; mais les requins & les becunes y rendent la pêche fort dangereuſe. Labat vante une habitation qui eſt à cinq ou ſix cens pas de l'endroit où elle ceſſe d'être navigable, même pour les barques. On a fait creuſer un canal de neuf ou dix pieds de large,

qui porte les canots & les chaloupes juſqu'à la porte de la ſucrerie, avec des rigoles qui traverſent la ſavane, & qui ont ſervi à deſſécher les terres baſſes & noyées.

Lorſque les habitans craignent quelque deſcente en tems de guerre, ils cachent leurs meubles & leurs proviſions. S'ils peuvent réſiſter à l'humidité, ils font au bord de la mer une foſſe de neuf à dix pieds de profondeur, afin que les ennemis ne rencontrent rien de plus dur que le ſable ordinaire, en ſondant avec leurs épées. Lorſqu'ils ont mis dans la foſſe ce qu'ils veulent cacher, ils la rempliſſent du même ſable qui eſt autour : pour ne donner aucun indice, ils jettent à la mer ce qui eſt ſuperflu. On aligne la foſſe à deux ou trois arbres des environs, ou à quelque groſſe pierre, pour retrouver plus facilement le dépôt. Si les effets ne peuvent être tranſportés au bord de la mer, on fait des trous dans un terrain ſec. On met les étoffes, le papier, & tout ce qui craint l'humidité dans de grandes calebaſſes, on l'éleve entre les branches des arbres, & on arrange ſi bien les feuillages, qu'il eſt impoſſible d'appercevoir ces calebaſſes. On a ſoin de faire toutes ces opérations à l'inſçu des Négres, parce que l'ennemi ne manque jamais de mettre à la torture ceux qui tombent entre ſes mains, pour les forcer de découvrir ce que leurs maîtres ont caché.

Les anciens habitans étoient Caraïbes : ils nommoient cette Iſle *Madanina*. Les Eſpagnols, qui y aborderent les premiers,

lui donnerent le nom qu'elle porte aujourd'hui. Denambuc y fit paſſer pluſieurs habitans de l'Iſle Saint-Chriſtophe en 1635, leur fournit tout ce qu'il crut néceſſaire pour établir une Colonie, & leur donna, pour les commander, le ſieur Dupont, en qualité de ſon Lieutenant. Les Anglois s'en emparerent pendant les dernières guerres, & l'ont rendue aux François à la paix.

L'iſle de la Martinique eſt entre-coupée de montagnes & de rochers inacceſſibles: mais il y a des côteaux, des vallons & des plaines fort agréables. Les montagnes ſont couvertes de forêts, remplies de très-gros arbres. On y trouve pluſieurs rivières & des torrens qui deſcendent des montagnes. Le terrain eſt bon; mais fort difficile à cultiver. Il produit du manioc, du tabac, du caffé, du ſucre, de l'indigo, du roucou, de la caſſe, du ſéné, &c. Il n'eſt propre ni pour le bled ni pour la vigne: la plupart des habitans ne mangent que de la caſſave faite avec de la racine de manioc, & ne boivent que des liqueurs faites avec des fruits & des racines du pays.

§. XXV.

Sainte Lucie, ou *Sainte Alouſie.*

Cette Iſle eſt à ſept lieues de la Martinique, & par les treize dégrés quarante minutes de latitude ſeptentrionale. Elle peut avoir vingt-deux milles de long, ſur onze de large. Elle eſt montagneuſe en divers endroits; mais la plus grande partie de l'Iſle eſt une fort bonne terre, arroſée

de pluſieurs rivières. L'air y eſt aſſez pur & aſſez ſain, & jamais on n'y eſt expoſé à une chaleur exceſſive. On y trouve une multitude de grands arbres, dont le bois eſt propre aux édifices. Ses baies & ſes ports ſont très-bons pour le mouillage des vaiſſeaux. Celui qu'on nomme le *Petit Carénage*, paſſe pour le plus commode de toutes les Antilles, & tire ſon nom de la facilité que les vaiſſeaux ont à s'y caréner. Il y a au Nord deux montagnes qui la font reconnoître de fort loin.

Sainte Lucie a été long-tems inhabitée. Les Sauvages des autres Iſles n'y alloient que dans le tems de la ponte des tortues, & n'y avoient ni cabanes ni défrichés. En 1640, M. du Parquet, Gouverneur de la Martinique, prit poſſeſſion de Sainte-Lucie vers la fin de l'année, comme d'une terre inhabitée, & qui appartenoit au premier occupant. Il n'y mit d'abord que quarante hommes, ſous la conduite du ſieur de Rouſſelon. Il y fit conſtruire une eſpèce de Fort, environné de paliſſades, avec un foſſé, le munit de canons, de pierriers, & le mit en état de réſiſtance. Cette nouvelle Colonie ſe peupla inſenſiblement : mais les guerres qui ſurvinrent en 1688, ayant empêché qu'on ne leur fournît les beſoins & les ſecours qui lui étoient néceſſaires, ceux qui la compoſoient ſe retirerent à la Martinique & à la Guadeloupe. On a recommencé à la peupler depuis quelques années.

Cette Iſle, qui eſt aſſez bien ſituée, & favoriſée de la nature, a cauſé de la jalouſie aux Anglois, qui en ont conteſté la

poſſeſſion aux François. Les premiers avoient tenté de s'y établir avant ceux-ci; mais ils en avoient été chaſſés par les Caraïbes des Iſles voiſines. Le Milord Villougby, ayant été nommé Gouverneur des Iſles Caraïbes, chercha tous les moyens poſſibles pour s'emparer de Sainte-Lucie. Il fit propoſer aux Caraïbes de vendre aux Anglois les droits qu'ils avoient ſur cette Iſle, & s'adreſſa à un métif nommé *Thomas-Warner*, fils naturel de ce Capitaine Warner dont on a parlé pluſieurs fois, & d'une femme Caraïbe. Labat vit cette Caraïbe en 1700 à la Dominique. Il dit que c'étoit alors une des plus vieilles créatures du monde: on lui aſſura qu'elle étoit très-belle il y avoit un peu plus de cent ans; qu'un Gouverneur Anglois l'avoit entretenue pendant fort long-tems, & qu'il en avoit eu pluſieurs enfans. Sa vieilleſſe lui avoit acquis beaucoup de crédit parmi les Sauvages. Son habitation, quoique fort grande, étoit peuplée d'une longue ſuite de fils, de petits-fils, & d'arrière-petits-fils. Elle étoit, continue le Voyageur, toute nue, avoit des cheveux tout blancs & fort rares. Sa peau étoit comme un vieux parchemin retiré & ſéché à la fumée. Elle étoit tellement courbée, qu'on ne pouvoit voir ſa figure que lorſqu'elle étoit aſſiſe. Elle avoit encore beaucoup de dents, & les yeux aſſez vifs. On l'appelloit Madame *Ouvernand* : c'étoit le nom corrompu de Warner, qui l'avoit entretenue.

Hiſtoire d'une femme Sauvage, arrivée à une extrême vieilleſſe.

Revenons à ſon fils Thomas Warner. Il engagea trois Caraïbes à vendre, pour

quelques flacons de liqueurs, les droits qu'ils avoient sur l'Isle de Sainte-Lucie. La vente étant faite, les Anglois armerent pour se rendre maîtres de l'Isle, & mirent à la tête de cet armement le Colonel Caron: ils y firent une descente, en chasserent les François, & s'y établirent: mais cette Colonie fut bien-tôt détruite par les maladies & les guerres continuelles que lui faisoient les Caraïbes, ennemis implacables des Anglois. Au mois de Janvier 1666, il ne restoit plus un seul Anglois dans l'Isle Sainte-Lucie. Les François y rentrerent aussi-tôt, & la Compagnie Françoise des Indes occidentales y envoya un Gouverneur. La décadence de la Compagnie entraîna celle de Sainte-Lucie: cependant la France conserva toujours la propriété de cette Isle. Les Anglois y firent des descentes en différens tems, & la pillerent: mais ils n'y formerent aucun établissement. Pendant les dernières guerres, ils l'attaquerent & s'en emparerent; mais ils l'ont rendue à la France par le traité de paix.

§. XXVI.

Saint-Vincent.

Cette Isle est située au quinzième degré de latitude septentrionale, au midi de Sainte-Lucie. Elle peut avoir dix-huit à vingt lieues de circonférence. Elle est remplie de hautes montagnes couvertes de bois. Entre les montagnes, on trouve de petits vallons qui sont assez fertiles.

Labat la nomme le centre de la Répu-

blique des Caraïbes. Cette Nation étoit en poſſeſſion de toutes les Antilles, avant l'arrivée des Européens : elle s'y eſt retirée, à meſure qu'on l'a chaſſée des autres Iſles. Comme elle y jouit de toute ſa liberté, elle y a beaucoup multiplié. Outre les Caraïbes, on trouve dans cette Iſle une multitude incroyable de Négres, qui ont échappé des poſſeſſions Européennes, & s'y ſont réfugiés dans des canots, ou ſur des radeaux. Autrefois les Caraïbes les reconduiſoient à leurs maîtres, ou les vendoient aux Européens qui vouloient les acheter. On ignore ce qui les a fait changer de méthode : mais Labat aſſure qu'ils ſont aujourd'hui très-fâchés de les avoir reçus parmi eux. Leur nombre s'eſt ſi fort accru par ceux qui ſont arrivés ſucceſſivement, & par leur multiplication dans cette Iſle même, qu'il ſurpaſſe celui des Caraïbes. Ils les ont forcés de partager l'Iſle avec eux, & de leur céder la Cabeſtere. Ils enlevent même leurs femmes & leurs filles. Les peres & les maris n'oſent aller les chercher, parce qu'étant les plus foibles, ils craignent que ces Négres ne les chaſſent tout-à-fait de l'Iſle, ou ne les traitent en eſclaves. Ils ſollicitent ſouvent les Anglois & les François de les délivrer de cette tyrannie. En 1719, le Chevalier de Feuquieres, Général des Iſles Françoiſes, réſolut de leur rendre ce ſervice, dans la vue d'enlever les Négres, & de les vendre à ſon profit. Il envoya dans l'Iſle Saint-Vincent cinq cens hommes, commandés par deux braves Officiers. Il comptoit ſur une puiſſante di-

verſion de la part des Caraïbes ; mais ceux-ci, quoique perſuadés qu'on cherchoit à leur rendre ſervice, demeurerent tranquilles ſpectateurs de l'entrepriſe, ce qui fut cauſe qu'elle n'eut pas de ſuccès. Les Négres ſe retirerent ſur les montagnes, ne ſortoient que la nuit, & tuoient tous les François qu'ils pouvoient ſurprendre. Les aggreſſeurs perdirent beaucoup de monde, principalement leurs Chefs.

Quatre ans après, les Anglois crurent pouvoir tirer parti du mécontentement des Caraïbes pour ſoumettre l'Iſle Saint-Vincent. Le Duc de Montagu, qui s'étoit fait donner par des Lettres-Patentes, la poſſeſſion des Iſles Sainte-Lucie, Saint-Vincent & la Dominique, chargea Wing, ſon Lieutenant, de propoſer aux Caraïbes & aux Négres de Saint-Vincent de reconnoître le Duc pour leur Souverain, en leur faiſant des propoſitions très-avantageuſes : mais tous, d'une voix unanime, rejetterent ſa propoſition. Ils dirent qu'ils ne pouvoient comprendre comment un Roi d'Europe pouvoit donner ſur eux des droits qu'il n'avoit point. Ils reçurent cependant les préſens qu'on leur offrit, & prierent enſuite les Anglois de ſe retirer. On aſſure qu'ils déclarerent que depuis qu'ils avoient fait un traité avec les François, ils étoient ſous leur protection ; mais que ſi les François formoient quelqu'entrepriſe contre leur liberté, ils la défendroient au prix de leur vie.

On trouve parmi ces Sauvages & ces Négres, quelques François & quelques Anglois, qui préferent la vie libre qu'ils

y menent, aux commodités qu'on leur offre dans leur Nation. Ils y cultivent du tabac qui y vient fort bien, & qu'on connoît ſous le nom de *Tabac de Saint-Vincent.*

La Grenade, les Grenadins.

Quelques Géographes prétendent qu'on ne doit pas mettre la Grenade au nombre des Iſles du vent; mais ſa poſition nous a engagé à prendre un parti différent. Nous l'avons miſe à la ſuite des autres, pour ne pas lui aſſigner de rang. Elle eſt ſituée au douzième degré quinze minutes de latitude ſeptentrionale. C'eſt la première qui commence le demi-cercle des Antilles du côté du Midi. Sa plus grande longueur du Midi au Nord, eſt de neuf à dix lieues, & ſa plus grande largeur de quatre à cinq. Ses extrêmités entre le Sud & l'Oueſt forment un croiſſant. Derrière la pointe qui eſt du côté du Nord, on trouve une des plus belles & des meilleures baies des Iſles. A peu de diſtance, eſt un bel étang, qui n'en eſt ſéparé que par une langue de terre, qu'on pourroit couper avec un peu de travail, & qui formeroit un ſecond port d'une belle grandeur.

Cette Iſle eſt diviſée en ſix Paroiſſes, qui ſont, en commençant par le Nord, la Paroiſſe des *Sauteurs*, celle du *Grand Pauvre*, celle du *Grand Marquis*, celle de *l'Ame Goyave*, celle du *Maigrin*, & celle de la *Baſſe-Terre*. Elles ſont deſſervies par des Religieux. L'intérieur de l'Iſle eſt rempli de montagnes, deſquelles deſcendent pluſieurs rivières. Les vallées & les

plaines ſont aſſez bien cultivées. On y plante du tabac, de l'indigo, du roucou & du mill. On y éleve de la volaille & des beſtiaux. Les montagnes ſont remplies de bois.

Les habitans en général ſont riches ; mais ils ont preſque tous un air ruſtique, qui ſemble leur être naturel. Leurs maiſons ſont mal conſtruites, mal meublées, & preſque dans le même état où elles étoient dans les premiers tems où la Colonie s'y eſt établie.

Cette Iſle avoit toujours été habitée par les Sauvages, que la fertilité, la chaſſe & l'abondance de la pêche y attiroient plus que dans les autres. En 1650, du Parquet en acheta la propriété des Sauvages. Il y établit d'abord une Colonie de deux cens hommes, qui ſe placerent entre l'étang & le port. Ils y conſtruiſirent un fort de bois, revêtu de paliſſades, avec des embraſures pour deux pièces de canon & quatre pierriers. Les Sauvages n'oſoient attaquer cette fortereſſe, quoiqu'elle fût, pour ainſi dire, incapable de réſiſtance ; mais ils ſe répandoient dans les bois, & tuoient tous les François qui alloient à la chaſſe. Du Parquet fit paſſer à la Grenade trois cens hommes bien armés, qui en détruiſirent un grand nombre, & forcerent les autres à prendre la fuite. On aſſure qu'une troupe de ces barbares, ayant été pouſſée par les François ſur un rocher fort eſcarpé, aimerent mieux ſe précipiter de cette hauteur, que de ſe ſoumettre, & que ce lieu en a pris le nom de *Morne des Sauteurs*, qu'il conſerve encore.

Les progrès de la Colonie furent retardés par des diviſions qui s'éleverent entre ceux qui la compoſoient : mais le ſieur de Valminier, qui en obtint le Gouvernement, appaiſa tous les troubles, & l'Iſle ſe peupla en très-peu de tems. Labat eſt perſuadé que ſi ce Gouverneur y fût reſté long-tems, elle ſeroit devenue une des plus riches Colonies de l'Amérique : mais on lui donna pour ſucceſſeur un Officier d'un caractère ſi dur, que les Colons, révoltés de ſa tyrannie, abandonnerent leurs établiſſemens & ſe retirerent à la Martinique. Cette déſertion, loin de l'engager à prendre le parti de la douceur, ne fit qu'aigrir ſon caractère : il pouſſa ſi loin la violence & la brutalité, que ceux qui étoient reſtés dans l'île ſe ſaiſirent de ſa perſonne, lui firent ſon procès dans les formes, & le condamnerent à être pendu. Comme il repréſenta qu'il étoit Noble, on changea ſon ſupplice en celui d'avoir la tête tranchée : mais ne trouvant point de bourreau aſſez adroit pour faire cette exécution, on le fit paſſer par les armes. La Cour, informée de cet attentat, envoya un vaiſſeau de guerre avec quelques troupes, pour en prendre connoiſſance ; mais on reconnut que les auteurs de cette révolte n'étoient que des miſérables ſans aveu, qui avoient tous pris la fuite, & que toutes les perſonnes de marque qui étoient dans l'île, n'y avoient eu aucune part : on ceſſa les pourſuites. Le bas peuple, en effet, étoit ſeul coupable de ces excès. De toute la Cour de Juſtice qui fit le procès au Gouverneur, il ne ſe trouva

qu'un ſeul homme, nommé *Archangeli*, qui ſût écrire. Celui qui fit les informations étoit un Maréchal ferrant; & Archangeli, qui faiſoit les fonctions de Greffier, les avoit écrites ſur un fer à cheval. Ce dernier ſe retira dans l'île de Mari-Galante, où il étoit encore en 1692, lorſque les Anglois y firent une irruption : il embraſſa leur parti, & découvrit le lieu où le Gouverneur s'étoit retiré avec les principaux habitans. Le Major Holms, qui commandoit les Anglois, n'ignoroit pas ce qui s'étoit paſſé à la Grenade : il fut tellement indigné de la nouvelle trahiſon de ce ſcélérat, qu'il le fit pendre avec deux fils qu'il avoit.

La Compagnie des Indes occidentales acheta la Grenade en 1664, & la rendit au Roi dix ans après. Les Anglois s'emparerent de cette île pendant les dernières guerres. Elle leur a été cédée par le traité de paix du mois de Février 1763.

Les Grenadins.

La Grenade eſt environnée de quantité de petites îles, où les habitans de la grande île ſont ſûrs de trouver ce qui leur manque. On les nomme les *Grenadins*. Celle qu'on appelle *Cariacou* a un port excellent. La plus grande ſe nomme *Reguia*. On y trouve un grand nombre de viperes, ce qui lui a fait donner le nom de *Petite Martinique*, parce qu'il y en a beaucoup auſſi dans cette île. Il y a en outre un grand nombre de couleuvres, qu'on nomme dans ce pays *Corvereſſes*; mais loin d'être venimeuſes, elles ſont très-utiles par la guerre qu'elles font aux rats.

ARTICLE VII.

Iſles au Vent, ou ſous le Vent.

CES îles ſont ainſi appellées, parce que leur ſituation eſt, comme nous l'avons dit plus haut, vers le Sud-Oueſt des îles du vent. On en compte huit, qui ſont :

§. I.

Tabago.

CETTE île eſt ſituée vers l'onzième dégré de latitude ſeptentrionale, au Nord-Eſt de la Trinité, dont elle eſt ſéparée par un canal aſſez large. Elle a été fort long-tems déſerte. Les Anglois en ſont aujourd'hui en poſſeſſion. On lui donne trente lieues communes de circuit.

§. II.

La Trinité.

ELLE eſt ſituée au Nord-Eſt de l'Amérique méridionale, dont elle n'eſt éloignée que par un trajet de trois lieues, lequel eſt même rétréci par quatre ou cinq iſlets. Sa poſition eſt au neuvième dégré cinquante minutes de latitude ſeptentrionale : elle peut avoir trente lieues de longueur du Midi au Nord, & dix-huit ou vingt de largeur.

Sa partie ſeptentrionale eſt remplie de montagnes toutes couvertes de forêts, dans leſquelles on trouve beaucoup de bêtes ſauvages. Le reſte de l'île eſt aſſez

fertile. Elle eſt habitée par diverſes Nations Indiennes, qui y ont paſſé de la terre ferme. L'air n'y eſt pas ſain, parce qu'elle eſt preſque toujours couverte de brouillards.

Les Eſpagnols, qui en ſont les maîtres, y ont pluſieurs villes, dont la Capitale eſt Saint Joſeph. Elle eſt ſituée ſur la pointe du Nord-Oueſt.

§. III.

La Marguerite.

Cette île eſt entre le dixième & le onzième dégré de latitude ſeptentrionale. Chriſtophe Colomb la découvrit en 1498. Elle peut avoir quarante lieues communes de circuit; n'eſt ſéparée de la Nouvelle Andalouſie que par un détroit qui n'a pas plus de huit lieues.

Quoiqu'il n'y ait pas de rivières, on y trouve de fort beaux pâturages. La pêche des perles l'ayant rendue célébre, les Eſpagnols y établirent une Colonie, y bâtirent un château: mais elle n'eſt plus habitée que par des Mulâtres.

§. IV.

Les Hollandois poſſédent trois îles au Couchant de la Marguerite, ſur la côte ſeptentrionale de l'Amérique méridionale. *Bonaire*, ou *Buenaire*, qui a dix-ſept lieues de tour. Elle eſt habitée par des Indiens qui y élevent beaucoup de chevres, de chevaux & de bœufs; mais peu de moutons. Les Hollandois y ont un Gouverneur avec quelques ſoldats. Ils ſont ſou-

mis à celui de *Curaco*, qui eſt ſituée au Couchant de Bonaire. C'eſt la ſeule île importante que les Hollandois poſſédent en Amérique. Elle a neuf ou dix lieues de long ſur huit de large. Ils ont conſtruit une fort jolie ville ſur ſa côte méridionale, avec un fort beau port. Elle porte le même nom que l'Iſle. Les Hollandois s'emparerent de cette Iſle en 1632. Ils y ont établi des ſucreries, & y nourriſſent beaucoup de beſtiaux. Ils font un commerce très-avantageux avec les Eſpagnols. La ville eſt aſſez peuplée. Il y a des Quakers & des Juifs qui y ont une Synagogue. Le Gouverneur des Antilles Hollandoiſes y fait ſa réſidence. Outre la ville, il y a pluſieurs forts. L'Iſle d'*Aruba*, ou *Oruba* eſt ſituée au Couchant de celle de Curaco. Elle eſt très-petite.

ARTICLE VIII.

Origine, caractère & uſages des Caraïbes.

LEs Caraïbes ſont les anciens habitans des Antilles. Ils y étoient établis lorſque les Européens y aborderent. Tous les Voyageurs aſſurent qu'ils y étoient paſſés du Continent; que s'étant révoltés contre leurs chefs, ils allerent chercher une retraite dans les îles.

Ils ont en général la taille haute & bien priſe. Il eſt rare d'en trouver un difforme. Leur chevelure eſt noire, & toujours peignée avec ſoin. Ils s'arrachent la barbe à meſure qu'elle paroît. Les deux ſexes ſont toujours nuds, même depuis leur

communication avec les Européens. Ils ont la tête couverte d'une eſpèce de bonnet, quelquefois ceinte d'une ſimple couronne de plumes. Ils ſe percent les lévres, & mettent dans les trous de petits poinçons d'os. Leurs narines, qu'ils percent auſſi, ſont ornées de petits grains de verre, ou de petites pierres colorées. Les hommes mettent des braſſelets aux parties charnues du bras, & les femmes aux poignets & au-deſſus du coude. Elles ont en outre des colliers de raſſade au cou; au-deſſus du gras des jambes, en forment une ſorte de brodequins. Le devant de leur corps eſt couvert d'une très-petite pièce d'étoffe, ſoutenue par une ceinture. Quelques hommes, principalement ceux qui n'ont point de commerce avec les Européens, portent de petits ſifflets au cou. On croit qu'ils ſont compoſés des os de leurs ennemis. Leurs plus riches ornemens ſont des médailles compoſées de cuivre très-fin & très-poli, faites en forme de croiſſant, & proprement enchaſſées dans quelque bois précieux. C'eſt comme la livrée & le ſymbole d'honneur qui diſtingue les Capitaines & leurs enfans des perſonnes du commun. Leur figure ſeroit aſſez agréable, s'ils n'avoient pas le front plat. Ils ont les yeux noirs & fort petits, quoique la diſpoſition de leur front les faſſe paroître aſſez grands. Leurs dents ſont blanches & bien rangées. Il eſt difficile de juger de leur teint, parce qu'ils ſe peignent tous les jours avec du roucou détrempé dans de l'huile de carapat ou de *Palma-Chriſti*, ce qui rend leur peau auſſi rouge que des

écreviſſes cuites. Outre l'agrément qu'ils croyent que cette couleur donne, elle ſert à conſerver leur peau contre l'ardeur du ſoleil, & les défend de la piqûre des mouſtiques & des maringouins, qui ont beaucoup d'antipathie pour ſon odeur.

Lorſqu'ils vont à la guerre, ou qu'ils veulent paroître avec éclat, leurs femmes emploient du jus de genipa, pour leur faire des mouſtaches & pluſieurs raies noires ſur le viſage & ſur le corps. Ces marques durent neuf jours. Les hommes ont tous une petite corde autour des reins : elle leur ſert à porter un couteau nud, qu'ils paſſent entr'elle & la cuiſſe, & à ſoutenir une bande de toile large de cinq ou ſix pouces, qui ſert à couvrir leur nudité. Les enfans mâles de dix à douze ans, n'ont ſur le corps que cette petite bande de toile. Ils ont tous un air mélancholique, ſont aſſez doux; mais ſi on les offenſe, ils deviennent furieux, & portent la vengeance à l'excès.

Les femmes ſont de plus petite taille que les hommes; mais aſſez bien faites, cependant un peu graſſes. Elles ont auſſi les cheveux & les yeux noirs, le tour du viſage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus ouvert & plus riant que les hommes. Elles ſont cependant fort réſervées & fort modeſtes. Elles ſe peignent auſſi de rouge; mais elles ne ſe font point de mouſtaches. Leurs cheveux ſont liés derrière la tête avec un petit cordon. Un pagne orné de petits grains de raſſade, d'environ trois pouces

de hauteur, couvre leur nudité; une petite corde de coton le tient attaché ſur les reins.

Les enfans de l'un & de l'autre ſexe, juſqu'à l'âge de dix à douze ans, ont des colliers de raſſade & une ceinture autour des reins. Les femmes un peu diſtinguées portent des eſpèces de brodequins de coton, qui leur prennent un peu au-deſſus de la cheville du pied, & qui ont quatre ou cinq pouces de hauteur. A douze ans, les filles prennent le pagne, & leur mere, ou quelqu'autre parente, leur met les brodequins aux jambes. Jamais elles ne les quittent que quand ils ſont uſés. Il leur ſeroit même difficile de les ôter, parce qu'étant travaillés ſur leurs jambes, ils ſont ſi ſerrés, qu'ils ne peuvent ni monter ni deſcendre; & les jambes, n'ayant pas encore toute leur groſſeur, ſe trouvent ſerrées par ces brodequins au point qu'elles prennent peu de nourriture dans l'endroit où ils ſont attachés: mais le gras de la jambe qui eſt au-deſſus en prend davantage, & devient plus ferme qu'il ne l'auroit été naturellement. Ces brodequins, outre l'épaiſſeur du tiſſu, ont aux extrémités un rebord d'un demi-pouce de large. Celui du haut eſt ſouvent du double plus grand.

Lorſqu'une fille a reçu le pagne ou *camiſa*, & les brodequins, elle ne ſe trouve plus avec les garçons dans la familiarité qu'autoriſe l'enfance, & ſe tient preſque toujours auprès de ſa mere. Si, avant ce tems, elle a été demandée par un jeune garçon, il la regarde comme ſa femme,

& la voit assidument, jusqu'à ce qu'elle puisse l'être effectivement. Pour le mariage, il n'y a de dégré prohibé que la fraternité. Comme la pluralité des femmes est permise, le même homme épouse souvent trois ou quatre sœurs, qui sont ses nièces ou ses cousines. Il prétend que des filles qui ont été élevées ensemble s'aimeront mieux, & vivront en meilleure intelligence, se rendront plus volontiers des services mutuels, & serviront mieux leur parent, qui est leur mari.

Les colliers, les brasselets, le camisa ou le pagne, sont les ornemens particuliers des femmes : les caracolis & les plumes sont ceux des hommes. Les caracolis sont des croissans de différentes grandeurs, qu'ils attachent à leurs oreilles avec de petites chaînes à crochet, ou des fils de coton. Ils en mettent un à l'entre deux des narines, d'où il bat sur la bouche. Le dessous de la lévre inférieure est aussi percé, & soutient un caracoli plus grand que les précédens. Ils en ont un cinquième de six pouces d'ouverture, qui est attaché avec une petite corde au cou, & qui tombe sur la poitrine. Lorsqu'ils marchent avec cette multitude de croissans, ils font autant de bruit que des mulets ornés de leurs plaques. Ces caracolis sont composés d'un métal qui vient de la terre-ferme, & qu'on croit un mêlange de cuivre, d'argent & d'or. Labat dit que le métal qui y domine est aigre, graineux & cassant, ce qui oblige ceux qui l'emploient d'y mêler un peu d'or pour le rendre plus liant. Les Orfévres François &

Anglois ont voulu imiter cette compoſition ; mais ils n'ont pu en venir à bout.

Lorſque les Caraïbes ne portent point leurs croiſſans, ils rempliſſent les trous qu'ils ont aux oreilles, au nez & aux lévres, avec de petits bâtons, qui les empêchent de ſe boucher. Quelquefois ils portent de pierres vertes aux oreilles & à la lévre. Ceux qui n'ont ni pierres vertes, ni bâtons, ni caracolis, y ſubſtituent des plumes de perroquets de différentes couleurs, & s'en font des mouſtaches de dix à douze pouces de long, au-deſſus & au-deſſous de la bouche. On met ordinairement de ces plumes dans les cheveux des enfans ; on les attache de manière qu'elles ſe tiennent droites, & cette parure n'eſt pas ſans agrémens.

Les Caraïbes ont pluſieurs ſortes de langues. L'ancienne, qui leur eſt naturelle, eſt aſſez douce, & ſans aucune prononciation gutturale. Ils ont même une ſorte d'averſion pour la langue Angloiſe : mais ils ſe ſont fait un jargon mêlé de mots Européens, ſur-tout d'Eſpagnol, & s'en ſervent avec les Etrangers. Pour ce qui regarde leur propre langue, ils ont des dialectes qui ne ſe reſſemblent point ; cependant ils s'entendent tous. Les deux ſexes ont même des expreſſions différentes pour déſigner les mêmes choſes : les vieillards en ont auſſi dont les jeunes gens ne ſe ſervent point. On aſſure qu'ils ont pour leur Conſeil un langage particulier auquel les femmes ne comprennent rien. Ils ne ſont même pas bien-aiſes que les Etrangers apprennent leur langue, & n'en

donnent jamais de leçons. Lorſqu'on commença à les connoître, ils n'avoient aucun terme d'injure, aucun de vices, de vertus, d'arts & de ſciences. Ils ne nommoient que quatre couleurs, blanc, noir, jaune & rouge, & y rapportoient toutes les autres.

Ces Sauvages ſont naturellement penſifs & mélancholiques ; mais ils affectent de paroître gais. La plus grande injure qu'on puiſſe leur faire eſt de les appeller *Sauvages*. Ce nom, ſelon eux, ne convient qu'aux bêtes farouches. Ils ne veulent pas encore qu'on les nomme *Cannibales*, quoiqu'ils conſervent encore l'uſage de manger la chair de leurs ennemis ; & lorſqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il n'y a point de honte à ſe venger. Le nom de *Caraïbe* ne leur déplaît pas, parce que dans leur langage il ſignifie bon guerrier, ou courageux.

Ils s'aiment entr'eux, & leur ſenſibilité réciproque va ſi loin, qu'on en a vu mourir de douleur, en apprenant que leurs compagnons étoient tombés dans l'eſclavage, ou qu'ils avoient été maltraités par les Européens. Ils ne ſe conſolent point d'avoir été chaſſés d'une partie de leurs îles, & accuſent encore ſouvent les vainqueurs d'injuſtice. Ils ne s'accoutument point à l'attachement que les Européens ont pour l'or, & c'eſt toujours un nouveau ſujet d'admiration pour eux, de voir qu'ils le préférent au cryſtal.

Ils ſont ſi peu méfians, qu'ils laiſſent leurs habitations toutes ouvertes, & ſans aucune garde. S'ils s'apperçoivent qu'on

en ait enlevé quelque choſe, ils en portent une eſpèce de deuil pendant pluſieurs jours, & tournent enſuite toute leur attention à la vengeance, parce que l'affection qu'ils ont les uns pour les autres ſe change en haine, lorſqu'ils ſe trouvent offenſés. Jamais un Caraïbe ne pardonne une injure.

Leurs maiſons, qu'ils nomment *Carbets*, ſont d'une forme ſingulière : elles ont environ ſoixante pieds de longueur, ſur vingt-quatre à vingt-cinq de largeur, & à-peu-près la forme d'une halle. Il y a de petits poteaux qui s'élevent de neuf pieds hors de terre, & de grands qui ſont à proportion. Les chevrons touchent à terre des deux côtés ; les lattes ſont de roſeaux ; & la couverture, qui deſcend auſſi bas que les chevrons, eſt de feuilles de palmier. Un des bouts de l'édifice eſt entièrement fermé avec des roſeaux, & couvert de feuilles, à la réſerve d'une ouverture qui mene à une eſpèce de cuiſine. L'autre bout eſt preſqu'entièrement ouvert. A quelque diſtance de ce bâtiment, il y en a un autre moins grand de moitié, & diviſé en deux par une paliſſade de roſeaux. Dans la première chambre, qui ſert de cuiſine, les femmes ſont occupées à faire de la caſſave : la ſeconde diviſion ſert de chambre à coucher pour toutes les femmes du Caraïbe, & pour les enfans qui ne ſont pas encore admis au grand édifice. Il n'y a pour tous meubles que des paniers & des hamacs.

Il n'y a pas non plus d'autre ameublement dans le grand carbet. Le maître &

ceux de ſes fils qui ſont en état d'aller à la chaſſe, ont près de leur hamac un coffre, un fuſil, un piſtolet, un ſabre & un gargouſſier. Ils s'occupent ordinairement à faire des paniers: les femmes font des hamacs ſur le métier. On voit encore dans le grand carbet un grand nombre d'arcs, de fléches, de maſſues, qui ſont proprement attachés aux chevrons. Le plancher eſt ordinairement de terre battue, fort uni & fort net.

Le hamac des Caraïbes l'emporte ſur ceux des autres Indiens, pour la forme & pour la propreté du travail. C'eſt une piéce de groſſe toile de coton, longue de ſix à ſept pieds, ſur douze à quatorze de large, dont chaque bout eſt partagé en cinquante ou cinquante-cinq parties, enfilées dans de petites cordes qu'on nomme *Rabans*: elles ſont ordinairement de coton, & s'uniſſent à chaque bout pour faire une boucle, où l'on paſſe une autre corde plus groſſe, qui ſert à ſuſpendre le hamac à deux arbres ou à deux murs.

Tous leurs hamacs ſont peints en rouge, avec des compartimens de couleur noire. C'eſt l'ouvrage des femmes. Un Caraïbe ſeroit deshonoré, s'il avoit filé ou peint un hamac. Comme elles ne ſont point encore parvenues à avoir des métiers pour faire la toile, elles étendent les fils de la trame ſur deux poteaux plantés en terre, éloignés les uns des autres à proportion de la largeur qu'elles veulent donner au hamac. Elles paſſent leur peloton de fil deſſus & deſſous chaque fil de la trame,

& battent ce tiſſu avec un morceau de bois dur & peſant, pour faire entrer chaque fil à ſa place, & rendre l'ouvrage plus uni. On prétend que les hamacs fabriqués de cette eſpèce ſont beaucoup plus forts, plus unis, s'étendent mieux, & durent beaucoup plus long-tems que ceux qui ſe font ſur le métier, & qui étant de quatre pièces ou de quatre lez, n'obéiſſent pas ſi facilement, parce que les coutures ſont toujours plus fortes que le tiſſu.

On ſuſpend le hamac de manière qu'on puiſſe s'y aſſeoir comme ſur une chaiſe d'une certaine hauteur. En s'y plaçant, il faut étendre une main pour l'ouvrir, ſinon l'on ne manque pas de faire la culbute. Il ne faut pas que la tête & les pieds ſoient ſur une ligne droite; cette ſituation ſeroit incommode pour les reins. On s'y couche diagonalement, les pieds étant placés vers un coin, & la tête vers celui qui eſt oppoſé: alors il tient lieu d'un bon matelas. On peut s'y remuer à ſon aiſe, s'étendre autant qu'on le veut, & ſe couvrir même d'une moitié du hamac. Si l'on veut paſſer d'un côté à l'autre, il faut commencer par paſſer ſes pieds à l'autre coin, &, en tournant le corps, on ſe trouve ſur l'autre diagonale. On peut porter ces lits avec ſoi, l'on y dort plus au frais: on n'a beſoin ni de couvertures, ni de draps, ni d'oreillers: ils n'embarraſſent point une chambre, parce qu'on peut les plier lorſqu'on ſe leve. Deux crampons de fer ſuffiſent pour les tendre.

On vante encore beaucoup une eſpèce

de corbeilles que font les hommes de cette nation, & qui ſont aſſez célébres en Europe ſous le nom de *Paniers des Caraïbes*. Il y en a de trois pieds de long, ſur dix-huit ou vingt pouces de large; & d'autres d'environ huit ou dix pouces de long, ſur une largeur proportionnée. La hauteur des plus grands n'excéde pas huit à dix pouces; mais elle dépend de l'uſage auquel ils ſont deſtinés. Le fond eſt plat, les côtés tout-à-fait droits, & perpendiculaires au fond. Le deſſus, ou le couvercle, eſt de la même figure que le deſſous, où il s'enchaſſe très-juſte: ſa hauteur eſt moindre d'un tiers que celle du deſſous. Ces paniers ſervent aux Caraïbes pour renfermer tous leurs petits meubles & leurs ajuſtemens, principalement dans leurs voyages de mer. Ils les attachent contre le bord de leurs pirogues, afin de ne perdre rien lorſqu'elles viennent à tourner, ce qui eſt aſſez ordinaire dans leurs navigations.

Pour faire ces paniers, les Caraïbes emploient des roſeaux, des queues de latanier. Les ouvrages de roſeaux ſont plus fermes, & durent plus long-tems; mais on travaille le latanier plus facilement. Les Caraïbes les teignent de toutes ſortes de couleurs. Après avoir déterminé la longueur & la largeur, ils treſſent leurs roſeaux ou quarrement, ou en compartiment, & leur art conſiſte principalement à les ſerrer ſans la moindre violence. Lorſqu'ils ont fait le deſſous du panier & ſa doublure, dont la matière & les proportions ſont les mêmes, ils mettent entre deux

des feuilles de baliſier amorties au feu ; ou ſeulement au ſoleil. Ce plancher eſt ſi uni, ſi ſerré, que l'eau qu'on y met ne peut s'écouler. Ils couvrent les bords avec un morceau de roſeau ou de latanier, aſſez large pour être doublé, & l'arrêtent d'eſpace en eſpace avec des fils de pitte bien torts, & teints de quelque couleur. Le deſſus ſe fait comme le deſſous. Quelque pluie & quelque quantité d'eau qu'on jette ſur ces paniers, on eſt ſûr que ce qui eſt dedans reſte toujours ſec.

Les Européens qui ſont répandus dans les Iſles en font un grand uſage : ils ne vont pas d'une habitation à l'autre, ſans un panier dans lequel ils font porter leurs hardes par un Negre. Les Caraïbes les donnent en échange pour des couteaux, des haches, de la raſſade, de la toile d'Europe, & principalement de l'eau-de-vie. Les Voyageurs obſervent que les Caraïbes entreprennent ſouvent un voyage de très-long cours, dans une ſaiſon où la mer eſt fort dangereuſe, uniquement pour acheter une bagatelle, comme un couteau, des grains de verre, & qu'ils donnent pour ce qu'ils déſirent tout ce qu'ils ont apporté ; mais, ajoutent-ils, ces hommes ne donneroient pas la moindre choſe pour une boutique entière de marchandiſes, lorſqu'ils n'en ont pas beſoin. Outre leurs paniers, ils apportent aux Européens des perroquets, des lézards, de la volaille, des porcs, des ananas, des bananes, & diverſes ſortes de coquillages. Leur manière de prendre des perroquets eſt fort ingénieuſe. Ils obſervent les arbres où

ils ſe perchent, & portent au pied, pendant la nuit, des charbons allumés, ſur leſquels ils mettent de la gomme & du piment vert. La fumée qui en ſort étourdit ces oiſeaux, & les fait tomber. Ils les prennent, leur lient les pieds & les aîles, & les font revenir en leur jettant de l'eau ſur la tête. Pour les apprivoiſer, ils les font jeûner pendant quelque tems, & leur préſentent à manger. Non-ſeulement ils les privent, mais encore ils leur apprennent auſſi facilement à parler qu'à ceux qu'ils ont pris tout jeunes. Labat aſſure que le nombre plaît plus aux Caraïbes que l'eſpèce, c'eſt-à-dire, qu'ils préférent deux ſous marqués à un louis d'or. Dans les comptes qu'on fait avec eux, on obſerve d'étendre les ſous marqués, qui ſont la ſeule monnoie que ces barbares connoiſſent. Lorſqu'ils en voyent une longue file, ils rient & ſe réjouiſſent comme des enfans. Il faut avoir ſoin d'ôter de leur vue & d'enlever ce qu'on achete d'eux, ſinon ils le reprennent ſans vouloir rendre ce qu'on leur a donné. S'ils redemandent leur marchandiſe après qu'on l'a ſerrée, il faut paroître ne pas les entendre.

Le même Voyageur obſerve qu'il régne entr'eux & les Negres une antipathie incroyable. Ces deux races d'hommes ſe croient fort au-deſſus l'une de l'autre, & ſe regardent avec mépris. Les Negres, qui ſont Chrétiens, ne donnent jamais d'autre nom aux Caraïbes, qui ne le ſont pas, que celui de *Sauvages*, ce que les Caraïbes n'entendent jamais qu'avec un dépit qui les porte ſouvent à de cruelles extrémités.

Toutes les tentatives qu'on a fait pour les inſtruire & leur faire embraſſer le Chriſtianiſme, ont été inutiles. Il y a ſouvent eu dans leurs Iſles des zèlés Miſſionnaires qui ont appris leur langue & fait l'impoſſible pour les convertir, ſans pouvoir réuſſir. Ils en baptiſoient quelques-uns, qui reprenoient auſſi-tôt leurs anciennes ſuperſtitions.

Ces Sauvages paſſent pour être d'une indifférence extrême ſur-tout en général, excepté ſur leurs femmes. Ils portent la jalouſie juſqu'à les tuer au moindre ſoupçon. Leur paſſion pour l'eau-de-vie eſt ſi forte, qu'ils donnent tout ce qu'ils poſſédent pour en avoir.

Religion. Ils ont une ſorte de reſpect pour le ſoleil & pour la lune; mais ils ne leur rendent aucun culte. Jamais on ne leur a vu de Temples ni d'Autels. Ils ont quelque idée d'un Etre Suprême; mais ils croient qu'il jouit tranquillement de ſon bonheur, & qu'il eſt ſi peu attentif aux actions des hommes, qu'il ne penſe pas ſeulement à ſe venger de ceux qui l'offenſent. Ils admettent deux eſprits, les uns bienfaiſans, & dont chaque homme a le ſien pour guide; les autres malfaiſans, qui parcourent l'air pendant la nuit ſans aucune demeure fixe, & qui ne cherchent qu'à nuire. Ce ſentiment d'un pouvoir ſupérieur eſt mêlé de tant d'idées puériles, qu'on n'y peut appercevoir rien de raiſonnable. Ils offrent aux bons eſprits de la caſſave & de la fumée de tabac. Ils les invoquent pour la guèriſon de leurs maladies, pour le ſuccès de leurs entrepriſes, & pour leur vengeance.

Leurs Prêtres, ou leurs Devins, qu'ils nomment *Boyes*, ont chacun leur divinité particulière, dont ils vantent le pouvoir & promettent l'assistance contre les *Mayabes*, qui sont les mauvais esprits. Du Tertre dit que ces divinités sont des marmouzets de coton. Il ajoute que M. du Parquet, Lieutenant-Général pour Sa Majesté à la Martinique, trouva dans des cavernes des Idoles de coton en forme d'hommes, & que les Caraïbes n'osoient entrer dans ces cavernes. Il les fit enlever, les mit dans une caisse qu'il donna à un Capitaine de Saint-Malo, qu'il chargea de les porter à M. le Duc d'Orléans, avec des lettres pour ce Prince. Le Capitaine fut pris par une frégate de Saint-Sébastien, & mené en Espagne, où on trouva les Idoles. On le mit à l'Inquisition, & il auroit été brûlé comme Sorcier, si les lettres de M. du Parquet au Duc d'Orléans n'eussent prouvé son innocence.

Leur idée sur l'ame.

Les Caraïbes prétendent que chaque homme a dans le corps autant d'ames que ses artères ont de battemens. La première est dans le cœur, d'où elle se rend au Ciel après la mort de l'homme, sous la conduite d'un bon esprit qui lui a servi de guide pendant la vie. Là elle jouit d'un bonheur qu'ils comparent au plus grand dont on puisse jouir sur la terre. Les autres ames se répandent dans les airs; les unes au-dessus de la mer, où elles causent les naufrages; les autres au-dessus de la terre & des forêts, où elles font tout le mal qu'elles peuvent. On voit par-là qu'ils regardent l'ame du cœur comme le prin-

cipe de tout le bien que fait l'homme, & les autres comme la ſource de tous les vices & de tous les maux.

Gouvernement. Le Gouvernement des Caraïbes eſt auſſi barbare que leurs uſages & leur Religion. Dans chaque Iſle il ont des Capitaines, qui ſont ordinairement les chefs des plus nombreuſes familles : leur autorité n'eſt connue que pendant la guerre. C'eſt d'eux que les Eſpagnols ont pris le mot de *Cacique*, pour ſignifier Roi, & l'ont porté dans toutes leurs Colonies. Les Anglois aſſurent que ces Sauvages en ont encore, & que c'eſt parmi eux qu'ils choiſiſſent leur Capitaine-Général en tems de guerre. C'eſt le courage qui conduit à la dignité de Cacique. Celui qui eſt élu Capitaine-Général ordonne les préparatifs de guerre, aſſemble les Conſeils, & jouit par-tout du premier rang : mais il n'y a rien de ſtable dans une Nation où il n'y a ni loix ni pouvoir établi pour le maintien des uſages.

Armes, Guerres. Les armes des Caraïbes ſont ordinairement des arcs, des fléches, une maſſue qu'ils nomment *Bouton*, & le couteau qu'ils portent à la ceinture. Leur joie eſt extrême, lorſqu'ils peuvent ſe procurer un fuſil : mais ils le mettent bien-tôt hors d'état de ſervir. A force de le charger, ils le font crever, ou perdent les vis, parce qu'ils ſont continuellement occupés à le monter ou à le démonter, oublient ſouvent la ſituation des pièces : l'impatience leur prend, & ils le jettent ſans y penſer davantage. Leurs arcs ont environ ſix pieds de longueur, ſur neuf à dix de diamètre. Les deux bouts ſont tout-à-fait ronds ; il y

a deux crans pour arrêter la corde. La groſſeur va toujours en augmentant des deux bouts vers le milieu, qui eſt ovale en-dehors & plat en-dedans. A l'endroit qui ſoutient la fléche, ſon diamètre eſt d'un pouce & demi. Il eſt ordinairement de bois vert: ils en choiſiſſent toujours un qui ſoit peſant, compact & très-roide. Ils le travaillent proprement depuis leur commerce avec les Européens, &, au lieu de cailloux qu'ils mettoient autrefois au bout de leurs fléches, ils ſe ſervent de fer. La corde eſt toujours tendue le long de l'arc, qui eſt droit & ſans aucune courbure: elle eſt de pitte ou de *caratas*, & a deux ou trois lignes de diamètre. Leurs fléches ſont compoſées de la tige que les roſeaux pouſſent pour fleurir. Elles ont environ trois pieds & demi de long, en y comprenant la pointe, qui y eſt entée & fortement liée avec du fil de coton. Lorſque le fer leur manque, ils la font de bois vert, longue de ſept à huit pouces, de groſſeur égale à celle du roſeau dans l'endroit de leur jonction: elle diminue inſenſiblement juſqu'au bout, qui eſt fort pointu. Elle eſt découpée en petites hoches qui forment des ardillons; mais elles ſont taillées de manière que, ſans empêcher la fléche d'entrer dans un corps, elles élargiſſent beaucoup la plaie lorſqu'on veut l'en retirer. Pour rendre le bois encore plus dur qu'il l'eſt naturellement, les Caraïbes le mettent dans les cendres chaudes, qui le deſſéchant peu-à-peu, achevent de reſſerrer ſes pores.

Rarement ces Sauvages ornent leurs flé-

ches de plumes : ils empoiſonnent celles qui leur ſervent à la guerre. Pour cet effet, ils fendent l'écorce d'un mancenillier, mettent les pointes de leurs fléches dans la fente, & les y laiſſent juſqu'à ce qu'elles ſoient imbibées du lait viſqueux de cet arbre : ils les font ſécher, & les gardent juſqu'à ce qu'ils trouvent l'occaſion de s'en ſervir. Ce poiſon eſt ſi pénétrant, que pour lui faire perdre ſa force, on eſt obligé de mettre les pointes dans des cendres rouges, & de gratter ſucceſſivement tous les ardillons avec un morceau de verre ; on les paſſe encore au feu : ces ſoins même ne leur ôtent pas tout le venin.

Les fléches que ces Sauvages emploient pour les perroquets, les ramiers, les perdrix, les mansfenis, qui ſont des oiſeaux de proie, & quantité d'autres, ont la pointe unie, ſans ardillons. Elles ne ſont jamais empoiſonnées. Celles qui ſervent pour les petits oiſeaux, ont au bout un petit floccon, tel qu'on en met au bout des fleurets : il les tue ſans les percer. Celles qu'ils emploient pour tuer le poiſſon dans les rivières, ſont de bois, & ont une pointe aſſez longue.

Le bouton eſt une eſpèce de maſſue, d'environ trois pieds & demi de long, plate, épaiſſe de deux pouces dans toute ſa longueur, excepté vers la poignée, où elle eſt un peu plus mince. Elle eſt d'un bois très-dur, & coupé en vives arêtes. Ils gravent divers compartimens ſur les côtés les plus larges, & rempliſſent les hachures de pluſieurs couleurs. Un coup

de cet inſtrument caſſe une jambe, un bras, & fend la tête. Ils ſe ſervent de cette arme avec beaucoup de force & d'adreſſe. Lorſqu'ils n'ont pas d'autres armes que la fléche, ils font deux taillades à l'endroit où la pointe eſt entrée dans le roſeau. Lorſqu'elle eſt entrée dans le corps, elle ſe briſe, & ce qui n'eſt pas dans le corps tombe auſſi-tôt, & la pointe qui eſt empoiſonnée demeure plus long-tems dans la plaie. Pour la retirer, on eſt ſouvent obligé de la faire paſſer par le côté oppoſé.

Les enfans ont des arcs & des boutons proportionnés à leur taille & à leur force. Ils s'exercent de bonne heure à tirer, & chaſſent aux oiſeaux ſans preſque jamais manquer un coup.

Lorſque les Caraïbes ſe mettent en mer pour quelque expédition de guerre, ils ne menent avec eux qu'une ou deux femmes dans chaque pirogue, pour faire la caſſave, & pour les frotter de roucou; mais lorſqu'ils font un voyage de plaiſir ou de commerce, ils menent avec eux toutes leurs femmes & tous leurs enfans. Ils portent leurs hamacs & tous leurs uſtenſiles de ménage.

Leurs Pirogues.

La pirogue des Caraïbes peut avoir vingt-neuf pieds de long, ſur quatre & demi de large dans le milieu : elle ſe termine en pointe par les deux bouts, qui ſont plus élevés de quinze à vingt pouces que le milieu. Elle eſt diviſée en neuf planches ou bancs. Derrière chaque banc, à la diſtance de huit pouces, il y a des bâtons de la groſſeur du bras, dont les bouts ſont fichés dans les côtés de la pi-

rogue, pour leur ſervir de ſoutien ; en les tenant toujours à une égale diſtance, & pour ſervir d'appui à ceux qui ſont aſſis ſur les bancs. Le haut des bords eſt percé de pluſieurs trous, garnis de cordes qui ſervent à contenir le bagage.

Bacaſſa. Ces Sauvages ont une autre eſpèce de bateau, qu'ils appellent *Bacaſſa*. Il peut avoir quarante-deux pieds de long, ſur ſeize de largeur. L'avant eſt élevé & pointu, à-peu-près comme celui des pirogues; mais l'arrière eſt plat & coupé en poupe, avec une tête d'homme en relief, ordinairement fort mal-faite : mais elle eſt peinte de blanc, de noir & de rouge. Il y a des bancs comme dans les pirogues. Ces deux eſpèces de bateaux ſont ſans gouvernail. Un Caraïbe ſe met à l'arrière, & dirige le vaiſſeau avec une eſpèce de rame, qu'on appelle *Pagalle*. Elle a la forme d'une pelle de four, eſt longue de cinq à ſix pieds. Les Sauvages y font des ornemens : le manche a ordinairement des rainures, & ce qui forme la pelle eſt une eſpèce de croiſſant. Il y a au bout du manche une petite traverſe des cinq ou ſix pouces de long, pour ſervir d'appui à la paume de la main. Plus on veut aller vîte, plus on emploie de pagalles. Les Flibuſtiers ont appris des Caraïbes à ſe ſervir de ces ſortes de rames, & en font uſage pendant la nuit pour entrer dans les ports, dans les rades, & dans tous les endroits où ils ſentent que le ſuccès dépend de la ſurpriſe.

Les pirogues ont ordinairement deux mâts & deux voiles quarrées. Les Bacaſ-

ſas ont trois mâts, & l'on y met ſouvent de petits huniers. Pour prouver l'habileté des Caraïbes ſur mer, Labat rapporte ce fait. Ils avoient abordé, dit-il, dans un lieu fort difficile, & la mer étoit très-groſſe à leur départ. Ils mirent tout leur bagage dans leur bâtiment, & chaque pièce fut attachée avec des cordes qui étoient paſſées dans les trous du bordage. Ils pouſſerent enſuite le bâtiment ſur des pierres qu'ils avoient rangées en pente juſqu'à l'endroit où la groſſe lame venoit finir. Les femmes & les enfans entrerent à bord, & s'aſſirent au milieu du fond; les hommes ſe rangerent le long des cordages endehors, chacun vis-à-vis d'un banc où il devoit être aſſis, & les pagalles furent miſes à côté de chaque place. Dans cet état, ils attendirent que les plus groſſes lames ſe fuſſent briſées contre la terre. Lorſque le Pilote jugea qu'il étoit tems de partir, il pouſſa uu cri. Auſſi-tôt tous ceux qui étoient des deux côtés du bâtiment, employerent toutes leurs forces pour le faire entrer dans l'eau : ils ſautoient dedans, & prenoient des pagalles à meſure qu'ils y entroient. Celui qui devoit gouverner y ſauta le dernier. Tous ſe mirent à ramer avec tant de force, que le vaiſſeau ſurmonta bien-tôt les plus groſſes lames. Elles formoient cependant des montagnes d'eau qui ſembloient les menacer de les jetter à chaque inſtant ſur la côte. Leur Pilote étoit debout à l'arrière, & paroit avec une adreſſe admirable le choc des plus groſſes vagues, en les prenant de biais. Il arrivoit de-là, que dans

le moment où la pirogue s'élançoit ſur le côté de cette lame, elle ſe trouvoit toute panchée, juſqu'à ce qu'elle eût gagné la hauteur, où elle reprenoit ſon aſſiette ; mais elle diſparoiſſoit & s'enfonçoit à l'inſtant de l'autre côté. Elle en ſortoit auſſitôt, & l'on voyoit ſon avant tout en l'air quand elle commençoit à monter ſur une autre lame. On la croyoit toute droite, juſqu'à ce qu'ayant gagné le dos de la ſeconde lame, il ſembloit qu'elle n'étoit ſoutenue que ſur le milieu de ſa ſole, & que ſes deux extrêmités étoient en l'air. L'avant s'enfonçoit enſuite, &, paroiſſant plonger, il laiſſoit à découvert tout l'arrière & un quart de ſa ſole. Le vaiſſeau arriva enfin en pleine mer, où il fut plus tranquille, parce que les groſſes lames ne commencent qu'à deux cens pas de la côte.

Labat dit que la mer ſur ces parages forme toujours ſept lames, qui viennent ſe briſer à terre avec une violence terrible. Les trois dernières ſont les plus groſſes. Lorſqu'elles ſe ſont briſées, un petit calme ſuccéde ; mais il dure peu. Les lames recommencent avec une augmentation de groſſeur & d'impétuoſité, juſqu'à ce que la ſeptième ſe ſoit briſée. Cet étrange mouvement eſt plus commun aux Cabeſteres des Iſles de l'Amérique. Labat dit que ce phénomene eſt digne de l'attention des Phyſiciens, & que des obſervations réitérées pourroient en apprendre la cauſe.

Les mariages, les funérailles, les danſes & les fêtes des Caraïbes ſont à-peu-près les mêmes que chez les autres Sauvages de

l'Amérique. On assure que s'ils mangent leurs ennemis, ce n'est que dans l'emportement du triomphe, & dans le moment même de leur victoire. Ils traitent avec humanité les Etrangers qui vont les visiter dans leurs îles, même les captifs qu'ils prennent sans résistance: ils ont beaucoup de douceur pour les femmes & les enfans. La crainte qu'ils ont d'être chassés par les Européens des îles qui leur restent, comme ils l'ont été de toutes les autres, est cause qu'ils entretiennent sur leurs côtes de petits corps-de-garde, pour découvrir les barques étrangères qui en approchent. Ils se hâtent de les faire reconnoître par quelques canots. S'ils les croient ennemies, ils s'assemblent aussi-tôt pour défendre leur pays; mais ce n'est jamais en troupes réglées. Ils dressent des embuscades, d'où ils s'élancent avec fureur, en faisant pleuvoir une grêle de fléches, & emploient leurs boutons avec la même fureur. S'ils trouvent une résistance qui les fasse douter du succès, ils prennent la fuite vers les rochers & les bois; quelques-uns se jettent même à la mer, & plongent dans l'eau à deux ou trois cens pas du rivage. Ils ne se rallient qu'après avoir doublé leur nombre: mais on assure que toute leur Nation n'est pas capable de mettre plus de quinze cens hommes sous les armes.

On assure qu'ayant enlevé, dans une incursion qu'ils firent, plusieurs jeunes Anglois des deux sexes, ils les traiterent avec humanité; mais qu'ils les éleverent dans leurs usages, & leur en firent prendre une si forte habitude, qu'ils ont formé

dans l'île Saint-Vincent, où ils furent conduits, des races mêlées, qu'on distingue des véritables Caraïbes à la couleur blonde de leurs cheveux.

ARTICLE IX.

Histoire Naturelle des Antilles.

LEs Antilles étant situées au-delà du tropique du cancer, appartiennent à la zone torride, & dans cette partie du globe terrestre, on ne connoît que deux saisons, l'été & l'hiver. Dans toute l'année, on ne trouve point de tems auquel on puisse donner le nom de *Printems* & d'*Automne*, parce qu'on n'y voit jamais que ce qui arrive en Europe pendant ces deux saisons. L'hiver & l'été sont même fort différens de ceux de l'Europe. Lorsque le soleil s'éloigne de la ligne, & tire vers le tropique du capricorne, jusqu'à son retour en-deça de la ligne, c'est-à-dire, depuis le mois de Novembre jusqu'à celui d'Avril, l'air n'a presque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. Il est si serain, si sec & si pur, qu'on peut regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du soleil, & voir dans le même jour le déclin & le croissant de la lune. Les jours sont chauds; mais les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous lui, la fraîcheur nocturne resserre l'air, l'épaissit, & le fait distiller en fumée fort abondante, laquelle trouvant tous ces pores ouverts, s'y insinue; de-là vient la

facilité que tous les corps ont à ſe corrompre ſous la zone torride. C'eſt ce qui fait naître tant d'inſectes, qui ſont une des principales incommodités des îles; c'eſt ce qui rouille le fer des épées dans les fourreaux, & les montres dans les poches.

Pendant la ſaiſon qu'on appelle *l'Eté*, il ne pleut preſque point dans les baſſes terres des îles, & cette ſéchereſſe dépouille les arbres de leur verdure, ſéche les herbes, flétrit les fleurs & leur fait baiſſer la tête; & s'il ne ſe trouvoit des arbres qui portent des feuilles d'une nature forte & capable de réſiſter aux injures du tems, le pays deviendroit auſſi triſte que nos Provinces de l'Europe au cœur de l'hiver. Les inſectes & les amphibies ſe cachent dans le creux des arbres, ſous des rochers, dans des précipices, pour chercher une humidité néceſſaire à leur conſervation. Les habitans ont auſſi beaucoup de peine à vivre, & s'ils n'étoient ſecourus par les rafraîchiſſemens qui viennent de l'Europe, ils n'auroient que leur maïs pour reſſource. Ils ſont ſoulagés dans cette grande chaleur par la briſe, qui eſt plus réglée dans cette ſaiſon que dans l'hiver.

Lorſque le ſoleil a repaſſé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du tropique du cancer, ſes rayons, qu'il darde plus directement, font lever de la mer & de tous les lieux marécageux une grande abondance de vapeurs, dans leſquelles il ſe forme des orages terribles. Lorſqu'ils ceſſent, le tems ſe met à la pluie, qui dure huit, dix, quelquefois quinze jours ſans interruption. Ces pluies refroidiſſent l'air

& la terre, & c'eſt ce qui fait nommer cette ſaiſon l'*Hiver*. Pendant ſept mois, à peine ſe paſſe-t-il une ſemaine ſans pluie. Outre les déſagrémens qu'elle cauſe, elle occaſionne des fiévres, des catharres, des douleurs de dents, des apoſthumes & des ulcères. On ne voit que des maladies dans toutes les îles. Cet hiver a des effets tout-à-fait différens que ceux de l'Europe. Dès les premières pluies, les arbres ſe parent, de leurs feuilles, & pouſſent toutes leurs fleurs. Les forêts ſont parfumées; en un mot, la terre s'embellit de toutes parts. Les animaux deſcendent des montagnes, les teſtacées changent de coquilles, les reptiles prennent une nouvelle peau; les poiſſons, qui ſeſont retirés en pleine mer, ſe rapprochent des côtes, entrent dans les rivières, & ſemblent s'offrir aux filets des pêcheurs. Les tortues multiplient en ſi grande abondance, qu'on peut s'en nourrir, & en faire des proviſions pour le tems ſec.

Les productions naturelles ſont les mêmes que celles du Continent de l'Amérique, qui répond aux mêmes latitudes; ainſi nous y renverrons le Lecteur, & nous ne nous arrêterons ici qu'à celles qui ſemblent porter un caractère de diſtinction, ſoit par leur culture, ou par quelque propriété particulière, tels ſont le ſucre, le cacao, & quelqu'autres marchandiſes qui font la matière d'un riche commerce.

Sucre de Amérique.

Nous ſuivrons Labat dans la deſcription que nous donnerons du ſucre. C'eſt un ſuc de canne ou de roſeau. Etant purifié, cuit, blanchi & ſéché, il ſe tranſporte par-

tout, & ſe conſerve auſſi long-tems qu'on le préſerve de l'humidité, qui le fait diſſoudre. Sa douceur pourroit le faire nommer un ſel doux. Quelques Ecrivains ont cru qu'il étoit originaire des Indes orientales ; mais la plupart des Voyageurs aſſurent qu'il vient naturellement dans l'Amérique. Ils conviennent cependant que l'art d'en tirer le ſuc vient des Indes orientales. Les Eſpagnols & les Portugais en ont fait à la Nouvelle Eſpagne & au Breſil, long-tems avant que les autres Européens ſe fuſſent établis aux Antilles : mais on ne fait pas remonter leur ſucrerie plus loin qu'en 1580. Avant ce tems, ils ne s'étoient occupés qu'à conquérir le pays, à chercher des mines d'or, à pêcher des perles & à cultiver le tabac. La culture des cannes à ſucre ſuivit celle du tabac. Comme cette dernière plante prend tous les ſucs de la terre, il fallut en défricher de nouvelle pour la planter, & les terres qui devenoient trop maigres pour elle, furent employées à la culture des cannes de ſucre. Les François & les Anglois ne ſongerent d'abord qu'à la culture du tabac, de l'indigo & du coton. Les Anglois commencerent à faire du ſucre à Saint-Chriſtophe & à la Barbade en 1643, & furent bientôt imités par les François de la première de ces deux îles.

La bonté des cannes de ſucre dépend du terrain qu'elles occupent, de leur expoſition, de leur maturité & de leur âge.

Les feuilles de cette plante ſont longues & étroites, avec une ſeule nervure qui les partage au milieu. Les deux côtés ſont tran-

chans, & comme armés de petites pointes qui coupent la peau lorſqu'on les prend à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la canne. Celles qui ſortent aux différens nœuds où la canne s'eſt arrêtée en croiſſant, tombent auſſitôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger que la canne eſt mauvaiſe, ou du moins qu'elle eſt éloignée de ſa maturité: les bonnes cannes n'ont qu'un bouquet de ſept ou huit feuilles au ſommet.

Les bonnes cannes ont depuis ſept juſqu'à dix pieds de longueur, ont entre dix & quinze lignes de diametre, ſont bien jaunes, ont la peau liſſe, ſéche & caſſante, peſent beaucoup. Alors leur moëlle eſt griſe, un peu brune; leur ſuc eſt doux, gluant, & comme un peu cuit: elles donnent un beau ſucre & en abondance.

La terre propre à produire des cannes de cette nature eſt légere, profonde: elle doit avoir aſſez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie. Il faut encore qu'elle ſoit expoſée au ſoleil, depuis qu'il ſe leve juſqu'à ce qu'il ſe couche. Une terre graſſe & forte produit de grandes & groſſes cannes, remplies d'un ſuc aqueux & peu ſucré. Leur jus eſt gras, difficile à purifier & à cuire. Le ſucre qu'on en tire eſt molaſſe, un peu grené, ſujet à tourner en marmelade ou en cendres. Les terres où les racines de la canne trouvent bientôt le tuf ou le roc, ne produiſent que de petites cannes pleines de nœuds: elles durent peu, parce que leur racine eſt ſéche. Les terres baſſes & marécageuſes, qui ſont

comme de niveau avec le bord de la mer, produiſent de belles cannes longues & peſantes : mais comme ces terres ſont toujours ſalées & nitreuſes, elles communiquent leur défaut aux cannes, dont le ſuc ne devient jamais d'un beau blanc. Les terres rouges & fortes produiſent des cannes longues & remplies d'un ſuc aſſez ſucré, lorſqu'on les coupe dans la bonne ſaiſon, c'eſt-à-dire, depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Juillet. Le pied peut durer vingt ou trente ans, ſans qu'on ait beſoin d'en replanter. Les terres environnées de bois ou ſituées ſur les hauteurs des montagnes ſont fort ſujettes aux pluies, aux grandes roſées, aux fraîcheurs de la nuit, & n'étant preſque pas échauffées par les rayons du ſoleil, elles ne produiſent que de groſſes cannes fort aqueuſes : leur ſuc eſt gras & difficile à cuire. Les terres neuves, c'eſt-à-dire, qui n'ont jamais été plantées ni ſemées, & dans leſquelles on met des cannes auſſitôt qu'elles ont été défrichées, produiſent, avec abondance, de groſſes cannes remplies de beaucoup de ſuc ; mais il eſt gras, cru, peu ſucré & fort difficile à cuire. Pour en tirer parti, on les coupe à l'âge de ſix mois, on retire ce qui doit être planté, on met le feu au terrain pour conſommer les pailles, dont la pourriture augmenteroit encore la graiſſe du terrein. Quatre mois après cette opération, les rejettons donnent un ſucre parfait.

Avant que de planter les cannes, on nettoie ſoigneuſement la terre : il faut couper toutes les mauvaiſes plantes. On

brûle les ſouches de bois mous qui pouſſent beaucoup de rejettons. Si le terrain eſt uni & d'une pente douce, on le partage en quarrés de cent pas chacun, entre leſquels on laiſſe un chemin pour le paſſage. Cette diviſion ſert auſſi à arrêter la communication du feu qui pourroit s'allumer dans un des quarrés, donne au maître la facilité d'appercevoir d'un coup-d'œil s'il n'eſt pas trompé par les ouvriers.

Lorſque le terrain eſt ainſi diviſé, on l'aligne avec un cordeau pour planter les cannes en lignes droites. Les rangs ſont plus ou moins éloignés entr'eux, ſuivant la bonté du fond. Si tout le terrain eſt d'une égale bonté, on laiſſe d'un rang à l'autre trois pieds & demi de diſtance en tout ſens. Cette méthode rend le ſarclage plus facile, fait découvrir de plus loin les ſerpens, qui ſont fort communs dans ces Iſles, principalement à la Martinique, & voir plus facilement le travail des Négres.

Pour planter les cannes de ſucre, on fait des foſſes de quinze à vingt pouces de long ſur quatre à cinq de largeur, & ſept à huit de profondeur. On met dans chaque deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long: on les ajuſte de manière que les deux bouts d'en bas ſe touchent & que les deux têtes ſortent des deux côtés de la foſſe d'environ trois pouces. On remplit enſuite la foſſe de la terre que l'on a tirée pour la faire. Il faut que les morceaux de canne que l'on plante ſoient pris à la tête de la plante, un peu au-deſſous de l'endroit où ſont les

feuilles. Plus ils ont de nœuds, plus ils pouſſeront de rejettons; d'ailleurs ils reprennent plus vîte. Le tems propre pour planter eſt la ſaiſon des pluies. La terre étant alors imbibée d'eau, les racines & les germes y entrent facilement. L'humidité les fait croître & leur fournit toute la nourriture dont ils ont beſoin. Dans un tems ſec, la terre attire tout le ſuc de la plante.

Les fleurs des cannes de ſucre ne ſont qu'un panache de petits filets, dont les extrêmités ſont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre; ils forment, en s'épanouiſſant, une houppe renverſée. Ces fleurs pouſſent, s'épanouiſſent & tombent dans l'eſpace de dix-huit à vingt jours. Alors la canne ceſſe de croître & de groſſir. Il faut la couper un ou deux mois après, ſinon elle s'abaiſſe, juſqu'à ſe coucher par terre, y jette des filets qui prennent racine & pouſſe quantité de rejettons. Pour ce qui regarde la fabrique du ſucre, nous renvoyons à Labat: c'eſt le voyageur qui s'eſt le plus étendu ſur cette matière.

Le *Roucou* eſt très-commun aux Antilles. C'eſt une teinture rouge dont on ſe ſert pour donner la première couleur aux laines qu'on veut teindre en rouge, en bleu, en jaune ou en vert. Elle provient d'une pellicule rouge qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du roucoutier eſt rempli. Cet arbre croît naturellement dans toute l'Amérique. Il eſt de la grandeur du prunier; mais beaucoup plus touffu. Son écorce eſt Roucou.

rouſſâtre ; ſes feuilles ſont aſſez grandes, fortes, dures & d'un vert foncé. Il porte deux fois l'année des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets, qui reſſemblent aſſez aux roſes ſauvages. Elles produiſent des gouſſes couvertes de piquans comme les châtaignes, mais plus petites & remplies de graines aſſez ſemblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate qui ſe détache difficilement du grain qu'elle couvre, lequel eſt tout blanc lorſqu'elle en eſt ſéparée.

Cette pellicule macérée & cuite, produit la teinture que l'on appelle *roucou*. On connoît que la graine eſt mûre & qu'elle a ſa couleur lorſque la gouſſe s'ouvre d'elle-même. Il ſuffit qu'une ou deux ſoient ouvertes pour cueillir tout le bouquet, qui en contient ordinairement huit ou dix, & quelquefois plus ſuivant la bonté du terrein. Lorſqu'on a ramaſſé les graines, on les met dans de grandes auges de bois avec de l'eau : ou les y laiſſe ſept ou huit jours, juſqu'à ce que l'eau commence à fermenter : alors on les remue fortement avec de grandes ſpatules de bois : on les pile enſuite avec des pilons de bois, pour les détacher de la pellicule rouge : on paſſe le tout dans une eſpèce de crible dont les trous ſont aſſez petits pour ne pas laiſſer paſſer les grains. L'eau qu'on en tire eſt épaiſſe, rougeâtre & de fort mauvaiſe odeur. On la fait bouillir dans des chaudières ; on en prend l'écume. Lorſqu'elle ceſſe d'en rendre, on la jette : on fait bouillir l'é-

écume qu'on a eu ſoin de ramaſſer, on la remue ſans ceſſe, de crainte qu'elle ne s'attache à la chaudière. On connoît qu'elle eſt aſſez cuite lorſqu'elle commence à ſe détacher elle-même de la ſpatule. On en fait des pelottes de deux ou trois livres chacune, & on les enveloppe dans des feuilles de baliſier amorties ſur le feu.

Le *Tabac* fait le fond d'un commerce conſidérable aux Antilles. Il y en a quatre eſpèces, qu'on diſtingue par la figure de leurs feuilles. Elles fleuriſſent & portent toutes une graine également capable de ſe reproduire. Chaque eſpèce ſe multiplie d'elle-même, ſans aucune altération que celle qui peut venir du terrein dans lequel elle eſt ſemée ou tranſplantée. Le tabac.

La première eſpèce eſt le tabac ou petun vert, que les habitans nomment *le grand petun* & qui tire ce nom de la grandeur de ſes feuilles. Elles ont ordinairement vingt-quatre ou vingt-ſix pouces de long, & depuis douze juſqu'à quatorze de large. Elles ſont épaiſſes, charnues, cotonneuſes, maniables & d'un très-beau vert; mais, comme elles ſont délicates & remplies de ſuc, elles diminuent beaucoup en ſéchant.

La ſeconde eſpèce, que l'on nomme *tabac à langue* a les feuilles à-peu-près de la même longueur que la précédente, mais leur largeur ne paſſe point ſept ou huit pouces. La reſſemblance qu'elles ont avec une langue de bœuf fait donner au tabac le nom de tabac à langue. Elles ſont charnues, épaiſſes, fortes, liantes & groſſes, mais moins remplies de ſuc que celles du

grand petun, ce qui fait qu'elles diminuent moins en séchant & se conservent mieux. C'est cette espèce de tabac, qu'on cultive le plus aux Isles du vent, c'est-à-dire, à la Martinique, à la Guadeloupe, à Mari-Galante, à Saint-Christophe, à la Barbade, &c.

La troisième espèce est *le tabac d'Amazone*, ainsi nommé, parce que la graine vient des environs de la grande rivière que l'on nomme *des Amazones*. Sa feuille est aussi longue que celle des deux autres espèces précédentes : mais elle est beaucoup plus large & son extrêmité est ronde. Ce qui la distingue encore des autres, c'est que les petites nervures, ou côtes qui soutiennent la feuille, tombent perpendiculairement sur la grosse côte du milieu, au lieu que dans les autres espèces elles suivent le contour de la feuille & vont en baissant vers la pointe. Les feuilles de cette troisième espèce de tabac sont fort épaisses, très-charnues, bien nourries, &, quoiqu'elles paroissent remplies de suc, elles ne diminuent point en séchant. Cette espèce seroit regardée comme la meilleure des trois, si l'on pouvoit en faire usage aussi promptement que des autres. L'odeur en est si forte & si désagréable, qu'elle excite au vomissement ceux qui n'y sont pas accoutumés : mais elle perd ce défaut en vieillissant & devient très-bonne au bout d'un an.

Tabac de Verine.

La quatrième espèce de tabac est celle qu'on appelle *de Verine*, du nom d'un petit village situé près de la ville de Cumana dans la terre-ferme. C'est le plus petit.

Ses

Ses feuilles ont rarement dix pouces de longueur. Elles ſont étroites, rudes, ridées, fort pointues. Comme elles ont beaucoup de ſuc, elles diminuent conſidérablement en ſéchant; elles ſont d'un profit très-médiocre. Ce tabac paſſe cependant pour le meilleur qu'il y ait au monde. Son odeur eſt douce, aromatique, tirant ſur celle du muſc, qu'il conſerve en fumée comme en poudre. Il la communique même ſi facilement aux autres, qu'un tiers, même un quart de cette eſpèce mêlé avec d'autre, ſuffit pour changer la totalité en Verine.

Les fleurs de ces quatre eſpèces de tabac ſont les mêmes pour la forme & la couleur: elles ne différent que par la grandeur, qui eſt toujours proportionnée à celle de la tige. Elles ſont portées ſur une queue aſſez forte & compoſées de cinq feuilles qui s'épanouiſſent ſans s'éloigner les unes des autres, & forment un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un piſtil qui, en s'allongeant, ſe change en une petite ſilique qui renferme les ſemences de la plante. Les graines ſont noires, aſſez fermes, à-peu-près de la groſſeur, de la figure & de la conſiſtance de celles du pavot.

Le tabac en général demande une terre graſſe, médiocrement forte, profonde, unie, ni trop humide, ni trop ſéche, le moins expoſée qu'il eſt poſſible aux vents forts & au ſoleil. Le froid lui eſt très-nuiſible. Cette plante mange la terre & ne produit rien qui puiſſe l'améliorer, c'eſt pourquoi la même terre ne produit pas long-

tems du tabac de la même qualité. On le ſeme ordinairement au mois de Novembre, environ trois ſemaines avant la fin des pluies. Il faut choiſir, autant qu'il eſt poſſible, un terrain neuf & frais, tel qu'on en trouve à la liſière des bois. On met ſix fois autant de cendre ou de ſable que de graine de tabac, ſinon il leveroit avec tant d'épaiſſeur qu'il étoufferoit. Il leve ordinairement dans l'eſpace de quatre ou cinq jours. Dès qu'il ſort de terre, il faut le couvrir de feuillages, pour le garantir des ardeurs du ſoleil. Pendant qu'il croît, on prépare le terrain où il doit être tranſplanté. On le partage en allées paralleles, éloignées d'environ trois pieds les unes des autres. On plante deſſus des piquets en quiconce à trois pieds de diſtance entr'eux. Il faut attendre que chaque plante ait au moins ſix feuilles pour les tranſplanter. On choiſit un tems pluvieux : on ajuſte les trous au piquet, on y place les plantes, dont on étend les racines. Elles reprennent dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſans que les feuilles aient même ſouffert d'altération.

On compte que l'entretien de dix mille plantes occupe trois hommes, & qu'elles rendent environ quatre mille livres de tabac. On le laiſſe ordinairement quatre mois en terre avant de le couper. On connoît qu'il approche de ſa maturité lorſque les feuilles commmencent à changer de couleur & que le vert s'obſcurcit. Bien-tôt elles panchent à terre; leur odeur augmente & ſe répand bien plus loin. Lorſqu'elles caſſent facilement, c'eſt une marque cer-

laine de leur maturité. On attend pour couper le tabac, que le ſoleil ait entièrement deſſéché la roſée qui eſt deſſus. On coupe les plantes par le pied à deux pouces de terre, on les laiſſe tout le reſte du jour près de leur ſouche, & on les retourne pluſieurs fois; on les tranſporte le ſoir aux caſes; on évite ſur-tout de leur laiſſer paſſer la nuit à découvert, parce que rien ne leur eſt ſi contraire que la roſée, qui eſt fort abondante dans ces climats. La plus grande partie ſe file de différentes groſſeurs, mais le plus gros n'excéde pas un pouce de diametre. Il y a trois autres manières d'accommoder le tabac. On le met en andouilles, en torquets & en paquets. Ce qu'on nomme *Andouille* eſt une eſpèce de fuſeau tronqué par les bouts. Il ſe fait en étandant des feuilles les unes ſur les autres, en les roulant lorſqu'elles ont l'épaiſſeur qu'on veut leur donner, & les couvrant enſuite d'un morceau de toile imbibé d'eau de mer, qu'on lie fortement & qu'on laiſſe dans cet état juſqu'à ce que les feuilles ne faſſent plus qu'un ſeul corps. Cette méthode eſt fort uſitée à Saint-Domingue. Les torquets ſe font à-peu-près de même, avec cette différence qu'ils ſont plus longs & moins preſſés. Leur uſage ordinaire eſt pour le tabac en poudre & pour fumer. Preſque tous les habitans de ce pays fument en bouts. Ces bouts ſont de petits cylindres de ſix à ſept pouces de long & de cinq à ſix lignes de diamétre, compoſés de feuilles de tabac qu'on coupe de cette longueur & qu'on enveloppe dans un morceau de feuille qu'on nomme *la robe*.

Elle eſt tournée autour de celles qui compoſent le milieu. On arrête le bout avec un fil. C'eſt cette partie qu'on met dans la bouche lorſqu'on fume : l'autre eſt allumée.

Ce qu'on nomme *rejetton*, eſt une quantité de nouvelles feuilles qui repouſſent au tronc de la plante, & qu'on laiſſe croître juſqu'à leur maturité. Elles ne ſont jamais ni ſi grandes, ni ſi charnues que les premières, cependant on ne laiſſe pas de les y mêler. Quelques-uns font même ſervir les troiſièmes feuilles que la plante produit encore après que l'on a coupé les rejettons. C'eſt ce mélange qui a fait tomber en diſcredit le tabac des îles.

Cacao. L'indigo, le caffé & le cacao viennent très-bien aux îles. L'arbre qui porte le cacao, & que l'on nomme indifféremment *cacaotier* ou *cacaoyer*, croît dans beaucoup d'endroits de l'Amérique ſans aucune eſpèce de culture. On en trouve des forêts entières aux environs de la rivière des Amazones, ſur la côte des Caraques & de Carthagene, dans l'iſthme de Panama, dans l'Yucatan, à Honduras, dans les Provinces de Guatimala, &c. Les îles de Cuba, de Saint-Domingue, de la Jamaïque & de Portoric en produiſent une très-grande abondance, qu'on appelle *ſauvages*, pour les diſtinguer de ceux qu'on cultive, quoique les voyageurs donnent la préférence aux ſauvages.

Il eſt certain que la Martinique eſt celle des îles Françoiſes où cet arbre croît le mieux, ce qui n'a pas empêché que les François n'aient été fort lents à le culti-

ver. Un Juif planta une cacaoyere en 1684 : mais le chocolat étant peu en uſage en France, on préferoit à la Martinique la culture du ſucre, de l'indigo, du roucou, du coton, &c. dont le débit étoit beaucoup plus ſûr. Le chocolat étant devenu à la mode, on penſa ſérieuſement à cultiver l'arbre qui produit le cacao.

Le cacaoyer ſauvage monte fort haut, devient très-gros & fort branchu. On arrête ceux qu'on cultive à la hauteur de douze ou quinze pieds, non-ſeulement pour avoir plus de facilité à cueillir le fruit, mais encore pour qu'ils ſoient moins expoſés aux injures de l'air & du vent, parce qu'ils ſont d'une délicateſſe ſurprenante. L'écorce en eſt brune, vive, mince, adhérente au bois qui eſt blanchâtre, léger & poreux. Il a les fibres longues, droites, aſſez groſſes & eſt aſſez ſouples. On y trouve toujours beaucoup de ſéve, en quelque ſaiſon qu'il ſoit coupé. La feuille eſt ordinairement longue de huit à neuf pouces, quelquefois plus, mais rarement moins. Elle a dans ſa plus grande largeur un peu plus du tiers de ſa longueur. Elle eſt pointue par les deux bouts, & tient aux branches par une queue forte & bien nourrie de deux à trois pouces de long. Sa couleur par-deſſus eſt d'un vert vif & plus chargée par-deſſous ; ſon contour eſt d'une très-belle couleur de chair, & cette partie eſt ſi délicate, que le moindre vent la briſe & les rayons du ſoleil la grillent bien-tôt. Les fibres ou nervures qui ſoutiennent les feuilles, approchent beaucoup de celles du ceriſier.

On ne voit jamais cet arbre entièrement dépouillé de ſes feuilles. Celles qui tombent ſont auſſi-tôt remplacées par de nouvelles. Il fleurit & porte du fruit deux fois l'an, comme la plupart des arbres de l'Amérique : on peut même dire qu'il produit ſans ceſſe, puiſqu'il n'eſt jamais ſans feuilles, ſans fleurs ou ſans fruit. Cependant les récoltes les plus abondantes ſe font vers Noël ou la Saint Jean : celle de Noël eſt même la meilleure.

La fleur eſt très-petite : le bouton qui la renferme n'a pas deux lignes de diamètre & trois de hauteur. On y compte cependant, lorſqu'il eſt ouvert, dix petites feuilles, qui forment un calice, au centre duquel eſt un petit piſtil allongé, avec cinq filets & cinq étamines à l'entour. Les feuilles ſont couleur de chair pâle, mêlées de taches rouges : les filets ſont d'un rouge de pourpre, les étamines d'un blanc argenté, & le bouton d'un blanc moins clair. C'eſt le bouton qui forme le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur : elles viennent toujours par bouquets, dont la plupart tombent. L'arbre ne pourroit ſoutenir ſes fruits ſi toutes les fleurs ſe nouoient, ni leur donner la nourriture qui leur convient. Elles ne croiſſent point au bout des branches comme aux arbres de l'Europe. Elles ſortent depuis le pied du tronc juſqu'au tiers des cinq groſſes branches. On obſerve qu'elles pouſſent dans les endroits qui avoient des feuilles dans la jeuneſſe de l'arbre, comme s'ils étoient les plus tendres & les plus faciles à percer.

Les fruits qui ſuccédent à ces fleurs reſ-

ſemblent à des concombres : ils ſont pointus par un bout, partagés dans toute leur longueur, comme les melons à côtes, & parſemés de petits tubercules. L'écorce du fruit, ſuivant ſa groſſeur & celle de l'arbre qui le porte, a depuis trois juſqu'à cinq lignes d'épaiſſeur, & le fruit, tout entier, depuis ſept juſqu'à dix pouces de long, ſur trois à quatre pouces de diamètre. Sa groſſeur fait connoître pourquoi la nature l'a placé au gros de l'arbre & des principales branches. Il romproit les petits rameaux s'il venoit à leur extrêmité.

On diſtingue des cacaos de trois couleurs, les uns d'un blanc pâle, tirant un peu ſur le vert ; les autres d'un rouge foncé ; & les troiſièmes rouges & jaunes : mais le dedans & les amandes qu'ils contiennent ſont de même couleur, de même ſubſtance & de même goût : les trois couleurs de l'écorce ſont de même eſpèce. La couleur des gouſſes en-dedans eſt d'un rouge pâle : elles renferment une ſubſtance aſſez légere & fort délicate, à-peu-près du goût des pepins de grenade. C'eſt cette poulpe qui ſe nomme *cacao* : elle environne vingt-cinq amandes qui y ſont attachées par des filamens. Les cacaoyers les plus forts, les mieux nourris, même à l'âge d'onze ou douze ans, ne produiſent pas plus que les jeunes ; mais les amandes en ſont plus groſſes & plus longues. Lorſqu'on tire la chair de la gouſſe, elle eſt huileuſe, amere & couverte d'une pellicule fort unie.

Le cacao des îles du vent eſt le plus petit;

Celui de Saint-Domingue, de Cuba, de Portoric eſt toujours plus gros, mieux nourri & plus peſant. Celui des Caraques eſt plus plat, plus grand, & ne reſſemble pas mal aux groſſes féves de marais. Lorſque les amandes de cacao ſont ſéches, elles ſont toutes d'un rouge brun.

Lorſqu'on plante des amandes, elles ne ſont que huit ou dix jours à pouſſer, & travaillent en même-tems par les deux bouts. Le plus gros rompt pour laiſſer ſortir le germe qui produit l'arbre, & le petit pouſſe en terre pour faire la groſſe racine. Quinze ou vingt jours après que le germe eſt ſorti de terre, il a cinq ou ſix pouces de haut & quatre ou ſix feuilles. A dix ou douze mois l'arbre a près de deux pieds de haut & juſqu'à ſeize feuilles. A deux ans il arrive juſqu'à la hauteur de trois pieds & demi, ſouvent de quatre, & le bouton, qui eſt toujours au centre des deux dernières feuilles, s'ouvre, ſe partage en cinq branches, quelquefois en ſix. On coupe la ſixième, parce qu'elle gâteroit la diviſion ordinaire des branches de l'arbre qui fait une partie de ſa beauté. Alors les feuilles ceſſent de croître ſur le tronc & pouſſent ſur les maîtreſſes branches, qui en produiſent de plus petites à meſure qu'elles s'élevent. Alors le tronc croît & groſſit, à proportion du ſuc que la terre lui fournit. Il ne commence à fleurir qu'à deux ans & demi. A ſix, il commence à être dans ſa force.

Il y a des cacaoyers qui portent juſqu'à deux cens cinquante gouſſes; mais ils ont vingt ans, ſont grands, forts, en bonne

terre, & bien défendus contre les vents. Vingt Négres peuvent entretenir & cultiver cinquante mille cacaoyers, faire encore du manioc, du maïz, des pois, des patates, des ignames, au-delà de ce qu'il faut pour leur entretien. Cinquante mille arbres donnent au moins, l'un portant l'autre, cent mille livres d'amandes qui, vendues ſept ſous ſix deniers, prix médiocre, produiſent la ſomme de trente-ſept mille cinq cens livres. Ce profit eſt d'autant plus conſidérable, que, demandant peu de frais, il entre preſque tout dans la bourſe du maître. C'eſt un avantage conſidérable que les cacaoyers ont ſur les cannes de ſucre. Une ſucrerie, pour rapporter la même ſomme en ſucre blanc ou brut, demande trois fois autant d'eſclaves, de moulins, de charettes, de bœufs, de chevaux, d'ouvriers de différentes ſortes qui mettent leur travail à très-haut prix. Labat dit qu'une cacaotière eſt une mine d'or, & qu'une ſucrerie n'eſt qu'une mine de fer.

Le même Voyageur dit que le cacao eſt huileux, amer & chaud. Il n'y a point de fruit dont on puiſſe tirer plus d'huile.

Pour préparer le chocolat, il faut faire rôtir les amandes du cacao dans une poële, comme le caffé, pour qu'elles ſe dépouillent de la pellicule ſéche & dure qui les couvre; on les pile enſuite; on les réduit en pâte, qu'on broie ſur une pierre avec un rouleau de fer poli, pour la rendre fine & déliée. Lorſqu'on veut garder le chocolat ou l'envoyer dans les pays

étrangers, il ne faut mêler avec la pâte ni ſucre ni épicerie. On doit ſe contenter de la bien travailler ſur la pierre, de la laiſſer raſſeoir & ſécher à demi. On en fait alors des pains en forme de brique ou de cylindre, du poids que l'on juge à propos : on acheve de les faire ſécher à l'ombre. Cette pâte ſe conſerve longtems. Aux îles Françoiſes le chocolat ſe fait en mêlant du ſucre, un peu de canelle en poudre avec une très-petite pointe de girofle, & on détrempe le tout dans de l'eau chaude.

Voici cependant la manière le plus en uſage dans les Iſles pour préparer le chocolat. Après avoir rapé avec une rape ordinaire de fer blanc la quantité de cacao qu'on veut employer (il en faut deux onces pour huit taſſes d'une grandeur ordinaire), on la met dans la chocolatiére avec trois onces de ſucre, même quatre ſi la pâte eſt récente, parce qu'elle eſt plus amere que quand elle a vieilli. On y joint un œuf frais, blanc & jaune, avec un peu d'eau, de la canelle en poudre, paſſée au tamis de ſoie, autant qu'il en peut tenir ſur un liard. Si l'on veut que cette poudre ait un goût plus piquant, on y mêle trois clous de girofle bien pilés. On délaie ſoigneuſement la pâte, le ſucre, la canelle & le girofle avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a mis. On verſe alors dans la chocolatière un peu d'eau bouillante, on agite fortement le tout avec un moulinet, pour bien ſéparer les parties du cacao & du ſucre & faire mouſſer cette matière. On la met au feu & on l'y laiſſe

juſqu'à ce que l'écume ſoit prête à paſſer par-deſſus. On la retire & on la remue encore, afin que la mouſſe, qui eſt la partie la plus huileuſe en cacao, ſe répande par-tout. On remet le tout au feu & chaque fois que la matière s'éleve, on a ſoin de la remuer avec le moulin, & on lui laiſſe jetter quelques bouillons pour la cuire. Lorſqu'on l'a retirée du feu, l'on fait agir le moulinet, à meſure que l'écume s'amaſſe deſſus, & on la fait tomber dans les taſſes; on verſe enſuite ce qu'on n'a pu réduire en mouſſe. Plus la cacao eſt frais & bien préparé, plus il donne de mouſſe. On peut mettre un tiers ou un quart de lait avec l'eau; mais il ne faut faire bouillir ni l'eau ni le lait avant de les mettre dans la chocolatière. Il ſuffit que l'eau ſoit bien chaude.

Tous les Voyageurs prétendent que c'eſt la meilleure façon d'apprêter le chocolat. Les François des Iſles Saint-Domingue & des Iſles du vent font un grand uſage du chocolat, de l'eau-de-vie & du tabac. Ces trois choſes leur ſervent d'horloges & de meſures itinéraires. Lorſqu'on leur demande à quelle heure ils ſont partis de quelque lieu, & quand ils ſont arrivés, ils répondent: nous ſommes partis au coup d'eau-de-vie, & ſommes arrivés à la chocolade. C'eſt-à-dire, qu'ils ſont partis au point du jour, & qu'ils ſont arrivés ſur les huit heures du matin, parce que c'eſt le tems où ils prennent l'eau-de-vie & le chocolat. Si l'on veut ſavoir d'eux la diſtance d'un lieu à un autre, ils diſent qu'il y a deux ou trois bouts de

tabac; c'eſt-à-dire, qu'allant de ce lieu à l'autre & fumant toujours dans leur marche, ils ont conſommé deux ou trois bouts de tabac.

On tire du cacao une eſpèce d'huile, nommée ordinairement *beure de cacao*. Labat dit qu'il faut faire griller, monder le cacao, le mettre ſur le champ à bouillir à grande eau pendant une demi heure; le mettre ſur le champ dans une grande toile, le couler, paſſer le marc. Lorſque l'eau commence à ſe refroidir, on tire facilement l'huile qui eſt deſſus. Si elle n'eſt pas aſſez nette, on la paſſe dans pluſieurs eaux chaudes, & on la recueille toujours ſur la ſurface lorſque l'eau eſt froide. Cette huile devient en conſiſtance de fromage gras, aſſez blanche, ſans odeur, d'un bon goût, & ſe conſerve auſſi long-tems qu'on le veut ſans ſe rancir. Elle eſt excellente pour les hémorroïdes. Elle eſt encore bonne pour les dartres & les maladies de la peau.

Vignes plantées aux Iſles de l'Amérique.

Les *Vignes* qu'on a tranſplantées aux Antilles ne ſe ſont pas naturaliſées au terroir: elles n'arrivent que rarement à leur parfaite maturité. La chaleur ne leur manque pas à la vérité, mais le climat eſt trop humide. Le muſcat qui eſt venu de Madere & des Canaries réuſſit mieux, & l'on obſerve que les ceps s'améliorent en mûriſſant.

Les figuiers viennent très-bien dans ces Iſles, & portent toute l'année, ſans autre ſoin que de les arroſer dans les tems de ſéchereſſe, & de mettre du fumier au pied.

Quelques Voyageurs ont publié qu'il étoit défendu aux habitans des Iſles de ſemer du bled & de cultiver des vignes, & que le motif de la défenſe étoit la crainte que cette culture ne nuisît au commerce. Il eſt certain qu'il n'y a jamais eu d'ordonnance de cette eſpèce. L'expérience a fait connoître que la culture du bled étoit inutile. On ne mange preſque point de pain de froment. Les Négres, les engagés, les domeſtiques & les ouvriers ne vivent que de caſſave. La plupart des Créoles, ceux même qui font ſervir du pain de froment ſur leur table en faveur des étrangers, ou pour affecter un air d'opulence, préferent la caſſave. Il n'en eſt pas de même du vin. La conſommation en eſt ſi grande, que dans quelque quantité qu'on l'apporte, on trouve toujours à le vendre.

Une des principales raiſons qui empêchent de cultiver du bled & du vin aux Iſles, c'eſt que la même eſpace de terre qu'on employeroit à la culture de ces denrées, pour nourrir dix hommes, en nourrira cinquante s'il eſt employé en marchandiſes du pays.

Il eſt défendu aux Eſpagnols voiſins du golfe du Mexique, de cultiver des vignes & des oliviers. S'ils ne ſuivoient pas ces ordonnances, les galions ne pourroient faire leur charge, & ces deux denrées, qui ſont fort communes en Eſpagne, y demeureroient inutiles. Le Pérou & le Chily ne ſont pas ſujets à cette défenſe. On y recueille beaucoup de bon vin. On fait deux récoltes de bled par an dans la Nouvelle Eſpagne.

Jaſmins de quatre ſortes.

Les Antilles ont quatre ſortes de jaſmins : le commun qui n'a que cinq feuilles ; le double qui en a dix : ils ſont tous deux blancs comme le nôtre ; un rouge à cinq feuilles, & un double de même couleur. Cette plante eſt ſi commune dans ces Iſles, qu'on en trouve par-tout, même dans les forêts.

Pois d'Angola.

Les légumes qu'on nomme *pois d'Angola* ont la figure des féves. Ils ſont originaires du Royaume de ce nom ſur la côte d'Afrique, d'où ils ont été portés en Amérique par les vaiſſeaux qui vont à la traite des Négres. Ils viennent ſur un arbriſſeau qui dure ſept ou huit ans, même plus, ſuivant le terrain où il ſe trouve. Il fleurit & porte du fruit toute l'année, jette beaucoup de branches. Ses feuilles ſont longues, étroites, minces & d'un vert brun.

Bois d'Inde.

Le *Bois d'Inde* porte deux fois l'an de petites fleurs blanches qui rougiſſent un peu vers l'extrêmité & qui forment de petits bouquets, auxquels ſuccedent de petites graines de la conſiſtance des noix muſcades, de la groſſeur commune des câpres. Leur odeur & leur goût font un mêlange de girofle, de canelle & de muſcade. Les ramiers, les grives, les perdrix & les perroquets recherchent beaucoup ces graines ; elles les engraiſſent beaucoup & donnent à leur chair le goût de ces trois épiceries. Cet arbre eſt fort commun dans l'Iſle de Sainte-Croix, à la Gouadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, à Mari-Galante, à la Martinique. Les habitans s'en ſervent pour ſaler les porcs & en mettent

autant que de ſel. Ils l'emploient dans leurs ſauces.

Légumes d'Europe, tranſplantés aux Antilles.

On a tranſplanté beaucoup de légumes d'Europe aux Antilles. Les uns y proſpérent ; les autres y dégénerent au point qu'on ne les reconnoît plus. L'oſeille y vient beaucoup mieux qu'en Europe. L'oignon n'y produit que des ciboules qui viennent en touffes, & ceux qu'on y porte de l'Europe s'y vendent fort cher. Les échalottes y croiſſent fort bien : mais il faut avoir ſoin de les déchauſſer & ne laiſſer que la chevelure enterrée. Le cerfeuil, la pimprenelle & le perſil viennent fort vîte & très-bien, ſi l'on a ſoin de les couper ſouvent. Le pourpier croît naturellement aux Antilles : on en trouve juſque dans les bois. C'eſt même la première herbe qui pouſſe dans une terre nouvellement défrichée. Les raves, les panais, les carottes, les ſalſifis & les bettes-raves ne viennent parfaitement que lorſqu'ils ſont ſemés de graine créole, c'eſt-à-dire, née dans le pays. La graine de la Nouvelle Angleterre produit des carottes qui peſent juſqu'à trois & quatre livres. Les graines de melons, de citrouilles, de concombres, de laitue, de chicorée & de pois verts, ſe perfectionnent aux Iſles en groſſeur & en bonté. Les melons y viennent très-bien, indiſtinctement dans toutes terres & pendant toute l'année. Un trou fait avec un bâton, & dans lequel on jette quatre ou cinq graines, eſt toute la culture qu'ils demandent. Il faut ſeulement avoir ſoin de les arroſer dans le tems ſec. De cent melons, il eſt rare d'en trouver

un mauvais. L'odeur & le goût en ſont fort agréables. Leur chair eſt ferme & leur couleur aſſez belle. Il eſt rare qu'ils incommodent ceux qui en mangent le plus. On nomme *melons de France* ceux dont la chair eſt rouge, & *melons d'Eſpagne* ceux dont elle eſt blanchâtre & tirant ſur le vert. Les choux pommés y croiſſent en perfection. Un ſeul ſuffit pour peupler un jardin : on le coupe ; ſa tige pouſſe une infinité de rejettons, qu'on arrache l'un après l'autre, & qui étant replantés produiſent d'autres choux très-bien pommés. La nouvelle tige en produit encore d'autres, & jamais on n'eſt obligé d'en ſemer. Cette facilité à faire des jardins ne les rend pas plus communs, la plupart des habitans ne comptent que ſur les légumes & les herbages que leurs Négres cultivent le long des bois & dans quelques coins de terre qu'on leur laiſſe.

Outre les herbes potagères qui viennent d'Europe, on en cultive trois eſpèces qui ne ſont pas connues dans notre climat. La première, nommée *Guingambo*, croît de cinq ou ſix pieds en hauteur. Ses feuilles ſont grandes, ridées, rudes & découpées: elles reſſemblent aſſez à celles de la guimauve. Sa fleur eſt d'un blanc qui tire ſur le jaune ; elle n'a point d'odeur particulière. C'eſt une eſpèce de cloche compoſée de cinq feuilles rondes, de couleur rougeâtre, qui renferme un piſtil en forme de clou, avec de petites étamines de couleur jaune. Ce piſtil ſe change en un fruit de la groſſeur d'un œuf moyen & compoſé de pluſieurs côtes. Il contient une

multitude de graines grisâtres, de la groſſeur de nos petits pois. On fait cuire ce fruit avec toute ſorte de viande. Les femmes & les filles Créoles en mangent beaucoup dans un mets qui eſt propre à leur ſexe, où elles font entrer toutes ſortes d'herbes : elles le nomment *Collarou*. Il y a une autre eſpèce de Guingambo qui, avec les mêmes feuilles, porte des fruits moins gros, plus ronds & plus longs, dont la pointe eſt recourbée comme celle des cornichons.

On trouve aux Antilles une ſeconde herbe potagère, dont la tige eſt fort branchue & chargée de deux ſortes de feuilles. Les unes ſont fort petites, ſoutenues trois-à-trois par une queue aſſez courte ; les autres beaucoup plus grandes, diviſées par quatre coupures en cinq parties inégales, ſoutenues par une queue ronde & veloutée. La fleur ſe forme d'un bouton ovale, partagé en quatre lobes, du milieu deſquels ſort un petit pied qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit eſt ſoutenu par ce pied & n'eſt qu'une ſilique qui ſoutient beaucoup de petites ſemences grisâtres, de la figure d'un rognon applati. Ces ciliques ont quatre à cinq pouces de long. On ne mange que les feuilles de cette plante.

Le *Sacramalon* s'éleve à la hauteur de cinq pieds. Sa feuille, qui eſt la ſeule partie qu'on puiſſe manger, eſt longue d'environ ſix pouces, peu chargée de nervures, épaiſſe & fort verte. La tige n'excede guère la groſſeur du doigt. Elle ſe charge de pluſieurs grappes qui ſont des

panaches de petites fleurs, où le vert, le rouge, le violet, le pourpre ſont agréablement mêlés, & qui ſe convertiſſent en petits fruits de la groſſeur d'un pois, d'un violet tirant ſur le pourpre. Ils renferment, dans une peau mince & unie comme celle du raiſin, une ſubſtance molle, aqueuſe, d'une odeur déſagréable. Il vient au milieu une amande aſſez ſeche qui eſt la ſemence de la plante.

Manioc. Comme le *Manioc* & la *Caſſave* ſont le pain de la plupart des habitans de ces Iſles & de preſque tout le continent de l'Amérique, nous croyons devoir en faire la deſcription.

Le Manioc eſt un arbriſſeau dont l'écorce eſt griſe, rouge ou violette, ſuivant les eſpèces de bois qu'elle couvre. Elle eſt fort mince dans toutes. L'arbriſſeau croît de la hauteur de ſept à huit pieds & ſon tronc eſt de la groſſeur du bras. Ce tronc & les branches ſont remplis de nœuds aſſez proches les uns des autres, avec de petites excreſcences qui marquent la place des feuilles tombées. A meſure que l'arbre croît, les feuilles quittent le bas des rameaux, de manière qu'il ne s'en trouve qu'aux parties qui ſont le plus élevées. Le bois eſt mou, caſſant. Il vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un treffle allongé, ou, ſi l'on veut, celle d'une moyenne feuille de vigne, qu'on auroit fendue le long des nervures, & qui n'auroit plus de chaque côté que cinq ou ſix lignes de large. La racine eſt de la groſſeur des plus groſſes bettes-raves. L'écorce de cette racine eſt

de la couleur de l'arbre, mais l'intérieur eſt toujours blanc & de la conſiſtance des navets. Il ſe trouve des racines mûres à huit mois. On nomme le Manioc qui les produit *Manioc blanc* ou *d'oſier*. Les autres eſpèces, telles que le manioc à grandes feuilles & le manioc rouge, ont beſoin de quatorze, même de dix-huit mois pour venir à maturité.

Cet arbriſſeau venant de bouture, on ſe contente pour le planter de faire une foſſe d'un pied & demi de long & de cinq à ſix pouces de profondeur, dans laquelle on couche deux morceaux de ſon bois, longs de quinze à dix-huit pouces. On laiſſe un de leurs bouts un peu hors de la terre, on les couvre de la même terre qu'on a tirée hors du trou. La diſtance ordinaire qu'on laiſſe entre les foſſes eſt de deux pieds. Lorſqu'on juge que les racines ont le dégré de perfection qui leur convient, on les arrache de terre, à meſure qu'on en a beſoin, & c'eſt toujours en arrachant l'arbre entier que les racines viennent ſans effort. Des Négres deſtinés à cet office en grattent les écorces avec un mauvais couteau & les jettent dans un baſſin d'eau, où l'on a ſoin de bien les laver. On ſe ſert enſuite d'une rape de cuivre pour les réduire en farine. Elle reſſemble à la groſſe ſciure de bois : on la met à la preſſe, pour en exprimer le ſuc. Ce ſuc eſt regardé comme un poiſon mortel, non-ſeulement pour les hommes, mais encore pour les animaux. Ceux qui mangent les racines avant qu'il ſoit exprimé, s'expoſent à périr. Labat prétend que cette

qualité lui vient de ſon extrême froideur ; qui eſt capable d'arrêter la circulation du ſang & d'engourdir les eſprits. On a cependant remarqué qu'on peut accoutumer par degrés les animaux à manger du manioc & qu'il les engraiſſe. Les Sauvages le font bouillir & en mettent dans toutes leurs ſauces. Il ne leur cauſe aucun accident.

Ce ſuc, lorſqu'il eſt tiré de la plante, ſert à faire de l'amidon. On le fait ſécher au ſoleil où il devient blanc comme la neige. On lui donne alors le nom de *Mouchache*, terme emprunté des Eſpagnols, & que les François ont adopté. La Mouchache ſert à compoſer de petits gâteaux qui ſont auſſi délicats que s'ils étoient compoſés de la plus fine fleur de froment. C'eſt ce qui reſte après qu'on a exprimé le jus qui ſert à faire la caſſave & la farine de manioc, qui font le pain de preſque tous les habitans de l'Amérique.

Pour mettre cette farine en caſſave, on a des platines de fer fondu, rondes, épaiſſes d'un demi pouce & larges de deux pieds. On les poſe ſur un trépied ou ſur des pierres, & l'on fait du feu deſſous. Lorſque la platine eſt échauffée, on y met le manioc grugé & preſſé, après l'avoir fait paſſer par une eſpéce de crible, pour en rompre les grumeaux. On en met ſur la platine environ l'épaiſſeur de trois doigts. Cette maſſe de pâte s'affaiſe en cuiſant & toutes ſes parties ſe lient enſemble. On aide même à leur liaiſon en y paſſant une ſpatule de bois qu'on appuie légérement. Lorſque le côté qui touche la

platine eſt cuit, ce qu'on reconnoît à la couleur qui devient rouſſe, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de la ſpatule. Lorſqu'elle eſt cuite, on l'expoſe pendant deux ou trois heures au ſoleil, pour deſſécher ce qui peut y avoir d'humidité. Cette eſpèce de pâtiſſerie ou de pain, qui prend alors le nom de *Caſſave*, a trois ou quatre lignes d'épaiſſeur dans ſes bords un peu plus dans ſon milieu, & peſe environ deux livres quand elle a vingt-trois à vingt-quatre pouces de diametre. Le dedans eſt blanc comme la neige & les deux côtés ſont d'une couleur d'or pâle qui excite l'appétit. On peut la conſerver long-tems en prenant le ſoin de la mettre dans un lieu ſec & de l'expoſer quelquefois au ſoleil. C'eſt une bonne nourriture, facile à digérer, & pour laquelle les Européens prennent facilement du goût, quoiqu'elle leur ſemble d'abord inſipide. Lorſqu'on humecte la caſſave avec du bouillon, ou qu'on la trempe ſimplement dans l'eau, elle s'enfle à vue d'œil, ce qui prouve qu'elle renferme beaucoup de ſubſtance.

Pour conſerver le manioc en farine, on le met dans une grande cuve de cuivre montée ſur un fourneau de maçonnerie : on l'échauffe un peu, &, à meſure qu'on y met le manioc, on le remue avec une petite pelle de bois. Lorſque la farine eſt bien ſeche, elle prend la forme d'un gros ſel roux. On la laiſſe refroidir & on la met dans des barrils où, elle ſe conſerve des années entières, pourvu qu'elle ſoit dans un endroit ſec.

Boiſſons communes aux Iſles.

La boiſſon dont les habitans des Antilles ſe ſervent communément ſe nomme *Anycou*. Les Européens en ont appris la compoſition & l'uſage des Indiens. On a de grands vaſes de terre griſe qui ſe fabriquent dans le pays : ils contiennent ſoixante à quatre-vingt pots. On les remplit d'eau juſqu'à quatre ou cinq pouces du bord ; on y jette deux groſſes caſſaves rompues avec une douzaine de ces pommes de terre que l'on nomme *patates*, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de ſyrop de cannes, ou une douzaine de cannes bien mûres, coupées par morceaux & bien écraſées, avec autant de bananes mûres qu'on écraſe auſſi. Après ce mêlange, on bouche ſoigneuſement l'ouverture du vaſe, on laiſſe fermenter la liqueur deux ou trois jours, au bout deſquels on enleve le marc qui a formé une croûte au-deſſus. La liqueur reſſemble alors à de la biere forte : elle eſt rougeâtre, nourriſſante & rafraîchiſſante, quoiqu'elle enivre facilement. Les Européens en boivent à leurs repas, lorſqu'ils manquent de vin : mais ils avalent à la fin un verre d'eau de canne.

Le *Maby* eſt une autre boiſſon, preſqu'autant en uſage que la précédente. On met dans le même vaſe vingt ou trente pots d'eau, deux pots de ſyrop clarifié & douze patates rouges, avec autant d'oranges aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur fermente en moins de trente heures & fait un vin clairet auſſi fin que le meilleur poiré de Normandie. Il eſt plus agréable & plus rafraîchiſſant que l'a-

hycou, mais plus dangereux. Outre qu'il enivre plus facilement, il eſt ſi venteux, que le moindre excès qu'on en fait donne la colique.

Les Negres de ſucreries font une boiſſon qu'on appelle *grappe*. Elle eſt compoſée avec du jus de canne, bien écumé, & avec lequel on mêle le jus de deux ou trois citrons. On boit cette liqueur lorſqu'elle eſt chaude. Elle ſoutient & déſalte, fortifie l'eſtomac, eſt bonne pour la poitrine; enfin elle produit l'effet du meilleur bouillon.

L'eau-de-vie de cannes, c'eſt-à-dire, celle qu'on fait avec les écumes & les ſyrops du ſucre, eſt fort recherchée par les Indiens, les Négres & les Européens qui ne ſont pas aſſez riches pour faire proviſion de celle de France. Quoiqu'elle ſoit rude & déſagréable, ils en boivent beaucoup, parce qu'elle eſt à vil prix. On en vend beaucoup aux Eſpagnols de la côte des Caraques, de Carthagene, de Honduras & des grandes Iſles: ils n'y mettent aucune différence avec le vin, pourvu qu'elle ſoit dans des bouteilles de verre d'Angleterre, bien bouchées & liées avec du fil d'archal, ou dans des canevettes d'Angleterre de dix ou douze flacons. Les Anglois ont inventé deux ou trois ſortes de liqueurs qui en ſont compoſées, & dont l'uſage a paſſé aux Iſles Françoiſes. Telles ſont le punch, qui s'eſt communiqué en Europe, & dont la compoſition y eſt fort adoucie. On le fait aux Iſles en mêlant deux pintes d'eau-de-vie avec une d'eau, & y mettant les autres ingrédiens

qui ſont aujourd'hui connus de tout le monde. Le ſang-gris eſt compoſé d'eau-de-vie, de vin de Madere & de jus de citron avec de la canelle & du girofle en poudre, beaucoup de muſcade & une croûte de pain brûlé. La limonade Angloiſe ſe fait avec de l'eau-de-vie & du vin de Canarie, avec du ſucre & du jus de citron, toutes ſortes d'epiceries & de l'eſſence d'ambre. On regarde la dernière comme la plus nuiſible.

Il y a beaucoup d'Européens qui, ne voulant pas faire uſage des liqueurs fortes, font piler des pommes d'acajou & bouillir le jus pendant deux jours dans un vaſe de terre. Il s'éclaircit & forme une eſpèce de cidre qui eſt agréable au goût. Le jus d'ananas, fermenté pendant vingt-quatre heures, devient auſſi un vin fort agréable. La couleur en eſt belle; mais il eſt fumeux & enivre, & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante qui eſt naturelle à ſon fruit.

Crabes & Tourlouroux des Antilles.

La nature produit libéralement aux îles une nourriture qui fait la reſſource ordinaire des Indiens, des Negres, même des Européens. C'eſt la crabe de terre. Il y en a de deux eſpèces. La grande qui eſt peu différente de celle de mer, la petite qu'on nomme vulgairement *Tourlouroux*. Celle-ci eſt en effet ſi petite, que les plus groſſes n'ont pas plus de deux pouces de largeur. Leur écaille eſt aſſez dure, quoique très-mince. Elle eſt rouge & a le milieu du dos d'un rouge brun qui s'éclaircit inſenſiblement, & devient ſous le ventre d'un rouge fort clair. Leurs yeux ſont fort noirs & durs

durs comme la corne : ils ſortent & rentrent comme ceux des écreviſſes. Les Tourlouroux ont quatre pattes de chaque côté, compoſées chacune de quatre articles, dont le dernier eſt plat & terminé en pointe. Ils ont en outre deux mordans ſemblables à ceux des crabes de mer qui pincent très-vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture. S'ils rencontrent quelque choſe qui les effraie, ils frappent leurs mordans l'un contre l'autre, comme s'ils vouloient effrayer leurs ennemis. Lorſqu'on les prend par une patte ou par un mordant, ils laiſſent ce membre dans la main & s'enfuient. Les Voyageurs aſſurent que leurs jambes & leurs mordans ſe détachent ſi facilement, qu'on ne les y croiroit que colés, & que ces parties étant détachées, il leur en revient d'autres l'année ſuivante. Les Tourlouroux changent d'écaille tous les ans. Lorſqu'ils en ſont dépouillés, on les appelle *Crabes bourſières*. La peau qui les couvre alors n'eſt pas plus dure que le parchemin mouillé. Ces crabes ſont extrêmement foibles, ne peuvent ſouffrir l'air, juſqu'à ce que cette peau ſoit devenue une écaille. Le repos joint à la nourriture dont elles ont fait proviſion avant de ſe retirer dans leur trou, eſt cauſe qu'elles ſont fort graſſes pendant cette métamorphoſe.

Les Tourlouroux & les Crabes mâles ſont diſtingués des femelles par la forme de leur queue. Les deux ſexes l'ont repliée ſous le ventre, & compoſée de pluſieurs rangs de petites écailles qui ſont attachées

ſur une membrane peu épaiſſe, forte comme du parchemin. On y remarque pluſieurs petits nerfs qui la partagent dans ſa largeur, & qui ſervent à faciliter le mouvement des écailles de ſa partie extérieure. La partie intérieure eſt garnie de pluſieurs poils longs & raboteux. Cette queue, dans les mâles va toujours en diminuant, depuis l'endroit où elle eſt jointe au corps, juſqu'à la naiſſance des premières jambes de derrière, où elle finit en pointe. Celle des femelles eſt également large dans toute ſa longueur & ſe termine en arc de cercle. Elles ont beſoin de cette large queue, pour couvrir & conſerver leurs œufs, à meſure qu'ils ſortent. Ils s'attachent aux poils dont on a parlé & la queue les ſoutient, les enveloppe, empêche que le ſable, les herbes ou les autres inégalités qu'elles rencontrent en marchant ne les détachent. La queue du mâle & de la femelle s'emboîte ſi juſte dans une cavité qui eſt à l'écaille du ventre, qu'à peine l'apperçoit-on.

Les Crabes & les Tourlouroux vont à la mer pour faire leurs œufs. Auſſi-tôt que les petites ſont écloſes, elles ſortent de la mer, ſe retirent ſous les premières herbes qu'elles rencontrent, d'où elles montent ſur les montagnes.

Les Voyageurs diſent que ces animaux ſont une vraie manne pour les îles. Les Caraïbes n'ont preſque point d'autre nourriture. Les Negres en mangent au lieu de viande ſalée, les Européens en font beaucoup d'uſage, on en ſert ſur toutes les tables.

La manière de les prendre eſt d'aller la nuit autour des cannes & dans les bois avec un flambeau. C'eſt alors qu'elles ſortent de leurs trous pour chercher la nourriture: la lumière du flambeau les fait découvrir. On les prend par-deſſus le dos & on les jette dans un ſac : il arrive aſſez ſouvent qu'elles ſe renverſent au moment qu'on veut les ſaiſir; mais on les prend par les pattes de derrière, on les retourne & on les ſaiſit par le dos.

Dans un certain tems de l'année on trouve à la Guadeloupe & à la Dominique une autre manne. C'eſt un oiſeau qu'on nomme *Diable* ou *Diablotin*. Il pond & éleve ſes petits dans les montagnes. Sa groſſeur eſt celle d'une jeune poule; ſon plumage eſt noir. Il a les aîles longues & fortes, les jambes aſſez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes. Son bec eſt long d'un pouce & demi, courbé, pointu, très-dur. Il a de grands yeux à fleur de tête; mais ils ne lui ſervent que pendant la nuit; dans le jour il ne peut diſcerner les objets, de ſorte que s'il eſt ſurpris par le jour hors de ſa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre & tombe à terre. Diable.

Il vit du poiſſon qu'il prend en mer pendant la nuit. Après ſa pêche, il retourne ſur les montagnes, ſe niche dans des trous comme les lapins, d'où il ne ſort qu'à l'entrée de la nuit. Il crie en volant. Cet oiſeau fait ſa ponte au mois de Mars, & n'a jamais plus de deux petits. Peu après être éclos, ils ſont couverts d'un duvet épais & jaune comme celui des oiſons: ce n'eſt

qu'un peloton de graiſſe. Ils prennent leur vol à la fin de Mai. Ils partent alors avec les peres & les meres : on ceſſe de les voir & de les entendre juſqu'au mois de Septembre. La chair de cet oiſeau eſt noirâtre & ſent un peu le poiſſon ; d'ailleurs elle eſt bonne & nourriſſante. Les petits, pendant qu'ils ſont encore couverts de duvet, ſont délicieux.

Serpens des Antilles. Les Antilles produiſent différentes ſortes de ſerpens, mais peu venimeux, à l'exception de ceux de la Martinique, de Sainte-Lucie & de Bequia, qui eſt un des Grenadins. On en diſtingue trois ſortes, les gris veloutés & tachetés de noir ; les autres jaunes comme de l'or, & les troiſièmes de couleur rouſſe. Du Tertre croit que les premiers ſont de véritables vipères : elles n'ont pas plus de deux pieds de long ; mais elles ſont groſſes comme le bras. Elles ont la tête plate & large comme la main. Leur gueule eſt armée de quatre, quelquefois de huit dents qui ſont longues d'un pouce. Chacune eſt percée d'un petit trou qui pénétre depuis la racine juſqu'au bout. C'eſt par-là qu'elles font gliſſer le venin dans la plaie.

Ses ſerpens jaunes & les roux ont la tête en forme de treffle, & c'eſt cette marque qui fait diſtinguer ceux qui ſont dangereux d'avec ceux qui ne le ſont pas. Ils ſont beaucoup plus gros & plus longs que les autres & ont des dents tranchantes. Leur venin eſt contenu dans de petites veſſies qui environnent les dents. Les jaunes ont le venin un peu jaunâtre, plus épais que les autres, & c'eſt le moins dan-

gereux. Les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble ; celui des roux eſt clair comme de l'eau de roche ; c'eſt le plus ſubtil. On en trouve des trois eſpèces en toute ſaiſon & dans toutes les parties de l'île ; mais ils paroiſſent plus ſouvent dans le cours des mois d'Avril & de Mai, tems où les crabes & les tourlouroux deſcendent des montagnes, ſe nichent dans toutes ſortes de trous & les en font ſortir. Les rats & les poules attirent les ſerpens autour des caſes. S'ils rencontrent une poule qui couve, ils ſe mettent ſur les œufs, ſe font couver juſqu'à ce que les petits ſoient éclos : alors ils les avalent tout entiers, mordent la poule & la font périr. Ils ont même la ruſe de glouſſer & de contrefaire les poules, pour attirer les petits. Ces animaux multiplient au point que la Martinique deviendroit inhabitable s'il n'en périſſoit pas une quantité prodigieuſe. Les couleuvres, qu'on appelle *Couraſſes*, en dévorent beaucoup : les fourmis leur font une guerre continuelle & leur mangent les yeux ; la plupart des petits eſt mangée par différens inſectes, on meurt faute de nourriture.

Au commencement des pluies, toutes les eſpèces de ſerpens quittent les montagnes & les bois, pour s'approcher de la mer. Après s'y être baignés, ils paſſent entre quelques arbriſſeaux épineux, s'y accrochent par le cou & y laiſſent leur peau entière. Ils vont enſuite ſe cacher entre les racines d'arbres, ou dans quelque trou, juſqu'à ce que leur nouvelle peau ſoit aſſez endurcie pour ſupporter l'air. Ils de-

viennent alors fort foibles & ſi maigres, qu'ils ont peine à ſe tourner. C'eſt dans la ſaiſon de leur chaleur qu'ils ſont le plus redoutables. Ils ſifflent, s'appellent & ſe répondent. La chaſſe eſt alors dangereuſe. Labat dit en avoir trouvé dans le tems de leur accouplement. Ils étoient cordés enſemble & paroiſſoient comme les tourillons d'un gros cable. Ils ſe ſoutenoient en l'air ſur les deux tiers de leur longueur, ſe regardoient la gueule ouverte, comme s'ils avoient voulu ſe dévorer, avançoient la tête l'un vers l'autre, ſifflant, bavant, écumant d'une manière très-hideuſe.

On ne trouve dans les autres Antilles que des couleuvres, ſans aucune eſpèce de venin : elles ſont même utiles par la guerre continuelle qu'elles font aux rats. Elles ſont rares & fort petites à la Guadeloupe. Il y en a de très-groſſes à la Dominique : on les nomme *têtes de chien*, parce qu'elles ont la tête groſſe & courte, & qu'elles paroiſſent toujours diſpoſées à mordre ; mais leur morſure n'eſt pas venimeuſe. Quoique leur ſifflement cauſe de l'effroi, on ne doit pas les craindre, elles n'en veulent qu'aux rats, aux oiſeaux & aux poules.

La graiſſe des viperes ou des ſerpens venimeux, eſt un ſpécifique fort vanté pour les rhumatiſmes, les humeurs froides, les ſciatiques, les contractions & les foulures de nerfs. On la trouve dans leur corps au-deſſous & aux deux côtés des vertebres, diviſée en deux maſſes plus ou moins groſſes. On la fait fondre au ſoleil ou ſur le

feu, on la verſe dans un flacon où elle ſe conſerve fort long-tems. Elle eſt jaune lorſqu'on la tire du corps du ſerpent, mais elle devient blanche lorſqu'elle eſt fondue & figée. L'odeur & le goût n'en ſont pas déſagréables. Lorſqu'on veut en faire uſage, on la fait fondre ſur une aſſiette & on y mêle de l'eſprit-de-vin ou de l'eau-de-vie très-forte. On commence par en oindre la partie malade; enſuite, après une forte friction avec des linges chauds, on y met une compreſſe imbibée de ce qui reſte ſur l'aſſiette. La graiſſe des têtes de chien paſſe pour être encore meilleure que celle des viperes: on l'emploie, avec un merveilleux ſuccès, pour la goutte. Les chaſſeurs ont ſoin de prendre de grandes bottes qui les défendent contre les attaques des ſerpens.

Le *Gingembre* eſt la racine d'une plante aſſez touffue. Ses feuilles ſont longues, étroites, aſſez douces au toucher: elles reſſemblent à celles des roſeaux; mais elles ſont beaucoup plus petites. Elles ſe coupent des deux côtés, ſont d'abord d'un vert gai, jauniſſent en mûriſſant, & ſéchent tout-à-fait lorſque les racines ont toute leur maturité. Ces racines prennent différentes figures. La plupart reſſemblent à des pattes d'oie, ce qui eſt cauſe qu'on les nomme *pattes* plutôt que *racines*. Elles ſont noueuſes, chargées d'excreſcences & de petits boutons; peu enfoncées en terre & ſouvent même découvertes. Il s'en trouve de larges comme la main & de l'épaiſſeur d'un pouce. Leur ſubſtance eſt blanche & ferme, à-peu-près de la conſiſ- Gingembre.

tance du navet. Elle eſt traverſée par des nervures qui partent de l'endroit par lequel elles tiennent à la tige, & qui ſe répandent dans toute ſa largeur & ſa longueur, comme les muſcles & les veines dans le corps humain. Ces nervures ſont remplies d'un ſuc plus piquant & plus fort que le reſte de la chair, qui eſt plus ou moins douce, à proportion qu'elle s'éloigne des nervures.

Le Gingembre demande une terre un peu légere. On le plante vers la fin de la ſaiſon des pluies. Après avoir labouré la terre à la houe, on met, à un pied de diſtance, de petits morceaux de plantes, conſervées de la dernière récolte: on choiſit celles qui ſont plus chevelues; on les couvre de terre; ils pouſſent au bout de ſept à huit jours & ſe fortifient par degrés. Les feuilles s'étendent beaucoup. La plante jette ſes racines plus ou moins grandes, ſuivant la bonté du terrain. Sa maturité ſe connoît à ſes feuilles qui jauniſſent, ſe fanent & ſe ſéchent. Alors on arrache la plante avec ſes racines. Lorſque la tige en eſt ſéparée, on les étend ſur des claies, on les expoſe à l'air, jamais au ſoleil, parce que leur ſubſtance eſt ſi délicate, qu'elles ſécheroient trop. Lorſque le gingembre eſt préparé avec ce ſoin, il ſe conſerve fort long-tems; mais il perd de ſa bonté en vieilliſſant, & l'on a toujours ſoin de prendre le plus récent, ce qui ſe connoît au poids.

Quoique la culture de cette plante ſoit facile, elle ne laiſſe pas d'être fort chere, parce qu'il s'en fait une grande conſom-

mation dans le pays, où l'on croit que l'uſage en eſt néceſſaire, pour réſiſter à l'extrême humidité du climat. Les Epiciers de l'Europe mêlent du gingembre avec le poivre, lorſqu'ils le pilent, & vendent ce compoſé fort cher, ſous le nom d'épice douce.

On le mange cru lorſqu'il eſt vert; mais il eſt beaucoup meilleur lorſqu'il eſt cuit. Labat dit que pour le confire, il faut le cueillir long-tems avant qu'il ſoit mûr, & dans un tems où il eſt encore ſi tendre, que ſes fibres ne ſe diſtinguent preſque pointde la chair. On le gratte ſoigneuſement pour en enlever toute la peau : on le coupe par tranches ; on le fait tremper trois ou quatre jours dans l'eau de mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. On le fait enſuite bouillir en grande eau pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraîche; on l'égoutte le mieux poſſible, & on jette deſſus un ſirop foible, mais chaud & clarifié : on l'y laiſſe vingt-quatre heures, & on le fait enſuite paſſer pendant trois jours dans d'autres ſirops plus forts que le premier. On jette tous ces ſirops, dont on ne pourroit faire aucun uſage, parce qu'ils ont pris l'âcreté de la racine. Pour dernière préparation, on le met dans un ſirop de conſiſtance bien clarifié, pour l'y laiſſer, ſi l'on veut le conſerver liquide : on l'en retire, ſi l'on veut qu'il ſoit ſec. Par ce moyen, il perd ſa trop grande âcreté, quoiqu'il conſerve ſa chaleur & ſes autres vertus.

On aſſure que le gingembre pris le ma-

tin acheve la digeſtion des alimens qu'on a pris le ſoir. Il conſume les flegmes qui ſe trouvent dans l'eſtomac, nettoie les conduits, excite l'appétit, provoque l'urine, rend l'haleine douce. Mangé après le repas, il aide à la digeſtion & chaſſe les vents; mais l'uſage en doit être modéré, parce qu'il eſt extrêmement chaud. Sa couleur annonce ſa bonté. Le meilleur eſt couleur d'ambre, tranſparent, tendre ſous la dent, ſans être mol. Son ſirop eſt clair. Celui que les Confituriers font pour vendre, ou que le peuple fait pour ſon uſage eſt brun: le ſirop en eſt noirâtre & la racine ſi mordicante, que ceux qui n'y ſont pas accoutumés ne peuvent le tenir ſur leur langue. Les marins ne manquent jamais de s'en fournir, principalement pour les voyages de long cours, parce qu'ils le regardent comme un excellent anti-ſcorbutique.

Copaü. L'arbre qui donne le baume de *Copaü* n'eſt pas fort commun aux îles; mais l'huile qu'on en tire a des propriétés ſi merveilleuſes, ſelon Labat, qu'il n'y a point de maux qui lui réſiſtent. On trouve aux Antilles un autre arbriſſeau qui ne lui céde point en vertus. Il ſe nomme *bois laiteux*. Sa feuille reſſemble à celle du laurier; mais elle eſt un peu plus grande, plus épaiſſe, plus molle & plus charnue. Lorſqu'on la rompt ou qu'on la déchire, elle rend une liqueur viſqueuſe, épaiſſe & de la blancheur du lait. L'arbriſſeau ne devient jamais fort gros. On s'en ſert pour border les champs, parce qu'il vient fort vîte, & qu'étant fort ſouple, on l'entrelaſſe, & on le conduit aiſément; mais en vieilliſſant,

il devient caſſant & ſéche auſſi-tôt qu'il eſt coupé. Ses fleurs reſſemblent à celle du jaſmin & croiſſent par bouquets, qui contiennent cinq ou ſix fleurs. Elles ſont blanches & ont au centre un petit bouton ovale, qui contient deux petites graines noires, qui ſont la ſemence de l'arbre; mais il croît auſſi facilement de bouture. Son bois eſt fort blanc; il a de la moëlle au cœur comme le ſureau. Son écorce eſt d'un vert pâle en-dehors & blanche en-dedans. Les queues qui attachent les feuilles aux branches ont près d'un pouce de long, avec un nœud à l'endroit qui touche l'écorce. Les feuilles, les branches, les nœuds, le tronc rompus, ou légérement froiſſés, rendent un véritable lait qu'on met ſur les bleſſures, ſans le faire chauffer au feu. Il produit le même effet que le véritable copaü.

Pour la fiévre, on en avale dans du vin au poids d'un louis d'or: il excite une ſueur qui emporte preſque toujours la maladie. Le poids de deux louis d'or pris dans deux jaunes d'œufs en deux fois différentes & à trois heures l'une de l'autre, guèrit les diſſenteries, par le vomiſſement & les ſelles. La racine de l'arbriſſeau miſe en poudre guèrit les plus violentes coliques. On en met trois ou quatre pincées dans un verre de vin qu'on paſſe enſuite dans un linge.

On trouve aux îles Françoiſes un arbre qu'on appelle *Tendre à caillou*. Il tire ſon nom de l'extrême dureté de ſon bois, ne vient que dans les lieux ſecs & pierreux. Sa feuille eſt médiocre, ovale, dentelée, ſéche & comme brûlée du ſoleil. Jamais cet arbre n'a plus de quatorze pouces de Tendre à caillou.

diamettre ; mais il monte quelquefois juſqu'à vingt-cinq ou trente pieds. Il a peu de branches & de feuilles. Son écorce eſt blanchâtre, a quantité de petites hachures, & n'a pas plus de quatre lignes d'épaiſſeur. Elle eſt un peu adhérente, ſe leve d'elle-même, ſéche & ſe roule dès que l'arbre eſt abattu. La ſubſtance qui eſt entre l'écorce & le cœur du bois eſt médiocrement dure, preſque blanche ; mais le cœur eſt d'une dureté qui approche de celle du caillou. Ses fibres ſont longues, droites & ſi preſſées les unes contre les autres qu'elles ne peuvent être ſéparées. Il eſt rouge lorſqu'on le coupe ; mais il perd cette couleur à l'air & devient preſque gris en ſéchant.

Simarouba. L'arbre amer que l'on nomme *Simarouba*, ſe trouve à Cayenne & à la Martinique. Il y en a qui ont juſqu'à deux pieds de diamettre. Son écorce eſt brune, hachée, fort épaiſſe ; ſa feuille longue, pointue & d'un vert pâle. Le bois eſt d'un jaune clair qui ſe décharge en ſéchant. Il eſt filandreux & ſi léger, que lorſqu'on le ſcie, il faut ſe mettre au-deſſus du vent, ſinon il jette une pouſſière qui entre dans la bouche, dans le nez, & produit le même effet que la rhubarbe mâchée ou priſe en poudre. Ce bois ſert à faire des lattes ou des planches minces pour clouer l'ardoiſe. Jamais il n'eſt attaqué des vers. Il communique ſon amertume à tout ce qu'on fait cuire à ſon feu. Sa racine eſt ce qu'il y a de plus précieux dans cet arbre. On en prend deux gros, qu'on coupe par morceaux : on les fait bouillir dans trois demi-ſeptiers d'eau,

qu'on laiſſe réduire à une chopine. On la partage en trois verres. On prend le premier à jeun, le ſecond après avoir dîné, & le troiſième deux heures avant ſouper. Il faut obſerver de ne pas manger des choſes indigeſtes & de ne pas boire du vin blanc. On guèrit par ce moyen, en moins de trois jours, les plus fortes diſſenteries.

Raquette. Toutes les îles des Antilles produiſent la plante épineuſe que les Anglois appellent *Poirier piquant*, & que les François nomment *Raquette*. Nous en avons donné la deſcription dans l'Hiſtoire de la Nouvelle Eſpagne. Labat prétend que la culture de cet arbre pourroit produire un très-riche commerce aux Antilles. On ſe ſert des pommes de raquettes pour faire des pâtes très-ſaines, ou des gelées très-rafraîchiſſantes.

Les végétaux qui ſe trouvent aux îles, ſont dans les parties du continent qui répondent aux mêmes latitudes.

ARTICLE X.

Commerce aux Antilles.

LEs marchandiſes qu'on a tirées juſqu'à préſent de ces îles, ſe ſont réduites au ſucre blanc ou brut, à l'indigo, au roucou, au cacao, au coton, au tabac, à la caſſe, au gingembre, à l'écaille de tortue, aux cuirs verts & aux confitures. Depuis quelque tems on y a joint le caffé.

Entre les marchandiſes qu'on y tranſporte, tout ce qui eſt pour la bouche s'y débite avec beaucoup de facilité. On y comprend le bœuf, le lard, les farines, le poiſſon ſalé, les jambons, les langues de

bœuf & de cochon, les ſauciſſons de France & d'Italie, toutes ſortes de fromages, les fruits ſecs, l'huile d'olive & l'huile à brûler, le beurre, la cire, la chandelle, les vins François & étrangers, les eaux-de-vie, les liqueurs; généralement tout ce qui flatte le goût : enfin les remedes & les drogues que l'on fabrique en Europe.

Les uſtenſiles de cuſine s'y débitent encore très-facilement; tels ſont les chaudières de cuivre & de fer, les inſtrumens & les équipages des moulins, des ſucreries, des rafineries, & les outils pour toutes ſortes de métiers. Tout ce qui regarde la parure ou le plaiſir n'eſt jamais trop cher. Les toiles, les mouſſelines, les pierres précieuſes, les perruques, les caſtors, les bas de ſoie & de laine, les ſouliers, les bottines, les draps, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent, les galons d'or, les cannes, les tabatières & toutes les eſpèces de bijoux, les dentelles les plus fines, les coëfures de femmes, la vaiſſelle d'argent, les montres, les nouvelles modes de Paris, &c. s'y débitent fort bien. Les femmes, en général, ne refuſent rien à leur vanité.

On a été long-tems ſans faire le commerce de livres aux îles; mais il s'y en débite aujourd'hui beaucoup. On prend en échange des marchandiſes du pays, dont le débit eſt toujours certain en Europe.

Fin du ſecond Tome de l'Hiſtoire des Américains.

612763

TABLE
DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume, & qui indiquent les principales Matières.

HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

SUITE DU CHAP. IV.

ART. VII. *DECOUVERTE & Conquête du Mexique par les Eſpagnols.* page 5

ART. VIII. *Gouvernement des Eſpagnols au Mexique.* 288

CHAP. V. *Terres nouvellement découvertes au Nord-Oueſt de l'Amérique ſeptentrionale.* 294

CHAP. VI. *Iſles de l'Amérique ſeptentrionale.* 295

ART. I. *Les Açores.* ibid.

ART. II. §. I. *Iſle de Terre-Neuve.* 299

ART. III. *Les Iſles Bermudes.* 307

ART. IV. *Iſles Lucaies.* 318

ART. V. *Iſles Antilles.* 328

§. I. *Iſle de Cuba.* ibid.

§. II. *Iſle Eſpagnole, ou S. Domingue.* 335

§. III. *Nations Européennes qui habitent l'Iſle S. Domingue. Comment elles s'en ſont emparées. Changemens qu'elles y ont faits.* 376

§. IV. *L'Iſle de Porto-Rico*, ou *Portoric.* 445

§. V. *La Jamaïque.* 450

ART. VI. *Iſles du Vent.* 471

§. I. *Iſle Saint-Thomas.* ibid.

§. II. *Les Vierges.* 474
§. III. *Négada, ou la Négade.* 475
§. IV. *Sombrera.* 476
§. V. *L'Anguille.* ibid.
§. VI. *Saint-Martin.* ibid.
§. VII. *Saint-Barthelemi.* 480
§. VIII. *Aves.* ibid.
§. IX. *Iſle des Crabes*, ou *Borriquen.* 482
§. X. *L'Iſle de Saba.* 483
§. XI. *L'Iſle de Saint-Euſtache.* 484
§. XII. *Iſle Sainte-Croix.* 485
§. XIII. *Iſle Saint-Chriſtophe.* 487
§. XIV. *La Barbade.* 492
§. XV. *L'Iſle de Nevis*, ou *Nieves.* 502
§. XVI. *La Barboude.* 504
§. XVII. *L'Iſle d'Antigoa.* 505
§. XVIII. *Iſle de Mont-Serrat.* 509
§. XIX. *La Guadeloupe.* 512
§. XX. *La Deſirade.* 516
§. XXI. *Mari-Galante.* ibid.
§. XXII. *Les Saints.* 518
§. XXIII. *La Dominique.* ibid.
§. XXIV. *La Martinique.* 520
§. XXV. *Sainte-Lucie*, ou *Sainte-Alouſie.* 531
§. XXVI. *Saint-Vincent.* 534
La Grenade, les Grenadins. 537
ART. VII. *Iſles au Vent, ou ſous le Vent.* 541
§. I. *Tabago.* ibid.
§. II. *La Trinité.* ibid.
§. III. *La Marguerite.* 542
ART. VIII. *Origine, caractère & uſages des Caraïbes.* 543
ART. IX. *Hiſtoire Naturelle des Antilles.* 556
ART. X. *Commerce aux Antilles.* 613

Fin de la Table du ſecond Volume de l'Hiſtoire des Américains.

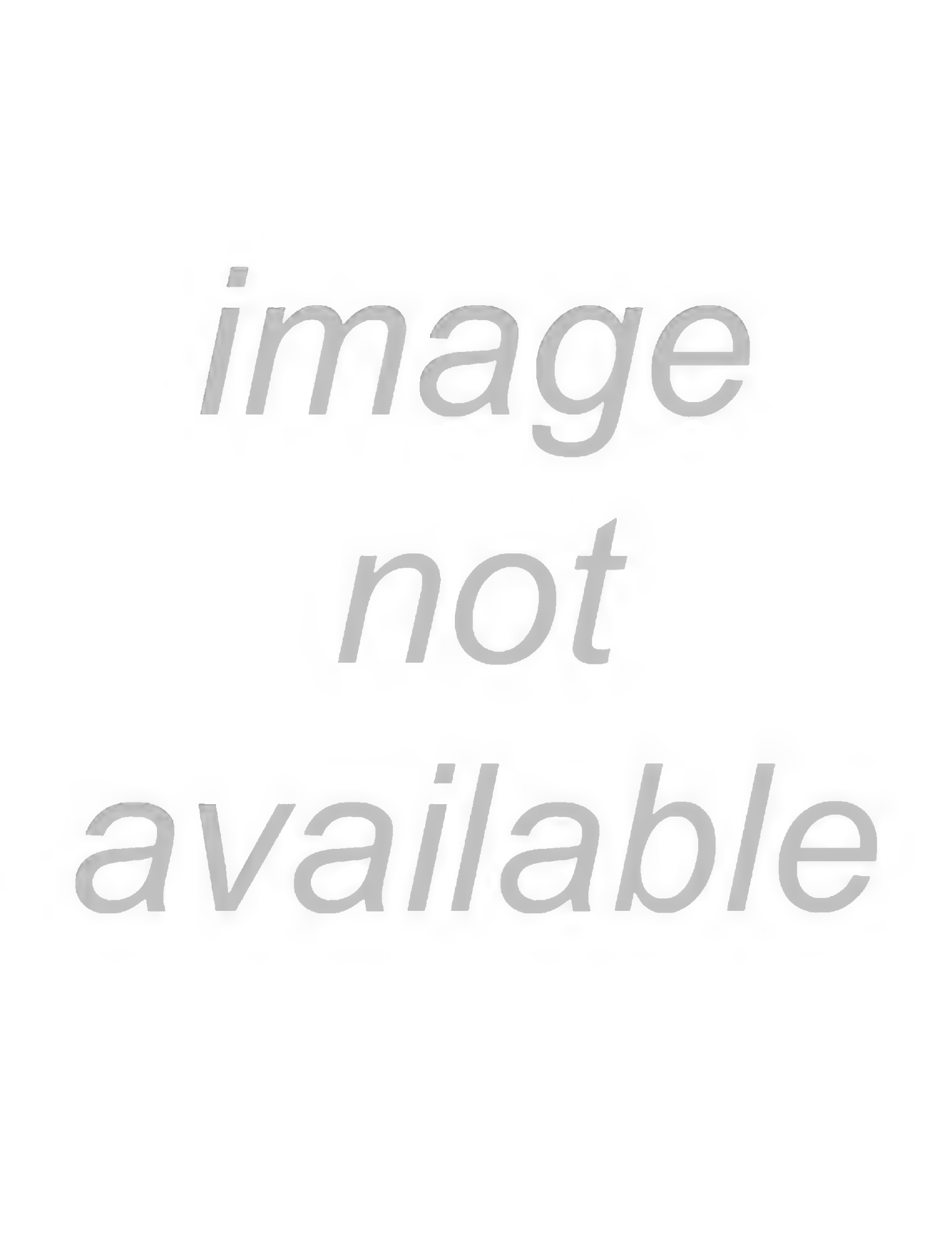
image
not
available